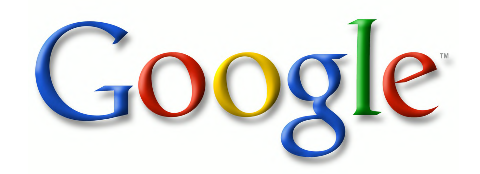
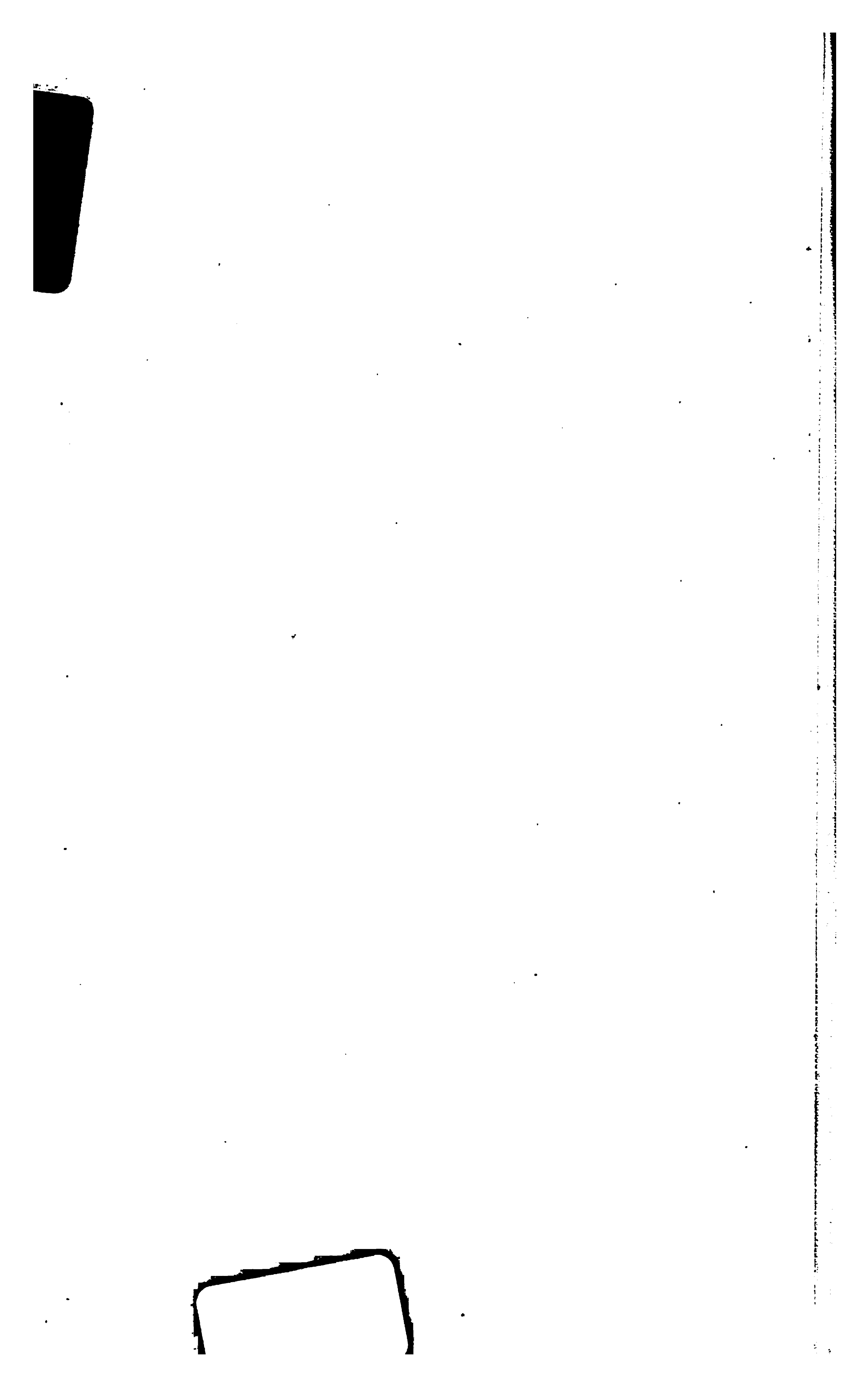




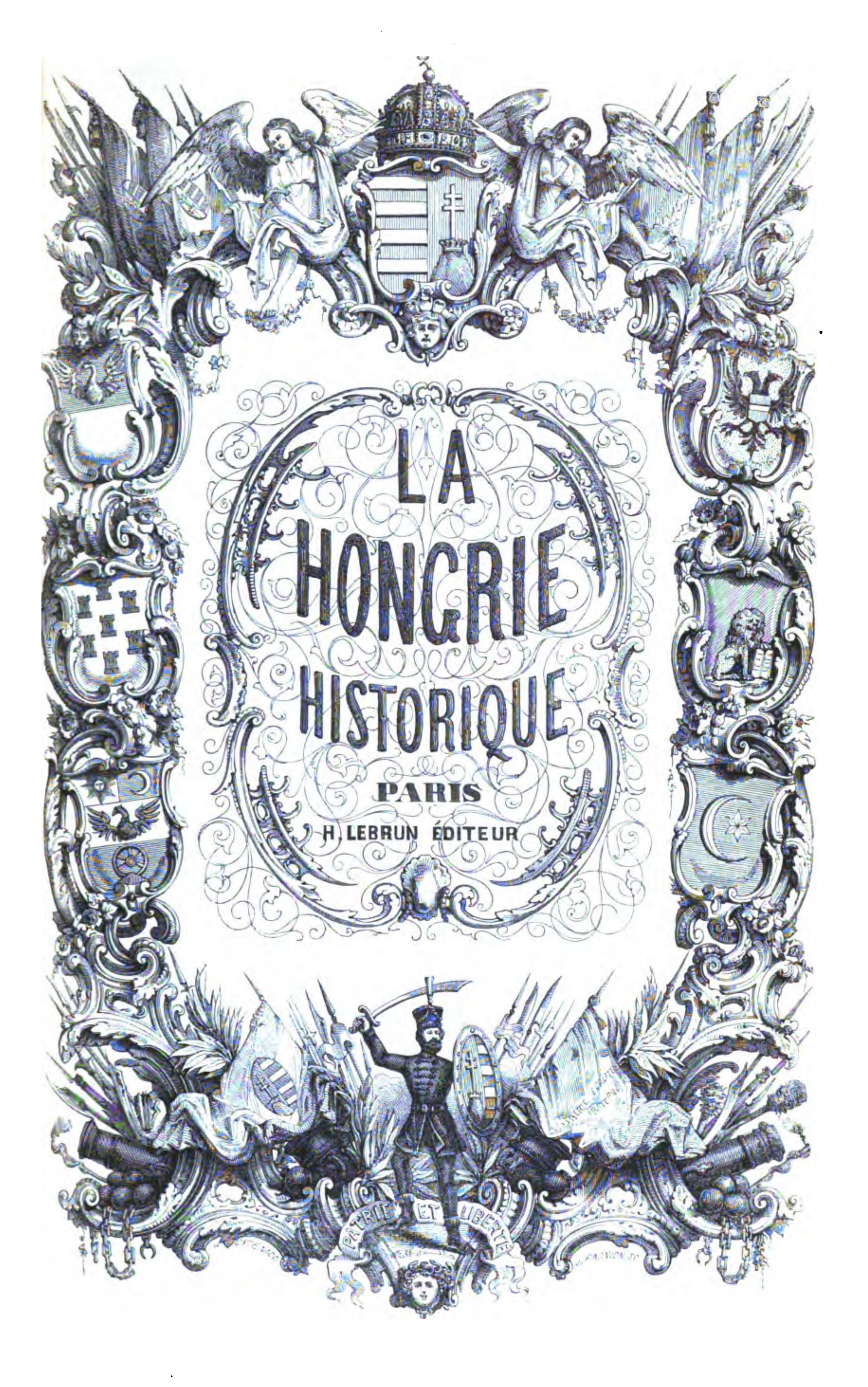
LA

HONGRIE

— PARIS —

IMPRIMÉ PAR J. CLAYE ET Cᵉ

RUE SAINT-BENOIT, 7.


LA
HONGRIE
HISTORIQUE
PARIS
H. LEBRUN ÉDITEUR
PATRIE ET LIBERTÉ

LA

HONGRIE

ANCIENNE ET MODERNE

HISTOIRE, ARTS, LITTÉRATURE, MONUMENTS

PAR

UNE SOCIÉTÉ DE LITTÉRATEURS

SOUS LA DIRECTION DE

M. J. BOLDENYI

DESSINATEURS :

JANET-LANGE, V. BEAUCÉ, E. BRETON, CATENACCI,
DE BAR, FREEMAN;

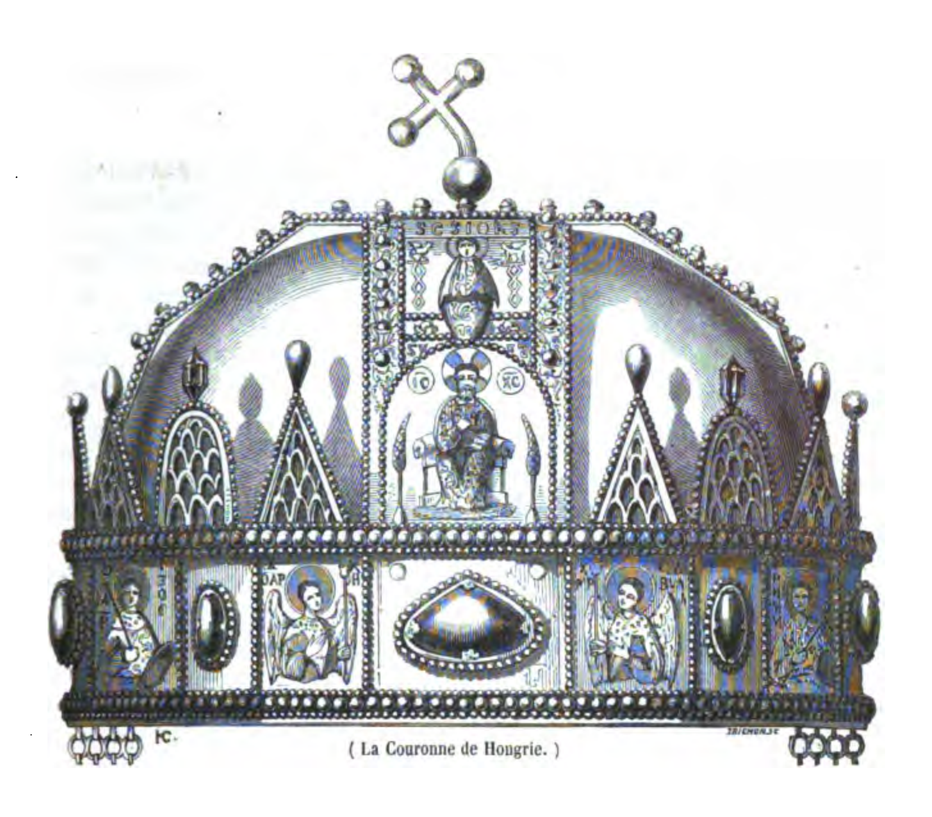
GRAVEURS :

TRICHON, BREVIÈRE, FAGNION, ETHERINGTON, E. DESCHAMPS,
BLAISE, HILDIBRAND, MONTIGNEUL, POTHEY, ROSE



PARIS
H. LEBRUN, LIBRAIRE-ÉDITEUR
RUE DE LILLE, 19

1851


(La Couronne de Hongrie.)

LA HONGRIE

AVANT-PROPOS

Des lois imprescriptibles régissent les destinées de l'humanité. Des nations viennent et des nations s'en vont, après avoir rempli, plus ou moins fidèlement, la mission que leur avait assignée la Providence. La mort est moins douloureuse quand elle nous surprend fermement convaincus d'avoir fait notre devoir : combien doit-elle être plus terrible à ceux qui, doués de tous les dons de la nature, jeunes, vigoureux, mais arrêtés au milieu de leur carrière, sont condamnés à une fin précoce, après avoir débuté avec éclat et succès !

Au premier rang de ces peuples victimes se trouve le peuple magyar, qui, du XIIIe au XIVe siècle, remplissait de son nom l'univers tout entier; depuis, l'influence étrangère a paralysé son activité à l'extérieur, retardé son déve-

loppement à l'intérieur. Nombre de fois, plein du saint amour de l'indépendance, il s'est levé, pareil au lion, pour briser les liens qui l'enchaînaient. Inutile héroïsme! Récemment, au bruit de la plus terrible des luttes que se soient jamais livrées la liberté et le despotisme, l'Europe a sommeillé indifférente, et la glorieuse nation magyare, après avoir mis l'Autriche à deux doigts de sa perte, soutenu le choc de la masse innombrable des Russes, est retombée dans les fers. Sera-ce à jamais? Nous ne le croyons pas; sa mission n'est pas accomplie. Aux limites orientales de l'Europe, il faut une sentinelle qui, en face et tout près de l'esclavage, veille pour la liberté et la civilisation.

Dans ces derniers temps, la vie de la nation magyare était presque tout intérieure, consacrée au développement de sa nationalité, aux réformes modernes; elle a eu peu ou point de retentissement à l'extérieur. Était-ce une raison pour la laisser fouler aux pieds?

Dans la vaste harmonie providentielle qui régit le monde, il ne faut pas considérer les peuples seulement d'après les relations extérieures, plus ou moins actives, qu'ils ont entre eux, ce serait s'exposer à d'énormes fautes, à des injustices irréparables. Dieu, en créant les hommes et en les dispersant sur la terre, a déposé dans leur sein une double vie commune qu'ils doivent féconder et développer : vie individuelle et vie solidaire. C'est là le principe d'unité qui les lie entre eux. Mais ce principe, qu'est-il autre chose encore que le développement progressif de l'humanité, que l'élaboration de la civilisation universelle?

Lorsqu'un peuple est doté d'une intelligence qui calcule, d'un cœur qui bat, d'une force qui agit, quelque isolé que soit son territoire, quelque mystérieuse que soit sa vie, n'est-il pas à croire qu'on trouvera en lui, outre les attributs généraux dont nous avons parlé, un type spécial manifeste, appelant l'observation, plein d'intérêt pour la science, et tendant à se développer au profit de l'humanité? Malgré son isolement, ou plutôt grâce à cet isolement, un tel peuple aura conservé sa nationalité vierge. Or, quoi de plus curieux à étudier qu'une pareille condition morale?

Aujourd'hui que la vulgarisation de tous les idiomes, le mouvement commercial, les progrès intellectuels, ont rapproché les nations les unes des autres, que les types les plus caractéristiques menacent de s'altérer sous l'empire des conquêtes, on doit être heureux, ce me semble, de pouvoir arrêter ses regards sur une nation toujours fidèle à son individualité, et de pouvoir en étudier les singuliers phénomènes.

C'est d'ailleurs un des plus beaux priviléges de la France de convoquer, en quelque sorte, sous son ciel, toutes les nations de la terre, et de leur demander compte de leur génie. Rome, Athènes, l'Orient et l'Afrique sont venus, tour à tour, lui offrir les trésors de leur civilisation et de leur intelligence. Maintenant, ces contrées n'ayant presque plus rien de nouveau pour elle, il convient de la mettre en rapport avec un peuple sur lequel elle n'avait pu encore porter son attention, et dont l'intime physionomie mérite plus que jamais d'être étudiée, après les derniers événements qui l'ont entouré d'un éclat nouveau, payé bien cher!

Afin de donner de la révolution magyare de 1848-49 un récit aussi complet que les documents épars nous le permettent, on ne peut se dispenser de remonter à l'origine de ce peuple, qui s'est rendu si fameux par ses exploits militaires, et ses tentatives civilisatrices.

Le résumé de son histoire, tout en répandant beaucoup de lumière sur la nature de son gouvernement, de sa domination, de son génie, expliquera en même temps les motifs de tant de révolutions, et les causes d'un grand nombre de soulèvements remontant à des époques éloignées, durant lesquelles maintes fois la nation tout entière courut aux armes comme un seul homme.

Ces vicissitudes, assez fréquentes dans l'histoire de Hongrie, sont également dramatiques et instructives; on a donc lieu d'espérer que les détails historiques que nous allons mettre sous ses yeux satisferont à double titre l'intérêt du lecteur.



Les Sicules (Székhelyek).



(La forteresse de Bude avant la prise par le général Gœrgey.)

PRÉCIS

DE

L'HISTOIRE ANCIENNE DE HONGRIE

PREMIÈRE PÉRIODE

INVASION

Le sentiment unanime des historiens nationaux est que les Magyars tirent leur origine des Huns, nation célèbre dans l'antiquité. Les Huns, qui donnèrent leur nom générique à une masse de peuplades plus ou moins distinctes et indépendantes, peuvent être considérés comme la souche d'une famille nombreuse, qui a d'abord habité l'Asie centrale, et qui plus tard, poussée par l'esprit guerrier, se divisa en plusieurs tribus. Ces tribus, en s'éloignant du centre de leur patrie primitive, subirent des changements notables dans leur

caractère, leurs mœurs, leur langage, etc., dus à l'influence du climat des pays conquis et au contact de leurs nouveaux voisins. Elles conservèrent néanmoins de fortes marques de leur ancienne parenté, car les nouvelles recherches historiques et linguistiques s'accordent sur ce point, que les Finnois (et la race Tchoude en général) les Turcs, les Magyars, ainsi que les Mogols, Tatars moins civilisés de l'Asie centrale, appartenaient tous à une seule tige, comme les Bavarois, les Prussiens, les Hanovriens d'aujourd'hui appartiennent à la race germanique qui, si le sort l'eût dispersée comme le peuple hunnique, n'aurait peut-être pas conservé davantage l'unité d'idiome[1]. Si les affinités de la langue rapprochent plus les Magyars des Finnois, leur constitution corporelle leur assigne des rapports plus évidents avec les Othmans. Il est vrai, qu'entre un Mogol d'aujourd'hui et le Magyar ou Turc, il existe des différences frappantes quant à la physionomie et aux mœurs; mais ces différences peuvent s'expliquer suffisamment par la diversité de climat et le mélange de peuples.

Les écrivains byzantins et romains nous représentent les Huns comme très-laids et difformes; de petits yeux, un nez aplati, presque pas de barbe, un teint basané. Tel est le portrait qu'ils ont donné de cette nation. Mais, comme les Romains dédaignaient tous les autres peuples, appelés barbares, n'est-il pas à supposer qu'à plus forte raison dans cette peinture d'un peuple terrible, et qui leur fit tant de mal, ils se laissèrent inspirer uniquement par la haine et la frayeur? A coup sûr, si Attila eût été aussi laid qu'on le représente, lui et sa race, la princesse Honoria, sœur de l'empereur romain Valentinien III, n'aurait pas demandé à prendre pour époux le roi des Huns. Les auteurs grecs et romains se vengèrent de leurs plus grands ennemis en les dépouillant de toutes qualités.

Tout porte donc à croire qu'il existait jadis, dans les temps les plus reculés, des peuples qui s'appelaient probablement Huns, et qui donnèrent naissance à plusieurs tribus. Plus tard, la souche primitive s'étant éteinte dans la branche principale, les Huns ne laissèrent aucune trace de leur langue, si ce n'est dans l'idiome magyar, bien plus caractéristique et plus pur que l'idiome finnois lui-même ou l'idiome othman.

L'histoire de la race hunnique se trouve liée à celle de presque toutes les nations; elle doit donc les intéresser, malgré l'horreur qu'inspire le nom de barbares; nom décerné, du reste, indistinctement à tous les peuples qui n'étaient ni Romains ni Grecs. Les Huns ont contribué à la destruction de l'empire romain; ils ont envahi la France, l'Italie, la Germanie et tout l'orient de l'Europe; une de leurs tribus avait ruiné l'empire des califes et conquis la Terre Sainte; une autre s'empara de la Pannonie, de la Dacie, de la Dalmatie (Hongrie actuelle) et s'y fixa pour toujours.

La patrie première de ce peuple fut le centre de l'Asie, au nord de la

[1] Léouzon Leduc, *La Finlande*, Paris, 1845; Othon Roehrig, *Researches in philosophical and comparative philology, chiefly with reference to the languages of Central Asia*, Hitchin, Hertfordshire, 1847, manuscrit anglais, couronné par l'Institut; Dr W. Schott, *Versuch ueber die Tatarischen Sprachen*, Berlin, 1836.

Chine, entre les fleuves Irtisch et Amur; les annalistes chinois lui donnent une antiquité égale à celle de leur propre nation. Depuis l'an 200 avant notre ère, plusieurs dynasties avaient successivement régné sur les Huns; il y avait là des empires plus étendus que celui des Romains, des empereurs illustres, des législateurs, des conquérants, qui faisaient honneur à leur époque et au pays qui leur avait donné le jour. Les Chinois, attaqués sans cesse par ces belliqueux voisins, furent souvent forcés d'acheter la paix par des sacrifices immenses. Leur merveilleuse muraille n'avait été élevée que pour mettre un terme aux fréquentes irruptions des Huns, appelés Hiong-nou dans leur idiome.

Sous le règne de Pou-nou-Tanjou (l'empereur des Huns portait le nom de Tanjou, suivant les écrivains chinois), vers l'an 87 de notre ère, l'empire hunnique s'affaiblit considérablement. Une grande famine qui se fit sentir chez eux fut comme le prélude de tous les malheurs qui arrivèrent dans la suite. La politique des Chinois acheva ce que leurs armes n'avaient pu amener; on sema la division dans la nation; les Huns se séparèrent en tribu du nord et tribu du sud; celle-ci, subjuguée, resta pendant longtemps en servitude.

Ce sont donc les Huns septentrionaux qui fixeront principalement notre attention; aïeux des Magyars, ils les précédèrent en Europe dans la conquête d'une nouvelle patrie. Les Huns méridionaux, fatigués eux-mêmes des intrigues des Chinois, quittèrent enfin le pays, quelques siècles après, pour prendre possession de la Terre Sainte et de la Turquie; ce ne fut pas toutefois sans que de graves atteintes fussent portées à leur caractère primitif par leur contact avec les autres peuples et par l'adoption de l'islamisme.

Les dissensions intestines n'avaient pas empêché les Huns septentrionaux d'attaquer de nouveau les Chinois, ce furent leurs derniers exploits militaires sur le territoire limitrophe. Teou-Hien, général expérimenté, qui commandait les armées chinoises, entra dans l'empire hunnique, battit les Huns dans plusieurs rencontres, et les contraignit à abandonner leur pays. Alors fut donné le signal d'une révolution universelle; la grande migration des peuples commença à cette époque, et ne finit que vers l'an 800 de notre ère.

Après avoir erré pendant plusieurs siècles en Asie, toujours persécutés par les implacables Chinois, les Huns s'abattirent sur l'Europe comme une avalanche, un peu avant l'an 377, si nous prenons à la lettre ce texte de Jornandès : « L'an 427, les Huns furent repoussés de la Pannonie, où ils étaient entrés *cinquante ans* auparavant. » Ils avaient subjugué tous les peuples qui s'étaient trouvés sur leur passage. Les deux empires des Goths tombèrent sous leurs coups. A l'orient et à l'occident ils menacèrent les possessions romaines.

Rugilas (Rajlás), le prédécesseur d'Attila, mourut en 434, au moment, nous dit Théodoret, où il entrait dans la Thrace pour marcher droit à Constantinople; et l'historien Socrate (continuateur d'Eusèbe), rapprochant cette mort soudaine de celle de l'usurpateur Jean, en 423, voit dans l'un et l'autre événement une preuve manifeste de la protection divine, et une récompense de la

piété de Théodose II, Jean s'étant fait appuyer par les Huns de Rugilas dans sa criminelle tentative. Il ne paraît pas que la masse entière de la nation obéît alors à l'autorité d'un chef unique; car Socrate, à côté de Rugilas, nomme encore Octar, ou Suptar; et il est probable que le frère de Rugilas, Moundzouk, père d'Attila et de Bléda ou Buda, prenait aussi une part importante au gouvernement.

Mais, de tous les chefs qui, depuis le branle donné à leurs invasions, régnèrent sur les Huns et sur la foule des nations que chemin faisant ils avaient soumises, aucun ne se distingua autant qu'Attila (nommé Etele par les Hongrois), la plus grande figure de cette époque où commença à chanceler la puissance du peuple maître du monde. Ses partisans l'ont comparé à Alexandre, à Annibal; ses détracteurs en ont fait un conquérant sauvage et cruel. Lorsqu'il fut proclamé roi des Huns, sa domination s'étendait depuis l'extrémité de l'Asie occidentale jusqu'au centre de la vallée du Danube, et comprenait les îles et les rivages d'un *Océan* qui ne peut être que la mer Baltique.

Mais dès son avénement, la cour de Byzance ayant offert à Attila de doubler le tribut de 350 livres d'or qu'elle payait à Rugilas, la paix fut signée, les captifs rachetés 8 sous d'or chacun, et, sauf une invasion en Thrace et dans la Dacie, en 442, dont on ignore les causes, les Huns restèrent assez fidèles au traité jusqu'en 447, où la lutte recommença entre eux et l'empire.

Ce renouvellement d'hostilités, et celui même qui avait eu lieu en 442, peuvent s'expliquer, avec beaucoup de vraisemblance, par un fait auquel nous devons l'un des principaux monuments historiques de cette époque confuse, le récit de l'ambassade de Priscus; et c'est sur ce récit même que nous allons appuyer nos conjectures.

Du temps que Rugilas assiégeait la ville de Sirmium, sur les bords de la Save, il avait près de lui, dans son camp, un envoyé d'Aétius, un gallo-romain nommé Constance. L'évêque voyant la prise imminente de la ville, remit tous les vases sacrés à Constance, pour les dérober au pillage, et les faire servir plus tard au rachat de tous ceux qui seraient devenus prisonniers, et peut-être de lui-même. Divers personnages, notamment le père d'Oreste, et Oreste aussi, qui fut ensuite empereur, remplirent successivement près de Rugilas, puis près d'Attila, la même mission que Constance. Enfin vint un Italiote qui, au lieu d'employer les vases de Sirmium au pieux usage auquel les avait destinés l'évêque, les remit en gage pour une forte somme à un prêteur ou usurier romain, nommé Sylvanus. Les vases n'ayant pas été dégagés à l'époque fixée, Sylvanus les vendit à des membres du clergé, probablement au clergé même de Sirmium. Mais alors Attila les réclama. « Les Huns, dit-il, ont pris Sirmium; tout ce qui était dans la ville leur appartient; rien n'a dû en être détourné. Sylvanus doit restituer les vases, ou en répondre sur sa tête. » Et il demanda, mais inutilement, qu'on lui livrât Sylvanus. Comme cette querelle entre les Huns et l'empire était pendante depuis le règne même de Rugilas, rien n'empêche d'y voir la cause ou le prétexte invoqué par Attila, selon son bon plaisir, soit en 442, soit en 447, pour reprendre les armes. En 442, la ville de Naïssus (Nissa, en Servie), et celle de Singidunum (qu'on place auprès de Belgrade) furent prises et pillées; en 447,

les Romains furent vaincus par Attila en Bulgarie, sur les bords de la Vid, affluent de la droite du Danube, puis vaincus encore dans la presqu'île de Gallipoli, et Attila pénétra au sud jusqu'aux Thermopyles. Théodose II demanda grâce; le tribut fut porté de 700 à 2,000 livres d'or. On crut sauver les apparences en nommant Attila généralissime de l'empire grec; les 2,000 livres n'étaient plus dès lors un tribut, mais un présent, ou une solde. L'eunuque Chrysaphe donna un conseil plus ingénieux encore, ce fut de gagner à prix d'or un des deux négociateurs d'Attila pour faire assassiner celui-ci; et le rhéteur Priscus fut chargé d'accompagner ces négociateurs retournant au camp d'Attila, qu'il décrit dans le récit de son ambassade. Ce fut là qu'il rencontra les envoyés d'Aétius (le comte Romulus et le duc Romanus), qui venaient proposer un accommodement dans l'affaire de Sylvanus : c'était de ne point livrer les vases, puisqu'ils étaient employés de nouveau aux cérémonies sacrées du culte; de ne point livrer Sylvanus, puisqu'il avait acquis et vendu de bonne foi; enfin de donner à Attila une somme égale en valeur. Attila refusa de nouveau, exigeant les vases ou Sylvanus. Priscus ne nous dit pas comment finit cette histoire.

D'ailleurs, à cette réclamation, Attila en joignit bientôt une autre non moins spécieuse, et remontant, comme la précédente, à une époque déjà ancienne. Dès avant son avénement au commandement des tribus hunniques, la renommée du jeune guerrier avait pénétré jusque dans les atriums (salons) des dames romaines, qui s'entretenaient de sa valeur et de ses éminentes qualités. Honoria, sœur de Valentinien III, qui n'était âgée que d'environ seize à dix-sept ans, irritée de ce que son frère refusait de la marier, s'adressa à Attila, le fit solliciter secrètement de venir en Italie. Elle lui envoya en même temps son anneau, comme un gage de son amour et de l'union qu'elle désirait contracter avec lui. Ce fait, qu'on pourrait au premier abord traiter de fable romanesque, est incontestable; Jornandès, Priscus, Marcellin, etc., en parlent également, et la chronique de ce dernier précise même la date, l'an 434, sous le consulat d'Aspar et d'Ariobindus, peut-être au moment même où la mort de Rugilas l'appelait au pouvoir. Dans les premiers moments, le roi des Huns ne répondit que par un froid mépris à cette demande extravagante. Cependant, seize ans plus tard, changeant d'avis, et inspiré par la politique beaucoup plus que par l'amour, il trouva, comme nous l'avons dit, dans cette étourderie oubliée depuis longtemps, un spécieux prétexte, et demanda à la fois aux cours de Ravenne et de Constantinople qu'on remît Honoria entre ses mains, comme épouse, et qu'on lui donnât pour dot une partie du domaine impérial. Valentinien III lui fit dire pour toute réponse qu'Honoria était mariée, et qu'elle n'avait aucun droit à l'empire. Attila ne se tint pas pour satisfait. A la même époque, le fils aîné de Clodion, prince des Francks, dont le jeune frère Mérovée avait été livré en otage aux Romains, sollicitait l'appui du roi des Huns; Attila promit de lui rendre le sceptre qu'en 431 Aétius et les Romains lui avaient enlevé. Dès qu'Attila eut donné le signal de la guerre, tous les peuples barbares accoururent à sa voix, des côtes de la mer Baltique, des rives du Volga, des bords du Danube, et se réunirent au confluent du Rhin et du Necker. Une troupe de Francks, conduite par le fils aîné de Clodion, leur servit de guides.

Aétius les attendait aux frontières du nord d'Italie, aux pieds des Alpes. Aétius était un général romain, né en Mésie, qui avait appris à connaître et la nation des Huns et notre héros lui-même, ayant été envoyé chez eux comme otage, ou comme ambassadeur, à trois époques différentes. Attila, instruit de ces dispositions prises par Aétius, avait changé de route, et marché droit à l'ouest à travers la Germanie, jusqu'au confluent du Rhin et du Necker, « et dans les premiers jours d'avril 451, il couvrit le grand fleuve, nous dit le poëte Sidonius, de barques coupées à la hâte dans les arbres de la forêt Hercynienne.» Sur l'autre rive l'attendaient les Burgundes, qui longues années auparavant avaient été défaits par le Hun Octar; ici encore ils furent écrasés, et tout ce qui ne périt pas dans la mêlée fut incorporé dans l'armée du vainqueur. Celle-ci comprenait déjà, outre les Huns proprement dits, d'autres nations scythiques, les Gélons, Bastarnes et Neuriens; et de la race germanique, les Bructères ou Ripuaires; les Saliens de la rive droite du Rhin (ceux qui s'étendaient déjà de l'Escaut à la Somme étant avec Aétius); des Ostrogoths commandés par trois frères du sang royal des Amales; des Gépides, commandés par Arderick, l'ami le plus dévoué d'Attila; des Marcomans, des Suèves, des Quades, des Turcilinges, des Rugiens, des Hérules, des Scyres, tribu parente des deux précédentes, et qui disparaît de l'histoire après la mort de son représentant le plus célèbre, Odoacre. Le nombre total de l'armée est porté par l'*Historia Miscella* à sept cent mille hommes; Jornandès et Sigebert de Gembloux disent seulement cinq cent mille hommes. A sa suite marchaient une foule de rois et de princes qui n'attendaient que les ordres d'Attila, et lui obéissaient en esclaves. Plusieurs villes sur son passage lui ouvrirent leurs portes. Trèves, Metz, Reims, Strasbourg, Besançon et Laon, tombèrent en son pouvoir. Suivant la légende, à laquelle du reste Hadrien Valois, F. Giry et G. Wallin ne reconnaissent aucun élément de vérité historique, Paris n'aurait été sauvé que par les prières d'une jeune vierge de Nanterre, sainte Geneviève. Aétius s'empressa de son côté d'accourir pour défendre les pays envahis; il réussit à s'unir avec les Wisigoths et leur roi Théodorick. Serons-nous vainqueurs? se demandent entre eux Romains et Wisigoths :

« Les Romains d'Orient l'ont essayé trois fois,
Et trois fois, menaçant l'empire du Bosphore,
Attila nous vendit la paix qui nous dévore.
De la Chine, il s'élance aux bords du Tanaïs;
Vingt peuples sous ses pieds courbent leurs fronts soumis;
Il les arme, il s'avance, il foule avec audace
Les champs de l'Illyrie, et les plaines du Dace,
Et le sol des héros, encore empreint des pas
D'Achille, d'Alexandre et de Léonidas.
Le Danube le voit, vainqueur des Thermopyles;
Le Rhin, à son aspect, roule des flots dociles;
Le Germain suit ses lois; tout cède, et devant lui
Peut-être que César, César même aurait fui. »

Attila, arrivé, par des marches rapides, devant la ville d'Orléans, en poussait

BATAILLE DE MAURIAC ENTRE LES HUNS ET LES ROMAINS, VISIGOTHS ET FRANCS.

avec vivacité le siége; il se rendit maître de cette place avant qu'on pût la secourir. Aétius et Théodorick cependant l'obligèrent à abandonner Orléans le jour même, 24 juin. Il se retira du côté de Troyes, où il trouva de vastes plaines appelées campagnes de Mauriac (aujourd'hui Mury). C'est à ce moment qu'il dut accorder aux prières de l'évêque Lupus la conservation de la ville de Troyes; car, après la bataille, Attila ne pouvait revenir dans la direction de Châlons à Troyes, puisqu'au contraire il prit à l'est, regagnant le Rhin. Il s'arrêta donc au milieu de ces vastes plaines, dans le dessein de livrer bataille aux Romains. Attila adressa un discours chaleureux à ses Huns :

« Pour nous, voici le jour qui, vingt ans souhaité,
Donne au vainqueur le monde et l'immortalité.
C'était pour triompher de ces Francks intrépides
Que nous avons franchi les Palus-Méotides, etc. »

Quand les deux armées furent en présence et prêtes de part et d'autre au combat, Attila, consultant comme augure les ossements des bêtes, suivant l'usage de sa nation, apprit que la bataille serait fatale au général ennemi, qu'il y perdrait la vie, mais qu'elle coûterait beaucoup de sang aux Huns. Il crut que c'était Aétius qui devait mourir, parce qu'il le souhaitait; puis, pour éviter les malheurs que lui annonçaient les prédictions de l'oracle, il se décida à ne commencer le grand combat que vers le soir, afin que les ténèbres de la nuit vinssent à propos interrompre le carnage. Alors il rangea ses troupes en bataille, se mit au centre avec ses plus braves soldats, plaça sur l'aile droite les trois frères Valamir, Théodomir et Widemir, chefs des Ostrogoths. Ardarick, roi des Gépides, et les autres nations occupaient l'aile gauche. Du côté des Romains, les Visigoths, commandés par leur roi Théodorick, formaient l'aile droite, Aétius et les Romains étaient à la gauche ; Sangiban, à la tête de ses sujets, et les Alains dont on se défiait, avaient été mis prudemment au centre.

Après avoir pris et repris une hauteur qui dominait le champ de bataille, les deux armées en vinrent aux mains vers trois heures du soir. Le combat fut des plus opiniâtres et des plus sanglants. Aétius d'une part, et Théodorick de l'autre, pressèrent vivement les Huns, pendant que les Ostrogoths les attaquaient d'un autre côté. Au milieu de l'action, le roi Théodorick tomba de cheval et fut foulé aux pieds. Ainsi s'accomplit, à la vérité, l'oracle, mais non pas tout à fait selon l'interprétation d'Attila. On avait combattu jusque bien avant dans la nuit; et cependant la victoire était encore incertaine après un carnage épouvantable. Il n'y avait pas de vainqueur. Toute la campagne était couverte de morts; le ruisseau qui la traversait reçut des flots de sang; Idace dit qu'il y périt trois cent mille hommes; l'*Historia Miscella* se contente de cent quatre-vingt mille. Cette bataille mémorable eut lieu l'un des premiers jours de juillet, l'an 451 après Jésus-Christ[1].

Tout le jour suivant, Attila resta dans son camp, fortifié d'un triple rempart

[1] L'esquisse de cette bataille est faite d'après le grand tableau de M. Hippolyte Debon, acheté pour le musée de Marseille.

de ces chars que traînait après elle la nation nomade; il ordonna qu'on ne cessât jusqu'à la nuit de faire entendre le cliquetis des armes et le son des trompettes, et Jornandès le compare au lion qui, cerné dans son antre par les chasseurs, jette encore l'effroi dans leur âme par ses seuls rugissements. Pendant ce temps, l'autre armée pleurait la mort de Théodorick et lui donnait honorablement la sépulture sur le champ de bataille. Thorismond, son fils, voulait attaquer, poursuivre, et anéantir s'il était possible, le reste de l'armée hunnique, mais Aétius, craignant sans doute qu'après un pareil succès, la gloire et la puissance des Wisigoths ne fît pâlir celle des Romains eux-mêmes, fit entendre adroitement à Thorismond que s'il ne retournait promptement dans le midi de la Gaule, ses frères pourraient les premiers occuper son héritage, et ensuite l'en exclure. Quant au fait d'une entrevue personnelle et d'un pacte entre Aétius et Attila, pour la libre retraite de ce dernier, nous n'oserions l'affirmer, quoique Luden ait expliqué ainsi, dans son histoire allemande, l'immobilité d'Aétius après avoir livré la bataille.

A peine revenu en Pannonie, Attila mit sur pied de nouvelles armées et se dirigea, à la fin de juin 452, par la route des Alpes Juliennes, ouvrage d'Auguste et de César, du côté de l'Italie épouvantée. Au milieu de l'effroi qui dominait tous les cœurs, on perdait le temps en délibérations inutiles, pendant que le roi des Huns s'avançait. Aquilée fut emportée d'assaut, pillée et saccagée à cause de sa résistance opiniâtre. On vit pour la première fois, pendant ce siége, les Huns se servir de machines de guerre, et employer les arts de la civilisation pour détruire des peuples civilisés et corrompus. Les habitants échappés d'Aquilée cherchèrent un refuge dans les îles du golfe Adriatique. Venise dut en partie sa naissance à cette migration. Concordia, Pavie, Padoue, Vicence, Vérone, Bergame et même Milan tombèrent au pouvoir des Huns. Dans cette dernière ville, Attila, ayant vu un tableau qui représentait l'empereur sur son trône, et des princes scythes prosternés devant lui, le fit brûler et le remplaça par un autre tableau, où lui-même était peint sur son trône, recevant les hommages des deux empereurs qui déposaient leurs trésors à ses pieds. Désireux de s'emparer de Rome, le roi des Huns balançait cependant, en pensant au sort d'Alarick, qui était mort peu après avoir pris cette ville. D'ailleurs, les maladies et la disette avaient considérablement diminué ses troupes. Au milieu de ses incertitudes, arriva dans son camp sur les bords du Mincio le pape saint Léon, chargé par Valentinien III d'une mission difficile; il était accompagné du consulaire Avienus, homme affable et de mœurs élégantes, et de Trigetius, qui en 435 avait habilement négocié, dans Hippone, un traité de paix avec les Vandales. Quant à saint Léon, l'oracle et la colonne de l'église catholique en ce siècle, il sut joindre sans doute, dans cette conjoncture, à l'énergie de son caractère, au prestige de sa dignité, une haute habileté diplomatique, que secondèrent ses deux collègues, et Attila consentit à s'éloigner de l'Italie. Au nom de l'empereur, le pape promit de payer tous les ans aux Huns un tribut considérable.

Ainsi cet homme extraordinaire ébranla toute l'Europe par sa grandeur et par ses victoires. M. Du Buat nous retrace ce moment de la vie du héros en

ces termes[1] : « Il y a certainement quelque chose de miraculeux dans la conduite d'Attila; mais le miracle, s'il y en a, ne doit pas faire disparaître à nos yeux une preuve si éclatante et si bien constatée de la modération de ce grand homme. »

De retour dans ses États, Attila s'occupa de l'organisation intérieure de son vaste empire. Lui seul était capable de soumettre à un même commandement tant de peuples différents par leurs mœurs et leurs caractères. Plusieurs expéditions militaires signalèrent encore la puissance du roi des Huns, jusqu'à l'époque où il contracta un mariage qui lui devint fatal; car les Huns, comme tous les peuples de l'Asie, avaient plusieurs femmes. Errick, roi de Bourgogne[2], avait une fille dont la beauté avait frappé Attila au milieu de ses victoires dans les Gaules. La passion qu'il conçut pour elle se réveilla en lui avec toute la fougue du tempérament oriental. Peut-être est-ce à cet amour qu'il faut attribuer le calme de sa vie à cette époque; il est même probable que ses ennemis l'avaient poussé à cette union, pour se délivrer du joug qu'il leur avait imposé. Déjà les Romains, les Grecs, avaient attenté à sa vie : c'était une femme de la race germanique qui devait y mettre fin, en l'arrêtant dans ses triomphes.

Hildgunde, accompagnée d'une suite nombreuse et brillante de Bourguignons, arriva à la cour du roi des Huns; elle y fut reçue avec magnificence; tout ce que l'empire d'Orient et l'empire d'Occident pouvaient offrir de plus précieux avait été rassemblé. Les fêtes nuptiales commencèrent, et déjà la mort épiait les mouvements de la grande victime qu'elle attendait au lit de sa fiancée. Après avoir embrassé sa nouvelle épouse, Attila rêvait de batailles et de victoires remportées sur les Romains, lorsque Hildgunde lui plongea un poignard dans la poitrine : ainsi l'homme qui avait tant de fois bravé la mort sur les champs de bataille, périt par la main d'une épouse traîtresse, en l'année 453.

Les peuples célébrèrent ses funérailles avec grande pompe; on chanta des hymnes pour immortaliser ses exploits; les regrets donnés à la perte d'un si vaillant guerrier furent suivis de grands festins, comme cela se pratique chez les peuples orientaux. Les escadrons guerriers des Huns firent retentir bruyamment l'air du cliquetis de leurs armes autour du corps de leur héros. Comme, suivant leur coutume, l'hommage le plus digne d'un tel chef devait être, *non des larmes ordinaires*, *mais des larmes de sang*, on enferma ses restes dans un magnifique cercueil, et pour qu'ils fussent dérobés désormais à toute insulte, on immola les ouvriers qui avaient creusé son tombeau.

Les écrivains les plus hostiles aux Huns prétendent que ce roi fut frappé de mort à la suite d'une hémorrhagie, causée par un excès de débauche et de boisson. Mais les habitudes simples et la sobriété constatée d'Attila démentent cette assertion malveillante. Nous suivons ici sans hésitation le récit de Marcellin, témoin oculaire de ce qui se passait dans le pays des Huns, récit auquel Cassiodore ajoute toute la foi que mérite cet auteur[3].

Si l'on veut parcourir les *Niebelungen*, épopée nationale des Germains,

[1] Du Buat, *Histoire ancienne des peuples de l'Europe*, VII, 545, 588.
[2] Aventinus ap. Fessler : *Attila*, p. 293.
[3] Marcellinus comes, *Chron.*, a. a. 454. — Cassiodorus, *Div. Lect.* cap. XVII.

l'*Edda* des Scandinaves, et tant d'autres traditions populaires, on y découvre partout les traces d'un amour conduisant le héros à une fin tragique. D'après la version des *Niebelungen*, Hildgunde (Chriemhild) était éprise d'un prince nommé Walther (Gunther); celui-ci entra dans la conspiration formée contre Attila (Bléda), et il accompagna sa maîtresse jusque dans la Pannonie, pour l'aider à accomplir son funeste projet. Le roi des Huns avait fait construire un palais immense, dans lequel douze rois et leur suite pouvaient habiter. C'est là que Walther, se prétendant insulté par un jeune Hun, le tua d'un coup de lance. C'était une provocation arrêtée d'avance. La mêlée devenait générale, lorsque Attila, s'interposant, sépara les combattants, protégea ses hôtes, et les reconduisit dans leurs demeures. Il n'en périt pas moins plus tard de la main de Hildgunde.



Portrait d'Attila[1].)

Quand un prince manque d'un Homère, dit Fénelon, c'est qu'il n'est pas digne d'en avoir un. — Si cela est vrai, comme nous n'en doutons pas, que dire

[1] Nous sommes redevables de ce rare portrait d'Attila à M. Pierquin de Gembloux, qui a bien voulu nous présenter l'original.

d'Attila qui eut vingt Homères, que toutes les langues européennes célébrèrent à l'envi, et que Raphaël lui-même ne dédaignait pas d'illustrer par son pinceau[1]?

Il convient maintenant, avant de nous séparer de ce grand roi, de donner une esquisse de sa personne, de ses mœurs et de son intelligence. « Sa taille, dit Priscus, écrivain romain, était courte, sa poitrine large, sa tête grande, ses yeux petits et obliques, sa barbe rare, son nez épaté, son teint jaune-olivâtre, ou brun foncé. » M. Mary-Lafon, groupant tous ces traits, s'exprime en ces termes[2] : « D'un aspect majestueux, Attila laissait percer dans son regard et jusque dans ses moindres gestes, la dignité du commandement. Tout en aimant la guerre, il ne manquait pas de prudence, et possédait au plus haut degré l'art de préparer les événements. Facile à fléchir, il ne retirait jamais l'appui qu'il avait une fois donné. Quant à ses mœurs, elles étaient des plus simples : un siége de chêne, une écuelle de bois, un lit orné seulement d'un drap blanc, voilà tout ce qu'on voyait pour lui dans ce palais rempli des dépouilles et des tributs des Romains. » De Guignes ajoute[3] : « Attila savait estimer la vertu, et n'était barbare qu'envers ses ennemis. Il était fier et superbe lorsqu'il traitait avec eux, doux et humble au milieu de ses sujets. Il méprisait le faste et les richesses, qu'il laissait à ses femmes et à ses officiers. A Rome ou à Constantinople, il eût été regardé comme un héros; sous ses tentes, ses adversaires l'ont dépeint comme un monstre. » On est allé jusqu'à l'appeler le fléau de Dieu, titre qu'il ne s'est jamais donné.

C'est encore Priscus qui nous fournit les détails de la magnificence du palais d'Attila, qui devait se trouver aux environs de Jászberény, ville de la Hongrie centrale. Quoique simple lui-même, son esprit éclairé aimait à voir autour de lui tout ce que l'art national ou étranger pouvait produire de beau et d'accompli. Les objets du luxe et de la civilisation romaine y figuraient comme autant de trophées. Qui ne reconnaîtrait en lui un précurseur de Napoléon? Sa tente, au milieu des camps, était bâtie de planches polies et ciselées. L'art de graver en relief devait exister chez les Huns, comme le prouve une corne de chasse ou coupe à boire, due à l'art national, que les uns attribuent à ce roi, les autres à Lehel, chef magyar. Elle est précieusement conservée à Jászberény. Quand Attila invitait à un festin les étrangers, l'échanson royal lui offrait une coupe dans laquelle il buvait d'abord sans se lever, puis on la présentait successivement à tous les conviés, qui en faisaient autant mais en se levant avec respect. Des danses, des jeunes filles vêtues de blanc, des chanteurs, des mimes, des jongleurs, comme chez les peuples modernes aux XIIIe et XIVe siècles, venaient mêler leurs plaisirs aux jouissances matérielles du repas.

On trouve aussi des flacons, des tasses ornées de ciselures et d'incrustations, souvenirs des anciens Magyars. Encore tout récemment, M. Pierquin

[1] M. Chenavard a représenté une scène de la vie d'Attila, en deux panneaux, sur une muraille du Panthéon.

[2] Mary-Lafon, *Histoire du midi de la France*, I, 249.

[3] De Guignes, *Histoire générale des Huns*, etc., II, 309.

de Gembloux a découvert dans le vieux château d'Orchimont, en Belgique, un camée représentant ce fameux roi des Huns [1]. Cet écrivain iconographe possède, en outre, un portrait d'Attila peint à l'huile, le seul peut-être qui soit fidèle aux descriptions de Priscus, Paul Diacre, et autres historiens.

La nation hunnique, si unanimement calomniée, n'était donc point aussi barbare qu'on l'a souvent répété. Il y a même lieu de croire qu'elle employait déjà quelques signes alphabétiques pour figurer les sons de sa langue; signes qui ont disparu au milieu des ruines de l'empire d'Attila.

Les Romains ne s'étaient point trompés: avec Attila, la puissance des Huns s'éteignit. La division se mit parmi eux, et ils ne se trouvèrent plus assez forts pour contenir les nations qui leur étaient soumises. Attila laissa plusieurs enfants; il destinait la couronne à Ellack (probablement Aladár, selon Thuróczy et Nadányi). Le partage des provinces occasionna des dissensions entre les frères. Ardarick, roi des Gépides, en profita pour rendre sa nation à la liberté. Les autres peuples suivirent cet exemple : une grande bataille fut livrée près du fleuve Netad. Ardarick remporta la victoire, l'an 454, et les Huns perdirent trente mille hommes. Ellack fut tué; ses autres frères, mis en déroute, se sauvèrent vers le Pont-Euxin (Mer Noire).

Ainsi disparut le grand empire hunnique; œuvre de la conquête, sa puissance n'avait duré qu'autant que le génie du grand conquérant était resté là pour lui prêter appui et gloire. La liberté des peuples ne se laisse pas opprimer longtemps; semblable au phénix, elle renaît toujours de ses cendres.

Les Huns dispersés, anéantis, se replièrent sur l'Asie auprès de leurs frères, et, dès ce moment, leur nom primitif disparaît de l'histoire. D'autres tribus, de la même famille, leur succèdent sur la scène politique, qui n'offre plus, pendant longtemps, que le spectacle de luttes incessantes.

Avant l'entrée des Huns en Europe, les pays qui forment la Hongrie actuelle, le centre de la domination hunnique, avaient été peuplés, dès les temps les plus reculés, par les Pannoniens et les Illyriens, peuples d'origine grecque, mêlés plus tard avec les Celtes ou Gaulois qui, sous la conduite de Sigovèse et Bellovèse, envahirent ces contrées, l'an 577 avant l'ère nouvelle. Dans la partie septentrionale, aux bords du Danube, demeuraient les Quades et les Marcomans, de la race germanique. A l'orient, dans la Transylvanie, la Moldavie et la Valachie modernes, se trouvait la grande nation des Daces, branche de la famille thraco-grecque. Enfin, dans un angle, aux pieds des Carpathes, entre les Quades et les Daces, s'étaient introduits les Jazyges, peuple appartenant à la souche slave. On voit que les Slaves n'occupaient, dès l'origine, qu'un petit coin de la Hongrie.

Les Huns trouvèrent tous ces peuples subjugués par les Romains, par les Goths ou par les Gépides.

Le refoulement de la nation hunnique avait mis en mouvement d'autres tribus de la même race, qui campaient alors près de la mer Noire, au point de passage de tous les peuples de l'Asie. C'étaient les Avars, branche des

[1] Pierquin de Gembloux, *Attila sous le rapport iconographique*; 1843, in-8, Paris.

Huns méridionaux, qui se présentèrent aux confins de l'Europe en l'an 558. Ce sont eux qui se rapprochent le plus des Magyars d'aujourd'hui, quant à la physionomie. Leur figure, moins jaunâtre et plus régulière que celle des Huns, excita l'attention des Romains-Grecs. Les Avars portaient les cheveux pendants, liés et tressés avec des rubans, usage dont le paysan magyar ne s'est pas encore entièrement défait; du reste, ils étaient vêtus comme les Huns[1].

Les Avars se précipitèrent avec la même violence que leurs prédécesseurs sur l'empire romain et se fixèrent en Pannonie; leur domination s'étendait, en 582, sous le règne de leur khau Bayan, depuis la Thuringe jusqu'à l'Italie. En 646, ayant perdu successivement la Dalmatie et d'autres provinces, il ne leur restait plus que la Pannonie et les contrées limitrophes de l'Orient.

Charlemagne, qui avait étendu déjà sa domination jusqu'à l'Ebre, en Espagne, résolut d'aller chasser les Avars de l'orient de l'Europe. Il lui fallut quatre campagnes pour les refouler de la haute Pannonie, dont il forma un margraviat. Une partie de cette nation repassa alors en Asie; le reste fut, sinon anéanti, du moins assimilé à d'autres populations, et le nom si redouté des Avars disparut.

Telle a été la fortune de ces Avars, qui avaient fait trembler la moitié de l'Europe et de l'Asie. Leur ruine fut l'œuvre de ces mêmes conquérants de la Gaule contre les armes desquels s'était déjà brisée la puissance hunnique; ce furent les Francs et les Germains de Charlemagne qui mirent fin à l'empire avar, après une existence de près de trois siècles.

Les Avars chassés, les Croates vinrent, du pied des Carpathes, occuper la Croatie et la Dalmatie actuelle. Swatopluk fonda, au nord-ouest, la Grande-Moravie; et les Bulgares, qui étaient un autre rameau de la nation hunnique, s'emparèrent des pays situés à l'est. Ce fut vers ce temps que d'autres tribus de la famille slave commencèrent à se fixer dans différents endroits des pays que nous appelons aujourd'hui Hongrie et Transylvanie.

Nous voici arrivés à l'invasion des Magyars. Lors de la décadence de la race carlovingienne, une peuplade, qui portait le nom de Magyar et qui habitait antérieurement le pays primitif des Huns, apparut soudain aux frontières de la Transylvanie et de la Moldavie (l'antique Dacie)[2]; elle appartenait également à la grande famille hunnique, et recevait ainsi en héritage les droits de conquête des précédentes migrations de cette race.

At genus immortale manet, multosque per annos
Stat fortuna domus, et avi numerantur avorum[3].

Les Magyars avaient abandonné tour à tour les rives du Volga et celles de la mer Caspienne (où ils résidaient vers les VIIIe et IXe siècle), d'abord à cause de l'insuffisance du territoire et des tracasseries de leurs voisins, et enfin parce que Arnoulf, duc de Bavière, les appelait à son secours contre Swatopluk, roi

[1] Theoph. le Confess. *Ménander*.
[2] D'autres et M. Mailáth, la font entrer par les Carpathes.
[3] Virgile, *Geor.*, IV, 208.

ou duc de la Grande Moravie. Avant leur entrée en Pannonie, ils y envoyèrent Kusid, fils d'un de leurs chefs, pour qu'il s'assurât de la fertilité du pays. Kusid remplit une cruche de l'eau du Danube, prit dans un autre vase de la terre noire et quelques herbes; et ce fut à ces preuves que les Magyars reconnurent pour vrai ce qu'on leur avait dit de la fécondité de l'ancienne patrie des Huns.

Ces hommes, qui éprouvaient si visiblement le besoin d'une amélioration matérielle, ne quittent pas pour cela les armes. Leur apparition répand la terreur de tous les côtés; ils se jettent sur la Pannonie, se rendent maîtres, sous la conduite de leur chef Almos, d'un vaste territoire situé entre la Tibisse et le Danube, lieu où jadis Attila avait planté ses tentes. Ils s'élancent ensuite sur les États de Swatopluk, triomphent de ce grand monarque slave, et, après avoir chassé tous les petits despotes d'alentour, ils prennent possession du pays qui constitue aujourd'hui le royaume de Hongrie et la grande principauté de Transylvanie, une partie de la Valachie et de l'Autriche, moins la Croatie et le littoral adriatique.

A dater de cette époque, le pays conquis par les Magyars prit le nom de Hongrie, soit à cause d'une ville appelée, en souvenir des Huns, Hunvár (Ungvár), et dont les nouveaux venus auraient fait leur quartier général, soit à cause des Huns eux-mêmes, soit, enfin, parce qu'en raison de l'affinité d'origine et de la ressemblance des Magyars avec les Huns, on leur donnait aussi le nom de Hongres ou Hongrois. Quant aux indigènes, ils appellent leur patrie *Magyarország*, Magyarie.

Une preuve éclatante de l'esprit de liberté qui régnait chez les anciens Magyars, et qui fut la première base de leur constitution, c'est le traité qu'on les voit conclure, avant de quitter leur dernière résidence, avec Almos (qui se proclamait lui-même héritier d'Attila), pour assurer le trône ducal à son fils Arpád, à cause de ses mérites, traité où ils garantissaient à eux-mêmes les conditions essentielles de leur indépendance. Il fut stipulé dans cette circonstance que toute acquisition de terrain serait partagée entre tous ceux qui auraient contribué au succès. Les antiques usages de ce peuple voulaient, en pareil cas, que chacun des contractants s'étant servi de son glaive pour s'ouvrir une veine du bras, fît couler dans un même vase le sang qui en sortait. Nul n'aurait osé violer un engagement scellé par cet acte solennel.

Arpád règne en 894 sur à peu près un million de Magyars, dont 215,000 formaient la force armée. Il ajoute encore à la puissance de son peuple, tout en s'occupant de consolider son nouvel État. Dans ce but, il convoque une assemblée sur un vaste plateau, et là, à ciel ouvert, au milieu des bruyères, on délibère sur les mesures à prendre.

On tient cette assemblée pour la première diète hongroise. Là remonte l'origine de ces priviléges politiques que les Magyars se réservaient à eux seuls au préjudice des nations subjugées, priviléges indispensables alors à la consolidation de leur nationalité et de leur conquête. Partout les nations victorieuses ont imposé des lois aux peuples conquis. Cette prépondérance de la nationalité des vainqueurs fut le berceau de la noblesse magyare. Chaque Magyar était en même temps noble, c'est-à-dire le premier maître du pays.

De là cette ardeur que la haute aristocratie elle-même a toujours témoignée pour la défense de la liberté et de l'intégrité du pays. Les ancêtres de ce peuple vivaient dans un état d'égalité parfaite, sans aucune distinction de castes. Ceux d'entre les Hongrois qui ne sont pas nobles aujourd'hui, tirent en partie leur origine d'autres races qui n'ont été absorbées que plus tard, ou des familles magyares qui se refusèrent longtemps à embrasser le christianisme et perdirent ainsi leur titre d'hommes libres, de nobles. Il est vrai que cette suprématie, nécessaire d'abord pour garantir l'avenir aux Magyars, devint onéreuse pour les autres peuples. C'était à la noblesse et à l'Autriche d'y remédier, et l'une et l'autre ayant négligé de faire des concessions en temps opportun, la constitution hongroise est restée jusque dans ces derniers temps une constitution presque exclusivement magyare ou aristocratique.


(Arpád.)[1]

Le portrait qu'on nous a laissé des Magyars ou premiers Hongrois n'est pas flatteur. C'est qu'ils ont été dépeints, comme les Huns, par leurs ennemis les

[1] Les portraits des rois de Hongrie ont été tirés, pour la plupart, du *Mausoleum Regni Apostolici Regum et Ducum*, Norimbergæ, 1664, appartenant à la riche collection de M. Adolphe de Cichowski, auquel nous devons encore d'autres gravures très-remarquables.

plus terrifiés. Cependant, les écrivains byzantins sont dans le vrai lorsqu'ils s'accordent à dire que les Magyars avaient de nombreux traits de ressemblance avec les Huns d'Attila et les Avars, venus autrefois, comme eux, de l'Asie centrale, ou de la Mogolie. On les représente petits de taille, avec une face hideuse, effrayante, des yeux enfoncés, des manières brutales, et un son de voix semblable au grognement des bêtes. On ne peut voir dans ce portrait chargé qu'un témoignage de l'aveugle haine ou de la crédulité de ceux qui l'ont tracé. Il n'est pas admissible que l'effet seul du climat, même en exagérant son influence, ait pu changer les horribles Magyars en ces hommes dont on admire aujourd'hui le type magnifique.

Comme les Huns, les Hongrois passaient leur vie à cheval; de là le proverbe : *Lóra termett a Magyar :* Le Magyar est créé pour monter le cheval. Rapides comme l'éclair dans les attaques à l'improviste, ils fuyaient ensuite à la manière des Parthes, en lançant leurs traits en arrière, et ils se servaient avec tant de vigueur et d'adresse de leurs arcs de corne, qu'on pouvait à peine parer leurs coups.

L'empereur d'Orient Léo, Constantin Porphyrogénète, Théophylacte, parlent de la bravoure et de la prudence de cette nation, qualités dont elle se montrait fière à bon droit. Réduits, comme presque tous les autres peuples, à la chasse et à la guerre, les Hongrois saccagaient et pillaient les villes; mais au milieu même de ces violences, jamais ils n'outrageaient la pudeur d'une femme. Stricts observateurs des traités, ils ne s'écartaient pas même de ce principe quand ils y étaient poussés par des provocations. L'honnêteté de cette nation fut partout reconnue dans les temps anciens comme dans les temps modernes: il a fallu qu'on eût épuisé sa patience pour la forcer à rompre les liens de la fidélité.

Les Magyars étaient indépendants et simples dans la vie privée comme dans la vie politique. Ils ne contractaient pas de mariage, et ils vivaient constamment avec une, deux ou trois femmes sans cependant être adonnés à la polygamie dans toute l'acception du mot. De là : *házasság*, *házasodás*, faire une maison, un ménage, au lieu de noces. La vierge magyare se nomme *hajadon*, c'est-à-dire, fille aux cheveux découverts, les femmes mariées portant des bonnets. De là, encore : *eladó leány*, fille à vendre, probablement parce qu'on achetait les femmes, comme cela se pratique encore en Asie. L'homme appelle sa femme *feleség*, moitié. Les proverbes usités chez ce peuple fournissent une nouvelle preuve de son bon sens et de sa droiture. *Bujdosás embernek élete*, c'est-à-dire, la vie d'un homme n'est qu'une migration. *Három dolog egészséges : eleget nem enni, munkától nem futni, és nem bujálkodni*, les trois principes les plus utiles au bien-être sont : la sobriété, le travail et la modération dans les plaisirs. On comptait le temps d'après les phases de la lune; le dimanche reçut le nom de *vas* ou *vasárnap*, du fer qu'on vendait ce jour-là, lorsque ce peuple résidait dans le voisinage du mont Altaï en Asie. Sérieux et solennels par habitude, les Magyars se distinguent toujours par leur bonhomie, leurs reparties et leur gaieté. Aussi prenaient-ils plaisir aux tours des sorciers, des nécromanciens, des baladins et

des escamoteurs; et ils s'écriaient souvent, au moment où quelque malheur les frappait : *Pokolban is esik egyszer egy innep*, même dans l'enfer il y a des fêtes.

Les auteurs anciens ne nous ont transmis que fort peu de détails sur la religion de ce peuple avant sa conversion au christianisme. Ce qui est certain, c'est qu'il adorait une divinité unique, car le mot *Isten*, Dieu, est le seul qu'il ait jamais eu pour exprimer l'idée d'un Être suprême, et c'est celui dont il se sert encore; cependant il sacrifiait quelquefois aussi des chevaux blancs à certaines idoles. Les Hongrois avaient une prédilection particulière pour cet animal : lorsqu'ils entrèrent en Pannonie, ils firent cadeau d'un cheval blanc à Swatopluk.

Voilà les seuls traits caractéristiques qu'on connaisse sur les anciennes mœurs de cette nation, si digne d'être étudiée dans sa condition actuelle.

Après l'occupation de la Hongrie proprement dite, de la Transylvanie, de la Valachie jusqu'à la rivière d'Aluta, et d'une partie de l'Autriche, le pays fut partagé en plusieurs districts gouvernés chacun par un chef électif. On bâtit aussi des villes à l'instar des cités romaines, mais moins solides, moins régulières, et plus conformes aux habitudes des Orientaux. La première assemblée nationale fut convoquée dans les plaines de la Tibisse, près de Pusztа-Szere, et, depuis, d'autres assemblées se tinrent toujours régulièrement[1]. Les mots de *gyülés* (réunion), *karnok* (kar, bras) et *szer* (ordre) existaient déjà à cette époque. De là aussi la dénomination moderne de *karok és rendek*, pour indiquer la chambre législative.

Charlemagne avait divisé la Hongrie en comtés; Arpád conserva cette distribution sous le nom de *megye*, ou *vár-megye* (bailliage), probablement parce que c'était d'une forteresse qu'émanaient la justice et l'administration. Tout peuple qui n'opposa pas de résistance resta libre; du moins on ne trouve aucune mention de mauvais traitements exercés contre les populations soumises. Quant aux prisonniers de guerre, ils furent réduits en esclavage. L'entrée des étrangers paisibles fut tolérée; mais l'idée singulière, émise plus tard par le roi Étienne, que l'unité de langue et de mœurs énerve et affaiblit un État (*unius linguœ, uniusque moris regnum imbecille et fragile est*), coûta bien cher par la suite aux Magyars, car l'Autriche sut exploiter largement ce paradoxe à son profit.

Le duc Zoltán, qui régna après Arpád, répandit la terreur de ses armes par toute l'Allemagne, et jusqu'en Italie et en France. Ce fut vers l'an 900, d'après l'excellente *Histoire de Venise*, par P. Daru, que les Magyars, attirés par la renommée et les richesses de la capitale de la Vénétie, forcèrent le passage des Alpes et parvinrent aux bords de l'Adriatique. Ils se jetèrent dans des barques, et Citta-Nuova, Equilo, Capo-d'Argere, Chiozza, devinrent pour eux les théâtres de nombreux combats. Il ne leur restait plus à traverser que le bras de mer qui sépare Venise de Malamocco. La consternation régnait dans la capitale. Le doge, Pierre Tribuno, réussit cependant à armer la flotte,

[1] Michel Horváth, *Magyarok tort énete* (Histoire des Magyars), I, 10.

et rappelant aux Vénitiens la victoire qu'ils avaient remportée sur Pépin, aux mêmes lieux et dans une extrémité semblable, il les conduisit à l'ennemi. Les Magyars, arrivés depuis peu sur ces côtes, embarqués à la hâte sur tous les bâtiments qu'ils avaient trouvés dans les ports, ne pouvaient avoir une flotte bien organisée; mais ils étaient initiés à l'art de la navigation, et ni la hardiesse, ni le courage, ne leur faisaient défaut. Ils coururent au-devant de la flotte vénitienne, qui, profitant de tous les avantages que lui donnaient une connaissance parfaite des lieux et une habileté consommée, les mit en désordre et les défit complétement. Les Hongrois quittèrent alors cette mer couverte de leurs cadavres et des débris de leurs navires, et ils allèrent se venger de cet échec sur l'Italie. Toxis, successeur de Zoltán, n'inspira pas moins d'effroi aux pays chrétiens; mais Geyze I[er], qui vint après lui, se fit baptiser, et l'humeur farouche des Magyars commença dès lors à s'adoucir.



(Les anciens Magyars.)[1]

[1] D'après une gravure de l'ouvrage hongrois illustré : *Magyarfold és Népei* (la Hongrie et ses habitants), par Eméric Vahot.



(Le mont Pannonien.)

DEUXIÈME PÉRIODE

DYNASTIE D'ARPAD.

Le duc Étienne, qui succéda à Geyze, mérite une attention particulière, car ce fut lui qui convertit les Magyars à la foi chrétienne (998-1000). S'il accomplit avec tant de célérité cette œuvre si difficile pour tous les réformateurs, ce fut grâce aux inclinations naturelles de son peuple, grâce à cette ardeur pour le progrès qui animait les Hongrois au temps de leur indépendance et qui fut comprimée sous la domination étrangère. En comparant l'histoire des deux époques, on rencontrera maintes fois les mêmes causes et les mêmes effets. En récompense de ses pieux travaux, Étienne reçut du pape Sylvestre II une couronne royale, en même temps que ce titre de roi apostolique que les empereurs d'Autriche portent encore aujourd'hui, et plus tard il fut mis par l'Église au nombre des saints.

L'influence du clergé catholique, et le contact journalier avec des voisins dont le gouvernement était plutôt féodal que démocratique, forcèrent Étienne d'organiser son royaume sur les bases d'une monarchie constitutionnelle. Il

établit trois ordres différents : prélats, magnats (*seniores domini*) et petite noblesse (*nobiles servientes regales*). Chacun de ces ordres avait une part effective dans l'administration du pays; mais aux diètes ils ne prenaient une décision qu'après être tombés d'accord [1]. Le palatin (*nagy-ur*) fut le personnage le plus important après le roi: médiateur entre ce dernier et le peuple, il remplaçait le souverain pendant son absence. Étienne nomma ensuite un juge suprême (*orszógbiró*), un trésorier et d'autres employés supérieurs, qui constituèrent l'ordre des barons de l'empire ou magnats. Les chefs des anciennes bandes magyares furent rangés dans cette catégorie. Le gouvernement républicain primitif disparut ainsi, et les prélats, profitant des dispositions religieuses du roi, s'assurèrent une haute position politique et le premier rang dans les trois castes.

Pour rendre la justice, saint Étienne posa le fondement des institutions municipales des cercles, appelés comitats, qui sont encore en vigueur. Chacun de ces cercles reçut une administration indépendante. Les membres de la noblesse y furent appelés comme fonctionnaires publics, et le roi se rendit très-souvent aux séances de ces tribunaux. Organisés comme autant de petites républiques, les comitats avaient en outre le droit de convoquer périodiquement des assemblées qui exercèrent une action directe sur la politique générale du pays. Aussi cette division municipale, œuvre de saint Etienne, fut-elle toujours chère aux Magyars, et les écrivains nationaux n'hésitent-ils pas à dire qu'une pensée vraiment divine présida à cette institution.

L'organisation militaire de soixante-deux ou soixante-douze comitats-citadelles, différente de celle des comitats civils, fut très-utile à la défense du pays. Les commandants supérieurs avaient leur résidence dans des forteresses; de là leur titre de *comites castri*, comtes de bailliage. Mais ce qu'il y avait de plus remarquable c'était le système de défense nationale. Les magnats formaient l'armée du roi (*király sereg*); la noblesse, en général, composait l'armée nationale, appelée aujourd'hui *insurrection*, et elle était obligée de se tenir prête à combattre aussitôt qu'un péril menaçait la patrie. Il s'ensuivit que la possession de la terre en Hongrie fut plus intimement liée aux droits de la noblesse que partout ailleurs. Deux principes généraux régissaient les priviléges des nobles ou des conquérants. Le premier, c'est que, dès le règne de saint Étienne, la couronne était propriétaire de toutes les terres. Dans la rigueur du droit, il n'y avait que des possesseurs, ce que nous appelons droit de propriété s'appelant chez les Magyars droit de possession (*jus possessionarium*). Le second principe c'est qu'un individu non noble ne pouvait posséder de terre et n'était pas par conséquent obligé de défendre la patrie. Le sol entier fut donc partagé entre les guerriers, compagnons des premiers rois. La condition ordinaire de donation fut le service militaire. Le souverain stipulait toutefois qu'en cas d'extinction de la ligne masculine, seule capable de remplir cette condition, la terre ferait retour à la couronne. Cette

[1] Michel Horváth, *Histoire des Magyars*, I, 35. D'autres écrivains, très-accrédités, ne laissent subsister à cette époque qu'un sénat avec voix consultative.

espèce de bail permanent donna lieu à beaucoup d'anomalies que nous expliquerons plus tard.


(Saint Etienne)

Les dispositions d'Étienne, assurément très-avancées pour l'époque, et d'ailleurs en harmonie avec les tendances et le caractère des populations réunies sous son autorité, assurèrent l'avenir des Magyars en Europe, car, après la mort de ce prince, qu'on aime à appeler le Clovis et le Charlemagne de la Hongrie, le sceptre royal tomba dans des mains aussi débiles qu'incapables.

Béla Ier gouverna avec énergie en 1061 ; ce fut lui qui organisa définitivement les deux chambres législatives.

Nous arrivons maintenant à une nouvelle période de conquêtes.

On a conservé le souvenir de l'invasion de plusieurs tribus slaves après le refoulement des Avars en Asie. Dès l'an 602 et jusqu'à 641, une foule de bandes croates et serbes, quittant les contrées qu'elles habitaient au delà des Carpathes, vinrent s'établir dans la partie septentrionale de l'ancienne Illyrie grecque, c'est-à-dire au sud de la Hongrie moderne. Celles qui se trouvèrent au fond de ce pays adoptèrent, pour se distinguer des autres, le nom de la ville de *Delminium*, et s'appelèrent Dalmates. Les Croates, descendus de la Bélo-

Chrobatie[1], et actuellement fixés dans les pays au sud-ouest de la Hongrie, conservèrent leur nom originaire, ainsi que les Serbes, qui se retirèrent plus vers l'est. Pour ce qui concerne les Slavons, *Schiavoni*, ce nom a été donné par les Vénitiens à une tribu placée entre les Serbes et les Croates.

Crécimir, le premier prince croate, arriva à un haut degré de puissance qui valut à son fils Dirzislaw le titre de roi de Croatie en l'an 970. Au temps du roi Salomon de Hongrie (1065), régnait le prince croate Pierre Crécimir, descendant du grand Crécimir, homme plein de talent et de courage, qui recula les frontières de son pays, en arrachant la Dalmatie aux Vénitiens et en soumettant à ses lois une partie de la Slavonie. Attaqué par Berthold, duc de Carinthie, Pierre Crécimir invoqua l'appui des Magyars. Salomon vola lui-même à son secours à la tête d'une armée, et le roi de Croatie et de Dalmatie, comme il aimait à se nommer, fut délivré de son ennemi. Les Magyars ne demandèrent rien pour ce service signalé, mais il s'ensuivit entre les deux nations une alliance d'où devait découler leur récompense. Zwonimir, successeur de Pierre Crécimir, épousa la belle Hélène, fille de Béla, roi de Hongrie. Zwonimir étant mort après un règne de courte durée, des factions, suscitées par l'intolérance religieuse, déchirèrent le pays; et la reine veuve fut chassée de sa résidence. Hélène et plusieurs chupans (fonctionnaires) sollicitèrent alors l'intervention du roi de Hongrie. Ladislas se mit en campagne (1089), et la soumission de la Croatie fut l'œuvre de quelques semaines. Rétablie sur son trône, Hélène choisit pour conseil et pour ministre Almos, neveu de Ladislas. A la mort de cette reine, le roi de Hongrie prit possession de la Croatie par droit de succession et de conquête, et il y rétablit une espèce de constitution nationale comme loi organique du pays. Ainsi, loin d'opprimer les vaincus, les Hongrois s'empressaient de leur restituer ce qui leur revenait de droit. Au lieu d'incorporer définitivement sa nouvelle acquisition à la Hongrie, Ladislas donna à Almos, comme roi de la Croatie, le royaume dépendant de la couronne magyare. On voit que la paradoxale et funeste maxime de saint Étienne, de maintenir la diversité des races et des gouvernements, prévalait toujours. Avant de mourir, Ladislas maria sa fille aînée, Prisque, à Kalo (Jean), co-régent et fils de l'empereur d'Orient, Alexis Comnème.

Coloman le Bibliophile (Keonyves Kálmán), succéda à Ladislas. Adonné aux études sérieuses et brave sur les champs de bataille, ce roi ajouta plus d'une page glorieuse à l'histoire magyare.

Un noble, prétendant à la couronne de Croatie, Pierre, força Coloman à prendre les armes. Dans une bataille perdue par les Croates, Pierre fut tué, et le roi de Hongrie, après avoir aboli la royauté dans ce pays, sans détruire toutefois les barrières qui s'y dressaient, mit sa victoire à profit en reculant les frontières de son royaume jusqu'à l'Adriatique; — il avait compris avant Corneille que

« C'est la mer qui donne l'empire. »

[1] Joach. Lelewel, *Kleinere Schriften*. Leipsick, p. 179.

La Dalmatie, revendiquée par l'empereur d'Orient, Alexis, et placée sous le protectorat du doge de Venise, Vital Fallier, avait été envahie par les Normands de la Pouille. Les Vénitiens, trop faibles sur terre pour résister, s'unirent à Coloman, qui, après avoir expulsé les Normands des îles limitrophes, porta la guerre jusque dans la Pouille, où le duc Roger accepta un traité de paix dicté par ses ennemis. Depuis lors (1096), la Dalmatie fut une province de la Hongrie, et Coloman, couronné comme roi de Croatie et Dalmatie à Zara Vecchia, reconnut les anciens droits des peuples dalmates.



(Coloman.)

Ce fut aussi sous le règne de ce monarque que Godefroy de Bouillon se présenta aux frontières de la Hongrie, à la tête d'une armée de croisés. Son esprit chevaleresque, sa bravoure, son caractère droit et les sentiments pieux qui l'animaient, étaient connus depuis longtemps des Magyars[1]. Aussi Coloman l'accueillit-il avec une préférence marquée. Voici la lettre qu'il écrivit dans cette circonstance au futur roi de Jérusalem.

[1] Michaud, *Histoire des Croisades*, t. I, p. 123.

« Le roi Coloman présente ses saluts sans flatteries au duc de Bouillon et à tous les chrétiens. Ta réputation, mon cher duc, m'a persuadé que tu es un homme puissant et juste dans ton pays, pieux et honorable partout où tu vas, estimé et glorifié par tous ceux qui te connaissent. Aussi t'ai-je toujours aimé et mon grand désir en ce moment est-il de te voir et de te connaître. »

Leur entrevue eut lieu près du lac de Fertö (Neusiedlsee), lac de formation alors récente, où Coloman attendait le héros chrétien sur une estrade magnifiquement décorée. Godefroy ne tarda pas à paraître; à peine s'étaient-ils aperçus l'un l'autre, que déjà une confiance mutuelle unissait leurs cœurs. Le passage par la Hongrie fut immédiatement accordé à l'armée des croisés, et un grand roi des Magyars eut le bonheur de presser la main du plus grand chevalier de la France.

Nous voici arrivés au début de ces incessantes et terribles luttes qui coûtèrent des flots de sang aux Magyars.

D'abord, les intrigues de l'empereur d'Orient, Manuel, et de ses successeurs, suscitent des embarras aux Hongrois pendant de longues années. Plus tard, il s'agit de repousser les fréquentes incursions des hordes russes. Après les Russes, viennent les Tatars, et enfin les guerres continuelles contre les Turcs, guerres qui ruinèrent le pays, et n'ont cessé qu'à la fin du siècle dernier.

Étienne II, appelé à intervenir dans les affaires de la nation russe, envahit la Russie Rouge pour aplanir la querelle de deux princes régnants. Il repoussa ensuite l'invasion des Grecs, qui venaient occuper, au sud de la Hongrie, le pays que les Hongrois avaient abandonné aux Francs, débris de la première armée des croisés (1118). Non content de ses succès, Étienne II alla chasser les Vénitiens de Zara, où ils avaient excité une révolte. La bataille livrée dans le voisinage de cette ville, fut des plus acharnées. Ordolafe Fallier, le doge, qui donnait l'exemple aux siens en se précipitant au plus fort de la mêlée, tomba atteint de plusieurs coups mortels. Ce revers abattit le courage des Vénitiens qui demandèrent la paix; mais ils n'obtinrent qu'une trêve de cinq ans. Béla II, successeur d'Étienne II, ne fut pas moins heureux dans ses entreprises militaires; il incorpora la Bosnie (Rama) à ses États, après avoir chassé les Vénitiens de plusieurs villes maritimes de la Dalmatie.

Sous le règne de Geyze II, des émigrants d'Allemagne et de Flandre vinrent se fixer en Hongrie. Ils reçurent des terres en Sépuce (nord de la Hongrie) et en Transylvanie, et furent gouvernés par leurs comtes. C'est ainsi que se perpétuait ce système funeste des anciens rois de Hongrie qui consistait à créer des États distincts dans l'État, et qui n'a pas peu contribué à ces inimitiés nationales si cruellement exploitées dans ces derniers temps. L'exagération de ce sentiment de respect pour les autres nationalités, louable en lui-même, était impolitique à une époque où les peuples s'agrégeaient facilement l'un à l'autre. Tous les autres pays de l'Europe en fournissent l'exemple.

Lorsque Étienne III arriva pour la seconde fois au trône, Béla, son frère puîné, fut désigné par l'empereur d'Orient pour son héritier à l'empire byzantin, et reçut en même temps en partage les duchés de Sirmie, de Slavonie et



MARGUERITE DE FRANCE, REINE DE HONGRIE, A LA CROISADE.

de Croatie. Plus tard, l'impératrice ayant donné un fils à Manuel, Béla perdit tout droit à la couronne d'Orient, et devint roi de Hongrie. A la suite de troubles qui avaient éclaté en Gallicie, ce pays s'était mis sous le protectorat des rois de Hongrie. Béla III revendiqua ce droit contre Casimir, ancien duc de Halitch (1188), et depuis lors les rois de Hongrie portèrent en même temps le titre de roi de Gallicie (Halitch). C'est en vertu de ce droit que la maison d'Autriche a malheureusement consenti et coopéré au partage de la Pologne.

Béla III épousa en secondes noces Marguerite, fille de Louis VII, roi de France, et, avec elle, l'élégance française s'introduisit à la cour de Hongrie. De jeunes Magyars se rendirent à Paris pour y faire leurs études et rapportèrent dans leur pays les fruits d'un utile et agréable séjour à l'étranger. Ce fut à l'instar de l'université de Paris qu'on fonda une académie à Vesprim, ville centrale de la Hongrie.

Peu après la mort de ce roi, Henri VI, empereur d'Allemagne, envoya une armée de croisés en Palestine; à la tête de ces soldats marchait la veuve de Béla, Marguerite, qui mourut à Saint-Jean d'Acre. Cette femme fut une des plus grandes héroïnes de cette époque chevaleresque, où la bravoure et le dévouement des Français brillèrent de tant d'éclat dans la conquête de la Terre-Sainte. M. Michaud raconte, dans son excellent ouvrage, que lorsque la troisième armée de la croix descendit paisiblement le Danube, Marguerite fit présent d'une riche tente à Frédéric-Barberousse, empereur d'Allemagne.

Emeric, qui régna après Béla III, poursuivit les conquêtes de son prédécesseur. La Bulgarie et la Servie furent complétement soumises, sans que le vainqueur cessât de respecter leurs nationalités. André, frère du roi, gouverna la Croatie en qualité de vassal de la Hongrie.

Nous touchons à un événement à jamais mémorable dans l'histoire magyare, à la réforme introduite dans la constitution du pays. Il importe toutefois, avant d'en faire le récit, de jeter un coup d'œil sur l'organisation antérieurement existante.

Malgré les dissensions intestines et les guerres étrangères, le pouvoir du roi, pouvoir borné d'ailleurs par la constitution, était resté tout entier entre ses mains. Les grands dignitaires, nommés par le roi, non-seulement n'avaient jamais été en possession de charges héréditaires, mais ils n'exerçaient même pas de fonctions à vie, et cependant ils commençaient à jouir dans les diètes d'une influence active, au moyen de laquelle ils devaient s'emparer plus tard de droits exceptionnels. D'un autre côté, l'excellente organisation des comitats (départements) tombait en décadence, bien que leur autonomie prêtât toujours un grand appui à la force du pays.

Les choses étaient dans cet état, lorsque André II, prince faible et vaniteux, monta sur le trône de Hongrie. Il guerroya d'abord contre les Russes, puis contre les infidèles en Palestine, sans trop s'inquiéter des effets de son absence; et il n'en fut pas moins fort étonné lorsqu'à son retour, après avoir échappé aux suites d'un empoisonnement, il trouva le pays dans une agitation extrême. Il avait épuisé le trésor public par ses prodigalités, et commis

des actes d'arbitraire de nature à lui aliéner bien des esprits. Ses querelles avec son fils Béla accrurent encore le nombre de ses ennemis. Un sourd mécontentement grondait dans tout le pays. Pour conjurer le péril, la reine Gertrude de Méran, allemande douée d'un caractère viril, et pleine d'ambition,

> Possédant, en un mot, pour n'en pas dire plus,
> Les défauts de son sexe, et peu de ses vertus,

s'empara des rênes du gouvernement, mais elle ne sut que blesser la fierté de la nation. Un grand scandale mit enfin le comble à la désolation générale. Le frère de Gertrude, Eckbert, encouragé par elle-même, tenta de séduire la femme du palatin Benedict Bor (le fameux Bank bán), qui, furieux de l'insulte, alla, suivi de quelques amis, assaillir la reine dans son palais. Gertrude expira sous les coups des rebelles, qui ne tardèrent pas à subir la peine capitale, et cette exécution ne fit qu'aigrir encore davantage les esprits. Après la mort de son épouse, André II perdit complétement la tête. Au lieu de gouverner par lui-même, il compta sur l'autorité du pape pour rétablir la tranquillité.

> Il devint lâche roi, d'indomptable guerrier;
> Endormi sur le trône au sein de la mollesse,
> Le poids de sa couronne accablait sa vieillesse.

Bref, après de longues luttes intestines, et par l'entremise du prince Béla, l'aristocratie obtint, en 1222, des concessions importantes qui furent complétées et ratifiées par le roi à la diète de 1231.

Dans les attributions législatives les États eurent dès ce moment les mêmes droits que le roi. Celui-ci avoua que les priviléges des nobles, institués par saint Etienne et méconnus par ses prédécesseurs, n'avaient pas non plus été observés sous son règne. On rétablit donc, avant tout, les anciens droits politiques des nobles et des habitants libres du pays, en y ajoutant des droits exceptionnels au profit d'une caste devenue vraiment aristocratique, ainsi que la clause suivante, déclarée immuable, « que chaque fois que le roi ou ses descendants violeraient les priviléges de la nation, les nobles seraient libres de s'opposer, les armes à la main, à une telle infraction des lois, sans être inculpés du crime de lèse-majesté. » C'était une mesure juste et dangereuse à la fois, car elle pouvait perpétuer la révolution.

La noblesse obtint encore à cette diète de nouveaux priviléges. Elle fut affranchie de l'impôt, et aucun de ses membres ne pouvait être mis en état d'arrestation préventive. Le noble n'était tenu de s'armer à ses frais que jusqu'aux frontières du pays; au delà, c'était le roi qui devait pourvoir aux dépenses. Il fut défendu d'accorder des charges héréditaires, et de commettre des juifs ou des mahométans à la gestion des finances. Il fut également arrêté que chaque année, le jour de Saint-Étienne, une diète serait convoquée à Albe-Royale.

Toutes ces dispositions, au nombre de trente et une, et réunies en un

code, devinrent les bases de cette constitution aristo-démocratique connue sous le titre de *Bulla aurea*, bulle d'or, pacte fondamental offrant assez d'analogie avec cette grande Charte que les Anglais arrachèrent à leur roi, vers la même époque. André fut le premier roi hongrois obligé de prêter serment à la constitution, avant son couronnement. La Hongrie peut donc se glorifier d'être une des nations qui les premières, dans les temps modernes, ont fait une constitution libérale. Bien que cette œuvre portât l'empreinte de la féodalité, il est impossible de ne pas la considérer comme une réforme notable. En effet, il ne faut pas oublier que les noms de *nobles* et d'hommes *libres* désignaient primitivement la totalité du peuple magyar, conquérant du pays.

Béla IV succéda à son père André II. Dès son avénement, il montra une grande fermeté de caractère. Enclin à l'arbitraire, il ne pouvait pardonner à ceux qui avaient forcé son père à souscrire aux prérogatives de l'aristocratie; aussi son premier soin fut-il d'infliger des peines sévères aux individus les plus compromis, et de chercher tous les moyens possibles de dompter l'orgueil des nobles.

A cette époque survint une calamité épouvantable dont les traces ne s'effacèrent complétement qu'après une longue série de siècles.

Une tribu de la nation hunnique s'était rendue puissante sous la conduite de Mogol ou Moghul [1], chef dont elle prit depuis le nom. Sous Dchinghiz-Chan elle répandit la terreur dans toute l'Asie; et bientôt l'immense territoire de cette partie du monde ne suffit plus à son ambition. Elle franchit les limites de l'Europe avec Batu-Chan. La Russie et la Pologne durent supporter le premier choc de cette terrible invasion. Les Mogols débordèrent ensuite comme un torrent dans les plaines de la Hongrie, qu'ils dévastèrent et convertirent en déserts. Après avoir massacré une grande partie de la population, ils se retirèrent, traînant à leur suite des milliers de captifs. Le roi avait en vain réclamé l'assistance du duc d'Autriche, Frédéric. Pour comble de malheurs, ces hordes sauvages avaient à peine quitté le pays, qu'une famine horrible éclata; et ce qui restait d'habitants fut encore décimé. La Hongrie était donc couverte de ruines et de cadavres, mais le roi ne se découragea point. Il engagea des colons allemands pour la culture du sol, et fit un appel au peuple, cet appui naturel des princes bien intentionnés. Il décréta, entre autres mesures utiles, la convocation régulière des assemblées des comitats. Ces assemblées constituaient un des plus importants priviléges de la nation hongroise. Leurs attributions étaient à peu près les mêmes que celles de chacun des États unis de la République américaine: elles se gouvernaient elles-mêmes. Le pouvoir suprême n'était concentré dans la personne du roi et dans la diète nationale que pour les questions d'intérêt général. Si l'on se demande ce qui a sauvé la liberté magyare au milieu de tant de désastres, tout le monde conviendra que c'est l'autonomie des comitats. Aussi était-il fier, le Magyar, lorsqu'il marchait à pas mesurés dans le palais du comitat, ce capitole hongrois, où les séances étaient publiques, où le dernier des

[1] W. Schott, *Aelteste Nachrichten von Mogolen*, etc. Berlin 1846. p. 3.

assistants pouvait exprimer son assentiment ou son blâme. C'était là que les Magyars recevaient l'éducation politique qui les a rendus supérieurs à tous les autres peuples de l'Europe orientale; c'était là qu'ils exerçaient le droit de s'opposer aux abus du pouvoir. On pouvait corrompre des individus, on pouvait gagner des traîtres, mais une assemblée populaire qui donnait l'initiative même à la diète générale ne se laissait pas corrompre; elle ne trahissait jamais la patrie. Les assemblées des comitats étaient ainsi le plus précieux joyau de la constitution hongroise; c'était une organisation législative et exécutive à la fois que les nations les plus puissantes et les plus avancées auraient pu envier aux Hongrois. Espérons que cette autonomie, quoique suspendue actuellement, ne disparaîtra pas pour toujours!

Le même roi Béla, après avoir réparé en partie les désastres de l'invasion asiatique et pacifié la Bosnie, prit possession de la Gallicie par droit de succession, et alla châtier Frédéric d'Autriche, à qui cette campagne coûta la vie. Dès lors son but principal fut la conquête de l'Autriche. Un traité conclu avec Ottockar, roi de Bohème et duc d'Autriche, lui assura tout d'abord la Styrie et recula les limites de la Dalmatie. Dans le même temps la Bulgarie était incorporée au royaume comme province dépendante. Peu après les Mogols se présentèrent de nouveau, mais cette fois Béla leur tua trente mille hommes dans une seule bataille, ce qui les força de rebrousser chemin précipitamment.

A cette époque on voit poindre les premiers indices d'une rivalité implacable entre Ottockar et Rodolphe de Habsbourg, qui, à plusieurs reprises, sollicita et obtint l'appui des rois de Hongrie. Ce fut avec les secours fournis par un roi magyar, Ladislas, que Rodolphe détrôna l'illustre monarque de Bohême, agrandit ses domaines, et prépara les voies à cette dynastie dont la puissance devait être par la suite si fatale à la nation magyare. Mais qui pouvait prévoir cela en 1278? Les Hongrois étaient trop francs et trop confiants pour agir jamais en bons diplomates.

Une troisième fois la Hongrie devint le but d'une invasion asiatique. Ce fut une autre branche de la grande famille des Huns, appelée Tatare [1], du nom de son premier chef, qui chercha encore à franchir les Carpathes. De nouveau victorieux, le pays se vit enfin à l'abri de ces agressions sauvages.

Tous les écrivains nationaux s'accordent sur les grands mérites de Béla IV. En effet, pendant la longue durée de son règne, il a couvert sa nation de gloire. Aucun roi, à aucune époque, ne fut assailli par tant et de si grands malheurs que lui, ne les affronta avec plus de courage et ne les surmonta avec plus d'habileté. Avant de mourir, Béla donna en mariage Marie, fille de son fils Étienne, à Charles Martel, prince de Salerne, de la maison d'Anjou, alliance dont le résultat fut d'appeler plus tard cette famille française au trône de Hongrie.

On ne peut citer qu'en passant les règnes des rois Etienne V et Ladislas II dit le Cuman. Le premier eut le bon esprit de refuser toute assistance à Ro-

[1] W. Schott, *Aelt. Nachr.*, p. 3.

LA DIETE EN PLAINE DE RÁKOS.

dolphe de Habsbourg; mais le dernier, homme, du reste, débauché et incapable, se prêta de tout son pouvoir à l'agrandissement de cet étranger, déjà redoutable à la Hongrie. Ladislas fut assassiné dans une orgie, au milieu d'un essaim de courtisanes.

Après cette page des annales hongroises, nous voyons descendre au tombeau le dernier roi de la dynastie Arpadienne (1290-1301), André III, petit-fils d'André II. Le pape, considérant la Hongrie comme un fief pontifical, s'opposait à cette élection et proposait Charles Martel de Sicile. Rodolphe de Habsbourg, de son côté, voulait placer son fils Albert sur le trône de Hongrie. André III épousa enfin Agnès d'Autriche, et c'est sur ce mariage que, par la suite, l'Autriche basa ses prétentions à la couronne magyare. On connaît ce fameux distique :

« Bella gerant alii, tu, felix Austria, nube;
« Nam, quæ Mars aliis, dat tibi regna Venus. » [1]

Dans le but de pacifier les partis qui s'entre-déchiraient, le roi convoqua la diète nationale dans les plaines de Rákos. C'était la première fois qu'on délibérait de la sorte en plein air dans cette immense prairie sablonneuse devenue depuis si célèbre. Pour punir quelques magnats de leur défection, André les exclut pour un temps de cette assemblée, mais, en revanche, il y admit des Saxons et des Cumans. André III mourut en 1301, sans héritier, et avec lui s'éteignit la dynastie d'Arpád.

La nation hongroise avait déjà fait alors de notables progrès, tant dans l'administration que dans les sciences et l'industrie. Saint Étienne avait décrété, avec le concours de la diète, l'inviolabilité de la propriété et sa transmission par voie d'hérédité. Parmi les habitants libres jouissant des mêmes droits politiques, étaient compris en principe, non-seulement tous les Magyars, mais encore les populations qui s'étaient soumises volontairement à leur domination, et même les étrangers nouvellement fixés dans le pays à titre d'hôtes. Les peuples pris les armes à la main, et ceux des Hongrois qui étaient convaincus de vol ou d'adultère, qui s'étaient soustraits au service militaire ou qui restaient opiniâtrément attachés au paganisme, étaient seuls condamnés à l'état de servage. Encore la position de ces derniers était-elle rendue, jusqu'à un certain point, tolérable par l'application de lois protectrices qui mettaient un frein à l'autorité des seigneurs. Une répression sévère atteignait particulièrement les voleurs et les gens adonnés au concubinage. L'homme libre, coupable d'avoir entretenu des relations amoureuses avec la domestique d'un autre, était condamné à avoir la tête rasée. Bien que la vente des femmes fût sévèrement interdite depuis l'adoption du christianisme, ces mesures rigoureuses étaient indispensables pour déraciner complétement les vieilles habitudes de la polygamie. Des surveillants militaires (ewreok) faisaient un service

[1] Que les autres peuples fassent la guerre : toi, heureuse Autriche, marie-toi, car Vénus t'offre les royaumes que Mars donne aux autres.

de police, et les voyageurs, pour circuler librement, devaient être munis d'une espèce de sauf-conduit. Des messagers royaux pourvoyaient aux communications postales : chaque comitat devait leur fournir des chevaux à cet effet. C'est là l'origine de ces relais (*vorspann*) qu'on voit partout dans les campagnes, et dont le touriste se sert encore aujourd'hui. Il était pourvu aux dépenses de l'État à l'aide du revenu des domaines royaux, c'est-à-dire par l'exploitation de terres, ainsi que de mines d'or et de sel, et par le prélèvement d'un léger impôt dont étaient frappés certains objets apportés sur les marchés. Quant à l'administration économique du pays, elle était déjà, sous tous les rapports, digne de l'attention des étrangers. Comme dans l'Europe centrale, des villes s'élevèrent partout dans le voisinage des forteresses et des châteaux, d'où leur nom de *castri civitas* (*város*). Agrandies par suite de la concentration de l'industrie, et habitées principalement par de nouveaux colons, — car les Hongrois leur préféraient le séjour de la campagne, — plusieurs de ces villes obtinrent bientôt une administration indépendante du châtelain des comitats, et furent appelées dès lors *libres* et *royales*. Les étrangers payaient, en leur qualité d'hôtes, pour la protection qu'on leur accordait, et pour les droits politiques, pour la liberté (*pro libertate*) dont ils jouissaient, une contribution qui augmentait notablement les recettes du trésor royal.

La conséquence des faits exposés ci-dessus fut un rapide développement de l'agriculture et de l'industrie, et, par suite, de la richesse générale. La preuve en est dans les donations considérables que les rois de Hongrie, à l'exemple des autres princes, faisaient aux monastères, qu'ils pourvoyaient surtout abondamment de blé, d'animaux domestiques, de volailles, de bière. Saint Étienne faisait passer d'une ville à l'autre, suivant les besoins de leur population, et pour propager la connaissance des arts manuels, des bottiers, des menuisiers, des carrossiers. Les anciens Magyars étaient d'excellents tanneurs. Comme les Français et les Espagnols, ils avaient appris de l'Orient l'art de préparer les peaux, et le communiquèrent aux autres nations de l'Europe, si bien que l'*irha*, espèce de peau blanche, donna son nom à une rue de Nuremberg dont les habitants se livrèrent les premiers à cette fabrication. Cette même peau, que les Magyars exportaient en assez grande quantité, était appelée en France *cuir de Hongrie*. Plus tard elle fut connue en Allemagne sous le nom de cuir d'alun. Or, *timár* et *timsó* se traduisent en français par tanneur et alun, substance employée dans la préparation du cuir. Ce peuple excellait également dans l'apprêt des fourrures dont se composait en partie son riche costume.

Les Magyars imprimèrent une grande activité à leur commerce extérieur, à l'aide de comptoirs qu'ils établirent à Constantinople pour faciliter leurs transactions avec l'Orient [1]. Ils fournissaient aux peuples du Nord des toiles, des étoffes de laine et des armes, et aux Allemands plus particulièrement, des produits agricoles. Les Hongrois recevaient eux-mêmes les épices et autres denrées coloniales par l'intermédiaire de Venise et de la Dalmatie; mais ils

[1] J. A. Fessler, *Histoire des Hongrois*. I, 608.

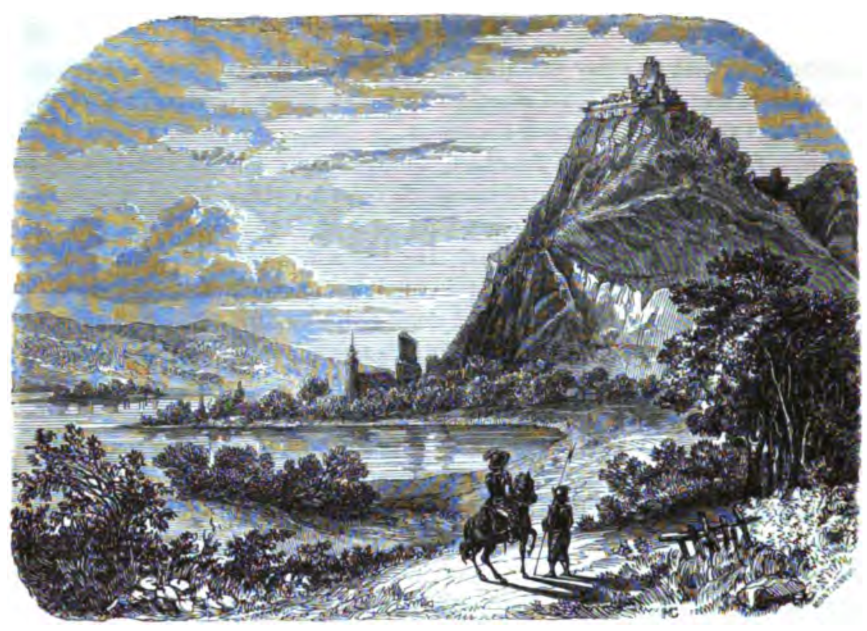
s'occupaient déjà de créer une marine en état de défendre leurs côtes et de protéger le transport de leurs marchandises. Des foires favorisaient la circulation et la vente des produits à l'intérieur.

Enfin l'introduction de la foi chrétienne, propagée par un grand nombre d'évêques et de moines, marqua l'apogée de l'œuvre civilisatrice de la dynastie d'Arpád.

La première période de l'histoire de Hongrie a montré un peuple nomade, énergique et courageux, se dirigeant du fond de l'Asie centrale vers l'Europe, s'avançant au milieu de populations à demi civilisées, triomphant d'elles, et fondant un empire qui s'est conservé jusqu'à nos jours. Elle a montré également une sorte de gouvernement constitutionnel s'établissant dans un pays primitif dont les forces ont été parfois ébranlées, mais jamais abattues. Sans l'influence de leur charte libérale, il eût été impossible aux Magyars de faire des progrès aussi rapides. Quant aux descendants d'Arpád, ils ont la gloire d'avoir donné une nouvelle patrie à leur nation et de l'avoir initiée à la civilisation européenne; ils ont reculé les bornes du pays d'abord conquis par les Magyars, pour le rapprocher de la mer; ils ont promulgué et affermi une des plus vieilles constitutions de l'Europe; ils ont pourvu à la législation et organisé l'administration générale de leur pays; ils ont fait enfin, d'une bande à demi barbare de l'Asie, une nation européenne grande et puissante : c'est plus qu'il n'en faut pour les immortaliser. Les beaux vers suivants de Voltaire nous retracent en peu de mots l'œuvre des Arpáds :

Sur les bords fortunés de l'antique Idalie,
Lieux où finit l'Europe et commence l'Asie,
S'élève un vieux palais respecté par le temps;
La nature en posa les premiers fondements;
Et l'art, ornant depuis sa simple architecture,
Par ses travaux hardis surpassa la nature.

Nous verrons dans la troisième partie de cette histoire comment les rois mixtes ont poussé cette nation jeune, brave et généreuse, vers les arts, les métiers, le commerce, l'agriculture; comment s'est élargie leur politique, et comment enfin la couronne hongroise est devenue la plus brillante de l'Europe après celle d'Espagne.



(Visegrád.)

TROISIÈME PÉRIODE

HONGRIE FLORISSANTE

Lorsque les Magyars eurent assuré le trône ducal à Arpád, fils d'Almos, par le fameux traité qui posa les premières bases de leur constitution, la succession dans la dynastie arpádienne fut tacitement reconnue, et depuis elle exista de fait, quoique la nation n'eût jamais renoncé au droit d'élire ses chefs. Ce principe démocratique prévalut dans maintes circonstances où des rois se virent destitués de leurs fonctions suprêmes. Néanmoins, la couronne ne fut déférée qu'à des membres de cette famille souveraine dont le chef avait si puissamment contribué à affermir la nationalité magyare sur les bords du Danube. Il s'ensuivit qu'après l'extinction de la ligne masculine des Arpádides, les Magyars instituèrent formellement la royauté élective et cherchèrent depuis parmi les descendants de la ligne féminine des premiers rois ceux qu'ils appelaient à les gouverner. Hostiles, autant que les Français et les Turcs, au gouvernement des femmes, ils durent pourtant céder quelquefois devant la nécessité, afin d'épargner au pays des discordes intestines excitées surtout par les voisins de la Hongrie, dont les idées et les habitudes s'accordaient depuis longtemps avec les droits exceptionnels des femmes au trône.

Après la mort d'André III, il n'y avait que quatre candidats à la couronne de Hongrie, et trois d'entre eux l'obtinrent. L'empereur d'Allemagne, duc

d'Autriche, qui convoitait déjà ce pays, ayant été repoussé unanimement, le premier fut Venceslas, fils du roi de Pologne et de Bohême, et petit-fils d'Anne, fille de Béla IV. Le pape Boniface VIII, qui prétendait régler le sort de tous les rois et de tous les États de la chrétienté, s'efforça, par ses intrigues et les foudres du Vatican, de le faire renoncer à la couronne en faveur de Charles d'Anjou; mais ces grands moyens restèrent sans effet. Il fallut que Venceslas se livrât à tous les dérèglements de l'amour, pour que ses partisans se détachassent de lui, ce qui le força de se retirer en Bohême en 1305.

Cependant les Hongrois, à qui le pape voulait toujours imposer un roi de sa main, persistaient à ne pas vouloir subir le joug d'une autorité étrangère; ils élurent Othon de Bavière, petit-fils de Béla IV, prince extrêmement magnifique et généreux, mais plein d'ostentation, auquel Venceslas avait remis la couronne. Othon arriva en Hongrie déguisé en marchand, et se fit couronner par les évêques de Vesprim et de Csanád, après avoir retrouvé la couronne qu'il avait perdue durant son voyage hasardeux où il ne marchait guère que la nuit. Le règne de ce prince fut très-court. Par une vanité mal placée, il voulut étaler sa magnificence dans toutes les provinces de son royaume, et il se rendit un jour dans ce but en Transylvanie, dont Ladislas Laczkófi d'Apor était vayvode ou gouverneur héréditaire. Ce seigneur, qui était allié au sang d'Arpád, surprit Othon, s'empara de sa personne, et l'obligea à renoncer au trône, en faveur de son gendre, et à s'en retourner dans ses États de Bavière.

La Hongrie, divisée jusque-là en plusieurs fractions, se réunit enfin pour accorder ses suffrages à Charles-Robert d'Anjou, qui était fils de Charles-Martel, et neveu de Charles II, dit le Boiteux, roi de Naples, neveu de saint Louis, roi de France. M. Alexis de Saint-Priest se trompe lorsqu'il s'exprime ainsi : « Charles, dit le Boiteux, avait épousé Marie, fille unique de Ladislas, roi de Hongrie, et héritière de ce royaume, alliance qui porta les rejetons de Hugues-Capet sur le trône lointain des Magyars[1]. » Charles II n'épousa pas la fille de Ladislas, mais celle d'Étienne V, et elle n'était nullement héritière de la couronne.

Les Hongrois, ne pouvant pas souffrir que le pape les forçât, par ses anathèmes, à prendre pour roi un prince objet de la protection spéciale du saint-siége, s'opposèrent ainsi quelque temps à l'élection de celui qu'ils devaient reconnaître plus tard comme un de leurs plus grands monarques. Ce fut aux événements survenus vers ce temps à Anagni que la cause des Anjous dut son triomphe; les démêlés de Philippe le Bel avec Innocent VIII avaient délivré le saint-siége d'un pontife au caractère violent et altier, qui prétendait élever et déposer les rois et pétrir l'Europe à sa fantaisie.

Instruit par la fin déplorable de son prédécesseur, Benoît XI devait se montrer plus sage; et comme il ne soutenait aucun prétendant à la couronne de Hongrie, les Magyars n'hésitèrent plus à se donner pour chef Charles-Robert. Lorsque le cardinal Gentili, habile diplomate tout dévoué au saint-siége, arriva dans le pays, le choix s'était arrêté déjà sur la maison d'Anjou. Charles-

[1] *Histoire de la conquête de Naples*. Paris, 1849. P. 187.

Robert fut proclamé et Ladislas Laczkófi d'Apor, vayode de Transylvanie, se vit réduit à remettre les insignes royaux.

Cependant, quelque solennel que fût ce troisième et légitime couronnement de Charles-Robert, quelques familles puissantes ne voulurent pas reconnaître le nouveau roi : de ce nombre Mathæus Csák, connu sous le nom de comte de Trencin. Maître absolu des environs du Vág jusqu'aux Carpathes, il tint ferme contre le consentement de la nation, et il refusa l'hommage à Charles-Robert pour ses terres et pour son château de résidence. Ce ne fut que de guerre lasse et après des pertes sensibles de part et d'autre, qu'on put réduire ce seigneur obstiné.

Au siége de la forteresse de Sáros, où Demètre commandait pour le comte de Trencin, et qui fut emporté, grâce à une ruse stratégique de Charles-Robert, les fils d'Élie Gœrgei, comte de la colonie allemande de Scépuse, et Allemand lui-même d'origine, combattirent vaillamment à côté du roi. Race de héros, dans laquelle se sont perpétués l'esprit militaire et le plus pur dévouement à la cause nationale, les Gœrgei pouvaient-ils croire qu'un de leurs descendants flétrirait par la trahison sa part d'un glorieux héritage?

La paix conquise, Charles-Robert, déjà veuf, en premières et en secondes noces, de Catherine-Marie, fille de Casimir, duc de Pologne, puis de Béatrice, fille de l'empereur Henri VII, épousa la princesse polonaise Élisabeth (1317), et choisit pour résidence la forteresse de Visegrád, située le long du Danube, à la crête d'une chaîne de montagnes qui, dans ce lieu, resserrent le lit du grand fleuve et déroulent aux yeux du spectateur le tableau d'une nature pittoresque par sa variété, grandiose par son ampleur. Peu distante de Bude et de Comaron, Visegrád devint bientôt entre les mains de son nouveau maître une des maisons royales les plus splendides de l'Europe. Esprit d'élite, mais porté au faste, ce prince y déploya toutes les merveilles auxquelles pouvait atteindre l'art et le goût français; et l'activité qu'il portait à l'accomplissement de cette œuvre de magnificence n'était ralentie ni par les regrets cuisants que lui causait la mort prématurée de ses deux fils Charles et Ladislas, ni par ses constants efforts contre les desseins ambitieux de Paul Subics, comte de Brebir, qui s'arrogeait le titre de ban de Croatie et de Bosnie.

Peu s'en fallut que son nouveau beau-frère, Casimir de Pologne, surnommé plus tard le Grand, n'arrêtât par sa faute le cours d'une existence tout à la fois brillante et prospère. Tempérament fougueux, dissolu dans ses mœurs, Casimir troubla la cour de Hongrie par le scandale d'un rapt brutal qui devait donner lieu à de terribles représailles, dont les auteurs français, tels que Sacy, l'abbé Brenner et Guérin ont dénaturé le caractère, en les qualifiant de conspiration. Ils sont à côté de la vérité, comme M. de Montalembert lorsqu'il décrit la fin cruelle de la reine Gertrude, mère de son héroïne. Nous adoptons de préférence la version d'un écrivain consciencieux, M. Joachim Lelevel, qui, sauf quelques détails, a fidèlement reproduit ce fait dans son *Histoire de Pologne*. Sa profonde science et sa qualité de Polonais font de M. Lelevel une autorité.

Casimir était venu en Hongrie (1330) pour régler les affaires des chevaliers

teutoniques sous la médiation de Charles-Robert. Devenu bientôt éperdument amoureux d'une dame d'honneur de la reine, il mit tout en jeu, chaleureuses protestations, offres brillantes, sans rien pouvoir obtenir. Mais comme chez les princes la violence vient en aide partout où la persuasion se trouve infructueuse, Casimir l'enleva, secondé par la reine sa sœur, et remporta sur sa victime le triomphe de la force brutale sur l'innocence désarmée.

Claire (c'était le nom de cette infortunée) n'est pas plus tôt rendue à elle-même, que sa honte lui apparaît dans toute sa laideur, et ses remords ne trouvent un asile que dans l'épanchement d'un aveu filial. Furieux et l'âme ulcérée par un tel affront, Félicien Zács, son père, jure de la venger. Mais le ravisseur est parti quelques instants après la consommation de son crime, et son absence ne fait qu'irriter la vengeance impatiente de ce malheureux père. D'heure en heure sa fureur déborde; il n'en est plus le maître, profite du moment où la famille royale est à table, se précipite dans la salle, et, à défaut de la victime qu'il voudrait immoler, il s'adresse à la reine et d'un coup de sabre il lui tranche quatre doigts de la main droite. En vain le roi s'interpose pour défendre son épouse; Zács le blesse à la main, et il s'élance déjà sur ses deux fils, Louis et André, quand Nicolas Drugeth, émigré de la Pouille avec Charles-Robert, Kenesics et Cselény, nobles magyars, et les domestiques dont ils sont entourés, se précipitent à la fois, le mettent à mort et le hachent en pièces[1].

La vengeance de Zács nous prouve que les Magyars conservaient encore la rigidité des mœurs antiques, ne soumettant pas l'honneur des familles aux misérables calculs de l'ambition, qui trop souvent fait accepter en échange une illustre infamie; peut-être aussi en exagéraient-ils les principes sous l'influence des premières ferveurs du christianisme, dont la mansuétude ne les pénétrait pas encore, si l'on en juge par les horreurs qui suivent l'attentat.

La mort violente de Zács ne suffit pas à la vengeance de la majesté royale. Toute la maison du roi court en armes vers son hôtel; on saisit son fils, on l'attache à la queue d'un cheval, et il est traîné dans les rues jusqu'au moment où mis en lambeaux, masse informe et hideuse, il rend le dernier soupir. Le crime du père pouvait excuser ces affreuses représailles commises dans la première effervescence; mais les suites, que Charles Robert eut dû et pu

[1] Cette scène terrible est corroborée par les récits de Henri Muglen, Thuróczi et Bonfinius, anciens auteurs accrédités. Quant à ceux qui douteraient de leur exactitude à cause des sentiments religieux de la reine, J.-C. Fessler, le savant narrateur de l'*Histoire des Hongrois*, leur oppose Etienne Milutin (1289), prince sans égal pour ses libéralités envers l'Église et les prêtres, mais qui n'en valait pas mieux pour cela. Perdu de débauche, Milutin avait successivement répudié trois femmes pour forcer la nonne Élisabeth à partager son lit; à son tour, cette dernière dut céder la place à la jeune Simonis, enfant de huit ans: mais toutes ces fureurs ne pouvant suffire à ses passions effrénées, il entretenait une foule de maîtresses, et se faisait un jeu, bien souvent, d'attenter à l'honneur des femmes de ses sujets le jour même de leurs noces. Et c'est un pareil monstre que la postérité de ses victimes devait honorer comme un saint! Par quel abîme d'aberrations ne faut-il pas que le monde passe, pour outrager à ce point la morale, la religion et l'humanité?

sans doute empêcher, sont plus terribles encore. On coupe à la malheureuse Claire le nez, les lèvres, les doigts des mains, et dans cet état on l'oblige à parcourir la ville en criant : « C'est ainsi qu'on punit les régicides! » La vengeance s'étendit même jusqu'à la deuxième génération, et au delà; les petits-fils de Félicien Zács furent condamnés au bannissement; les collatéraux eux-mêmes se virent sacrifiés, et tous ceux qui ne purent se sauver périrent dans d'affreux supplices (1336).

C'est ainsi qu'un roi, d'ailleurs éclairé, peu rigide même dans le reste de ses actes, exécutait alors la peine du talion. Mais le siècle présent n'a pas trop le droit de condamner ces atroces vengeances, lorsque d'aussi grandes horreurs, suscitées non par le régicide, mais par des causes justifiables dans leurs principes, souillent encore les successeurs des rois de Hongrie et font de l'histoire d'un peuple un continuel martyrologe.

Il était temps, ce semble, que Charles-Robert jouît de sa couronne acquise par de si terribles sacrifices; mais il était destiné à subir des agitations continuelles, de perpétuelles traverses.

A l'époque de Ladislas IV, dit le Cuman (1285), les Tatars-Nogaïs, habitants de la Moldavie, s'unirent aux Valaques, débris des colonies daco-romaines, dispersées sur un vaste territoire depuis Constantinople jusqu'au Danube et Aluta, et vinrent dévaster la Transylvanie et une partie de la Hongrie. Leur nombre et leurs sauvages déprédations imposèrent la nécessité d'une énergique répression. Les garnisons des forteresses combinèrent une attaque générale, et les envahisseurs furent battus et anéantis près de Toroczkó et Rogács; ceux qui échappèrent au carnage implorèrent la clémence royale, et obtinrent des terres en qualité de cohabitants dans les pays de Bihar, Szathmár et Marmaros. Cette hospitalité, qualité distinctive de la nation magyare, leur fut accordée d'autant plus facilement qu'il y avait parmi eux des Cumans, peuple que Ladislas tenait en grande estime. Une partie de ce peuple se fixa entre le Danube et la rive droite d'Aluta, et se donna pour chef Michel, de la famille de Bessarab. Les autres occupèrent les environs de Fogaras (Sylva-Blacorum), sous la conduite de leur vayvode Radul Negru, seigneur d'Almás et de Fogaras : ils devaient plus tard (1290) porter leurs foyers sur la rive gauche d'Aluta. La réputation de Radul lui acquit bientôt la soumission du marc-ban (grand ban) Bessarab, et dès ce moment les Valaques des deux rives d'Aluta ne firent plus qu'un seul peuple. Leur pays fut nommé par les Byzantins *Ungro-Blachia*.

Soit qu'il fût alarmé du progrès des Valaques, dont le vayvode Michel Bessarab venait de s'attribuer la forteresse de Szerény (Severin), soit que les flatteries des courtisans lui fissent rêver une autorité absolue, Charles-Robert déclara la guerre au vayvode, son vassal et son tributaire. Les commencements en furent heureux; mais Bessarab, qui n'avait pu fléchir son suzerain par ses soumissions, désespérant de pouvoir longtemps soutenir une lutte ouverte, eut recours à la ruse : il sut engager l'armée magyare dans un quartier montagneux dont il occupait les gorges et lui couper ainsi les vivres et la retraite. Alors le roi demande la paix; pour mieux le tromper, le vayvode montre des

dispositions favorables, et pendant qu'on négocie, il fortifie tous les défilés et couronne les hauteurs d'archers et de soldats qui font pleuvoir sur les Magyars une nuée de flèches et des quartiers de roches qui, roulant d'une grande hauteur, écrasent des lignes entières. De quelque côté que se tournassent les Magyars ils avaient contre eux la supériorité du nombre et l'avantage de la position. Aussi, malgré des efforts désespérés, l'armée de Charles-Robert tomba presque tout entière sous les coups des Valaques : à peine quelques hommes d'élite purent-ils se frayer un passage l'épée à la main, et le roi ne s'échappa que par miracle, à la faveur d'un déguisement. Toutefois ce grand désastre fut bientôt réparé, et le vayvode se vit réduit à rentrer dans l'obéissance.

Instruit par ses revers militaires, peu guerrier d'ailleurs par nature, Charles-Robert tourna toutes ses facultés vers la diplomatie : heureux mélange de finesse, de tact et de justice, il réussit dans cette carrière, et, chose remarquable, il sut allier les intérêts de sa famille avec les vœux nationaux. Aussi, tout en cherchant pour sa dynastie la domination de l'Europe orientale, il ouvrit à l'influence hongroise un vaste champ d'activité qui s'étendit en Italie, en Allemagne et en Pologne.

En Italie sa famille régnait sur Naples, et visait à la prépondérance sur la Péninsule. Le mariage de Charles II, dit le Boiteux, avec Élisabeth, fille d'Étienne V de Hongrie, avait été fécond; il en sortit huit enfants dont quatre moururent au berceau; les autres n'eurent ni assez de génie ni assez de bonheur pour maintenir la puissance et la splendeur de la maison d'Anjou que Charles Ier et son fils avaient fièrement inaugurées à Naples au milieu des périls d'une double guerre intérieure et extérieure tout à la fois. Leur postérité s'abâtardit et s'étiola sous la main des femmes que la cour de France unissait à la dynastie napolitaine pour lui faire subir son influence. Funeste loi du contact! La gangrène morale qui dissolvait la famille de Philippe le Bel, vint s'inoculer à ses parents de Naples. Mères, épouses et filles firent pâlir par leurs débordements l'éclat des scandales de la tour de Nesle, et rapetissèrent au niveau de leurs misérables intrigues l'œuvre du frère de saint Louis, consacrée par soixante-dix-sept années de luttes, parfois désastreuses, toujours honorables.

Déjà, à la mort de son grand-père (1309), Charles-Robert, héritier de Charles Martel, négociait près de la cour papale d'Avignon pour obtenir la couronne de Naples, usurpée par son oncle Robert, troisième fils de Charles II. Le pape Clément V se prononça en faveur de Robert, guerrier plein de bravoure et d'expérience, tenu en grande estime par les populations italiennes, et Charles-Robert, qui était encore à Naples, dut souscrire à ce jugement, ayant alors à se ménager la bienveillance du pape pour un plus grand intérêt : il le savait disposé à lui donner l'investiture de la couronne de saint Étienne.

Robert devait, avant de mourir, réparer l'injustice de son avénement. Ne trouvant pas d'héritiers dignes de la couronne dans sa parenté de Naples, toute dégradée par la corruption des femmes, il tourna les yeux vers la postérité de son frère, injustement privée de son droit légitime. Il envoya donc

une ambassade à son neveu Charles-Robert, l'invitant à se rendre à Naples avec André, son second fils.

La diplomatie de Charles-Robert n'avait pas peu contribué sans doute à cette résolution : ce qui le prouve, c'est la rapidité avec laquelle s'opéra une transaction si grave. A peine le message était-il arrivé, que le roi de Hongrie se mettait en route, accompagné d'une suite brillante et nombreuse, où se faisait remarquer le fameux Drugeth, son compatriote, nommé Palatin, et l'un des plus riches seigneurs du royaume.

Jean, prince d'Achaïa et de Durazzo, les reçut d'abord à Viesti; et le vieux roi vint lui-même à leur rencontre jusqu'à Nola, entouré de tous les dignitaires de son royaume. Le 27 septembre 1333, Robert, roi de Naples, en présence de Robert, de Louis-Philippe, fils de feu le prince de Tarente, et de Jean, prince de Durazzo, accompagné de ses trois fils, fiança sa nièce Jeanne, âgée seulement de six ans, à André, fils de Charles-Robert, et les déclara ses héritiers. C'est ainsi que le diplomate de Visegrád rentra sans trouble dans la possession de ses droits légitimes longtemps revendiqués. Ce congrès dynastique, si brillant, si plein d'avenir en apparence, tant il offrait une riche sève de rejetons princiers, pouvait-il croire alors qu'une espèce de fatalité devait sous peu moissonner de si belles espérances, et punir dans toute cette postérité les fautes et les crimes de leurs ancêtres ?

André resta à Naples avec ses gouverneurs et une suite pompeuse, composée de gentilshommes magyars; Charles-Robert regagna ses États, où un champ plus vaste allait bientôt s'ouvrir à ses calculs diplomatiques.

Le roi de Pologne, Vladislas Lokétek, avait cessé de vivre, et son fils Casimir, celui-là même qui avait causé un si grand trouble à Visegrád, lui succédait. Ce changement venait singulièrement favoriser les espérances que le monarque angevin fondait sur la succession probable d'un prince de quelque valeur sans doute, comme guerrier et protecteur des beaux-arts, mais dominé par ses plaisirs, blasé, versatile, et répugnant par caractère au maniement des affaires sérieuses. Casimir lui donna donc accès dans les questions qui s'agitaient en Pologne, et mit ainsi les Polonais en contact avec une maison royale qui, par des dispositions conciliantes et sa courtoisie chevaleresque, devait leur rendre familier un changement dans l'ordre de succession.

C'est au congrès de Visegrád (1335) que Charles-Robert aplanit, comme médiateur, les différends qui depuis longtemps existaient entre Casimir et les chevaliers teutoniques. Ce premier succès en appelait d'autres; et, tout en jouant le rôle de pacificateur, le roi de Hongrie ne s'oubliait pas : il sut faire entrer dans ses vues les plénipotentiaires polonais Spytek, castellan de Cracovie, Zbigniev, chancelier de la même province, Pierre, Thomas Zaïonczkovo, et Niemira, gagnés autant par la délicatesse de ses procédés que par la magnificence de ses largesses. Mais ce n'était pas tout : il avait, dans la personne de Jean, roi de Bohême, un compétiteur dangereux. Après avoir rendu à ce prince des services importants, le grand politique de Visegrád sut engager avec lui de si habiles négociations que Charles, margrave de Moravie et légitime héritier de tous les droits qui revenaient à la couronne de Bohême, promit en

mariage sa fille Margarèthe à Louis, fils aîné du roi de Hongrie, s'engageant à lui garantir la succession de Pologne, dans le cas où Casimir mourrait sans héritier.

C'est ainsi que Charles-Robert s'avançait avec une patiente habileté vers un but qu'il devait atteindre : résultats tardifs d'une politique profonde, mais dont il devait jouir pendant quelque temps.

La femme de Casimir étant morte sans enfants, le 7 mai 1339, la diète de Cracovie, déjà favorable aux arrangements conclus entre les deux parties intéressées, proclama Louis de Hongrie héritier présomptif. Ce fut Casimir lui-même qui vint à Visegrád, suivi d'un pompeux cortége de chevaliers, apporter à son beau-frère la bonne nouvelle. Ces hôtes illustres furent l'objet d'une réception où se reflétèrent tout à la fois la grandeur naturelle de l'hospitalité magyare et la pompeuse magnificence d'un prince qui résumait dans sa personne les goûts les plus exquis, les sentiments les plus avancés de son époque.

Charles-Robert mourut (1342), après un règne de trente-deux ans, aussi aimé des Hongrois qu'il en avait été haï dès l'abord : il sut faire oublier que Boniface VIII avait prétendu l'imposer à la nation, qui fit silence autour de lui quand il s'en fut montré digne par son intelligence et ses vertus. Sans doute les grands du pays élevèrent souvent contre lui le concert de leurs plaintes. Quoi d'étonnant? Charles-Robert avait réussi à dompter l'orgueil de l'oligarchie qui, sous les derniers règnes, était devenue absorbante et dangereuse. C'était un cri de l'anarchie individuelle en face d'un pouvoir qui se sentait fort, parce qu'il était tout à la fois habile et national. Mais là se bornent les doléances de ses détracteurs : ils s'inclinent devant la noble grandeur de son caractère. Un reproche bien plus fondé qu'ils eussent pu sans doute déverser sur lui, c'est de n'avoir pas assez tenu compte de la constitution du pays : la diète ne fut convoquée pendant son règne qu'une seule fois, et encore ce n'était que pour provoquer des lois draconiennes contre la famille du malheureux Zács et les régicides.

Si les Magyars ont oublié ces procédés anticonstitutionnels, c'est qu'ils ont tenu compte à Charles-Robert de la difficulté des circonstances et de la gravité du but auquel sembla vouée toute son existence : ce but suprême, c'était la prospérité, la grandeur et le salut d'une nation. C'est là une preuve éclatante que les peuples les plus belliqueux, les plus jaloux de leurs prérogatives ne sont pas des révolutionnaires quand même, et qu'ils savent parfois s'imposer le sacrifice de leurs convictions, de leurs droits mêmes, pour commettre aux soins d'un homme les intérêts d'un pays : hommage suprême rendu à la magnanimité de ses projets et à la loyauté de ses intentions!

Que de leçons utiles la maison de Habsbourg eût pu retirer de la vie glorieuse de ce prince français? Elle prouve qu'avec intelligence et bon vouloir on peut tout faire des Magyars, sans les traquer comme des bêtes féroces, sans les soumettre au régime arbitraire des razzias. On avait détesté Charles-Robert quand il voulut s'emparer du gouvernement : les cœurs volèrent à lui quand il eut donné des preuves de sa capacité et de ses dispositions généreuses. Heureuse au dedans, triomphante au dehors, terrible lorsqu'on l'attaquait, mais

rarement agressive sous le règne de ce grand homme, la Hongrie voua sa mémoire aux admirations de la postérité, qui le bénit encore.

A sa mort, le pays offrit le spectacle d'une majestueuse douleur, et les contrées voisines, dans la personne de Casimir, roi de Pologne, et de Charles, margrave de Moravie, portèrent sur sa tombe le témoignage de leurs regrets. Ses restes furent déposés à Albe-Royale, ancienne résidence des rois magyars. Mais tous ces regrets cessèrent quand on vit Louis Ier, appelé unanimement



(Louis Ier.)

au trône, effacer la gloire de son père. Il porta la puissance de son peuple au plus haut degré, et de tous les rois qui ont régné sur ce pays, les historiens ne citent que Mathias Corvin comme pouvant entrer en parallèle avec lui et lui disputer le glorieux titre de héros de la Hongrie. Dès le début de son règne, il montra une grande activité, et vit ses armes victorieuses dans une expédition importante qu'il dirigea contre les Saxons. Ces Saxons habitaient plusieurs villes de la Transylvanie, les uns y étant venus très-anciennement pour se soustraire à la puissance de Charlemagne, d'autres s'y étant fixés postérieurement, à différentes époques, comme colons, alors que le pays, plusieurs

fois dévasté par les invasions des peuples asiatiques, manquait d'habitants (1241-60). D'un naturel inquiet et turbulent, ils crurent, après la mort de Charles-Robert, pouvoir manquer impunément à ce qu'ils devaient à Louis, dont l'indulgence et l'humanité étaient connues de tout le monde. Ils eurent l'audace de s'emparer des deniers publics, et de refuser au roi le tribut ordinaire qu'ils payaient en qualité d'hôtes, traités avec une faveur spéciale, et affranchis par cela même de la défense de la patrie. Louis, du consentement des États, se mit aussitôt en mesure de réprimer cette révolte. Il se rendit en Transylvanie à la tête d'une puissante armée, soumit les rebelles, pardonna à ceux qui rentrèrent dans le devoir, et rétablit l'ordre partout.

Les Valaques, qui s'étaient montrés si remuants sous le règne précédent, se soumirent également à Louis, autant à cause de sa réputation de bonté que par crainte de ses armes, et depuis ils lui restèrent fidèlement attachés.

Un événement tragique, dont Averse fut le théâtre, appela ensuite Louis dans le royaume de Naples. On se souvient du mariage précoce conclu par Charles-Robert entre son fils André et Jeanne, héritière de Robert, roi de Naples. Pour étouffer à l'avance tout germe de division, le vieux roi déclara que Jeanne lui succéderait au trône, à la condition qu'elle épouserait André. Le jeune prince, conduit dès l'âge de six ans à la cour de Naples, y avait été élevé sous les yeux du roi; et, par sa candeur, ses douces manières, il avait gagné tous les cœurs, excepté celui de la princesse [1]. La nature, dont les penchants sont rarement d'accord avec l'ambition, avait fait naître dans le cœur de Jeanne une aversion insurmontable pour son époux. Jeanne et sa sœur Marie, qui était destinée à épouser Louis ou son frère cadet Étienne, avaient été comblées par la nature de tous les trésors de la beauté; elles possédaient toutes les grâces de leur sexe, qui devançait l'âge, et tous les défauts d'un tempérament enclin à la débauche. Les charmes irrésistibles de la première lui valurent l'attachement de l'évêque de Cavaillon, les éloges de Pétrarque et la condescendance du pape Clément VI, grand admirateur des belles femmes. Mais l'influence la plus pernicieuse pour la moralité des deux princesses fut l'exemple de la vie scandaleuse de leur mère Marguerite de Valois, toujours plongée dans les plaisirs, et les mauvais conseils de Philippine la Catanaise, femme dépravée, dénuée de tout sentiment d'humanité. Philippine, ancienne blanchisseuse et plus tard épouse d'un pêcheur, était devenue la nourrice d'un fils de Yolande, première épouse du roi Robert. Jeune et belle, elle possédait encore un avantage plus sûr que la fortune, le talent de plaire. La nature semblait l'avoir formée pour gouverner tous ceux qu'elle devait servir; personne ne connut mieux les passions ni ne sut mieux pactiser avec elles. Les vertus et les vices, les caprices, les faiblesses, le bien, le mal, la prospérité, l'infortune, tout ce qu'elle rencontrait dans les autres était pour elle autant d'instruments, autant de moyens infaillibles de se les attacher ou de les perdre à jamais. Avec des qualités si rares et si dangereuses, la Catanaise fit à dix-sept ans ce qu'un courtisan vieilli dans l'intrigue tente souvent en

[1] De Sacy : *Histoire générale de Hongrie*. I, p. 157.

vain. « Elle s'empara complétement de l'esprit d'Yolande, dit l'abbé Mignot, l'historien adulateur de la vie de Jeanne, et devint la gouvernante des princesses, en se mariant avec Raymond de Cabanne, grand sénéchal du royaume[1]. » Il n'en fallait pas davantage pour perdre entièrement l'âme impressionnable de Jeanne, qui, malgré sa conduite désordonnée, a trouvé dans un ecclésiastique le panégyriste de ses vices, au détriment des belles qualités d'André, représenté, par cet écrivain qui vivait dans un temps de dépravation, comme « grossier et commun, sans élévation d'âme, sans talent, sans rien même de ce qui *rend la jeunesse aimable.* » L'antipathie de Jeanne pour André se manifesta avec éclat à la mort de Robert. Jeanne, poussée par ses conseillers, prétendit que si le mariage permettait à André de partager sa couche, sa naissance ne lui permettait pas de partager son trône, et qu'en lui donnant sa main, elle n'avait pas cru lui donner son sceptre. En conséquence elle lui refusa le titre de roi et s'opposa à son couronnement. Le saint-siége avait été transféré par Clément VI de Rome à Avignon, mais il n'avait pas changé de système en changeant de résidence : les papes aspiraient toujours à gouverner les peuples et les rois. Clément VI, dominé par Cécilie de Comminges, créature du cardinal de Talleyrand, oscillait entre sa conscience, la puissance menaçante du roi de Hongrie, et les séductions de la reine de Naples. Dans cette situation perplexe, il envoya le fameux poëte Pétrarque s'enquérir du véritable motif des querelles de la cour de Naples. Pétrarque, éperdument amoureux lui-même, était le plus mauvais émissaire que pût choisir le pape pour une pareille mission ; il était naturellement porté à excuser et à pardonner tous les excès de cette passion souvent plus forte que la raison. Sur ces entrefaites, Louis, roi de Hongrie, qui espérait pouvoir sauver et les droits de son frère et la réputation de Jeanne, envoya de son côté à Naples sa mère Élisabeth, femme pleine d'esprit et de grâce, qui n'avait encore alors que trente-sept ans. Élisabeth, suivie d'une brillante escorte magyare, s'embarqua à Zeng sur des galères de la ville de Zara. A peine arrivée à sa destination, elle s'aperçut qu'il serait bien difficile, au milieu d'une corruption enracinée et du raffinement de tous les vices, de faire prévaloir le caractère simple et franc des Magyars, dans lesquels, à cause de cette qualité, on ne voulait voir que des gens grossiers et barbares. Malgré cela, elle réussit à amener entre les deux époux un rapprochement qui aurait pu être durable et avoir les meilleurs résultats, si le caractère ferme et indomptable du moine Robert, de l'ordre de saint François, gouverneur d'André, et les faiblesses sentimentales de Pétrarque, n'eussent été en opposition formelle. Robert, confiant dans sa supériorité incontestable, s'empara du timon de l'État et gouverna, au nom d'André, avec une dureté inflexible. Peu sensible au talent du poëte, il le reçut avec la plus grande indifférence, et méprisa les ordres du pape. Pétrarque, bien que destiné à consumer sa vie en plaintes amoureuses, se vengea néanmoins par la suite et de Robert et du pape Benoît XII, moine tout aussi rigide, par quelques poésies satiriques

[1] L'abbé Mignot : *Histoire de Jeanne, reine de Naples.* Paris, 1700.

pleines d'amers reproches. Élisabeth était encore à Naples lorsque l'impératrice titulaire de Constantinople, Catherine de Valois, réussit à donner pour amant à Jeanne son fils Louis de Tarente, qui, en dérobant les premiers baisers illégitimes, rendit André plus odieux que jamais aux yeux de la reine. L'amour maternel lui faisant deviner le danger qui menaçait son fils, Élisabeth voulut le ramener en Hongrie. Mais une telle issue aurait déjoué les plans de Catherine; aussi celle-ci ne négligea-t-elle rien pour faire changer de résolution à la reine douairière de Hongrie. D'ailleurs Bertrand de Baux, comte de Monte-Scaglioso et grand justicier du royaume, homme puissant, honnête et tout dévoué à la cause hongroise, avait encore quelque espoir d'aplanir les difficultés et de rétablir la tranquillité dans le ménage royal. Jeanne, elle-même, cette pécheresse artificieuse, « qui n'était jamais plus irrésistible, comme dit l'excellent historien Fessler, que quand elle avait des larmes dans les yeux, » feignit d'être profondément affectée de cette détermination, et insista pour qu'on lui laissât son mari. Élisabeth, gagnée par les flatteries hypocrites de la reine et de ses créatures, s'attendrit, céda, et pleine de confiance dans la probité de Bertrand de Baux, elle recommanda particulièrement son fils à ce grand dignitaire avant de s'éloigner.

Peu de temps après (1343), un tremblement de terre épouvantable, prélude d'autres malheurs, pendant lequel la consternation fut si grande que toute la famille royale, Jeanne y comprise, s'enfuit du palais, la nuit, à demi vêtue, pour se réfugier dans l'église de la sainte Vierge, détruisit la moitié de la ville de Naples.

Enfin les ambassadeurs magyars, d'après les ordres de Louis, très-habile politique, achetèrent, au prix de quarante-quatre mille marcs d'argent, quelques concessions du pape en faveur d'André, la somme n'étant pas suffisante pour obtenir davantage. Clément VI consentait à conférer le titre de roi à André et à le faire couronner comme tel, mais sans stipuler aucune condition quant à l'hérédité. Les Hongrois, satisfaits de ce triomphe, ne s'aperçurent que trop tard que les intrigues des femmes remuantes qui dominaient à Naples allaient encore une fois souffler la discorde dans les âmes.

Agnès de Périgord, duchesse de Durazzo, autre membre de la famille royale, jalouse des succès obtenus par l'impératrice Catherine près de la reine, à l'aide de son fils le duc de Tarente, voulut contre-balancer cette influence. Secondée par le cardinal Talleyrand, elle obtint de Clément VI, pour son fils Charles de Durazzo, la permission d'épouser sa parente la charmante princesse Marie, sœur de la reine. Mais il manquait pour ce mariage le consentement de Jeanne, et comme l'impératrice visait au même butin précieux pour un de ses fils, on se décida à faire enlever Marie, dût-on pour cela recourir à la force. Une fille de Philippine, vraiment digne de sa mère, se chargea de favoriser cette entreprise; Charles de Durazzo, introduit nuitamment dans le palais royal, séduisit la princesse, déjà fiancée à Louis et à son frère Étienne, et s'enfuit avec elle loin de la cour et de la capitale. Tous ces honteux expédients montrent que la perte d'André était méditée depuis longtemps; car Jeanne restant sans héritier, la couronne échéait à sa sœur cadette.

André, toujours bienveillant, donna encore à cette occasion une preuve de la douceur et de la bonté de son caractère; il fut le premier à pardonner à l'audacieux ravisseur, et son esprit conciliateur entraîna bientôt après la reine elle-même. Dès ce moment, les manœuvres des différents partis, également dévorés par l'ambition, ne tendirent qu'à retarder le couronnement d'André, et à alimenter le désaccord qui existait entre les deux époux. Mais un nouveau scandale ne tarda pas à mettre les courtisans en émoi. On s'aperçut que la taille de la reine s'arrondissait, et l'on vit là le résultat de ses infidélités qu'elle ne prenait guère la peine de dissimuler. Les uns attribuaient le fait à Bertrand Artus, fils du grand chambellan, ennemi juré d'André, et les autres désignaient Louis de Tarente, tandis que les gens honnêtes cherchaient à deviner la vérité dans l'âme d'André. Celui-ci, élevé à la maison paternelle dans des sentiments chevaleresques, se garda bien de trahir l'émotion qu'un tel affront lui causait. Cependant, à l'occasion d'un tournoi, quelques courtisans firent paraître un drapeau sur lequel on remarquait un billot et une hache, comme pour indiquer la résolution prise à la cour de se débarrasser de lui, attendu qu'on ne pouvait plus empêcher la cérémonie de son couronnement. Le 18 septembre 1344, la reine alla visiter un château de plaisance à Averse, et André fut du voyage, y ayant été gracieusement convié. On n'osait rien tenter contre sa vie dans la capitale, où beaucoup de Magyars, le puissant comte de Monte-Scoglioso et presque toute la population, lui étaient dévoués. On chassa dans les environs d'Averse, après quoi on alla dîner au couvent de Saint-Pierre de Morono, assez éloigné de la ville, et où la reine, entourée de ses favoris, se livra à une joie inaccoutumée. André lui-même ne put s'empêcher de partager cette gaieté, et l'on se sépara avec des félicitations réciproques et la promesse de renouer le lendemain la chaîne de ces plaisirs. Après minuit on vint demander André, sous prétexte de lui remettre des dépêches importantes; on l'attira hors de l'appartement de la reine dont on ferma la porte, et à l'instant même une main se posa sur sa bouche pour étouffer ses cris. André se débattit vigoureusement et voulut chercher des armes, d'abord dans la chambre à coucher de la reine, puis dans la grande salle, mais inutilement : toutes les portes étaient fermées, et Jeanne, paralysée par la crainte que l'attentat ne réussît pas, demeurait immobile dans son lit. Cependant le bruit éveilla la fidèle nourrice d'André, nommée Isold, qui se mit à crier au secours, et à l'instant même les lâches assassins abandonnèrent leur proie. Bertrand d'Artus, favori de la reine et le plus compromis dans cette affaire, tint ferme, engagea ses compagnons à en finir avec leur victime, et tous revenant alors à la charge parvinrent, après une lutte acharnée, à le pendre au balcon de la grande salle avec une corde que la reine avait confectionnée elle-même. Ils allèrent ensuite le jeter, défiguré, sanglant, privé de vie, au fond d'un jardin. Ce ne fut qu'après la fuite des meurtriers que la vieille Isold sortit de sa chambre, un flambeau à la main, et alla éveiller les moines du couvent, qui cherchèrent longtemps avant de pouvoir trouver le cadavre.

La nouvelle de cet assassinat se répandit aussitôt dans la ville d'Averse. Les femmes donnèrent des pleurs à leur jeune monarque; les hommes, furieux,

coururent aux armes, enfoncèrent les portes du couvent, et, dans le désordre de cette attaque tumultueuse, innocent ou coupable, tout ce qui s'offrit à eux tomba d'abord sous leurs coups. Tous, déplorant amèrement la mort d'André, voulaient le venger ; nul ne songeait à l'inhumer. Ce ne fut que plusieurs jours après que son cadavre obtint de la pitié des moines les honneurs de la sépulture. Telle fut la fin d'un prince sacrifié aux mânes de Conradin, qui avait été dépouillé de son trône par la maison d'Anjou, et aux basses passions d'une reine profondément pervertie. Le peuple napolitain perdit en lui un roi honnête, juste et économe; car Pétrarque l'appelle lui-même, en dépit des allégations de l'abbé Mignot, « *multissimum innocentissimumque hominem ; raræ indolis puerum ; magnæ spei regem*[1]. »

Jeanne, extrêmement effrayée dans les premiers moments, n'osait pas même lever ses yeux qui, au dire de son entourage, ne se remplissaient plus de fausses larmes. Elle qui avait vu immoler tant d'innocents pour la vengeance de son époux, craignant de subir le même sort, s'enfuit à Naples. Le peuple observa ses gestes, ses regards, ses discours, et l'on disait tout bas qu'elle jouait mal la douleur, et qu'elle paraissait déjà consolée de son veuvage. Peu de temps après elle accoucha d'un garçon, et la naissance de cet enfant réveilla des souvenirs scandaleux. A peine remise de ses couches, Jeanne s'abandonna aux plaisirs de la façon la plus indécente : pendant plusieurs jours ce ne fut que festins, bals, fêtes et tournois. Cette ivresse de la cour faisait horreur aux citoyens vertueux.

Mais nonobstant cet entraînement et ces bruyants éclats de bonheur, l'heure du châtiment approchait. Le cordelier Robert, retiré en Hongrie, avait porté la douleur et le ressentiment dans le cœur d'Élisabeth et du roi son fils. Ils attendaient avec impatience qu'on poursuivît ou du moins qu'on recherchât les coupables; mais l'inaction de la cour de Naples, le bruit qui s'était répandu que Jeanne allait bientôt épouser le prince de Tarente, les fêtes de la cour dont le scandale était parvenu jusqu'à Visegrád, tout persuada à Louis que la femme de son frère avait guidé le bras de ses assassins. Sur ces entrefaites, Bertrand de Baux, grand justicier du royaume de Naples, reçut du pape une commission particulière pour informer contre les meurtriers d'André. Mais le pape, parrain de l'enfant de Jeanne et toujours exalté pour ses intérêts, enjoignit en même temps au comte de Monte-Scaglioso de tenir secret le résultat de l'instruction si elle révélait la complicité de la reine et des membres de la maison royale. Bertrand de Baux, qui était la probité même, fit arrêter Thomasi et Melazzo, le premier, chambellan, l'autre, secrétaire d'André, et les mit à la torture pour leur faire avouer la vérité. L'audace et la perversité de ces criminels étaient tellement grandes qu'à ce moment Terlizzi s'élança sur le chambellan et lui arracha la langue. Thomasi ne put plus parler, mais Melazzo n'en fut que plus véridique dans ses dépositions. Ce dernier indiqua le comte de Terlizzi comme le chef de la conjuration, et Bertrand Artus, comme l'instrument de la perpétration du crime, commis, du reste, à l'insti-

[1] Pétrarque : *Epist. de reb. famil.*, l. I, ep. 91.

gation de Philippine et de ses filles. La reine intervint vainement en faveur de ses complices. Lorsque Raymond de Catanea se présenta en son nom pour demander la mise en liberté des accusés, il s'emporta, et le grand justicier l'ayant fait arrêter également et mettre à la torture, il désigna Robert de Cabanne, le grand sénéchal, mari de Philippine, comme le principal acteur du meurtre. A l'instant même le peuple se porta au palais fortifié de Robert de Cabanne, s'empara de sa personne et le traîna devant le rigide juge. Là, il découvrit toute la conjuration, nomma tous les individus compromis; mais le peuple ne pouvait rien entendre, les investigations de la justice ayant lieu dans une enceinte entourée de palissades et à bord d'une galère dont l'auditoire était trop éloigné. On l'entraîna de ce lieu avec un bâillon à la bouche, circonstance qui n'échappa point à ceux qui accusaient la reine. En effet, Bertrand de Baux fit tout ce que son honneur lui permettait pour cacher au peuple l'ignominie de Jeanne. Bien que contraint de ne communiquer les dépositions des accusés qu'au pape seul, ce juge intègre en donna néanmoins avis au roi de Hongrie, qui put acquérir ainsi la certitude que sa belle-sœur était plus coupable encore que les autres. Tous les accusés furent tenaillés ou précipités dans les flammes. Au moment où Philippine allait subir le châtiment qu'elle méritait si bien, elle s'emporta en imprécations contre la reine. Charles et Bertrand Artus eurent le temps de prendre la fuite; mais ils tombèrent plus tard victimes de Catherine de Valois, mère du prince de Tarente, l'heureux amant de la reine.

L'imprudente Jeanne n'attendit pas pour se remarier que l'année du deuil d'André fût expirée, ni que le pape eût accordé la dispense de parenté; elle épousa son séducteur, le prince de Tarente, qui avait trempé dans la conjuration, et fêta ses secondes noces avec une grande pompe. Cette démarche irréfléchie ne laissa plus aucun doute dans l'esprit de Louis, touchant la culpabilité de sa belle-sœur. Aussi, lorsque Jeanne envoya un député au roi de Hongrie pour soutenir auprès de lui son innocence, Louis répondit à cet ambassadeur: « Si la reine avait respecté les jours de son époux, elle n'aurait point outragé sa mémoire par un mariage scandaleux, et ce second attentat est une preuve du premier. »

Mais c'était le dernier triomphe de Jeanne. L'implacable roi de Hongrie, las des tergiversations du pape, demandait de plus grandes victimes; il ne voulait nullement souscrire à cet excès d'indulgence grâce auquel les rois ne peuvent être jugés que par Dieu lui-même, comme dit l'abbé Mignot, et il sollicitait la France, l'Angleterre et la Sicile de s'unir à lui pour s'emparer de Jeanne : car il voulait venger la cause des rois. Louis ne fut trompé ni par les démarches de la cour d'Avignon, ni par les protestations de Jeanne; il demanda au pape qu'on lui livrât la reine déchue du trône, ainsi que Catherine de Valois et ses deux fils, le cardinal de Talleyrand et son neveu, qui, tous, devaient subir la peine capitale. Généreux pour un enfant dont on ne connaissait pas le père, et disposé à tout pour sauver l'honneur de son frère, il exigeait aussi qu'on lui remît le fils de Jeanne, Charles-Martel, pour le faire élever par sa mère, la reine douairière de Hongrie, et que, pendant la minorité de ce prince, son

frère Étienne, duc de Slavonie, gouvernât le royaume de Naples. Peut-être aussi voyait-il dans cet événement déplorable une occasion d'acquérir de nouveaux États.

Résolu donc de punir la reine et de lui enlever sa couronne, soit par les armes, soit par d'habiles négociations, Louis leva des troupes en Hongrie et se fit des créatures à la cour papale.

Un homme du peuple, étonnant par sa fortune, plus étonnant encore par son génie, avait relevé de sés débris l'ancien tribunat de Rome : c'était Nicolas Rienzi. Le peuple l'aimait comme un père et le respectait comme un maître; les grands le voyaient d'un œil jaloux; mais il était si vertueux ou jouait si bien la vertu, qu'ils n'osaient ni l'insulter publiquement, ni tramer en secret contre lui. Plus heureux que le Ciceruacchio moderne, Rienzi avait su, par l'équité de ses jugements, gagner la confiance de la plupart des princes de l'Europe : tribun plébéien, il vit les têtes couronnées se soumettre à son arbitrage. Tel fut le juge que choisirent Louis et Jeanne.

La tâche était difficile : favoriser l'une des deux puissances, c'était accepter l'autre pour ennemie; le tribun temporisa donc, remettant d'un jour à l'autre sa décision, soit par prudence calculée, soit pour vendre cher aux deux parties un suffrage tenu longtemps indécis. En tout cas, Jeanne, le croyant incorruptible ou trop fier pour accepter directement ses largesses, l'attaqua par ses affections; et pendant qu'elle lui demandait une sentence désintéressée, elle flattait les instincts cupides et vains de sa femme, en lui faisant des présents d'une grande valeur. Ceignant enfin la couronne tribunitienne, Rienzi prit dans sa main la pomme d'argent, et assis sur le trône, au milieu d'une assemblée populaire, il écouta les plaidoyers des deux parties, et déclara qu'il ne pouvait prononcer un jugement sur une affaire aussi grave, sans avoir consulté le pape.

C'était ajourner encore : or l'ajournement était préjudiciable à l'adversaire de Jeanne. A peine majeur, mais supérieur à son âge par sa rare intelligence, par une force de volonté que tempérait une douceur exquise, Louis se vit joué; aussi rompit-il avec le fameux tribun que Pétrarque ne cessait de diviniser dans ses chants, et remit-il à la fortune des armes le soin de venger une cause juste. Il envoya d'abord en Italie Nicolas Tóth, surnommé Konth, avec une nombreuse escorte et des sommes considérables pour enrôler des Italiens; et à la suite de Tóth, Nicolas Henrici, évêque de Cinq-Église, frère naturel du roi, qui venait en aide à l'expédition avec sept magnats, deux cents cavaliers environ, et de nouvelles ressources pécuniaires. Henrici méritait la confiance de Louis par ses éminentes qualités : prélat et guerrier tout à la fois, il donnait à son clergé l'exemple d'une vie austère, et à ses soldats celui d'un courage à l'épreuve des plus grands dangers. Grâce à son concours, l'armée envahissante remporta plusieurs avantages.

Enfin le roi vint en personne les rejoindre avec un corps de mille hommes environ, phalange vengeresse au centre de laquelle flottait un drapeau noir, portant l'image de son frère assassiné.

Tout cède alors en Italie : Aquila ouvre ses portes au jeune conquérant; la

plupart des petits souverains de la Péninsule recherchent son alliance, et les Florentins eux-mêmes lui envoient une fastueuse ambassade pour briguer son amitié ; le pape seul, que Jeanne a su mettre dans ses intérêts, prétend arrêter sa course triomphante. Un légat vient lui faire des propositions de paix et le somme de suspendre ses hostilités, sous la menace des foudres de l'Église. « Le pape, répond Louis, n'a pas le droit de mettre des bornes à ma ven-« geance ; il m'avait promis de punir les meurtriers de mon frère, et son sang « crie encore. Les coupables respirent, ils bravent ma colère à l'ombre de « leur trône et du saint-siége ; et l'on me menace de m'excommunier, moi qui « n'ai pris les armes que pour punir cet attentat ! Ainsi le pontife réserve son « courroux à l'innocence, et ses faveurs au crime. Qu'il m'excommunie, j'y « consens ; je crains peu ses vains foudres : il est là haut un juge suprême « qui connaît l'équité de ma cause, et qui réformera un jour les décisions « des papes. »

Louis, bravant ces menaces, poursuivit sa route, et conquit les provinces entières comme à la course : soit torpeur, soit basse cupidité qui leur faisait accepter le prix de la désertion, soit dégoût de verser leur sang pour la cause d'une femme qu'ils accusaient d'avoir versé celui de son époux, les Napolitains se débandèrent de toutes parts. Au milieu de cette démoralisation générale, la capitale seule demeurait fidèle. Mais, comme toutes les femmes dépravées, Jeanne, ce monstre téméraire en folies pendant les jours calmes, et lâche devant l'ennemi déclaré, ne se crut pas en sûreté au milieu de son peuple. Après avoir assemblé à Naples les principaux seigneurs et les magistrats, elle les engagea par un discours plein de perfidie et de fausse résignation, à subir la loi du roi de Hongrie. Puis elle s'embarqua de nuit, après avoir longtemps mais vainement attendu l'époux de son choix, et aborda sur les côtes de Provence.

Ainsi la conquête s'achevait, pour ainsi dire, d'elle-même. Les Napolitains députèrent vers Louis pour l'inviter à venir prendre possession de la couronne et de la capitale, et bientôt on vit affluer autour du nouveau roi les princes du sang et une foule de gentilshommes : véritable assaut de courtisans lâches et corrompus, tournant au vent de la fortune pour capter les faveurs ou mendier l'impunité de leurs crimes. Louis les admit à la libre jouissance de leurs biens et de leurs immunités, sauf toutefois les seigneurs compromis dans le meurtre de son frère. C'était une condition bien expresse qu'a semblé méconnaître l'historien français de Sacy [1], écrivain d'ailleurs consciencieux et très-recommandable.

Cette promesse parut rassurer Charles de Durazzo, sur qui planaient les plus graves soupçons. La cour magyare était alors à Averse, où les seigneurs venaient offrir leur hommage à leur nouveau suzerain. Charles de Durazzo suivit leur exemple. Brave de sa personne, mais dévoré d'ambition, il avait toujours, n'ayant en vue que ses intérêts, tourné au gré des événements. Tantôt ennemi mortel de Jeanne et dévoué à la Hongrie, tantôt hostile à cette

[1] De Sacy : *Histoire générale de Hongrie*. Paris, 1778, tome I, p. 167.

dernière puissance, presque toujours associé aux plus viles intrigues, il s'était fait une position suspecte aux grands, mais moins équivoque aux yeux du peuple. C'est ainsi qu'il avait éveillé les susceptibilités et la haine de l'archevêque de Naples, son principal antagoniste, qui se portait enfin comme son plus violent accusateur devant le roi de Hongrie.

Toutefois, avant la réception, Louis, dont le caractère généreux et chevaleresque répugnait aux actes injustes, même en apparence, convoqua trois conseils pour délibérer sur le sort de ce grand coupable : on conclut toujours à la mort. Suivant l'usage de cette époque, le roi siégeant au milieu de ses barons dans un repas solennel, fait appeler devant lui Charles de Durazzo, et lui lançant un regard sévère : « Malheureux duc, s'écria-t-il, votre sort est jeté : « il vous mène à l'échafaud. Mais avant de mourir, écoutez le récit de vos « crimes : ce sera votre première expiation. Vous avez retardé le couronnement « de mon frère par vos machinations, et à l'aide de votre oncle Talleyrand; « vous avez ravi Marie, la sœur de la reine, promise en mariage par le roi « Robert, d'abord à moi, puis à mon frère Étienne; vous avez, il est vrai, « poursuivi les assassins d'André, mais seulement pour perdre la reine, seul « obstacle à vos projets ambitieux; vous avez été le premier à m'appeler dans « ce pays; mais vous avez été aussi le premier à déserter mon drapeau, pour « revenir à votre ancien rôle d'intrigant. Vos desseins sont dévoilés : voici les « documents qui le prouvent. Allez, et recevez le châtiment dû à vos crimes ! » En vain Durazzo cherche-t-il à se défendre, il va même descendre à la prière, quand Louis se lève indigné de la condition avilie de tous ces courtisans, et ordonne à André Laczkófi d'Apor, vayvode de Transylvanie, d'arrêter les coupables.

La tête de Charles de Durazzo roula sur le même balcon où avait été pendu le malheureux André. On conduisit les autres princes sous bonne escorte à Visegrád, où ils furent traités avec tous les égards dus à leur rang. Louis usa même envers eux de tant de ménagements, qu'il adoucit leur exil en leur assignant cette magnifique demeure; et dès ce jour il transporta sa résidence à Bude.

Après avoir vengé son frère, le roi de Hongrie dut songer à consolider sa conquête et relever un pays si longtemps démoralisé par l'anarchie, et ruiné par les extorsions des grands. Il mit à la tête du gouvernement l'évêque de Grand-Varadin, Demètre Nethke, homme d'expérience et d'une grande probité, dont les soins assidus, la douceur et la vigilance active, imprimèrent à l'administration une marche régulière, et garantirent la propriété et la liberté des personnes, si peu respectées auparavant. Il suivait sous ce rapport les prescriptions du roi, qui lui avait recommandé les plus grands ménagements. Aussi, pendant la domination des Magyars à Naples, le peuple n'eut jamais à réclamer ni contre des actes oppressifs, ni contre l'exagération des charges financières. C'est ainsi que le gouvernement hongrois, à qui de vils courtisans devaient jeter l'épithète de barbare, s'acquittait de sa tâche envers un pays conquis : « L'activité, l'honneur, la justice, remplacèrent la paresse, l'agiotage,

« la corruption, l'assassinat et les mœurs dissolues ; et le peuple commença de « revivre[1]. »

C'est un phénomène bien remarquable de voir deux maisons royales issues de la même souche, l'une plongée dans l'abîme, l'autre faisant l'orgueil de sa nation adoptive. La dernière ne doit-elle pas attribuer une bonne part de sa gloire au caractère du peuple qu'elle commandait ? L'autre n'a-t-elle pas subi le châtiment providentiel des corruptions et de la gangrène sociale qui l'entouraient et dont elle résumait en elle-même les types les plus monstrueux ?

Malgré ses dispositions conciliantes, Louis avait l'âme trop élevée pour ne pas voir avec un profond dégoût l'abaissement de la nation et le caractère avili des grands dignitaires de la couronne. Aussi, lorsqu'à son entrée dans la capitale, les principaux seigneurs lui présentèrent un dais magnifique, il le refusa ; quand des orateurs vinrent le haranguer, il ne daigna même pas les entendre. Une seule chose semblait le préoccuper dans ce moment : le sort du fils que Jeanne avait abandonné sous les motifs les plus frivoles. Louis se le fit remettre, et l'envoya en Hongrie auprès de sa mère.

Pour ne pas compromettre l'avenir de ses conquêtes, Louis avait deux écueils à éviter : ne pas blesser la fierté de la noblesse napolitaine par des réformes trop hâtives ; ne plus s'acharner contre Jeanne et le saint-siége. Mais les réformes étaient une conséquence naturelle de son génie progressif. Sur le second point, il ne pouvait céder : les lois du talion, règle sévère de l'époque, l'autorisaient à persécuter Jeanne jusque dans son refuge ; elles lui en faisaient même un devoir, et il n'y manqua pas. Par là, il souleva les colères et les intrigues de la cour d'Avignon, et fit regretter Jeanne à ces barons dégénérés qui, depuis le règne des deux premiers monarques angevins, s'étaient consolés dans la débauche, le faste et les viles cabales, de l'amoindrissement de leurs prérogatives souveraines. Entre la probité magyare et la licence effrénée du dernier règne, leur choix n'était pas douteux.

Une circonstance bien déplorable vint hâter l'explosion et donner prise aux dispositions hostiles des adversaires de la domination hongroise. A la suite du tremblement de terre qui avait renversé de fond en comble des villes florissantes et ébranlé toute la surface de l'Europe, une peste affreuse désola l'univers entier. La Hongrie n'en reçut que de faibles atteintes ; mais le royaume de Naples fut un théâtre de désolation. Louis en parcourut toutes les provinces dans la vue de soulager ses sujets ou de ralentir les progrès du mal ; il fortifia les garnisons, distribua les postes, et rentra précipitamment en Hongrie.

A peine a-t-il disparu, que les principaux seigneurs lèvent le masque, excitent à l'intérieur un soulèvement général et envoient des députés à Avignon pour prier Jeanne de venir prendre possession de son trône avec son époux. Mais elle était sans finances, et le pape en profita pour agrandir les domaines du saint-siége. La reine lui vendit la ville d'Avignon et son territoire

[1] Mathæus Villani, l. I, c. 16.

pour 80,000 florins d'or; elle engagea même ses bijoux pour compléter les frais de l'expédition. Partie avec un petit corps de troupes, Jeanne aborda près de Naples et fut reçue dans cette ville malgré la garnison hongroise qui en occupait le château. Louis de Tarente, son époux, se mit à la tête de l'armée. Mais la fortune le seconda moins que l'inconstance des Napolitains : il essuya plusieurs échecs. De son côté, le roi de Hongrie pressait le pape de prononcer, et le menaçait de toute sa colère si sa clémence politique épargnait les coupables.

Sur ces entrefaites, Charles-Martel, fils de Jeanne, étant mort, Louis proposa de marier son frère Étienne à Marie, veuve du duc de Durazzo, et de les mettre sur le trône. Mais le pape n'y voulut point accéder, et son légat, vendu au parti contraire, engagea les Allemands à déserter les enseignes hongroises. Cette défection semblait ruiner toutes les espérances du roi de Hongrie sur la possession de Naples. Mais, en 1350, il reparut avec des forces nouvelles, plus terrible que jamais : on le voyait à leur tête dans les siéges comme dans les combats. Une blessure le força de lever le siége de Canosa; il en reçut une autre sous les murs d'Averse; mais, résolu à vaincre ou à périr, il persista et emporta la place de vive force. Il prenait déjà position devant Melfi, quand il reçut un cartel de la part de Louis de Tarente : le Magyar y répondit en termes pleins d'ironie : « Nous avons reçu et lu votre billet, grand roi; et la « proposition que vous nous faite a toute notre approbation; seulement nous « ne pouvons y accéder quant au lieu du rendez-vous : car les villes que vous « nous désignez pour notre rencontre offrent plus ou moins un terrain appar- « tenant à vos alliés. Si vous voulez sérieusement en appeler au sort de l'épée, « acceptons pour juges l'empereur d'Allemagne ou le roi d'Angleterre, notre « ami commun, ou encore le patriarche d'Aquilée, Bertrand, excellent « homme et bon chrétien. Si par hasard notre proposition vous sert de pré- « texte pour couvrir une reculade, j'irai bientôt, sachez-le bien, vous trouver « dans votre ville, où, indépendamment du choc de nos troupes, il sera pos- « sible de nous concerter sur les conditions de notre duel.

« Louis. »

Les actes suivent de près la menace. Après avoir fait présent à l'ambassadeur de Louis de Tarente d'un habit couvert de superbes fourrures, le roi de Hongrie lève le siége de la place, et marche à Naples par la charmante vallée de Diano. Bientôt l'armée s'arrête sur les bords de la petite rivière du Tanager (Negro). Dans ce moment, un jeune homme y faisait baigner son cheval. Voulant connaître si le passage est dangereux pour ses soldats, Louis lui ordonne d'avancer; le jeune homme obéit; mais à peine a-t-il fait quelques pas que le courant l'emporte, et il va périr dans les flots, quand le roi magyar, chez qui les devoirs de l'homme et du guerrier furent en conflit perpétuel avec la majesté royale, s'élance bride abattue au milieu des eaux; déjà la rapidité du fleuve lui fait perdre selle, et on le croit perdu à son tour; mais, tenu à la surface par son vaste manteau, il joint le jeune homme, le saisit par les cheveux et le ramène en nageant jusqu'au rivage. Soit par reconnaissance, soit qu'il se

laissât gagner par l'appât des présents, l'Italien n'hésita plus à désigner l'endroit le plus propice au passage de l'armée. On pourrait citer mille autres faits qui caractérisent la bouillante valeur de Louis ; et jamais l'armée hongroise qui, à son exemple, bravait tous les périls et surmontait les plus étranges aventures, n'a conquis tant de gloire que dans ces campagnes d'Italie. Avec trente mille Magyars, quinze mille Allemands, vingt mille Lombards ou Toscans et quatre mille Napolitains, ce prince fut bientôt maître de presque tout le royaume; la capitale ne pouvait tenir; et la reine s'enfuit au bruit des rapides succès de son beau-frère.

Rentré à Naples sans coup férir, le vainqueur cantonne ses troupes dans les divers quartiers de la ville, donne le commandement de la place à Nicolas Drugeth, nomme le brave André Laczkófi d'Apor, capitaine général du royaume, et se retire à Capoue, tant il détestait la mobilité des habitants de Naples, si ardents contre lui dans leurs jours prospères, si bas et si rampants au moment de leurs défaites. Au reste, il nourrissait, à juste titre, les mêmes préventions contre les habitants de Rome, qui crurent flatter sa vanité en lui décernant le titre honorifique de Seigneur des Romains; mais le jeune conquérant refusa dédaigneusement comme une injure un titre qu'il voulait ne devoir qu'à son épée. Quoique dès l'abord il eût fait déclarer aux Napolitains que, pour châtier leurs trahisons, il livrerait leurs biens au pillage, Louis se contenta d'une contribution. Mais cet acte de clémence parut à ces derniers, qu'exaspéraient déjà leurs défaites, un excès de tyrannie : les esprits s'échauffèrent; on courut aux armes; la lutte fut terrible. Les Magyars accablés de fatigue, harcelés de toutes parts par des masses fanatisées, ne purent dominer l'orage et durent se retirer dans la Pouille.

C'était le moment qu'attendait le pontife pour renouveler ses propositions de paix ; Louis y accéda d'autant plus facilement qu'il ployait moins sous le poids des armes que sous celui de l'excommunication, principale machine de guerre dont ses ennemis se servaient habilement pour soulever les peuples : les foudres de saint Pierre conservaient encore un certain prestige. On convint d'une trêve pendant laquelle devait se continuer l'instruction du procès de Jeanne; si elle était déclarée coupable, le royaume de Naples devait appartenir à ceux que le roi de Hongrie désignerait dans sa famille.

Il n'était pas facile de laver la reine d'un crime avéré; en vain avait-on soustrait les dossiers des archives papales : les Magyars en possédaient la copie, grâce à la probité du grand justicier. Mais il n'était pas dans l'intérêt du saint-siége de tolérer un puissant roi dans son voisinage; d'ailleurs Clément VI ne pouvait perdre la jolie femme, prodigue envers lui dans le marché d'Avignon. Pour sortir de ce dilemme et sauver la coupable, le tribunal le plus entouré des prestiges de l'époque ne trouva d'autre moyen que de recourir à un mensonge manifeste : docile aux conseils des cardinaux, Jeanne avoue qu'entraînée par un *maléfice diabolique*, par un excès de folie dont elle ignorait l'auteur, elle avait ordonné *malgré elle* le meurtre de son époux, et le pape la déclare innocente *du maléfice et de ses suites!*

Ce jugement fut rendu le 11 octobre 1357, au moment même où une épître

signée de Lucifer, roi de l'obscurité, et adressée au pape, son représentant sur la terre, tomba comme la foudre au milieu du consistoire étonné. Les vices, les méfaits, les injustices de Clément VI et de ses cardinaux y étaient glorifiés au nom de l'enfer.

La déposition de la reine et la déclaration du pontife ne furent qu'une ridicule parade aux yeux des gens sensés; mais le peuple, aveuglé par l'ignorance et la superstition, s'y laissa prendre. Louis, de son côté, sentant que le royaume de Naples était aussi difficile à conserver que facile à conquérir, ayant d'ailleurs en dégoût l'immoralité de la cour papale, parut satisfait de ce dénouement, quoiqu'il en vît l'absurdité. C'est sans doute par un effet de ce dernier sentiment, propre aux caractères grands et purs, qu'il refusa les 300,000 florins d'or que Jeanne lui offrit pour frais de guerre: « Je n'ai pas pris les « armes, dit-il aux ambassadeurs, pour entasser des richesses, mais pour « venger mon frère. Remportez cet or; que la reine apprenne à mieux me « connaître! » Lorsque cette résolution fut connue du consistoire, le 7 février 1352, le pape, les cardinaux et les prélats se livrèrent à une joie peu décente dans l'enceinte où ils siégeaient, et ils vantèrent la générosité du grand monarque. « Cependant, ajoute Fessler (historien magyar peu suspect en « cette matière, car il était homme d'église!), il y avait de la vérité dans cet « éloge : c'était en effet une grande résignation de la part du roi de Hongrie « de n'avoir pas envoyé cent mille Cumans à Avignon pour chasser des juges « pervers d'un tribunal qui avait rendu la justice en telle forme. » Mais Jeanne n'en devait pas moins subir le châtiment du ciel qu'elle méritait, et que Louis lui épargnait avec une indulgence voisine du mépris.

Tel fut le résultat négatif de la conquête de Naples, deux fois achevée par la nation magyare au prix de tant de travaux et de glorieux faits d'armes : il n'en resta plus que l'honorable souvenir après une domination de six ans.

De nouveaux succès consolèrent le roi de Hongrie de la perte de Naples. Toujours prêt à soutenir la cause des Polonais, il avait envoyé déjà, en 1345, les généraux Nicolas Szécs et Pierre Pohárnok avec des forces imposantes au secours de Casimir le Grand contre Jean, roi de Bohême, qui voulait prendre d'assaut la ville de Cracovie. Ces deux guerriers menèrent si bien le Bohême, qu'il fut obligé de renoncer à son projet.

Une autre circonstance vint bientôt offrir aux Magyars l'occasion de soutenir les intérêts de Casimir. Ce prince, grand politique d'ailleurs, mais trop dominé par ses amours illégitimes, s'était brouillé avec le pape et son clergé, qui le mirent en interdit. Ce qui vint aggraver sa position, c'est que la peste, après avoir sillonné l'Europe, se mit à désoler aussi la Pologne, et le peuple regarda ce fléau comme un effet de la colère céleste. A la révolte intérieure vinrent se joindre de nouveaux embarras. Les Lithuaniens envahirent les terres russiennes, qu'ils avaient tant de fois désolées. Pour punir tant d'audace, et réparer d'autres échecs, Casimir appela les Magyars, et Louis, s'avançant avec son armée, pénétra dans la Russie-Rouge (1351). Les forces combinées des deux royaumes reconquirent toutes les contrées envahies, et à la suite d'une

grande bataille où tombèrent prisonniers les ducs lithuaniens Kieystut et Olgerd, leurs peuples réduits aux abois, durent embrasser le christianisme.

Bientôt Casimir, rassuré sur les destinées de ses Etats, vint à Bude[1] (1352-1355) et signa une convention qui lui garantissait la paisible possession de la Russie-Rouge (Gallicie et Lodomérie), et la garantissait des prétentions hongroises.

Le palatinat de Russie portait le titre de royaume depuis l'an 1246. Cette contrée fut soumise aux Magyars presque dès l'origine de leur monarchie. Emeric, fils de saint Étienne, portait le titre de duc de Russie (*dux Russorum*) : au couronnement de Béla III, Daniel Romanovics, duc de Russie, menait le cheval du roi en signe de vasselage. Alexandre Guaguini dit dans sa Chorographie de Pologne : « La province de Gallicie était la partie de la Russie qui « confinait à la Hongrie et Transylvanie. Lorsque cette puissance fut démem- « brée, ajoute le même auteur, les provinces de Gallicie et de Lodomérie (noms « qu'elles tenaient de leurs capitales Halitch et Vladomir) échurent au royaume « de Hongrie (1188). »

Le royaume de Halitch s'étendait fort avant dans la Podolie et Lodomérie et comprenait une grande partie de la Volhynie. Par le traité dont il est mention plus haut, il fut stipulé que Louis céderait toute la Russie-Rouge à Casimir pour une somme modique (100,000 florins d'or à ce qu'il paraît), mais qu'elle reviendrait à la couronne hongroise, moyennant restitution de cette somme, dans le cas où le roi de Pologne aurait un héritier mâle ; à défaut, la ligne masculine des rois deHongrie devait, en vertu des traités de famille, ceindre la couronne polonaise et régner sur les provinces russes. Enfin, si les deux familles s'éteignaient sans successeurs, la Pologne resterait libre dans le choix d'un souverain, à la condition toutefois qu'elle s'acquitterait envers la Hongrie d'une ancienne dette de 5,000 gros de Prague que Charles Robert avait prêtés à Casimir pour subvenir aux frais du mariage de sa fille Élisabeth avec Jean, duc de Bavière.

Louis avait fait deux campagnes au profit de la Pologne. Ainsi, il connaissait à l'avance le pays et la nation qu'il devait gouverner un jour. Quoique les deux peuples, magyar et polonais, eussent atteint à peu près le même niveau de culture, la droiture, la franche loyauté, la magnanimité nationale des premiers furent plus analogues à ses penchants que l'esprit remuant et indiscipliné des Polonais. Il semble d'ailleurs qu'au souffle du double génie italien et français, les facultés natives des Magyars se développèrent rapidement sous ce prince, et en firent un peuple que tout grand monarque pouvait être fier de commander. Ce qui devait surtout justifier les préférences de ce grand homme, ce furent les restrictions que dès son avénement les seigneurs polonais prétendirent imposer à son initiative. Or, Louis était partisan de l'unité, et c'était le réduire à se partager lui-même que de réclamer une administration distincte pour deux pays destinés à jouir, sous ses auspices, d'une prospérité commune. Ainsi le castellan Jean, le chancelier Florian et d'autres notables étaient déjà venus à

[1] Léonard Chodzko, *Histoire de Pologne*, Paris, 1835. I. p. 13.

Bude en 1355 pour l'engager, en cas de succession, à se contenter des revenus que percevait la couronne dès le temps de Vladislas Lokétek, à ne fonder aucun droit sur des offres volontaires que l'une ou l'autre classe de la société lui ferait; enfin, à ne pas visiter le pays sans la permission des États, qui ne tiendraient compte d'aucuns frais de voyage. Tel était à cette époque le caractère distinctif des castes privilégiées aussi bien en Hongrie qu'en Pologne. Oubliant le mérite éclatant d'un prince qui faisait exception parmi ses pareils, elles se croyaient bien gouvernées, pourvu qu'elles fussent exemptes de tout impôt.

Toutefois les Magyars furent plus justes envers lui : soit reconnaissance pour tout le bien qu'il sut faire, soit admiration pour sa valeur chevaleresque et ses éminentes qualités, ils se montrèrent moins chatouilleux que sous leurs impuissants monarques; ils se résignèrent même à l'amoindrissement de leurs prérogatives : c'était là pourtant encore un progrès. La nation magyare s'identifiait dans un homme de génie, et nulle prétention rivale ne venait entraver ses destinées. Si les Polonais eussent reconnu leur défaut de consistance nationale et compris les grandes vues de Louis, ils ne l'eussent pas tenu éloigné de leur pays par toutes ses précautions jalouses; au contraire, ils auraient dû l'engager à partager sa résidence entre Bude et Cracovie. Mais, affranchi de tout devoir envers elle par des préventions difficiles à combattre, le roi de Hongrie traita la Pologne comme une province; il se montra même peu jaloux des droits que sa famille pourrait y exercer dans l'avenir. Aussi accéda-t-il facilement à la demande que lui firent les nobles polonais, de choisir leurs rois, si lui ou son neveu Jean (le fils de son frère Étienne) restaient sans successeurs en ligne masculine. C'est de ce moment qu'on a regardé la couronne de Pologne comme élective, et Louis tourna son attention vers un autre point.

Depuis la conquête de la Dalmatie (1096-1117) sous les règnes de Coloman et Étienne II, Zara, capitale de ce pays, avait été l'objet de continuels débats entre les Magyars et la Seigneurie de la dominante Venise. Il y eut toujours même acharnement de part et d'autre; et Daru nous en expose clairement les motifs[1] : « La conquête de la Dalmatie, dit cet historien, était tellement utile aux Vénitiens, qu'il est impossible de ne pas croire qu'elle eût été préméditée. L'Istrie est un pays pierreux, la Dalmatie une langue de terre resserrée entre les montagnes et la mer; mais la côte d'Italie qui longe l'Adriatique est malsaine, plate, et par conséquent sans abri. Les navigateurs sont obligés de raser la côte opposée, ou les canaux qui séparent une multitude d'îles (que le fameux romancier anglais P.-R. James appelle, dans son *Attila*, autant d'émeraudes entourées d'argent et qui sont en effet d'une fertilité luxuriante); tout le littoral abonde en matériaux pour les constructions navales et en denrées; enfin, la population de ces contrées est non-seulement belliqueuse, mais accoutumée à la mer. Ces avantages font sentir l'importance d'une telle acquisition, surtout pour une puissance située au fond du golfe, et qui aspirait à devenir puissance maritime. »

[1] *Histoire de Venise*, t. I. p. 93.

L'an 1098, lorsque la république de Venise fit un premier armement sous le doge Vital Michieli, la moitié des bâtiments de guerre, à peu près cent, avaient été fournis par les villes de la Dalmatie. Les navires liburnois de ce pays furent très-renommés, même dans l'antiquité. La valeur traditionnelle des Dalmates était donc un assez vif stimulant pour engager les Magyars à les soumettre. Ces derniers, quoique peu versés dans la navigation, comprirent mieux les avantages de cette acquisition que l'Autriche actuelle qui, faute d'utiliser la Dalmatie à la création d'une flotte redoutable, a failli voir sa marine succomber quatre siècles après, sous les coups des forces navales sardes, commandées par l'amiral Albini. Aussi les Hongrois ne voulurent-ils jamais céder un pouce de cette précieuse conquête de la mer qu'ils mariaient à leurs souverains à l'instar des doges vénitiens, en jetant un sabre au lieu d'anneau dans les flots de l'Adriatique.

La trêve de huit ans, qui, depuis la dernière révolte des Zaratins, se maintenait entre les Magyars et les Vénitiens, touchait à son terme. Avant qu'elle n'expirât, Venise s'était assuré l'alliance de quelques villes semi-indépendantes de la Dalmatie, d'Étienne Tvarko, ban de Bosnie, et d'Étienne Duchan, roi des Serbes, et plus tard empereur. Néanmoins elle semblait disposée à traiter de la paix définitive avec le roi de Hongrie, même au prix d'un tribut annuel. Mais Louis le Grand, depuis longtemps irrité de ses menées occultes dans les parages de l'Adriatique, prétendit à la fois la blesser dans sa fierté et lui enlever à jamais ses possessions de la Dalmatie, ce point maritime si admirablement situé pour dominer la Méditerranée et l'Orient. Outre le tribut, il lui demanda un cheval blanc, précieux emblème des premiers Magyars qu'un prince français adopta même comme enseigne nationale.

Duchan, prince guerrier et ambitieux, qu'un crime avait élevé à la dignité royale chez les Serbes, ayant voulu se soustraire à la domination hongroise, fournit à Louis l'occasion de faire de grands préparatifs militaires, sans donner l'éveil à la république de Venise : par là il se préparait à battre en brèche deux puissances et à consolider sa position maritime.

Le 4 juin 1356, une armée de cent mille Hongrois s'avance en Croatie, prête à ramener au devoir le Serbe infidèle. Quelques forces auxiliaires que les Vénitiens avaient mises à la disposition de Duchan furent un prétexte suffisant pour que Louis leur déclarât la guerre. Elle promettait d'être sérieuse, et il n'est pas sans intérêt d'en voir apprécier les préludes par Daru, l'auteur célèbre de l'*Histoire de Venise*[1]. Nous le citons textuellement : « Jean Gradenigo monta sur le trône teint du sang de Marino Falier. Les fréquentes révoltes de Zara prouvaient encore moins l'esprit d'indépendance de ses habitants que la jalousie des rois de Hongrie. Ces princes ne pouvaient voir qu'avec dépit tous les ports de leurs États occupés par une république voisine. Le royaume de Hongrie, *alors un des plus puissants de l'Europe*, avait pour roi un prince d'un caractère brillant, chevaleresque, et une noblesse vaillante, riche, nombreuse, qui fournissait de grandes armées à son souverain. Les colonies de la

[1] *Histoire de Venise*, t. II, p. 136.

république n'étaient pas en état de défense, lorsque l'armée du roi vint investir Trau, Spalatro, Zara et quelques autres places de cette côte. On y envoya assez diligemment une flotte; mais pendant qu'on se préparait à repousser les Hongrois de ce côté, on apprit qu'une armée dans laquelle il y avait, disait-on, cinquante mille hommes de cavalerie, allait pénétrer dans le Trévisan; que le roi avait fait alliance avec le duc d'Autriche, Albert, et le patriarche d'Aquilée, pour venir attaquer les possessions de la république sur le continent de l'Italie, et qu'enfin un traité avait été conclu avec le seigneur de Padoue, François Carrare, qui, oubliant la reconnaissance qu'il devait aux Vénitiens, s'engageait à fournir des vivres à leurs ennemis, tout en prétendant garder sa neutralité. »

« Cet orage ne tarda pas à éclater. C'était un spectacle aussi nouveau qu'effrayant pour l'Italie de voir déployer dans ses campagnes ces nombreux escadrons. Des États accoutumés à faire la guerre avec des troupes stipendiées n'auraient pu trouver les fonds nécessaires pour créer et entretenir une telle cavalerie, outre que les habitudes de la nation italienne la rendent peu propre à cette manière de combattre. Le roi de Hongrie n'était pas un prince opulent; mais il avait de grands vassaux qui possédaient de vastes domaines dans des plaines couvertes de pâturages et par conséquent de chevaux; et quand il appelait les seigneurs à la guerre, il voyait accourir des essaims d'hommes accoutumés à l'exercice des armes et du cheval. Il est vrai que les seigneurs n'étaient obligés qu'à un service de trois mois. »

« Les escadrons hongrois entouraient déjà la petite ville de Conégliano et s'avançaient vers Trévise. On fut assez heureux pour que les troupes appelées en grande hâte de la côte de la Dalmatie parvinssent à se jeter dans cette dernière place. Elles étaient conduites par les provéditeurs Jean Delfino et Paul Lorédan. Justiniani, leur collègue, tâcha de tenir la campagne avec quelques milices et troupes régulières qu'on put rassembler. Malgré ses efforts, Conégliano succomba au bout de quelques jours. Les défenseurs de Trévise (et surtout Jean Cavalli, homme de grands talents militaires) n'en furent point découragés. Autour d'eux toute la province était inondée de partis qui la ravageaient pour pourvoir, encore bien difficilement, à la subsistance d'une cavalerie telle qu'on n'en avait jamais eu à nourrir dans ce pays. »

Sur ces entrefaites, le doge Jean Gradenigo mourut, le 8 août 1356. On avait besoin d'un homme de guerre à la tête des conseils de la république. Tous les suffrages se réunirent sur Jean Delfino; mais il était enfermé dans Trévise; il était même difficile de lui donner avis de son élection. On demanda un sauf-conduit au roi de Hongrie; celui-ci, toujours fidèle à l'esprit chevaleresque de la France, accorda au nouveau doge la libre sortie de la forteresse, désirant combattre son ennemi en lui laissant le champ ouvert et la plénitude de ses fonctions[1]. Dans le cours de la guerre, les Allemands de l'armée hon-

[1] D'après Cortusius, liv. XI, ch. 8 (ap. Murat. Scr. ret. Ital. t. XII), et Gatari, *Istor. de Padova* (ap. Eund. t. XVII). Ces versions paraissent plus conformes au caractère de Louis que celle de Daru, tirée probablement de Caresini qui fait échapper Delfino par une ruse. ap. Murat. t. XII.

groise s'étant mutinés, furent renvoyés dans leurs foyers. Le reste des forces, divisées en quatre corps d'armée, alternativement remplacés tous les trois mois par de nouvelles recrues, eut pour généraux le palatin Nicolas Konth, Benoît de Kapolya, fils de Heems et tige de la famille de Szapolyai (Zapolya), et Thomas de Monoszlói. Après avoir converti le siége de Trévise en blocus, et défendu à ses troupes de prendre leurs subsistances dans le territoire de son allié le prince de Padoue, horriblement dévasté par les Vénitiens, Louis revint en Hongrie pour tourner son activité guerrière contre d'autres ennemis.

L'hiver de 1357 s'étant passé en infructueuses négociations sous la médiation du pape, Louis porta ses principaux efforts sur les places de la Dalmatie. Presque toutes se rendirent. Zara fut surprise, et bientôt le drapeau tricolore des Magyars flotta en vainqueur sur toute la contrée. Même succès dans le Trévisan. Thomas Monoszlói battit le doge Delfino dans les plaines de Nervesa, et Konth bloqua Castel-Franco.

La chute de tant de places fit sentir aux Vénitiens la nécessité d'obtenir la paix à tout prix. Des ambassadeurs allèrent la proposer, l'implorer même. Louis en dicta les conditions; elles portaient que la république renoncerait pour toujours à la Dalmatie et rendrait toutes ses places, depuis le golfe Quarnero, au-dessous de Fiume, jusqu'à Durazzo, qui avoisine l'entrée de l'Adriatique. C'était livrer à un puissant voisin la domination de cette mer et abandonner un littoral de plus de cent lieues.

Quand le sénat délibéra sur l'acceptation de cette paix, il y eut grand débat entre ceux qui avaient le plus à cœur la splendeur de la république, et ceux qui avaient hâte de couper court à l'imminence du danger. « Les conditions, disaient les uns, sont si dures qu'on a droit de s'étonner que vous ayez pu les entendre. Si vous renoncez à la Dalmatie, vous abdiquez votre puissance. Toute votre population guerrière est là. Où recruterez-vous vos armées? Avec quoi armerez-vous vos flottes? Les mêmes ports où vous trouviez des asiles deviendront les arsenaux de vos ennemis. Vous n'êtes plus les dominateurs du golfe si une puissance rivale en occupe les bords. » Toutefois, les avis que dictait la prudence prévalurent, et le traité fut signé le 18 février 1358. Il fut stipulé que le doge cesserait de prendre le titre de duc de Dalmatie et Croatie; que les sujets de la république ne pourraient point avoir de propriétés immobilières à Zara; que toutes les possessions de la Seigneurie occupées par les forces hongroises tant dans l'Istrie qu'en Italie seraient évacuées; enfin que la république devait, sur la première réquisition du roi, lui fournir une flotte de vingt-quatre galères dont il paierait l'armement et l'entretien.

Le génie de Louis avait conçu que le complément indispensable de la grandeur et de la puissance de son royaume tenait à la création d'une force navale; c'est ce qui lui fit ajouter un si grand prix à la possession des pays dalmates, qui lui permettait de donner un essor à la marine nationale; et la flotte qu'il exigeait de Venise humiliée, lui servait tout à la fois de modèle et d'école pour initier la jeunesse hongroise à cette carrière nouvelle qui s'ouvrait devant son activité. Ainsi il jetait les premiers germes de la marine hongroise, et son

exemple justifiait d'avance les aspirations des Magyars actuels qui, eux aussi, ont voulu que leur pavillon national flottât sur les mers. La marine était alors pour la Hongrie un levier de puissance et de développement rapide; elle serait aujourd'hui le principal véhicule de sa restauration. Venise le comprit bien; aussi vit-elle avec terreur les plans de son vaillant antagoniste, et ses plus grands efforts devaient tendre à surmonter les nécessités de cette paix si désastreuse et si humiliante.

Après la défaite des Vénitiens, les Bosniaques et les Serbes n'ayant plus de point d'appui, retombaient forcément sous la domination magyare, et Louis n'eut plus qu'à organiser sa conquête : il donna la charge d'amiral à Jacques Cessano, seigneur de Zara, et à Leustach (branche de la famille de Szapolyai) celle de gouverneur lieutenant de Slavonie, investit Jean Chuz de la dignité de ban de Croatie et Dalmatie, et rentra dans ses États, fier d'avoir joint à ses possessions tout un littoral d'un prix inestimable, au détriment d'une aristocratie marchande.

Tandis que sur ce point les Magyars cherchaient à se frayer cette grande voie, l'Océan, incomparablement supérieure à celles de terre, — car, comme le dit le poëte populaire anglais Byron, le voyageur ne lui imprime pas même les traces de son passage, — leur gouvernement ne laissait échapper aucune occasion d'agrandir ses possessions territoriales à l'orient. On sait déjà par l'histoire de Charles Robert (voir page 41) à quelle époque les Valaques ou Roumains pénétrèrent en Hongrie. Ceux qui ne se replièrent plus vers le sud, sous la conduite de Radul Negru, commencèrent à émigrer vers les années 1354-1359. « Au temps de Louis le Grand, dit Thuroczi [1], Bogdan Dragos, vayvode des Valaques, s'évada furtivement des contrées de Marmaros pour aller s'établir dans une autre région, nommée alors Cumanie, dépendant de la Hongrie, mais inhabitée à cause des fréquentes incursions des Tartares. » Étant à la chasse dans les Carpathes, Dragos aperçut un taureau qu'il tua, après l'avoir poursuivi jusque sur les plaines de la Moldavie actuelle, dont la fertilité lui inspira le projet d'y fixer sa nation. C'est sans doute pour éterniser la mémoire de cet exploit et de leur migration, que les Valaques prirent dès lors pour enseigne nationale une tête de taureau, emblème qu'ils ont conservé jusqu'à ce jour. Ils quittèrent d'autant plus volontiers la Hongrie, qu'attachés à l'église grecque, il leur convenait peu d'embrasser le catholicisme romain que Louis voulait leur imposer. Toutefois, ce prince les rendit tributaires dans leur patrie nouvelle, qu'on appela Moldavie, du nom d'une rivière qui l'arrose; et l'année suivante il invita le chef lithuanien, Théodore Kariatovics, à venir habiter avec ses sujets le pays de Marmaros, en lui conférant le titre de duc de Munkács, ville fortifiée de la Hongrie septentrionale : ces Lithuaniens furent les pères des Ruthènes hongrois d'aujourd'hui.

Toutefois, ces succès, ces victoires qui donnaient tant de relief à la nation, n'étaient encore que le prélude des grands travaux auxquels devait suffire ce grand homme. Quoique toujours préoccupé du soin de développer à l'intérieur

[1] *Chron. Hung.* III, c. 49.

la prospérité nationale par une bonne administration, il sembla trouver ses frontières trop étroites, et suivre la pente naturelle de son génie actif et de sa mission en prenant l'Europe entière comme un théâtre où son influence devait avoir le premier rang. Mais c'est l'Italie surtout qui fut son point de mire. Il devait être là comme le précurseur du grand capitaine qui, à deux reprises, releva dans ces belles campagnes les destinées de la république française. Au reste, il est peu de pages d'histoire qui, par le récit de glorieux faits d'armes et de traits d'héroïsme, aient plus d'analogie que celles des Magyars de cette époque et de la république gallique sous Bonaparte, général et consul.

Une foule de petits tyrans opprimaient alors ce beau pays. Ses peuples avaient continuellement sous les yeux l'exemple de leurs cruautés, de leurs ambitieuses extorsions, de leurs orgies qui de jour en jour se surpassaient en turpitude et soulevaient le mécontentement général de l'Europe. Barnabé de Visconti, seigneur de Milan, était un de ces hommes qui, après avoir vieilli dans l'intrigue, trouvent toujours les moyens d'étendre leur domination. Il lassa pourtant enfin la patience du pape Innocent VI, et plus encore celle d'Urbain V, homme rigide et vertueux, à l'avénement duquel le cardinal Talleyrand ne pouvait s'empêcher de s'écrier : « Enfin nous avons un pape! » Pour mettre un terme aux usurpations continuelles de Visconti, Urbain V pressa le roi de Hongrie d'intervenir dans les affaires d'Italie. Tous les princes de l'Europe briguaient alors à l'envi l'amitié des Magyars.

Louis, qui tenait au rôle de protecteur dans l'Italie, envoya une armée au secours de ses alliés, sous les ordres de Pierre Csudár, qui décida du gain de la bataille de Solara, en 1363, où fut vaincu Barnabé Visconti. Peu de temps après ce succès, la mort de Casimir vint augmenter sa tâche sans ralentir son activité, et lui faire acquérir de nouveaux titres de gloire qui, quoique contestés par quelques historiens, n'en sont pas moins solides.

Les Piast avaient régné en Pologne pendant un laps de cinq siècles, et Casimir fut le dernier de cette race qui donna des grands hommes et de grands rois à la nation polonaise. Il laissait après lui de justes regrets, surtout dans les classes populaires dont il avait amélioré le sort. Quoique trop adonné aux plaisirs et esclave de ses passions, il était brave de sa personne, laborieux et juste; d'autant plus grand qu'il faisait hautement l'aveu de ses défauts dont les effets ne se faisaient pas trop ressentir dans l'administration de l'État, parce que, rare appréciateur des hommes les plus capables et les plus vertueux surtout, c'était sur eux qu'il faisait tomber ses faveurs. Avant lui, il n'y avait presque pas de villes fortifiées en Pologne. Pendant son règne, qui dura trente-sept ans, on vit s'élever un grand nombre de villes, de châteaux et de villages bâtis avec élégance et solidité. C'est lui qui créa un tiers-état, celui des bourgeois; et si quelques-uns de ses successeurs avaient cherché à donner de la force à cet élément nouveau, la Pologne eût fait des progrès rapides. Mais Casimir ne fit l'œuvre qu'à demi, et la même main qui avait élevé cette classe intermédiaire, signait à la diète de Viszlicza (1347) des mesures funestes constituant une oligarchie puissante qui devait opprimer la bourgeoisie. Il commit encore deux autres fautes bien graves en politique : en fixant les clauses

du pacte de famille avec Louis de Hongrie, il n'exigea pas que ce prince vînt résider dans le pays au moins une partie de l'année, ce qui aurait mis son successeur plus en demeure de continuer son projet d'émancipation à peine ébauché; puis, sous l'influence toute puissante de sa concubine juive Esther, il donna l'entrée libre du pays aux juifs d'Allemagne et de Hongrie, véritable lèpre qui s'abattit sur le peuple des campagnes et le plongea dans la misère et la dégradation. Par là, il ne restait plus de place dans l'État que pour une aristocratie remuante, toujours en conflit avec la couronne. C'est bien avec raison que M. Lelevel appelle la Pologne de cette époque une république nobiliaire. Il ne faut chercher l'origine du mal qui alla s'augmentant sous le règne de Louis, que dans ces dispositions imprudentes de Casimir.

Une députation de la noblesse polonaise se rendit à Visegrád pour inviter le roi de Hongrie à venir prendre possession de la couronne, suivant la teneur des traités. Louis la reçut au milieu des barons de son empire : il parut d'abord hésitant et peu séduit de cette offre brillante, soit qu'il voulût par là connaître les intentions réelles des Polonais, soit que l'expérience de vingt-neuf ans de règne lui eût appris (et cette supposition est la plus juste sans doute) combien la tâche est difficile pour un roi qui veut le bien-être de ses peuples. Il répondit enfin : « Vous ne savez ce que vous demandez. » Se tournant alors vers les barons : « Et vous, dit-il avec vivacité, vous ne savez pas ce que vous me conseillez. » Puis, tirant ses motifs de comparaisons prises dans la religion, et qui lui étaient familières : « Deux troupeaux complétement distincts, continua-t-il, sont fort difficiles à conduire : c'est pour cela qu'on défend aux évêques de présider à deux diocèses. Lorsque l'empire romain ne comptait encore que quelques huttes, deux rois furent de trop pour le gouverner : je crains que pour deux grands empires un seul roi ne soit insuffisant. » La députation insista et finit par vaincre les répugnances du roi, qui se rendit en Pologne pour se faire couronner.

Les notabilités polonaises vinrent à sa rencontre jusqu'à Sandecz, ville située au pied des Carpathes. Mais il était malaisé de s'entendre sur le choix de la ville où le couronnement devait avoir lieu. Le pays était divisé en grande et petite Pologne : les uns voulaient qu'il eût lieu à Gnèze, berceau de la nation et des princes Lechs; les autres à Cracovie, alors plus splendide que son antique rivale. C'était là un champ d'intrigues pour les partis dissidents qui cherchaient à capter les faveurs royales. Mais Louis, imitant l'exemple de Vladislas Lokétek et de Casimir, opta pour cette dernière métropole, que d'ailleurs le saint-siége avait désignée pour cette cérémonie. Toutefois, il promit d'aller visiter l'autre capitale.

Avant le couronnement, le grand chancelier lui présenta les conditions réglées par le traité de succession. Louis s'engagea de faire restituer à ses frais tous les pays ravis à la Pologne; de n'accorder à aucun étranger ni dignités, ni charges publiques; de tenir compte aux chevaliers et hommes d'armes de toutes les pertes qu'ils pourraient éprouver dans les cas de guerre hors du territoire; enfin de n'établir de nouvel impôt ni sur les propriétés de la noblesse, ni sur celles de l'Église. Cette espèce de charte constitutionnelle,

acceptée déjà par le roi de Hongrie en 1355, est considérée comme le premier des *pacta conventa* de la Pologne.

Depuis Ziemovit, premier roi de la famille des Piast, jusqu'à la mort de Boleslas III, c'est-à-dire depuis 860 jusqu'à 1139, l'absolutisme avait été complet dans ce pays. Ce n'est qu'en 1180 qu'au synode de Lenczica, sous le règne de Casimir le Juste, les évêques, conjointement avec les palatins, châtelains et autres seigneurs, créèrent un sénat qui servit de conseil au prince et partagea le pouvoir. En Hongrie, un tel sénat existait déjà sous le règne de saint Étienne, l'an 1000. Une fois en possession de ce privilége, la noblesse polonaise s'en prévalut à son profit, et s'efforça de l'étendre. Un grand pas avait été fait au temps de Vladislas Lokétek (14 juin 1331), dans la première diète générale convoquée à Chenciny, où une partie de la nation agit par représentation : « Jusqu'à ce jour, dit M. Lelewel [1], un petit nombre de seigneurs puissants et de prélats seulement avaient joui de quelque influence dans l'État : dorénavant toute la noblesse appelée à participer aux mêmes avantages va agir et s'emparer des affaires du pays. » Cette concession, purement occasionnelle, n'eut force de loi qu'à l'avénement de Louis qui, en cela, ne faisait que rendre aux Polonais des droits que les Magyars exerçaient depuis 1231.

Après son couronnement, Louis, dont les prédilections se portaient, avant tout, sur la Hongrie, croyant d'ailleurs satisfaire aux vœux du peuple polonais, investit de la régence sa mère Élisabeth, et se retira. Polonaise, et sœur de Casimir, le gouvernement de cette princesse semblait devoir tout concilier et ménager les susceptibilités nationales; cependant il débuta sous de fâcheux auspices. Comme le roi s'était fait couronner dans la petite Pologne, ce fut un prétexte suffisant pour les seigneurs de Gnèze de lui créer des embarras. Cette arrogante aristocratie, qui l'avait reçu avec hauteur et méfiance, réclamait de lui des sympathies et des préférences qui se portaient plus naturellement sur la Hongrie. C'était chose impossible; Louis voulait régner, tandis qu'elle affectait l'omnipotence dans le royaume, au sein d'une continuelle anarchie. Aussi, ne pouvait-il accepter une situation si contradictoire : s'enchaîner aux caprices de la noblesse polonaise, c'était aliéner toute sa liberté d'action : or, aux termes de la convention, il était tenu de conserver, de revendiquer les territoires usurpés, de conquérir même, sans que l'aristocratie eût des charges à supporter, ni des devoirs sérieux à remplir envers lui : ainsi cette dernière avait tout à gagner sans qu'il y eût le moindre bénéfice pour la personne royale.

Donc il devait s'établir entre l'oligarchie polonaise et son nouveau roi une ligne de démarcation profonde : la régente n'y contribua pas peu par ses fautes politiques, ses folles prodigalités, et le spectacle des orgies et des immoralités dont la cour de Cracovie fut le théâtre. Digne sœur de Casimir, Élisabeth, malgré ses soixante-dix ans, conservait toutes les passions du jeune âge, et le peu de chances qui lui restaient de les satisfaire, en leur donnant plus de violence, leur imprimaient un caractère de haute immoralité.

[1] *Histoire de Pologne*. I, 74.

Déjà, huit années auparavant, ses folies amoureuses avaient failli mettre en feu l'Europe centrale en fournissant un texte abondant aux épigrammes de l'empereur Charles IV, que les ambassadeurs magyars provoquèrent en duel pour venger la mère d'un souverain qu'ils chérissaient. Le défi ne fut point accepté, et Louis s'unissant à Rodolphe, duc d'Autriche, et à Casimir, son beau-frère, fit à l'Empereur une déclaration de guerre qui promettait d'être d'autant plus acharnée que l'honneur personnel y était en jeu. On avait déjà franchi les frontières quand, sur les vives instances du légat romain, Pierre Corsini, il fut coupé court à cette querelle de ménage par un festin splendide, qui fut donné à Cracovie, et où Charles fit ses excuses au roi de Hongrie. Dans son gouvernement, la régente renchérit encore sur ses anciennes habitudes : la cour fut un foyer d'intrigues tout à l'avantage d'une jeunesse folle et vicieuse qui, profitant des faiblesses d'Élisabeth, supplanta les anciens hommes d'État du dernier règne : de là des mécontentements qui devaient se traduire en actes, surtout de la part des seigneurs de la grande Pologne, déjà blessés dans leur orgueil, qui mirent en avant de nouveaux prétendants à la couronne polonaise. Bientôt éclata la guerre civile, qui ne tarda pas à dégénérer en anarchie.

Au milieu de ces troubles si imprudemment fomentés (1375-1376), Louis éleva Vladislas duc d'Oppole, polonais d'origine et neveu de Casimir, à la dignité de régent de la Russie-Rouge, après l'avoir déjà magnifiquement doté en Pologne. Cette mesure avait deux objets : d'abord l'incorporation de ce pays au royaume de Hongrie, d'après les conditions déjà stipulées; et puis il espérait que ses conseils remettraient dans la bonne voie sa mère qu'égaraient d'ambitieux courtisans. Le roi de Hongrie tenait en grande estime et amitié ce prince qui, quoique d'origine étrangère, occupa pendant quelque temps, et contrairement à la constitution magyare, le poste important de palatin de Hongrie.

Sur ces entrefaites fut convoquée une diète polonaise dans la ville hongroise de Cassovie, où la proposition royale de rétablir l'ancien impôt *poraldne* ne causa pas peu de surprise. Le roi, profond diplomate, espérait par cette habile manœuvre obtenir une concession essentielle touchant la succession, et subvenir en même temps aux frais qu'exigeait la pacification du pays; mais il comptait sans l'avarice de la noblesse, qui croyait avoir tout gagné quand elle était exempte d'impôts, et semblait s'inquiéter peu d'une anarchie permanente qui, de déchirements en déchirements, devait faire de la Pologne la proie du despotisme. Aussi, les seigneurs polonais ne donnèrent point dans le piége, et ils sacrifièrent volontiers les intérêts de la patrie pour garder intactes leurs prérogatives. La diète abolit (1374) la loi salique, se chargea d'une partie de l'impôt, et conféra au roi le droit de désigner une de ses filles pour héritière de la couronne, alors que celles de Casimir en avaient été exclues du vivant de ce roi. Ainsi résistance d'une part, concession de l'autre : il n'en est pas moins vrai qu'une noblesse inspirée par des motifs plus élevés eût mieux aimé subir l'ancienne taxe que déchoir dans son droit d'élection.

En même temps Louis, reconnaissant qu'Élisabeth ne pouvait qu'aggraver

une situation rendue si difficile déjà par ses faiblesses, la rappela (1375). Mais, l'année suivante, une grande députation vint l'inviter à reprendre le pouvoir. Depuis son départ, Cracovie avait perdu tout éclat, toute animation : ce qui ne pouvait convenir à une noblesse dominée par ses goûts pour le faste et les plaisirs. On la ramena au milieu des plus vives acclamations, juste au moment où les Lithuaniens faisaient des irruptions dans le pays. L'épouvante fit tout à coup place à l'allégresse. Mais Élisabeth rassura son entourage : « Soyez sans crainte, dit-elle, le bras de mon fils est assez long, fort et puissant, pour faire trembler les Lithuaniens et tous les peuples voisins. » En effet, le roi de Hongrie se portant rapidement contre les envahisseurs les réduisit à laisser la Pologne tranquille. Cependant les Magyars durent encore se mettre en campagne contre les ducs de Podlachie et Vladomir, et réunis d'abord à l'armée polonaise, qui devait bientôt se détacher, ils opérèrent avec tant de vigueur que le duc Kjeystut vint lui-même dans leur camp implorer son pardon et la paix que son ennemi, toujours généreux jusqu'à l'indulgence, lui accorda sous d'honorables conditions : sujet de murmure pour les Polonais, qui se fussent accommodés d'un agrandissement conquis sans efforts et sans frais de leur part. Ce fut aussi à cette occasion, qu'après avoir retiré le vasselage de la Russie-Rouge à Vladislas, en lui donnant en échange les possessions dévolues à la couronne polonaise par suite de la mort du duc de Stettin, Louis incorpora ce grand duché à ses États, et lui donna pour gouverneur le vaillant Pierre Csudár en qualité de ban ou vayvode. Les Polonais ne se récrièrent nullement contre cet acte légal et conforme aux conventions stipulées sous le règne précédent. Tout ce que les historiens contemporains opposent à ce fait n'a donc aucune valeur historique.

Caractère doux et conciliant, mais fort en volonté pour tout ce qui était juste, Louis ne pouvait tenir longtemps dans un pays livré presque toujours à l'anarchie. Entre ces oligarques, grands et petits, turbulents et jaloux les uns des autres, qui se faisaient constamment la guerre, il n'y avait pas de place pour son autorité, seul élément modérateur qui eût pu ramener l'ordre. Tel est le motif qui lui fit remettre ce soin à d'autres mains. Mais c'est en vain qu'il conféra la régence au Polonais Vladislas, après avoir encore une fois rappelé sa mère. Vladislas fut impuissant et l'anarchie ne fit que grandir. En vain révoqua-t-il ce prince, croyant enlever à la noblesse tout prétexte d'agitation; le mécontentement prit des proportions formidables.

Enfin, désespéré de tant d'efforts inutiles, Louis convoqua, le 24 mars 1381, une diète polonaise à Bude, et investit du gouvernement Zavicza, évêque de Cracovie, et deux autres seigneurs. Les Polonais durent vivement regretter cette mesure dont ils étaient la principale cause. A la place de l'honnête Vladislas, ils eurent à subir le joug de fer d'un prélat orgueilleux, dont ils ne furent délivrés que par un événement qu'on pourrait qualifier de châtiment divin : ce vieillard débauché périt en tombant d'une échelle, comme il poursuivait une jeune fille qui, pour échapper à ses violences, s'était réfugiée dans un grenier à foin.

Constamment déçu dans les espérances qu'il avait fondées sur la Pologne,

le roi de Hongrie dut enfin l'abandonner au sort que les barons lui avaient si fatalement préparé. Il tint encore une diète à Ó-Zólyom (Altsohl) (26 juil-


(Château de Ó-Zólyom.)

let 1382), et lui présenta sa fille Marie, la reine future, et son fiancé Sigismond, fils de l'empereur d'Allemagne, Charles IV. Ne pouvant espérer pour longtemps l'union des deux pays, il avait du moins voulu donner au royaume qu'il voyait échapper à l'influence hongroise un gage de ses bonnes dispositions, en lui destinant celui de tous les princes européens qu'il jugeait le plus digne d'obtenir la main de sa fille. Ainsi se préparait, même de son vivant, la scission des deux États : fait inévitable! En effet, quel point de contact pouvait-il exister entre deux peuples, l'un avide de gloire sans doute, mais aussi réfléchi que magnanime, l'autre toujours belliqueux et brave, mais remuant, indocile, et prompt à subir les impressions les plus diverses?

Les historiens modernes ont accusé Louis le Grand d'insouciance envers la Pologne. On lui fait un reproche d'avoir chargé d'impôts la noblesse. Mais ce blâme n'est pas sérieux. N'était-il pas juste d'établir des charges financières sur cette classe, la plus favorisée sous le rapport des honneurs et de la fortune, qui se débattit toujours avec un acharnement sans exemple contre une réforme la plus équitable de toutes, et n'avait pas même voulu fournir les moyens nécessaires pour repousser l'invasion lithuanienne[1]? On allègue aussi que les résistances venaient des trop grandes faveurs accordées aux Magyars que leur chef direct investissait, disent ses détracteurs, des premières dignités.

[1] J. A. Fessler, *Histoire des Hongrois*. III, 429.

Et cependant nous voyons tour à tour des nationaux à la tête du gouvernement polonais, Vladislas, par exemple, qui cumula les fonctions de régent avec celle de palatin de Hongrie. Si la Pologne fut en proie à des dissensions intestines qui hâtèrent sa décadence, il faut s'en prendre à l'ascendant d'une aristocratie hautaine, prodigue et avide tout à la fois, et aux bévues de Casimir le Grand, qui déshérita lui-même ses filles. Toutefois sa chute était ajournée encore, et son nom ne fut jamais plus respecté au dehors que pendant son union avec le royaume de Hongrie.

Des grands hommes provoquent ou entraînent de grands événements, comme de grandes nations, en donnant naissance à une multitude de peuples, fondent et bouleversent de vastes empires.

La nation hunnique appartenait à cette grande race qui, tantôt sous le nom de Huns-Mogols, tantôt sous celui de Huns-Blancs, remplit l'histoire de ses glorieux faits d'armes, et fit déborder sur l'Europe ses nombreux essaims de guerriers. Parmi les diverses branches qui se détachèrent de cette souche primitive, on peut compter les Turcs qui habitèrent longtemps le Turkestan et les régions voisines de la Chine septentrionale, et se confondirent avec la race connue vulgairement sous le nom de Tatars. Vers le x[e] siècle, ils vinrent se fixer en Perse et dans l'Asie Mineure, entraînant avec eux des peuplades alliées ou soumises. Les Turcs formèrent dans ces contrées de nombreuses dynasties, dont les plus célèbres sont celles des Gaznévides, des Seldjoucides et des Ottomans. Ces branches de leur nationalité se subdivisaient en d'autres connues sous les noms de Khazars, Uzes, Ounigours, plus ou moins attachées par des liens de consanguinité au peuple magyar. Lors du démembrement de l'empire seldjoucide de Roum, l'émir ou chef Othman, ou Osman, s'établit avec ses guerriers vers 1300, à Karahissar (Apamée), en Phrygie, et prit le titre de sultan, après avoir tout à la fois donné son nom (Ottoman) à son peuple et à sa dynastie. Ses deux successeurs donnèrent à cet empire naissant une grande extension : Orkan conquit toute l'Asie Mineure et porta ses armes en Europe l'an 1355.

L'approche de ce peuple fataliste en guerre et terrible dans l'attaque, engagea le roi de Hongrie à prendre ses mesures pour le maintien de l'intégrité des pays situés entre ses États et l'empire d'Orient, qui penchait vers sa ruine. Aussi, lorsque Sisman, prince des Bulgares, fut battu par Amurat, neveu d'Osman (1364), Louis se mit en campagne pour sauvegarder les anciens droits de la couronne hongroise sur la Bulgarie. Ses travaux furent couronnés d'un succès complet par la prise de Viddin, et par une victoire gagnée sur les Valaques rebelles, et le commandement de ce pays fut commis, pendant quelque temps, aux soins de Denis Laczkófi d'Apor.

Pendant que les empereurs Andronic et Paléologue s'épuisaient en vains efforts, au milieu des intrigues et des fastueuses corruptions de la cour byzantine, pour ajourner la triste fin du plus bel empire du monde, les Ottomans marchaient de triomphe en triomphe. Néanmoins le danger imminent n'ouvrait pas encore les yeux à ces Romains dégénérés et ployant sous le faix de leur grandeur avilie par tant de vices : au lieu de s'appuyer sur les chrétiens

des pays limitrophes contre des envahisseurs si dangereux, ils se les aliénaient et creusaient ainsi de leurs propres mains la tombe où devait s'engloutir l'empire d'Orient. Engagé dans une guerre contre Duchan, empereur des Serbes, Jean Kantacuzène, régent de l'empire, commit une faute que, malgré la plus triste expérience, l'Autriche n'a pas craint de renouveler de nos jours. Pareil à l'homme qui ne raisonne pas sur le choix de ceux qu'il appelle à son aide, fussent-ils ses ennemis, tant il est aveuglé par le désir de conserver une existence précaire, le régent demanda des secours aux Ottomans : politique d'abaissement qui aurait dû suggérer à la maison de Hapsbourg de sérieuses réflexions. Que l'on compare en effet cette époque avec la nôtre : les noms des acteurs sont différents, mais les rôles sont les mêmes. L'appui des Turcs au XIVe siècle équivalait à celui des Russes aujourd'hui. Quand une puissance marche vers son échelle ascendante, elle n'embrasse ses prétendus amis que pour mieux les étouffer. Orkan, joyeux d'aider à la décomposition mutuelle de deux États qu'il voulait absorber, s'empressa de fournir des guerriers qui, au lieu de prêter main forte à leurs alliés, dévastèrent le pays et prirent définitivement possession de plusieurs places importantes qu'ils gardèrent sous les prétextes les plus frivoles.

Orkan vint à mourir : la mort de Soliman, son fils aîné, prince de la plus haute espérance, avait hâté sa fin ; dès lors Amurat, frère puîné de Soliman, monta sur le trône des Osmanides. Jeune, ambitieux, actif, et plein de qualités éminentes, le nouveau sultan, créateur de la redoutable milice des janissaires, ne voulut point se borner au rôle intermédiaire que ses prédécesseurs avaient joué en Europe ; il prétendit parler et agir en maître à la face de cet empire, dont jusqu'à lui les sultans n'avaient guère été que les alliés, et Constantinople trembla. Aussi, l'empereur Jean Paléologue ne croyant pas pouvoir soutenir la lutte contre un ennemi si terrible avec l'appui plus que problématique des peuples voisins, tous désaffectionnés par une politique tout à la fois cauteleuse et absolutiste, fit un appel au Saint-Père, s'engageant à rentrer au giron de l'Église romaine, s'il lui procurait l'assistance des rois d'Occident. C'était réclamer une croisade européenne contre l'élément islamite qui venait hardiment poser ses tentes sur les débris de l'antique civilisation. Le croissant planait déjà dans le voisinage de la ville de Constantin, et il fallait d'immenses efforts pour l'empêcher de dominer le monde. Mais l'enthousiasme des croisades s'était refroidi ; les secours n'arrivèrent pas, et la seule ressource qui restait enfin au faible empereur, c'était de s'adresser au puissant roi de Hongrie. Louis reçut l'impératrice et les ambassadeurs grecs, et plus tard l'empereur lui-même avec les plus grands égards ; il promit aussi, pour complaire au saint-siége, de marcher contre les Ottomans, à la condition néanmoins que les autres souverains imiteraient son exemple, parce qu'il ne voulait pas mettre sur les bras de son peuple seul les charges et les périls d'une guerre sanglante. Malheureusement, Paléologue manquait de ressources financières pour aller faire connaître ces conditions à la cour de Rome, et les Grecs schismatiques, pleins d'une invincible aversion pour la suprématie papale, se montraient peu disposés à lui en fournir. Au milieu de ces temporisations forcées.

les princes alliés se dégagèrent avec bonheur de leurs promesses, et tout le fardeau retombait dès lors sur les Magyars. Mais Louis ne voulut point assumer une telle responsabilité : il était d'ailleurs indisposé contre le pape, qui lui avait interdit de prélever une légère dîme sur les biens ecclésiastiques pour couvrir les frais de ses entreprises guerrières.

En attendant, Amurat occupait la Bulgarie et une partie de la Servie, semant pour ainsi dire à chacun de ses pas les germes de ces luttes acharnées qui s'engagèrent entre les Magyars et les Turcs, et qui n'ont rien de pareil dans l'histoire que les fameuses guerres puniques, suprême effort de Rome et de Carthage.

C'est un fait bien étrange qu'avec son coup d'œil si sûr, sa rare prévoyance, Louis n'ait pas deviné par avance l'orage que la race turque allait bientôt déchaîner sur l'Europe avec ses migrations sans cesse renouvelées, qu'aiguillonnèrent tout à la fois l'amour du butin, l'enthousiasme de la victoire et le fanatisme religieux; sans cela, nul doute qu'il n'eût conjuré le mal dès son principe. Mais la politique tortueuse de Byzance, l'orgueil de son clergé, l'opiniâtreté dogmatique de ses peuples, lui inspiraient les plus vives répulsions, et la crainte lointaine des progrès de l'islamisme s'effaçait devant l'appréhension naturelle d'aider au triomphe d'une puissance dont l'infidélité était devenue proverbiale, comme la foi punique dans les temps anciens. D'ailleurs, il avait contre les Turcs des garanties personnelles qui pouvaient alors lui paraître suffisantes : la Bosnie et la haute Servie, gouvernées par des vassaux attachés à la couronne hongroise, étaient des remparts assez solides pour mettre la Hongrie à l'abri de tout péril momentané.

Au reste, Louis, à cette époque, avait à cœur des affaires qu'il regardait comme plus importantes. La puissance magyare gravitait vers deux points : la mer Noire et l'Adriatique; mais la Dalmatie et l'Italie étaient des pays plus intéressants et offrant plus de ressources de toute nature que les contrées si dévastées de l'Orient.

Toutefois, le sénat de Venise, ennemi plus dangereux que les bandes fanatiques d'Othman, ne devait pas laisser les Magyars tranquilles, « tant, dit l'excellent historien Fessler, qu'il dominerait sur l'Adriatique, et que la Hongrie ne pourrait lui opposer une force navale égale à la sienne. » Venise en avait déjà reconnu la nécessité, quand elle s'obligea, bien à regret, de mettre à la disposition de son heureux rival vingt-quatre galères complétement équipées. Louis, profitant du moment où il promit son assistance à Paléologue, réclama du sénat l'exécution de cet article du traité ; mais l'astucieuse Seigneurie, fermement résolue d'entraver par tous les moyens la création d'une flotte hongroise, et craignant de voir les galères promises tourner à sa propre ruine, négocia, traîna l'affaire en longueur, et de subtilités en subtilités, finit par manquer formellement à ses engagements.

Dans cet état de choses, François Carrare, seigneur de Padoue, ennemi juré de Venise, et toujours en querelle avec la superbe ville pour quelque territoire, invoqua l'appui du roi magyar qui ne pouvait lui manquer, car ce dernier avait tout à la fois à venger un ami et sa propre cause. La guerre entre le

seigneur de Padoue et Venise éclata en mai 1372; elle fut désastreuse pour Carrare, jusqu'à ce que le vayvode de Transylvanie, Étienne Laczkófi d'Apor, vint avec une armée hongroise, forte de douze mille cavaliers, qui culbuta les Vénitiens et fit prisonnier leur général Thadée Justiniani. Mais ils ne tardèrent pas à prendre leur revanche : renforcé de cinq mille fantassins levés dans les provinces turques-morlaques, Albert de Corregio, général stipendié de Venise, éleva des redoutes si formidables autour de la ville de Trévise, que la cavalerie hongroise ne pouvait qu'échouer en s'y heurtant. Étienne Laczkófi, batailleur plutôt qu'habile et prudent capitaine, devint furieux de la résistance et commit, par son opiniâtreté à vouloir l'impossible, des fautes qui tournèrent au profit de l'ennemi. Dans cette occasion funeste où elle combattait à découvert et dans la plus fausse position contre des rivaux invisibles et frappant à coup sûr, l'armée magyare essuya un de ses plus grands échecs, et plusieurs de ses généraux tombèrent au pouvoir des Vénitiens. Ce désastre aggrava la position de Carrare, qui dut accepter un traité dicté par les vainqueurs, et dans lequel le roi de Hongrie fut omis à dessein, car les conditions humiliantes qu'il renfermait eussent suffi pour le pousser à une déclaration de guerre perpétuelle. Mais si, dans ce moment, cette satisfaction donnée à son amour-propre lui faisait abandonner la cause d'un allié et d'un ami qu'il aurait dû venger, c'est parce qu'il mûrissait des projets d'une haute portée.

Louis n'avait jamais renoncé à ses droits de succession sur le royaume de Naples; c'est dans cette vue qu'il nomma son neveu Charles, fils de Louis de Gravina, lieutenant-général de Dalmatie. Élevé à la cour de Bude, après la mort de son père, Charles fut désigné, en dépit du roi de Hongrie, comme successeur à la couronne de Naples par la reine Jeanne elle-même, qui était restée sans enfants. Or, il importait à son royal protecteur d'avoir la première influence sur le gouvernement de cet État, pour ravir aux Vénitiens la prédominance maritime qu'ils s'arrogeaient au détriment des forces navales de la Hongrie. Il avait aussi à déjouer les tentatives de Louis d'Anjou, frère de Charles V, roi de France, autre aspirant à la couronne napolitaine. C'est dans ce but qu'il envoya à la cour de France une brillante ambassade, composée d'Étienne, évêque de Zagabrie, du ban Pierre Csudár et du chevalier Simon de Pod, afin de proposer un mariage entre une de ses filles et Louis, comte de Valois, fils puîné de Charles V. Cette combinaison entrait parfaitement dans les desseins du gouvernement français.

Mais, bientôt après, Catherine, la fiancée de Louis de Valois, mourut, et le roi de Hongrie interrompit toute démarche auprès de Charles V, parce qu'il tenait en réserve pour ses deux autres filles, Marie et Hedvige, les couronnes de Hongrie et de Pologne, plus importantes que celle de Naples. Cette circonstance le rattacha aux intérêts de Charles de Durazzo, son élève, qu'il avait d'abord combattu au profit de Catherine; il autorisa même ce prince à se rendre à Naples avec ses deux enfants, Jeanne et Ladislas. Ils allèrent assister aux quatrièmes noces de la reine Jeanne, qui, toujours disposée à cacher sous le voile sacré du mariage la variabilité de ses amours, épousait Othon de Brunswick, quoique âgée de quarante-neuf ans.

Chemin faisant, Charles intervint, d'après l'avis de son oncle, entre Venise et le duc d'Autriche, qui se faisaient la guerre, pour les amener à signer une trêve; ce n'était qu'un ajournement à une lutte inévitable : car le négociateur, tout en engageant ses alliés à la paix, leur donnait sa parole qu'avant peu les Magyars se chargeraient de châtier l'insolence de la Seigneurie de Saint-Marc, qui, rassurée par ses derniers succès, suscitait toujours à ses voisins des difficultés nouvelles, des entraves à leur commerce et à leur développement maritime : c'est ainsi qu'elle prohiba l'entrée du sel dalmato-hongrois dans les États vénitiens. Il y en avait assez pour réveiller les susceptibilités de Louis : voulant néanmoins mettre le droit de son côté, il députa (1378) l'évêque de Cinq-Église, dont la conduite rappelle celle de Fabius lorsqu'il dit au sénat de Carthage : « Je vous apporte la paix ou la guerre : choisissez ! » Le prélat magyar parut avec la même fierté noble et calme devant l'orgueilleuse Seigneurie, et son allocution eut le même laconisme, la même énergie : « Le roi de Hongrie, dit-il, vous invite à la paix : si vous la rejetez, notre mandat expire et nous vous déclarons la guerre, tant en son nom qu'en celui de ses alliés. » Les négociations n'étaient pas closes, que déjà une ligue formidable se formait pour la ruine de Venise; toutes les haines de ses rivaux venaient s'unir au ressentiment de François Carrare. Avant toute puissance italienne, figurait Gênes, émule maritime qui, depuis plus d'un siècle, n'avait cessé d'ensanglanter les mers dans des combats à outrance pour ravir aux Vénitiens le sceptre du commerce; venaient ensuite le patriarche d'Aquilée, le plus ancien ennemi de la république; les seigneurs de Vérone et de Padoue, ses plus proches voisins; la ville d'Ancône, la reine de Naples, et enfin le roi de Hongrie, qui était à la fois la tête et le bras, l'inspirateur et le moteur de la ligue. Tels étaient les ennemis que Venise allait avoir à combattre à la fois : c'était le thême anticipé de l'alliance continentale de Napoléon dirigée contre la prépondérance britannique.

Les faits suivirent de près la menace, et le vayvode Horváth, joignant l'armée de Carrare avec cinquante mille cavaliers, envahit le territoire de la république, intercepta toutes les communications de la capitale. Mais la coopération des Génois ne fut pas heureuse : battue par le valeureux Pisani, leur flotte se réfugia dans le port de Trau, où le ban de Dalmatie Nicolas Szécs faisait de vains efforts pour repousser les Vénitiens. Mécontent de cette guerre menée sans plan et sans ensemble, le roi de Hongrie se retira dans la vallée de Diósgyeor, où il médita de nouveaux projets que lui suggéraient les événements survenus à la cour papale. De deux pontifes élus à la fois, Clément VII et Urbain VI, l'un, le Français, soutenait la cause de sa nation, alliée avec Jeanne de Naples, l'autre, l'Italien, celle de la maison Anjou-Magyare. Appelé par le pape italien et investi du mandat de Louis, Charles de Durazzo se mit en campagne avec dix mille Hongrois, d'abord pour combattre les Vénitiens, ses ennemis personnels, et puis pour conquérir le trône de Jeanne. L'appui du pontife et cette énergique démonstration semblaient promettre de réduire à néant les intrigues des cours étrangères, d'autant plus que l'illustre Doria venait pour réparer l'affront subi naguère par le pavillon génois. Il prit la plus

éclatante revanche à Pola, où la flotte vénitienne fut anéantie. Après ce désastre (1379) Venise, à peu près abattue, se trouvait à la merci des vainqueurs. Doria pénétra jusqu'à Malamocco, et au lieu de l'étendard de Saint-Marc déchiré, on vit flotter sur la place de Chiozza les drapeaux magyar, génois et padouan. Si l'amiral eût suivi les conseils de Carrare, qui le poussait à une attaque immédiate sur Venise, c'en était fait de la république. Mais il compromit ces premiers avantages par sa lenteur, peut-être calculée, et par la réponse hautaine qu'il fit aux ambassadeurs vénitiens. Laisser respirer Venise quand on l'insultait, c'était lui donner le temps de se recueillir en elle-même pour un effort désespéré. De son côté, Charles de Durazzo, travaillé tout à la fois par d'habiles agents de la république et par le pape Urbain VI, qui, dans l'espoir de s'affermir avec son appui sur le trône pontifical, l'appelait à la couronne de Naples, avait hâte d'aller jouir des bénéfices de son investiture. Pressé de partir et dénué de fonds, il donna aux ambassadeurs vénitiens, moyennant une forte contribution, la faculté de ravitailler les places de Venise et de Trévise : les commissaires des alliés protestèrent contre cette concession, la traitant d'acte arbitraire et même de trahison. Quant aux ouvertures que le Sénat lui fit pour la conclusion de la paix définitive, Charles déclara s'en remettre à la décision du roi de Hongrie.

Mais ce qui contribua le plus sans doute au salut de la républiqne menacée, c'est la rivalité qui se manifesta entre les Magyars et les Génois au moment de sa chute probable. Chacun voulait Venise pour soi, et semblait agir pour son compte particulier dans une affaire engagée de concert dès le principe. Tels sont les motifs qui déterminèrent les Magyars à prendre les devants pour dicter aux Vénitiens des conditions qui, d'ailleurs, ne pouvaient être acceptées. Suivant la teneur de ces conditions, Venise devait payer les frais de la guerre, évalués à 5,000 ducats; livrer pour sûreté du paiement les pierreries du trésor de Saint-Marc et la couronne ducale; se reconnaître tributaire de la Hongrie et lui payer 50,000 ducats annuels pendant cinq années; soumettre l'élection du doge, librement faite par ses concitoyens, à la sanction du roi magyar; enfin, il était exigé que, dans les grandes solennités publiques, l'étendard hongrois fût arboré sur la place de Saint-Marc avec celui de la république. Ces propositions de Louis, plus clément que ne devait l'être plus tard le général Bonaparte, n'eurent aucune suite, pas plus que les offres auxquelles on s'était résigné pour obtenir la paix. Les alliés se montrèrent inflexibles, et le gouvernement vénitien, réduit à l'extrême, résolut de s'ensevelir sous les ruines de sa capitale plutôt que de traiter au prix de sa déchéance : son énergie le sauva. Au reste, on a pu maintes fois remarquer dans l'histoire que cette constance inébranlable dans l'adversité est plus spécialement l'apanage des peuples libres ou dotés au moins de fortes institutions : Sparte et Rome en ont donné l'exemple.

L'année suivante (1380), s'ouvrit la troisième campagne magyare, sous les ordres du général Benoît Kapolya, qui vint investir Trévise avec ses escadrons. Mais, pendant ce temps, Doria se laissant enfermer avec sa flotte à Brondolo, dut se rendre presque sans coup férir à l'amiral Pisani, sauveur de la

république vénitienne. Cette défaite fut le signal d'une retraite générale, d'autant plus précipitée de la part des Hongrois que Louis commençait à éprouver des inquiétudes sérieuses au sujet de la succession de Naples.

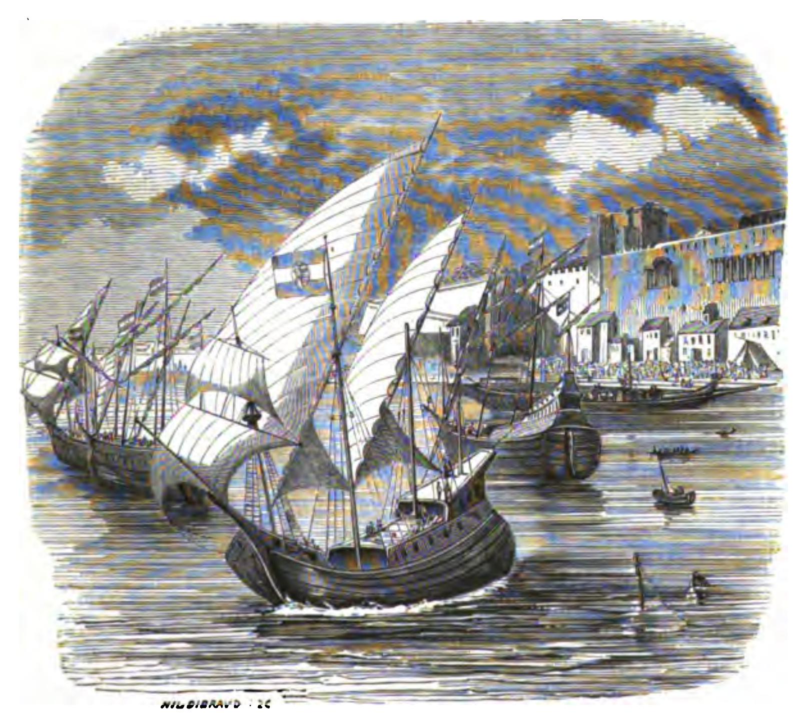
Le comte de Savoie, Amédée VI, dit le Vert, et la république de Florence, choisirent ce moment pour se porter comme médiateurs entre la Seigneurie et ses adversaires. Au congrès de Turin (8 mai 1380), ils arrêtèrent les clauses d'un traité qui fut signé et accepté, avec quelques modifications, par le roi de Hongrie : il y était convenu que Venise, réduite à ses lagunes, ayant abandonné déjà la Dalmatie et le Trévisan, n'avait plus aucune cession à faire; que le seigneur de Padoue devait restituer à la Seigneurie les places de Cavarzère et Moranzano; de son côté, le roi de Hongrie renonçait à la possession de l'île de Pago, dans le golfe de Quarnero, à l'exportation du sel de Slavonie et Dalmatie, à la navigation de l'Adriatique entre Capo-d'Istria et Rimini, ainsi qu'aux transactions commerciales dans ces parages; les Vénitiens, de leur côté, s'obligeaient à ne pas entrer dans les ports hongrois; à remettre la ville de Cattaro, et à payer durant cinq ans à la Hongrie un tribut de 7,000 ducats. Ainsi se terminaient les mémorables campagnes d'Italie : elles n'eurent pas sans doute pour résultat la destruction de la république de Venise, mais elles matèrent son orgueil, entravèrent le développement de sa puissance, et furent aussi brillantes, aussi glorieuses pour la Hongrie, que l'ont été pour la France celles de l'année 1800.

Déjà, avant la dissolution de la ligue italo-magyare, Clément VII et Jeanne poussaient plus que jamais le roi de France Charles V à mettre son frère Louis, duc d'Anjou, sur le trône napolitain. Par bonheur, pendant que celui-ci perdait un temps précieux à Avignon, le roi de France mourut; et dès lors, le prétendant à la couronne de Naples fut obligé de rester dans le pays pour faire partie de la régence pendant la minorité de Charles VI. Cette circonstance servit admirablement Charles de Durazzo qui, avec l'armée hongroise conduite par Jean Horváth et les contributions qu'il préleva, trouva les moyens de toucher rapidement au but. Quand il arriva devant les portes de Naples la ville était en pleine anarchie et presque sans défenseurs : à peine Othon de Brunswick tenait la campagne avec quelques détachements, et la reine, terrifiée, s'était enfuie dans le château de Castel-Nuovo. Ainsi, le moment était décisif pour Durazzo. Sur son ordre, plusieurs cavaliers passèrent à la nage une anse de mer, et se présentèrent devant la porte *del Mercato*, où la population les reçut avec de grandes démonstrations de joie : dès lors, révolution et conquête ne furent qu'une seule et même chose; car, bientôt après la reddition volontaire de Naples, Othon de Brunswick fut battu et fait prisonnier.

Charles se montra d'abord indulgent pour la reine; mais ayant appris qu'elle projetait de reconquérir son trône avec de nouvelles forces qui arrivaient de Provence, il manda vers Castel-Nuovo quatre cavaliers magyars, vengeurs du malheureux André, et porteurs de ce fatal cordon tissu des mains de Jeanne pour l'accomplissement de son meurtre conjugal (22 mai 1382): cet instrument funèbre servit à sa strangulation, dans le moment même où elle implorait de

la clémence divine le pardon de ses crimes. Ainsi la justice humaine avait enfin raison de cette reine meurtrière, dont les crimes furent si odieux, qu'il eût mieux valu la voir comparaître inviolée devant le tribunal austère de la Providence.

La cause hongroise triomphait donc en Italie malgré les obstacles qu'on lui suscitait de toutes parts; mais Louis ne devait pas survivre à ce dernier succès qui marquait la fin d'un règne glorieux. Les messagers de Charles le trouvèrent presque mourant au château de Visegrád, et c'est la reine qui, en son nom, donna des ordres pour que les villes dalmates envoyassent à l'appui du nouveau roi de Naples tout ce dont elles pourraient disposer en troupes et en vaisseaux. Un fait certain résulte de cette ordonnance, c'est que les forces navales des Magyars avaient rapidement acquis un développement considérable. Sans cela, comment aurait-on pu disposer d'une chose qui n'existait pas? Ils avaient, à n'en pas douter, suivi la trace des Romains qui, sur le modèle d'une galère capturée sur les Carthaginois, créèrent une flotte capable, au bout de quelques mois, d'anéantir la métropole de l'Afrique, la reine de la Méditerranée.



(Flotte hongroise).

Bientôt après, les ambassadeurs de Charles franchirent la Save, heureux d'annoncer au héros magyar le succès complet de leur maître. Mais, hélas! le grand souverain, l'âme dirigeante de tant de glorieuses entreprises, avait

cessé de vivre. Le deuil était général dans le pays : c'est qu'il pleurait non-seulement un grand souverain, mais encore un homme qui, tout titre mis à part, était, par son caractère, une des gloires de l'humanité. Louis le Grand, une des plus remarquables figures de l'histoire magyare, fut un prince unique pour son temps et rare pour cette époque du moyen âge qui conservait encore un dernier vestige des rouilles de la barbarie. Magnifique sans ostentation, grave sans austérité, mais plein de douceur et d'affabilité, sa carrière fut une longue série de prospérités dont il se montra constamment digne; et nul chagrin, nulle émotion ne vint jamais troubler la sérénité de son âme. Inaccessible à la colère, il n'en subit les impressions qu'une fois en sa vie : c'est lorsqu'il se montra si sévère envers Charles de Durazzo, à la réception d'Averse. Mais alors il n'y avait pas chez lui un élan de passion personnelle : c'était le cri du sang et de la justice qui débordait de sa poitrine indignée. Avec de telles dispositions, sa vie publique et privée devait rester et resta sans tache devant Dieu et son peuple. Son esprit offrit l'heureuse harmonie de la culture italo-française alliée à l'énergique exubérance du génie magyar. Grand comme roi, comme homme d'État il fut peut-être plus grand encore par les qualités du cœur, celles qui rendent l'homme si précieux à ses semblables, qu'il soit monarque ou citoyen. La Hongrie porta son deuil pendant trois ans, anticipant, par ce témoignage de ses regrets, sur les siècles de glorieuse mémoire qu'il laissait après lui. Sa dépouille mortelle fut transportée solennellement (1382) à Albe-Royale, tombeau des rois magyars comme Saint-Denis fut celui des Capets.

L'Europe entière avait eu les yeux fixés sur Louis, qu'elle saluait durant sa vie du surnom de Grand; elle s'émut profondément à la nouvelle de sa mort, d'autant plus qu'il ne laissait pas d'héritier mâle pour gouverner cet immense État, qui s'étendait de la Baltique aux portes de Byzance, et de la mer Noire jusqu'au golfe de Naples, englobant en un seul faisceau la Hongrie, la Pologne, une partie de la Russie, la Transylvanie, la Moldavie, la Valachie, la Bulgarie, la Servie, la Bosnie, la Dalmatie, la Croatie et la Slavonie.

Ami de la centralisation, principe élémentaire et moteur actif au début du progrès, Louis choisit, pour résidence fixe, Visegrád, véritable Alhambra de la seconde dynastie, situé, sur les bords du Danube, entre Bude et Strigonie, au milieu d'une contrée riante entrecoupée de montagnes remarquables par le luxe de la végétation et par l'aspect romanesque des sites. Le nom de Visegrád est d'origine slave; néanmoins, il y a tout lieu de croire que les Romains y avaient jeté des fortifications, pour tirer parti de cette position avantageuse au point de vue stratégique. Dignes représentants et imitateurs d'une race qui, à l'occident, déblayait avec tant de gloire la route du progrès, les princes de la maison d'Anjou jugèrent à propos de rompre avec les habitudes des premiers rois de Hongrie qui, fidèles à la tradition asiatique empreinte d'une espèce de patriarchalisme républicain, changeaient à chaque instant de résidence pour surveiller la marche de leur gouvernement. Devançant leurs contemporains dans la science politique, les Angevins comprirent tout ce qu'il y avait d'importance, pour imprimer de la vigueur et de l'activité aux affaires du

pays, à créer un centre où les nouvelles devaient converger de tous les points, et d'où tous les ordres partiraient avec les témoignagnes de satisfaction ou de mécontentement, de munificence ou de sévérité des chefs de l'État. Ainsi, Charles Robert quitta Albe-Royale, qui n'avait été que le chef-lieu temporaire ou plutôt la ville du couronnement, pour les Arpádides, et fit bâtir, au flanc de la montagne de Visegrád, un magnifique palais que protégeait une redoutable forteresse élevée au sommet. Ce choix trahissait, de la part de l'illustre monarque, son goût exquis pour les scènes que la nature a marquées au cachet de la grandeur : c'est là que le Danube vient briser ses flots majestueux pour tourner brusquement sa course et la diriger vers le midi ; c'est là que Louis, amant passionné de la solitude et tout entouré des merveilles de la nature et de l'art, se livrait aux contemplations de l'âme et de la vie humaine, mûrissant ses vastes projets, et, descendant parfois des hauteurs de la majesté royale, visitait, sous un déguisement simple, les campagnes voisines et les humbles chaumières pour connaître sans faux interprète l'utilité réelle de son gouvernement.

Mais ce lieu de retraite, d'abord solitaire, ne tarda pas à voir se répandre aux alentours l'animation et la vie : il fut bientôt le centre d'un vaste horizon parsemé d'astres nombreux sur lesquels planait Visegrád comme un autre soleil. Les cimes des montagnes voisines se couvrirent d'églises, de monastères, de splendides châteaux ; les vallées, avec leurs cours d'eaux, leurs maisons de plaisance, leurs massifs d'arbres et de verdure, offrirent l'aspect d'un de ces royaumes féeriques tels que nous les dépeint la *Fata Morgana*, au milieu duquel le Versailles des rois magyars trônait comme une aire d'aigle sur son rocher. Cette résidence fastueuse, œuvre de Charles Robert, comprenant trois cent cinquante chambres d'une rare magnificence, pouvait loger à la fois deux rois, plusieurs ducs et margraves étrangers avec toute leur suite. Dans le voisinage, on remarquait les palais du grand chancelier Ladislas, évêque de Kalocsa, du juge du royaume Paul Szent-Mártonyi, de la famille Drugeth et des autres grands dignitaires.

A l'occasion de la réception que Charles Robert fit aux rois de Bohême et de Pologne quand ils l'acceptèrent pour médiateur (1337), ce prince les traita avec une pompe et une profusion inouïe. Les Bohêmes ne consommèrent pas moins de deux mille cinq cents grandes miches de pain par jour ; les Polonais en reçurent journellement, de leur côté, quinze cents de la boulangerie royale. Les conviés firent aussi grand honneur au Tokay, si l'on en juge par les cent quatre-vingts barriques (*átalag*) qui furent joyeusement vidées. En outre, le roi de Hongrie fit au roi de Bohême de magnifiques présents : cinquante pièces de vaisselle d'argent, un jeu d'échecs, véritable objet d'art d'un goût et d'un travail exquis, plusieurs selles richement ornées, une coupe ciselée d'une valeur inappréciable, un poignard orné de diamants et de perles ; enfin, huit cents ducats hongrois. Il libéra aussi le roi de Pologne de sa redevance pécuniaire envers la Bohême, moyennant trente mille ducats, et combla de libéralités les seigneurs polonais.

Nous avons déjà raconté à combien de réunions importantes le château de

Visegrád servit de centre et comme de tribunal; mais nous aurions ample matière à drescriptions, si nous nous imposions la tâche de donner quelques détails, même succincts, sur ses jardins, vraie imitation babylonienne; et ses cours spacieuses, où la moitié de la noblesse européenne vint assister à des tournois. Situés sur le plateau le plus élevé, et masqués à moitié par des massifs de grands arbres, les jardins, quand les chevaliers des alentours étaient convoqués aux fêtes solennelles, prenaient, le soir, un aspect romanesque avec leurs inscriptions en lettres de feu, changeant de dessin suivant le caprice des pentes et des groupes de verdure. De toutes parts s'élevaient des gonfanons ornés de bariolages circulaires, et portant au sommet de leur hampe des flammes multicolores. Du milieu des gazons arrondis en corbeilles ; les jets d'eau lançaient en l'air leurs minces filets de cristal qui retombaient en gouttelettes de pluie. Au milieu de ce cadre, s'ouvrait une vaste enceinte meublée de divans, de chaises, de bancs, que dominait une riche estrade placée en face de l'arène où les chevaliers, revêtus d'armures qui rivalisaient de luxe et d'éclat, venaient rompre des lances pour recevoir la merci d'honneur des mains de la beauté et les éloges du souverain. L'orchestre, placé au bas, ouvrait la lice avec ses fanfares bruyantes, et, après le combat, faisait retentir les échos voisins de chants nationaux auxquels se mêlaient les éloges des chevaliers vainqueurs et les improvisations des bouffes.

Des statues, des groupes allégoriques s'harmonisaient de toutes parts avec les gerbes de lumières et les corbeilles de fleurs mêlant capricieusement leurs couleurs multiples, et donnaient ainsi à ces jardins un aspect fantastique : on se croyait transporté au séjour d'Armide. Ici, c'est une fée armée d'une baguette magique qu'elle tient comme étendue sur l'empire des arômes, qui est son domaine; les génies du printemps, les esprits qui président à la naissance et à la floraison des plantes, lui servent de cortége et l'enlacent de leurs attributs de feuillage; là, c'est une Vénus Aphrogène sortant du sein des eaux dans tout l'éclat de sa beauté divine; des flocons d'écume se choquent et jouent autour de sa tunique, et le flot baise amoureusement ses pieds; nus autour d'elle, des tritons joufflus, couronnés d'algues vertes, chevauchent sur des dauphins à nageoires d'argent, et soufflent allègrement dans leurs conques de nacre. Plus loin, ce sont les nymphes de l'Océan, aux glauques prunelles, qui suivent à la nage le char de coquillage d'où préside la déesse; de petits amours volent autour de sa ceinture et de son écharpe de gaze, et semblent annoncer joyeusement à la terre la bonne nouvelle. Plus loin, l'œil plonge sur un précipice d'où l'on voit le Danube s'avancer majestueux, pour briser ses flots contre les roches du rivage avec un long murmure. Sur un autre point, c'est un groupe de gladiateurs romains qui étonne les spectateurs par la hardiesse des poses, l'énergique relief de la musculation et l'audacieuse vivacité des mouvements. En somme, l'esprit et le cœur éprouvaient une volupté secrète à contempler tant de beautés naturelles que venaient rehausser les somptuosités de l'art antique, dont le génie et l'inspiration donnaient à cette œuvre moderne la physionomie d'une merveille grecque, avec cette population de fantômes et de génies rappelant les fictions ingénieuses du panthéisme hellé-

nique. M. Hauffler ne nous en a laissé qu'un faible souvenir dans son *Album de Visegrád*, et pourtant l'éloge que contiennent les vers suivants, empreints d'une certaine couleur païenne, est assez fastueux :

Inspice natales Visegradi et funera : dices
Destruxisse homines, sed potuisse deos [1].

Sous le règne des tyrans, la force nationale s'éteint peu à peu; elle se réduit au fonctionnement d'une vaste machine, et le peuple le plus fait pour la liberté oublie que la veille il était souverain. Dans des conditions pareilles, et même sous la pression d'un grand génie, les nations, aussi bien que les hommes les plus favorisés par la fortune, ont bien de la peine à conserver leur caractère propre, leur calme, leur indépendance; mais quand disparaissent les auteurs de ces phénomènes humanitaires, le néant se fait. Que devinrent les Macédoniens après Alexandre le Grand, les Romains après Auguste, les Huns après Attila, les Francs après Charlemagne? Bien souvent les peuples, comme subordonnant leur destinée à celle d'un puissant esprit, tombent dans la plus énervante faiblesse; ils ne croient vivre qu'en lui et avec lui, et lorsque la terre couvre ses restes, la nation se trouve comme décapitée et incapable de soutenir le poids des grandeurs dont elle n'a été que l'aveugle et matériel instrument.

Il n'en fut pas ainsi pour les pays magyars sous les princes de la maison d'Anjou : ils surent y introduire un régime sévère, sous les auspices d'un pouvoir fort, mais juste et sans oppression, donner du stimulant au génie national, raviver la discipline et commander le respect à l'aristocratie qui, naguère hautaine et turbulente, et prétendant ne relever d'aucun pouvoir, devint plus sage et fit changer de voies son activité guerrière. Charles-Robert et Louis le Grand portèrent sans doute quelques atteintes aux droits constitutionnels; mais ils en respectèrent le fond essentiel, quand ils en altéraient la forme, et la nation leur tint compte de leurs grandes actions, du progrès qu'ils lui imprimèrent, et des travaux glorieux qu'ils partagèrent avec elle. En effet, si Louis n'avait joint au relief de ses conquêtes le mérite de gouverner sagement son royaume et les contrées soumises par ses armes, il n'aurait été qu'un fléau du genre humain : on l'eût admiré peut-être, mais détesté. Il sut, au contraire, gagner l'estime et l'affection des peuples par son respect inaltérable pour l'ordre et les lois civiles, qui lui durent leurs principaux développements; il en fit lui-même un code détaillé, clair, précis, qui ne laissait aucune ressource, ni à la mauvaise foi des plaideurs, ni à l'avarice des juges.

Avant lui, Charles-Robert avait juré, à l'occasion de son troisième et quatrième couronnement, de respecter les priviléges de la noblesse; néanmoins il régna trente-trois ans avec une autorité à peu près absolue, et si, une seule fois pendant ce long intervalle, il eut recours à l'arbitraire, quand la famille

[1] Jetez les yeux sur l'origine et la chute de Visegrád; vous direz que les hommes l'ont détruit, mais que les Dieux seuls avaient pu l'élever.

Zács subit un si terrible châtiment, c'est une preuve convaincante qu'il lui répugnait de fouler aux pieds la constitution du pays. Quel enseignement pour la maison de Habsbourg ! Voie constitutionnelle, absolutisme, rien ne lui sert pour le bonheur de la Hongrie ! Une seule fois ce prince convoqua une espèce de succursale de la diète, en 1318, sur les instances des prélats, et encore sut-il donner le change aux discussions politiques, en présentant sa nouvelle épouse, Béatrice de Bohême, aux États, qui, charmés tout à la fois par cet acte de courtoisie et par la beauté de leur jeune souveraine, se séparèrent sans avoir rien fait. Louis, plus doux, plus prudent que son père, se montra plus respectueux envers les droits constitutionnels de la nation ; cependant il ne tint, lui aussi, qu'une seule diète, pour ainsi dire en famille (diète de Bude, 1351), dans laquelle il confirma la Bulle d'Or en y ajoutant vingt-cinq nouveaux articles. Ces articles élargissaient le système féodal qui devait être un danger pour le pays à mesure qu'il se développerait et grandirait en puissance. En revanche, après l'heureuse issue des campagnes de Naples, voulant témoigner sa reconnaissance à la noblesse entière, il établit l'égalité complète entre les nobles [1]. Dès lors, les vieux oligarques avaient leur correctif et leur contre-partie, et la distinction s'effaçait entre les grands seigneurs et les simples nobles, auxquels s'appliquaient également les noms collectifs de *barones*, *proceres* et *nobiles*. On peut dire aussi que ce fut Charles-Robert qui donna le premier une signification positive au titre de comte conféré à Drugeth de Salerne, son compatriote : ce titre, néanmoins, n'eut très-souvent encore qu'une valeur purement nominale. C'était un moyen politique de multiplier ses partisans et de les rendre favorables, par l'appât des honneurs, à l'exécution de grands projets qu'on méditait.

A la grande diète de Rákos (1298), sous un des derniers rois de la race d'Arpád, les paysans et les *Jobbágy* (*servi domicialiti* et *servi conditionarii*) obtinrent la faculté de quitter leurs seigneurs et d'aller s'établir sur les terres d'un autre. C'était un premier pas vers l'émancipation, à une époque où, dans des pays plus civilisés, ils restaient encore attachés à la glèbe. Louis mit en pleine vigueur cette loi, et ceux qui combattirent le plus vaillamment sous les drapeaux des *banderies*, devinrent non-seulement libres, mais égaux aux anciens nobles.

La compétence et les devoirs de palatin, de juge du royaume (*judex curiæ*), de trésorier, ne s'altérèrent pas considérablement ; cependant le palatin, comte de Trencin, réclamait déjà le droit de gouverner le pays au moment où le trône fut vacant. Charles-Robert est le premier qui nomma Hasznos *personalis præsentiæ regiæ*, charge qui, dans les derniers temps, sous la maison d'Autriche, représentait la personnification de l'empereur-roi et de ses vœux. Parmi les dignités, il n'y en avait pas de plus importante que celle de chancelier, occupée presque sans exception par l'archevêque de Strigonie ou Kalocsa.

[1] J. A. Fessler, *Hist. des Hongrois.* III, 707. M. Pulszki se trompe lorsqu'il dit dans son Introduction historique au *Journal d'une dame Magyare*, que les princes de la maison d'Anjou étaient les auteurs du système féodal en Hongrie. Les germes en existaient depuis le règne de saint Étienne.

Il avait la garde du sceau décoré des armoiries du royaume. Au reste, les deux princes français, jaloux d'avoir autour d'eux une masse de courtisans, portèrent un coup fatal à l'indépendance et à l'autonomie des comitats qui, au lieu de fonctionner chacun sous la présidence distincte d'un dignitaire, furent réunis en groupe pour être administrés par un seul comte suprême (préfet, feoispán). Parmi ces comtes suprêmes, parfaitement égaux entre eux, il y avait pourtant deux privilégiés : ceux de Temes et de Posonie; comme défenseurs de la frontière, ils prirent rang parmi les premiers barons du royaume et ne cédèrent le pas qu'aux vayvodes et aux bans. De même que les autres employés, ces grands seigneurs recevaient leurs appointements en nature; et ils avaient en outre, à titre d'émoluments, le droit de vendre une certaine quantité de sel. Chaque comitat, divisé en quatre cercles (járás), parfois davantage, avait autant de juges substituts (szolgabiró), présidés par un juge supérieur (feobiró). Les assesseurs (táblabirók), espèce de jury composé de nobles, prenaient part aux délibérations des tribunaux et rendaient les verdicts; ils étaient élus par la noblesse du comitat, sous la réserve expresse d'avoir des propriétés immobilières dans le territoire de la juridiction. Le roi nommait lui-même les comtes suprêmes et même les vice-comtes (alispán), qui ouvrirent les assemblées des comitats sous Charles-Robert avec la permission royale, et pendant le règne de Louis, toutes les fois que le salut public l'exigeait. On y discutait sur les affaires législatives, la jurisprudence, la police et les intérêts généraux en dehors de la compétence de la diète : celle-ci n'avait pas le droit de toucher à l'autonomie des comitats, qui avaient leurs sceaux particuliers, ainsi que toutes les villes libres.

Jusqu'à la fin de la période précédente, la puissance militaire de la Hongrie reposait d'abord sur les barons, qui se rangeaient autour de la bannière royale, puis sur les soixante-douze bandes fournies par le même nombre de comitats qui étaient tenus de défendre la patrie à leurs propres frais. Bons citoyens chez eux, les Magyars se montraient généralement peu disposés à porter la guerre au delà de leurs frontières, même quand le roi voulait subvenir aux frais de la campagne : ce fut là, sans doute, la principale cause des nombreuses invasions auxquelles fut exposée la Hongrie. L'ancienne organisation militaire tombant en décadence, Charles-Robert s'occupa d'y introduire des réformes utiles. Les habitants voisins des citadelles (*Jobagyones*, *Jobbak*, les meilleurs), distinction vague qui, plus tard, dégénéra pour s'appliquer presqu'aux serfs, ainsi que tout propriétaire non noble, durent fournir leur contingent en masse; mais cela ne suffisait qu'aux nécessités de la défensive. Une nouvelle milice fut créée, celle des *banderies* (*Banderium*), sur le modèle des bandes italiennes : elles étaient à la charge des prélats et des magnats qui, rivalisant de luxe et d'ambition, contribuèrent, pour ainsi dire sans s'en douter, au perfectionnement de l'état militaire en Hongrie; car les grands seigneurs, courant après le renom et les aventures, se mirent souvent en campagne avec plus de soldats qu'ils n'étaient tenus d'en fournir. Charles-Robert leur permit de former des banderies distinctes, et de les conduire à la bataille sous leurs ordres et sous leurs drapeaux : c'était flatter les vanités individuelles,

piquer l'émulation des grands dont les banderies offrirent bientôt l'aspect d'une armée offensive. Nous savons déjà le parti que Louis en tira dans ses campagnes d'Italie. Toutefois, le roi se chargeait de subvenir à leurs frais qui se prélevaient sur les classes inférieures, au dédommagement des barons. Jusque là, les paysans n'avaient payé d'autres contributions que la dîme (*urbarium*); dès lors ils furent aussi grevés du neuvième, redevable en produit aux seigneurs. On avait encore les Cumans qui combattaient sans ordre, comme les Sicules, à côté de la noblesse des comitats et formaient deux corps : celui des *Sagittaires* (Jassones), du mot hongrois *ijasz*, flèche, et celui des *Ballistaires*, ou lanceurs de pierres. Bela IV avait aussi créé la milice des frontières (*Spiculatores*, *Eorállók*) à la suite de l'invasion des Mogols; Charles-Robert maintint avec beaucoup de soin cette institution, distribua à ses soldats non nobles des terres de la couronne, et jeta ainsi les fondements des colonies militaires de la frontière que l'Autriche devait faire tourner entièrement à son avantage.

Les revenus des domaines publics ne purent suffire au gouvernement actif et entreprenant des princes de la maison d'Anjou. Habitués à un système féodal plus complet, partant plus abusif et plus fiscal qu'ils ne le trouvèrent en Hongrie, ils mirent les impôts à la charge des familles non anoblies. Ainsi, chaque voiture de foin ou de paille qui franchissait la porte d'une maison de paysan, était grevée de dix-huit deniers, payables à la chambre royale des finances : de là, le nom de *porta* donné à cette contribution. Le *neuvième* fut injuste au même titre que la dîme, puisqu'il pesait exclusivement sur la classe pauvre et mettait des entraves aux développements de l'agriculture et de l'industrie : ce dernier impôt ne fut aboli qu'à la diète de 1848, qui devait se montrer réparatrice de tant de justes griefs. Ajoutez à ces anomalies l'inaliénabilité des propriétés nobiliaires, dont on ne jouissait qu'en qualité de tenancier et sous la condition que les terres feraient retour à la couronne après l'extinction de la ligne masculine, tandis que les Magyars non titrés ne possédaient que très-peu d'immeubles.

Les formes de la judicature s'adoucirent et s'épurèrent; mais l'abolition de l'épreuve par le feu et l'eau bouillante ne fut pas entièrement l'œuvre des Anjou, comme on l'a prétendu, puisque les rois Bela III, Bela IV et André III en avaient supprimé les côtés les plus cruels, ce dernier sur les instances de Lucas Bánfi. En outre, ces princes avaient institué les avocats jurés (procuratores); les villages reçurent leurs maires (birók), les villes leurs magistrats, et les nobles conservèrent leurs tribunaux exceptionnels (*Judices nobilium*, *sedria*) dans le sein des comitats. Le tribunal palatinal se transféra quatre fois par an d'une localité à l'autre, pour clore les procès en dernier ressort. Les séances de tous les tribunaux furent toujours publiques, excepté dans ceux des villes libres, organisés par les étrangers immigrés et hostiles à des institutions dont les tendances étaient d'essence républicaine.

Dans la Slavonie, la Croatie et la Dalmatie, la noblesse fut mise sur le même pied que celle de la Hongrie proprement dite. Les habitants de Turopolie conservèrent leurs priviléges, obtenus sous Bela IV pour leur énergique

résistance contre les Mogols, et leur communauté, gouvernée par un comte, avait pour centre le village de Lukávecz. Les habitants de Segna, illustrés par leurs faits d'armes sur les hauteurs de Grobno pendant l'invasion des Mogols, jouissaient aussi de nombreuses prérogatives et d'un commerce très-étendu, et les bans de Croatie et de Dalmatie prenaient en même temps le titre de capitaines de Segna. La ville de Fiume, propriété de la famille Frangepán, d'origine romaine, mais très-attachée à la Hongrie, appartenait déjà à la couronne hongroise. Dès les temps les plus reculés, les Magyars de la vieille souche présidèrent, en qualité de bans, à l'administration de ces trois provinces.

Au milieu des possessions magyares des rives de l'Adriatique, se trouvait une enclave, la petite république de Raguse, image gracieuse, mais en diminutif, de la ville de saint Marc, et classique héritière de l'ancienne Épidaure. Jadis soumise à divers maîtres, elle avait su conquérir son indépendance; mais trop faible pour la maintenir, elle dut se mettre à l'ombre d'une puissance généreuse, capable de la protéger sans attenter à ses droits légitimes. Telle est la signification du traité que les Ragusains signèrent avec Louis le Grand (le 7 juillet 1357); ils s'engageaient à reconnaître la suzeraineté de la couronne magyare et à lui payer une somme de cinq cents ducats à titre de tribut de protection, sous la condition expresse de pouvoir librement exercer le négoce dans tout le royaume. Louis leur offrit même, pour la sûreté de leur commerce, de leur donner pour garant le pavillon hongrois; mais les Ragusains, craignant les conséquences d'un tel acte, déclinèrent cet honneur et préférèrent garder leur caractère individuel et leurs institutions primitives. Quant aux autres provinces, ayant plutôt une organisation militaire que politique, ce prince les fit administrer, avec les mêmes égards, la même sagesse; et la Bosnie, la Servie, la Valachie, la Gallicie, etc., n'eurent qu'à se louer du gouvernement hongrois.

Les villes libres, indépendantes de l'administration des comitats, et qui dès l'origine faisaient partie des domaines royaux, furent assujetties à l'autorité de la chambre royale des finances. Les deux rois angevins voulant donner une impulsion nouvelle à l'agriculture et au commerce, créèrent un grand nombre de villes libres, foyers de la classe bourgeoise, mais ils frappèrent aussi sur elles des contributions extraordinaires au temps de leurs grandes guerres. Pour favoriser l'immigration des étrangers, on les affranchit pendant quelques années de tous impôts; on leur donna même l'autorisation d'acheter, dans la banlieue des villes, des propriétés exemptes de la concession nobiliaire. Ces faveurs royales ne firent pas trop murmurer l'aristocratie. La royauté seule était le point de mire de ses résistances systématiques; quant à la bourgeoisie, elle la jugeait moins redoutable et plus facile à transiger.

Quand la Hongrie atteignait un si haut degré de puissance, il est facile de comprendre que les arts, les métiers, le commerce, prissent un développement analogue à sa grandeur. Entre autres preuves, rappellerons-nous l'offre que Louis fit de son pavillon maritime aux Ragusains, pour protéger leur navigation? Une vie nouvelle se manifestait, et avec elle le sentiment de plus en plus

vif de besoins jusqu'alors inconnus, dont l'impériosité, stimulant l'activité intellectuelle et matérielle, déblayait les voies qui mènent à la civilisation. Ces besoins s'étaient déjà multipliés sous les rois de la famille d'Arpád : mais l'invasion mogole en arrêta l'essor. Pour remplacer la population massacrée, moins que pour suppléer à l'insuffisance des Magyars, Bela IV fit venir un grand nombre de colons étrangers qui augmentèrent l'industrie nationale et contribuèrent à ses perfectionnements; ainsi, les vignes de Tokay dont l'essence limpide, vrai nectar des anciens, peut non-seulement flatter le goût délicat des épicuriens, mais encore faire honneur aux somptueux repas des monarques, durent leur origine à des colons italiens fixés à Olaszi (Wallendorf). Déjà en 1255, le Tokay circulait dans les trois parties du vieux monde, et même en France on le jugeait supérieur au Champagne pour donner du stimulant à cette gaîté folle parfois, mais toujours amusante par l'élégante franchise de ses allures, qui fait le charme de la société française. Les immenses richesses des grands seigneurs, la pompe et l'appareil fastueux de leurs fêtes privées, et de leurs réunions publiques, donnèrent à l'industrie un rapide élan. Déjà la noblesse portait des habits de velours, de satin, couverts pour ainsi dire d'or, de diamants, de gracieuses passementeries et de fourrures précieuses, accessoires indispensables aux splendides costumes des Orientaux. On devenait curieux de belles armes, de riches harnais pour le coursier des batailles et pour les haquenées des nobles dames; et les manoirs jadis sombres des orgueilleux magnats changeaient d'aspect, en se peuplant de tapisseries, de beaux vases et de meubles sculptés, où l'art du moyen âge déployait l'infinie variété de ses hardiesses quelquefois bizarres, mais toujours désespérantes par la souplesse et le fini du travail. De là, une activité prodigieuse dans les transactions commerciales auxquelles donnaient du relief la protection des rois et l'invasion civilisatrice du goût français, nationalisé dans le pays par quelques reines de la race capétienne. Les belles vallées du Danube, du Vág, de la Tibisse, ainsi que les contrées montueuses et romanesques du Nord, offrirent des ressources inépuisables pour la confection des draps, des toiles, du velours; si bien qu'immédiatement après la retraite des Mogols, l'aristocratie put endosser de nouveau ses riches vêtements de couleur écarlate. Le grand dépôt des marchandises était à Strigonie, où la douane percevait un marc de contribution pour chaque balle contenant quarante pièces de drap français, italien, ou allemand.

A ce début vraiment prodigieux devait correspondre un mouvement pour ainsi dire parallèle, qui vivifie l'échange et crée des forces inconnues : c'est la part du commerce extérieur. Charles-Robert et surtout Louis en jetèrent les premiers fondements : et c'est alors que les Vénitiens virent dans les Magyars des rivaux dangereux. La réunion définitive de la Dalmatie à la Hongrie, maîtresse alors de la mer Adriatique, la diminution progressive du servage, le nombre croissant des villes, telles furent les causes générales du double mouvement de production et de consommation qui s'opéra vers cette époque; les relations commerciales s'étendirent par l'entremise des Vénitiens, et même en dehors de leur action maritime, jusqu'en Égypte, dans les Indes d'un côté,

et dans le Bas-Empire et l'Asie de l'autre. La Méditerranée et la Mer-Noire en furent les véhicules actifs et incessants. Aussi Louis le Grand, qui déjà comprenait le véritable axiôme de l'économie politique à l'usage d'un peuple qui débute dans l'industrie et en veut la prospérité durable, avisa-t-il aux moyens de donner aux transactions la plus grande somme possible de liberté intérieure; il abolit le péage intermédiaire établi par quelques grands propriétaires, et ne laissa en vigueur que les règlements douaniers, dits *harminczad*, ou trentième, ainsi que le péage des routes. Les salutaires conséquences de ces mesures ne tardèrent pas à se produire : bientôt chaque profession eut ses ateliers; de toutes parts s'élevaient des fabriques de tissus, de papier, de verrerie, de carrosserie. Cette dernière partie se distinguait surtout par le luxe et l'élégance, et si les Magyars n'y déployaient pas le mérite de l'invention, on peut du moins leur attribuer celui d'en avoir obtenu les premiers perfectionnements : trois ans après la mort de Louis, Marie sa fille, alla au-devant de son parent Charles de Durazzo dans un splendide carrosse tout ruisselant d'or, et aussi remarquable par sa forme que par la richesse de son ornementation. L'art vint aussi comme partout ailleurs apporter son tribut à l'industrie : les frères Martin et George Maler, fondeurs statuaires, coulèrent en bronze plusieurs statues colossales pour l'église de Grand-Várad, et ils en expédièrent un grand nombre à l'étranger.

Au milieu de ce développement rapide du commerce et des arts, les sciences ne pouvaient rester en arrière. Beaucoup de Magyars en allèrent consulter les organes les plus avancés dans les universités de Bologne et de Paris; une académie, *studium generale*, était déjà fondée à Vesprim dans le courant du XIIIe siècle. Dotée par Ladislas IV d'une riche bibliothèque, elle eut pour l'enseignement de la théologie, de la jurisprudence et des belles lettres, des professeurs distingués. Mais comme l'érudition était alors l'apanage spécial du clergé, la langue nationale subit un temps d'arrêt bien fâcheux : car elle était exclue, pour ainsi dire, des rapports entre les savants. De nombreuses réclamations s'élevèrent à cet égard, mais il n'y fut répondu que par des solutions palliatives, même sous Louis le Grand qui, outre l'italien, le latin, l'allemand, parlait en perfection le magyar; il s'ensuivait qu'un idiôme exclusif, le latin, langue favorite des clercs, empiétait sur les droits de l'idiôme national. Parmi les hommes doctes des premières époques, on peut citer avec honneur les noms de Rogerius, archevêque de Spalatro, de Calanus, historien, évêque de Cinq-Églises, de Simon Kéza, chroniqueur accrédité, de l'astronome allemand Klingsohr. En outre, les fréquentes relations que Louis entretenait avec les cours étrangères les plus éclairées, amenèrent de fructueux résultats : en 1367, il établit une académie dans la ville de Cinq-Églises (Pécs). Les travaux scientifiques et littéraires y prirent un rapide essor, et l'amour de la science y attirait une jeunesse studieuse. Quatre mille étudiants au moins la fréquentaient, et des hommes rares, tels que Michas Madius, chroniqueur dalmate, Jean Kukeolleo, secrétaire du roi, et d'autres, lui prêtèrent l'illustration de leurs noms et de leurs talents. La Hongrie offrit alors le spectacle d'une nation puissante par la valeur guerrière et par les travaux

de l'intelligence ; l'étranger même lui rendit hommage sous ce dernier rapport, en effet, les princes voisins, tels que Stracimir, duc des Bulgares; Tvarkó, roi de Bosnie, et même des princes allemands, envoyèrent leurs fils à la cour de Louis le Grand pour y faire leur éducation.

Les prêtres et les moines se trouvèrent à la tête de l'enseignement; mais, très-utiles pour ouvrir à la jeunesse les voies de la science, ils exercèrent une influence pernicieuse en ce qui concerne la langue magyare, puisque pour la plupart ils donnaient cet enseignement en latin.

Nous avons déjà raconté dans la seconde période de cette histoire, comment la nation magyare presque tout entière fut convertie au christianisme, œuvre qui du reste ne se put accomplir sans rébellions et sans combats. Continuant la route tracée par Étienne, la race d'Arpád, comme animée d'un souffle divin, s'appliqua sans relâche à mettre en honneur la foi chrétienne, soit sous la forme de l'Église romaine, soit sous celle du schisme grec : toutefois l'élément catholique eut la prépondérance spirituelle. C'est ce qui explique l'influence que les papes exercèrent en Hongrie et l'abondante moisson des impôts qu'ils y prélevèrent. Il s'établit une foule d'ordres religieux, qui, tout en vulgarisant l'instruction scientifique et les saines doctrines de l'évangile, assurèrent au clergé cet ascendant et ces immenses richesses dont une grande part lui reste encore de nos jours. A l'époque de la conversion, il n'y avait qu'un archevêque, celui de Strigonie, et dix évêques, tous créés par saint Etienne. Ladislas fonda l'évêché de Zagabrie (Agram), après la conquête de la Croatie, et le dota magnifiquement. Louis le Grand étala plus de magnificence encore que ses prédécesseurs, et sous son règne on comptait dans son vaste empire, trente archevêques et cent huit évêques. Il fut surtout inflexible envers les schimastiques de l'Église grecque, qui, à leur tour, se montrèrent intraitables et d'une opiniâtreté voisine du fanatisme. La conservation du catholicisme parmi les populations slaves de la Hongrie est probablement due à Théodore Koriatovics, prince ruthène immigré, et au peuple magyar, du sein duquel sortirent successivement, et notamment en 1236, des émissaires dominicains qui allèrent prêcher la vraie foi, même jusqu'en Cumanie (Moldavie) d'où ils pénétrèrent dans l'ancienne Grande-Hongrie, région lointaine arrosée par le Volga et qu'habitaient alors des débris de la nationalité magyare.

Avec de telles dispositions religieuses, il n'y a pas lieu de s'étonner si la piété des fidèles chercha son aliment dans une des idéalités les plus poétiques qu'offre le christianisme. La sainte Vierge, par exemple, était l'objet d'un culte singulier chez les Hongrois. Partout, dans les églises, dans l'humble chaumière du paysan et même dans les palais, son image était tout à la fois un ornement et un sujet de vénération. Le roi Bela IV fut le premier qui, en faisant refondre les mauvaises monnaies byzantines, ordonna de frapper aux nouvelles pièces le portrait de la Madeleine avec cette inscription : *Sancta Maria*. Cette pensée religieuse est restée tellement incarnée dans le peuple, que, malgré les divergences religieuses, le gouvernement révolutionnaire de 1848 ne put s'empêcher d'émettre des coins avec la même effigie. Le brigand lui-même, qui parfois relève la bassesse et la cruauté de ses exploits par une

certaine dignité de caractère et par des actes où la générosité va jusqu'à l'exagération, s'arrête tout à coup dans ses funestes desseins, quand il aperçoit une croix avec une mauvaise peinture représentant cette patronesse de la Hongrie (*patrona Hungariæ*). Il est superstitieux, sans doute, comme le *bravo* d'Italie, mais plus noble, plus chevaleresque, alors même que son mauvais génie le pousse vers l'abîme.

Ce profond sentiment religieux devait nécessairement produire un grand nombre de saints. La Hongrie peut certes en offrir une nomenclature longue à détailler, et les pieux chroniqueurs qui voudraient imiter l'historien de sainte Élisabeth trouveraient chez les Magyars une ample matière à leurs saintes élucubrations. Parmi les conditions qu'exigeait la sainteté dans ces temps de piété naïve et de renonciation, la chasteté tenait le premier rang; elle fut surtout la vertu des femmes, plus jalouses sans doute que celles du siècle présent de s'assimiler au type que l'Église leur offrait pour modèle. Faut-il attribuer à l'exagération de cette vertu le peu de progrès de la race magyare vers cette époque? L'hypothèse n'est pas improbable.

Si nous nous sommes étendu sur le règne de Louis le Grand, c'est que nous devons porter notre attention moins sur les petits faits du jour, détails stériles et sans intérêt, que sur l'époque des grands événements, des glorieuses conquêtes ou des progrès importants dans la législation, matériaux solides, d'où dérive la philosophie de l'histoire, instructive, attrayante même dans une publication populaire. Pour l'application de ce système, nous passerons rapidement sur le gouvernement des rois dont les actes et la nullité de caractère seraient bons tout au plus à défrayer le thême obligé d'un long ouvrage, et nous nous attacherons à développer avec soin les périodes de la grandeur ou de la décadence nationales.

Les Magyars, peuple avant tout belliqueux et conquérant, n'avaient pas encore admis le gouvernement des femmes, dont les droits à la couronne n'avaient été d'ailleurs ni prévus, ni stipulés dans le pacte originel conclu entre eux et la dynastie d'Arpád; mais, pleins de vénération pour Louis, ils placèrent sur le trône sa fille Marie, et, par une singularité unique dans l'histoire de tous les peuples, non-seulement ils la déclarèrent reine, mais ils voulurent encore qu'elle prît le titre de roi, en se qualifiant de *Maria rex* dans les actes publics. Par là, ils semblaient caractériser le sens tout exceptionnel d'une mesure dictée par la reconnaissance.

Marie avait été promise en mariage à Sigismond de Brandebourg, trop jeune encore pour tenir avec elle les rênes du gouvernement. La reine dut charger de ce soin sa mère Élisabeth; mais celle-ci, par malheur, investit de toute sa confiance Nicolas Gara, Bohême d'origine, palatin du royaume. Guerrier intrépide, mais d'humeur fière et despotique, Gara s'attira bientôt la haine générale. En Pologne, Marie ne fut pas plus heureuse : Sigismond, son fiancé, mérita la désaffection des Polonais par ses folies de jeunesse et par la grossièreté de ses procédés : aussi ne tardèrent-ils pas à déférer la couronne à Hedvige, sœur puînée de Marie. Pour hâter encore cette dissolution de l'immense État de Louis le Grand, les commandants

magyars de la Russie-Rouge livrèrent lâchement à Lubart, prince de Lithuanie, les places les plus importantes de cette contrée qui, désormais, fut perdue pour la Hongrie. Forcé de quitter la Pologne, Sigismond ne fut pas mieux accueilli des Hongrois, qui lui reprochaient d'avoir fui devant le péril. Au milieu de ces difficultés, la reine-mère, comprenant qu'il fallait un homme énergique pour relever les affaires, conçut la pensée d'unir sa fille avec Louis d'Orléans, frère de Charles VI; mais l'ambassa de magyare arrivait à peineen France, que ce prince célébrait ses noces avec la belle Valentine de Visconti.

Sur ces entrefaites, une faction surgit en Croatie sous l'inspiration du ban, de l'évêque Horváthi[1] et d'autres seigneurs, qui invitèrent Charles, roi de Naples, le plus proche parent des Angevins, à venir prendre possession de la couronne (1385). Charles accepte, vient en Hongrie, et, au milieu de son triomphe, il périt assassiné. Le meurtre, conseillé par le palatin, ordonné par Élisabeth, eut pour exécuteur Blaise Forgács. Ce fut un coup de foudre pour les Croates, les Slavons et les Dalmates, qui se vouèrent corps et âme au parti napolitain. Pour apaiser la fermentation de ces provinces, Gara donna le conseil à la reine et à sa mère de les visiter, pensant que l'apparition des deux princesses, rayonnantes de grâce et de beauté, ferait tomber les armes des mains des rebelles et subjuguerait les esprits; mais les Croates, loin de se laisser gagner par cette démarche romanesque, s'emparèrent de leurs hôtes, firent périr Gara, Forgács et Élisabeth, et retinrent la reine prisonnière. Ils persistèrent même à la garder quand la diète de Bude, pour engager Sigismond à revenir en Hongrie, l'eut nommé capitaine du royaume. Toujours dévoré d'une activité stérile, toujours empressé pour n'arriver jamais à temps, prodigue au milieu d'une continuelle pénurie, ce prince eut alors la prétention de délivrer la reine; il tenta d'envahir la Croatie avec des bandes indisciplinées et quelques fantassins bohêmes; mais cette entreprise, commencée sans plan, sans réflexion, n'ayant pas pour elle l'appui des forces nationales, ne devait pas réussir. Lasse enfin d'une position si précaire, source de trouble et d'anarchie, une partie de la nation, influencée par les Vénitiens, à qui les prodigalités de Sigismond semblaient promettre l'occasion favorable de reprendre la Dalmatie, le fit couronner comme roi à Albe-Royale, sans toutefois reconnaître dans sa personne les droits de succession.

Marie était devenue l'épouse de Sigismond à la suite de l'infructueuse démarche faite à la cour de France; mais elle ne l'aimait pas. Sigismond, de son côté, avait fait son équipée de Croatie plus par ambition que par dévouement. Époux volage, roi sans initiative, il eut la honte de voir un de ses sujets, plus énergique et plus heureux que lui, réussir dans la délivrance de la reine, et tirer vengeance du sang versé par les Croates : c'est au jeune Gara, fils du dernier palatin, qu'échut l'honneur de remplir ce devoir filial. Échec d'autant plus grave pour le nouveau roi, qu'il semblait prendre au sérieux la cérémonie de son couronnement et qu'il s'agitait dans tous les sens pour faire

[1] Ce fut probablement Horváthi qui donna le nom magyar *Horvátország* à la Croatie, désignation adoptée même par les indigènes.

respecter son autorité, déjà si compromise par son incapacité, ses intrigues et l'exiguïté de ses moyens pécuniaires. Afin de se prémunir contre les vives résistances de la noblesse magyare, et pour se créer un parti qui lui fût propre, il investit des plus hautes charges des étrangers, tels que le Polonais Stibor et le comte Frédéric de Cilly, issu d'une famille slavo-allemande. Quant à ses adversaires déclarés, il mit tout en œuvre pour les perdre : ruse, mauvaise foi, trahisons, manœuvres ignobles et honteuses, et, par-dessus tout, de terribles et sanglantes exécutions. Écoutons un auteur peignant la fière contenance des victimes en face de leur bourreau : « Il bondit de la joie du tigre à l'aspect de ses prisonniers dont aucun, ne se sentant coupable, n'a daigné recourir à sa clémence. Étienne Konth, l'un d'eux, le dédain sur les lèvres, regarde le roi qui est présent, porte les yeux sur le bourreau, et dit de frapper par devant, parce qu'il veut voir la mort en face. Un long murmure d'admiration, dans la foule, bientôt étouffé par les satellites du tyran, accompagne cette mort héroïque. Vient le tour de l'écuyer de Konth. Sigismond, qui a été témoin de sa fidélité pour son maître, ne peut se défendre de l'admirer, et lui offre sa grâce s'il veut s'attacher à sa personne. — Moi, que je serve un pourceau de Bohême ! tu ne connais donc pas la fidélité et le courage d'un Magyar ? — Va donc trouver ton maître, s'écrie le roi pâlissant de rage, et qu'un même sort vous réunisse !

La conservation de sa personne, exposée par les conjurations auxquelles le sang versé donnait naissance, le dominait bien plus que le soin des intérêts nationaux, et si, parfois, il sembla prendre à tâche de maintenir l'intégrité de l'État, ce fut sans système arrêté, sans cette énergie, ces moyens unitaires qui enfantent le succès. Aussi, les provinces dépendantes hésitaient sans cesse entre l'obéissance et la séparation, ce qui entraînait les Magyars dans des guerres funestes, désastreuses. Cependant, le terrible fils d'Amurat, le rapide conquérant, Bajazet, surnommé *l'Éclair* par les Osmanlis, était là qui couvait de l'œil les plaines du Danube. Après avoir réduit au tribut le faible César de Byzance, qu'il n'avait plus qu'à frapper du pied pour l'abattre, il donnait des bases solides à sa conquête en faisant massacrer par ses spahis et ses janissaires les vigoureuses peuplades qui pouvaient servir d'appui au fantôme des Constantins : il envahissait la Valachie. Pendant que les Magyars entreprenaient, pour l'arrêter, une campagne infructueuse, la reine mourut sans laisser d'enfants. Sigismond, après s'être assuré la couronne sans partage, mit sur pied une armée formidable, afin de réparer l'affront subi par les armes hongroises.

Mais cette armée parut insuffisante, tant était profonde la terreur qu'avaient inspirée la marche audacieuse et les promptes victoires de Bajazet : on fit appel à l'Europe. De toutes les puissances, celle que l'on nommait à juste titre la terre des preux, se montra la plus empressée : Philippe le Téméraire, le comte de Nevers, La Trémouille, l'amiral de Vienne et le maréchal Boucicaut, avec des hommes d'élite, vinrent en aide à l'Orient consterné, pour briser la domination des Turcs, qui menaçaient d'engloutir la moitié de l'Europe. Froissard nous raconte, dans ses *Chroniques de France*, les merveilleuses prouesses,

les traits de valeureuse audace de ces dignes successeurs des croisés, si prodigues de leur sang pour le triomphe de la civilisation. Mais les mauvaises dispositions de Sigismond, peut-être aussi la fougue impétueuse des Français, rendirent inutiles de si gigantesques efforts, par la perte de la bataille de Nicopolis, où vingt mille hommes, et, dans ce nombre, une foule de chevaliers étrangers, restèrent sur la place. Au lieu de revenir à la hâte parmi ses sujets pour relever les courages abattus, Sigismond, errant comme un vagabond à travers les pays dévastés, se rendit à Constantinople, sous le vain prétexte d'aller chercher de l'argent et des soldats. Il n'en rapporta que la honte, et rentra presque seul par la Dalmatie.

Plusieurs traités relatifs à la succession de la couronne, qu'il fit en violation des droits de la nation, conduisirent Sigismond dans les fers; mais rendu à la liberté sur la promesse d'observer les lois nationales, il ne se montra pas plus réservé. Son retour au pouvoir fut marqué par des arrêts de mort et de proscription, et ce règne d'un demi-siècle s'écoula sans profit et sans gloire pour la Hongrie. Devenu successivement roi de Bohême, empereur d'Allemagne, sa triple dignité multiplia pour lui les occasions de suivre ses goûts de vie errante, et d'apporter dans toutes les complications politiques l'activité parasite d'une méticuleuse diplomatie. Là où il voulait s'imposer comme médiateur, il s'attira des luttes sans intérêt pour la cause nationale, et qui ne pouvaient que lui devenir funestes. Ainsi, pendant la guerre des Hussites, les incursions des Bohêmes firent subir des maux inouïs aux habitants des bords du Vág. On connaît le rôle peu digne de Sigismond au concile de Constance : infidèle au sauf-conduit signé de sa main, il fit brûler Jean Huss et Jérôme de Prague, et les flammes qui s'élevèrent de leurs bûchers furent pour l'Allemagne le signal d'une conflagration générale, d'une lutte aussi longue qu'acharnée, dans laquelle elle répandit de ses propres mains le plus pur de son sang.

Pendant qu'il donnait ainsi à l'Europe indignée le spectacle de son fanatisme et de ses froides vengeances, le démembrement de la Hongrie s'accomplissait. A la suite de l'occupation de Zara, que Ladislas, roi de Naples, céda aux Vénitiens, lorsqu'il voulut prendre possession de la couronne de Hongrie, enviée déjà par le malheureux Charles, son frère, la république enleva pas à pas la Dalmatie aux Magyars D'autres villes du littoral adriatique tombèrent encore en son pouvoir, et une campagne, exécutée dans le Frioul pour arrêter ses progrès, échoua par la cupidité du général en chef. Au reste, cet homme vénal cédait à la contagion de l'exemple donné par le roi lui-même qui, sous le prétexte de se procurer des ressources pour continuer la guerre, donnait en gage, au roi de Pologne, la ville et le château de Lubla et Pudlen d'abord, et ensuite treize villes de Scépuse, habitées principalement par des Allemands, et entre autres Georgenberg, siége natal des Georgei.

C'est vers ce temps qu'un vaillant guerrier, Nicolas Szentpáli, surnommé le Saracène, détermina Sigismond à venger l'échec de Nicopolis. On commença les opérations par la Bosnie, déjà reconquise par les armes du général hongrois Péterfi, qui poussa en avant jusqu'à Nisse, où le grand-vizir avait pris une forte position avec quatre-vingt mille hommes. La bataille s'engagea

le 4 octobre 1419, et fut désastreuse pour les Turcs, qui perdirent presque toute leur armée. C'est à cette occasion que se distingua avec éclat Jean Hollós (Corvin), fils adoptif de Butho, boyard valaque [1]. Il avait successivement servi sous les drapeaux de François Csanádi et du cardinal Démétre, archevêque de Strigonie. A la tête de la banderie qu'il commandait, Jean fit preuve d'une si haute bravoure, que le roi lui fit don du domaine de Hunyad, en Transylvanie. (Voir *Variétés*, page 77.) Ce fut l'entrée en carrière d'un héros, dont les talents et les travaux guerriers devaient porter de si rudes coups à la puissance ottomane. Après cette campagne, Sigismond continua de défendre la Bosnie et la Servie, sans pouvoir toutefois y maintenir complétement la puissance magyare; il fut même obligé de céder le vasselage de la Moldavie au roi de Pologne. La suite des opérations militaires contre les Turcs fut mise à la charge du comte Étienne Rozgonyi, dont l'épouse Cécilie commandait en personne une galère dans la bataille navale qui se livra près de Galambos, antique demeure des épicuriens romains. Cette femme, supérieure à son sexe par sa mâle valeur et son patriotisme actif, incendia la flotte ennemie, et fit pleuvoir une grêle de bombes dans la forteresse que les Turcs occupaient. Cet avantage ne lassa pas néanmoins la ténacité des Osmanlis. On en vint encore aux mains à Semendrie (1437), et, dans cette grande bataille, le fameux Jean Hunyadi fit sentir au farouche Amurat II le poids de son invincible épée.

Ce grand fait d'armes jetait un dernier reflet sur le règne de Sigismond, qui déjà touchait au déclin de ses jours. Il avait épousé en secondes noces Barbera de Cilly, femme perverse et astucieuse, comme tous les membres de sa famille, qui empoisonna son existence par le scandale de sa conduite et les basses intrigues qu'elle ne cessait de tramer. De ce mariage naquit Élisabeth, qu'il maria à l'archiduc Albert d'Autriche en les recommandant comme ses successeurs à la nation. Il mourut à Znaïm en Moravie (1437), et fut inhumé dans l'église cathédrale de Grand-Varadin. Représentant officiel de trois États : la Bohême, l'Allemagne et la Hongrie, il n'eut partout qu'une autorité éphémère, sans utilité pour la Hongrie, inaperçue en Allemagne, fatale à la Bohême; profitable seulement à l'Église, s'il y a profit pour elle à couvrir de son nom d'atroces rigueurs, que ses principes de mansuétude réprouvent. Grand en apparence, parce qu'il était le lien d'un empire vaste, mais sans cohésion, son seul mérite, au point de vue de la Hongrie, dont il s'efforça de saper les forces, est d'avoir respecté ses coutumes traditionnelles, en ce qui regarde l'extérieur (il portait la barbe et les moustaches à la hongroise), et d'avoir laissé après lui, s'il faut en croire la tradition populaire, un fils, Jean Hunyadi, le héros par excellence des Magyars. La nouvelle reine, que son caractère volage poussait sans cesse à de nouvelles amours, l'autorisait sans doute à chercher les satisfactions de son cœur dans des liens illégitimes. Ame vile et corrompue, elle descendit l'échelle du vice jusqu'au point de

[1] Plusieurs écrivains prétendent qu'il s'appelait Szykelei, mais à tort, car ce fut le nom de son gendre.

faire les premières avances, quand le déclin de ses charmes fit baisser le nombre de ses adorateurs. Elle mérita le surnom de Messaline de l'Allemagne, et l'on ne sait qui on doit le plus mépriser, ou de la princesse qui commettait tant d'excès, ou du prince assez lâche pour les supporter.

Sigismond laissa à sa fille et à son époux Albert, archiduc d'Autriche, descendant de Rodolphe de Habsbourg, les trois couronnes qu'il avait possédées sans en avoir mérité aucune. La diète, assemblée à Posonie, sanctionna (14 décembre 1437) l'avénement de ce prince au trône de Hongrie, à la condition, toutefois, qu'Élisabeth régnât conjointement avec lui, en vertu de son droit de succession, et qu'il n'accepterait pas le sceptre impérial sans l'aveu de la diète. La cérémonie du couronnement de la reine causa quelques querelles entre l'archevêque de Strigonie, qui, jusqu'alors, avait eu dans ses attributions le couronnement des rois, et l'évêque de Vesprim qui remplit ces mêmes fonctions près d'Élisabeth. Pour épargner au pays de funestes dissidences, on convint qu'elle s'en tiendrait aux honneurs qui lui avaient été rendus par le dernier prélat. L'élévation de la nouvelle dynastie coûtait déjà bien cher à la nation; mais en face de mesures conciliantes que l'ambition conseillait à Albert, elle oublia bientôt ses justes griefs, et il fut autorisé à ceindre les insignes allemands. Toutes ces faveurs de la fortune ne le rendirent guère supérieur à son beau-père; son règne, d'ailleurs, ne fut qu'une lueur passagère, et il n'est pas permis d'asseoir un jugement sur ce qu'il eût pu faire. Après une campagne malheureuse contre Amurat II, pendant laquelle Hunyadi fut promu à la dignité de vayvode de Transylvanie et de ban de Serin (Croatie), ce prince mourut à Neszmély, soit par suite du poison que lui avait administré la reine douairière, Barbera de Cilly, soit d'un excès qu'il commit en mangeant trop de melon. Il laissait la reine enceinte : ce qui fournit matière à de nouvelles discordes intestines. L'avénement d'Élisabeth à la couronne n'était pas sujet à conteste, et son droit reposait sur des actes nombreux. Malgré ses titres formels, une grande faction se forma pour lui ravir le trône. Son plus rude antagoniste, Simon de Rozgonyi, archevêque d'Agria, prélat ambitieux, qui convoitait le premier siége du royaume, mit tout en mouvement pour tirer vengeance d'un refus que la reine lui avait fait essuyer. A cette déclaration d'Élisabeth : « Tant que je serai reine, Simon ne sera pas archevêque de Strigonie; » le fier prélat répondit : « Oui, mais Élisabeth ne régnera pas. » La reine, pour prévenir les trames occultes de ses adversaires, fit passer la couronne des mains du comte George de Bazin, dans celles d'un de ses parents, Nicolas Gara, et notifia son prochain accouchement à la diète de Bude (1440); en même temps, elle réclama qu'on prît, en attendant, une décision au sujet de la régence. C'est alors, qu'au milieu d'un silence solennel, Jean Hunyadi se leva pour exposer les motifs qui militaient en faveur d'un mariage immédiat entre la reine et Uladislas, roi de Pologne, fils du vaillant Jagellon et de la reine Hedvige; son rang, ses services donnaient à ses paroles l'autorité d'un oracle qui s'impose. « Je respecte, dit-il, les mânes d'Albert; mais j'aime plus encore ma patrie. Voyez de combien de périls elle est menacée : les Turcs couvrent déjà ses frontières; déjà ils égorgent nos compatriotes et ravagent leurs terres; tandis que nous délibérerons

tranquillement sur le choix d'un maître, les troubles et la faiblesse d'une régence leur ouvriront un passage jusqu'au cœur de la Hongrie. Quel secours attendez-vous d'une femme et d'un enfant qui n'a pas encore vu le jour? Et si c'est une fille, que ferons-nous? Les Polonais font déjà mine d'étendre leur domination sur la Valachie et de s'unir aux Turcs; déjà ils occupent la Moldavie. Il nous faut un roi qui sache ce que pèse un sceptre, ce que pèse une épée; nous avons besoin d'un roi laborieux pour nous gouverner, intrépide pour nous défendre. » Ces conseils, rigoureusement sévères pour la famille royale, mais dictés à la fois par l'imminence des périls qu'il fallait conjurer et par le plus pur patriotisme, prévalurent, et le roi de Pologne fut invité à venir prendre possession de ses nouveaux États. Pendant qu'il hésitait encore à répondre à cet appel, la reine Élisabeth mit au jour, à Comaron, un enfant mâle, qui reçut le nom de Ladislas. Les ambassadeurs hongrois, présents à Cracovie, avertis sans retard de cet incident, n'en persistèrent pas moins dans leurs offres, et Uladislas accepta, promettant, dans un décret contre-signé par le grand chancelier de Pologne, Jean Knieczpolski, de respecter les franchises du peuple magyar; de défendre, de tout son pouvoir, les deux royaumes contre leurs ennemis; de soumettre à des arbitres la question relative à l'occupation de la Russie-Rouge; de partager la Moldavie; et enfin, de rendre les villes et les châteaux de Scépuse que son père avait pris en gage; mais, de son mariage avec la veuve d'Albert, pas un mot. Cette union avait peu de chances : l'âge et les traverses avaient déjà flétri les charmes de la reine, et Uladislas, quoique faisant montre de talents précoces qui devançaient les années, n'avait pas encore assez de pouvoir sur son cœur pour l'asservir aux lois de la politique. Ce fut assez pour rallumer les feux de la guerre civile! Élisabeth, ne tenant pas compte de ce qui se passait en Pologne, fit couronner son fils, au nom duquel prêta serment l'homme le plus pervers de son temps, Ulric de Cilly, fils de Frédéric; et c'est à cette occasion que Nicolas Gara reçut la boîte sans couronne, destinée à rester en dépôt à Visegrád. (Voir *Variétés*, page 10.)

A peine entré en Hongrie, avec une masse imposante de guerriers dont les armes étaient si éclatantes qu'on les eût tous pris pour des chefs, Uladislas vit accourir à lui, parmi les Hongrois, une foule d'adhérents moins somptueux, moins brillants que les Polonais, mais dont l'aspect était plus belliqueux et plus terrible. C'est avec ces appuis qu'il fut proclamé à Albe-Royale, et dans la cérémonie d'investiture on lui décerna une nouvelle couronne qui servit de décoration aux reliques de saint Étienne. Pendant ce temps, la reine, dénuée de ressources financières en présence d'ennemis si sérieux, se vit réduite à mettre la couronne dérobée et son jeune fils en gage pour des sommes que lui prêtait l'ambitieux Frédéric III, prince de peu de valeur, fantôme impérial toujours débordé par les grands feudataires, mais qui, par ses basses intrigues et ses transactions effrontément usurières, prépara, sans en avoir conscience, la grandeur des Habsbourg.

Au milieu des fêtes du couronnement, si propres à raviver l'animosité des partis, Hunyadi battit deux fois les Turcs; il livra un combat acharné à Mezet-

Bey en Transylvanie, et réduisit à l'obéissance Drakul, vayvode de Valachie. Les Sicules se distinguèrent dans cette guerre où ils présentèrent aux charges de la cavalerie musulmane des carrés solides et impénétrables comme des murailles. Les Turcs essuyèrent encore une défaite plus désastreuse, près la Porte de Fer, et Amurat II dut implorer la paix. Les honneurs de cette journée glorieuse revenaient aux talents et à la valeur prodigieuse d'Hunyadi, qu'Uladislas combla d'éloges et de charges honorifiques, et nomma comte de Temes et capitaine de Belgrade. Les succès de ce guerrier célèbre intimidèrent les partisans de la reine, et la conciliation tentée par le cardinal Césarini, légat du pape Eugène, qui venait engager les Magyars à la concorde, pour concentrer toutes leurs forces contre les Turcs, si hostiles au catholicisme, allait être couronnée de succès, quand Élisabeth mourut (1442), sans avoir signé le traité d'accommodement. Les Ottomans, toujours prêts à saisir les occasions des querelles intestines des Magyars, menacèrent de nouveau les frontières, pour réparer leurs derniers échecs. Après avoir combiné ses forces avec celles de George Brankovics, despote de Servie, et de Drakul, vayvode de Valachie, Hunyadi vint encore pour conjurer cette invasion; il passa le Danube près de Kevy (Kubin) [1]. Dès lors rien ne l'arrête; il pousse toujours les Turcs qui reculent sans cesse devant lui, comme cédant à une force irrésistible. Enfin ils s'arrêtent dans une position formidable, au pied de la montagne de Konovicz. Le courage des Magyars, que leur chef enflamme d'ardeur par ses paroles chaleureuses, où respirent tout à la fois une noble confiance et un religieux enthousiasme semble grandir. Parcourant rapidement le front de la bataille : « Il faut mourir une fois, disait Hunyadi, c'est une dette que nous payons à la nature; mais subir la mort des héros pour la patrie et la croyance, c'est une grâce que le Tout-Puissant n'accorde qu'à ses élus. Dieu est avec nous! » Et il se précipite dans la mêlée; ses hommes le suivent avec un élan rapide, électrique. Le cri de terreur, le sinistre *sauve qui peut*, retentit après quelques instants d'une résistance inutile, et c'en est fait de cette armée qu'Amurat II venait d'improviser comme s'il lui suffisait de frapper la terre pour en faire jaillir des soldats. Ainsi se terminait cette campagne de cinq mois, signalée par quatre combats et deux grandes batailles, gagnées par les Hongrois.

Aveuglés par le fanatisme qui jetait sans cesse de nouveaux guerriers sur leurs champs de bataille, les Turcs ne s'apercevaient pas qu'il y avait une disproportion marquée entre le grand Magyar et leurs chefs, et ils persistaient dans leurs incessantes attaques. Un autre adversaire redoutable leur surgit au fond de l'Albanie, en la personne de George Castrioti, surnommé Scanderbeg, à qui la nature et l'éducation avaient donné tout à la fois, génie, force du corps, indomptable courage, adresse surprenante. Pressé d'un côté par l'Albanais et obligé d'une autre part de comprimer une insurrection dans l'Asie

[1] Ce qui prouve que les parties méridionales étaient habitées, dès l'invasion, par des Magyars, ce sont les noms hongrois des villes qu'on n'a changés que depuis l'extermination de la race conquérante, remplacée par des Serbes.

Mineure, Amurat dut traiter avec la Hongrie. Il se servit avec succès de l'entremise du despote de Servie, George Brankovics, qu'il avait gagné par ses largesses. Esprit pénétrant et délié, sachant tirer de l'adulation le plus admirable parti, Brankovics comprit tout d'abord quel était le poids d'Hunyadi dans les conseils du roi. Il s'adressa donc avant tout au grand capitaine, qui avait tant concouru au succès de cette guerre par son courage, son génie, ses sacrifices personnels (il avait contribué pour 60,000 ducats), et lui offrit, en signe de reconnaissance pour le service qu'il lui avait rendu en chassant les Turcs de la Servie, la magnifique terre de Világosvár, lieu qui cinq siècles plus tard devait être le théâtre de la plus ignominieuse lâcheté. Comme Brankovics possédait en Hongrie d'immenses domaines, Hunyadi put croire que ce don était un acte de pure munificence, et non un appât pour le corrompre : il accepta. Aussitôt le sultan délégua des ambassadeurs pour traiter de la paix. Cédant plus aux flatteries du médiateur qu'à ses libéralités, Hunyadi les fit introduire devant le roi, qui convoqua la diète dans la ville de Szeguedin, plus importante alors qu'aujourd'hui, pour faire décider s'il y avait lieu d'accepter ou de rejeter les propositions des Ottomans. La diète montra des dispositions conciliantes : pendant le débat, le grand capitaine, honteux peut-être, après mûre réflexion, du triomphe de l'astucieux Brankovics, se tint sur la réserve et garda le silence, sans donner le moindre signe d'assentiment ou de refus. Comme la grande majorité, et le roi lui-même, se prononcèrent en faveur de la paix, elle fut signée et jurée pour dix ans. Les clauses en étaient favorables, en apparence du moins, à la Hongrie, qui reprenait sa domination sur les provinces danubiennes, à l'exception de la Bulgarie.

Le traité ne fut pas plus tôt connu que le cardinal Césarini reçut de nouvelles instructions du Saint-Siége, pour fomenter encore la guerre contre les Turcs, et ne leur laisser ni repos, ni trêve. Le légat représenta au roi qu'une ligue nouvelle se formait contre Amurat II, tenu alors en haleine par les soulèvements de l'Asie Mineure; il l'engageait à lui prêter son concours, sous prétexte qu'il n'avait pas eu le droit de conclure la paix avec la cour ottomane sans le consentement du pape, et que, d'ailleurs, tout devenait légitime quand il s'agissait de la défense de la religion : c'était placer la violation des traités sous l'abri du plus odieux subterfuge. Hunyadi, moins engagé sans doute par ses rapports antérieurs avec Brankovics que révolté des manœuvres indignes du prélat, s'éleva vainement contre ces conseils avec toute l'énergie qu'inspire aux grandes âmes le sentiment de l'équité. « Sire, dit-il, il n'est point de pontife qui puisse vous affranchir des lois de l'honneur. Vous avez juré la paix : ce serment est plus sacré que toutes les bulles ! » Les Polonais, de leur côté, manifestèrent hautement leur répulsion pour cette guerre injuste, et quand le décret de Uladislas arriva de Hongrie (car ce prince y résidait, comme Louis le Grand), ils exigèrent avant toute chose, que la diète fût consultée. La guerre résolue, Hunyadi suivit le roi dans cette expédition qu'il avait combattue, entraîné, dit-on, par la promesse, qu'après l'heureuse issue de la campagne, il recevrait la Bulgarie en don, comme province héréditaire. Si le fait est vrai, on ne saurait trop regretter de voir un caractère si noble, si pur dans toutes

les circonstances de sa vie, se ternir au souffle d'un vil intérêt. N'est-il pas plus juste de penser que, placé dans une fâcheuse alternative, il fit taire ses sentiments personnels devant la voix du patriotisme.

Uladislas qui se croyait invincible tant qu'Hunyadi combattait pour lui, rassembla les forces des deux royaumes et marcha vers les frontières de la Bulgarie. De son côté Amurat qui avait mis à profit sa trève avec les Hongrois pour combattre d'autres ennemis, fit la paix avec ces derniers et marcha vers le Danube, jurant de venger la foi sainte des traités. Les deux armées se trouvèrent en présence près de Varna (10 octobre 1444). Celle d'Uladislas se composait de 15,000 Hongrois et de cinq mille Polonais et croisés de divers pays, tous guerriers d'élite, revêtus d'étincelantes armures et se rendant à la guerre comme à une fête. Elle occupait une forte position sur le penchant d'une colline, et ses flancs étaient couverts par un retranchement de chariots, précaution qui faisait dire au jaloux et présomptueux évêque d'Agria que, « ce n'est point avec des chariots, mais avec de braves soldats, qu'on couvre les flancs d'une bonne armée. » Mais Hunyadi ne tint pas compte de ces jactances; sûr que par ce moyen l'armée ne courait pas risque d'être enveloppée par une masse supérieure, il supplia le roi de rester au poste qui lui était assigné, jusqu'au moment où il lui donnerait le signal de se mettre en mouvement.

Cependant le combat s'engage; Hunyadi se porte rapidement sur l'aile que commande Karasi-Bey, la renverse et la met en fuite. Karasi périt en faisant de vains efforts pour rallier ses soldatss, dont le désordre propage la terreur de rang en rang dans l'armée turque. Amurat II lui-même se dispose à s'enfuir. Déjà, dans son sombre désespoir, il tirait de son sein le traité conclu avec Uladislas, et levant les yeux au ciel, il s'écriait : « Dieu des chrétiens! si tu es le vrai Dieu, venge-moi de la perfidie de tes disciples! » dernière protestation d'un homme que l'imminence de sa perte fait douter de sa foi! quand la bravoure imprudente du roi et la secrète jalousie des seigneurs hongrois, qui lui persuadèrent qu'Hunyadi voulait se réserver à lui seul l'honneur de cette journée, vinrent changer la face du combat. Uladislas, indigné, se précipite en aveugle d'un poste qui « *le rendait invincible*, » comme le disait Ali-Pacha au sultan; bientôt il est enveloppé par les janissaires; dans cette lutte inégale, son cheval s'abat, et lui-même périt à l'instant, accablé par une grêle de traits et foulé sous les pieds des chevaux. Hunyadi fit pour le dégager une vigoureuse charge, mais elle fut infructueuse : la bataille était perdue, et la tête d'Uladislas, portée au bout d'une lance, fut le signal de la déroute générale. Magyars et Polonais, confondus dans la même panique, s'enfuient vers la rivière, où le carnage est si affreux qu'on voit des flots de sang teindre les eaux de la Varna. Après ce succès inespéré, Amurat visita ce champ funèbre, contemplant avec une joie barbare les monceaux de cadavres. « Regardez ces hommes, disait-il fièrement à Asa-Bey, c'étaient tous des guerriers dans la fleur de l'âge. — Je le crois bien, répondit le vieux soldat, des vieillards n'auraient pas commis l'imprudence qui nous a fait vaincre. » Drakul, vayvode de Valachie, semblait avoir prévu ce désastre, que lui avait annoncé sa vieille devineresse : car en envoyant



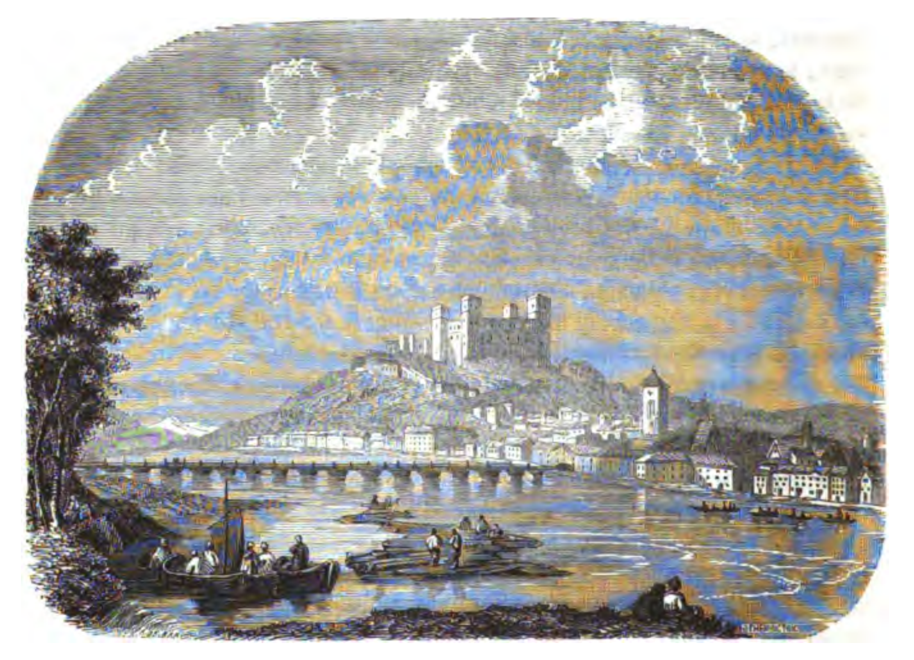
BATAILLE DE VARNA.

au roi quatre mille cavaliers, il lui écrivait cette lettre empreinte d'une mordante ironie : « Je vous fais présent d'un cheval d'une agilité surprenante; j'en ai donné un aussi à mon fils; vous en aurez besoin l'un et l'autre; car vous serez vaincus. » Brankovics, le despote de Servie, qui avait refusé de prendre part à cette guerre, se donna la triste satisfaction d'adresser de sévères reproches à Hunyadi. Le cardinal Césarini, et avec lui grand nombre de Magyars et de Polonais, payèrent de leur vie un large tribut aux vengeances d'Amurat, que son triomphe érigeait en champion du droit des gens. Quant au général en chef, tombé par trahison entre les mains du perfide vayvode de Valachie, il put lui échapper assez tôt encore pour conjurer les malheurs qui menaçaient sa patrie.

Cette défaite épouvantable fit sentir à la nation, malgré les menées occultes du palatin Hédervári, allemand d'origine, combien les scissions intérieures facilitaient les conquêtes d'Amurat. Les nécessités d'une défense commune rapprochèrent les éléments rivaux, et ce fut d'un accord à peu près unanime qu'on proclama roi Ladislas le Posthume, fils d'Albert. Mais ce prince livré avec la couronne à l'empereur Frédéric III, était hors d'état de régner. La diète de Bude (1446), agissant en son nom, mit le pays, divisé d'abord en sept districts, sous la régence d'Hunyadi qui, après avoir défendu l'État avec courage, le gouverna pendant dix ans avec sagesse. Il fut le premier gouverneur de la Hongrie, dignité qui n'a été conférée depuis, dans des formes aussi précises, qu'à Louis Kossuth.

Hunyady fit de vains efforts pour arracher le jeune roi des mains de l'empereur d'Allemagne, qui ne répondait à toutes les injonctions que par des fins de non-recevoir, ou par des prétentions d'indemnité exorbitantes. Ce qui empêchait le pouvoir de tenir de ce côté un langage ferme, énergique, c'est qu'à l'intérieur il était vivement tenu en échec par Ulric de Cilly, oncle de Ladislas, qui aspirait à la régence, et ne cessait de semer des germes de méfiance contre Hunyadi. Cependant, celui-ci, surmontant tous ces obstacles et le mauvais vouloir de ses adversaires, ne cessa de lutter avec une patiente énergie contre la puissance que la journée de Varna avait rendue si orgueilleuse. En plusieurs rencontres, il repoussa les Turcs, ne combattant que par nécessité et se montrant dans toutes les circonstances avare du sang de ses soldats. Il s'efforça en même temps de ramener au devoir, d'abord par négociation, puis par la force, le chef des bandes bohêmes, Giskra, et après lui, Brankovics de Servie, le rusé diplomate dont les trahisons avaient si bien servi les intérêts d'Amurat. Tant de services unis à une conduite modérée, équitable, acquirent à ce grand homme une auréole de popularité que ne put même ternir la funeste bataille de Cassova (1448), où il essuya un grand échec. Il y fit pendant l'action, des prodiges de courage; et après la défaite, son sang-froid le sauva. Tombé entre les mains de deux Serbes, qui le dépouillèrent, tandis que ces brigands se disputaient la possession d'une croix d'or qu'il portait sur sa poitrine, Hunyadi saisit une arme, tua l'un et mit l'autre en fuite. De retour en Hongrie, toute la nation l'entoura de considération et de respect, et le proclama le premier général et le plus grand patriote des pays magyars.

Cependant, à force de négociations, on put arracher le jeune Ladislas des mains de Frédéric, qui, pour se venger de cette concession, le mit sous la tutelle du comte de Cilly, le digne fils de son père, homme corrompu et ennemi juré du héros de la Hongrie. Pendant que le jeune roi était encore retenu à Vienne, Hunyadi et son fils, l'honnête Ladislas de Corvin, ban de Croatie et de Dalmatie, avaient eu d'abord sur lui assez d'empire. Mais plus tard les intrigues d'une camarilla dévouée aux Cilly le rendirent méfiant, indécis, injuste, envers le régent, quoique avant son avénement il l'eût comblé d'éloges et qu'il l'eût nommé comte héréditaire de Bistricz. Donnant dans une monarchie l'exemple que devait suivre Washington dans une république, Hunyady remit le pouvoir intact entre les mains de celui qui en représentait les droits légitimes. Et à partir de ce jour, il ne signa plus les actes publics en sa qualité de gouverneur, mais tout simplement comme comte de Bistricz, et capitaine général du roi et de l'empire magyar. Peu de figures offrent un exemple analogue dans l'histoire, surtout dans un pays où l'ambition n'est pas le moindre défaut des hommes que leurs services éclatants et leur génie recommandent aux faveurs de leurs compatriotes.



(Ville de Presbourg.)

Les seigneurs de Rozgony remirent à Ladislas le Posthume (2 février 1453) le château de Posonie, où ce prince, après que les états lui eurent prêté le serment de fidélité, confirma les anciennes franchises de la nation, en promettant pleine et entière amnistie à tous ceux qui s'étaient prononcés contre lui avant son avénement. A dater de cette époque, Posonie (Presbourg), fondée

d'abord par des Slaves-Moraves, peuplée ensuite par une colonie d'Allemands qu'y avait appelés saint Étienne, fut comme le centre et le boulevard du parti autrichien; c'est ce qui contribua sans doute à ce que cette ville devînt par la suite le siége de la diète et le lieu de couronnement des princes de la maison de Habsbourg, qui eussent craint de s'aventurer en allant respirer l'air libre des steppes de la Hongrie.

Ladislas s'était cru d'abord obligé à prolonger les pouvoirs du lieutenant-gouverneur; cependant, élevé à la cour allemande, dans un esprit qui avait fait de lui un vrai type de méfiance, d'astuce et d'envie, il se tint, dès son séjour à Posonie, sur une réserve froide et cauteleuse; bientôt, cédant aux suggestions de son tuteur et oncle maternel, comte de Cilly, intrigant vil et pervers, il se hâta de retourner à Vienne, sous prétexte de veiller de plus près au gouvernement de son petit archiduché d'Autriche et de la Bohême, que Cilly et Ulric d'Eizinger troublaient par leurs machinations rivales. Déjà la politique autrichienne commençait à dévoiler ses mesquines petitesses, en attendant qu'elle étalât en plein jour ses iniquités. Néanmoins, les Hongrois se montrèrent fidèles à la cause du jeune prince, et pendant que Jean Hunyadi châtiait les Valaques révoltés contre leur vayvode Vlad, son fils Ladislas allait guerroyer contre les Bohêmes immigrés, qui refusaient de reconnaître l'autorité royale. Depuis la mort d'Albert, connu en Allemagne sous le nom d'Albert II, le pouvoir, en Bohême comme en Hongrie, était passé aux mains d'un régent. Moins grand, mais plus ambitieux qu'Hunyadi, George Podiébrad prétendit faire la gloire et le bonheur de son pays avec le roi, s'il le voulait, et sans lui s'il le fallait. A l'exemple des Magyars, les Bohêmes réclamèrent la présence du monarque à Prague. Il s'y rendit, mais pour peu de temps; car la politique toute personnelle de Cilly consistait à tenir son jeune pupille comme en charte privée; c'était le moyen de garder dans toute leur plénitude le pouvoir et l'influence qu'il exerçait comme régent d'Autriche et tuteur du roi.

Nous touchons à l'époque marquée par la plus grande des catastrophes qui ouvrent les temps modernes. La seconde capitale du monde, Constantinople, allait expier ses nombreux attentats au droit des gens, et la profonde immoralité de son peuple, si longtemps à genoux aux pieds de tyrans glorifiés par l'assassinat et souvent d'autant plus respectés qu'ils étaient moins dignes de l'être. Depuis nombre d'années, les Ottomans étreignaient ce dernier boulevard de l'empire d'Orient avec une souveraine patience, et sa chute, bien qu'ajournée par des causes indépendantes de la valeur personnelle de son gouvernement et de ses défenseurs, n'en fut que plus épouvantable. La nouvelle de ce nouveau triomphe de l'islamisme frappa l'Europe de stupeur, comme le présage d'un débordement général qui la menaçait tout entière. Cependant aucune puissance, hors les Magyars, ne se mit en devoir de le maîtriser. La guerre de ce peuple contre les Turcs, c'est la guerre libératrice de la chrétienté européenne, immense duel qui se prolongea cent soixante ans, pendant lesquels les Osmanlis touchèrent à l'apogée de leur puissance, et, sous les règnes successifs de sept grands potentats, promoteurs de leur haute destinée, ne laissèrent pas un instant de repos à l'Europe orientale.

L'arrêt fatal de Constantinople porté depuis Bajazet, Mahomet II, fils d'Amurat II, en fut l'exécuteur. Ce sultan, remarquable par son génie, la culture de son esprit et l'énergie de sa volonté, voulut en faire la capitale de ses immenses conquêtes, et mit en jeu, pour la réduire, tout l'effort de ses bandes fanatiques, et l'ascendant de l'art militaire qui progressait entre ses mains. L'imminence du danger ralluma bien le courage de quelques héritiers de la gloire romaine, qui se montrèrent encore dignes de leurs aïeux; mais la masse, efféminée, corrompue, divisée par de misérables subtilités religieuses, disputant, lorsqu'il fallait accourir aux remparts, assista, spectatrice presque indifférente, à sa propre ruine, et l'homonyme du grand fondateur, le brave Constantin Dracosès, s'opposa presque seul à sa chute inévitable. Sur une population de plus de cent mille hommes, à peine en trouva-t-il cinq mille dévoués à la défense de leurs foyers. Par un étrange caprice de la fortune, un homme d'origine magyare, méconnu par l'empereur, offrit à Mahomet de fondre des canons, alors à peine inventés. Ce puissant levier mis à la disposition des Osmanlis ne devait pas seulement leur servir à l'écroulement des remparts de la splendide Byzance; il allait leur permettre de frapper des coups plus terribles et plus sûrs dans les phalanges intrépides des Magyars, et de triompher à la longue de leur enthousiasme et de leur prodigieuse valeur.

Constantinople fut prise le 30 mai 1453. Constantin, malgré son courage, ne put que retarder la catastrophe. Digne d'un meilleur sort et d'une nation moins avilie, il dépouilla lui-même les insignes impériaux pour lutter comme un simple soldat, et périt sous les décombres, en combattant aux pieds des remparts de sa capitale. Le lendemain, Mahomet, enivré de son triomphe, reçut avec un orgueilleux dédain les ambassadeurs que les Magyars avaient envoyés pour s'interposer entre lui et l'empereur, et leur dit: « Retournez dans votre pays, et annoncez à votre roi qu'il choisisse entre la paix et la guerre. » Il ajouta même, dit-on, « que le ciel obéissant à un seul Dieu, la terre ne devait avoir non plus qu'un seul maître. »

Ladislas, ou plutôt Hunyadi, conclut à la guerre, et la diète de Bude (1454) en décréta les préparatifs, considérables pour d'autres temps, mais à peine suffisants contre la tempête qui surgissait aux frontières de la Hongrie. Hunyadi ouvrit la campagne au printemps et battit Ferez-Bey en Servie, près de Semendrie; revenu triomphant à Belgrade, il donna l'accolade à son fils Mathias, à peine âgé de quatorze ans, qui s'était distingué par sa bravoure, et, lui ceignant le sabre d'André Laczkófi, ce compagnon de gloire de Louis le Grand, il le créa chevalier au nom de Dieu, de la sainte Vierge et de tous les saints rois de Hongrie. Ce premier succès d'Hunyadi en appelait d'autres, et l'empereur Frédéric III fut invité à venir prendre sa part de dévouement et d'honneur, à l'expulsion des Turcs de Constantinople. Mais ce prince, avare et méticuleux en politique, avait bien d'autres soucis : tandis que grandissait la puissance qui devait porter la terreur jusque sous les remparts de Vienne, lui il s'occupait d'anagrammes. Abritant sa lâche pusillanimité sous le faste prétentieux d'une puissance à peine éclose, il faisait graver sur sa vaisselle d'argent les initiales de l'un de ces produits de sa verve puérile : ***Austriæ Est Impe-***

rare Orbi Universo, « la maison d'Autriche doit commander au monde entier[1]. » Esprit sans grandeur, toujours mêlé à des intrigues nébuleuses, c'était là tout ce dont était capable le successeur de César : étalage de vains mots, à la place des grands devoirs que réclamaient le soin de sa dignité et la défense de l'Europe chrétienne.

Pendant ce temps, la Hongrie voyait les efforts de son héros constamment paralysés par les intrigues du palatin Nicolas Gara, homme de nature basse et perverse, sans caractère, dévoué aux Cilly et agissant à leur instigation. Mais Ladislas ne pouvait oublier qu'il devait son trône à Hunyadi, et d'ailleurs les services qu'il avait rendus à son pays étaient si éclatants, qu'il n'était pas aisé de lui ravir sa position de lieutenant-gouverneur. L'intrigue reconnaissant son impuissance, les ennemis d'Hunyadi ne craignirent pas de recourir à l'assassinat. Ils lui tendirent un piége près de Vienne; mais le coup manqua. C'est alors que, faisant taire ses ressentiments devant les intérêts du pays, ce grand homme s'éleva par son abnégation à la hauteur des plus nobles sentiments; il se prêta à une reconciliation, peu sincère de la part de ses rivaux, et consentit même à unir son fils Ladislas à la fille du palatin.

Cependant la chrétienté, terrifiée par les progrès de l'islamisme, semblait disposée à soutenir énergiquement les Magyars dans leur lutte inégale. Une foule de chevaliers anglais, français, génois, vénitiens et allemands venaient offrir le secours de leurs bras dans ce moment critique. Mais à qui donner le commandement en chef au milieu de tant de braves héritiers des noms les plus illustres? Le roi fournit vingt mille hommes; Hunyadi promit d'en amener dix mille à ses frais pour le cas où les princes coalisés mettraient à sa disposition la totalité des forces qu'ils annonçaient, s'offrant de les conduire même jusqu'à Jérusalem, la ville sainte. Tous ces préparatifs néanmoins se faisaient avec lenteur. Enfin Ladislas, cédant au plus impérieux des devoirs, se rendit à Bude, accompagné de Cilly et de Mathias Corvin, et ratifia les décisions de la diète qui venait d'appeler Hunyadi au commandement général; mais bientôt, comme épuisé par un grand effort, ou saisi d'une terreur puérile, il s'évada furtivement et regagna Vienne. Alors, à son exemple, les camps étrangers se disloquèrent, et la débandade fut à peu près générale. Néanmoins, le grand capitaine n'en fut nullement découragé. Secondé par le moine Jean de Capistrano, il se porta rapidement au secours de la forteresse de Belgrade, clef du Danube et boulevart des possessions hongroises, que défendait vaillamment Szilâgi, son beau-frère. Rassemblant tout ce qu'il put trouver de nacelles ou de bateaux chez les riverains magyars, très-avancés en navigation

[1] Cet anagramme énigmatique, qui occupa les têtes des savants contemporains de Frédéric, a fait naître depuis une foule d'interprétations diverses, parmi lesquelles nous nous contenterons de citer les deux suivantes :

« *Austria Erit In Orbe Ultima.* »

Et en allemand :

« *Aller Erst Ist Oesterreich Verloren.* »

C'est-à-dire, l'Autriche périra la première.

depuis le règne de Louis le Grand, il descend le fleuve, culbute, prend ou disperse les embarcations des Ottomans, et se jette dans Belgrade, où il est reçu comme un génie tutélaire. Jamais ce héros ne fit tant de prodiges de génie et de valeur que pendant ce siége mémorable; sans négliger aucun des moyens de cette prudence humaine qui assure le succès, il y combattit comme un soldat, et on compta jusqu'à douze Turcs tués de sa main dans un jour. Le sultan, irrité, en appelait à son prophète, et jurait de s'emparer de la ville ou de mourir. « Il est aisé de mourir, lui dit un chef des janissaires, mais non de vaincre Hunyadi. » Enfin, après d'inutiles efforts, après avoir vu dans un seul assaut périr trente mille de ses meilleurs soldats, le vainqueur de Byzance donna le signal de la retraite.

La nation magyare ne tarda pas à racheter sa gloire par une grande perte : Hunyadi mourut peu de temps après, des suites d'une maladie contractée dans les camps, emportant dans la tombe les regrets de sa patrie, les éloges de son ennemi, et l'estime de l'Europe entière. Né dans la foule, il avait atteint la plus haute fortune pour un sujet, à force de génie et de belles actions. Il léguait à ses enfants et à la patrie les souvenirs d'une lutte glorieuse, on pourrait dire napoléonienne : dix victoires sur douze grandes batailles, et des succès plus ou moins brillants dans un grand nombre de combats partiels. Guerrier modeste autant que généreux, il avait à la fois cette simplicité de mœurs qui plaît au sage, et cet extérieur magnifique sans enflure qui en impose aux masses. Mort à l'âge avancé de quatre-vingts ans (M. Horváth dit à cinquante-six, ce qui n'est guère probable, vu la longue carrière parcourue par cet homme illustre), il fut enterré à Charlebourg, recevant le plus bel hommage que la chrétienté pût rendre à son plus énergique champion : le pape Callixte III, organe de ses sentiments, institua la fête de la Transfiguration, en mémoire de la dernière défaite essuyée par les Turcs. Wörösmarty, poëte lauréat de Hongrie, a consacré le souvenir du héros national dans ce beau distique :

« Haldoklott Hunyadi s meg nem tuda halni. . . . . . .
. . . . Győzött a haza hőse s lehuynt. »

« Hunyadi luttait contre la mort, sa vie
Ne pouvait s'envoler; mais, quand il a vaincu,
L'âme a pris son essor vers la grande patrie :
Le héros du pays avait assez vécu. »

Après l'avoir tant honoré de son vivant, la nation devait encore lui vouer à toujours une espèce de culte. Il avait été pour elle un autre Thémistocle, dont la vie s'était consumée dans une abnégation pieuse pour le salut de la religion et de la patrie. Sa gloire fut aussi la gloire commune de l'Europe entière, dont il avait été le plus solide rempart. S'ils n'avaient pas été arrêtés par ses victoires, les Osmanlis écrasaient au pas de course l'Allemagne divisée, la France affaiblie, haletante, et c'en était fait peut-être de la civilisation. Le sultan lui-même lui rendit son tribut d'hommages, en s'écriant : « Jamais il n'y



JEAN HUNYADI.

eut un plus grand homme; » et c'est avec raison que l'excellent historien magyar Péczeli se plaint « que nulle part il n'y ait de monument en mémoire du sauveur de la religion, de l'humanité et de la patrie. »

Cette grande figure disparue, les intrigues qu'elle avait tant de fois réduites au silence eurent beau jeu, et les préventions s'amassèrent dans l'esprit de Ladislas contre une famille si brillamment inaugurée par son chef. Tout conspirait à sa déchéance, et le roi donna une preuve manifeste de ses dispositions hostiles, lorsqu'à la diète de Futak, il investit le comte de Cilly du gouvernement du pays, et Nicolas Ujlaki du commandement des forces militaires. Irritée de cette décision, la garnison de Belgrade jura de venger l'affront que Cilly faisait à la cendre encore chaude de son héros, et résolut de débarrasser tout à la fois le roi d'un tyran qui l'opprimait, et d'un ennemi incorrigible dont l'ambition le précipitait vers l'abîme. De son côté, le comte résolut de se rendre à Belgrade pour en finir avec ces *chiens de Valaques*, qualification qu'il jetait sur les Hunyadi dans une lettre interceptée et écrite à l'astucieux despote de Servie. Dès leur arrivée, le commandant de la citadelle en défendit l'entrée aux fantassins étrangers qui accompagnaient Cilly. Quoique cela déconcertât ses projets, ses manières furent insolentes et hautaines. A sa première entrevue avec Ladislas Hunyadi, il éclata en menaces, et déjà, tirant son épée, il l'avait blessé à la tête et aux mains, quand des amis du jeune guerrier, retirés dans une pièce voisine, volèrent à son secours, et frappèrent Cilly de quarante coups de sabre.

Le meurtre était accompli, désapprouvé de tout le monde, et la nécessité seule pouvait l'excuser. Mais l'hydre du mal, un moment abattue, avait encore une tête, le palatin Gara, qu'on avait généreusement épargné, comme pour lui laisser la triste gloire d'immoler un bon citoyen aux mânes de son odieux ami. Le roi cependant, mû dès l'abord par de bons sentiments, jura sur l'eucharistie de n'avoir nul courroux contre les Hunyadi. Vains serments d'un enfant sans volonté, comme sans foi! Gara triompha de ses scrupules, et les deux fils du grand homme furent pris et incarcérés à Bude, le 16 mars 1457. C'est là que, sans investigation, sans procès, Ladislas se vit condamné à être décapité sur la place Saint-George. La conscience tranquille, sûr de n'avoir rien fait qui ne fût pour le salut de la patrie, le jeune martyr, arrivé au jour fatal marqué pour sa mort, endossa le manteau de pourpre dont le roi lui-même lui avait fait présent en l'adoptant pour son frère.

« *Brutus megeolte Caesart, Hunyadi csak Czilleyt.* »
Brutus tua César; Hunyadi fit périr seulement Cylli,

dit le poëte magyar. Quand il s'avança d'un air fier et martial vers le lieu du supplice, les mains liées derrière le dos, les masses ne purent voir, sans éprouver un sentiment de pitié douloureuse, le fils de celui qui les avait tant de fois menées à la victoire. A son approche, il se fit parmi les Hongrois un profond et morne silence, interrompu bientôt par un cri d'angoisse. Cependant nulle révolte n'éclata; la stupéfaction refrénait la colère et la vengeance. Ladislas monte

sur l'échafaud, relève lui-même ses cheveux, prononce quelques mots de justification, puis se met à genoux, sans donner le moindre signe de faiblesse ou de crainte. Le bourreau troublé se met à l'œuvre et le manque trois fois; Corvin se relève avec un courage superbe et s'écrie, en invoquant la justice divine et humaine : « Les lois ne permettent pas au bourreau de frapper plus de trois coups! » Ladislas était présent à cette sanglante tragédie; il donna des ordres menaçants pour que l'exécuteur accomplît son horrible tâche. L'homme de sang obéit, et tandis que la malheureuse victime s'avançait vers le roi la tête haute, fière et accusatrice, le glaive vint l'abattre aux pieds de ses ennemis.



(Décapitation de Hunyadi.)

Dès ce moment Ladislas le Posthume fut pour les Magyars un objet d'exécration. Il quitta la Hongrie, furtivement, comme un criminel qui n'ose affronter les regards de ses semblables, faisant perdre pour longtemps aux Autrichiens les chances qu'ils pouvaient avoir de régner sur le pays; car, d'après les mots que Wörösmarty fait prononcer par Bánfi dans son drame : *Les Cilly et les Hunyadi*:

« Én zálogul e kardot viszem el,
Melly véres lapján más itéletet hord.
S az itélet így szól : a vér vérit kíván ! »

« Et moi j'emporte aussi ce glaive tout sanglant,
Qui porte sur sa lame un autre jugement! »

il n'avait que des vengeances à attendre.

La sanglante expiation d'une faute, étrangère pour ainsi dire, au malheureux Hunyadi, inspira aux Hongrois un profond mépris, mêlé de haine contre leur souverain, plus coupable peut-être par faiblesse que par nature, et qui aurait pu invoquer sa jeunesse pour excuse des atrocités commises en son nom. Ce sentiment, dont la trace se révèle encore aujourd'hui dans le *Hattyudal*, Chant du cygne, donna naissance à une anarchie terrible, qui ne devait finir qu'à la mort de Ladislas le Posthume. Elle arriva la même année (1457); il fut empoisonné par les Bohêmes, comme il allait célébrer son mariage avec Marguerite de France, fille de Charles VII.

A peine cette mort fut-elle connue, que les esprits se calmèrent, et le mouvement révolutionnaire qui, dès l'abord, avait pris des proportions formidables, parut se fondre dans un commun désir de réparer les sanglantes injustices qui avaient frappé les Hunyadi.

Le droit de succession, chez les Hongrois, n'ayant jamais eu de formes bien précises, il surgissait, à chaque nouveau règne, un grand nombre de prétendants, dont chacun trouvait appui dans les divergences de l'opinion. Ainsi, un droit naturel, primordial, si efficace lorsqu'il repose sur des bases fixes, solides, devenait, pour la Hongrie, un dédale d'inextricables embarras et de calamités infinies. L'empereur Frédéric III, parent de Ladislas le Posthume; Uladislas, fils de Casimir, roi de Pologne, issu du mariage de ce prince avec Élisabeth, sœur du roi défunt, se présentèrent en première ligne. Une diète fut convoquée à Pest (1er décembre 1457), où le palatin Nicolas Gara, se fondant sur sa parenté avec la maison royale (il avait épousé une parente de Cilly), afficha des prétentions à la couronne; mais le brave Szilágyi, le commandant de Belgrade, fort du concours de la veuve d'Hunyadi et de ses amis, occupait déjà une partie de la Hongrie et la Transylvanie tout entière, fermement décidé à ne pas laisser tomber le sceptre entre des mains étrangères. Szilágyi marcha sur Pest avec quarante mille hommes, protestant de son respect pour la diète, qu'il promettait de ne pas entraver dans le libre exercice de son droit d'élection. D'abord, les ambassadeurs étrangers exposèrent, devant les élus de la nation, les vœux de leurs souverains. Parmi eux, Charles VII, roi de France, demandait la couronne pour un de ses fils, ou pour un prince auquel il donnerait en mariage sa fille, déjà promise au feu roi. Dès le commencement des débats, Szilágyi fit cerner l'assemblée par de forts détachements, et on s'attendait qu'il allait se faire proclamer roi lui-même, quand il prononça le nom de son parent, Mathias Corvin, fils puîné du grand Hunyadi, dont il fit l'éloge en termes chaleureux, vantant les précoces vertus et les qualités brillantes de son protégé. Cette déclaration suffit pour qu'un grand nombre de membres de la diète témoignassent, par un assentiment enthousiaste, de leur respect et de leur reconnaissance pour la mémoire du héros magyar, et de leurs regrets de la mort funeste de son fils Ladislas.

Un moment, Gara fit de grands efforts pour imprimer une autre direction aux décisions de la diète ; mais les troupes, postées par Szilágyi sur les glaces du Danube, impatientes du résultat, firent retentir un cri formidable, unanime de « Vive Mathias, notre roi ! » et l'élection ne rencontra plus d'obstacle. Le concours énergique de ces prétoriens, qu'inspirait cette fois l'amour de la patrie, vint ainsi assurer le triomphe du parti national, et déjouer les intrigues de quelques ambitieux.

Le nouvel élu était prisonnier à Prague, où Ladislas le Posthume l'avait commis à la surveillance de Podiébrad. Jamais, peut-être, jeune homme n'avait réuni en sa personne autant de qualités éminentes, qui tiraient un plus grand lustre encore de l'héritage d'un grand nom, salué avec enthousiasme par la nation entière. Mathias joignait à un extérieur majestueux un caractère ferme, rehaussé par un esprit vaste et qui semblait devancer les années par la profondeur intellectuelle. Tant de mérites réunis avaient prévenu en sa faveur le vieux Podiébrad qui, cependant, ne voulut pas consentir au départ de son otage, sans réserver une prime à son ambition : la Hongrie dut lui compter, comme prix de son consentement, une somme de quarante mille florins d'or; en outre, il exigea formellement que Mathias épousât sa fille Catherine, atteinte de phthisie.

Dès son avénement, Mathias sur les instigations de l'astucieux Gara, promut Szilágyi à la charge de lieutenant-gouverneur. Gara espérait, sans nul doute, que le jeune monarque ne pourrait, même par reconnaissance, supporter une tutelle d'où devait naître un antagonisme entre l'ancien protecteur et le protégé, devenu tout-puissant ; Szilágyi, de son côté, ne sut pas prévoir que, si Louis le Grand s'était passé d'un conseil à seize ans, Mathias en aurait moins besoin encore à dix-huit. Mais plus guerrier que politique, et tout entier à ses vengeances, Szilágyi se montra hostile aux mesures conciliatrices du jeune roi, et celui-ci ne laissa pas échapper l'occasion de donner le change aux préventions de ses ennemis. Après avoir assisté aux obsèques solennelles de Ladislas Hunyadi, dont il fit inhumer en grande pompe le cadavre mutilé dans la ville de Charlebourg, Szilágyi se vit jeter dans les fers. Toutefois, en habile tacticien, Mathias sut échapper au reproche d'ingratitude, en dépouillant de leurs hautes dignités Gara et Ujlaki, les principaux chefs du parti adverse; mais après avoir fait sentir à tous la pression de son caractère mâle et indépendant, il voulut bien leur pardonner, et se les attacha par sa conduite généreuse. C'est ainsi qu'adolescent, il sut exercer, dès l'origine, le rôle de modérateur entre les factions qu'il tenait en équilibre d'une main tout à la fois si ferme et si équitable, que le peuple se plut à lui donner le surnom de *Juste*.

Profondément habile dans l'administration intérieure, grand comme législateur et surtout comme guerrier, le roi Mathias fut moins bien avisé dans sa politique extérieure, qui se révéla plutôt par une activité guerrière, toute au profit de son ambition personnelle et du renom que son génie attacha aux armes hongroises, que par des mesures propres à assurer l'avenir d'une nation puissante, et qui, sous Louis le Grand, avait pesé d'un si grand poids dans les conseils de l'Europe. Après avoir calmé les divisions intestines et refréné

les orgueilleuses prétentions des oligarques, il repoussa l'alliance que le sultan Mahomet II lui avait offerte, et livra aux Turcs plusieurs batailles marquées par des succès assez importants, puisqu'il put ramener au vasselage les provinces dépendantes, telles que la Servie et la Bosnie. Mais ces heureux événements eurent leur côté douloureux : le brave Szilágyi, fait prisonnier par l'ennemi, fut impitoyablement mis à mort. Quant aux côtes de l'Adriatique, perdues depuis Louis le Grand, et qui cependant faisaient partie intégrante de l'empire magyar, et lui étaient indispensables, Mathias ne sembla pas y ajouter d'importance, ou plutôt il trouva une excuse à sa négligence dans son désir de se ménager l'alliance des Vénitiens et du pape contre les Ottomans.

L'empereur Frédéric III, qui, par la mort de Ladislas, était devenu seul maître de toutes les possessions autrichiennes (1464), appela sur elles une série de malheurs. Esprit indolent, plus fait pour goûter les loisirs tranquilles de la vie privée que pour affronter les orages d'une grande politique, il offrait le singulier contraste d'un prince affichant, mais en vain, les plus hautes prétentions d'autocratie, et ravalant son intelligence aux vaines pratiques de sciences déjà vieillies. Il traitait avec le même sérieux ses plans d'usurpation ou d'acquisitions territoriales, et ses élucubrations sur l'astrologie et l'alchimie. Souvent même, après avoir pris les armes pour donner cours aux désirs de son impuissante ambition, il coupait court aux travaux guerriers, pour s'enfoncer dans son laboratoire, où, à défaut d'autres conquêtes, son amour de l'or et sa vanité trouvaient une source d'aliments futiles. S'il eût été aussi belliqueux que cupide et avare (et cependant il manquait toujours d'argent), son règne aurait pu devenir bien funeste à ses voisins. Mais, tandis qu'à l'intérieur de l'Empire, les grands feudataires pourvoyaient à la tranquillité publique sans son concours, il s'épuisait, lui, en ruses mesquines contre les souverains de Bohême et de Hongrie dont le génie supérieur offusquait sa grandeur impériale, réduite aux proportions d'un vain nom, la seule chose qui lui restât de l'héritage pompeux des Césars. Il haïssait par-dessus tout Mathias Corvin, comme le plus grand obstacle à ses projets ambitieux. Mais il ne fut pas plus heureux contre ce prince que dans son propre empire, où Podiébrad, cet illustre parvenu, proclamé roi de Bohême, n'aspirait à rien moins qu'à le faire déposer pour ceindre lui-même la couronne de Charlemagne.

Une condition si humiliée n'empêchait pas ce fantôme d'empereur de se faire proclamer roi de Hongrie. Cette jactance, qui n'avait d'autre point d'appui que la possession frauduleuse du premier insigne de la royauté, fut rudement châtiée. Mathias, qui revenait alors de sa glorieuse expédition contre les Turcs, envahit rapidement l'archiduché d'Autriche, le conquit, et mit Vienne tellement en péril, que l'empereur sollicita la paix. Il ne l'obtint qu'à la condition de livrer au vainqueur la couronne de saint Étienne, emblème de la royauté magyare, et fut tout heureux, sans doute, de recevoir, pour prix de sa renonciation forcée, la somme de soixante mille florins d'or. Ramenant alors son armée contre les Turcs, Corvin les battit à Temes, puis, combinant ses forces avec celles des Vénitiens, il prit d'assaut la ville de Jaicza, en

Bosnie. Tout le pays conquis fut mis sous l'autorité d'Émeric Déak de Szapolya, gouverneur au nom du roi de Hongrie.

Au milieu de ces succès, Mathias perdit sa femme Catherine, qui ne lui laissait point d'enfants. Sa douleur trouva quelque compensation dans les témoignages d'estime dont l'entourèrent les plus puissants souverains de l'Europe : dans ce nombre, Louis XI fit preuve de la plus grande courtoisie. Digne appréciateur du vrai mérite et des talents de Corvin, il envoya une brillante ambassade pour se faire représenter à son couronnement, et lui proposer un second mariage, qui n'eut pas lieu.

Mathias et Mahômet II avaient appris à se respecter : aussi restèrent-ils quelque temps en paix. Ce temps d'arrêt, entre les deux grandes puissances, fut mis à profit par les Magyars : les Transylvains, révoltés, furent soumis ; la Moldavie et la Valachie durent rentrer sous la domination hongroise.

De si brillants résultats faisaient de Mathias l'arbitre de l'Europe centrale, témoin les sollicitations pressantes du pape et de l'empereur lui-même, pour l'engager à dompter l'ardent fanatisme des Hussites, dont le roi Podiébrad s'était posé comme le protecteur. C'était la guerre la plus injuste et la plus stérile que Mathias pût entreprendre, au point de vue des intérêts de la Hongrie : aussi hésita-t-il longtemps et il ne fallut rien moins que les instances du pontife, qui s'était montré favorable à son avénement, pour triompher de ses répugnances. Il consentit enfin, et la diète d'Agria, quoique partagée d'avis, décréta les premières hostilités, l'an 1464. Le roi prit en personne le commandement de l'armée hongroise, ayant à ses côtés l'élite des généraux qui s'étaient formés dans les dernières guerres : un Émeric Szapolyai, guerrier consommé, fertile en expédients, et qu'on comparait à Ulysse pour la prudence; un Blaise Magyar, l'Ajax hongrois; un Paul Kinisi, batailleur sans égal, dont la bravoure étonna l'Europe : ces deux derniers, tirés de la foule pour être élevés aux premiers honneurs militaires, par un héros qui se connaissait en hommes. Les succès de Mathias furent rapides en Bohême : tout plia devant les attaques impétueuses de ses *légions noires*, que les catholiques du pays appuyèrent avec chaleur. Cette guerre fut terrible comme toutes les guerres de religion, et les Rasciens (Serbes), qui suivaient l'armée magyare en qualité d'auxiliaires, marquèrent partout leur passage par d'affreuses dévastations. En peu de temps, la Moravie, la Silésie, la Lusace furent conquises; on en chassa partout les Hussites, et quoique Podiébrad se maintînt encore dans une partie du royaume, Mathias réussit à se faire élire roi de Bohême dans la ville d'Olmutz, capitale de la Moravie.

Pendant que le roi de Hongrie conquérait ainsi une vaine gloire au profit du Saint-Siége et de l'empereur, dont il réduisait à néant le plus rude antagoniste, Mahomet II réparait ses derniers désastres, et faisait élever sur la Save la redoutable forteresse de Szabács. Devant cette attitude menaçante du sultan, Mathias se contenta de remplacer l'ancien ban de Croatie et Slavonie par Blaise Magyar, et de nommer Nicolas Ujlaki roi de Bosnie : changements sans résultats, tant que la forteresse restait debout. Aussi, Mahomet, enhardi par la politique réservée de son rival, mit le siége devant Négrepont, qu'il emporta

d'assaut. Les Vénitiens, consternés, appelèrent les Magyars à leur secours; alors seulement, Mathias promit son intervention, mais à la condition expresse que Venise renoncerait à la possession de la Dalmatie.

Entraîné par l'appât d'une brillante renommée, Mathias avait commis une double faute politique dont il cherchait la réparation tardive. En négligeant, d'un côté, de revendiquer plus tôt, même par les armes, la Dalmatie, il avait paru ne pas comprendre qu'un État, privé de possessions maritimes, manque de consistance; il n'avait pas prévu les ressources que pouvait lui offrir la marine hongroise, cette création féconde de Louis le Grand; et, en usant les forces nationales dans la guerre stérile des Hussites, il avait laissé grandir la puissance turque, l'ennemi le plus sérieux de la Hongrie.

Les calculs de l'ambition précipitèrent Corvin sur une autre pente non moins funeste. Podiébrad étant mort sur ces entrefaites (22 mai 1470), le moment de ceindre deux couronnes lui parut favorable, d'autant plus que les Bohêmes refusaient d'obéir au fils du roi défunt. A son grand étonnement, il apprit qu'on lui préférait Uladislas, fils aîné de Casimir, roi de Pologne, qui se regardait comme légitime héritier du trône de Bohême, et même de celui de Hongrie. Furieux de cet échec, il envahit la Bohême avec ses légions noires, qui exercèrent les plus épouvantables ravages; mais il ne put empêcher Uladislas de recevoir la couronne à Prague (1471).

Pendant qu'il poursuivait avec tant d'acharnement une couronne problématique, il courait grand risque de perdre celle de Hongrie. Quelques factieux, le clergé en tête, que Mathias s'était aliéné en empiétant sur ses biens pour les frais de ses guerres, s'unirent contre lui aux ennemis du dehors, et offrirent la couronne de saint Étienne au second fils du roi de Pologne. Vingt mille Polonais vinrent dans le nord de la Hongrie appuyer les mécontents, pendant que trente mille entraient en Bohême pour faire couronner à Prague le jeune Casimir le Saint, fils de Casimir IV et frère d'Uladislas. Mathias vint à la rencontre de cette armée, assiégea son compétiteur dans Nitra, le réduisit à capituler avec toute son armée, et fut assez généreux pour lui laisser quitter librement le royaume. Casimir mourut peu de temps après sa défaite. Aussi magnanime envers les rebelles, Corvin feignit de ne pas les connaître, en combla même plusieurs de ses bienfaits, et, par cette conduite aussi louable qu'habile, il gagna tous les cœurs. L'année suivante, les hostilités se ravivèrent entre les deux rivaux. Mathias court à l'ennemi avec dix mille hommes seulement, lui fait, à cause de l'infériorité de ses forces, une guerre de temporisation, le bat en détail, et pendant que, sur son ordre, des bandes de partisans dévastent la Pologne, il réduit Uladislas et Casimir, qui n'avaient pu l'attirer à une bataille générale, à lui demander la paix. Il fut convenu que la Moravie et la Silésie appartiendraient, en usufruit, au roi de Hongrie, sauf retour, après sa mort, à Uladislas, moyennant un dédommagement de quatre cent mille florins d'or; qu'Uladislas conserverait le royaume de Bohême; que les deux princes prendraient concurremment le titre de rois de ce pays, qui, en définitive, devait échoir de droit et de fait à celui des deux qui survivrait à l'autre (1475).

Libre de ce côté, le roi de Hongrie tourna enfin ses efforts contre ses ennemis les plus dangereux. Depuis l'érection de la forteresse de Szabács, la Croatie et la Slavonie étaient ouvertes aux Ottomans; il fallait à tout prix emporter cette place. Mathias vint en former le siége, et le succès, dans une œuvre aussi périlleuse, fut dû en grande partie à son héroïsme. Avant l'assaut, pendant la nuit, il va lui-même, dans une barque, déguisé en pêcheur, une lanterne à la main, reconnaître la place; tout à coup un boulet rase son frêle esquif et éteint la lanterne; Mathias n'en continue pas moins ses observations avec un calme imperturbable. Dans l'action, il est le premier au péril, électrise ses hommes par l'exemple, et après une lutte sanglante et acharnée, il pénètre de vive force dans la citadelle, sur des monceaux de cadavres. C'est ainsi que son génie et la valeur de ses soldats réparaient les fautes de sa politique incertaine. Là ne se bornèrent pas les mécomptes de Mahomet : battu coup sur coup dans la Vallée-Blanche (Servie), et près de Semendrie; poursuivi à outrance par le vaillant Étienne Báthori, il dut se retirer, honteux et le désespoir dans l'âme (1476). Son rival, au contraire, revenu triomphant à Bude, célébra, dans un appareil et une pompe inconnues jusqu'alors en Hongrie, et ses victoires et son mariage avec Béatrice de Naples, femme dévorée d'orgueil et d'ambition.

Que devait faire le faible empereur Frédéric III contre un si redoutable guerrier? Rester scrupuleux observateur des traités, et ne pas s'attirer, par des actes continuels de mauvaise foi, les justes colères de son puissant voisin. Cependant il n'eut pas cette prudence. Toujours hostile à la Hongrie, il profita de ses guerres au dehors pour ravager les alentours de Sopron. Vaincu par les Magyars, il obtint la paix à des conditions honorables; mais il ne paya pas les frais de la guerre, stipulés à la somme de cent mille florins d'or.

L'Allemand humilié, Corvin songea à faire expier aux Turcs leurs incursions en Transylvanie; mais au lieu de se maintenir en Dalmatie, ce joyau maritime de la couronne hongroise, où il était venu, à la demande des Vénitiens, repousser les agressions des Ottomans, il évacua ce pays, sous le vain prétexte de tirer vengeance des calomnies que Venise avait dirigées contre lui près du saint-père : singulier résultat d'une rancune qu'on pourrait taxer de puérile, si son attention principale n'eût été tournée vers la Transylvanie, que le redoutable Aly-Bey menaçait avec une grande armée turque. A l'appel de Corvin, les Magyars accoururent vers lui avec enthousiasme, et les plaines transylvaines de Kenyérmezö devinrent le théâtre d'une lutte, la plus gigantesque dont il soit fait mention dans les fastes de la Hongrie. Au plus fort de la bataille, l'intrépide Báthori reçoit six blessures et tombe foulé aux pieds des chevaux; le bouillant Kinisi se précipite comme la foudre, malgré sa pesante armure, sabrant des deux mains, renversant tout sur son passage pour le sauver; il parvient à lui à travers la mêlée, le relève, et ce suprême effort d'un chef qui s'était conduit plus en soldat qu'en capitaine prudent, imprime à ses compagnons de gloire un élan si rapide, qu'il leur suffit de quelques instants pour anéantir l'armée turque : ses tentes, ses bagages, ses trésors tombent au pouvoir des Magyars dont l'enthousiasme se révèle par

des actes d'une joie frénétique. Au milieu des réjouissances de l'armée, on voit l'herculéen Kinisi, dérogeant à ses habitudes de gravité, prendre trois cadavres turcs, l'un dans ses dents et les deux autres dans ses bras, et exécuter ainsi la ronde hongroise.

Fort d'un si beau succès, Mathias put envoyer les fameux hussards noirs, sous les ordres de Blaise Magyar, au secours de son beau-père Ferdinand de Naples, dont les États venaient d'être ènvahis par Mahomet (1481); mais il ne sut pas mettre à profit la mort du destructeur de Byzance, pour en finir avec les envahissements des Osmanlis. Ce fut là une de ses plus grandes fautes : le moment était favorable, car deux frères se disputaient avec fureur le trône des sultans. Néanmoins, il est juste de dire que les autres puissances, malgré des sommations réitérées, ne témoignèrent pas plus d'empressement; bien plus, Frédéric, loin de remplir ses derniers engagements, envahissait les contrées hongroises limitrophes, et forçait Mathias à renoncer aux préparatifs qu'il faisait déjà contre les Ottomans. Les dernières victoires des Hongrois auraient dû cependant servir de leçon à Frédéric; mais il n'en fut pas ainsi. Ayant reçu de la commune de Vienne les 100,000 florins qu'il devait payer à Mathias comme indemnité, il en fit la proie de son avarice. Quoiqu'une partie des forces magyares, sous les ordres de Kinisi et de Tököli, eut à lutter contre les Turcs dans la basse Hongrie, une armée fut détachée contre Vienne, sous la conduite de Zelényi et de Szapolyai, précédant le roi lui-même. Pendant le siége de cette ville, qui dura quatre mois, un boulet, destiné à Mathias, enleva à ses côtés le palatin Orszägh; le roi, sans s'émouvoir, donna l'ordre de l'assaut : Vienne se rendit le 29 juin 1487. Ainsi tombait sous le ridicule le fameux anagramme de Frédéric qui s'enfuyait honteusement, tandis que le vainqueur joignait à sa nouvelle conquête une partie de la Styrie et de la Carinthie.

Ce fut en Autriche que Corvin reçut une ambassade française qui lui proposait, au nom du roi Charles VIII, une alliance contre Maximilien. La proposition fut acceptée avec empressement, et les ambassadeurs se virent honorés de magnifiques présents pour une valeur de 20,000 florins d'or. Le souvenir de cette alliance fut toujours cher aux Magyars : elle avait tout à la fois pour mobiles l'identité des intérêts et les sympathies réciproques de deux grands peuples faits pour s'estimer. C'est encore à Vienne que ce vainqueur magnanime offrit en souvenir à la députation allemande plusieurs objets de valeur, entre autres une coupe qu'on a conservée jusqu'à nos jours. Aussi la mémoire de ce roi, même dans les derniers temps, était-elle aussi populaire à Vienne qu'à Pest, et l'on raconte encore plusieurs anecdotes dont Mathias est le héros, et qui servirent longtemps de texte aux joyeux propos des Viennois.

Mathias résida longtemps dans la capitale de l'Autriche, au grand regret des Hongrois. Il conclut dans cette ville un traité ayant pour but le mariage de son fils naturel Jean, avec Blanche de Milan. La reine étant restée stérile, Corvin n'avait d'autre héritier que ce fruit d'un amour illégitime, qui portait en lui qnelques indices des grandes qualités de son père et de son aïeul, sans être doué, néanmoins, de leur énergie et de leur esprit de résolution prompt et

rapide. Tandis qu'il faisait le bonheur de son père, il était aussi l'espoir de la nation qui, sans s'arrêter au préjugé de la naissance, n'hésita pas à le reconnaître comme légitime successeur à la couronne; et nul doute qu'il y serait parvenu sans la mort funeste du loyal palatin Émeric Szapolyai. Quand Mathias perdit ce digne compagnon de sa gloire, ses jours déclinaient déjà visiblement. Dans le pressentiment d'une fin prochaine, il remit le gouvernement de Vienne à Étienne Szapolyai, l'homme qui méritait le moins sa confiance, et se rendit à la diète de Bude (18 juin 1489), qui proclama son fils Jean héritier présomptif; puis il retourna à Vienne dans l'intention de se réconcilier avec l'empereur. Bientôt il sentit les approches du mal, et il fut emporté par une attaque d'apoplexie; du moins il faut le croire pour l'honneur de Frédéric III, de Szapolyai et de la reine elle-même. Aussi illustre que Louis le Grand comme législateur et comme guerrier, ce prince n'égala pas, pour la profondeur du génie politique, le second des d'Anjou dont le but constant était de relier à l'État les contrées que la guerre lui avait acquises, et d'y fonder des établissements capables d'asseoir l'avenir de sa puissance parmi les peuples européens. En perdant de vue les forces maritimes de la Dalmatie, ancienne dépendance de la couronne hongroise, il arrêta forcément les destinées de son peuple, appelé à dominer la Mer Noire et l'Adriatique. Louis d'Anjou avait donné comme la première ébauche de ce plan magnifique : il était digne de Corvin de le compléter. Mais en permettant aux Turcs de s'établir en deçà des limites qu'ils n'auraient jamais dû franchir, il parut souscrire d'avance à la ruine, éloignée sans doute, fatale pourtant, de la Hongrie; et cette négligence avait pour cause première les conquêtes infructueuses et sans système de la Bohême et de l'Autriche, qui ne lui rapportèrent que de l'éclat personnel. Aussi Corvin disait-il que ses querelles avec Frédéric III étaient un secret. S'il eût tourné ses forces contre l'ennemi commun, les Ottomans, il aurait eu l'assentiment et l'appui du Saint-Siége, alors même qu'il eût renoncé à la guerre injuste des Hussites, et en arrêtant la puissance des Osmanlis, il aurait assuré pour toujours celle des Magyars à l'orient de l'Europe. On sait, en effet, que, sur ce point, toute l'influence gravite vers le midi : l'exemple de la Russie est là pour le prouver. Hâtons-nous de dire, cependant, que jamais parvenu ne sut, à aucune époque, gagner à un si haut degré l'estime et l'attachement chaleureux d'une nation. Mais aussi, quel cortége de qualités réunies en un seul homme! Nul obstacle ne l'arrêtait : il n'y voyait que plus de matière à rehausser ses triomphes; et, dans toute l'occasion qui mettait en relief sa vie active, il se montrait toujours supérieur à lui-même. Il n'avait pas alors son égal dans toute la chrétienté, et il pouvait dire avec le Cid :

« Je ne dois qu'à moi seul toute ma renommée. »

Antique dans ses mœurs, généreux jusqu'à l'abnégation, vaillant au combat, il eût été un Bayard s'il n'eût pas ceint la couronne; et parmi les rois, Henri IV seul pourrait être mis en parallèle avec lui pour son vif attachement

à la gloire et aux intérêts de sa nation. Connaissant à fond le caractère des Magyars jusque dans ses fibres les plus intimes et les plus délicates, il convoqua souvent des diètes, mais seulement pour flatter l'orgueil national, et n'en disposa pas moins d'un pouvoir à peu près illimité. Il capta surtout les sympathies populaires par l'attachement loyal et franc dont il honora les hommes d'un mérite réel, sortis, comme sa famille, de l'obscurité. Son équité fut proverbiale, et elle eut presque, chez les Hongrois, la valeur d'un jugement divin; aussi le peuple s'écrie-t-il encore aujourd'hui : « Mathias est mort; la justice s'en est allée. » Pierre Razzano, moine dominicain, évêque de Luceria et ambassadeur de Naples à la cour hongroise, vante, dans un beau langage, les mérites divers de ce grand homme; et J. A. Fessler décrit sa vie dans un grand ouvrage plein de verve et d'enthousiasme pour le héros [1].

A tous ces titres de gloire Mathias peut joindre l'honneur d'avoir été un protecteur éclairé, magnifique, des arts et des belles-lettres. Les Magyars, qui ne l'avaient méconnu qu'un moment, et qui, depuis, avaient appris à apprécier les admirables qualités de son cœur et de son génie, témoignèrent à sa mort les plus grands regrets. Ses restes, transportés dans la basilique d'Albe-Royale, y furent inhumés avec une pompe digne de sa gloire et de son universelle renommée. Il avait composé sur lui-même l'épitaphe suivante, qu'on peut regarder comme la contre-partie du fastueux anagramme de Frédéric III :

« Mathias jaceo Rex, hâc sub mole sepultus;
« Testatur vires Austria victa meas.
« Terror eram mundo; metuit me Cæsar uterque;
« Mors potuit tantùm sola nocere mihi [2]. »

Le règne de Mathias Corvin présente à l'observateur, sous beaucoup de rapports, les mêmes traits de grandeur et de magnificence que celui de Louis XIV : conquêtes à l'extérieur sans grands résultats, progrès qui semblent tenir du prodige au sein de la nation, qu'un irrésistible élan pousse vers les arts, les sciences, le luxe et le faste. Aussi, le Magyar appelle-t-il ce siècle l'âge d'or de son histoire; il est donc juste que nous en exposions le tableau, sous le point de vue philosophique.

Sigismond avait été certainement le type de ces monarques à courte vue, à l'ambition méticuleuse, qui entreprennent tout sans rien accomplir de grand. Cependant, en ce qui touche la législation civile, on ne saurait lui contester un certain mérite, parce que, malgré sa prédilection pour les étrangers, il sut s'entourer des hommes les plus intègres et les plus éclairés du pays qui, connaissant les défauts des institutions nationales, y portèrent quelque remède avec le concours de l'autorité royale. Quant à Mathias, il n'avait pas besoin d'être poussé vers les réformes : doué d'un esprit vaste qui atteignait les hauteurs de l'art et de la science, et animé du plus pur patriotisme, il parut

[1] J. A. Fessler : *Mathias Corvin*; Breslau, 2e édit., 1806.

[2] Je suis le roi Mathias qui repose sous cette pierre. L'Autriche vaincue atteste ma puissance. J'étais la terreur du monde; les deux Césars me craignirent, et la mort seule a pu me nuire.

ambitionner l'unique gloire de faire le bonheur de son peuple, en le mettant à la tête de la civilisation, bien qu'il déclinât en puissance matérielle dans ses rapports avec l'extérieur. Louis le Grand avait comme tracé les premiers jalons du système anglais, en assurant à la Hongrie les chances d'un avenir stable, une prépondérance marquée dans l'équilibre européen. Mathias, moins prudent, plus entraîné vers les sphères de l'idéal, quitta les voies de la réalité tracées par son habile prédécesseur, et s'efforça de saisir, avant le temps, le sceptre qui devait échoir à la France : celui de la domination par la supériorité intellectuelle.

Depuis la mort de l'illustre angevin jusqu'à l'avénement du fils d'Hunyadi, nul prince n'avait régné sur la Hongrie avec assez de vigueur. Le gouvernail, remis entre les mains des ambitieux au nom des rois absents, laissait flotter le vaisseau de l'État au milieu des orages que lui suscitait une oligarchie puissante et capricieuse, et quand, par intervalles, le temps se montra plus calme, on n'en sut pas profiter. C'est sans doute à un Kanisai, à un Palóczi, à un Rosgonyi, régents du royaume pendant les longs et inutiles voyages de Sigismond, qu'on dut les améliorations qui, dans ces moments, s'opérèrent dans la législature et l'administration. Ces grands dignitaires acquirent alors un rang supérieur à celui du palatin qui, dès lors, fut élu avec le concours de la diète. C'était encore une victoire de l'aristocratie battant en brèche le pouvoir royal qu'elle éclipsait déjà par l'influence et les richesses; elle parvint même à rompre l'équilibre que la constitution nationale avait longtemps maintenu entre les membres du corps nobiliaire (tous les nobles avaient été déclarés égaux en droits sous Louis le Grand), en obtenant qu'il se fractionnât en deux parties : *status* et *ordines*. La première, *status*, comprenait les prélats et les magnats qui siégeaient à la haute chambre; l'autre, *ordines*, formant la seconde chambre, se composait de nobles des comitats et de délégués des villes, que Sigismond, pour contre-balancer la majorité aristocratique, investit du droit d'être représentées.

Mathias Corvin, qui avait un goût prononcé pour le faste et l'éclat, flatta l'orgueil des grands, et maintint cette distinction funeste : ce qui ne l'empêcha pas, du reste, d'élever à la première classe des hommes de valeur, issus, comme lui, d'origine plébéienne. Jusqu'à l'avénement de ce grand homme, la convocation de la diète était une prérogative royale, ce qui paralysait souvent l'action du régime constitutionnel. Mathias, toujours disposé à consulter la nation, montra plus de déférence que ses prédécesseurs. Il convoqua souvent la diète, qui se montra reconnaissante d'une confiance si généreuse, et, sous les auspices d'un prince habile à manier les esprits, sembla décréter, de son libre arbitre, comme autrefois le sénat romain, et la paix et la guerre. Heureuse harmonie qui aurait dû servir d'exemple à ses successeurs! mais ils ne surent pas en faire leur profit. La réunion annuelle, cet écueil du pouvoir pendant les règnes précédents, même sous la régence d'Hunyadi, prit force de loi, et ses membres ne reçurent aucun appointement. En outre, Corvin fit preuve d'un tact exquis, en ménageant les susceptibilités de la nation, sans porter la moindre atteinte à sa propre dignité : dans tous ses actes, il traita

les Magyars de *regnicolæ* (habitants), jamais de sujets; si bien qu'en observant strictement la constitution et gardant intacte sa prérogative, il exerça, sans pression apparente, du reste, une autorité à peu près absolue. C'est encore sous son règne que les pouvoirs du palatin furent précisés : ce fonctionnaire avait pour mission de gouverner l'État pendant l'absence et la minorité du roi, ou lorsque le trône se trouvait vacant; il ne recevait d'autres émoluments que la somme minime de 6,000 florins d'or. Mais le roi lui-même n'avait d'autre budget que le produit des douanes, de la monnaie, et les contributions des villes libres, etc., montant à peu près à 400,000 ducats. En présence de si faibles moyens, les frais de sa cour si brillante, ses prodigalités envers les savants et l'entretien de ses guerres continuelles n'offrent-ils pas la pensée d'un problème difficile à résoudre? Mais Corvin sut y pourvoir. D'abord il laissa voter par la diète des subsides que la noblesse affranchie s'imposait à elle-même; de son côté, jamais il n'affecta des formes exigeantes, ce qui fit que l'exubérante générosité du caractère magyar ne s'en montra que plus prodigue. Il proposa aussi à la diète de Bude (1467), qui l'accepta, d'abolir la contribution insignifiante due à la chambre des finances et de lui substituer l'impôt du fisc qui fut prélevé sans distinction, même sur les domaines royaux. Toutefois il fit maintenir l'exception en faveur des possessions des nobles et du clergé, tant il redoutait d'encourir la réprobation des castes privilégiées.

La diète fut moins heureuse dans ses réformes économiques, surtout sous le règne de Sigismond, ce grand dilapidateur de la fortune publique. Elle greva tout à la fois l'importation et l'exportation, moyen infaillible d'empêcher le développement agricole. Cette loi caractérise parfaitement son auteur, le roi Sigismond, qui ayant reçu un jour 4,000 ducats provenant d'une taxe nouvelle, faillit en perdre le sommeil. Il fit éveiller ses courtisans, et après leur avoir distribué cette somme : « Je suis satisfait maintenant, leur dit-il; car ce qui m'a empêché de dormir s'en va avec vous. » Cette manie d'accaparer l'argent pour en faire un si pitoyable usage, fit descendre ce prince aux mesures les plus viles. Afin de subvenir à ses folles prodigalités, il vendit des armoiries nobiliaires, donnant ainsi naissance à un nouvel ordre de privilégiés, connus sous le nom d'*Armales*. Il fit aussi un dégradant abus de l'ordre du Dragon que saint Étienne avait institué pour récompenser les mérites éclatants. C'est encore Sigismond qui créa des distinctions parmi les Allemands de Scépuse en dotant leurs comtes, moyennant finance, du titre de nobles.

En ce qui concerne l'état militaire, Sigismond avait organisé déjà d'une manière plus systématique l'ancienne levée des banderies, en adoptant un règlement plus équitable pour les enrôlements. Chaque comitat devait fournir un certain contingent de cavaliers, en proportion du nombre des habitants. Ces cavaliers, parmi lesquels furent admis les paysans non-nobles, exempts jusqu'alors du service militaire, furent soldés par l'État. Mathias perfectionna cette mesure, et fut le premier des princes européens à organiser une armée régulière, innovation monarchique qui porta les plus rudes atteintes à l'esprit

belliqueux des grands seigneurs, s'amollissant au milieu des intrigues et d'une vie fastueuse. La *légion noire*, composée en majeure partie de Bohêmes, plus féroces que les Magyars, et de Rasciens, qui donnèrent à l'armée hongroise un général distingué, le brave Jaksics, porta l'épouvante et la terreur partout où elle montra sa sinistre armure, dont l'aspect était pour ses ennemis le signal de la déroute. L'armée, divisée en infanterie, cavalerie et artillerie, fut égale en discipline aux phalanges grecques et romaines; c'est, pour ainsi dire, sur leur modèle que Corvin, grand admirateur et émule de l'antiquité, établit sa réforme. Les légions noires coûtèrent à l'État 100,000 ducats; un hussard recevait 10 ducats tous les trois mois, et l'armée entière 1,060,000 ducats par an. Mais, hélas! ainsi qu'à Rome où l'antique valeur s'éteignit à mesure qu'on cessa d'être républicain, de même, en Hongrie, la noblesse, ce solide rempart de la patrie, la noblesse jadis si brillante et si téméraire, crut avoir assez fait en créant la milice régulière. Dès ce moment, remettant en d'autres mains la tâche dont leurs aïeux s'étaient montrés si jaloux, les grands seigneurs recherchèrent la gloire d'un vain renom, plus dans les cabales et les scènes d'apparat, que sous les drapeaux tricolores. On aurait presque supposé qu'avec Blaise Magyar, Paul Kinisi, Étienne Báthori, le glaive nobiliaire avait disparu, si les terribles guerres qu'on fit plus tard à l'Autriche, n'avaient rallumé l'étincelle mourante de l'esprit chevaleresque. Il n'en fut pas ainsi en Transylvanie où les deux tiers des Sicules, obligés de se rendre en campagne, rivalisaient de bravoure avec les légions noires et rappelaient par leur constance à toute épreuve le type des anciens Spartiates. Aussi, le roi populaire s'entretenait familièrement avec eux, partageait volontiers leurs repas, et pansait leurs blessures, imitant la généreuse sollicitude dont l'empereur Trajan fit preuve envers les soldats romains, lors de sa conquête de la Dacie.

Mathias, surnommé avec raison *le Juste*, donna des preuves d'une grande capacité législative qui se révéla par des réformes propres à fonder l'ordre et le bonheur au sein d'une nation. Outre les tribunaux qui siégeaient chaque trimestre, il fit décréter la procédure sommaire en cas d'urgence, même contre les nobles qui prétendaient n'être jugés que par le roi lui-même. Il nomma à cet effet le *personalis præsentiæ regiæ*, substitut de la personne du roi, qui imprima aux procès plus d'ordre et d'activité. Les lois punirent sévèrement les brigandages des grands seigneurs; retirés dans leurs châteaux, véritables forteresses, il leur suffisait de prendre possession de quelque propriété, sous les prétextes les plus frivoles, pour provoquer des procès interminables, pendant lesquels ils jouissaient du revenu des biens usurpés. On abolit un bon nombre de peines barbares, mais pour en établir d'autres, notamment celle de haute trahison. On passa sous silence l'article de la *bulle d'or* qui autorisait l'opposition armée de la nation contre ses souverains élus.

Malgré ses tendances nationales, Corvin ne se montra pas exclusif envers les étrangers qui s'attachèrent à sa personne et lui prêtèrent un concours utile; il combla d'honneurs les Thurzó, issus d'une famille autrichienne, les Szapolyai, natifs de Deákfalva (comitat d'Ugocsa) qu'il dota du village de Zapolya

(comté de Posega); il accorda même la faveur de l'indigénat au juif Ernst, en récompense des services pécuniaires qu'il avait rendus à l'État. Il est juste de dire que partout où se trouvait le mérite réel, Corvin, dont l'esprit était supérieur aux préjugés nationaux, l'accueillait avec faveur, estimant l'homme pour sa valeur, et non pour son origine.

Les provinces dépendantes gouvernées par les bans ou vayvodes jouirent toujours, sous le protectorat de la commune magyare, des mêmes libertés que la race prépondérante, et conservèrent leurs droits municipaux. Nous retracerons la position des Croates, des Slavons, des Serbes et des Allemands de cette époque dans une autre partie de cet ouvrage, où nous donnerons la peinture des mœurs, de l'aspect physionomique, de tout ce qui constitue l'ensemble de leur vie nationale. Il y a peu de chose à dire sur la situation incertaine des Valaques et des Moldaves tour à tour subjugués par les nations voisines, qui prirent leur territoire pour théâtre de leurs luttes acharnées.

Mais un fait digne de remarque et que nous nous plaisons à constater comme le résultat d'une politique habile et prévoyante, c'est qu'au milieu des convulsions incessantes, tristes fruits des agitations intérieures et des invasions turques, et malgré la perte de la Dalmatie, la petite république ragusaine, ce fleuron de l'Adriatique, resta fidèlement attachée à la Hongrie, comme si l'ombre de Louis le Grand eût présidé encore à ses destins. Rien ne pouvait altérer ses sympathies pour les Magyars, quoiqu'elle leur fût supérieure en culture morale. Pour donner une juste idée de l'immense activité de cette rivale de Venise, il suffit de citer la fondation d'une société commerciale au capital de 20,000,000 de ducats, somme énorme pour ce temps; et ce mouvement de leur commerce n'empêchait pas les Ragusains de vaquer aux travaux intellectuels dont ils enrichissaient leur littérature. Malheureusement, Corvin, bien qu'appréciateur des avantages que l'industrie procure à une nation, ne tint pas compte de l'importance des possessions maritimes, qui sont pour un État les bases les plus solides de l'avenir, et Fessler s'écrie à cet égard, avec l'énergie d'une conviction profonde[1] : « N'est-il pas étrange et même triste, que les princes ne cherchent la grandeur que dans les grands événements, tandis qu'ils négligent des éléments moins importants, en apparence, mais d'une utilité plus réelle : témoin la république de Raguse, qui pouvait devenir pour la Hongrie un vrai trésor si les rois magyars l'avaient soutenue et utilisée avec plus d'ardeur[1]. »

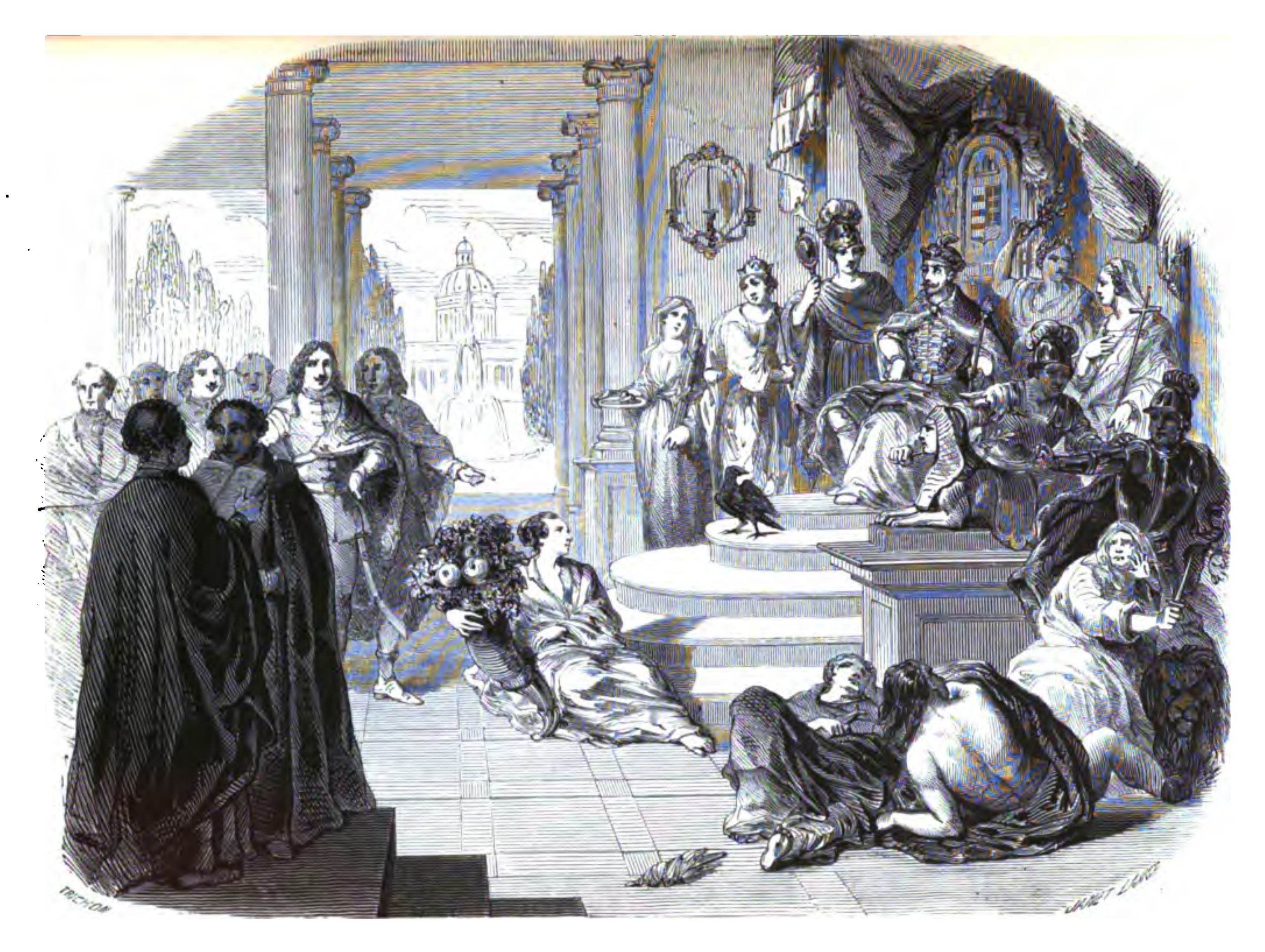
La conséquence de cette politique essentiellement fautive, anticommerciale, fut que, par le manque de débouchés attractifs et de ports maritimes, le commerce du pays languissait entre l'inertie et la pléthore. Cependant, les Ragusains avaient, vers l'an 1450, trois cents bâtiments toujours en communication directe avec l'Italie, la France, l'Afrique et l'Asie. Ne pas s'associer à ce mouvement, c'était renoncer aux belles espérances que Louis le Grand avait fondées sur la domination de l'Adriatique, c'était exposer la nation hongroise à un échec dont elle ne devait pas se relever. Les transactions inté-

[1] Fessler. *Histoire des Hongrois*, t. II, p. 1043.

rieures, livrées à des étrangers, prirent par moment un certain essor; mais le Magyar, répugnant aux habitudes mercantiles, comme contraires à sa dignité, et leur préférant la vie paisible des champs, ne s'en mêla pas, et ces transactions restèrent dans les limites d'un négoce borné, sans importance, et profitable seulement à un petit nombre d'exploiteurs. Le commerce ne porte des fruits qu'à une seule condition; il doit s'inoculer dans la vie d'un peuple qui, en épousant ses fatigues, l'ennoblit et le rend susceptible d'un grand développement. Les rois de Hongrie avaient cependant sous les yeux un grand exemple, celui des prospérités de Venise; et « jamais peuple destiné à s'élever aux grandes entreprises commerciales, dit l'historien Daru, ne commença avec des moyens plus bornés. »

Les Hongrois de cette époque (la haute classe surtout) ne favorisèrent le commerce et l'industrie que par l'étalage d'un faste inouï jusqu'alors, la pompe des vêtements, les plaisirs recherchés de la table, et le goût de plus en plus raffiné des belles armes, des carrosses et des harnais. Paul Sarpi signale cette tendance, tout en la déplorant : « Le luxe, dit-il, serait bon, s'il n'était que pour les riches, et s'il ne désemplissait que des vaisseaux trop pleins; mais le généraliser, c'est prendre tous les jours des remèdes au lieu de nourriture. » Le roi lui-même contribua, pour sa bonne part, à ce résultat funeste; et, en déployant un faste qui obscurcissait l'éclat extérieur des autres cours européennes, il fit naître parmi les nobles la vaine émulation de se surpasser en luxe et en folles dépenses : double source de décadence fatalement amenée par la ruine des familles et le rapetissement des caractères. Pour embellir ses somptueuses créations et mettre en honneur les beaux-arts, Corvin fit venir de l'étranger des artisans, des orfévres, des sculpteurs; mais ces hommes, moins utiles que coûteux, n'ajoutèrent presque rien aux richesses nationales, et leurs œuvres ne tournèrent qu'à leur gloire individuelle et à leur profit : leur action fut toute vénale; ils dotèrent à prix d'or la Hongrie de leurs chefs-d'œuvre, sans lui inspirer le goût du beau. Réunis accidentellement autour d'un homme qui rémunérait le talent avec magnificence, ils transformaient la matière au gré de ses désirs, en vue seule du lucre; mais leur âme était ailleurs, et quand le génie qui les faisait mouvoir eut disparu, ils disparurent avec lui.

Le palais de Corvin, à Bude, dont les fondements avaient été posés par Sigismond, ruisselait d'or et d'argent, et le légat pontifical, évêque de Castella, dit que cinquante voitures n'auraient pas suffi pour emporter la vaisselle royale, faite de métaux précieux et ornée de pierreries. La pompe des fêtes, l'apparat des réceptions, répondaient à ce luxe splendide, dont l'éclat se reflétait même au dehors. A l'occasion de son ambassade en France, l'évêque de Grand-Varadin, Jean Pruis, amenait avec lui trois cents chevaux pareils de robe et de taille, et autant de jeunes nobles vêtus d'écarlate et couverts de diamants. « Voilà comme les princes étalent la magnificence au moment de la dissolution d'un empire, » s'écrie encore l'excellent Fessler. Ainsi, le génie de Corvin ne fit que rallumer les derniers rayons du soleil qui éclairait le



LA COUR ALLÉGORIQUE DE MATHIAS CORVIN.

sol hongrois, et il semait monuments et chefs-d'œuvre avec la profusion d'un homme qui, sentant sa fin prochaine, se hâte de jouir. Nous avons déjà donné une faible esquisse des richesses de sa résidence de Bude, à l'érection de laquelle contribuèrent les élèves des premiers maîtres de l'Italie, tels qu'Alunno, Signorello, Dalmasi. La direction des peintures fut confiée à Filippo Lippi, premier peintre de la cour. Corvin éleva d'autres palais magnifiques à Tata, à Albe-Royale, et fit convertir la belle création de Louis le Grand, à Visegrad, en château de plaisance : c'est là qu'après les fatigues de la journée il allait, au milieu d'une nature merveilleuse, se délasser en lisant ses auteurs favoris des beaux siècles de l'antiquité. Passionné pour tout ce qui nous vient des Romains et des Grecs, il fit décorer ses appartements de statues colossales, imitées de leur art classique, et bien des fois, à l'occasion de ses brillantes fêtes, ses hôtes se virent entourés d'attributs et de figures allégoriques évoquant les souvenirs de ces deux peuples initiateurs. (Voir la gravure en regard[1].)

Mais si Corvin mérite quelques reproches pour ses fastueuses prodigalités, il est, en retour, digne des plus grands éloges pour l'intérêt qu'il mit à patroner les sciences et l'instruction élémentaire. Il leur imprima le plus grand essor, avec le zèle d'un homme qui en a non-seulement les instincts, mais encore la profonde intelligence. Outre l'idiome national, il parlait avec une égale perfection le latin, le français, l'allemand, l'italien, et possédait à fond les auteurs anciens : Virgile, Horace, Lucain, Pline, Tite-Live, Salluste. Il était en correspondance suivie avec les premières célébrités de l'Italie, et il donna le premier, dans les temps modernes, l'exemple de ces relations que le grand Frédéric devait entretenir avec Voltaire. Ami intime de Bandini, de Ficini, de Laurent de Médicis, il se montrait digne de leurs inspirations et de leurs conseils, cherchant à suppléer ainsi, par le contact des plus sublimes penseurs, à tout ce qu'il y avait de défectueux dans son gouvernement. Mais en fondant la grande bibliothèque de Bude, alors unique au monde par le choix et l'abondante richesse des livres orientaux, il éleva un monument digne de l'immortalité : trente calligraphes, seulement en Italie, travaillaient sous l'intendance du bibliothécaire Félix de Raguse, et en quelques années la capitale de la Hongrie posséda la plus riche des collections européennes, la plus remarquable pour le fini du travail dans l'art du copiste, du cartonnage et de la reliure. Vains efforts! Perte à jamais regrettable! La tempête qui déjà grondait sur le Bas Danube devait emporter tout ce trésor : les Turcs l'ont incendié et jeté aux quatre vents. Cependant quelques-uns de ces ouvrages ont pu échapper au cataclysme, et notamment le *Divi Hyeronimi breviarium*, qui fut sauvé par les soins du duc de La Vallière : il est aujourd'hui à la Bibliothèque nationale. Le compilateur du catalogue du duc le représente comme « un manuscrit superbe dont le titre est écrit en capitales d'or sur un fond d'azur[2]. »

[1] De la collection de M. Ciekowski.
[2] M. Kovács : *Fragmenta litteraria*. Jenæ, 1808.

A côté des universités de Bude, fondées par Sigismond, Corvin créa celle de Posonie, et entreprit la construction, à Bude, d'un vaste édifice capable de contenir quarante mille élèves, et dont les professeurs devaient être entretenus aux frais de l'État; mais, malheureusement, sa mort précoce et les tracasseries que lui suscitait sans cesse l'empereur Frédéric, entravèrent le noble essor de Mathias. C'est encore par ses ordres que la première imprimerie fut érigée, en Hongrie, l'an 1470; la direction en fut confiée à l'italien André Hess. Il est bien étrange qu'en dépit des soins intelligents de ce monarque, le nombre des savants, à peu près imperceptible sous Sigismond, ne se soit pas proportionnellement accru sous l'impulsion de si puissants leviers. Un seul fait peut expliquer ce phénomène : au lieu d'écrire dans l'idiome national, on se servait de la langue latine, peu accessible à la masse, et dont l'enseignement public ne tirait aucun fruit. Ainsi, la science restait le domaine exclusif de quelques individualités au lieu de se répandre dans la nation; c'était encore le fruit des prédilections toutes classiques de ce prince, et, puisqu'il faut le dire, le résultat d'une erreur qui trouvait son excuse dans l'exemple analogue que lui donnaient les autres pays de l'Europe. Il eût été beau cependant, pour un homme de génie qui avait su tant apprécier la valeur des Magyars, d'être le premier à sortir de l'ornière. Toutefois, la littérature jeta quelque éclat sous cette forme étrangère, qui arrêtait le développement de l'idiome national. Janus Pannonius (Jean Cesinge), évêque de Cinq-Église, acquit un grand renom dans toute l'Europe par l'élégance de son style et par ses poésies écrites en pur latin. Maître Jean Turóczi composa les *Chroniques de Hongrie*, qu'il avait imitées presque littéralement des ouvrages de Kéza et Kukeolleo; néanmoins, la dernière partie de son travail offre des pages originales, plus véridiques que celles de ses éloquents compétiteurs, Antoine de Bonfin et Pierre Razzano.

Dans un État où les instincts exclusifs de l'aristocratie ne sont pas maîtrisés par une main vigoureuse et hardie, le repos est impossible : la Hongrie en donnait alors l'exemple. Mathias Corvin fut le dernier des rois magyars qui sut comprimer les passions ambitieuses des grands, conserver à peu près intacte l'intégrité du territoire, et ajouter à la gloire nationale. Après sa mort, il a suffi de deux souverains débiles et sans caractère pour que l'oligarchie, jusqu'alors contenue dans ses projets d'indépendance, prît un ascendant fatal qui devait entraîner la ruine de la monarchie.

Une foule de compétiteurs se mirent sur les rangs pour succéder à Mathias, et malgré les promesses déjà faites à Jean Corvin, on déféra la couronne à Uladislas II, roi de Bohême, dont les prétentions s'étayaient de sa naissance : il était fils de Casimir de Pologne et d'une princesse hongroise, fille d'Albert. Le plus actif promoteur de cette élection fut ce même Étienne Szapolyai, comte perpétuel de Scépuse, que Mathias Corvin avait comblé de charges et d'honneurs. La jalousie et la vaine ambition de cet homme cupide, qui payait en ingratitude, au fils de son bienfaiteur, les richesses quasi-royales qu'il avait extorquées à l'ombre d'une protection trop complaisante, précipitèrent la décadence de sa patrie : naguère obscur, il voulut réduire à son niveau le

rejeton des héros que de grands et glorieux services avaient élevés au premier rang. Jean Corvin, mû par le plus pur patriotisme, se soumit au nouveau roi, qui le nomma ban de Croatie, Slavonie et Dalmatie; il l'aida même contre ses deux prétendants, Maximilien, fils de Frédéric III, et Jean Albert de Pologne, frère d'Uladislas, qui obtint son désistement moyennant la cession des principautés silésiennes. Quant à Maximilien, il dut se contenter de rentrer dans son héritage archiducal, si tristement compromis par les fautes de Frédéric. Dominé par un orgueil sans bornes, et impatient de faire de la Hongrie le théâtre de ses viles cabales, Szapolyai s'était hâté d'abandonner Vienne. Ainsi disparaissaient, presque sans combat, des conquêtes achetées par Mathias au prix de luttes acharnées, mais infructueuses.

La dernière trêve de trois ans conclue avec les Turcs expirait. C'était le signal d'invasions nouvelles d'autant plus fâcheuses, que la nation, gouvernée par un prince indolent et bigot, divisée et abandonnée à elle-même, ne pouvait opposer toutes ses forces aux attaques des envahisseurs. Les Magyars essuyèrent d'abord un grand échec. Bientôt, cependant, le loyal Jean Corvin, et après lui Kinisi et Kanisai, généraux des légions noires, relevèrent l'honneur des armes hongroises. Pendant ces événements, Uladislas II épousait Anne de Candale, fille du comte de Foix et cousine de Louis XII, roi de France (1501).

Un nouveau traité de sept ans, conclu avec le sultan Bajazet, ne put assurer la paix aux provinces méridionales dépendantes de la Hongrie : la Moldavie et la Valachie furent tour à tour un sujet d'incessantes querelles entre les Ottomans et les Polonais, ou entre les Ottomans et les Magyars. Ces tiraillements soulevèrent des préventions contre le faible et insouciant Uladislas, qui, tout absorbé par des pratiques pieuses, et subjugué par un domestique bohême, dont les conseils lui tenaient lieu d'oracles, n'avait d'autre solution à donner que ces mots : *Dobre*, *dobre*, bien, bien, à toutes les réclamations les plus importantes qu'on pouvait lui adresser. Mais ce n'était là que le prélude de mécontentements plus sérieux. Ce prince, si timide contre les ennemis du royaume, ne craignit pas de s'attaquer à la Constitution, en signant, avec Maximilien d'Autriche, un traité dans lequel les deux souverains, mariant réciproquement leurs parents et enfants, affichaient la prétention de disposer à leur gré de la couronne. Exaspérée par cet acte arbitraire, la diète de 1504 prit une décision énergique : malgré les instances du roi, elle déclara qu'elle ne laisserait jamais passer la couronne à un étranger, qui pourrait faire bon marché des provinces dépendantes, et sacrifier les intérêts du pays à la satisfaction de ses vues personnelles. L'insulte s'adressait directement au roi; mais il dut la subir, d'autant plus que Ujlaki, élevé à la dignité de duc par Mathias le fastueux, et Szapolyai, puissants par leur immense fortune, qui avaient tous les deux un parti dans la diète, le traitaient avec une grande hauteur. La mollesse d'Uladislas ne contribuait pas peu, d'ailleurs, à stimuler leur audace et leurs projets ambitieux. Szapolyai surtout, promu naguère à la vayvodie de Transylvanie, prenait des allures princières, et n'hésitait pas à proposer sa main à Anne, fille du roi. Déçu dans son espoir, il fit si bien par ses manœu-

vres, qu'il réussit du moins à fiancer sa fille Barbara (elle avait pour mère une princesse de Techen) à Sigismond, roi de Pologne et frère d'Uladislas II.

Au milieu de cette prostration générale que semblait encourager l'incurie du prince, la grande ligue de Cambray se formait contre les Vénitiens. L'occasion se présentait belle encore pour reprendre la Dalmatie : on ne sut pas en profiter. Ainsi tombait pièce à pièce l'immense empire de Louis le Grand; les provinces se disloquaient l'une après l'autre, et il ne restait à la couronne magyare que des titres illusoires sur la Moldavie et la Valachie, occupées par les Turcs.

Sur ces entrefaites, une révolution précipita du trône le sultan Bajazet, et Sélim, son successeur, battu par les Hongrois, venait de consentir une trêve de trois ans, lorsque le cardinal archevêque-primat de Strigonie, Thomas Bakócz, vint à Bude, en qualité de légat pontifical, porteur d'une bulle appelant toute la Hongrie à une croisade contre les Turcs. La mission de Bakócz, qui de la condition la plus obscure s'était élevé jusqu'au faîte des honneurs par ses talents et la souplesse de son caractère, donnait lieu à diverses interprétations. Suivant les uns, il ne s'inspirait que de la sainte cause de la religion, menacée par le débordement de l'islamisme; d'autres, au contraire, ne voyaient dans ce projet de croisade qu'un puissant levier dont l'ambitieux prélat se servirait pour se venger des anciens oligarques qui, bien souvent, lui avaient fait sentir par leurs dédains l'infériorité de sa naissance. Au reste, le cardinal-archevêque devait, par sa conduite, justifier bientôt cette dernière opinion : aux prérogatives dont il était déjà revêtu il joignit le titre éminent de patriarche de Constantinople; puis il éleva ses vues jusqu'à la tiare, et les nombreuses acquisitions qu'il fit avec ses immenses revenus lui permirent de fonder la maison seigneuriale d'Erdöd.

A l'appel du légat, les paysans volèrent aux armes; mais ce ne fut pas pour marcher contre les Turcs. Opprimés, ruinés par une aristocratie turbulente, dont les cabales et les menées égoïstes compromettaient le salut du pays, ils prétendirent venger leurs misères et celles de la patrie par une croisade à l'intérieur, tant l'aristocratie leur paraissait plus dangereuse encore que les Osmanlis! Ils prirent pour devise : *Dieu et liberté*. De toutes parts on les vit se ruer avec fureur sur leurs anciens maîtres, jurant d'exterminer la noblesse entière. Tant que la caste privilégiée avait su se faire pardonner par sa valeur et ses prouesses ses orgueilleuses jactances, ils avaient murmuré tout bas; mais, depuis qu'oubliant sa gloire héréditaire, elle consumait dans l'intrigue et les folles orgies le temps qu'elle eût dû consacrer à la défense du territoire, désolé par de continuelles invasions, les Magyars avaient perdu toute patience. Leur révolte, c'était le tintement prématuré du tocsin de 89; c'était la guerre du paysan contre le seigneur, de la faim contre la richesse insolente. Courbés sous le joug de la servitude, ces hommes de misère et de labeur qui, depuis des siècles, ployaient sous le triple fléau de la corvée, de l'usure et de la dîme, se levaient pour venger leur honte séculaire. Il ne faut donc pas s'étonner si de vifs ressentiments, aiguisés par de longues et affreuses

souffrances, les poussèrent à des atrocités dont les massacres de septembre ne sont que la faible reproduction. Déshérités des biens de la terre, exposés, depuis le règne de Louis le Grand et de Mathias, aux dévastations journalières de l'ennemi et aux extorsions scandaleuses de seigneurs cupides et insolents, ils voyaient, à chaque moment, se dresser devant eux le fantôme hideux de la misère. En face du néant qui s'ouvrait devant lui, le paysan hongrois revint à ses instincts primitifs de liberté. Et malheur alors à qui osa tenir tête à l'ouragan populaire[1] !

Uladislas II, un de ces rois qui ruinent un pays par leur faiblesse et leur stupide inertie, ne sut que recourir à son conseiller bohême, quand survint cette terrible insurrection, que les paysans magyars aiment encore à se rappeler aujourd'hui sous le nom de *Kuruczháboru;* l'aristocratie, qui semblait n'avoir rien gardé de ses mœurs guerrières, molle, efféminée, trembla et s'enfuit de ville en ville, au lieu de se mesurer avec ses rudes adversaires. Seul, l'archevêque Bakócz, le Richelieu de la Hongrie, affronta l'orage; mais en restant à la tête de la noblesse, il sut se défendre de ses préjugés, et n'oublia jamais que sa grandeur était d'origine récente.

George Dózsa, paysan sicule, homme fier, plein de bravoure, fut nommé genéral en chef des croisés, ou plutôt des insurgés, par le prélat lui-même. Laurent, un prêtre, était l'âme de la révolte. Tout dévoué aux intérêts du peuple, il chercha par son éloquence chaleureuse à ramener les seigneurs dans les voies de la clémence. Ses efforts restèrent sans succès. Les paysans, dont la cause était sympathique aux masses, marchèrent résolument à l'ennemi, et, armés de faux, malgré le feu de l'artillerie qui faisait dans leurs rangs d'épouvantables ravages, ils gagnèrent une grande bataille.

La noblesse comprit alors que son existence était en jeu. Intrigues, excommunications, elle mit tout en œuvre pour conjurer l'orage. Toutes ses tentatives échouèrent devant l'indomptable énergie des paysans. Alors elle ne prit conseil que de son désespoir, et, disposée à faire prévaloir ses prérogatives, ou à vendre chèrement sa vie, elle fit appel aux talents guerriers de Jean Szapolyai, vayvode de Transylvanie. L'ambitieux vayvode saisit avec joie une si belle occasion d'acquérir un grand nom et des titres exceptionnels. Il joignit les paysans près de la ville de Temesvár, où la noblesse, par ses efforts surhumains aidés de la tactique militaire, triompha de l'audace de masses enthousiastes, mais inexpérimentées. Dózsa vaincu tomba au pouvoir de ses ennemis. Il montra dans ses derniers moments une âme austère et inflexible. Destiné à la fin la plus terrible, des hommes, dont naguère il était la terreur, l'accablaient de leurs sarcasmes. « Voilà Sa Majesté, lui disaient-ils avec une ironie amère; attendez, demain on posera la couronne sur votre tête, le forgeron l'a taillée dans un morceau de fer; votre sceptre royal pèse quinze livres, votre trône est grand, vous y serez à l'aise. C'est alors qu'il faudra

[1] Le baron Joseph Eotveos, membre du premier ministère magyar en 1848, a décrit cette guerre épouvantable dans son roman : *La Hongrie en 1514*, œuvre remarquable par la verve et l'énergie du style. « Je dois, disait-il, vulgariser, par ce livre, l'histoire révolutionnaire, pour disposer d'avance les esprits à tout risquer plutôt que de céder. »

vous montrer homme de cœur et intrépide. » La foule écoutait frémissante cette peinture d'un supplice mystérieux. Dózsa lui-même pâlit un moment, ses cheveux se dressèrent sur sa tête; mais bientôt, reprenant son calme habituel, il répondit avec fierté : « Loin d'ici, misérables esclaves! Revenez me voir demain; si au milieu des tortures qui m'attendent, il m'échappe un seul cri, si mes lèvres s'entr'ouvrent pour proférer une seule plainte, que mon nom soit à jamais couvert d'une honte éternelle! »



(Dózsa au supplice.)

Le lendemain Dózsa, assis sur un trône ardent, couronné d'un cercle rougi au feu, fit preuve d'une résignation si stoïque, que ses adversaires mêmes ne purent se défendre de l'admirer. Cette exécution horrible, pour laquelle il fallut recourir à des bourreaux étrangers (jamais Magyar n'ayant rempli cette ignoble et humiliante fonction), coupa court à la rébellion, et la noblesse, qui s'était vue si près de sa perte, se releva plus puissante que jamais.

Szapolyai, le premier instrument d'une si cruelle vengeance, devait bientôt porter la peine de son crime et de son orgueil. Enhardi par ses derniers succès, il eut hâte de compléter l'édifice de sa fortune politique, et marcha contre les Turcs sans autorisation et nonobstant la foi des traités. Là où il allait chercher la victoire, il trouva la défaite et fut réduit à s'enfuir préci-

pitamment, traînant après lui la honte d'une entreprise qu'il regardait, après son odieuse victoire sur les paysans, comme le dernier marche-pied de son élévation. Peu de temps après, mourut Uladislas II (1515). Les Hongrois, qui n'avaient trouvé dans ce prince bohême-polonais, qu'un souverain profondément incapable, le regrettèrent faiblement. C'est pendant ce règne, et par suite de la révolte des paysans, que des lois violentes et barbares rattachèrent le peuple à la glèbe, et lui firent subir le joug du servage le plus absolu. Dès ce moment, les Magyars non-nobles, perdant toute leur dignité individuelle, ne purent que déplorer passivement la chute progressive de leur patrie, et elle fut, pour ainsi dire, scellée par leurs oppresseurs. De cette époque malheureuse date aussi la première collection officielle, le code légal des libertés hongroises. La nécessité qui avait amené la domination de princes élevés à l'étranger, faisait sentir plus vivement chaque jour à la noblesse magyare l'urgence de voir réunis en un seul corps d'ouvrage les constitutions et les priviléges accordés par les anciens rois. Il n'en existait alors qu'un petit nombre de copies altérées, oubliées souvent, ou perdues. Le soin de composer un ensemble général du droit public de la Hongrie avait été confié, en 1514, par les États, à un jurisconsulte éminent, à Verböczi. Son ouvrage, connu sous le nom de : *Opus tripartitum*, parce qu'il se divise en trois parties, forme le monument le plus respecté de toute la jurisprudence hongroise. Vrai successeur des Ulpien et des Tribonien, Verböczi s'acquit par ce travail une gloire impérissable, à une époque où il n'était donné ni à lui, ni aux mieux intentionnés d'entre les Magyars, d'arrêter la nation sur la pente glissante qui la menait vers l'abîme. Ce témoignage solennel des garanties nationales ne put donc retarder la débâcle d'une société travaillée par tant d'éléments contradictoires; mais il fut comme la protestation vivante de principes sauveurs planant par delà les tombes des héros qui ont trouvé une mort glorieuse dans le cataclysme de la nationalité magyare.

Louis II, fils d'Uladislas, encore fort jeune, lui succéda pour les deux royaumes de Bohême et de Hongrie. L'adroit empereur Maximilien I, de la maison d'Autriche, avait fiancé Marie, sa petite-fille, à ce prince, alors qu'il n'avait que six ans, et en même temps, pour rendre ses chances d'agrandissement plus certaines, il avait demandé en mariage, pour Ferdinand Ier, son petit-fils, la princesse Anne de Hongrie, sœur de Louis. Il avait ainsi posé les bases de l'union plus ou moins prochaine de ces deux royaumes avec ses états héréditaires d'Autriche.

Le règne de Louis II, dont l'anarchie affligea les débuts, devait finir par la chute de la monarchie hongroise. La réaction des partis qui, dans les derniers temps, se déchiraient à chaque avénement, comme par une loi inévitable des retours dans l'histoire de ce pays, se manifesta plus violente que jamais. Comprimés par Szapolyai et les grands, écrasés par la corvée et la dîme, et privés de leurs droits politiques, les paysans se réfugièrent sous l'étendard de la petite noblesse, puissante en nombre, et indignée des extorsions et de l'arrogance des oligarques. Forcés de plier devant l'immense majorité de la nation, les magnats se tinrent à l'écart, méditant les plus indi-

gnes vengeances et préférant à l'abandon de leurs prérogatives le lâche sacrifice de la patrie à l'étranger. En vain le jeune roi, délaissé par les Bohêmes, pauvre comme le dernier de ses sujets, s'épuisa-t-il en efforts pour les ramener au devoir. Ils restèrent implacables dans leurs rancunes, ne retirant de leur défaite morale qu'une indifférence coupable sur les dangers qui menaçaient le pays. Certes, lorsque Mathias Corvin les élevait à un si haut degré de puissance, il ne pensait guère au caprice de la nature humaine qui, après des rois fermes et indépendants, peut appeler au trône des princes faibles, incapables de dompter ces âmes orgueilleuses, qui n'ont pas de plus cher intérêt que celui de leur domination exclusive!

Au milieu de cette débauche révolutionnaire, Paul Tomori, commandant de Bude, capitaine habile qui pouvait être le bras droit de Louis II, se fit religieux, dégoûté sans doute par le spectacle des ignobles intrigues qui s'agitaient autour de lui, et le sultan Sélim finit sa carrière, laissant pour successeur Soliman I, que son faste et ses exploits guerriers devaient faire surnommer le Magnifique. Soliman, en même temps qu'il leur fit notifier son avénement, envoya une ambassade aux Hongrois pour traiter de la paix définitive. Au lieu de s'empresser d'accueillir ses ouvertures, on eut recours à d'incessantes tergiversations qui n'eurent d'autre résultat que d'aigrir le sultan; et cependant on ne prit aucune mesure propre à conjurer les dangers de cette politique douteuse et chancelante. Sans doute il y avait au fond des esprits la pensée d'anéantir, dans l'intérêt de l'Europe, la domination des Turcs; mais on oubliait trop facilement qu'une simple résolution ne suffisait pas pour l'accomplissement d'un si grand œuvre. Tandis que les Ottomans armaient avec la plus grande diligence, le faible et malheureux roi de Hongrie, que l'infortune avait fait vieillard à dix-huit ans, implorait à grands cris l'assistance des princes européens, sans rien obtenir que de vaines et stériles sympathies. Verböczi seul, homme d'un grand mérite, mais trop accessible à l'ambition, apporta quelques subsides et des paroles consolantes de la part du pontife, plus que jamais disposé à sauvegarder le catholicisme menacé tout à la fois de périr sous les coups de l'islamisme et les attaques de Martin Luther.

Mais lorsque de grandes fautes ont jeté sur un pays l'arrêt fatal de sa perte, rien ne peut en arrêter l'exécution, pas même l'héroïsme de quelques braves, dont la mort ne sert qu'à leur conquérir un grand nom. Au dedans comme au dehors, tout semblait conspirer pour hâter le funeste dénouement. Au dehors, Ferdinand d'Autriche, impatient d'incorporer à ses États la Hongrie, ou du moins quelqu'un de ses lambeaux, la voyait avec un plaisir secret exposée à un cataclysme qu'il rendait inévitable en favorisant l'antagonisme entre la grande et la petite noblesse. A l'intérieur, Szapolyai, qui nourrissait les mêmes espérances que l'Autrichien, Szapolyai, esprit d'autant plus faible qu'il était aveuglé par l'ambition, et avec lui les grands seigneurs hongrois, semblaient comploter, pour leur bonne part, la ruine de leur patrie. Pendant que l'invasion s'avançait avec un appareil formidable, les diètes, convoquées l'une sur l'autre, devenaient une arène où les partis s'entrechoquaient avec fureur sans qu'aucune grande pensée sortît de ces violents débats.

Tout le monde criait : « *Hannibal ad portas,* » et personne ne se mettait en mesure de le chasser. Ces invétérés défenseurs du privilége avaient bien plus souci de leurs prérogatives, qui du reste allaient aussi s'engloutir dans le naufrage commun de la patrie ! Enfin la petite noblesse, toujours plus patriote et plus dévouée, parvint à faire voter des impôts et des subsides extraordinaires. Mais les riches magnats furent encore ceux qui se montrèrent les moins disposés à les payer. Pour eux, en effet, pour cette caste orgueilleuse dont l'éternelle maxime semble être en tous pays : « périsse la nation; mais nos priviléges, jamais! » contribuer aux charges publiques, c'était déroger. Il fut décrété encore que tous les nobles devaient se tenir prêts à se mettre en campagne, que le clergé, les moines, les religieuses elles-mêmes seraient tenus de se faire remplacer pour le service militaire : mesure désespérée qui pouvait être féconde en grands résultats, si tout le monde eût pris ses devoirs au sérieux. Mais la patrie en danger fut traîtreusement abandonnée de ceux là-même qui avaient constamment trouvé dans son sein généreux honneurs, gloire et bénéfices. En ce moment suprême, le peuple seul sentit la grandeur de sa tâche le dixième; tout entier s'enrôla pour courir à l'ennemi. Il lui fut permis de mourir, tandis que la place des fils des preux restait vide sur le champ de bataille. Les grands espéraient-ils avoir plus facilement raison d'un peuple décimé par la guerre, et recueillir sans trop de peine l'héritage de leurs vengeances froidement calculées? Ils se trompaient et leur inertie toute systématique ne devait tourner qu'au profit de l'étranger. Quand une classe pervertie par son ambition s'oublie jusqu'à souscrire à une œuvre si parricide, l'heure des grands désastres est proche; et le lendemain, à côté d'un trône renversé, un nouveau trône se trouve debout. Seulement, le premier était pour la nation l'emblème de son indépendance, le second le signe de sa déchéance et de son avilissement.

Belgrade, que deux sultans célèbres avaient inutilement assiégée, fut prise par Soliman, après une lutte des plus acharnées (1521); et cette place, la clef du Danube, naguère le boulevard de la Hongrie, devint le quartier général des Ottomans. Dès lors, maître de la Servie par la possession de Belgrade, le sultan put interrompre quelque temps ses campagnes de Hongrie, pour vaquer à d'autres travaux guerriers.

Que fit-on pendant ces instants de répit? Rien. Au lieu de prendre une de ces résolutions énergiques, seules capables de refouler les étrangers, on s'en tint à des mesures secondaires, qui n'eurent aucun résultat. Les stériles discussions de trente diètes tenues depuis la mort de Corvin, n'avaient servi qu'à rendre plus profond l'abîme entre l'aristocratie et la noblesse, entre la noblesse et le roi. Écrasé par les contributions, torturé par des lois draconiennes depuis la dernière révolte, le peuple courba la tête devant la tempête des haines déchaînées contre lui. Sans chef, sans direction, que pouvait il faire? De leur côté, les prélats et les magnats étalaient un faste qui semblait tenir de la démence, et préludaient par les plus viles saturnales aux catastrophes qu'entraîne la dissolution d'un État. Aussi fut-il sombre et terne, le jour qui éclaira la dernière diète tenue en plein air, dans la steppe de Rákos (8 mai 1526).

Le patriotisme séculaire n'y put faire prévaloir sa voix jadis si puissante, ni dominer les passions individuelles, et le temps qu'on aurait dû consacrer à prendre de grandes mesures contre l'invasion imminente, se consuma en vains débats, qui avaient pour objet de garantir avant tout les droits exceptionnels des nobles : triste reproduction des folies qui signalèrent la décadence du Bas-Empire. La même année, une autre diète, celle de Halvan, dut s'assembler pour paralyser la coalition des prélats et des magnats. De concert avec la confrérie *kalandos*, les simples nobles, qui en formaient la partie la plus considérable, destituèrent le palatin Báthori, dont la dignité fut conférée à Etienne Verböczi. Animé d'un patriotisme ardent, doué d'un esprit vigoureux et d'une éloquence supérieure qui tirait surtout sa force de l'idiôme national, depuis longtemps sacrifié à la langue latine, Verböczi avait une grande influence, surtout parmi les nobles de la campagne. Par malheur, il la fit tourner, peut-être malgré lui, au profit de la scission : faute irréparable quand l'union était l'unique moyen de salut !

L'armée régulière, si belle du temps de Corvin, se dissolvait et n'était plus que l'ombre d'elle-même. Défaillants et corrompus, les prélats et les magnats ne voulaient plus marcher à la défense du pays, et se substituaient des mercenaires. Dès lors, tout le poids retombait sur le peuple, affaibli par l'oppression, et sur la petite noblesse, dont le patriotisme était sans cesse entravé par les cabales des grands dignitaires. Toutefois, quoique les dernières lueurs de l'esprit guerrier parussent s'éteindre parmi ce peuple naguère si belliqueux, Tomori battit Ferhat-Bey, et Christophe Frangepán, le vaillant Croate, défit Uzref-Bey. Ces victoires ne servirent qu'à endormir les vieux oligarques sur leurs lauriers flétris, et à les rendre plus obstinés, plus arrogants. Et cependant l'heure des grandes épreuves s'approchait, car leurs dernières défaites n'avaient fait qu'irriter le fanatisme des Osmanlis, et Soliman faisait des préparatifs formidables. Sans ressources financières, sans soldats, on prit tout l'or et l'argent des églises, et on fit promener dans le pays un glaive sanglant. Jadis c'était un signal de prompt ralliement pour les Magyars ; à cette époque d'une entière prostration ce ne fut qu'un vain appel! Alors Louis II écrivit au roi de France, François Ier, à Henri VIII, roi d'Angleterre, aux princes allemands, au pape, réclamant leur vigoureuse assistance. Quoique toujours chevaleresque et compatissant au malheur, le roi de France, en guerre avec l'empereur d'Allemagne, ne pouvait être d'aucun secours. Les Allemands, flegmatiques et envieux par nature, ne s'émurent pas et semblèrent se réjouir des embarras de leurs voisins. Henri VIII seul envoya une somme considérable, qui s'accrut encore de 50,000 ducats donnés par le pape. Pourtant la Hongrie fixait alors l'attention de toute l'Europe. On jugeait aisément, par l'animosité des deux parties belligérantes, qu'on en viendrait bientôt à une bataille décisive, et l'attente de ce grand événement tenait en suspens toutes les puissances voisines, prêtes à partager avec le vainqueur la dépouille du vaincu.

Pendant ce temps, Soliman II franchissait la Drave avec deux cent mille hommes. Louis, forcé de marcher en personne à la rencontre de l'ennemi, car les magnats prétendaient, sous de vains prétextes, ne vouloir se ranger qu'autour de

la bannière royale, se montra plein d'ardeur et même d'impatience; il craignait sans doute d'encourir le reproche de lâcheté de la part de ceux-là même qui le méritaient le plus. Ordre fut donné sur-le-champ à Szapolyai, vayvode de Transylvanie, de se porter, conjointement avec les Valaques, qui composaient une armée de quarante mille hommes, sur les derrières des Turcs, afin de décider, par cette manœuvre, le gain de la bataille qu'on se hâta de leur présenter. Mais le massacreur des paysans avait bien d'autres soins que la défense de sa patrie; il s'agissait pour lui de ramasser une couronne sous les décombres de la monarchie hongroise, et il fit ses dispositions avec tant de lenteur, que la forteresse de Pétervaradin tomba au pouvoir des Turcs et qne les deux armées se trouvèrent en présence près du village de Mohács, sur les bords du Danube inférieur, avant qu'il eût pris une résolution énergique. A peine Louis trouva-t-il des généraux pour commander son armée; enfin, les voix se réunirent sur Paul Tomori, archevêque de Kolocsa, guerrier habile, mais impétueux, et sur George Szapolyai, frère du vayvode. Broderics, chancelier de royaume, d'accord avec le roi, insistait pour qu'on attendît l'arrivée du corps d'armée de Transylvanie et de celui de Christophe Frangepán, qui s'avançait avec quinze mille Croates : excellent conseil, car alors le vayvode n'avait plus l'occasion de recourir aux subterfuges, et la journée pouvait devenir fatale aux Osmanlis. Mais la noblesse, impatiente comme tous ceux qui, pour braver le danger, ferment les yeux et courent follement au-devant de lui, réclama à grands cris l'attaque immédiate; et la fougue imprudente de Tomori la décida. Le blâme de cette résolution fatale est contenu dans les paroles suivantes qu'adressait au roi, la veille même du combat, l'évêque de Grand-Varadin, Perényi, qui, au milieu de ce grand désastre, ne perdit rien de son esprit supérieur et de son sang-froid impertubable : « Ainsi, vingt-six mille Hongrois (car l'armée magyare ne s'élevait guère qu'à ce nombre) tomberont, mercredi prochain, martyrs de la religion, sous la conduite de notre cher frère Tomori, et il ne nous reste plus qu'une chose à désirer : que le chancelier Broderics, qui est connu à Rome, survive à ce carnage, pour plaider la canonisation des victimes devant le pape et les cardinaux. »

Les deux armées, après s'être observées et avoir escarmouché pendant trois jours, firent avancer des détachements pour engager le combat. Dans ce moment, on vit briller, sur toute la crête d'une colline, une forêt de lances. Gaspard Rácskai part aussitôt pour reconnaître ce corps et prévenir ses mouvements. Il était déjà trois heures après midi; les Turcs semblaient résolus à rester dans leur camp. Mais ce n'était qu'une feinte pour amener les Magyars à quitter leur position avantageuse. Paul Tomori donne le signal (29 août 1526). Toute l'armée s'ébranle au bruit des instruments guerriers et des voix enthousiastes des soldats qui entonnent des cantiques, marche résolument vers le premier corps qui vient de se montrer, et le culbute avec tant de facilité, qu'André Báthori apporte au roi l'assurance d'une victoire prochaine; alors l'ardeur redouble, on poursuit les fuyards, et, dans cette course, les chevaux foulent aux pieds les morts et les mourants. Mais ce n'était là qu'une sorte d'avant-garde masquant le corps principal des Turcs, qui attendait les

Hongrois de pied ferme. Soliman était au centre; il avait confié le commandement de ses forces à de vieux généraux, et il disposait d'une artillerie formidable (trois cents bouches à feu), qui vomit bientôt une mort certaine sur cette masse d'assaillants si imprudemment engagés. En quelques instants, l'aile droite des Hongrois est écrasée; le désordre se met dans les rangs éclaircis des soldats, et toute la campagne n'offre qu'un pêle-mêle de fuyards qui foulent des monceaux de cadavres. Brodérics, qui combattait près de Louis, dit que, dans ce moment, le prince disparut, soit qu'il se fût précipité au milieu des ennemis, soit qu'il eût été entraîné par ses gardes, qui craignaient pour ses jours. Cependant le reste de l'armée combattit avec une ardeur sans exemple;



(Mort de Louis II [1].)

elle s'avança jusqu'à dix pas des batteries qui la foudroyaient, et qu'elle ne put entamer, faute de canons. « Depuis que le monde existe, dit Jászai, historien moderne de la Hongrie, jamais l'artillerie n'avait tonné avec tant de fracas. » Enfin, après des efforts inouïs, mais infructueux, les Magyars sont

[1] Cette gravure, ainsi que celle de l'exécution de Dózsa, de Hunyadi, et différents autres dessins, sont tirés de : *Historischer Bildersaal*; Nüruberg, 1715.

forcés de se jeter dans une vallée marécageuse, où la plupart sont engloutis; le reste combat encore, mais ce n'est que la lutte isolée du courage au désespoir, et la déroute devient générale. Néanmoins, la bravoure des Magyars avait frappé leurs vainqueurs d'une terreur si profonde, que ceux-ci n'osèrent les poursuivre. Paul Tomori ne survécut pas à la défaite de son armée, et avec lui sept prélats, vingt-huit magnats et vingt-deux mille hommes restèrent sur le champ de bataille. On chercha longtemps le corps du roi; ce ne fut que plusieurs jours après qu'on le trouva dans un marais avec son cheval, et il portait de si nombreuses traces de mutilation, qu'on a tout lieu de supposer qu'il tomba victime d'une infâme conspiration.

Après ce succès prodigieux, les Turcs parcoururent le pays, moins en vainqueurs qu'en brigands. Ce n'était pas la glorieuse consécration de leur victoire qu'ils semblaient ambitionner : piller, saccager, exterminer les populations qu'ils ne pouvaient emmener esclaves, tel était leur unique but. Ils poussèrent si loin la rage de la destruction, qu'on vit des mères ensevelir leurs enfants tout vivants, afin de les soustraire aux tortures d'une soldatesque impie, ou de peur que les cris de ces malheureuses créatures ne trahissent le secret de leurs retraites. « Ces enfants joignaient leurs petites mains, raconte l'écrivain Jászai, promettant de ne pas pleurer, et les pauvres mères, abîmées de désespoir, s'écriaient : Grand Dieu, ayez pitié de nous et de nos enfants! » attendant, avec une morne résignation, la mort qu'un sauvage ennemi ne tardait pas à leur donner. Bude fut prise et livrée au pillage: la fameuse bibliothèque de Corvin fut dispersée et jetée aux flammes; les statues de bronze, d'un travail admirable, furent emportées à Constantinople et converties en canons. La campagne, ravagée dans tous les sens, n'offrit bientôt plus que l'aspect d'un désert immense.

Le petit nombre des habitants qui échappèrent à ces guerriers farouches ne durent leur salut qu'à une prompte fuite; les autres subirent la honte de l'esclavage, ou périrent dans une lutte courageuse et désespérée, comme ce Michel Dobozi, simple campagnard de la classe noble, que Kisfaludi célèbre dans les vers suivants :

A megszorult Magyarok közt
Vezér Mihály ur vala;
A szerelem és vitézség
Csudákat tön általa.

Parmi les Magyars destinés au carnage,
Que la fureur des Turcs a réduits aux abois,
Inspiré par l'amour et son mâle courage,
Mihály fait briller de merveilleux exploits.

Cet homme énergique saute à cheval, prend sa femme en croupe, et se fait jour, l'épée à la main, à travers les ennemis qui le poursuivent. Bientôt ils vont l'atteindre; son épouse les voit s'approcher et frémit : « Cher époux, dit-elle, rends les armes à ces barbares, reçois des chaînes; peut-être un jour tu pourras les briser et venger ta patrie. Pour moi, dont les faibles bras ne

peuvent rien faire pour elle, moi qui ne peux trouver chez les infidèles que le déshonneur et l'infamie, cher Dobozi, si je te fus chère, si ma vertu mérita ton amour, rends-moi un dernier service : mets pied à terre, je descendrai après toi, et tu me plongeras ton épée dans le sein. » A cette prière, Dobozi se sent glacé d'horreur; il veut ranimer le courage de son épouse et lui rendre quelque espérance. Cependant les Turcs s'approchent; alors l'héroïne saute à terre : « Vois, dit-elle; de quelle main veux-tu que je périsse? De la tienne, ou de celle de ces barbares? » Dobozi prend sa lance, la plonge dans le sein de sa femme en détournant les yeux; puis, dans le délire de sa rage, il se précipite au milieu des Turcs, et reçoit la mort après avoir vengé celle de son épouse.

On compta plus de deux cent mille hommes égorgés ou emmenés en esclavage. Les vainqueurs se retirèrent, mais en laissant après eux, comme pour achever l'extermination des Hongrois, la hideuse famine qui les avait chassés eux-mêmes. Tant d'horreurs furent l'ouvrage de ce Soliman si vanté par de nombreux historiens.

La bataille de Mohács, la plus terrible, la plus désastreuse dans ses conséquences, qui se soit jamais livrée entre deux ennemis jurés, décida du sort de la Hongrie. Enviée depuis longtemps par l'Autriche, considérée comme une proie par quelques puissants seigneurs hongrois, elle devint la victime de la première; car les autres n'eurent ni assez de courage, ni assez d'abnégation, pour en assurer la possession à ceux-là, parmi eux, qui avaient fait de leur patrie l'enjeu de tous les hasards, pour satisfaire leurs ambitieuses convoitises. La journée de Mohács est encore aujourd'hui l'objet d'un deuil général chez les Magyars; à chaque anniversaire de ce grand désastre, toute la nation voue une larme douloureuse aux mânes des héros tombés dans ce jour néfaste, et la poésie elle-même en consacre le souvenir par cette pieuse invocation :

Hősvértől pirosult gyásztér! Sóhajtva köszöntlek
Nemzeti nagylétünk nagy temetője Mohács!

Toi qui de nos grandeurs recèles les tombeaux,
Salut, champ de Mohács, teint du sang des héros!

Quand nous touchons au tombeau de la monarchie magyare, il ne nous paraît pas sans intérêt de récapituler le nombre des rois de la race arpadide, et de ceux des maisons mixtes. La ligne masculine d'Arpád régna pendant quatre siècles, et donna à la Hongrie vingt-trois princes, dont deux furent canonisés, six hommes de mérite, six législateurs, quelques-uns seulement faibles et sans consistance, pas un tyran et tous bons guerriers : preuve évidente que les Magyars asiatiques, animés du feu sacré de la liberté, ne connurent jamais le joug d'un tyran [1].

Les rois des différentes maisons furent au nombre de quatorze, et régnè-

[1] On croyait cette race éteinte; cependant, les dernières recherches de M. Luczenbacher,

rent pendant plus de deux siècles. Sous eux, la nation exerça ses droits électoraux avec plus de rigueur que sous les Arpád. Aussi voyons-nous la Hongrie florissante au temps de Charles-Robert, de Louis le Grand et de Mathias Corvin, qui se montrèrent si dignes du choix de la nation. Deux princes de la ligne féminine des premiers rois, élevés à l'étranger, hommes sans caractère, sans capacité, ont suffi pour précipiter la nation dans le chaos de l'anarchie, et lui faire subir la domination d'ennemis qu'elle avait jadis vaincus. L'institution de la royauté élective était sans doute la plus belle des inventions gouvernementales; mais pour qu'elle conservât sa vigueur, il eût fallu qu'elle reposât sur le suffrage universel, consacré par l'égalité des citoyens: c'est ce qui n'eut pas lieu en Hongrie. Une caste privilégiée prétendait bien donner la couronne au plus vertueux; mais la crainte la décerna au plus fort, l'avarice au plus prodigue : de là les brigues, les factions, les guerres civiles, tous les désastres et tous les crimes. Malgré cela, c'était un bon principe que celui qui obligeait les princes d'accepter des lois avant qu'ils pussent en dicter eux-mêmes, et qui laissait au peuple le droit d'appel contre les abus.

savant hongrois *, fondées en partie sur le traité généalogique de Crouy-Chanel, paraissent établir, presque avec certitude, que des descendants d'André III, dit le Vénitien, et appelé lui-même, pendant son séjour à l'étranger, de Crouy, se propagèrent dans la famille du marquis de Crouy-Chanel, de France; comme la ligne féminine vit encore dans la famille des comtes de Mérode. M. Luczenbacher s'écrie, avec raison, que la prétendue extinction de la race d'Arpad ayant été la cause de si grands malheurs, il est bon, encore aujourd'hui, sous ce rapport, de se livrer à des investigations sérieuses.

* Jean Luczenbacher : *Crouy Nemzetség*. Pest, 1848.



(La Hongrie en deuil.)

QUATRIÈME PÉRIODE

HONGRIE EN DÉCADENCE.

Que dire de cette période de faiblesse et d'ignominie? Le parti national, plus hardi, plus aventureux que patriote et manquant de la force qui résulte d'un système d'unité compacte, ayant d'ailleurs à lutter contre une faction qui appelait la domination étrangère, dut se contenter d'un incomplet et éphémère succès. Aussi qu'en advint-il? Après avoir coupé le pays en deux royautés chancelantes, et exposé les intérêts les plus chers de la nation à toutes les vicissitudes d'une guerre intestine et étrangère à la fois, les deux partis tombèrent comme une proie sous la main de l'insatiable maison de Habsbourg. Tour à tour chaque peuple a eu son mardi-gras politique, dont les grands acteurs ne se produisent que sous un masque, qu'il importe de lever pour les bien connaître : dans l'accomplissement de cette tâche imposée à l'historien, qui juge les hommes d'après leurs actes, non d'après leurs discours, nous saurons ne pas sacrifier notre devoir à un étroit patriotisme.

« On a vu la maison d'Autriche, dit l'auteur de l'*Esprit des Lois*, opprimer sans relâche la noblesse hongroise. Elle ignorait de quel prix elle lui serait un jour. Elle cherchait chez ce peuple de l'argent qui n'y était pas; elle ne voyait pas les hommes qui y étaient. Lorsque une foule de princes partageaient entre eux ses États, toutes les pièces de la monarchie, immobiles et sans action, tombaient pour ainsi dire les unes sur les autres; il n'y avait de vie que dans cette noblesse qui s'indigna, oublia tout pour combattre, et crut qu'il était de sa gloire de périr et de pardonner. »

MONTESQUIEU.

Quand va s'ouvrir le règne des princes de la maison de Habsbourg, nous ne pouvons lui donner un plus digne préliminaire que ce tableau où Montesquieu peint à grands traits les fautes politiques de cette ambitieuse dynastie.

Avant la désastreuse journée de Mohâcs, les Hongrois avaient déjà perdu des batailles; mais jamais, jusqu'à cette époque, l'ennemi n'avait pris pied dans le pays. Sous la domination autrichienne, si prodigue en promesses et si débile à l'œuvre, les sultans devinrent les seconds maîtres de la contrée; et les grandes phrases, les prétentions superbes des Habsbourg, ne servirent qu'à constater leur impuissance contre ces terribles ennemis. La Hongrie épuisée par une résistance opiniâtre, dont les épisodes ressemblent à des fragments d'épopée, se résigna, pour échapper à l'anarchie, à accepter le régime de cette souveraineté parasite, et son histoire s'absorbe dans l'histoire de la monarchie autrichienne. Mais au milieu des révolutions sans nombre qui ont ensanglanté les bords du Danube, le peuple hongrois ne s'est jamais mépris sur le coup qui l'avait frappé au cœur : il n'a jamais pu pardonner à la domination étrangère, qui ne lui a rien donné en retour de ses énormes sacrifices. A dater de cette époque, non-seulement le principe de l'hérédité va prévaloir sur celui de l'élection, mais encore on voit se produire, dans la législation de la Hongrie, un élément qui ne se rencontre que là, et qui complique singulièrement l'organisation constitutionnelle : le roi de Hongrie n'est plus un roi national; il a d'autres États, des intérêts parfois contraires à ceux du pays; il réside au loin; il peut, au besoin, avec ses propres soldats et les subsides des autres provinces, se passer du concours de la diète hongroise qui non-seulement, comme assemblée jalouse de ses libertés, doit se prémunir contre les atteintes du pouvoir exécutif, mais encore, comme organe d'une nation indépendante, lutter contre le despotisme ambitieux d'un conquérant voisin. Le caractère des lois se modifie profondément dans cette période; les États, au lieu de se préoccuper de ces intérêts de détail qui développent la prospérité intérieure, sont réduits à concentrer toute leur influence sur un seul point : introduire dans la législation des garanties suffisantes contre les empiétements continuels d'un rival redoutable. Ils ne veulent souffrir dans leur sein d'autres étrangers que le souverain; ils s'attachent, et c'est pour eux une nécessité, à tout ce qui peut mettre en relief leurs usages, leur langue et jusqu'à la chronologie de leurs rois. Luttes inutiles, précautions inefficaces contre une politique tortueuse qui se traduit bien souvent en perfidies, dégénère en odieuses intrigues, et tend sans relâche à l'assassinat d'une nation tout entière. Jamais peuple ne se vit accablé de tant de maux à la fois. Sans parler des carnages effroyables amenés par la fureur antagoniste

des Autrichiens et des Turcs, sans parler de tant de villes saccagées et détruites, de tant de provinces changées en affreuses solitudes, de tant de milliers d'hommes qui trouvèrent la mort sous l'épée des ennemis, quel affreux spectacle n'offrent pas les éternelles vexations d'un gouvernement, vil, arrogant, toujours prévaricateur et sans entrailles!

Mais si les Magyars étaient des héros quand ils luttaient contre les Musulmans, ils n'étaient plus que des soldats quand il s'agissait de résister aux Autrichiens. Faut-il s'en étonner? Cette patrie si prodigue et si généreuse envers les oligarques, se montrait, depuis la grande révolte de Dózsa, abattue par Szapolyai, avare et pleine d'ingratitude pour le paysan. Et pourtant, ce paysan, c'était la classe forte en qui repose l'héritage de la liberté primitive, celle qui dès lors est le plus ferme rempart de la patrie, dont il n'a à attendre, pour toute récompense de son dévouement, que la triste condition de servir un maître dur et altier. Tandis que, courant de périls en périls, le paysan la couvrait de son glaive contre les invasions, elle oubliait de le couvrir lui-même en lui rendant ses droits séculaires. Le code de cette époque, tout à fait sans précédents dans l'histoire de la Hongrie, semble n'avoir été érigé que pour outrager la raison, et légitimer le despotisme des grands vassaux. Telle est la source principale de la décadence de la nation hongroise. La justice divine a frappé les usurpateurs. Pourquoi faut-il qu'elle ait enveloppé dans la même réprobation leurs innocentes victimes?

Ce serait entrer dans des détails fastidieux, que d'exposer la longue série d'artifices et de basses manœuvres que Szapolyai, le perfide défenseur de la cause nationale, devenu prétendant à la couronne, mit en jeu pour obtenir un pouvoir dont il n'était pas digne. L'historien Paul Jászay, auquel nous aimons à recourir, donne sur cette époque un récit plein d'érudition et d'intérêt, puisé aux meilleures sources : nous le consultons donc au profit de notre rapide narration.

Les Szapolyai, issus d'une famille à moitié allemande, et qui s'étaient déjà fait remarquer par leurs éclatants services sous le règne de Louis le Grand, changèrent leur nom primitif de Heems ou Kapol de Deákfalva, en celui d'un de leurs domaines, Zapolya, en Slavonie. Leur nom devait être Zapolyai, par suite de l'apposition de l'*i* final qui, chez les Magyars, a la même valeur que la particule *de* en tête des noms nobiliaires en France. Les historiens modernes les appellent Szapolyai, et nous les imiterons dans leur orthographe.

Pendant que Soliman commettait tant d'horreurs en Hongrie, Szapolyai se tint inactif avec quarante mille hommes près de la ville de Szeguedin, voisine du fatal Mohács, et attendit que sa bonne fortune et les manœuvres de ses émissaires vinssent lui offrir une couronne souillée d'avance par tant de bassesses[1]. Pierre Perényi, le garde-couronne, qui devait faire de l'insigne royal l'objet d'un honteux trafic, se montra, dès l'abord, favorable à Szapolyai, moins par attachement personnel que pour suivre le vent de la for-

[1] Paul Jászay : *A Magyar nemzet napjai*, t. I, p. 21.

tune. En effet, cette couronne, qu'il aidait alors à poser sur le front d'un parvenu, il devait bientôt, obéissant au sentiment d'une versatilité cupide, en



(Szapolyai.)

ceindre la tête d'un autre prétendant. Malgré la puissance qu'il recevait déjà du prestige attaché à la possession de la couronne, Szapolyai avait besoin d'un appui plus solide; il le trouva dans Verböczi, connu auparavant sous le nom de Kerepeczi, lié à sa famille par un heureux mariage, qui fit tourner au profit de la royauté nouvelle une immense popularité acquise par un ardent amour du pays et par sa magnifique éloquence. On peut reprocher à ce digne patriote de s'être laissé trop facilement gagner par les habitudes extérieures de Szapolyai; mais son excuse est dans l'art avec lequel celui-ci affectait les fausses vertus dont l'ambition se pare chez les Magyars : affectation d'autant plus dangereuse, que sa modestie, son désintéressement, ne servaient qu'à pallier l'immense orgueil dont son âme était dévorée, et qu'il n'aspirait à rien moins qu'à mettre sa fortune au niveau de celle de son beau-frère Sigismond, roi de Pologne. Ce résultat eût été obtenu peut-être, et la Hongrie aurait échappé à la guerre civile, qui ne profita qu'à l'ennemi commun, si ce prince avait osé se déclarer pour Szapolyai. Mais en faisant tour à tour des promesses

aux deux partis, Sigismond favorisa l'anarchie et aggrava, chez ses voisins, les maux funestes dont il sut préserver son royaume.

De son côté, Ferdinand d'Autriche, soutenu par l'empereur Charles-Quint, se hâta de prendre la couronne de Bohême, et d'écrire à sa sœur, veuve du roi Louis II : « Puisque la monarchie hongroise, ce boulevard de l'Europe chrétienne, tombe en dissolution, je te prie, dans l'intérêt de mes propres États menacés par l'invasion ottomane, d'employer tous les moyens en ton pouvoir pour me garantir la succession de Hongrie. » Cette prétention que le Habsbourg appuyait sur son mariage avec la sœur du roi défunt, et sur les traités existants, obtint l'approbation de la reine douairière, qui, surpassant en esprit et en énergie le prétendant national, seconda les plans de son frère avec une ardeur et une audace supérieures à son sexe. Le succès couronna ses efforts, grâce au concours de Báthori, palatin du royaume et implacable ennemi de Szapolyai. Ce grand dignitaire, après avoir gagné de nombreuses créatures par ses fastueuses prodigalités et l'appât des honneurs, convoqua une diète à Posonie, où la faction étrangère eut le dessus et proclama Ferdinand *le réhabilitateur et le sauveur de la liberté hongroise*. Nous verrons par la suite comment l'Autrichien s'acquitta de cette mission sublime. Il suffit, en attendant, de faire remarquer qu'il dut la majeure partie de ses succès aux menées des Croates, chez lesquels il trouva, dès son premier appel, les meilleures dispositions en faveur de sa cause, proclamée hypocritement libérale, mais qui n'avait d'autre principe que le despostime le plus absolu [1]. Ainsi nous voyons déjà, à cette époque éloignée, une poignée d'hommes des bords de la Drave se faire bénévolement les complices de l'usurpation d'un droit qu'il n'appartenait qu'à la décision souveraine de la nation de transmettre.

Cependant pour tranquilliser les esprits qui, à différentes fois, avaient déjà manifesté le regret d'avoir reconnu la souveraineté d'un prince étranger, Ferdinand rédigea une adresse pleine de protestations bienveillantes, et conçue dans des termes d'une ambiguité machiavélique, dont l'école de Ximènes donnait alors tant d'exemples. Entre autres insinuations plus ou moins significatives, on pouvait y remarquer ces paroles destinées à faire tomber les préventions : « Qu'on ne s'effraie pas non plus de l'argument exploité par nos antagonistes, qui prétendent nous exclure de la succession, parce que nous ne parlons pas l'idiôme magyar, puisque deux de nos prédécesseurs ont également gouverné le pays avec gloire et habileté, sans qu'ils aient connu la langue nationale. » Grâce aux assurances qu'il donna dans ce mémoire, signé par lui et son chancelier Harrach et qu'il adressait à la nation, lui promettant de protéger « même en face de la société chrétienne, *la nation valeureuse et la langue magyare*, » grâce surtout au serment qu'il prêta à la constitution, Ferdinand fut proclamé roi, et ceint de l'insigne royal de saint Étienne que Perényi, trahissant Szapolyai, mit à sa disposition.

Voilà dès lors le pays morcelé en deux lambeaux, et condamné à subir les lois contradictoires de deux princes, qui furent cause, l'un par son absence et

[1] Paul Jászai, t. I, p. 201, 265, 286.

sa mauvaise foi, l'autre par son inertie et son insuffisance, d'une anarchie sans exemple dans l'histoire.

Certes, ce n'est pas nous qui reprocherons à Szapolyai d'avoir voulu défendre, même en sa personne, le droit électoral de la nation dont la vacance du trône avait autorisé l'exercice. Mais en entreprenant une tâche si difficile, il aurait dû montrer autant de force d'âme que d'activité. Il manqua à ce devoir; car tandis que Ferdinand s'agitait en tous sens pour atteindre son but, Szapolyai s'endormait sur ses lauriers, dit M. Jászai, comme s'il espérait trouver pour le triomphe de sa cause assez d'appuis extérieurs, fût-ce même celui des Turcs, qui avaient creusé le tombeau de la nation. Indolent par nature et se voyant abondonné par Sigismond, le roi Jean (c'est le nom que l'histoire hongroise donne à Szapolyai), s'adressa tour à tour au doge de Venise, au roi de France et à d'autres souverains d'Europe, qui redoutaient la maison d'Autriche. Il existe un témoignage authentique de ses relations avec le rival de Charles-Quint, dans les lettres de créance que son ambassadeur remit, de sa part, au duc de Montmorency, connétable de France [1].

« Jean, par la grâce de Dieu, roi de Hongrie, Dalmatie et Croatie, marquis « de Moravie, duc de Lusace, etc.; au très-illustre prince, sire Anne de « Montmorency, grand connétable de France, et notre très-cher ami, salut et « accroissement de biens. — Très-illustre prince, très-cher ami, nous avons « envoyé notre fidèle, le révérend Jean Statilius, évêque transylvain, notre « conseiller et prédicateur, sincèrement affectionné à notre personne, vers le « très-sérénissime et très-chrétien le roi de France, notre très-cher frère, « touchant certains faits et affaires qui nous concernent ainsi que notre « royaume, du milieu duquel j'ai signifié à Votre très-illustre Seigneurie certains détails qu'elle comprendra mieux par son intermédiaire. Nous prions, « en conséquence, Votre très-illustre Seigneurie, de vouloir ajouter une foi « certaine aux paroles dudit évêque, etc. Donné dans notre cité royale « d'Albe-Julie, le xime jour du mois de novembre, l'an du Seigneur MDXXXVII « et de notre règne le XIIIme.

« *Signé :* Joannes, rex. »

François Ier soutenait alors une lutte acharnée contre Charles, dont la puissance menaçait de rompre l'équilibre européen. Il fut convenu entre lui et le roi magyar, probablement sur les ouvertures d'Antoine Rincon, ambassadeur français en Hongrie, que Jean ferait une guerre sans relâche à l'archiduc d'Autriche, et que le roi de France compterait à ce dernier, à titre de subsides, trente mille louis par mois, engagement qui, du reste, ne fut jamais rempli. Jean ne douta point alors de son triomphe. Mais en même temps, faisant preuve de la plus grande hésitation, et agissant en homme peu sûr de lui-même et de son droit, il crut devoir entamer des négociations avec l'archiduc; et, après avoir inutilement demandé la main de la reine douairière, il se résigna jusqu'à pro-

[1] Cet autographe de Szapolyai se trouve dans la collection de M. Lefèvre, libraire-antiquaire, à Paris.

mettre de ne point se marier, donnant ainsi à son rival l'espoir que dans l'avenir du moins ses héritiers n'auraient pas à craindre de se voir disputer le droit de succession.

Mais Ferdinand, qui craignait de tout compromettre en temporisant, lança une armée autrichienne sur la frontière, pour donner à ses prétentions la sanction de la force. Szapolyai ne manquait pas de courage; mais son inertie paralysait en lui tout élan vigoureux; d'ailleurs il avait peu de soldats, et ses finances étaient épuisées. Les Autrichiens entrèrent donc à Bude sans coup férir, et le roi national, qui avait négligé de se préparer à toute éventualité, fut réduit à s'enfuir, d'abord en Transylvanie, puis en Pologne. Dans le petit nombre d'amis qu'il conserva dans ces jours de malheur, il faut compter Jean Bánfi : « Jean est malheureux, disait ce brave Magyar, tout l'univers l'abandonne, le seul Bánfi lui reste fidèle. » Bánfi se trompait. Le roi fugitif trouva en Pologne un ami dont le génie actif lui créa des ressources pour réparer ses malheurs. C'était Jérôme Laszki, palatin de Siradie; ce seigneur alliait à l'adresse d'un habile politique, cet esprit aventureux, caractère distinctif des Polonais, qui risque le tout pour le tout. Aussi n'hésita-t-il pas à dire au roi Jean : « Il ne vous reste plus qu'un appui, c'est Soliman; je pars, et je lui fais épouser votre querelle. » Hélas! le remède était pire que le mal. Le sultan fut d'abord peu accessible aux instances du Polonais, car il prétendait lui-même être le maître de la Hongrie; mais s'apercevant bientôt qu'il aurait un rude adversaire en la personne de l'archiduc, il résolut d'embrasser le parti du plus faible. Ainsi, par un singulier caprice, le destructeur des Magyars devenait leur défenseur intéressé, et ce malheureux peuple n'avait pas moins à craindre de sa protection que de sa haine. L'une et l'autre étaient à la fois et sa honte et sa ruine.

Les Turcs ne tardèrent pas à se montrer en Hongrie; ils y renouvelèrent, comme alliés, tous les ravages qu'ils y avaient apportés déjà comme ennemis. Néanmoins, Szapolyai vint à la rencontre du sultan et lui rendit hommage pour un royaume qu'il ne possédait plus. A son tour, Ferdinand, peu rassuré sur l'avenir, fit aux Turcs des propositions assez humiliantes pour un prince dont le protecteur portait le nom de Charles-Quint, celui-là même qui avait prétendu mettre tous les peuples à ses pieds. Mais Soliman, dédaignant ces lâches manœuvres, court à Bude dont il s'empare, et poursuit jusqu'à Vienne sa marche triomphante. Cette capitale fut investie pendant que l'archiduc, errant et fugitif, mendiait les secours de l'Allemagne. Le vainqueur de Rhodes échoua sous les murs de Vienne, qu'il sembla n'avoir attaquée que par vaine bravade, et pour donner aux assiégés le spectacle d'un camp magnifique. A peine les Osmanlis avaient-ils disparu, que Ferdinand leva une nouvelle armée et fit assiéger Bude par Guillaume Roggendorf, ce qui força le roi Jean, qui n'était puissant que par ses alliés, à rappeler encore les Turcs dans ses États. Ces incommodes auxiliaires y exercèrent de nouveaux ravages, si bien que les Magyars ne savaient guère qui ils devaient haïr le plus, ou des Autrichiens qui venaient les attaquer, ou des Osmanlis qui venaient les défendre. L'infatigable Soliman, aussi malheureux dans les siéges qu'heureux dans les batailles, fut

repoussé devant Köszeg (Guns) que défendait un chef croate dévoué au parti autrichien, et fit une retraite honteuse. Tout le service que rendirent les Turcs cette fois, ce fut de ramener à Constantinople trente mille esclaves pris au hasard, aussi bien parmi leurs alliés que parmi leurs adversaires.

L'assassinat de Louis Gritti, ce fruit des amours d'André Gritti, doge de Venise, qui intriguait sans relâche au sein de la nation pour accaparer les plus grandes dignités, fit perdre au roi Jean un appui solide; car Gritti avait été l'espion soldé de Soliman. Le feu de la guerre continuait d'embraser la Hongrie entière; la victoire se promenait sans cesse d'un parti à l'autre, et, dans ces luttes sanglantes et continuelles, les deux rois épuisaient mutuellement leurs forces sans terminer leur querelle. Un traité, autant que la lassitude générale, vint enfin suspendre les hostilités; mais ce traité lui-même renfermait le germe de nouvelles discordes : Les deux rois, y était-il dit, partageront le trône de Hongrie; le droit à la succession reviendra à la maison d'Autriche après la mort de Szapolyai, et si celui-ci laisse des enfants, l'archiduc sera tenu de leur donner, dans ses États, des domaines suffisants pour soutenir l'éclat de leur rang et de leur naissance. On voit bien clairement par cette intrigue diplomatique, que l'ex-vayvode avait recherché le pouvoir royal, moins dans l'intérêt de la patrie que pour la satisfaction de sa vanité. De telles conditions semblaient lui faire un devoir du célibat; mais des courtisans, qui prévoyaient qu'un jour ils pourraient s'élever à la faveur des discordes civiles, lui firent entendre qu'il devait se fortifier par quelque alliance auguste et puissante : il tourna ses vues du côté de la Pologne. Sigismond, dont nous avons déjà parlé, faisait alors le bonheur et la gloire de ce pays : plus heureux que son frère, le feu roi Uladislas II, dont l'indolence précipitait naguère la ruine de la Hongrie, il avait élevé le berceau des arts sur les derniers vestiges de la barbarie, au moment où François Ier préparait en France la grande révolution de l'esprit humain. Sigismond avait une fille, née de son mariage avec Bonne Sforce, dont le père, Jean Galéas, duc de Milan, est si célèbre par ses démêlés avec la France. La beauté d'Isabelle, qui lui suscitait les jalousies de son sexe et les adorations de tant de princes, était le moindre de ses charmes. Elle avait su, même au sein de la prospérité, armer son courage contre les plus grands revers; la science du gouvernement n'était point une étude pour elle, mais un simple délassement; ses penchants étaient aussi invariables que la raison qui les lui inspirait; les détails de la misère du peuple, loin de blesser ses yeux, intéressaient son cœur; sa bouche était l'organe des plaintes du pauvre. C'est une telle femme que Szapolyai eut le destin d'épouser, à l'âge de cinquante-deux ans : elle méritait un époux plus heureux et dont l'âme fût à l'unisson de ses grandes pensées. Le mariage fut conclu. Tous les cœurs volèrent au-devant de cette jeune reine, qu'entourait une double auréole de beauté et de qualités supérieures; le peuple, quoique épuisé par quinze années de désastres, oublia sa misère et lui prodigua des fêtes pompeuses.

Tandis que la nation s'abandonnait aux transports de sa joie, deux puissants seigneurs de Transylvanie, Majláth et Balassa, tramaient la plus noire des tra-

hisons en entraînant les Transylvains dans une révolte d'autant plus funeste, qu'Isabelle ne tarda pas à donner à son époux un fruit de leur hymen, autour



(Isabelle Szapolyai.)

duquel pouvait se grouper le parti national. A peine le roi Jean eut-il apaisé cette émotion, moins par la force des armes que par des actes de clémence, qu'il sentit défaillir ses forces. Dans l'attente d'une fin prochaine, il dicta ses dernières volontés : il eût mieux valu qu'il les ensevelît avec lui dans la tombe. George Utjssenovics, évêque de Grand-Varadin, et Pierre Petrovics, comte de Temes furent les hommes qu'il désigna comme tuteurs de Jean-Sigismond, unique fruit de son mariage. Il n'eut pas plus tôt achevé son testament, qu'il expira (l'an 1540). Ce prince n'était point né pour le trône, où les malheurs publics et son ambition l'avaient jeté. Il choisit pour protecteur son plus grand ennemi, opprima des peuples qu'il aimait, et, sans être méchant, fit beaucoup de mal, surtout au déclin de ses jours : triste punition d'un cœur pusillanime et mal conseillé par ses vaniteuses convoitises ! Avide d'honneurs qu'il ne sut pas mériter, séduit par l'apparat de ces insignes royaux dont l'éclat palliait ses faiblesses, son indifférence léthargique le fit paraître modeste dans la prospérité, stoïque dans l'infortune; mais il n'avait pas même le mérite réel de ces qualités.

Un enfant, une femme, un moine, restaient les arbitres du sort de la Hongrie, et quoique, après la mort du roi Jean, la diète de Rákos eût nommé à la régence la reine elle-même et Valentin Török, le moine Martinuzzi et Isabelle disposèrent seuls du pouvoir au nom de Jean Sigismond, fils de Szapolyai. L'origine de Martinuzzi, sur laquelle les historiens hongrois fournissent à peine quelques indications, a été, de la part de M. Bechet, l'objet de recherches consciencieuses [1]. « La naissance de Martinuzzi, dit cet auteur, fut des plus illustres; mais, par le malheur des temps ou la mauvaise gestion des affaires dans sa maison, les moyens propres à élever sa jeunesse et à développer ses facultés naturelles lui ayant manqué dès son enfance, sa noblesse fut un titre inutile à son avancement. Par tous les obstacles qu'il rencontra à ses débuts, il sembla que la nature l'eût formé pour n'être redevable qu'à lui-même de cette prodigieuse élévation qui fut un sujet d'envie et d'admiration pour ses contemporains. Il naquit l'an 1482, dans le château de Namiezas, en Croatie, dont son père portait le nom avec le titre de comte, bien qu'il fût issu de l'illustre famille d'Utjssenovics. Ce château et ce nom étaient tout ce qui lui restait des grands honneurs dont ses ancêtres avaient joui. Sa mère l'ayant mis au monde après la mort de son père, éprouva quelques difficultés pour le nourrir et l'élever : ce qui lui suggéra la détermination de lui donner un parrain puissant, obligé d'en prendre soin, autant par devoir de religion que pour obéir aux sentiments de la nature. Elle pria Jacques Martinuzzi, son frère, évêque de Scardona, en Dalmatie, de le tenir sur les fonts de baptême; elle lui donna le surnom de George, et, pour intéresser plus vivement le prélat au sort de son filleul, elle lui fit quitter son nom de famille pour prendre celui de Martinuzzi, qu'il porta le reste de ses jours, et sous lequel il se rendit si célèbre. »

Cependant son oncle refusa plus tard de le reconnaître comme son parent. Le père du roi Jean Corvin l'accueillit alors dans sa maison; mais il cessa bientôt de s'intéresser à lui. Enfin George trouva dans la famille de Szapolyai un emploi des plus subalternes. Mécontent de cette position qui répugnait à sa haute intelligence et à ses instincts de fierté, Martinuzzi se jeta dans le couvent des ermites de saint Paul, où il se fit connaître du roi Jean après sa défaite d'Agria. Dans l'abandon auquel ce prince était alors condamné, il n'avait pas le choix de ses amis : George lui parut un dieu tutélaire, et il en fit son ambassadeur, ou plutôt son espion. Le froc, qui était alors plus vénéré dans ces contrées que la pourpre même, en lui assurant le respect des peuples, préservait le moine des périls attachés au métier hasardeux qu'il avait embrassé.

Szapolyai, remonté sur le trône, ne fut pas ingrat, et admit le moine dans ses conseils; mais ce n'était pas assez pour Martinuzzi, dont l'ambition avait développé l'esprit de domination. Après que Jean l'eut nommé évêque de Grand-Varadin et vayvode de Transylvanie, l'avarice de George le fit encore grand trésorier. Ainsi, toutes ses passions auraient trouvé leur satisfaction dans une fortune si inespérée, si elles avaient pu être satisfaites. Il surpassait en crédit

[1] A. Bechet : *Histoire du cardinal Martinusius*; Paris, 1715.

la foule des courtisans qui avaient tour à tour dominé le roi Jean, et ce prince, toujours esclave, n'eut désormais qu'un maître au lieu de cent tyrans. Du reste, George avait l'âme élevée; sans chercher le péril, il savait, au besoin, le braver; il avait vu des batailles, et pouvait en gagner lui-même. Observateur peu scrupuleux de la parole jurée, il la donnait et la violait avec la même facilité; habile à surprendre les secrets de ses ennemis, il savait envelopper les siens du plus grand mystère. En un mot, Martinuzzi possédait tous les talents qui rendent un homme célèbre, mais aucune des vertus qui font l'homme de bien.

La faction autrichienne, qui craignait surtout le joug des Turcs, se hâta, à la mort de Jean, d'appeler l'archiduc, et grossit l'orage en s'efforçant de l'écarter. Ferdinand somma Isabelle d'exécuter le traité conclu par le feu roi, et lui offrit des domaines dans ses États. Quoique cette convention eût été contractée par son mari à l'insu de la nation, et contrairement aux droits qu'il tenait de l'élection, la reine éprouvait quelque répugnance à la rompre. Bien que digne du trône, elle trouvait dans sa vertu la force de le quitter sans regret: une douce philosophie lui laissait entrevoir dans la retraite des jours sereins, des plaisirs sans amertume; là, elle se promettait de veiller elle-même à l'éducation de son fils, résolue de lui donner, à défaut de couronne, les vertus qui rendent l'homme fort et utile à ses semblables. Imbue de ces principes, elle se résigna à abandonner la Hongrie à Ferdinand. Mais Martinuzzi, qui avait à cœur de maintenir le royaume électif, ou plutôt de sauvegarder son pouvoir que l'avénement de l'archiduc devait nécessairement abattre, s'opposa formellement à l'exécution du traité. « Jamais, disait-il, je ne trahirai les intérêts de mon pupille. Je ne respecte pas un traité que Jean signa malgré lui et contre la volonté du peuple. Le feu roi n'a eu le droit ni de dépouiller son fils, ni de soumettre la Hongrie à un roi étranger. »

Les partisans de George louèrent son zèle chaleureux à défendre les intérêts du jeune prince, et blâmèrent l'indolence apparente d'Isabelle. Elle céda; d'ailleurs, le ministre avait le dépôt des finances, le commandement des troupes, et, de plus, l'appui de Soliman. C'est en vain qu'une armée autrichienne, sous les ordres du général Fels (1540), vint assiéger Bude, résidence des régents; elle fut repoussée, et forcée d'abandonner honteusement cette entreprise difficile. L'année suivante, Roggendorf parut de nouveau pour réduire cette capitale. Un misérable, Bornemissza, qui avait juré une haine éternelle à Martinuzzi, ne craignit pas d'exposer sa patrie à la ruine en cherchant à perdre son ennemi. Il se fit le chef d'une conspiration dont les fauteurs devaient, pendant la nuit, livrer une porte aux assiégeants. Ceux-ci pénétraient déjà dans l'enceinte, quand, aux cris de la sentinelle, Urbain Bathyányi les attaqua et les poussa, l'épée aux reins, jusqu'à la porte que des traîtres venaient de leur ouvrir. Mais, du haut des remparts, on vit en même temps flotter dans la plaine les enseignes musulmanes. Le sultan avait envoyé son vizir Méhémet-Pacha au secours d'un pupille dont il espérait absorber le patrimoine. Au même instant une lutte terrible s'engage entre les Autrichiens et les Turcs. Les assiégés viennent y prendre part, par une vigoureuse sortie. La mêlée

devient affreuse : les flots du Danube charrient des masses de cadavres, et la ville de Pest elle-même est bientôt un champ de bataille, où soldats, habitants, femmes, enfants, tout ce qui n'est pas turc, est massacré. Roggendorf, blessé à mort, se réfugie dans l'île de Czalóköz, et y rend le dernier soupir.


(Verböczi.)

Cependant Soliman n'entre pas encore dans Bude ; il fait témoigner à la reine la plus vive impatience d'embrasser ce jeune enfant pour lequel il a essuyé tant de fatigues : il demande qu'il soit amené dans son camp. Isabelle, mère tendre et soupçonneuse, cherchait des prétextes pour ne pas confier un si précieux dépôt à un prince dans lequel elle voyait moins un ami qu'un conquérant ; mais Martinuzzi, qui savait combien il était dangereux d'irriter Soliman, triomphe de ses répugnances, et l'enfant royal est traîné dans un char magnifique, sur les bras de sa nourrice, et remis au sultan qui, le prenant dans ses bras, lui prodigue les témoignages extérieurs de son affection ; puis, se tournant vers ses fils : « Mes enfants, leur dit-il, aimez Jean-Sigismond comme votre propre frère. » Pendant qu'il amuse ainsi le cortége, les janissaires, par son ordre, envahissent la forteresse, se rendent maîtres des postes, désarment les habitants, et prennent position dans les principaux

quartiers. Alors Soliman renvoie le jeune prince, et c'est en vain que la reine, outrée de tant de perfidie, écrit au sultan une lettre pleine de dignité pour protester contre une indigne violence. Soliman se contente de lui répondre : « Quand vous auriez assez d'expérience pour gouverner tout le royaume, auriez-vous assez de force pour le défendre? Allez en Transylvanie; vos jours y seront plus en sûreté que dans cette contrée. Votre fils sera mon vayvode dans la province, et vous serez sa tutrice. Martinuzzi et Petrovics vous aideront de leurs conseils. » Ensuite il nomme juge suprême des habitants de Bude le légiste Verböczi, qui mourut quelques mois après, emportant dans la tombe d'amers regrets du rôle équivoque qui avait marqué la fin de sa carrière.

Plus attachée à son fils qu'à la couronne, la reine partit. Quand elle mit le pied sur la frontière de la Transylvanie, la plupart des seigneurs, craignant de s'attirer la colère des Turcs, voulurent s'opposer à son passage. Isabelle fut réduite à implorer le secours du prélat qui la persécutait. Martinuzzi l'aida avec succès; il s'empara même des finances, et se créa un puissant parti auquel la reine ne put opposer qu'un petit nombre d'amis fidèles.

Cependant Soliman était toujours en Hongrie ; Ferdinand lui envoya de riches présents et lui demanda l'investiture du royaume; mais l'archiduc ne retira d'autre fruit de sa demande que la honte de l'avoir faite : le sultan reçut les présents et refusa l'investiture. Dès ce moment, la Hongrie devint un interminable champ de bataille entre deux ennemis étrangers, qui luttèrent pendant cent cinquante ans, et semblèrent conjurer à l'envi l'extermination des habitants et la ruine du pays. Autrichiens et Turcs s'acquittèrent, avec une égale fureur, de cette horrible tâche. Ceux-là même à qui leur mission faisait un devoir de veiller à la défense et à la prospérité de la Hongrie, Ferdinand et ses successeurs, qui, pour légitimer leurs usurpations, promettaient formellement d'expulser les Turcs et de rétablir ce boulevard oriental de l'Europe chrétienne, ne surent qu'asservir la nation magyare, sans la préserver des invasions continuelles qu'elle n'avait jamais subies sous les rois nationaux.

Une nouvelle armée, fournie par les électeurs d'Allemagne, vint bientôt porter la désolation dans toute la contrée, sans autre résultat que des luttes à outrance, des scènes de carnage, où les populations inoffensives avaient plus à souffrir que les deux parties belligérantes. Plusieurs villes furent emportées de vive force par les armées rivales, et l'incendie fut un des plus sûrs moyens d'occupation que le prince catholique et le sultan fataliste adoptèrent sans scrupule. En outre, comme l'archiduc, pour subvenir aux nécessités de la guerre, faisait des levées dans le pays; comme Soliman qui, lui aussi, avait son parti, faisait jouer les mêmes ressorts, on vit les Magyars massacrer les Magyars, et les Autrichiens et les Turcs ne semblaient chercher l'assoupissement de leurs haines que dans l'immolation de ce malheureux peuple, opprimé par deux despotes orgueilleux et sans foi. Terrible hécatombe dressée par l'ambition des Habsbourg, et qui imprime une tache éternelle à leur présomptueuse impuissance! Car Ferdinand, après n'avoir rien négligé pour déchaîner la tempête qui désolait la Hongrie, s'épuisait en vains efforts pour la conjurer. Cinq-Église, Strigonie, Albe-Royale, furent bientôt emportées par les

Turcs, et la moitié du pays gémissait sous les ordres arbitraires des pachas, tandis que les armées coalisées des Allemands, renforcées d'une faction hongroise qui venait d'embrasser la cause de l'archiduc, battaient en retraite, dès leur entrée en campagne, par l'ineptie de leurs généraux.

Enfin Ferdinand obtint, à force de prières, une trêve de cinq ans, mais sous la condition que la Hongrie resterait partagée entre les deux partis. Plus heureux, néanmoins, dans de sourdes menées que dans les négociations, il sut gagner Martinuzzi à ses intérêts. L'évêque de Grand-Varadin se défiait de Soliman que la reine avait indisposé contre lui, et qui n'eût pas plus respecté la tête d'un prélat que celle d'un vizir. Probablement, il y avait là aussi quelque intrigue ecclésiastique dont Ferdinand sut tirer parti, l'appât de quelque dignité nouvelle dont il flatta l'ambition du parvenu. Toujours est-il que Martinuzzi, s'abouchant avec l'ambassadeur autrichien, promit de faire tous ses efforts pour obtenir l'exécution du traité conclu entre l'archiduc et le roi Jean. Nous verrons comment ce piége tendu au tuteur infidèle d'un enfant dont le père l'avait comblé de bienfaits, fut, tout à la fois, l'expiation cruelle de son attitude vacillante et le mobile des infâmes vengeances de l'archiduc.

La reine, instruite de ces manœuvres, en avertit le sultan. Aussitôt deux armées sont lancées contre la malheureuse Transylvanie, qu'avaient épargnée jusqu'alors les horreurs de la guerre: l'une vient pour châtier le ministre prévaricateur, l'autre pour le soutenir. Sur ces entrefaites, Martinuzzi réconcilié avec la reine, par une de ces habiles manœuvres qui semblent puiser des éléments de réussite dans le désordre même, fait volte-face, et bat les Autrichiens en plusieurs rencontres. Ferdinand est exaspéré; et le sultan, étonné des succès du prélat, tente de s'arranger à l'amiable avec lui. Un tel revirement de fortune vint redoubler l'orgueil de ce moine hautain, et ajouter aux humiliations dont la reine était abreuvée : sa situation devint si déplorable, que les cœurs les plus farouches en étaient attendris. Le ministre ne s'en montra que plus inflexible, et concentra dans sa personne une puissance arbitraire qu'il exerçait avec un éclat, une pompe peu conformes au caractère pacifique et modeste du sacerdoce.

Cependant Martinuzzi, qui se fiait peu aux promesses de la cour ottomane et qui, en définitive, avait à cœur la cause nationale, renoua ses négociations avec Ferdinand. Ce n'était sans doute qu'un moyen d'attermoyer, dont ce prince ne fut guère dupe; aussi, comptant peu sur un tel auxiliaire, il insista vivement auprès de l'empereur son frère, pour qu'il épousât sa querelle. Aussitôt, Charles-Quint donna l'ordre à Castaldo, son général, de se mettre à la tête des Autrichiens et de leur adjoindre quelques bandes espagnoles. Castaldo, vieilli dans les camps et imbu des principes jésuitiques, qui subordonnent les moyens au but, marcha rapidement sur la Tibisse, et entama des pourparlers avec le moine. Mais celui-ci, tandis qu'il berçait Castaldo de ses protestations chaleureuses en faveur de la religion, traitait secrètement avec la Porte, craignant sans doute que Ferdinand, une fois maître du pays, ne lui enlevât l'autorité et ne détruisît entièrement cette influence qui lui permettait de tenir en échec deux usurpateurs, qu'il voulait détruire l'un par l'autre. Le

général offrit à Isabelle, au nom de l'archiduc, les duchés d'Oppole et Ratibor (Silésie), en pleine souveraineté, plus la main d'une de ses filles pour Jean-Sigismond, avec une riche dot. La reine accepta ces conditions, malgré de nouvelles intrigues que l'évêque mit en jeu pour la dissuader. Ferdinand, qui avait déjà dit, du vivant de son rival, qu'il ne lui enviait que l'homme enfroqué, valant à lui seul dix mille soldats, s'efforça de gagner Martinuzzi par ses bienfaits; il lui offrit l'archevêché de Strigonie, et même la pourpre de cardinal. Vaines séductions! L'arrogant orgueil du moine et son patriotisme s'élevèrent plus haut que les faveurs du prince. Encore une fois il attaqua les résolutions d'Isabelle avec toute la fougue d'un homme qui voit échapper de ses mains le symbole de son autorité. « Le sort en est jeté, dit-elle; si Ferdinand manque à sa parole, la honte en sera pour lui. »

Enfin arriva le jour marqué pour l'acte d'abdication. Isabelle se rend dans une abbaye célèbre, voisine de Kolosvár, où la diète était convoquée. La foule accourue autour de l'assemblée attend ce moment en silence. Des passions diverses se peignent sur tous les visages; les uns donnent des larmes à l'infortune d'une reine si vertueuse et de son faible enfant; d'autres applaudissent à ce changement qui peut accroître leur fortune. Lorsqu'elle déposa la couronne, le jeune prince frémit, jeta des cris perçants et étendit ses petites mains pour retenir des ornements, plus chers sans doute à son enfance que l'autorité dont ils étaient l'emblème.

Une seule chose étonnait surtout dans ce résultat inattendu, c'est que la Pologne eût pu voir d'un œil indifférent la sœur du roi Sigismond persécutée par l'Autriche. Mais la noblesse polonaise, qui touchait à cette époque de relâchement où la mollesse et le faste remplacent tout à coup les vertus guerrières, n'épousa pas la cause d'Isabelle, qu'il était de son intérêt et de sa gloire de soutenir avec chaleur. Ce fut cette même indifférence qui plus tard causa la perte de Frédéric-Auguste. Quant à Ferdinand, la possession de la couronne le rendit respectable aux yeux du peuple, qui lui jura une inviolable fidélité.

Cependant Soliman, indigné d'avoir été le jouet de Ferdinand, d'Isabelle et du moine, rassemble une grande armée qui se répand dans la Hongrie comme une vaste inondation. Martinuzzi, peu satisfait d'ailleurs d'un arrangement qu'il s'était efforcé d'entraver, reprend ses négociations secrètes avec la Porte; mais ses trames sont découvertes, ses desseins prévus. On résolut, à Vienne, d'en finir avec le cardinal. Il résidait alors au château d'Alvintz, qu'il nommait sa maison de plaisance, malgré son appareil guerrier qui lui donnait plutôt l'aspect d'une forteresse. C'est là que le ministre se délassait du fardeau des affaires. Castaldo y avait un libre accès, car le respect simulé qui s'attachait à sa personne, à ses ordres et jusqu'à ses actes les plus indifférents, inspirait à Martinuzzi cette confiance aveugle qui ne brave le danger que parce qu'elle ne le voit pas. Palavicini, Ferrare, Monino, Piacentino et Scaramoncia, furent les instruments sur lesquels Ferdinand se reposa du soin de sa vengeance. Tout s'apprête autour de son principal agent pour en hâter l'exécution. Au jour marqué, dès l'aurore, la porte du château est ouverte par les conjurés : don

Lopez, colonel espagnol, est introduit avec quelques soldats; alors Palavicini court à l'appartement du cardinal; Ferrare, secrétaire de Castaldo, le précède tenant en main quelques papiers qu'il supplie Martinuzzi de signer. Au même instant Ferrare tire son poignard, frappe le prélat à la gorge, et Palavicini lui fend la tête d'un coup de sabre : «Qu'est-ce ceci? mon frère,» dit George, et il tomba sans vie.



(Assassinat de Martinuzzi.)

Ainsi périt cet homme, qui né dans la misère, avait joué un rôle si important en Europe. Certes, quand Ferdinand l'immolait, c'était moins en vue de rétablir le boulevard de la chrétienté et de préserver la Hongrie des débordements de l'islamisme que pour se débarrasser du dernier champion des libertés hongroises. Martinuzzi, à qui on ne peut refuser de grands talents, se rendit d'abord nécessaire aux grands; mais après s'être fait leur esclave par calcul, il devint peu à peu leur égal, et enfin leur maître. Il n'eut point d'amis, parce qu'il était incapable d'éprouver l'amitié. Jamais homme ne sut avec autant d'art fasciner les yeux et captiver les esprits de la multitude. Ambitieux au plus haut degré, mais patriote malgré lui, on doit lui rendre ce témoignage que dans ses tergiversations continuelles, dans l'inconstance alternative de ses alliances, il cherchait avant tout le triomphe de la cause nationale et la chute de ses plus dangereux ennemis. D'ailleurs, grand capitaine, soldat intrépide, il

savait allier la prudence à une dignité calme, également éloignée de la fougue irréfléchie et de la timidité aveugle. Un jour que, pour se soustraire aux vengeances de ses ennemis, il s'enfuyait à marches forcées, son chariot fut renversé au passage d'un ruisseau; et les seigneurs de sa suite, effrayés de cet accident, lui firent remarquer qu'il était de mauvais augure. A cette absurdité George répondit par une autre, comme le font souvent ces grandes individualités dont l'histoire garde le souvenir: « Ce *char*, dit-il, n'est pas celui qui règle ma destinée; elle suit le cours du *char* radieux que vous voyez briller au firmament. » Tout considéré, Martinuzzi, eût été un grand homme, si par un juste équilibre ses vertus eussent été au niveau de ses talents.

Ferdinand publia un long manifeste dans le but de justifier la mort du cardinal; et le pape Jules II y répondit par une bulle d'excommunication lancée contre les auteurs de cet attentat; le pontife réclamait aussi la succession du prélat, parce que celui-ci était mort sans avoir dicté ses dernières volontés. Castaldo et ses sicaires stipendiés avaient déjà fait main-basse sur tout ce que possédait Martinuzzi, dit Martin Fumée[1]; entre autres objets précieux, il y avait des monnaies de Lysimachus, de Ninus, de Sémiramis, ce qui prouve le goût prononcé de cet homme d'État pour les études sérieuses. Ferdinand mit tout en œuvre pour obtenir son absolution; mais la corruption et les menaces ne servirent qu'à augmenter les défiances du consistoire. « La cause était déjà fort ennuyeuse à la cour romaine, ajoute l'auteur précité, et nonobstant qu'ils trouvassent plusieurs choses et allégations dignes de bonne opposition, pour n'engendrer plus d'inconvénient et pour plusieurs autres motifs que je ne veux pas mettre ici en écrit, les cardinaux ne laissèrent absoudre Ferdinand avec tous ses complices, qu'en ajoutant cette clause à leur sentence : si les défenses et allégations de Ferdinand sont véritables. »

Pendant que le Vatican lançait ses foudres, Ferdinand se disposait à marcher contre les Turcs. C'était ouvrir une nouvelle série de dévastations pour le pays : car le sultan de son côté, voulant maintenir ses conquêtes, usait largement de représailles.

Sur ces entrefaites, les Polonais parurent porter quelque intérêt au sort d'Isabelle; Ferdinand éludait ses engagements envers elle; sa pension même ne lui était pas payée. Isabelle cherchait en vain des amis en Europe : tous les princes la plaignaient, aucun n'armait pour la secourir. La puissance de la maison d'Autriche, le génie de Charles-Quint enchaînaient toutes les cours et faisaient taire leurs sympathies. L'intervention des Polonais se borna à quelques réclamations insignifiantes. Cette inaction, l'indifférence des Hongrois, écrasés par une double invasion, forcèrent encore une fois cette reine malheureuse à invoquer la funeste protection de Soliman. Celui-ci soutint Isabelle, comme il l'avait persécutée, par des motifs politiques. Méhémet-Pacha, général de cavalerie, s'avança avec une armée de cent mille hommes. Temesvár fut emportée d'assaut, malgré la défense héroïque de Losonczi, qui commandait cette place au nom de Ferdinand. Pendant ce temps Bude, déjà au pouvoir

[1] Martin Fumée : *Histoire des troubles de Hongrie*; Paris, 1595, pag. 183, 249.



SIEGE D'AGRIA PAR LES OTTOMANS.

des Turcs, ainsi que la moitié de la Hongrie envahie par eux, tint ferme contre les forces de l'Autriche qui occupaient l'autre moitié.

Bientôt, l'arrivée de Maurice, duc de Saxe, releva le courage des Allemands et des Espagnols. Ce renfort n'effraya pas Méhémet, qui ne doutant ni de lui-même ni de sa fortune, vint avec une pleine confiance mettre le siége devant Agria, ville fondée par saint Étienne, où Dobó soutenait la cause des Habsbourg. Cette place, dépourvue de fortifications, mais défendue par des Magyars aguerris et par ses habitants, qu'excitaient les souvenirs de glorieux combats soutenus contre les Turcs, lui préparait une longue résistance. A la vue de l'armée ennemie (1552), toute la ville retentit de cris de joie; hommes, femmes, soldats, tous, d'une voix unanime, jurèrent d'observer ces conditions, dictées par le fanatisme patriotique : « Le mot de capitulation sera proscrit; si quelqu'un ose le prononcer, il sera puni de mort. Quand les vivres seront épuisés, nous nous mangerons les uns les autres, et les victimes seront tirées au sort. Les femmes s'occuperont de réparer les murailles; elles pourront suivre leurs époux sur la brèche et dans les sorties. » Méhémet s'avance jusqu'au pied des remparts et annonce aux habitants que s'ils consentent à se rendre, ils seront traités comme les sujets les plus chéris du sultan; aussitôt les assiégés, dans un morne silence, plantent sur le rempart quatre piques au-dessus desquelles ils placent un cercueil tendu de drap noir, comme si cette enceinte allait devenir leur tombeau. Après cette sublime réponse, une artillerie formidable enserre la vaillante cité d'une ceinture de feux, et, en quelques instants, la citadelle est démantelée, les toits abattus. Ce spectacle excite les Turcs; ils courent à l'assaut, et huit mille de leurs plus braves soldats y perdent la vie. Alors Méhémet, transporté de fureur, ordonne quatre assauts successifs. Les habitants reçoivent leurs ennemis avec la plus grande intrépidité; au plus fort de la lutte, les femmes accourent, se confondent dans les rangs des assiégés : on ne les distingue qu'à leur aveugle et impétueuse bravoure. Les unes se précipitent au milieu des ennemis; d'autres, du haut des murailles, font rouler sur eux des roches énormes, ou les inondent de flots d'huile bouillante. Étonné d'une si vigoureuse résistance, Méhémet se hâte de battre en retraite, pour aller venger son échec sur un autre point.

Isabelle redoubla d'instances auprès de Soliman, qui fit de nouveaux préparatifs en sa faveur; mais les officiers de Ferdinand la servirent mieux encore par la dureté du joug qu'ils faisaient peser sur les Transylvains. C'est l'effet ordinaire du despotisme d'amener les peuples à reprendre les libertés qu'il leur a ravies. Révoltés de l'orgueil des suppôts de Ferdinand, les Transylvains rappelèrent Isabelle, qui vint se mettre à leur tête en 1556. Ses malheurs lui prêtaient de nouveaux charmes; son fils, sur les traits duquel on lisait les indices d'une belle âme, intéressa tous les cœurs. Ils jurèrent à la mère et à son jeune pupille une fidélité à l'épreuve des séductions de Castaldo, de la puissance de Ferdinand et des caprices de la fortune. Après avoir apaisé plusieurs révoltes fomentées par la cour impériale, Isabelle assembla à Cibine (Hermanstadt) une diète, où elle reçut les hommages des grands et du peuple.

Malheureusement, une langueur secrète épuisait déjà ses forces et l'avertissait que le terme de ses infortunes était proche.

Cependant Charles-Quint, comme frappé du néant des grandeurs humaines, abdiquait toutes ses couronnes, au grand étonnement de l'Europe, léguant à Philippe II, son fils, l'Espagne, les Pays-Bas, et toutes ses possessions de la péninsule italique. Mais, malgré ses efforts, il ne put empêcher l'élection de son frère Ferdinand à l'empire. Celui-ci crut que ce titre seul lui donnerait assez de puissance pour conserver ses conquêtes et récupérer ses pertes. Soliman, de son côté, qui voyait dans l'élévation de son adversaire un motif de plus de l'attaquer, se prépara de nouveau à la guerre. En même temps, la politique lui suggérait une pensée assez bizarre : se rappelant combien de troubles avaient suscités en Allemagne les sectes qui la divisaient, il se posa comme le protecteur de la religion catholique.

Tel était l'état des affaires, lorsque Isabelle mourut à l'âge de quarante ans, le 20 septembre 1559. Peu de princesses, autant que cette reine de Hongrie, ont subi les disgrâces de la fortune, qui les aient moins méritées. Elle réunissait en elle le courage qui affronte les malheurs et celui qui brave la mort. Après avoir cédé la couronne pour accomplir les promesses de son époux, elle la reprit lorsque Ferdinand eut manqué à ses serments, et, dans cette tâche difficile, son intelligence et sa fermeté ne se démentirent pas.

Après la mort d'Isabelle, la Pologne, qui voyait l'infortuné Jean Sigismond sur le point d'être accablé par ses ennemis, tenta de faire accepter sa médiation. Pendant ces négociations Ferdinand termina sa carrière, et Maximilien II parvint à l'empire, sans renoncer aux droits de son père sur la Hongrie et la Transylvanie. Mais la noblesse s'étant ralliée à la fortune de Sigismond, celui-ci faisait de grands progrès. Maximilien envoya contre lui deux de ses plus habiles généraux, Lazare Schvendi et le comte de Salm, qui remportèrent plusieurs avantages sur les Transylvains et les Turcs. Soliman, irrité des échecs de ses généraux et désireux de les réparer, vint en personne sur le théâtre de la guerre. Sziget, sur la frontière de Slavonie, fut la première conquête qui tenta son ambition. Cette place, située au milieu d'un marais, n'était accessible que par une étroite chaussée. Nicolas Zrinyi, descendant de l'illustre famille croate de Subics, y commandait. Aussi dévoué à son pays qu'illustre par sa naissance, Zrinyi, malgré l'insuffisance de ses moyens, résolut d'opposer aux Turcs une énergique résistance. Il n'avait que trois mille soldats; mais la confiance que leur inspiraient les talents et la bravoure de leur chef doublait leur force et leur courage. La ville fut d'abord attaquée avec succès (1564); l'artillerie de Soliman eut bientôt renversé la simple muraille qui la protégeait. Alors se livra un combat terrible sur la brèche même, et, après les plus héroïques efforts, la petite garnison, écrasée par le nombre, fut réduite à s'enfermer dans la forteresse. Là, Zrinyi soutint un rude siége et parut plus redoutable encore avec les six cents hommes qui lui restaient, qu'il ne l'était avant que le cimeterre eût décimé sa phalange de braves. Les Turcs livrèrent des assauts continuels, faisant jouer contre la place leur artillerie et les feux d'artifices, pour en amener l'incendie. Inutiles efforts! Soliman conçut une

vive irritation de cette longue résistance; craignant de perdre en quelques jours, pour une vaine conquête, le fruit de quarante ans de gloire, il assemble les généraux turcs dans son pavillon, et agité d'une vive colère : « Lâches et indignes capitaines, s'écrie-t-il, si dans une heure Sziget n'est pas pris, je vous fais tous décapiter, je comble le fossé avec vos têtes, et je passe sur ce pont pour monter à la brèche. » Il n'en put dire davantage : une apoplexie foudroyante, causée par l'excès de sa fureur, l'enleva la nuit suivante à son armée. Fier et hautain, magnifique dans ses allures, Soliman eut toutes les qualités qui font les conquérants, sans posséder aucune de celles qui caractérisent les vrais héros. La guerre fut son élément favori, et pendant un règne de quarante-six ans il ne cessa pas d'avoir les armes à la main. Après lui la puissance ottomane ne fit plus que pâlir, et elle descendit rapidement de la glorieuse apogée où l'avait élevée le redoutable fils de Sélim.

La mort de Soliman, en jetant le découragement parmi les Turcs, aurait exercé une influence fatale sur le succès d'une entreprise déjà si coûteuse : fidèle exécuteur des ordres de son maître, le vizir fit trancher la tête au médecin du sultan et aux serviteurs de sa chambre pour ensevelir avec eux le fatal secret. Après cette exécution barbare, il fit couvrir le corps inanimé de Soliman des plus riches vêtements, et poser ce fantôme de monarque sur son trône, d'où les janissaires, placés à distance, écartaient la foule. La présence simulée d'un chef redouté vint inspirer aux Osmanlis une nouvelle ardeur. La brèche s'élargit sous les coups multipliés de l'artillerie; les fossés furent comblés; et déjà on s'ébranlait pour l'assaut, lorsqu'un accident vint épargner aux assaillants les dangers d'une attaque périlleuse : le feu prit dans la forteresse; les murailles qui subsistaient encore s'écroulèrent; maisons, vivres, munitions, furent dévorés par les flammes, et une partie de la garnison écrasée sous les débris : de six cents soldats, Zrinyi n'en avait plus que deux cent dix-sept en état de combattre. Une telle extrémité n'effraya pas cette poignée de braves. « Amis, s'écria leur chef, embrassons-nous et allons chercher la mort au milieu des ennemis. Apprenons à ces barbares ce que c'est que l'héroïsme; il faut qu'après nous avoir égorgés, ils soient forcés d'avouer qu'il est plus beau de mourir comme nous, que de vaincre comme eux. — Nous périrons tous avec vous! » s'écrièrent d'une seule voix ses généreux compagnons d'armes. Il passe de rang en rang, les embrasse, échange avec eux un dernier adieu; puis il se fait revêtir de ses vêtements les plus magnifiques. Comme on lui en demande la raison, « Il faut, dit-il, se parer pour un jour de fête; » et, tirant son épée, il s'avance vers la porte, l'ouvre et fait baisser le pont, où il attend les assiégeants de pied ferme à la tête de sa troupe. Les Turcs hésitent un moment; ils craignent que cette témérité apparente ne cache quelque ruse; mais bientôt ils se rassurent et se précipitent sur les Magyars. Zrinyi se défend avec sang-froid, mesure ses coups et n'en porte que de mortels; il est frappé au côté; le sang coule à flots de sa blessure, et il combat encore! Atteint de nouveau à la jambe, il continue la lutte à genoux, quand un coup de mousquet vient le frapper à la tête et

l'étend mort aux pieds des vainqueurs. Le reste de la garnison est égorgé, quatre hommes seulement ont la vie sauve sans l'avoir demandée. Les Turcs purent alors entrer en possession de leur conquête; mais ce n'était qu'un amas de ruines qui leur avaient coûté trente-trois jours de tranchée ouverte, vingt assauts, et une perte de trente mille hommes.

Pendant que les héros de Sziget s'immolaient au profit de l'ingrate Autriche, deux armées impériales, l'une de dix mille hommes, sous les ordres de l'archiduc Charles, restait l'arme au bras à treize milles de la place assiégée; l'autre, de cent mille hommes, commandée par l'empereur lui-même, se tenait à vingt-cinq milles de distance. Oubliant qu'il n'a dû l'adhésion du parti national qu'à la promesse formelle de défendre le territoire contre les invasions turques, Maximilien se hâte de battre en retraite sur Vienne, laissant la Hongrie, en proie à d'horribles convulsions, sur la pente fatale où l'avait jetée l'ambition de Ferdinand. Le grand-vizir comprit mieux que les Autrichiens la perte qu'ils avaient faite : il écrivit, en leur envoyant la tête de Zrinyi : « Comme témoignage de ma bonté, je vous remets la tête de l'un de vos plus grands et de vos plus braves généraux, dont vous auriez eu longtemps besoin; ses restes mortels sont ensevelis avec tous les honneurs militaires dus à un tel héros. » Zrinyi est le Léonidas, le Décius de l'histoire hongroise; seulement, il faut regretter que son héroïsme n'ait servi que la cause de l'insolente maison de Habsbourg.

L'inaction des armées autrichiennes amena également la chute de la forteresse de Gyula, défendue par Kerecsényi, et un tiers de la Hongrie autrichienne ne tarda pas à être exposée aux ravages des Osmanlis, qui en arrachèrent quatre-vingt mille hommes pour leur faire subir les rigueurs de l'esclavage. Deux diètes firent des représentations à l'empereur contre cette conduite déplorable, qui livrait à la mendicité les veuves et les enfants des héros de Sziget; on se plaignit des extorsions du général autrichien, Schvendi; de la violation des droits nationaux, qui permettait d'appeler aux plus hautes charges des étrangers indifférents aux maux comme au salut du pays. Mais, adorateur des faits accomplis, Maximilien ne sut leur donner d'autre excuse qu'un mensonge banal : il répondit n'avoir jamais reçu de réclamations sur les griefs que lui exposait la diète, et déclara en outre, contrairement au serment prêté naguère, « qu'il ferait ce qu'il lui plairait et qu'il ne changerait pas d'avis. » Cependant il se montra moins hautain vis-à-vis du sultan Sélim, avec lequel il négocia ce traité, tache ineffaçable pour l'honneur des Habsbourg : « Jean Sigismond continuera d'être le vayvode du sultan et de l'empereur en Transylvanie; une moitié de la Hongrie restera en la possession de Maximilien; l'autre moitié, avec la capitale Bude, sera gouvernée comme province dépendante de Constantinople. » A peine fut signé ce marché honteux qui plaçait le pays sous le joug de deux ou trois maîtres insatiables, que tous les hommes de cœur, désespérant du salut de la patrie, se retirèrent dans la vie privée, à l'exemple de Vránczi, archevêque de Strigonie, ou passèrent dans le camp du Transylvain George Bocskai, puissant seigneur dont les descendants n'ont cessé d'imiter le dévouement aux intérêts de la Hongrie. Török, Drugeth et d'autres

personnages influents s'unirent pour détrôner un prince dont l'incapacité était flagrante, et qui laissait démembrer et ruiner un état qu'il avait juré de conserver et d'affranchir; mais la conspiration fut découverte, et les auteurs en furent bannis, malgré un rescrit rédigé en langue magyare, où pleine amnistie leur était octroyée, que l'empereur-roi avait fait lire aux États. Cet échec, et surtout les intrigues d'un homme vendu aux Autrichiens, Békessi, en grand crédit auprès de Jean-Sigismond, engagèrent celui-ci à traiter de la paix avec Maximilien. Elle fut conclue sur les bases suivantes : « Jean-Sigismond renoncera au titre de roi, et prendra celui de prince sérénissime; la Transylvanie proprement dite sera son patrimoine; quant à cette partie de la Hongrie limitrophe qu'il occupait, il en jouira pendant sa vie, et, à sa mort, elle retournera à la maison d'Autriche. Comme la Porte s'élèvera peut-être contre un traité conclu sans son aveu, si Jean-Sigismond est chassé de ses états par les Turcs, le château d'Oppolè, en Silésie, deviendra son asile. Enfin, si Jean-Sigismond meurt sans postérité, les États de Transylvanie éliront un prince qui sera dépendant de la cour de Vienne. »

Comme les rois nationaux des derniers temps, choisis dans les rangs de l'oligarchie, Sigismond montrait pour la splendeur de sa maison et pour la possession d'un titre précaire, plus d'amour que pour son pays. Cependant, il résultait de cet accommodement un avantage marqué, puisque dès lors la Transylvanie prit une position à peu près indépendante; et quoique la plupart des princes qui y régnèrent ensuite n'aient pas changé le système exclusif qui donnait la prépondérance à l'oligarchie, ils n'en ont pas moins contribué à l'affermissement de la nationalité magyare, en s'opposant de tout leur pouvoir aux prétentions despotiques des empereurs-rois de Vienne.

Un projet de mariage entre Jean Sigismond et une nièce de Maximilien fut sur le point de donner lieu à des difficultés sérieuses; mais la mort du fils d'Isabelle prévint les maux dont on était menacé (1571). En lui s'éteignit la dynastie des Szapolyai. Fervent défenseur de la liberté en matière de religion, dans sa vie politique il s'était montré aussi faible que son père.

Les Transylvains donnèrent à Jean Sigismond un successeur qui le fit bientôt oublier; c'était Étienne Báthori : ses exploits, ses services, le servirent mieux que toutes les brigues pour conquérir les suffrages. Maximilien lui-même confirma cette élection : il ne prévoyait pas que ce vayvode, plus puissant par son génie que lui-même ne l'était par l'immensité de ses états, lui enlèverait un jour la couronne de Pologne.

Le règne de Báthori, que ses vertus et sa rare capacité réservaient à de plus hautes destinées, n'eut, malheureusement pour ce pays, qu'une courte durée en Transylvanie. A peine avait-il réprimé une révolte de Békessi, à qui Maximilien, déjà jaloux de son rival, avait promis la charge de vayvode, qu'il fut appelé au trône de Pologne, d'où Henri de Valois, à la première nouvelle de la mort de Charles IX, son frère, venait de s'enfuir clandestinement comme un coupable qui a rompu les fers de sa prison. Le sénat polonais avait déclaré le trône vacant. Maximilien acheta en vain des suffrages : Báthori l'emporta sur lui par son mérite personnel (1576). L'empereur rassemblait

déjà les forces de l'empire pour détrôner son heureux compétiteur, lorsque sa mort vint dissiper l'orage près d'éclater sur la Pologne.



(Étienne Bocskai, Étienne Báthori.)

Paisible possesseur de la couronne, Étienne Báthori fit renaître l'équité parmi les magistrats, rétablit la discipline dans les camps et la concorde entre les nobles. « Le long calme, dit M. Lelevel[1], dont les Polonais jouirent sous les deux Sigismond les rendit paresseux : ils ne fournirent plus qu'une cavalerie dont la discipline était incertaine. Étienne, suivant les conseils de Jean Zamoïski, tâcha d'enrôler un certain nombre de Magyars mieux exercés, et d'améliorer l'artillerie. » Ainsi, Polonais et Hongrois avaient tour à tour leur période de grandeur et de décadence, dans laquelle ils sentaient le besoin de recourir à un mutuel appui.

Báthori pratiqua sur le trône les principes de tolérance inaugurés par le XVIe siècle : enfant d'un pays où le luthéranisme avait déjà trouvé un grand nombre d'adeptes, il disait toujours « qu'à Dieu seul appartient le droit de diriger les consciences, et il ne voulait les contraindre en aucune manière. » Paroles sublimes à cette époque, dans une contrée lointaine dont les frontières touchaient, pour ainsi dire, aux limites de la barbarie! Ce prince mourut inopinément à Grodno (1586), justement regretté de la Pologne.

Deux autres souverains montèrent presque en même temps sur le trône de

[1] J. Lelevel : *Histoire de Pologne*, t. I, p. 136.

leurs aïeux : c'étaient Amurat III, qui recueillait la succession de Sélim à Constantinople, et Rodolphe II, héritier des Césars autrichiens : son père l'avait fait déjà couronner roi de Hongrie à Posonie, en 1572. Esclave de ses passions, dépourvu des qualités de l'esprit et du cœur, Rodolphe se montra au-dessous de sa haute mission. D'un caractère incertain et défiant, il s'occupa surtout d'histoire naturelle, d'astronomie, de chimie, parce que son ami Ticho-Brahé lui avait prédit un jour qu'il devait se prémunir contre ses parents. En avarice, il se montra le digne successeur de Frédéric III, qui avait souillé la couronne impériale par les trafics les plus odieux. Incapable, d'ailleurs, de résister aux tentations de la volupté, ce prince courait de favorite en favorite, changeant d'une semaine à l'autre ses capricieuses amours, ne craignant pas de se livrer à des accès de fureur quand des princesses des maisons royales de l'Europe montraient de la répugnance pour contracter avec lui les liens de l'hyménée. C'est une chose digne de remarque qu'après Charles-Quint la maison de Habsbourg n'offrit qu'une lignée d'hommes dégénérés, incapables de gouverner avec douceur et patience les états qui venaient à leur échoir. Mais, il faut le dire, Charles-Quint lui-même n'a dû en grande partie sa gloire qu'à la prodigieuse activité que le génie espagnol déployait à l'époque de sa puissance; activité que l'astucieux empereur étouffa sous une politique sourde et oppressive, car bientôt après l'Espagne tombait comme accablée sous le poids de ses propres efforts.

Il serait pénible, même pour le lecteur, de suivre le détail des combats sans nombre dont la malheureuse Hongrie fut le théâtre à partir du règne de Rodolphe. Elle devint un vaste ossuaire, un monceau de ruines, où chaque jour venait précipiter sa décadence, grossir les pages de son martyrologe. Livrée par un monarque insouciant à l'arbitraire de quelques hommes qui blessaient à chaque instant l'honneur national et provoquaient, sans chance de représailles, les attaques des Turcs, fixés à Bude, à Strigonie, à Albe-Royale, à Arabon même, pour ainsi dire aux portes de Vienne, la nation hongroise fut décimée, saccagée, saignée aux quatre veines, par des massacres et des dévastations continuelles, tandis que Rodolphe II suivait à Prague le cours des étoiles, cachant sous un vain faste l'inanité d'un titre de roi qui n'existait plus que de nom.

Les institutions nationales dépérissaient, s'engloutissaient au milieu de ce grand cataclysme. Aux représentations énergiques des diètes, l'empereur-roi répondait par de vagues promesses, bornant tous ses succès à obtenir des votes de finances; une fois l'impôt consenti, rien ne lui était sacré, et il foulait aux pieds sans scrupule la constitution si chère aux Magyars. Aussi ne se présenta-t-il jamais en personne dans les assemblées, où sa substitution par les archiducs provoqua la résolution suivante : « Si les anciennes franchises de la nation ne lui sont pas restituées, les États ne voteront aucun impôt et ne paraîtront pas même aux diètes. » C'était là ce que cherchait le caractère indolent et hautain de Rodolphe, car il répondit « que les réserves des États étaient complétement superflues[1]; » et, en effet, il passa quatre ans sans les

[1] J. A. Fessler: *Histoire des Hongrois*, t. VII, p. 200.

convoquer. On conçoit qu'un tel état de choses, où la coopération d'un peuple habitué à exercer ses prérogatives dans le gouvernement général ne rencontrait qu'obstacle dans le mauvais vouloir du prince, ne servait qu'à prolonger l'occupation des Turcs, à toute heure signalée par le meurtre, la rapine et l'incendie.

Après la mort de l'illustre Báthori, le gouvernement de la Transylvanie avait passé aux mains de Christophe, son frère, qui lui-même le transmit bientôt à son propre fils Sigismond. Celui-ci, plus soucieux de ses intérêts personnels que du bonheur de son pays, tour à tour renonça à son trône ducal, le revendiqua, l'abandonna encore, jouet des basses flatteries et des fallacieuses promesses de l'Autriche. Pour obtenir la main d'une archiduchesse, il céda la Transylvanie à l'empereur, et la reprit plus tard, après avoir ignominieusement chassé son épouse.



(Nicolas Pálfi.

Au milieu de ces évolutions de Sigismond, aussi dangereuses que puériles, Ferhat-Pacha, qui venait de faire une campagne en Perse, prit le commandement de Bude, et, implacable ennemi des Magyars, le grand-vizir Sinan engagea la Porte, pour occuper les janissaires, à poursuivre la guerre en Hongrie. Elle dura quinze ans, signalée par les atrocités des Turcs et les lâche-

tés des Autrichiens. Les Croates, cette fois, eurent à souffrir de continuelles invasions; aussi, après s'être faits les instruments des Habsbourg, ils s'aperçurent avec douleur qu'ils n'avaient à attendre d'eux que l'oubli, pendant que le fer de l'étranger leur infligeait le châtiment de leur déchéance. Eux aussi ils réclamèrent contre la violation de leurs droits nationaux, que Rodolphe méprisait à l'égal de ceux des Magyars. Tout ce qu'ils purent obtenir, ce fut la promesse de nommer ban de Croatie Jean Draskovics, partisan de l'Autriche, mais animé du plus sincère patriotisme.

C'est de la Hongrie que devait partir le salut des Croates : là, Nicolas Pálfi, George Zrinyi, Forgács, intimidaient par des prodiges de valeur les Turcs, dont le fanatisme guerrier ne tarda pas à se ralentir. Après avoir chassé l'ennemi de plusieurs villes, Pálfi, sous les ordres de Schwartzemberg, mit le siége devant Arabon. A la première sommation, le pacha qui commandait la place répondit que tant que le coq perché au sommet de la tour d'une église voisine ne ferait pas entendre trois *coquericos*, les Magyars n'avaient rien à espérer. Cependant Vabecourt, Lorrain d'origine, réussit bientôt à faire sauter la porte d'entrée au moyen d'un pétard. Ce succès mit fin aux bravades du pacha; car Pálfi, s'élançant par cette brèche avec ses braves, culbute tout sur son passage, et fait un grand carnage parmi les Turcs. Arabon, que l'allemand Hardeck avait lâchement abandonnée, fut ainsi reprise l'an 1598. La ville de Pest, défendue par de faibles murailles, éprouva le même sort, grâce au concours énergique que Kolonics, Nádasdi, Eorsi, généraux hongrois, prêtèrent à Russvorm, commandant en chef des Autrichiens. Ainsi la Hongrie, qui ne s'était vue envahie que grâce à l'impuissance de la cour impériale, ne trouva ses sauveurs que dans ses propres enfants.

Mais les guerres politiques trouvèrent bientôt un terrible aliment dans les dissidences religieuses, qui du dogme passèrent dans les faits et causèrent dans toute l'Europe des luttes sanglantes. Rodolphe, esprit sombre et fanatique, enveloppait dans la même haine Luther, Calvin, Socin et leurs sectateurs; il fit de grands efforts pour arrêter leurs progrès; toutefois, la réforme gagna de nombreux prosélytes en Transylvanie, plus libre sous ses princes nationaux que ne l'était le reste de la Hongrie, courbée sous la main de l'Autriche. Quant aux Turcs, ils laissèrent aux habitants toute liberté en matière de foi. Par une singulière alternative de revirements, on vit bientôt Rodolphe protéger les sectaires opprimés. Opposant tour à tour les catholiques aux protestants et les protestants aux catholiques, il domina au milieu de cette anarchie fomentée sous des prétextes également spécieux. En paraissant tantôt vouloir sauvegarder le catholicisme, tantôt vouloir garantir à l'homme sa plus noble prérogative, la liberté dans la foi, il partagea la nation en deux camps hostiles, toujours prêts à se livrer d'affreux combats; mais ce qui ne pouvait partir que de l'esprit d'un souverain frappé de vertige, ce fut le vingt-deuxième article que Rodolphe joignit subrepticement aux décrets de 1604, par lequel il interdisait pour toujours à la diète de se livrer à des discussions religieuses[1]. Se soumettre à de telles injonctions, c'était livrer sans appel les

[1] J. A. Fessler : *Histoire des Hongrois*, t. VII, p. 547.

consciences aux ténébreux caprices d'un despote étranger; aussi les Magyars, et surtout ceux de Transylvanie, attaqués par les Turcs et défendus par les Allemands, croyant avoir moins à redouter de leurs ennemis que de leurs protecteurs, recherchèrent l'alliance du sultan, non comme un bien désirable, mais comme un moindre mal.

Étienne Bocskai, fils de Georges, brave guerrier, rassembla les mécontents, obtint des secours de la Porte, et se trouva bientôt à la tête d'une armée nombreuse. En vain Basta et le comte de Belgiojoso, généraux de Rodolphe, voulurent arrêter ses progrès; ils furent culbutés et forcés de battre en retraite. Enhardis par ces premiers succès, les partisans de Bocskai s'assemblèrent, le 29 mars 1605, dans le château de Szerencze, où tous les grands noms révolutionnaires de la Hongrie, tels que les Bethlen, les Rákóczi, les Drugeth, les Török, les Szécsi, eurent leurs représentants. Le chef de la conspiration se vit proclamer prince (*fejedelem*), et, plus tard, à Sárospatak, il reçut le titre de roi de Hongrie, Transylvanie, Moldavie, Valachie, et de comte des Sicules. L'approbation du sultan ne se fit pas attendre, et dès lors Bocskai fut maître de la partie supérieure de la Hongrie, soumise la veille encore aux lois de la cour de Vienne. En même temps, les fréquentes excursions des Magyars menacèrent la Styrie et la Moravie. C'est dans cette guerre que les hayduques, gens d'armes, rendirent de si grands services à Bocskai, que celui-ci les dota de terres composant une communauté à part, avec une administration distincte.

La maison d'Autriche était blessée au cœur; aussi quand l'assemblée révolutionnaire, malgré ses triomphes, prit l'initiative d'un accommodement, Rodolphe se montra-t-il plus qu'accessible : il sentait combien l'hésitation serait dangereuse dans un moment où les Turcs menaçaient les provinces hongroises d'une nouvelle invasion. La paix fut conclue par Illésházi et les plénipotentiaires autrichiens, sous les conditions suivantes : « 1° La question religieuse restera telle qu'elle était sous Ferdinand et Maximilien, et la clause introduite arbitrairement par Rodolphe dans les lois sera supprimée; 2° Mathias sera lieutenant général du royaume, ayant sous ses ordres le palatin à nommer; 3° Bocskai conservera la dignité de prince de Transylvanie et d'une partie de la Hongrie; 4° à défaut d'héritiers dans la famille de ce dernier, ces provinces retourneront à l'empereur-roi. » Après les débuts si brillants du parti révolutionnaire, après des succès qui semblaient promettre une émancipation complète, c'était se contenter de bien peu de chose; mais il est vrai de dire que de tels arrangements n'eurent pas lieu sans qu'il s'élevât de nombreuses réclamations. D'ailleurs, le pays tombait d'épuisement, et le besoin de repos se faisait sentir avec tant de force qu'il amena aussi, avec la Porte Ottomane, la conclusion d'un traité de paix dont la durée fut fixée à vingt ans.

L'état de morcellement dans lequel se trouvait la Hongrie à cette époque explique sa faiblesse; cette dislocation était l'œuvre de l'Autriche, dont la politique machiavélique tendait sans cesse à tourner les partis les uns contre les autres.

Nous donnons un aperçu de la situation des diverses provinces :

La Hongrie, avec la Croatie, la Slavonie et les frontières, comptait alors pour une étendue de 4427 milles carrés, et la Transylvanie pour 736.

Sur ces 5163 milles carrés, la Porte en possédait. .		1859
Bocskai, en Hongrie.	1346	2082
— en Transylvanie.	736	
et l'Autriche seulement		1222
		5163 milles carrés.

Bocskai ne jouit pas longtemps de sa fortune nouvelle. Il mourut l'an 1606, et eut pour successeur Sigismond Rákoczi, lequel abdiqua bientôt en faveur de Gabriel Báthori.

Mais les malheurs que l'inertie et l'arbitraire de Rodolphe avaient accumulés sur ses États ne s'arrêtèrent pas à la Hongrie; l'Autriche elle-même fit entendre des murmures, et c'est alors que l'archiduc Mathias, se faisant l'âme d'une conspiration dans laquelle entrèrent les Magyars, ravit à son frère sa double couronne (1609). La diète saisit cette occasion de revendiquer les droits nationaux, et avant de procéder à l'élection et au couronnement de Mathias, elle lui présenta à signer un acte dont les préliminaires accusaient les justes et longs griefs de la Hongrie. Il y était dit : « Il est temps que justice soit rendue à nos plaintes qui datent de quatre-vingt-deux années : car nous sommes las de nous laisser amuser par de vagues promesses et de belles paroles. » Mathias, lié par la position qu'il s'était faite vis-à-vis de son frère, puissant encore, malgré sa disgrâce, accepta le pacte qui lui était offert, sans renoncer toutefois à l'idée de l'enfreindre à l'occasion; il contenait les dispositions suivantes : « 1° la liberté religieuse est garantie; le roi proposera quatre candidats, dont deux catholiques et deux protestants, pour la dignité de palatin, qui sera conférée par la diète ; 3° la couronne, gardée à Prague, doit revenir en Hongrie et être confiée à deux gardiens pris parmi les laïques; 4° la chambre des finances de Hongrie est indépendante de celle de l'Autriche, et présidée par un indigène; 5° les jésuites ne peuvent posséder de propriétés immobilières dans le pays; 6° les charges et les dignités ne seront remplies que par des nationaux; 7° le roi doit résider dans le pays, ou, pendant son absence, être représenté par le palatin, muni de pleins pouvoirs, etc. » Si ces conditions, quoique parfaitement conformes à l'esprit de la constitution, étaient jugées exorbitantes, c'était un double crime de les accepter, d'abord parce que cette acceptation recélait un parjure, ensuite parce qu'il naîtrait de ce parjure des guerres civiles, terribles dans leurs conséquences. Mais comme Rodolphe II envoya des émissaires à la diète, avec pleins pouvoirs pour accepter en son nom toutes les demandes qui lui seraient faites, Mathias n'eut pas le temps de s'abandonner à l'hésitation; il dut signer quand même, posant ainsi le germe des luttes sanglantes qui ne tardèrent pas à s'élever entre le parti national et la faction étrangère.

En vain les prélats, et surtout Pierre Pázmány, archevêque de Strigonie, qui voyaient l'église romaine gravement menacée par cette victoire du libé-

ralisme, protestèrent-ils. George Thurzó, palatin réformiste, sut par ses rares talents et son admirable équité réduire à néant leurs intrigues et leurs



(George Thurzó.)

machinations. Bien plus, par ses lumières et sa tolérance, il amena la diète à intervenir auprès de l'empereur en faveur de l'Autriche déchirée par les dissidences religieuses. Mais il fut moins heureux chez les Croates, qui déclarèrent « qu'ils se sépareraient plutôt de la Hongrie que de laisser envahir la patrie par cette peste épouvantable qu'on nommait le luthéranisme [1]. » Le clergé, infatigable quand il s'agit de la défense de ses intérêts, envenima les esprits, ulcéra les cœurs, auxquels une révolution, qui éclata en Transylvanie, vint fournir de nouveaux éléments d'antagonisme. Gabriel Báthori fut chassé du trône ducal au milieu de ses débauches, et à sa place fut élu, avec l'appui de la Porte même, Gabriel Bethlen, guerrier plein de bravoure, homme d'État consommé, qui par les qualités brillantes de son esprit rappelait l'ancien génie des Corvin. Sa modération et ses conseils prévalurent sur toutes les tergiversations de la politique autrichienne, et un

[1] J. A. Fessler, *Histoire des Hongrois*, t. VII, p. 679.





GABRIEL BETHLEN.

traité de paix qu'il passa avec les Turcs fut confirmé et prolongé. Bientôt après, Mathias mourut (1619), laissant ses couronnes à son cousin Ferdinand II.

A l'avénement de ce prince, les États autrichiens gémissaient sous la pression d'un clergé intolérant qui comptait parmi ses adhérents les plus aveugles le nouvel empereur lui-même. Il avait dit un jour « qu'il aimerait mieux mendier son pain que céder un pouce de terrain aux principes pervers du luthéranisme; » c'en fut assez pour que les Magyars se missent en quête de nouvelles garanties contre les hostilités probables de leur souverain. Avant le couronnement, la diète non-seulement lui fit jurer de respecter la liberté religieuse, mais elle exigea le maintien du droit d'élection royale. Cependant, aux yeux de ce fanatique protecteur de l'intérêt temporel du saint-siége, il n'y avait rien de sacré, rien d'inviolable; sous l'inspiration de sa haine contre les sectaires, la persécution prit une recrudescence nouvelle, et l'action des diètes resta stérile devant l'opposition systématique de la cour de Vienne et de son parti. Enfin la situation devint si grave, que Gabriel Bethlen, prince de Transylvanie, réformé lui-même, ne put s'empêcher, malgré les tendances conciliantes de son esprit, de porter secours à ses malheureux coreligionnaires de la Hongrie autrichienne. La grande renommée de Bethlen, sa prudence, sa valeur personnelle, lui gagnèrent tous les cœurs; et sa marche jusqu'aux portes de Vienne ne fut qu'une suite de triomphes. Aidé par les Bohêmes que l'empereur s'était aussi aliénés, il s'empara de Posonie, où était en dépôt la couronne de saint Étienne, et fut proclamé roi de Hongrie. Pourtant, afin de ne pas fermer toute voie à la réconciliation, Bethlen refusa de se laisser couronner, et, après avoir conclu une trêve avec Ferdinand, il lui restitua tout ce qu'il avait conquis. Ce rare exemple de modération, ses adversaires ne lui en tinrent aucun compte, car tandis que ce digne patriote prêtait franchement les mains à une transaction, en vue seule des périls momentanés que courait la royauté magyare, le Habsbourg n'y voyait qu'un moyen de reconquérir ses positions perdues. Bethlen dut encore une fois recourir aux armes; et, aussi heureux qu'à sa première campagne, il réduisit Ferdinand à céder encore. Quelle confiance pouvait-il avoir dans les promesses d'un homme tant de fois violateur de sa parole? Heureusement pour l'empereur, la mort de Bethlen (1629) vint le délivrer d'un adversaire redoutable; et son successeur, George Rákóczi, quoique soutenu par la France et la Suède, suscita moins d'embarras à Ferdinand II, qui mourut lui-même en 1637, n'emportant les regrets d'aucun parti.

Ferdinand III recueillit l'héritage de son père; son règne se consuma en agitations continuelles. La guerre de trente ans au dehors, les menées occultes du parti catholique à l'intérieur, excitèrent dans les esprits une telle effervescence, que les partis adverses se livrèrent au sein des diètes de véritables combats. L'empereur lui-même trouva les exigences des prélats hongrois outrées à ce point qu'il crut nécessaire d'intervenir. Mais comment apaiser ces tempêtes, lorsqu'au milieu des délibérations un palatin, Jean Draskovics, d'origine croate, portait l'audace jusqu'à menacer « de tirer l'épée et de

fendre la tête à quiconque oserait nuire à l'église romaine[1] ? » C'est au milieu de ces agitations, qu'il ne put jamais maîtriser, que Ferdinand III mourut (1656), après avoir fait élire son fils Léopold roi de Hongrie.



(Jean Draskovics.

Destiné d'abord à la vie cléricale, Léopold était loin de posséder les vertus que la royauté exige. Jaloux de ses droits, despote sans grandeur, aussi présomptueux qu'incapable, il suivit les inspirations des princes Lobkovitz et Porcia, qui semblaient avoir juré de précipiter la Hongrie dans l'abîme des querelles intestines. Mais ce n'était pas là le seul fléau dont ce malheureux pays se trouvât menacé : tandis que George Rákoczi II s'efforçait de dompter la guerre civile en Transylvanie, et secourait en Hongrie les Magyars opprimés, Achmet Kiuprili, grand-vizir des Ottomans, rompant la paix, envahit le royaume et prit de force plusieurs villes dont il fit périr en masse les habitants, Du sein de tant de misères, l'ancienne valeur magyare sembla sortir du sommeil. et vouloir s'élever à la hauteur du péril : Nicolas et Pierre Zrinyi, Nádasdi, Eszterházi, disputèrent vaillamment le terrain aux Turcs malgré leur supériorité numérique ; Nicolas Zrinyi surtout, aussi brave que son glorieux ancêtre de Sziget, remporta des victoires éclatantes ; et, dignes interprètes de l'admiration de

[1] J. A. Fessler : *Histoire des Hongrois*, vol. IX, p. 34.

l'Europe, Philippe IV et Louis XIV lui en donnèrent un brillant témoignage, le premier en lui envoyant l'ordre de la Toison d'Or, l'autre en le gratifiant d'une pension. Enfin, le comte de Montécuculli fut nommé généralissime des armées impériales et royales en Hongrie ; autour de ce grand capitaine vinrent se ranger Jean de Coligny et le marquis de la Feuillade avec six mille Français, jaloux de voir de près et de combattre les Turcs. Il se livra près de Körmend, village situé sur la frontière de Styrie, une grande bataille (1664) qui fut si désastreuse pour la Porte Ottomane, que le divan dut se trouver fort heureux que la cour de Vienne se montrât accessible à ses propositions de paix ; car le moment était fort propice pour achever de chasser de la Hongrie un hôte incommode qui la désolait depuis tant d'années. Mais Lobkovicz et Porcia, ces tout-puissants ministres, qui trouvaient un auxiliaire dans les calamités de l'occupation, craignaient que l'expulsion des Osmanlis ne tournât au profit de la Hongrie.

Persécutés par le fanatisme religieux, ruinés par les extorsions d'une soldatesque étrangère, dépouillés de leurs droits nationaux, traqués comme des bêtes fauves par deux puissances toujours en guerre et rivalisant de férocité, il ne restait aux malheureux Hongrois d'autre ressource que de secouer le joug énervant de l'Autriche, pour retremper leurs forces dans l'indépendance

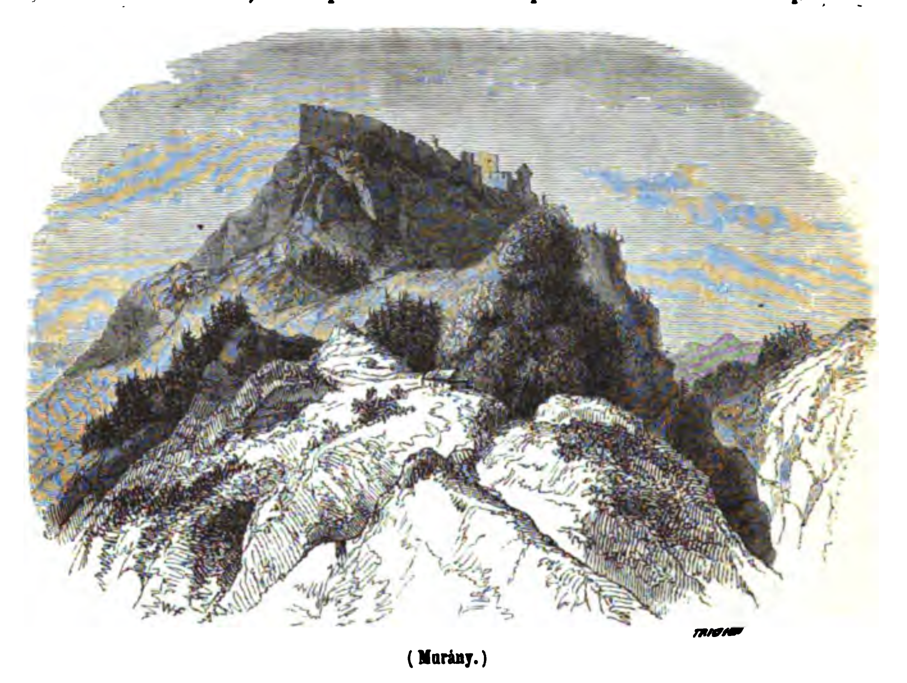


(François Vesselényi.)

et nettoyer le sol de la race mahométane. Une terrible conspiration s'organisa sous la conduite du palatin François Vesselényi, personnage illustre, qui

entraîna toute la noblesse catholique et protestante : l'extrémité du malheur avait imposé silence à toutes les vieilles rancunes. Mais hélas! à l'heure suprême, le palatin mourut, laissant inachevée l'œuvre du salut public ; ses nobles complices, trahis par le domestique de Tattenbach, voyant tous leurs projets déconcertés, durent chercher leur salut dans la fuite. Leurs biens furent confisqués : cette mesure convenait surtout à l'Autriche, toujours obérée dans ses finances. Christophe Frangepán, Pierre Zrinyi, ban de Croatie, celui-là même qui avait combattu avec tant de gloire contre les Turcs au profit des Habsbourg, François Nádasdi et même Tattenbach, gouverneur de la Styrie, furent enlevés aux tribunaux nationaux, puis exécutés à Vienne et à Nouvelle-Vienne [1]. Un grand nombre d'hommes faiblement compromis, innocents même, se virent plongés dans des cachots, sans jugement, comme ce malheureux Balthasar Zrinyi, frère de la princesse Rákóczi et dernier membre de sa famille, dont le plus grand crime était de porter un nom illustre; il finit ses jours dans les ténèbres d'une prison autrichienne, oublié de tous, même de ses parents qui le croyaient mort.

Les fureurs de la persécution s'étendirent jusqu'aux femmes, qui, dans ce moment solennel, firent preuve d'héroïsme pour les intérêts de la patrie.



(Murány.)

La veuve du palatin Vesselényi, la belle et courageuse Marie Szécsi, épouse en premières noces d'Étienne Bethlen, s'était déjà rendue célèbre pendant la

[1] Cette exécution déplorable et la justification des comtes sont rapportées avec beaucoup de détails dans un ouvrage qui a pour titre : *Histoire du procès des trois comtes*; Amsterdam, 1672.





PRINCESSE RÁKÓCZI I.

révolte de Rákóczi, par la résistance désespérée qu'elle fit aux Impériaux. C'est au milieu des émotions romanesques d'un siége qu'elle avait contracté sa nouvelle union avec Vesselényi, qui combattait dans les rangs de ses adversaires. Maintenant, enfermée dans son château-forteresse de Murány, elle attendait la tempête avec son calme habituel, quand Charles, duc de Lorraine, général autrichien, vint la sommer de se rendre. Confiante dans l'esprit chevaleresque de ses ennemis, jugeant la résistance inutile, Marie fit ouvrir les portes de son château et crut pouvoir accepter une garnison allemande. Mais à peine le duc fut-il parti, qu'un sergent de la cour viennoise se présenta devant la comtesse, la déclara prisonnière et la fit conduire à Vienne où elle expira dans les cachots. Plus heureux, François Rákóczi, gendre de Pierre Zrinyi et époux de la charmante Hélène, acheta sa grâce moyennant des sommes immenses qu'il versa dans les caisses des ministres de Léopold, et Eméric Tököli, âgé seulement de treize ans, se réfugia chez le prince transylvain Michel Apafi Ier.

Ces terribles vengeances excitèrent dans la nation une indignation générale. Les assemblées des comitats protestèrent contre l'inique politique de l'Autriche, et en peu de temps les manifestations de l'opinion publique prirent le caractère le plus grave. L'archevêque de Strigonie, Szélepcsényi, consulté par la cour de Vienne sur les moyens les plus sûrs à employer pour renverser la constitution hongroise quand les Habsbourg inondaient déjà le pays de fonctionnaires étrangers[1], protesta contre les tendances de la cour en résignant son poste de lieutenant-général du royaume. Mais cet avis de la modération ne fut pas écouté. L'administration générale du pays, qui, sous un régime politique sans foi comme sans humanité, se dépeuplait à vue d'œil, fut alors confiée à l'allemand Gaspard d'Ampringen. Presque en même temps Lobkovicz fut banni de Vienne et remplacé par un autre bourreau plus cruel encore, Jean Hocher. Nous ne suivrons pas dans tous ses détails cette guerre au jour le jour, entreprise dès lors contre les défenseurs de la liberté religieuse et politique chez les Magyars : il sortirait de tous les cœurs un cri d'anathème éternel contre l'Autriche, au récit des hideuses razzia commises par la soldatesque. La cour de Versailles crut pouvoir faire tourner cette lutte à son profit, tout en appuyant la cause de la liberté. Voici quelques détails remarquables de M. Mignet, le savant académicien, sur l'intervention française en Hongrie : « Les succès du maréchal de Créqui n'étaient pas pour la cour de Vienne l'unique sujet de crainte. Les commotions de la Hongrie lui inspiraient de profondes alarmes. Ce royaume opprimé, surtout depuis 1671, avait saisi l'occasion de faire éclater ses ressentiments et de revendiquer ses priviléges. L'empereur Léopold n'avait été fidèle à aucune de ses promesses. Cédant aux conseils de ses ministres catholiques, et voulant rendre héréditaire la couronne de Hongrie, il avait persécuté les protestants et méconnu les franchises de la noblesse hongroise. La longue guerre de Léopold avec Louis XIV avait offert aux Hongrois une occasion favorable pour se sous-

[1] J. A. Fessler. *Histoire des Hongrois*, t. IX, p. 235.

traire au joug qui pesait sur eux ; ils avaient donc invoqué, en faveur de leur indépendance, les secours des nations voisines, et ils avaient trouvé un allié naturel dans Louis XIV [1]. »

Ce furent Forbin-Janson, évêque de Marseille, et après lui le marquis de Béthune, tous deux ambassadeurs de France en Pologne, qui, avec le concours de M. de Beaumont envoyé près d'Apafi, prince de Transylvanie, fomentèrent les troubles de Hongrie en promettant des secours indirects aux révolutionnaires [2]. En 1674, Akakia, ancien secrétaire du comte d'Avaux au célèbre congrès de Munster, fut également envoyé par la cour de France en Hongrie et Transylvanie, et il réussit même à conclure un traité avec Apafi ; mais les prétentions, ou la mauvaise volonté de Teleki, ministre transylvain, ainsi que l'absence de secours pécuniaires que Louis XIV avait promis sans jamais les donner, prouvèrent que de chaque côté on avait plutôt cherché à se faire un levier des dissidences religieuses, qu'à venger les droits sacrés d'un peuple, dont l'héroïsme venait procurer au cabinet de Versailles une si utile diversion.

Cependant le marquis de Béthune, plus voisin du théâtre de la guerre et témoin lui-même des malheurs de la Hongrie, enrôla six mille Polonais auxquels se joignirent huit mille Magyars appelés de Transylvanie par le révérend Forval, et commandés par le brave Christophe Ballenduy, comte de Boham, général français. Ils vainquirent les Autrichiens en deux batailles rangées. Les Allemands, exaspérés de ces revers, portèrent partout la terreur sur leur passage, à ce point que les populations, redoutant leurs fureurs, s'enfuirent dans les montagnes, dans les forêts ou sur le territoire turco-hongrois. Sur les instances de Forval, le faible Teleki céda le commandement de l'armée révolutionnaire à Éméric Tököli, et dès ce moment, la fortune parut se fixer du côté des Magyars. Eméric était fils du comte Tököli, ami et compagnon des malheureux Zrinyi, Nádasdi, Frangepán, tous décapités en 1576. Plus heureux que ces martyrs, le père d'Éméric était mort les armes à la main, laissant à la patrie, dans son fils, le vengeur des héros immolés aux passions cruelles de l'Autriche. Exalté par le patriotisme, et ses talents et sa valeur devançant son âge, Eméric saisit d'une main ferme le drapeau de la révolution, dont la devise, écrite en lettres d'or, était : *Pro aris et focis.* « Ces défenseurs de leur religion et de leurs foyers, dit l'auteur de l'*Histoire d'Éméric, comte de Tököly* [3], n'étaient pas soldés ; l'union et l'enthousiasme leur apprenaient la discipline. Avec de tels soldats et quelques Transylvains, Tököli tint la campagne trois ans contre les armées impériales. » Il les battit six fois, pénétra en Moravie et menaça l'Autriche elle-même, qui essaya alors de traiter avec cet ennemi qu'elle ne pouvait vaincre.

Szelepcsényi, le vénérable prélat, et Szechényi, archevêque de Kalocsa, tentèrent de rapprocher les parties belligérantes ; mais leurs louables efforts échouèrent devant l'opiniâtreté du gouvernement de Vienne, qui voulait à

[1] A. Mignet : *Négociations relatives à la succession d'Espagne;* Paris, 1842, t. IV, p. 676.

[2] Lettre de Forbin Janson à Louis XIV, du 22 août 1674 (*Correspondance de Hongrie*, 11).

[3] *Histoire d'Éméric Teokeoli*, Cologne, 1693. On attribue cet ouvrage à Jean Leclerc, qui ne l'a jamais avoué, et à Preschac dont l'existence est fort obscure.

tout prix la soumission sans condition de la Hongrie. Sur ces entrefaites, Tököli ayant acquis la preuve certaine que les trêves n'étaient qu'un moyen employé



(Éméric Tököli.)

par les ministres de Léopold pour tramer des complots contre le parti national, qu'on cherchait même à attenter à sa vie, rompit toute négociation. Suivant en cela les inspirations de l'ambassadeur français près la Porte Ottomane, les Magyars et leurs chefs appelèrent alors les Turcs à leur secours, et Kara-Mustapha, grand-vizir de Mahomet IV, accourut (1689) à la tête d'une armée de deux cent mille hommes. Avec ce puissant auxiliaire, le parti national proclama Tököli roi de Hongrie. Mais ce n'était pas de vains honneurs que recherchait ce héros : la liberté de sa patrie, tel était le but de son ambition, et il n'accepta que le titre de prince.

Cependant Louis XIV, oubliant ses anciens et fidèles alliés, signa le traité de Nimègue, et Léopold put alors diriger toutes ses forces contre les Magyars, qu'on ne traita plus que de rebelles. Il confia le commandement en chef de ses armées à Charles, duc de Lorraine, qui ne put empêcher les Turcs de mettre le siége devant Vienne, le 15 juillet de la même année[1].

[1] Le portrait du duc de Lorraine et le tableau de ce siége mémorable sont tirés d'Ortelius : *Chronologia* ; Norimbergae, 1604.

On ne peut rendre Tököli responsable des fautes, ou de la honte de cette célèbre campagne, ni de l'issue de ce siége auquel il s'était vivement opposé,



(Charles de Lorraine.)

et que les Turcs n'entreprirent qu'excités par l'appât d'un riche butin. C'est en Hongrie qu'il fallait abattre la puissance des Habsbourg. Le manque de vivres dans un pays déjà épuisé par la guerre, et l'arrivée de Jean Sobieski, jaloux de capter les bonnes grâces de l'empereur, qui s'était montré peu favorable à son avénement, sauvèrent la capitale de l'Autriche. Battus par les armées réunies, dans les rangs desquelles se trouvaient bon nombre de Hongrois soumis à l'empereur, entre autres, Bathyány, Pálfi, Kohári, les Ottomans se retirèrent précipitamment et dans le plus grand désordre. Léopold s'enquit de quelle manière il recevrait l'heureux parvenu de la Pologne. « A bras ouverts, car il a sauvé l'empire, avait répondu le héros lorrain. » Mais l'empereur daigna à peine murmurer quelques mots de reconnaissance, et Sobieski dut se contenter de cette vaine satisfaction.

Après la déroute des Turcs, l'armée impériale, divisée en plusieurs corps, se porta sur la Hongrie, où sa marche fut une suite non interrompue de triomphes. Visegrád, Epéries, Cinq-Églises, Széguédin, furent emportées d'assaut. Le duc de Lorraine, Louis de Bade, Maximilien de Bavière, Eugène de Savoie, firent des prodiges de valeur et de tactique militaire :



SIÉGE DE VIENNE PAR LES OTTOMANS EN 1683.



c'est la réunion de tant de chefs, rivaux de gloire et de génie, qui peut seule expliquer les défaites successives des Turcs. Le sultan, furieux des échecs de son grand-vizir, mit à sa place Soliman-Pacha ; celui-ci, accouru pour dégager



(Soliman-Pacha.)

la forteresse de Bude assiégée par les Impériaux, fut vigoureusement repoussé, et sa défaite entraîna la reddition de cette capitale, qui avait été, pendant un siècle et demi, occupée par les Ottomans. Aux ducs de Croy, de Vaudemont, qui étaient venus avec une foule de seigneurs français offrir le concours de leurs bras à l'empereur et à leurs vaillants émules, les chefs magyars Eszterházi, Batthyányi, Nádasdi, Pálfi, revenait en majeure partie la gloire de ces journées mémorables. Cependant, au lieu de tenir compte à ces derniers de leur loyal dévouement, les conseillers de Léopold ne se servirent de ces heureuses circonstances que pour subjuguer définitivement la Hongrie. C'est avec l'accent d'une âme profondément indignée que Fessler s'écrie, en stigmatisant leurs projets despotiques : « Ils oubliaient que c'étaient les généraux autrichiens qui avaient perdu les places les plus importantes ; que les bévues et les oppressions de la cour de Vienne avaient seules été causes que les Magyars s'étaient jetés dans les bras des Turcs, leurs ennemis ; que les Hongrois, enfin, après avoir supporté tout le poids et les maux de ces guerres

continuelles, en étaient réduits encore, dans ces derniers moments, à se racheter de la conquête au prix de leurs biens, de leur vie même[1]. »

En présence de ces progrès si rapides des armées impériales, un seul château-fort, situé à l'extrémité de la Hongrie, dans une contrée sauvage entrecoupée de montagnes, osa résister aux sommations réitérées des ennemis. Mais il était sous les lois d'une femme issue d'une race de héros, et dont le courage était à la hauteur de son origine : Hélène Zrinyi, fille de ce Pierre Zrinyi qui avait été décapité à Vienne, et veuve de François Rákóczi Ier, tint ferme dans l'enceinte de Munkács, lieu où les Magyars avaient autrefois planté leurs drapeaux en prenant possession de leur nouvelle patrie. Après la mort de son premier époux, qui lui avait laissé deux enfants, François et Juliane, Hélène avait accepté la main d'un de ses anciens adorateurs, Éméric Tököli[2]. C'est en vain que l'ennemi tenta d'effrayer la princesse en lui notifiant la défaite et la captivité de son époux; méprisant les offres et les attaques, elle voulut rester maîtresse de ce château où elle faisait exé-



(Arrestation de Tököli).

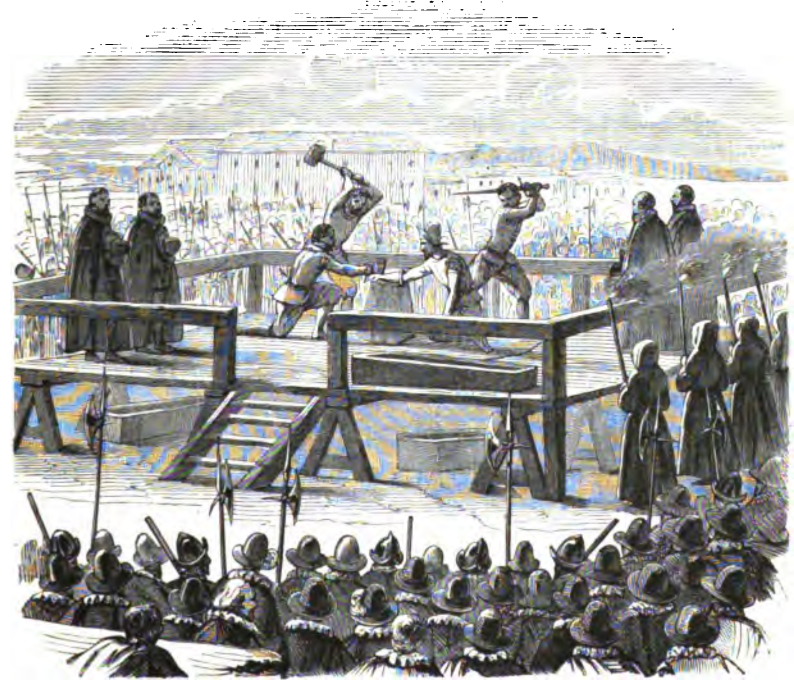
[1] J. A. Fessler : *Histoire de Hongrie*, t. IX, p. 405.

[2] Cet épisode de la vie de Tököli est raconté dans un ouvrage intitulé : *The Amours of count Tököli;* Londres, 1686. Les aventures de cet homme extraordinaire ont fourni aussi un sujet de roman à Pigault-Lebrun, sous le titre : *les Barons de Felsheim;* Paris, 1822.

cuter ses ordres avec toute l'autorité qu'aurait pu déployer Tököli même, s'il eût été présent.

L'intrépide défenseur de la liberté magyare venait alors d'être sacrifié aux rancunes et à la honte de Kara-Mustapha, qui, rejetant sur Tököli les fautes dont lui seul était coupable, amena par deux fois son arrestation : ainsi l'habile capitaine, qui n'avait pu modérer le vizir dans ses imprudentes folies, se vit réduit à se justifier devant la Porte Ottomane de torts qui ne lui étaient pas imputables.

La Hongrie une fois conquise, les Autrichiens ne songèrent plus qu'à la vengeance. Les édifices publics convertis en cachots, recevaient, pêle-mêle, hommes, femmes, enfants, qui mouraient lentement dans les transes de la faim, ou dans l'anxieuse attente des plus affreux châtiments. On aurait dit une vaste prison où l'inquisition soupçonneuse enveloppait dans la même peine innocents et coupables, et exterminait tout, comme si elle craignait de voir se relever devant elle des ombres accusatrices, pour protester contre son œuvre de destruction. On eut recours aux tortures pour arracher à des infortunés des aveux forcés qui les conduisirent à l'échafaud. Un homme sanguinaire, le général Caraffa, souilla l'habit militaire par l'infamie des mesures



(Exécution d'Epéries.)

qu'il prit pour atteindre plus sûrement ses victimes. A Epéries des échafauds furent dressés sous ses fenêtres mêmes; ils fonctionnèrent pendant trente

jours consécutifs, desservis par trente bourreaux qui rivalisèrent à qui inventerait des supplices d'une barbarie plus raffinée et qui reçurent 600 florins de gratification. C'était une épouvantable tuerie qui n'avait pas eu d'exemple dans les siècles de la plus grande barbarie. Quand un cri général de réprobation s'éleva contre tant d'atrocités, Léopold, qui avait décerné à son exécuteur l'ordre de la Toison d'Or, prétendit qu'elles avaient été commises à son insu. Excuse inadmissible, fût-elle vraie; car à lui seul il appartenait de choisir ses hommes.

Persécuté par les pachas turcs et privé de l'appui de sa nation, Tököli s'était retiré à Nicomédie (Asie Mineure), où il ne pouvait que déplorer en silence les calamités de sa patrie. Mais il y avait laissé un vengeur, son beau-fils, François Rákóczi II, qui, enfermé dans la forteresse de Munkács, avec sa mère Hélène, pendant la dernière guerre, avait dû céder enfin devant les forces supérieures des Allemands. Rákóczi, dont l'éducation avait été confiée à des jésuites, avait su résister aux principes de ces maîtres astucieux. Il lui fut bientôt permis de voyager à l'étranger, où il s'unit avec la fille du landgrave de Hesse-Rheinfels. Étant venu à Paris, il entra dans l'intimité du maréchal de Villars. Cet habile capitaine, qui se connaissait en hommes, devina au premier coup d'œil dans le jeune Magyar ces qualités supérieures qui le destinaient à jouer un grand rôle. Il ne lui fut pas difficile de les stimuler en lui faisant une sombre peinture de l'état de son pays, et tout en réchauffant l'ardent patriotisme de Rákóczi, il lui suggéra des projets qui devaient servir aux menées diplomatiques de Louis XIV. A son retour, Rákóczi trouva la Hongrie dans une effervescence indescriptible; de longues conférences, tenues à Vienne, faisaient pressentir une grande catastrophe : l'annihilation des libertés magyares, l'incorporation de cette contrée dans les États héréditaires de l'Autriche. Après avoir épuisé les arguments les plus subtils pour mener à bien des projets longtemps caressés, l'intolérance, comme sûre d'elle-même, crut pouvoir afficher ses prétentions au grand jour : *Faciam Hungariam captivam, postea mendicam deinde catholicam*[1]. Mais les efforts redoublés de Paul Szechényi, archevêque de Kalocsa, et l'attitude menaçante de la nation forcèrent le gouvernement à se contenter du droit d'hérédité à la couronne que la diète avait prononcé en faveur des Habsbourg.

Néanmoins les Magyars crurent devoir frapper un grand coup, et cela sans recourir à l'appui désastreux de la Porte, qui venait de signer le traité de Karlovicz. Le nom de Rákóczi, ses éminentes qualités, leur firent entreprendre la lutte avec les seules ressources du pays. Jamais homme aussi, il faut le dire, n'avait embrassé la cause des intérêts nationaux avec un désintéressement plus absolu; pour les servir sans partage, il refusa la couronne de Pologne, et il put, avec juste raison, dire dans ses mémoires, écrits en langue française[2] : « Le seul amour de la liberté, et le désir de délivrer ma patrie d'un joug étranger fut le seul but de toutes mes actions. » Trahi par le

[1] Je ferai la Hongrie captive, puis mendiante et enfin catholique.

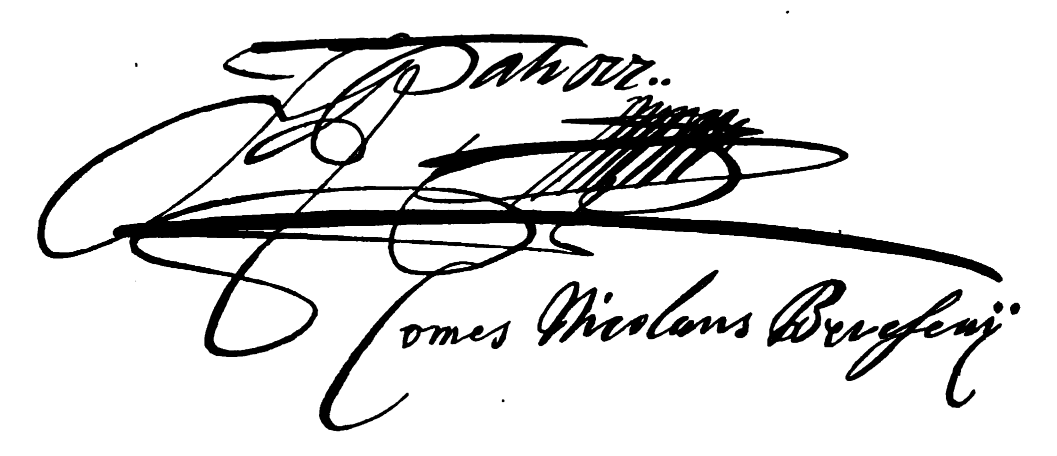
[2] *Mémoires du prince François Rákóczi* dans *les Révolutions de Hongrie*, page 8. La Haye, 1734.





FRANÇOIS RÁKÓCZI II.

colonel français Longueval, Rákóczi tomba pour quelque temps dans les fers de l'Autriche; sauvé par l'héroïque dévouement de l'amour maternel, il se réfugia en Pologne, d'où il prépara l'orage qui menaça bientôt d'engloutir le trône des Césars. Sa rentrée en Hongrie fut le signal d'une prise d'armes générale pour les Magyars, qui investirent Rákóczi du titre de prince, et donnèrent au fameux Bercsényi le commandement en chef de leurs armées, dont les drapeaux portaient pour devise ces mots électriques : *Pour Dieu, la Patrie et la Liberté!* Le mouvement fut unanime dans le peuple comme dans la noblesse. L'acte de confédération avait pour préliminaires les considérations suivantes : « Nous, soussignés, États représentants de la Hongrie, portons à la connaissance publique, qu'en face des efforts absolutistes de la parjure maison d'Autriche qui, oubliant ses serments, ne tend qu'à détruire nos lois, anéantir nos libertés, décimer les populations, et faire subir la mort la plus cruelle aux bons patriotes, nous avons choisi, par la Providence divine, le très-illustre seigneur François Rákóczi pour notre prince, et nous sommes décidés à prendre les armes pour reconquérir nos droits nationaux, etc.[1]. »



Sublime effort d'un peuple, cette révolution ébranla jusque dans ses fondements la monarchie autrichienne, et l'empereur, plongé dans le dernier abattement, ne sut d'abord où implorer de l'assistance. Ralliant toute la nation comme un seul homme autour des drapeaux libérateurs, Rákóczi porta bientôt la victoire jusque sous les murs de Vienne. Léopold, humilié par ses revers, dut avoir recours à la médiation, naguère rejetée, de l'archevêque de Kolocsa, et à celle des ambassadeurs de Hollande et d'Angleterre. Mais il ne lui était pas réservé d'éteindre les feux qu'il avait allumés par ses convoitises perpétuelles : il mourut le 5 mai 1705, sans avoir déployé aucune des vertus qui font les grands souverains. Léopold livra à l'oppression des sujets qui pouvaient lui être utiles en ajoutant à la puissance et à l'éclat de son empire, et dont le mécontentement lui devint funeste. Sérieux sans raideur, affable sans

[1] Ce document rare et précieux, auquel sont apposées les signatures d'un grand nombre de confédérés, est conservé en original par M. Adolf Ciekovski, à Paris.

affectation, il eût pu passer pour un prince généreux s'il avait su donner avec à propos, mais il était prodigue sans discernement; et le plus grand de ses défauts fut une extrême facilité à subir l'ascendant de ses ministres, qui firent surtout servir leur position à l'assouvissement de leurs cupides et violentes passions. De là, les impôts excessifs, les vexations, les assassinats juridiques, et les maux incalculables qui affligèrent la Hongrie.

Joseph Ier, fils de Léopold, couronné déjà du vivant de son père, montra dès le début de son règne plus de douceur, et, il faut lui rendre cette justice, plus d'équité. Élevé par les soins d'un homme pieux et éclairé, il n'hésita pas à proclamer une amnistie qui devait réconcilier les esprits. Ses généraux, parmi lesquels nous voyons un Français, Rabutin, comte de Bussy, remportèrent quelques avantages, et ses dispositions bienveillantes eussent pu obtenir d'heureux résultats, si les griefs des Magyars n'avaient été si anciens. Mais déjà l'assemblée révolutionnaire d'Ónod, à laquelle trente-un comitats confédérés sur cinquante-deux envoyèrent leurs députés, et malgré Rákóczi qui s'était montré disposé à transiger avec l'empereur à des conditions honorables, avait prononcé, le 9 juin 1707, au bruit magique de la marche rákóczienne (Marseillaise hongroise), la déchéance de la maison de Habsbourg et déclaré le trône vacant.

La cour de Vienne, qui connaissait le caractère doux et conciliant de Rákóczi, investi récemment de la principauté de Transylvanie et dont l'ambition n'embrassait que la défense des franchises du pays, essaya tour à tour, pour le gagner, de l'influence de Jean Pálfi, que son rare mérite n'avait pas empêché de s'attacher aux Impériaux, et de Juliane, comtesse d'Aspremont, sœur du chef de la révolution. Lorsque Juliane fut chargée de cette mission dans laquelle elle redoutait d'autant plus de servir d'instrument qu'elle exerçait un grand ascendant sur le cœur tendre et affectueux de son frère, elle répondit avec amertume : « N'est-ce pas toujours de Vienne que nous arrivent la menace et la haine? Que faire contre la ruse et l'hypocrite ambition de cette cour ambitieuse? » Rákóczi n'était ni dur, ni enorgueilli de ses succès; accessible aux conseils dictés par la prudence et par les intérêts de sa patrie, indifférent aux honneurs qui pouvaient lui venir du dehors, puisqu'il refusait pour la seconde fois la couronne de Pologne qui lui était offerte par le czar de Russie, Pierre III, alors fidèle allié de la cause hongroise, il subordonnait ses vues personnelles et sa gloire à l'intérêt de la nation. Après les premiers épanchements avec cette sœur qui lui était si chère, il devint sombre et rêveur; puis il s'écria plein d'exaltation : « Effrayés, lassés, frappés, détruits par le fer ou l'exil, je vois disparaître un à un tous mes proches, tous nos soutiens; je vois aussi s'avancer peu à peu sur notre tête cette main impitoyable, rougie encore du sang de ma famille et de mes concitoyens..... » Cédant aux instances de Jean Pálfi, Rákóczi, abandonné par Louis XIV qui, changeant de politique, ne voulait plus traiter avec les révolutionnaires tant qu'ils ne se détacheraient pas résolument de la domination autrichienne, parut hésiter. Bientôt des scissions, que le cabinet de Vienne exploitait avec sa ruse habituelle, commencèrent à se manifester parmi les confédérés, en même temps que le czar de Russie,

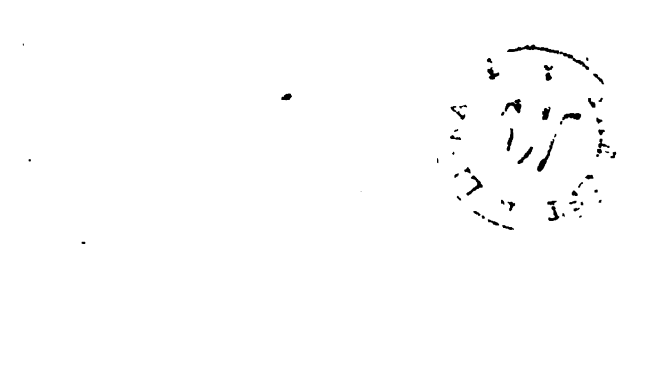
à qui Louis XIV et Charles XII de Suède venaient de susciter une guerre avec la Porte Ottomane, était obligé de lui refuser son soutien. Rákóczi comprit dès lors que son rôle allait finir, et il voulut le clore dignement; nouveau Cincinnatus, il résigna ses pouvoirs entre les mains de son chancelier Étienne Szennyei, et quitta cette patrie, objet de ses affections les plus chères, et qu'il s'était efforcé de rendre libre et puissante. Il ne devait plus la revoir. En vain la confédération lui députa-t-elle les plus distingués de ses membres pour l'engager à ressaisir le commandement; en vain l'Autriche l'accabla-t-elle de flatteries pour lui faire accepter des faveurs qui eussent pu satisfaire un cœur moins élevé : aux magnats l'illustre exilé reprochait leurs dissidences et leurs opiniâtres refus de traiter avec l'empereur sur des bases équitables; aux avances de l'Autriche il opposait son invincible aversion pour la mauvaise foi des Habsbourg. Le caractère de Rákóczi offre un admirable mélange de candeur, de fermeté, de loyauté calme et d'instincts conciliateurs qui le rendaient moins redoutable à des souverains absolus, toujours habitués à se voir entourer de condescendance, que n'eût pu l'être un esprit profondément révolutionnaire, tendant au but avec l'inflexible rigueur des principes. Homme du monde, naturellement doué de cette courtoisie brillante et chevaleresque du grand seigneur, que tempérait une austérité demi-républicaine, il gagna les cœurs par ses manières douces et bienveillantes, et conquit les suffrages de la nation par l'attachement inviolable qu'il portait à ses droits. La révolution de Rákóczi fut la plus terrible que l'Autriche eût encore combattue depuis qu'elle avait porté sa main usurpatrice sur la Hongrie; elle eût pu devenir aussi la plus fatale. Avec moins de modération, moins de désintéressement, et un peu plus de ce génie créateur qui avait surtout distingué Gabriel Bethlen, Rákóczi aurait pu mettre fin à la domination ennemie. De la Pologne, où il s'était réfugié d'abord, le prince se rendit à Paris, accompagné de ses amis Étienne Mikes, Nicolas Sibrik et François Kajdacsi, auxquels se joignirent deux anciens compagnons d'armes, Louis Molitard et Bechin, tous deux Français d'origine.

Pendant plus d'un demi-siècle, la Hongrie et la Transylvanie ont regardé la France comme une protectrice naturelle, et lorsque la diplomatie européenne eut contraint Louis XIV à sacrifier ses plus fidèles alliés, c'est à elle qu'ils allèrent demander un asile et les bienfaits d'une généreuse hospitalité. On voit à chaque instant, dans les mémoires de l'époque, les noms des seigneurs hongrois et transylvains mêlés aux événements du jour, aux descriptions des fêtes de Paris et de Versailles; le roi lui-même, comme s'il eût voulu effacer l'impression de son ingratitude envers leur patrie, engageait souvent les exilés à ses fastueuses réceptions de Marly; les princes les invitaient à leurs chasses; le grand Condé les accueillait gracieusement à Chantilly et s'instruisait avec eux des détails de la tactique militaire des Turcs. La mode elle-même, cette reine capricieuse et mobile du public français, prit sous son patronage la bravoure et les malheurs de ces nobles *rebelles;* on portait des bottes à la transylvaine, et l'infortuné comte Zrinyi, décapité à Nouvelle-Vienne, donnait son nom à des vestes à la hongroise dont on vantait le bon goût et la richesse. Rákóczi était, dit Saint-Simon, de toutes les parties,

et vivait dans l'intimité de tout ce qu'il y avait à la cour de personnages illustres et de beaux esprits. Il eut bientôt gagné les bonnes grâces de M[me] de Maintenon, et, par elle, M[me] Du Maine. M[me] Dunoyer écrivait en peignant le prestige qui s'attachait à sa personne : « Il n'y a pas de bonne société ici sans le prince Rákóczi. » Après avoir mené pendant six ans l'existence la plus brillante, grâce à la munificence de la cour de Versailles, et avoir montré, au milieu de ces splendeurs, une bonté douce et facile, Rákóczi se rendit à Constantinople, pour se rapprocher d'une patrie adorée, dont le souvenir le poursuivait au sein des honneurs de son exil. Il y mourut le 8 avril 1735, à l'âge de soixante ans, désabusé de l'éclat des grandeurs terrestres et de ce bruit de renommée qui s'était longtemps fait autour de lui. Les inspirations d'une philosophie sublime, adoucirent ses derniers moments; « Je te remercie, Dieu tout-puissant, disait-il un jour, de m'avoir pris mes principautés et tout ce que nous appelons ici des biens, et de m'avoir conduit en ce lieu détestable par mon esprit orgueilleux, en ce lieu où tout conspire pour mettre un frein à mes passions, et où je suis libre de la confiance vaniteuse des puissants. »

Pendant que les nobles victimes de la révolution erraient sur le sol étranger, les jours de Joseph I[er] penchaient vers leur déclin. Il mourut en 1711, sans avoir eu le temps de signer la paix que les deux partis adverses négociaient de son vivant. Malgré les échecs subis par les révolutionnaires, le nouveau traité promettait une amnistie générale, garantissait le maintien de la constitution, tant en Hongrie, qu'en Transylvanie, dont le prince Michel Apafi II, suivant les errements d'une fausse politique, avait resigné le gouvernement en faveur de l'Autriche. La question religieuse et les autres griefs de la nation, étaient réservés aux délibérations de la diète à convoquer. Cette annexe ordinaire de tous les traités n'était qu'un misérable expédient de la part de l'Autriche: les questions qu'elle n'osait résoudre à l'instant même, elle les traînait en longueur, attendant le moment où la force lui permettrait de violer impunément le pacte national.

Joseph eut pour successeur l'archiduc Charles, son frère, celui-là même qui disputait à Philippe V la couronne d'Espagne. Affaibli par la guerre de succession, Charles III (en Autriche VI[e] du nom), confirma le traité de Szathmár, et rendit les insignes royaux à la Hongrie. Cette concession accordée aux sentiments nationaux des Magyars couvrait une pensée secrète. Le nouveau souverain, qui n'avait pas d'enfants mâles, tendait à préparer l'avénement de la ligne féminine, et il n'ignorait pas combien le caractère franc et loyal des Hongrois était accessible à la reconnaissance. Aussi, fidèle expression de l'opinion publique, la diète de Posonie (1722) accueillit avec faveur la pragmatique sanction, en vertu de laquelle Marie-Thérèse, fille de Charles, fut proclamée légitime héritière de la couronne. Enivré de ce succès inattendu, Charles se ligua avec les Vénitiens contre les Turcs. Son armée était commandée par le prince Eugène de Savoie, ce génie militaire dans lequel Louis XIV, qui lui avait refusé un régiment, dut se repentir toute sa vie de n'avoir pas deviné un héros. A ses côtés servait, avec la plus haute distinction, le palatin Jean Pálfi, sous les ordres duquel était la cavalerie hongroise. Avec de tels capitaines,



MARIE-THÉRÈSE DEVANT LA DIETE MAGYARE.

les forces impériales devaient obtenir des résultats prompts et décisifs; elles battirent les Turcs à Karlovicz et prirent coup sur coup Temesvár et Belgrade. C'est à dater de cette époque, que les frontières limitrophes de l'empire turc (aujourd'hui frontières militaires), ont été placées sous l'administration immédiate du conseil de guerre de Vienne, usurpation contre laquelle les États de Hongrie ont toujours vainement protesté. Cédant aux suggestions de l'impératrice de Russie, Anne, l'empereur, après ces succès, continua les hostilités contre les Turcs. Après des chances diverses, il signa avec eux un traité dont la honte ne fut pas étrangère à sa mort (1740).

Il laissait ses deux couronnes à une femme qui joignait à une grande force de caractère ces trésors de grâce et d'enjouement qui exercent un attrait irrésistible. C'était Marie-Thérèse, connue, en Hongrie, sous le nom de Marie II. Mélange de grandeur et de souplesse, Marie-Thérèse employa tour à tour, selon les circonstances, les flatteries ou la répression, pour subjuguer les hommes, et les faire servir à ses desseins. D'ailleurs, noble, généreuse et éclairée, elle porta le front haut, même lorsque son âme recélait quelque trahison, quelque ruse secrète. Mariée au grand-duc de Toscane, François de Lorraine, petit-fils d'Éléonore, fille de Ferdinand III, elle lui donna dans le gouvernement de ses États le titre de régent et co-empereur. Sa destinée la réservait à de terribles épreuves : elle vit toute l'Europe, coalisée contre ce trône impérial qu'elle tenait de la pragmatique sanction, fondre sur l'empire autrichien comme sur une proie défaillante, dont les lambeaux allaient assouvir leurs longues convoitises. Ce fut un moment solennel que celui où la nation magyare montra dans toute sa gloire sa généreuse loyauté. Fidèle à sa parole, et magnanime envers le malheur, elle recourut aux plus énergiques efforts pour arracher de l'abîme l'héritière de ses oppresseurs. Cette action chevaleresque, qu'on pourrait qualifier de sublime folie, reste gravée dans l'histoire des Magyars comme un monument éternel de leur fidélité. Marie-Thérèse, dont tous les États étaient envahis, Marie-Thérèse, âme forte, capable d'affronter l'orage, passionnant les hommes par le double attrait de ses charmes et de l'infortune courageusement supportée, s'était réfugiée à Posonie. Convoquant une diète solennelle, elle s'y présente vêtue de deuil, tenant son fils tout enfant dans ses bras, et, accompagnant ses supplications de toute la majesté qu'inspire le sentiment de l'amour maternel et du patriotisme, elle s'écrie dans un magnifique transport : « Attaquée par mes ennemis, trahie par mes proches, je vois mon empire à la veille de sa dissolution. Le salut de ce pays est attaché au mien et à celui de mes enfants. Il ne me reste que ma foi dans votre attachement et dans vos armes victorieuses; je me place, moi et mes enfants, sous votre protection; en vous est mon dernier espoir, et je me repose sur votre amour et votre fidélité. » Un cri unanime : « *Vitam et sanguinem*, notre vie et notre sang sont à vous », retentit dans la salle, mêlé au bruit des sabres que mille bras agitent [1]. Ces fiers patriotes, qui n'auraient pas ployé devant les

[1] L'original du tableau représentant cette scène émouvante se trouve dans la galerie du Luxembourg.

exigences du despotisme, sont vaincus par la prière, et Marie-Thérèse doit à l'excès de son malheur le plus magnifique de ses triomphes. Aussitôt la noblesse s'arme et accourt sous les drapeaux, entraînant après elle une armée nombreuse et vaillante. Les Croates rivalisèrent de dévouement avec les Magyars, et l'histoire a enregistré les terribles représailles qu'ils exercèrent contre leurs ennemis sous la conduite du baron de Trenck. Les faits d'armes de Charles Batthyányi en Bavière et le passage du Rhin, conçu et exécuté de vive force par Nádasdi (1744), malgré les efforts du maréchal de Créqui, qui avait garanti sur sa tête à son souverain la possession de la rive gauche de ce fleuve, abaissèrent la fierté des puissances ennemies. Enfin, d'autres campagnes, dans lesquelles les Impériaux eurent presque toujours le dessus, amenèrent la paix d'Aix-la-Chapelle (1748), où la pragmatique sanction fut reconnue par les princes coalisés.

A peine cette guerre de succession était-elle finie qu'il en surgit une autre avec Frédéric-le-Grand; elle dura sept ans, et se termina par la cession de la Silésie au roi de Prusse. L'Autriche prit sa revanche aux dépens de la Pologne. Profitant de l'anarchie funeste dans laquelle ce pays était plongé sous le règne de Stanislas Poniatovski (1771), le ministre d'état autrichien, prince Kaunitz, digne émule de Frédéric, en proposa le partage à l'impératrice de Russie, Catherine II, et au roi de Prusse, qui l'acceptèrent sans trop de scrupules. En vertu des droits anciens de la couronne magyare sur la Gallicie et la Lodomérie, ces deux provinces tombèrent en lot à Marie-Thérèse, comme reine de Hongrie.

Aux agitations de la vie des camps, Marie-Thérèse, comme une autre Sémiramis, joignit les frivolités sentimentales et les faiblesses de son sexe, qu'elle sut néanmoins entourer d'un charme inexprimable. Spirituelle et magnifique, séduisante de grâces naturelles et de cette auréole de majesté dont le pouvoir semble revêtir les âmes supérieures, elle sut grouper autour d'elle les hommes les plus illustres, et les façonner, pour ainsi dire, au gré de ses royales fantaisies; elle exerça surtout ses fascinations sur la jeune noblesse magyare qui, après avoir relevé la gloire de l'empire par ses exploits guerriers, contribua à l'ornement de sa cour par ses brillantes qualités extérieures et ses instincts de galanterie chevaleresque. Bercés dans la mollesse d'un sybaritisme insouciant, les Magyars oublièrent les maux qui pesaient encore sur leur patrie, et en vinrent même à rougir de parler leur langue nationale.

Cette prédilection de Marie-Thérèse pour les Magyars s'étendit à tous les hommes de mérite que possédait la Hongrie; elle confia au maréchal Charles Batthyányi et à Antoine Bajtai, homme d'église, tous deux Hongrois, l'éducation de son fils Joseph, auquel elle cherchait surtout à donner les lumières et les qualités qui élèvent un souverain à la hauteur de sa mission. Guidé par des précepteurs si habiles, Joseph devint, comme on le verra dans la suite, un des plus remarquables empereurs de la maison d'Autriche, et on peut dire que, de tous, il eût été le plus digne du trône si son tempérament fougueux et ses penchants arbitraires, naturels chez les Habsbourg, n'avaient rendu stériles toutes ses tendances de réformes, même les plus louables.

Marie-Thérèse finit son règne en 1780; son fils Joseph II lui succéda comme empereur et roi de Hongrie. Il donna sur le trône le spectacle d'un prince qui embrasse les projets les plus vastes sans en conduire un seul à bonne fin. Disciple de deux Magyars, il mit à profit leurs idées libérales, moins pour le bonheur de la Hongrie que pour exercer sur elle une suprématie qu'elle avait toujours répudiée. Il voulut, à tout prix, être aussi grand que Frédéric de Prusse, et s'illustrer comme lui, sinon par les armes, du moins par une toute autre voie qu'il croyait pareillement glorieuse; mais il lui manqua la puissante organisation du roi-philosophe de Potsdam, au génie duquel il ne put jamais s'élever. Au reste, il était doué d'excellentes qualités, d'un cœur bon, bienfaisant et généreux, d'une tolérance extrême, qui, loin d'entraver la liberté des consciences et de la pensée, lui donnait à plaisir le plus vaste champ. Sous ce rapport, il était à la hauteur de la philosophie de son siècle; mais on eut bientôt lieu de s'apercevoir qu'il y avait au fond de toutes les nouveautés qu'il méditait plus d'égoïsme et d'intérêt personnel que de goût réel pour les réformes; et alors il se produisit des mécontentements d'autant plus graves, qu'ils étaient fomentés par le clergé que l'empereur avait dépouillé de ses riches domaines. La désaffection fit surtout des progrès chez les Magyars, toujours si jaloux de leurs libertés, et dont il prétendait modifier les droits, les mœurs et jusqu'au langage. Certes, il y avait d'utiles réformes à introduire en Hongrie, mais il fallait qu'elles se fissent avec elle et pour elle. Parmi tant de mesures étranges, vrais bouleversements de la loi politique, trois surtout révoltèrent plus spécialement le patriotisme hongrois: l'arrêt suspensif de la constitution, le rapt de la couronne et l'imposition de la langue allemande. Comme toute action violente a pour conséquence logique une réaction, les Magyars, qui, sous le règne énervant et voluptueux de Marie-Thérèse, avaient vu leur idiome répudié par les plus influents de leurs concitoyens, se rattachèrent avec une ferveur nouvelle à la langue du foyer.

Partout les sentiments intimes, que l'empereur avait cru pouvoir impunément contraindre, se vengèrent énergiquement, et lui démontrèrent le néant de son orgueil, avant même qu'il eût disparu de la scène politique. Il vit la révolte des Pays-Bas préparer à l'Autriche la perte de ces riches provinces; et la répulsion universelle des Magyars contre ses réformes inconstitutionnelles le contraignit à les retirer lui-même. Découragé, malade, doutant pour la première fois de lui et de ses systèmes, après avoir restitué la couronne, il signa d'une main tremblante le décret qui rapportait toutes les mesures réprouvées par l'opinion publique; bien plus, il le signa en hongrois, dans cette langue qu'il avait proscrite, et cette signature vacillante, témoignage d'un tardif repentir, fut déposée dans la chancellerie de Bude, comme le trophée d'une victoire remportée par la fierté nationale sur le despotisme. Joseph II finit sa carrière (1790) après une guerre qu'il soutint contre les Turcs. Le prince réformateur n'avait plus alors aucune des illusions dont s'était depuis longtemps bercé son amour-propre, puisqu'à son heure dernière il demanda qu'on inscrivît sur sa tombe: « Ci-gît Joseph II, qui fut malheureux dans ses meilleures entreprises. »

Léopold II, grand-duc de Toscane et frère de l'empereur défunt, lui succéda. Neuf ans venaient de s'écouler sans que l'assemblée nationale eût été convoquée. Le nouveau roi, dès son avénement, appela les Magyars à l'exercice de leurs droits, et la nation, en reconnaissance, appela le quatrième fils de l'empereur-roi, l'infortuné Alexandre, au poste de palatin : c'était la première fois qu'un membre de la maison de Habsbourg se voyait investi de cette distinction. Léopold reconnut, en retour, que la Hongrie, quoique faisant partie intégrante des États héréditaires de l'empire, devait être considérée comme un pays libre, régi d'après ses lois et ses usages; que la liberté religieuse serait garantie, et que, dans les affaires administratives, l'idiôme magyar aurait la primauté sur toute autre langue étrangère. Un traité de paix conclu avec les Turcs à Sistova, en vertu duquel ces derniers restèrent maîtres de Belgrade, Orsova et Szabács, où le sang hongrois avait coulé à flots sans aucun fruit, semblait promettre quelque repos à l'empire, quand Léopold II mourut (le 1er mars 1792), au moment même où la révolution française jetait l'étonnement et l'épouvante sur tous les trônes de l'Europe.

François Ier, fils de Léopold, recueillit le double héritage que devaient marquer de nombreuses tempêtes. Déjà une convention avait été signée à Pilnitz, par son prédécesseur et le roi de Prusse, dans laquelle les deux souverains prenaient l'engagement d'aider, au besoin même malgré lui, le roi Louis XVI, époux de Marie-Antoinette d'Autriche, à lui faire rendre, sinon le pouvoir absolu, du moins la liberté que les Français, naguère ses sujets, maintenant ses maîtres, lui avaient ravie; cette intervention, aussi inopportune que stérile dans ses résultats, ne servit qu'à déchaîner les masses révolutionnaires de la France, qui envahirent l'Europe avec l'impétuosité d'un fleuve rompant ses digues. Aussi fatale pour le roi de France que pour l'Autriche et la Prusse, la révolution devait, par la force même des choses, voir se tourner contre elle les forces matérielles des Magyars. La Hongrie suivit néanmoins le mouvement de la France avec l'intérêt d'une vieille alliée: on étudiait à Bude les progrès de la révolution; on assistait, par la voie de la presse ou des correspondances, aux débats des assemblées françaises [1]; on ne pouvait se défendre des plus vives émotions, au spectacle de ces immortels citoyens décrétant solennellement les droits des peuples, et, de toutes parts, les opprimés tendaient les mains vers la France. Un grand parti se forma en Hongrie, dont le chef le plus audacieux, le plus fortement prononcé, et que pour cette raison l'on surnomma *le jacobin*, fut l'ex-franciscain Joseph Martinovics, rascien d'origine, esprit savant, versé dans toutes les langues de l'Europe, mais aventureux, exalté et d'une conscience facile. Il avait organisé sur une vaste échelle une conspiration, réelle ou supposée. Pour commençer il inonda la Hongrie d'écrits révolutionnaires, tels que le *Catéchisme du Citoyen*, qui, jetés avec profusion dans les masses, devaient accélérer l'explosion; et beaucoup de jeunes gens s'associèrent à son œuvre avec le plus vif enthousiasme. Mais, trahis par un

[1] Antoine Szirmaï : *Jacobinorum hungaricorum historia.*

domestique, les principaux conjurés, entre autres Sigrai, Laczkovics, Hajnóczi, Szentmárjai, furent arrêtés, puis condamnés à mort ou à la détention. Les Habsbourg se hâtèrent, pour étouffer la révolte dans son germe, d'étaler les rigueurs de leurs vengeances. Mais l'appareil du supplice, loin d'effrayer ces fiers champions de la liberté, ne servit qu'à faire éclater leur foi dans les idées nouvelles et leur profond dédain pour la mort. Trois fois le bourreau avait frappé le comte Sigrai; et comme la foule indignée se déchaînait en malédictions : « Qu'y a-t-il? demanda le confesseur, s'adressant à Laczkovics. — Rien, répond le martyr avec calme; le peuple s'indigne de la maladresse de l'exécuteur. » Puis, jetant les yeux sur la plaine : « Il y a plus de monde, ajouta-t-il, qu'au couronnement du roi. » Voyant Szentmárjai gravir les marches de l'échafaud : « Szentmárjai, lui crie-t-il en français, bon voyage! » A l'instant il livre sa tête au bourreau sans que son flegme et son indifférence stoïque se soient démentis un seul instant. On voit par ces exemples que les libéraux hongrois de 1794 n'étaient pas les indignes représentants de la révolution française. Presque à la même époque, l'explosion d'un feu d'artifice, dressé dans le voisinage de Vienne, enlevait à la vie le palatin-archiduc Alexandre, immolé, dit-on, aux ombrageuses défiances de la cour, qui le soupçonnait d'aspirer à la couronne de Hongrie.

Pendant que ces événements semaient l'agitation dans le royaume, les armées magyare et autrichienne se battaient contre les Français. François Ier, épuisé de finances et de soldats, dut convoquer une diète pour obtenir des subsides et de nouvelles levées. Les assemblées des comitats, expression sincère des vœux nationaux, tout en offrant à l'empereur tout ce qu'exigeaient l'honneur et le salut de la patrie, exprimèrent hautement le souhait de voir se terminer des guerres où la Hongrie, sans profit comme sans intérêt, prodiguait gratuitement ses trésors et son sang[1]. Ces sentiments se firent jour dans toute la nation, et une réprobation générale s'attacha aux incessantes hostilités dirigées contre la république française, en faveur de laquelle éclataient de toutes parts les sympathies les plus chaleureuses. Le poëte Verseghi traduisait *la Marseillaise* en hongrois, et composait un chant patriotique commençant par ces mots :

« Pourquoi donc, Magyar, dans le cœur des Français
« Ton glaive cherche-t-il de stériles succès? »

Mais lorsque Napoléon, parvenu au trône impérial, après avoir débordé l'Autriche, menaça d'envahir le sol de la Hongrie, les Magyars sentirent faiblir leur enthousiasme pour la France; des doutes s'élevèrent contre les bonnes intentions du grand capitaine. La diète de 1807 fut donc animée, avant tout, du désir d'assurer la sécurité nationale. La Hongrie, fière de son antique gloire, a plus qu'un autre pays horreur de l'invasion étrangère. La présence d'un ennemi sur le territoire sacré est, aux yeux de ses enfants, une souillure que la mort elle-même ne peut laver. L'Autriche, humiliée par l'ascendant de Napoléon, vaincue mais frémissante encore, profita de ces dispositions

[1] Aug. de Gérando : *De l'esprit public en Hongrie*; Paris, 1848, p. 114.

et crut voir le moment où la Hongrie, épousant sa querelle avec chaleur, allait tout entière courir aux armes, comme elle avait fait sous Marie-Thérèse. Le cabinet de Vienne obtint de nouveaux subsides et un contingent; l'insurrection s'arma; néanmoins, une voix intérieure semblait retenir les bras des Magyars; s'ils combattirent bravement (c'est le rôle habituel de ce peuple généreux dans toutes les crises), ce ne fut point avec cet élan irrésistible qu'ils avaient déployé contre d'autres ennemis.

Le gouvernement de Napoléon n'ignorait pas les répugnances naturelles des Hongrois à seconder la coalition; il savait que, depuis la première guerre contre la république, les diètes hongroises avaient constamment réprouvé la politique autrichienne en plaidant la cause de la paix. Aussi, en ouvrant la campagne de 1808, Napoléon forma-t-il le plan de s'avancer jusqu'aux frontières de la Hongrie. Il résolut d'en appeler au patriotisme de ce peuple et de s'en faire un allié, en lui promettant l'indépendance. Après la prise de Vienne, il publia la proclamation suivante :

HONGROIS !

« L'empereur d'Autriche, infidèle aux traités, méconnaissant la générosité dont j'avais usé envers lui, après trois guerres consécutives, et notamment après celle de 1805, a attaqué mes armées. J'ai repoussé cette injuste agression, etc... Hongrois! le moment est venu de recouvrer votre indépendance. Je vous offre la paix, l'intégrité de votre territoire, de votre liberté, de vos constitutions, etc. Réunissez-vous en diète nationale, dans les plaines de Rákos, à la manière de vos aïeux, et faites-moi connaître vos résolutions.

« NAPOLÉON. »

Ces paroles brûlantes étaient de nature à remuer toutes les fibres du cœur hongrois; mais Napoléon se préoccupait beaucoup plus des intérêts de sa dynastie qu'il ne songeait à restaurer le royaume de Hongrie. D'ailleurs, dans ce moment critique, où le salut de la monarchie autrichienne dépendait des Magyars, le présent et le passé se chargeaient de leur servir de leçon. La conduite de Louis XIV, qui, après avoir fomenté les troubles, avait abandonné Rákóczi au milieu de ses succès, celle de Napoléon à l'égard de la Pologne, devaient leur imposer une grande réserve. Ils se trouvaient en face d'un grand génie militaire, d'un conquérant ambitieux qui faisait bon marché de la liberté des peuples. Se mettre à sa merci, n'était-ce pas changer de despote et river peut-être plus solidement leurs fers? Les Hongrois restèrent fidèles à la cause de François Ier, dont les malheurs devenaient un stimulant pour leur caractère loyal et généreux.

Cependant l'immense fortune de Napoléon grandissait toujours; elle ne tarda pas à punir les Magyars du refus qu'ils avaient fait de son alliance par le bombardement de Posonie et la bataille de Györ (Raab), qu'Eugène Beauharnais gagna sur l'archiduc Jean [1]. Comme pour rendre leurs regrets plus

[1] Le tableau original de cette bataille fait par M. Lecomte, est conservé à Versailles.

BATAILLE DE GYEOR (RAAB), EN 1809.



vifs encore, le maître du monde réunit à l'empire français les comitats voisins de l'Adriatique.

François I[er], réduit aux abois, dut, malgré ses répugnances, accorder à son vainqueur la main de l'archiduchesse Marie-Louise; mais l'empereur d'Autriche ne cessa pas moins de conspirer en secret contre ce colosse, qui allait bientôt se mesurer avec un autre géant des bords de la Néva. Afin de parer aux éventualités qui pourraient surgir, le cabinet de Vienne mit tout en mouvement pour se créer des ressources, et avoir ses moyens tout prêts à jour et à heure fixes. En 1811, la diète fut convoquée de nouveau à Posonie; l'archiduc-palatin Joseph, successeur d'Alexandre, ouvrit la séance par cette déclaration naïve et significative tout à la fois: « Ce qui doit être discuté à cette assemblée, ce n'est pas seulement le salut de notre belle patrie, il s'agit encore *de l'existence de toute la monarchie*[1]. » C'était la seconde fois que la Hongrie était appelée à sauver les couronnes des ingrats Habsbourg, et alors encore on vota le contingent et des subsides volontaires. Quant à la demande qui fut présentée de relever le crédit obéré de l'État par la création d'impôts, elle fut rejetée au milieu d'un concert d'imprécations lancées de toutes parts contre un gouvernement dont les dilapidations et la politique infâme avaient graduellement poussé la Hongrie, affaiblie par tant de guerres, vers la banqueroute. En effet, la réduction des billets de banque au cinquième de leur valeur, qui eut lieu peu de temps après, bouleversa toutes les fortunes, en même temps qu'elle eut pour résultat de détruire la dernière lueur de confiance qui existait encore envers un souverain que ses folies politiques avaient amené à souscrire à cet acte criminel.

Sur ces entrefaites, les éléments, plutôt que les forces humaines, se liguèrent pour accabler le héros du siècle, et la bataille de Leipzig, la campagne de France, et surtout le grand désastre de Waterloo, assurèrent à l'empereur d'Autriche la possession complète de ses états. Revirement funeste pour la Hongrie; car aussitôt l'attitude des Habsbourg, de timide et bienveillante qu'elle était en apparence, devint arrogante et arbitraire.

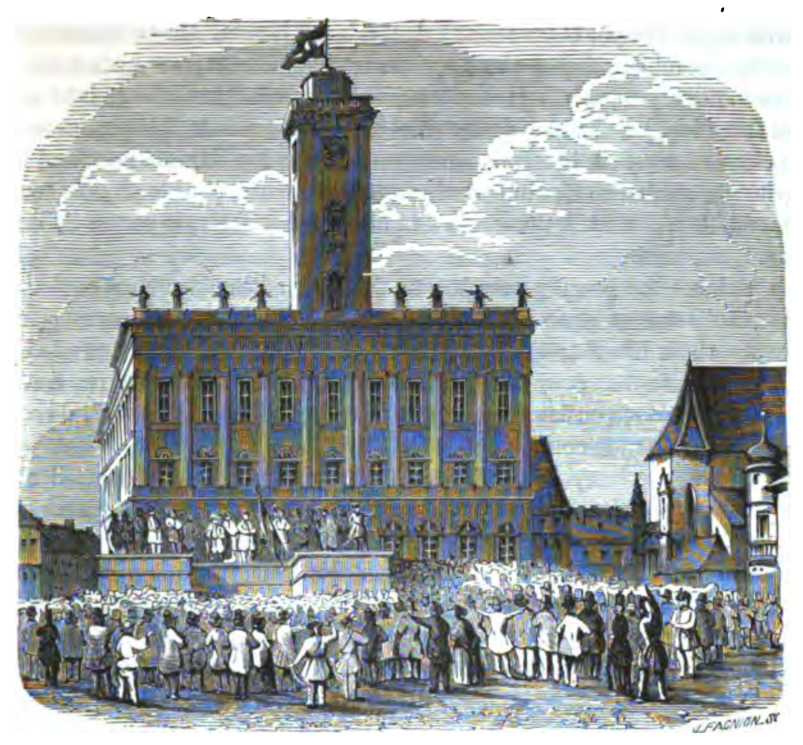
Nous avons peu à dire sur les institutions civiles et politiques de cette époque. Tandis que les Magyars étaient forcés de se tenir sur la défensive, comme dans un état de siége perpétuel, leur législation resta stationnaire et aucune loi organique ne vint développer la prospérité intérieure de leur patrie. Placés entre un constitutionnalisme douteux et les tendances usurpatrices de l'absolutisme, ils durent borner tous leurs efforts au soin de maintenir l'intégrité de leurs droits nationaux. De leur côté, les empereurs-rois, qui craignaient de vivre au sein d'un peuple dont la fidélité envers ses souverains ne s'était jamais démentie, transportèrent à Vienne la *chancellerie royale*, pour lui faire subir de plus près l'influence délétère des ministres allemands. On institua à sa place *un conseil de lieutenance* investi du gouvernement du pays, qu'il administrait sous les inspirations de la cour et de la chancellerie impériale. Dans l'ordre judiciaire, il y avait la *Table royale* et la *Table banale*, faisant office

[1] J. A. Fessler, *Histoire des Hongrois*, t. X, p. 725.

de tribunaux d'appel; celle des *Septemvirs* jugeait en dernière instance. L'armée régulière, recrutée dans les classes populaires, fut organisée à cette époque, mais à l'avantage de l'Autriche plutôt qu'à celui de la nation. Quoiqu'elle fût entretenue aux frais du pays, cela n'empêchait pas que le gouvernement dissipateur de Vienne se plaignît constamment de l'insuffisance de ses revenus, oubliant que les empereurs Maximilien et Rodolphe avaient dû à la Hongrie de pouvoir léguer douze millions de thalers à leurs héritiers. Les diètes répondaient à ces plaintes en faisant ressortir les richesses immenses qu'il trouvait dans les mines aurifères et dans la gabelle du sel, déjà si onéreuse; dans les profits qu'il tirait de la vente des domaines provenant de l'extinction des familles, tandis qu'il aurait dû en faire l'apanage d'hommes ayant bien mérité de la patrie, comme cela se pratiquait sous les rois magyars. Cependant, à toutes ces sources de revenus, l'Autriche en joignit encore une autre : on vendit l'indigénat à une foule d'étrangers, au risque d'introduire un élément hostile au sein de la nation. La noblesse refusant de payer l'impôt personnel, tout le poids des contributions, soit anciennes, soit nouvelles, comme celle du *lucrum cameræ*, retombait sur le malheureux paysan, réduit à la fois au joug d'une double redevance envers les seigneurs et le fisc royal. A la vérité, un décret de Marie-Thérèse avait réglé les droits seigneuriaux et dégrevé en partie les pauvres des charges qui pesaient sur eux; mais, comme si elle eût voulu compenser la justice de cet acte par une iniquité, elle établissait un système de douanes dont les premiers effets furent d'étouffer dans son germe tout développement industriel et commercial. Enfin, le progrès intellectuel, soumis au régime d'une censure sévère, et paralysé par l'enseignement défectueux du clergé, resta dans l'enfance; et le gouvernement, qui témoignait peu d'intérêt pour les universités et leurs écoles primaires, s'occupa moins encore d'en créer de nouvelles, comme l'exigeaient les besoins de la nation.

Sous Marie-Thérèse, le gouvernement de la Transylvanie fut érigé en grande principauté, et cette province reçut une constitution presque analogue à celle de la Hongrie. C'est encore Marie-Thérèse qui institua la garde hongroise et l'ordre de Saint-Étienne, réservé à la haute aristocratie.

Au milieu de la lassitude, de la terreur des invasions qui tant de fois et si longtemps ont labouré le sol hongrois, au milieu de ces guerres permanentes si favorables à l'oppression des Autrichiens, quel essor pouvait prendre l'esprit national? Aucun. Lorsqu'au lieu de moissons on ne voit que des ruines, du sang, des déserts inhabités, certes, la civilisation, qui ne se plaît qu'au sein des travaux pacifiques, abandonne ce théâtre de désolation, et s'enfuit dans des climats plus heureux, là où la vitalité des peuples s'abrite sous la protection d'un pouvoir bienveillant et tutélaire, et si quelques hommes de cœur, pareils au gladiateur antique, se relèvent alors, après bien des chutes, du sein des décombres, pour renouveler des combats à outrance, d'où ils prétendent faire jaillir le salut de la patrie, on les voit s'épuiser dans un effort sublime, pour retomber encore.



(Hôtel de Ville de Pest.)

CINQUIÈME PÉRIODE

GUERRE DE L'INDÉPENDANCE

La Révolution française ne fit sentir ses effets en Hongrie qu'après la chute de l'empereur Napoléon. Pendant que le grand capitaine faisait chanceler les trônes, le progrès intérieur dut nécessairement subir un temps d'arrêt chez les peuples menacés dans leur indépendance. A peine la tranquillité fut-elle rétablie, en 1815, que les Magyars appelèrent l'attention du roi sur la situation de leur patrie, confiants dans cet amour paternel dont il avait fait parade dans les jours difficiles, alors qu'il avait besoin d'hommes et de subsides. Mais une fois le péril conjuré, l'Autriche, qui n'avait trouvé son salut que dans l'assistance des assemblées nationales magyares, se montra, comme toujours, oublieuse, et elle résolut de gouverner le pays sans le concours des États. En 1822, quand les mouvements d'Italie donnèrent au cabinet de Vienne de sérieuses inquiétudes, il conçut même le projet de lever, en vertu du seul

pouvoir royal, l'impôt et les recrues dont il avait besoin. A cette mesure arbitraire les assemblées des comitats opposèrent la plus énergique résistance, et, dès ce moment, on voit la Hongrie reprendre contre l'Autriche sa lutte séculaire. Cette fois, les champs de bataille n'en seront pas le théâtre; les temps sont changés, c'est sur le terrain parlementaire que les Magyars porteront leur activité : ils combattront pour le droit contre l'arbitraire, pour le progrès contre l'immobilité érigée en système, pour la liberté démocratique contre l'absolutisme.

La violence ne procure jamais que des triomphes de courte durée. En présence d'une révolution imminente, François Ier fut réduit à convoquer la diète de 1825. Elle fut mémorable par les précautions nouvelles qu'elle prit, en votant les impôts, pour sauvegarder la constitution, et surtout par un discours que prononça en langue magyare le comte Étienne Szechényi, discours qui fut pour la nation comme le signal de sa renaissance.

Le comte Szechényi avait débuté modestement; jeune encore, il avait servi comme simple officier de hussards dans les dernières campagnes de l'empire. Retiré du service au retour de la paix, il entreprit des voyages en France et en Angleterre, et, après avoir observé les institutions de ces deux états avec le plus vif intérêt, il rapportait dans son pays les fruits de son expérience. Initié rapidement, par ses profondes études autant que par ses goûts, aux secrets de la politique anglaise, il était devenu à la fois un habile diplomate et un zélé propagateur des idées économiques. Hostile à tout progrès violent et connaissant mieux que personne ses adversaires, il voulait opposer à leurs ruses, à leur inertie calculée, ce développement graduel, presque inaperçu, qui échappe aux yeux d'un voisin jaloux, mais prend à la longue des racines d'autant plus puissantes qu'il s'infiltre peu à peu dans la vie pratique. Et en cela M. Szechényi fut le seul homme bien inspiré parmi tous ceux qui ont prétendu relever l'ascendant national; car il évita toujours avec le plus grand soin de tomber dans l'écueil où les efforts des libéraux se sont constamment brisés, où les provocations d'un absolutisme perfide cherchaient à entraîner ses adversaires sur le terrain des faits matériels et de la résistance armée. La langue nationale, exclue des affaires diplomatiques du pays, était frappée d'un dépérissement progressif. Szechényi et Paul Nagy (hélas! le patriotisme de ce dernier ne demeura pas longtemps à l'épreuve des suggestions de l'Autriche), comprirent tout ce qu'il y avait de danger à laisser l'idiôme national languir dans cet état de torpeur, et ils résolurent d'appliquer à sa résurrection les remèdes les plus actifs. C'est dans ce but que le comte avait prononcé, à la surprise de ses collègues, un discours qui, regardé d'abord comme un acte d'originalité, ne tarda pas à faire pénétrer dans l'esprit de la nation toute l'importance de cette initiative.

L'honneur des succès parlementaires de cette diète, qui dura deux ans, revint en grande partie à Szechényi, qui dès lors fut reconnu comme chef de l'opposition, ou pour mieux dire, du parti du progrès. A dater de cette époque, c'est comme nation que la Hongrie s'impose à l'Autriche, et son langage devient parfois si ferme, que le roi François Ier se voit réduit à rejeter

sur la nécessité des temps l'illégalité de ses actes ; il reconnait formellement l'indépendance du pays, et promet d'observer les lois fondamentales et de convoquer la diète tous les trois ans. Pour couronner l'œuvre glorieuse à laquelle il avait tant contribué, Étienne Szechényi assigna sur sa propre fortune une somme de 60,000 florins à la fondation d'une académie de savants nationaux.

Le comte Szechényi ne tarda pas à porter hors des diètes l'infatigable activité de son esprit; des écrits sortis de sa plume, pleins de verve comme d'originalité, et qui eurent un grand retentissement, même en Allemagne, firent circuler la vie politique jusque dans les couches les plus inertes de la société. Ces écrits, condamnés par les uns à cause de leur caractère largement progressif, rencontrèrent presque autant de réprobation chez les vieux Magyars, blessés dans leur orgueil national par les amères vérités que l'auteur leur distribuait sans trop de ménagement; mais le bon sens finit par l'emporter sur toutes les préventions, et l'auteur de *Stadium*, *de Hitel*, fut enfin considéré comme le régénérateur de la Hongrie. Le comte de Szechényi tourna ensuite toute son attention vers les améliorations matérielles. C'est par son impulsion que fut fondée une société pour la navigation à vapeur sur le Danube; les industries locales semblèrent se réveiller pour prendre un nouvel essor, et une ardeur toute juvénile poussa à la fois les esprits vers les conquêtes intellectuelles et les réformes économiques.

Szechényi possédait tous les talents, toute la souplesse d'un homme fait pour s'imposer à son pays, et l'arracher à cette somnolence qui est le prélude de la mort. Dans ses écrits, après avoir mis sous les yeux de la nation, avec une verve toute sarcastique, tous ses préjugés, toutes ses erreurs, toutes les iniquités et tous les crimes de l'ignorance, il s'en servait pour relever son courage. Quand il s'était amusé à ses dépens, il en tirait leçon pour lui faire luire des temps meilleurs; à la tribune, il se montrait plus diplomate qu'orateur; ses phrases, entrecoupées de citations, de bons mots et d'anecdotes, n'impressionnaient pas moins la raison que l'esprit de ses collègues ; ses discours, en forme de conversation patriarcale, égayaient et gagnaient tout à la fois son auditoire, peu enclin à recevoir des leçons sévères. Szechényi cherchait l'équilibre entre la liberté et une monarchie réformatrice, et croyait l'avoir trouvé dans un mariage indissoluble (mariage de raison cependant) avec l'Autriche. Les modérés des deux partis écoutaient sa voix avec respect; mais les événements ne l'attendaient pas, ils marchaient vers des résultats plus positifs.

Lorsque la révolution de 1830 vint à éclater, toute la Hongrie fut électrisée comme par un éclat soudain; les sympathies que le triomphe de la population parisienne excitait parmi les Hongrois effrayèrent le cabinet de Vienne. On chantait dans les rues de Pest *la Marseillaise* et *la Parisienne;* les riches partaient en foule pour la France, comme pour aller puiser la vie dans une contrée dont le peuple se montrait si grand. L'Autriche, redoutant l'exaltation des esprits, eut recours à une diète extraordinaire en 1830, mais seulement forcée qu'elle était par le besoin d'obtenir de nouvelles recrues. Les États, qui voulaient que le soldat magyar conservât sous les drapeaux le sentiment de sa nationalité, essayèrent de mettre à leur vote une condition restrictive;

ils voulurent que les régiments hongrois fussent exclusivement commandés par des officiers hongrois. Le gouvernement n'admit pas cette prétention, malgré la justice, et il lui fallut toute l'influence et toute l'estime dont jouissait le palatin archiduc Joseph pour emporter d'assaut le vote de la proposition royale.

Les représentants s'occupèrent ensuite, pour la première fois depuis un siècle, de réviser la constitution. La majorité, dans la Chambre des députés, composée de la petite noblesse, fut libérale comme toujours; à la haute table, formée par les magnats et le clergé, où la prépondérance était assurée au parti conservateur, allié du gouvernement, on se raidit avec obstination contre les tendances du moment; mais c'était l'agonie d'un pouvoir aux abois.

Bientôt après, le soulèvement de la Pologne vint ajouter de nouveaux stimulants au mouvement de l'opinion publique; les symptômes en furent même d'autant plus apparents, que la source en était plus ancienne. Les Magyars et les Polonais sont des alliés naturels et de vieux alliés. Peuples voisins, rapprochés moins encore par la géographie que par leur caractère et leurs institutions, ils ont traversé ensemble des périodes glorieuses, sous les mêmes chefs, et sont tombés par les mêmes causes. Cette alliance traditionnelle, consacrée, tantôt par des succès, tantôt par l'infortune, a laissé au cœur des deux peuples un héritage perpétuel de sentiments communs. Les Magyars appellent toujours la Pologne un pays-frère, *testvér-hon;* de son côté, le Polonais se nomme le frère du Magyar; aussi, dès la première nouvelle de la révolution de Varsovie, la Hongrie manifesta l'intention de servir la cause polonaise; la nation entière, comme subissant la loi d'un élan unanime, déclara vouloir marcher au secours des Polonais. Chaque comitat demanda l'autorisation de lever et d'armer des soldats qu'il devait entretenir à ses frais aussi longtemps que durerait la guerre de l'indépendance. En prenant pour minimum le chiffre de deux mille hommes par comitat que proposèrent quelques-uns des cinquante-deux comitats, c'était une armée de cent quatre mille combattants que la Hongrie lançait au delà des Carpathes et mettait à la disposition des généraux polonais. Mais ces démonstrations belliqueuses s'évanouirent devant la timidité circonspecte de l'Autriche, à laquelle vinrent en aide des troubles fomentés parmi les paysans des populations slaves des Carpathes.

Après des délais que le cabinet de Vienne avait multipliés à dessein, la diète fut convoquée pour le mois de décembre 1832. Afin d'atténuer l'impression produite par leur politique retrograde, les ministres autrichiens feignirent d'accepter les idées et les tendances du parti libéral. Le roi proposa aux États la révision du code *urbarial* (corvée), des réformes dans l'ordre judiciaire, et quelques autres améliorations moins importantes. Pendant que le ministère semblait agir sous l'influence des libéraux, il s'efforçait de les battre en brèche dans les opérations électorales. Malgré ces manœuvres, la seconde Chambre fut composée de libéraux. Tout concourait à investir la diète qui s'ouvrait d'une force qui avait toujours manqué aux assemblées précédentes. Vaincue par les événements, l'Autriche semblait elle-même avouer sa défaite en adoptant les projets qu'elle avait toujours combattus; aussi, cette assemblée, portant dans son sein le germe fécond des idées françaises, fut-elle la première qui entra

franchement dans la voie des réformes; elle fut surtout remarquable par deux faits dérivant du même esprit : l'atteinte portée par la noblesse elle-même aux droits seigneuriaux, et l'allégement des charges qui pesaient sur le peuple.

Ce fut encore le comte Szechényi qui, le premier, attaqua les prérogatives des magnats. Élève de l'école aristocratique de la Grande-Bretagne, Szechényi brisa les prestiges qui s'attachaient à l'exemption des charges publiques, ces derniers restes de l'usurpation féodale, et invoqua la générosité de la noblesse, en lui rappelant les besoins et la pauvreté du pays, et lui prouvant que le pire des esclavages était dans le joug des vieux préjugés. Pareil à ces médecins qui revêtent d'un palliatif des remèdes répugnants pour ne pas offusquer leur malade, Szechényi se servit de la proposition de la construction d'un pont suspendu entre les deux villes jumelles, Pest et Bude, pour faire admettre, à ce sujet, une motion qui, sous une modeste apparence, avait toute la gravité d'une question politique; car on décida que tous les passants, nobles ou non, seraient soumis au péage. Aussi le grand juge du royaume Cziráki, oligarque entêté, mais humble serviteur de la cour, jura-t-il, en versant des larmes, que jamais il ne franchirait ce pont qui présageait la ruine de l'antique constitution nationale. La glace était rompue : le principe de l'inviolabilité de la noblesse avait trouvé un ennemi dans ses rangs mêmes.

Ce n'était qu'un premier pas dans la voie du bien. Il fallait encore soulager les classes laborieuses qu'opprimait un dur servage. La discussion s'ouvre; Szechényi rencontre un adversaire dans le comte Joseph Desseofi, qui, pour combattre les tendances libérales de l'opposition, se rallie au gouvernement. Jusque-là, le cabinet de Vienne avait compté peu de partisans déclarés. Les assemblées de 1825 et de 1830 avaient été presque unanimes pour défendre les droits du pays et repousser les prétentions du pouvoir. En 1832, il se forma un parti, qui, sûr de l'appui de la cour, se donna le nom de conservateur, et engagea une lutte contre les idées nouvelles. Ce fut avec l'aide de ce parti, et aussi par ses intrigues, que le gouvernement parvint à faire rejeter par la haute Chambre des projets de loi très-importants, tels que l'abolition des corvées, la révision des codes, l'organisation de l'instruction publique. Cette dernière question, qui impliquait l'avenir de la jeunesse, tenue dans l'ignorance par l'enseignement arriéré des ordres religieux, souleva une tempête violente contre le gouvernement, qui, aux justes réclamations de ses adversaires, ne sut opposer que des fins de non-recevoir, de misérables arguties. En vain les orateurs les plus éminents, François Deák, Étienne Bezerédi, Eugène Beothi firent assaut de raison et d'éloquence; tous leurs efforts échouèrent contre le mauvais vouloir de la Chambre des magnats et du cabinet de Vienne.

Après trois ans de travaux, la diète fut close, le 2 mai 1836, n'ayant pu abattre que quelques fragments du vieil édifice gouvernemental. Les lois de cette époque reconnaissent au paysan le droit de vendre ce qui lui appartient, de se rendre librement d'un lieu à un autre; elles le protégent contre l'arbitraire du seigneur, diminuent les redevances, abolissent les petites dîmes et réduisent la corvée à cinquante-deux jours par an. L'article 10 enleva même au seigneur le pouvoir judiciaire, comme l'article 13 autorisa

les paysans à intenter des procès aux nobles et même à leurs seigneurs. La question de la langue diplomatique était venue la dernière. Les dispositions de la diète, approuvées par l'empereur-roi, tendaient visiblement à l'unification politique, si utile à développer la force nationale. La diète n'entendait pas imposer le magyar aux populations différentes comme une loi absolue; non, elle visait seulement à se prémunir contre l'envahissement du germanisme et du slavisme, tous deux préjudiciables à la liberté hongroise, placée comme une oasis entre les limites de deux grands états despotiques. Elle voulait que, dans un pays constitutionnel, la langue officielle fût intelligible à tous, condition que ne remplissait pas le latin, jusque-là en vigueur, et compris seulement par quelques hommes de loi; elle prétendait enfin, par l'adoption d'un système unitaire dans les écritures administratives, rendre les charges et les emplois accessibles à tous sans distinction, aux Slaves comme aux Magyars, aux Allemands comme aux Valaques. D'ailleurs, lorsqu'on chassait Babel de l'enceinte législative et administrative, quelle langue pouvait avoir plus de droit à la préférence que le magyar? Le slave! Mais c'était ouvrir la porte aux envahissements déjà si menaçants de la Russie. L'allemand! c'était consolider l'élément germanique, dont la grandeur peut devenir redoutable du jour où la vaste patrie d'Arminius signera des passe-ports aux nombreux petits princes qui la divisent et l'oppriment. Ce dilemme leva toute hésitation. Et cependant à combien d'attaques ne furent point exposés, dans la suite, les hommes qui prirent cette mesure si favorable à la prospérité de leur patrie et à la sécurité de l'Europe occidentale! Combien de fois n'en a-t-on pas mal interprété, dénaturé même les dispositions? Il n'y a qu'à citer le texte de la loi qui fut rendue à cette époque pour réfuter les fausses allégations et réduire à leur juste valeur les accusations des ennemis du magyarisme. La diète décréta « que les tribunaux de la Hongrie proprement dite (par conséquent à l'exception de la Croatie et de la Slavonie) devraient délibérer et rendre leurs jugements en langue magyare sur les affaires qui leur seraient soumises dans cet idiome; que nul, à partir du 1er janvier 1844, ne pourrait obtenir de fonction publique ni être reçu avocat, s'il ignorait cette langue. » On voit que ces dispositions n'étaient ni exorbitantes, ni oppressives; marcher graduellement vers cette unité qui a porté de si bons fruits en France, en Angleterre, en Espagne, tel est le résultat que l'on se proposait. Mais le cabinet de Vienne en avait décidé autrement; il reconnut bientôt que les Magyars avaient le moyen de mettre en œuvre, et dans un sens inverse, le plan que Joseph II avait tenté vainement de réaliser au profit de l'Autriche, et dès lors il ne songea qu'à étouffer dans leur germe les efforts des patriotes hongrois.

En même temps, un fait isolé, mais d'une grande signification, produisit en Hongrie une émotion trop vive pour que nous le passions sous silence. L'opposition voyait le péril qui grandissait au nord, et, malgré ses préoccupations intérieures, elle se hâta de plaider une cause qu'elle regardait comme sacrée. Les députés Balogh et Tisza, bien inspirés alors, mais faibles et apostats dans la suite, après avoir condamné la politique de la cour, qui se servait des régiments hongrois pour opprimer l'Italie, réclamèrent que la question polonaise

fût envisagée par la diète comme l'objet le plus digne de ses délibérations. Le comitat d'Ungh appuya cette motion, et conclut en ces termes : « Quel sujet mérite plus notre sollicitude? N'est-ce pas un peuple-frère qui tombe? Et quand une nation constitutionnelle périt, toutes les autres ne doivent-elles pas prendre l'alarme? » Les États, à la suite de ces discours, envoyèrent au roi une adresse dans laquelle ils le priaient d'employer tous les moyens en son pouvoir pour assurer l'existence du peuple polonais. Vaines représentations! Le cabinet de Vienne resta sourd à cet appel généreux, qui valut aux Magyars une lettre de remerciement de la part du prince Adam Czartoryski, constatant « qu'au milieu de l'insouciance de l'Europe entière, le peuple hongrois, lui seul, avait fait des démarches officielles pour venir en aide aux combattants de la Vistule; que les liens établis entre les deux nations étaient des liens traditionnels et séculaires. » Hélas! tous ces ressouvenirs, pas plus que les sympathies des Magyars, frappées de stérilité par un pouvoir antinational, ne devaient sauver un peuple qui se débattait dans les dernières convulsions de la mort.

Pendant que ces discussions passionnées agitaient la diète, seul, isolé, dans un coin de la Chambre, un jeune homme suivait avec une attention profonde, on pourrait dire avec une piété religieuse, les péripéties de ce drame parlementaire, digne de figurer parmi les fastes les plus glorieux du siècle. C'était un simple gentilhomme, à peine âgé de trente ans, modeste dans ses allures, comme la profession qu'il exerçait; il était dans le journalisme, jusqu'alors peu considéré chez les Magyars, mal vu, suspecté, persécuté même par les agents de l'Autriche; mais cet adepte du journalisme se nommait Louis Kossuth. Ses parents étaient originaires de la haute Hongrie, dans le comitat de Turócz, pays habité par des Slaves ou Slovaques, et où l'on trouve encore un village du nom de Kossuth (Voir la carte), qui fut probablement un patrimoine. Bien qu'appartenant à la race slavone, les aïeux de notre héros n'en étaient pas moins nobles magyars, preuve manifeste que les droits nobiliaires n'étaient pas monopolisés par la race prédominante. Vers le commencement du siècle, Kossuth père, complétement magyarisé, quitta son pays natal et alla s'établir à Bodrog-Szerdahely, dans le comitat de Zemplin, où il eut beaucoup de peine à pourvoir aux besoins de sa famille, accrue de plusieurs enfants. Parmi ceux-ci, et à côté de sa sœur aînée, Louis se distingua dès son jeune âge par une intelligence précoce et vive, un caractère impressionnable et impétueux, par la grâce et la souplesse de ses manières. Il était né le 27 avril 1802. Ayant perdu prématurément son mari, madame Kossuth ne fut guère en état de procurer à ses fils une instruction solide; cependant Louis fit ses premières études dans les colléges de Sárospatak et d'Epéries, et puis son cours de droit à l'université de Pest.

Après qu'il eut obtenu son diplôme d'avocat, Kossuth fut envoyé à la diète de Posonie (1832) comme suppléant d'un magnat absent, ce qui lui procura, outre un logement gratuit, un siége à la Chambre basse avec voix consultative. Environ trois cents avocats remplaçaient de cette manière des magnats absents. Témoin des triomphes de Szechényi, Kossuth n'y vit qu'un sujet d'émulation capable d'aider à l'accroissement de ses facultés intellectuelles, qui

déjà commençaient à poindre. Cependant il ne fut pas heureux dans ses débuts comme orateur : singulière particularité dans l'existence d'un homme qui, par la suite, dut à sa grande facilité d'élocution la majeure partie de ses succès et son élévation au pouvoir. Son premier discours, prononcé péniblement, resta inaperçu. Cet échec lui suggéra de chercher, pour le moment, une autre voie pour arriver à la réputation : il conçut l'idée de publier un journal des séances des cercles, c'est-à-dire des séances des députés, qui jusqu'alors n'avaient pas eu de procès-verbaux imprimés pour être transmis au public. Cette œuvre, mise à exécution, ne tarda pas rencontrer des obstacles sérieux de la part du gouvernement. Fondé dans l'esprit libéral, le journal publiait surtout les discours des orateurs de l'opposition, amplifiés, embellis même, et il fut bientôt en vogue dans toute la Hongrie. Le ministère, alarmé de cette propagation rapide, tenta d'interdire la feuille; mais le chancelier comte Reviczki dut fléchir devant les réclamations de l'opposition; et l'interdiction absolue fut remplacée par l'autorisation de publier les séances en copies manuscrites. L'opposition, que cette mesure irritait (les lois en Hongrie ne reconnaissant pas la censure), redoubla d'efforts pour répandre et vulgariser le journal, et Kossuth acquit une grande importance, en même temps qu'il réalisa quelques bénéfices. Il en ressortit pour lui un autre avantage : un grand nombre de jeunes gens employés à la copie du journal devinrent, à partir de cette époque, les partisans et les admirateurs de celui qui, par la nature de ses fonctions, était à la fois leur chef et leur bienfaiteur.

Après la clôture de la diète, Kossuth, dont la persistance et le zèle grandissaient à raison même des entraves mises à son œuvre par la cour, résolut, afin de donner de l'unité aux tendances libérales, de publier également en copies manuscrites les procès-verbaux des délibérations des assemblées des comitats. La publicité donnée à ces débats, jusqu'alors restés sans écho, les besoins d'améliorations, la soif de célébrité, l'ardeur de la jeunesse qui dès lors affluait aux assemblées comitales, excitèrent dans le pays une fièvre inaccoutumée, une agitation continue qui ne tarda pas à attirer de nouvelles recrues dans les rangs de l'opposition. Le cabinet de Vienne, chez qui l'inquiétude augmentait ses soupçons, donna l'ordre à l'archiduc palatin de faire arrêter Kossuth, sous l'accusation de haute trahison : accusation grave, qui n'avait d'autre cause que les terreurs du parti des Habsbourg. La liberté individuelle du noble hongrois étant garantie par la constitution, ce fut la force armée qui reçut l'ordre d'enlever le terrible journaliste (avril 1837), dans les montagnes de Bude où il séjournait pour le rétablissement de sa santé chancelante.

Kossuth, conduit à Pest et renfermé dans une sorte de citadelle appelée *Neuhauss*, élevée par Joseph II pour servir de prison à la moitié de la noblesse magyare, mit à profit l'isolement de sa captivité pour se perfectionner dans les langues étrangères; les ouvrages traitant de politique et de la révolution française devinrent sa lecture favorite, et contribuèrent à développer et fortifier en lui les germes d'une grande activité, et à décider de sa vocation d'agitateur.

Au lieu d'intimider les Magyars, les persécutions exercées contre Kossuth et ses amis ne servirent qu'à augmenter le nombre des mécontents. L'Autriche persévéra dans ses rigueurs. Pendant la réunion de la diète, quelques jeunes gens avaient formé une société consacrée à la discussion des questions politiques. Tenue en suspicion dès son origine, l'association finit par être ouvertement persécutée, et ses chefs, Asztalos, Pulszki, Lovassi, furent à leur tour jetés dans les cachots. Presque en même temps, un procès de haute trahison fut intenté au baron Vesselényi, l'intrépide défenseur de la liberté magyare



(Vesselényi.)

et des droits du peuple. Doué d'une âme aussi vigoureuse que son corps, sa parole franche et rude terrifiait les ministres de l'Autriche et rendait vaines leurs hypocrites protestations. La trahison reprochée à Vesselényi consistait en ce que, pendant la dernière diète, et alors que la cour combattait les tendances libérales par l'intervention de ses agents dans les assemblées des comitats, il avait fait un jour, dans la congrégation de Szathmar où il possédait des terres, une définition sévère de la servitude que l'aristocratie sacerdotale et nobiliaire faisait peser sur le peuple, dont il stygmatisait les oppresseurs en les traitant « de sangsues qui s'engraissent du sang des pauvres. » Dénoncé au pouvoir par

le parti rétrograde, il fut mandé à Bude, mis en jugement, déclaré coupable, et condamné à trois ans de prison. Quel était son crime? Les juges l'ignoraient eux-mêmes; car en déclarant qu'il y avait trahison, ils ne voulurent ou ne purent définir en quoi elle consistait. Plus tard, sa santé étant chancelante et sa vue sur le point de s'éteindre, on lui permit, sur parole, de se fixer à Graeffenberg. Mais le lion blessé ne devait plus pardonner à ses ennemis l'injure qu'il en avait reçue, et, même après qu'il eut recouvré la liberté, il resta à l'avant-garde de la phalange militante. « Quand le dernier des Gracques, atteint du coup mortel, expira, il lança de la poussière vers le ciel, en attestant les dieux vengeurs, et de cette poussière naquit Marius! » disait Mirabeau dans son adresse aux Marseillais. Atteint de cécité dans les cachots, Vesselényi légua à Louis Kossuth sa haine implacable contre l'Autiche.

Toutes ces rigueurs injustes étaient l'œuvre de Fidel Pálfi, chancelier de Hongrie, après Reviczki, diplomate sans talents comme sans patriotisme. Quant à son digne maître, François Ier, sur la tête duquel trois banqueroutes d'état avaient appelé la malédiction générale, la Providence vint à propos lui épargner la honte de continuer cette odieuse politique d'attentats et de persécutions qui venait clore un règne marqué par tant de catastrophes. Il mourut au milieu des discussions de la diète, l'an 1835, et remit son triple sceptre à Ferdinand son fils, déjà couronné par les Magyars en 1830 sous le nom de Ferdinand IV. Esprit étroit, égoïste et méfiant, François ne se distingua que par la ténacité avec laquelle il combattit l'empereur Napoléon. Vulgaire dans ses sentiments, ennemi des sciences et des lettres, à un tel point qu'il ne parlait sa propre langue que dans un jargon détestable, il méprisait tout progrès intellectuel; et il s'aliéna ainsi les Magyars, qui attendirent en vain de lui les actes d'une administration bienveillante et éclairée. Pour lui, révolution, réformes et civilisation avaient le même sens, et il les comprenait dans la même répulsion. Aussi, quand il descendit dans la tombe, les regrets pieux d'aucun de ses sujets ne l'y suivirent.

Au nom de Ferdinand frappé de débilité mentale, l'archiduc Louis, frère du roi défunt, et le prince Clément Metternich, prirent en main le pouvoir. Tous deux apôtres fougueux du despotisme, ils devaient en accélérer la chute, l'un par son esprit borné, inflexible, l'autre par sa machiavélique astuce et sa mauvaise foi. Néanmoins les débuts du nouveau règne furent marqués par un adoucissement apporté aux rigueurs dont on avait accablé les détenus politiques; un certain nombre d'entre eux avait été amnistié déjà en 1832, la mesure devint alors plus générale. Mais il n'en résulta aucun changement dans le système du gouvernement, voué depuis longtemps à l'immobilité. N'osant heurter de front le renouvellement général de l'Europe et de la Hongrie, ni maintenir à main armée le *statu quo* prétendu légitime, il se montra d'humeur chagrine, mais accommodante, et dans son respect idolâtre pour les faits, il en accepta même de diamétralement opposés à ses sympathies, à ses vœux, à ses efforts secrets, par cela seul qu'ils étaient accomplis. Il semblait n'avoir qu'une seule préoccupation : que rien ne bougeât; mais quand il n'avait pu prévenir un changement, il le subissait avec une bonhomie apparente, et

mettait tout en œuvre pour que du moins ce fût le dernier. Enfin, toute la doctrine gouvernementale de la cour de Vienne consistait dans un système de temporisation et de demi-mesures, variable comme les événements, rôle passif qui lui était imposé par sa frayeur des innovations; prudence vulgaire, qui déguise mal toute absence d'idées politiques, et dont on peut résumer les motifs égoïstes par ce mot resté fameux : *Après moi, la fin du monde.*

Cette politique négative, à une époque de progrès, avait presque son excuse dans la diversité des éléments dont se compose l'empire d'Autriche. La moindre partie de sa population est d'origine allemande; tout le reste est de race magyare, slave, italienne et valaque, comme on peut s'en convaincre par les chiffres suivants : Magyars, en un seul corps compact, 5,472,910; Allemands parsemés dans toutes les provinces 7,833,157; Slaves répartis dans les provinces 17,760,159; Italiens en un seul corps 5,506,000. On a peine à concevoir un *empire autrichien* de trente-cinq millions d'habitants, sur lesquels trois millions seulement sont *autrichiens* proprement dits. Or, comment faire de cette fraction si minime l'élément dominateur? Une seule chose peut expliquer les conditions de l'existence prolongée d'une telle domination; c'est qu'ayant sous la main des races que caractérisent des différences tranchées, et dont l'antagonisme mutuel neutralise la puissance, l'Autriche, pour se maintenir au milieu de ces principes hostiles toujours prêts à s'entre-choquer, applique la maxime de Machiavel : *Divide et impera.* Parmi tous ces peuples d'origine diverse, la nation magyare seule est compacte, indépendante des autres souches dont il n'existe que des fractions dans l'empire; de plus, comme elle surpasse les autres en intelligence, en force, ou en richesse, elle pouvait devenir leur lien commun, leur pivot unitaire, et leur donner par là plus de consistance et de vigueur. Par un singulier caprice qu'aucun fait plausible ne justifie, la maison d'Autriche avait peur de la Hongrie; elle n'osait se mettre franchement à la tête d'une nation vaillante qui, par deux fois, avait affermi sur sa tête la couronne chancelante; et, par expiation d'une double aberration intellectuelle, elle se voyait sans alliances naturelles, sans unité, sans avenir, privée enfin du concours de ces fidélités populaires qui sont le plus sûr appui dans les jours d'infortune. Telles sont les causes du système routinier que nous l'avons vue suivre jusqu'ici.

Cependant l'année 1840 marque une ère nouvelle dans les rapports des Magyars avec leur souverain. Par intervalles le cabinet de Vienne avait démasqué ses tendances absolutistes; on le voit dès lors renoncer à son système de violence et d'intimidation, dont il reconnaît à la fois l'insuffisance et le danger. Impuissant à arrêter le mouvement de la Hongrie, il n'aspire désormais qu'à le retenir et s'il est possible à le diriger. Cette tactique était en grande partie l'œuvre du nouveau chancelier, Antoine Majláth, courtisan souple, orateur distingué, dont les opinions revêtaient même quelque teinte de libéralisme. Son prédécesseur, le comte Fidel Pálfi avec ses collègues, n'ayant pas eu le courage d'affronter la diète, dont l'époque de convocation approchait, étaient entrés au service direct de l'Autriche, si pauvre en notabilités. Par son alliance avec le parti conservateur et l'intronisation du nouveau système,

Majláth espéra rendre inefficace l'action des réformateurs; et l'amnistie de 1840, qui mit en liberté Kossuth, Vessélenyi et d'autres libéraux, n'avait d'autre but que celui de donner plus de relief à l'autorité royale, en lui ramenant les esprits. Malheureusement pour lui, cette alliance diminua ses forces plutôt qu'elle ne les accrut. D'ailleurs Majláth n'avait que de belles phrases à donner en réponse aux vœux formels d'améliorations qui s'élevaient de toutes parts, et, à l'ouverture de la diète de 1839-40, les louanges officielles stéréotypées sur les bonnes intentions du roi se traduisirent uniquement en une demande de subsides. Encore une illusion qui s'enfuyait, et la majorité de la nation comprit une fois de plus qu'elle ne devait rien attendre de Vienne.

A peine les questions de réforme furent-elles abordées par l'opposition, que le parti conservateur s'efforça non-seulement de les étouffer, mais encore de renverser l'œuvre de la diète de 1832–36. Vaine tentative d'une faction à demi vaincue! L'opposition triompha de ces résistances et les lois antérieures furent intégralement maintenues; on y en joignit même de nouvelles qui devaient favoriser au plus haut degré les intérêts du pays. Ces décisions semèrent l'épouvante à la cour de Vienne, qui se sentait décroître à mesure que la Hongrie prenait de l'ascendant et se consolidait. Les magnifiques résultats obtenus par cette assemblée sont connus : la position du paysan corvéable reçut de nouvelles garanties; une espèce de code commercial imprima aux transactions industrielles plus de régularité, raviva la confiance, et brisa l'inviolabilité du gentilhomme débiteur; la condition des juifs fut améliorée. Quant à la langue diplomatique, elle fut protégée plus que ne l'avait fait la dernière diète, mais sans blesser aucun amour-propre, aucune nationalité. Une disposition claire et précise, revêtue de la sanction royale, arrêta que l'idiôme magyar serait désormais adopté dans tous les actes civils, administratifs et ecclésiastiques, *en dedans* des limites du royaume [1], et que la diète ferait même usage de cette langue dans ses adresses au roi. Cette loi n'était exécutoire ni pour la Slavonie ni pour la Croatie; seulement, on y ajouta que le roi prendrait des mesures convenables pour propager l'étude du magyar dans les frontières militaires. C'est ainsi que le latin était graduellement exclu des affaires politiques du pays, et remplacé par l'idiôme du peuple prédominant dans la Hongrie proprement dite. L'Autriche ne voyait cette transformation que d'un œil jaloux : elle approuva l'abolition d'une langue morte, mais avec un vif regret que ce ne fût point au profit de l'allemand, organe de la bureaucratie viennoise. Nous verrons bientôt à quels moyens odieux elle eut recours pour regagner le terrain perdu.

Tandis que les diètes magyares soutenaient les luttes dont nous avons donné une rapide esquisse, les intérêts nationaux étaient défendus en Transylvanie avec plus de courage peut-être qu'en Hongrie, mais avec moins de succès. Les États de cette principauté n'avaient pas été convoqués depuis 1811, bien qu'aux termes de la constitution le souverain fût tenu de les réunir tous les ans. Enfin, la diète transylvaine reprit ses pouvoirs en 1834, pour

[1] 1840-42 Törvény czikkek (*Articles de lois de* 1840); Posonie, 1841, p. 17.

se voir bientôt dissoute à cause de la ferme attitude prise par le parti libéral. En 1837, elle fut transférée de Kolosvár à Cibine (Hermanstadt), peuplée presque tout entière d'Allemands. Le cabinet impérial espérait que l'opinion de cette pacifique cité, naturellement disposée en faveur du germanisme, exercerait sur les États une influence salutaire. Mais les patriotes magyars, se groupant autour de leurs représentants, firent partager à la population leur enthousiasme, et imposèrent à la cour le devoir de rétablir le gouvernement légitime de la principauté, qu'on avait confisqué au profit d'un archiduc. Cette diète et les deux suivantes ne furent pour les Transylvains que des tribunes défensives, dont ils se servaient pour déloger pas à pas l'usurpation de ses derniers retranchements.

En regard de ces agitations politiques, et grâce à l'impulsion donnée par Szechényi, des améliorations sensibles se manifestèrent dans toutes les branches de la vie nationale. De nouvelles entreprises commerciales, telles que la navigation à vapeur de la Tibisse, la construction des chemins de fer, fournirent un plus grand essor à l'industrie, à l'agriculture. La soumission de la noblesse aux dernières lois du commerce, la valeur garantie des lettres de change signées par les gentilshommes, donnèrent de plus larges bases à la confiance et la raffermirent; résultat favorable à l'intérêt général, mais bien souvent préjudiciable et fatal à ces derniers; car bientôt, criblés de dettes, ils durent, pour faire des emprunts, recourir à des financiers rapaces qui affluèrent tout à coup des autres provinces de l'empire. Faute d'une banque nationale, à l'érection de laquelle l'Autriche s'opposa constamment, les propriétaires fonciers se virent exposés à la dévorante cupidité des agioteurs, qui, sous l'égide de lois sévères, les spoliaient sans pitié. On gémit sur ces abus momentanément inévitables; mais on dut se résigner en silence, en attendant les institutions de crédit. Le progrès intellectuel ne resta pas en arrière de cet élan universel vers le bien-être. La publication d'ouvrages magyars, enlevés avec une rapidité merveilleuse, encouragèrent les auteurs à multiplier leurs essais, et une foule de jeunes gens s'élança pleine d'ardeur dans l'arène littéraire. Le théâtre national s'enrichit de productions recommandables qui rappellent les fastes nationaux, aux applaudissements frénétiques d'une jeunesse exaltée; et ces solennités littéraires prirent un caractère d'autant plus civilisateur, que le beau sexe, rompant avec les habitudes du gynécée oriental, venait les orner de sa présence et leur donner un cachet de sentiment et d'exquise délicatesse. Tout enfin marchait vers un état de choses rassurant, et digne du passé glorieux et initiateur de la race magyare.

C'est au milieu de cette grande crise, si propice à la restauration de la nationalité, que l'ancien ablégat de la diète déploya les magnificences de son génie, et conquit un rang illustre dans l'histoire de la presse hongroise. Louis Kossuth, livré à des études sérieuses, habitait à Pest une maison de modeste apparence, lorsque l'imprimeur Landerer ayant obtenu, à force d'instances, la permission de publier un journal, vint un jour lui en proposer la rédaction en chef. Landerer, esprit commercial avant tout, n'ignorait pas les avantages que le seul nom de Kossuth pouvait procurer à son entreprise; de son côté, l'ancien

rédacteur du journal-manuscrit brûlait d'envie d'avoir la direction de ce nouvel organe autorisé par le gouvernement, qui lui offrait les moyens d'étaler l'immense richesse et l'éclat de sa puissance intellectuelle, comme écrivain politique et agitateur. Force fut à Landerer d'accepter les conditions du publiciste, surtout en ce qui regardait l'esprit et l'indépendance du journal; l'imprimeur se montra d'autant plus disposé à faire des concessions qu'il supposait ne point retrouver dans l'ancien détenu cette verve indomptable et fougueuse qui l'avait une fois précipité dans les cachots.

Cependant Kossuth, prudent et circonspect au commencement, ne dressa ses grandes batteries que lorsque l'usage eut consacré cette concession tout accidentelle; mais alors on le vit plus grand, plus terrible que jamais. A aucune époque le sentiment public n'avait eu d'interprète plus redoutable, plus palpitant de vérité que le rédacteur du *Pesti hirlap* (journal de Pest). Jamais lutteur ne fut mieux doué par la nature, et jamais plus heureuses circonstances ne s'étaient réunies pour jeter dans la lice un caractère irascible, quoique maître de lui-même. Kossuth savait employer les ressources de la colère et en éviter les imprudences. De l'habileté dans l'audace, l'à-propos du courage, une âme à l'épreuve de la fortune, un esprit éblouissant, une ironie acérée, un style ciselé, fouillé comme ces manches de poignard qui sortaient des mains de Cellini, tel était le journaliste et l'agitateur Kossuth; sa vie n'est qu'une série de combats.

En présence de cette agitation gigantesque, le père des réformes, Szechényi, frémit, et voulut tenir tête à l'orage; mais l'impulsion donnée était plus forte que lui, et ses paroles n'eurent pas d'écho.

Puissants de la terre, ne touchez pas à l'homme de génie! prenez garde qu'une de vos injustices ne l'atteigne; car de sa seule indignation peuvent jaillir les causes de votre chute. On reconnaît un homme d'élite à ce trait particulier, qu'il généralise ce qui l'intéresse, et entraîne des peuples entiers dans la sphère de son action. Comparaît-il devant un juge? aussitôt il élargit l'enceinte du prétoire; il prend toute une nation à témoin, et pour auditoire l'humanité, et, dans ce royaume où il n'existait encore qu'un maître et des sujets, c'est lui, l'accusé, qui devient à son tour l'accusateur?

Kossuth avait quarante ans à cette époque; il s'était uni en mariage avec Thérèse Meszlényi, fille d'un noble magyar de Györ. L'emprisonnement avait brisé son corps débile; mais sa figure pâle, douce et expressive, appelait toutes les sympathies. Il était un vrai type de la belle race slave des montagnes Slovaques. Ses cheveux châtains ne couvraient pas entièrement le haut de sa tête; son visage ovale et encadré d'un magnifique collier de barbe brune était mâle et mélancolique. La largeur de son front, la beauté proverbiale de ses grands yeux bleus, arqués de sourcils bruns nettement dessinés et qu'il tenait souvent fixés au ciel, donnaient à sa physionomie quelque chose d'inspiré et de prophétique. Son nez effilé, pur dans ses lignes droites, annonçait la hardiesse, tandis que sa bouche, petite, bien formée, couverte d'une belle moustache, et son menton gracieusement arrondi, trahissaient les secrètes douceurs d'une âme sensible et aimante. Bien que faiblement doté sous le rapport de la puissance

musculaire, il avait des formes agréables, et ses mains étaient d'une beauté rare chez un homme. En outre, le maintien de Kossuth était solennel, sa conversation cadencée comme le mètre d'une poésie tantôt onctueuse et méditative, tantôt vibrante de lyrisme et de fureur patriotique; sa voix douce, sonore, pure dans ses intonations, pénétrait les âmes d'un attrait inconnu, et il suffisai de l'entendre une fois pour céder à sa puissante fascination.

L'Autriche menacée dans sa position, et n'ayant d'autres auxiliaires que la perfidie et la trahison, ne put que se tourner encore vers ce nouvéau pays samnite, la Croatie, qui avait déjà prêté les mains avec tant d'empressement à l'usurpation des Habsbourg. Cependant elle n'osa pas, dans cette circonstance, réclamer l'assistance franche et directe des Croates. Le temps des guerres pour les rois était passé; celui du choc des races va commencer, et, de nos jours, deux grands faits appellent surtout l'attention de l'écrivain : d'un côté, les qualités brillantes, l'essor juvénile des peuples qui travaillent à se régénérer par le développement de l'esprit de race; de l'autre, les efforts constants et profondément combinés de la Russie, pour faire tourner à son profit cette pensée d'origine toute libérale. Discipliner politiquement tous les Slaves d'Orient, de telle sorte qu'ils subissent un jour la fascination de l'ascendant moscovite, c'est la mission des czars depuis Pierre le Grand jusqu'à Nicolas; tomber ignominieusement dans un piége dressé par un habile rival, et se faire aider par lui dans son ignoble suicide, c'est le misérable rôle du gouvernement de Vienne. Et cependant cette guerre impie, qui va labourer le sol oriental, n'a d'autre principe que cette tendance à l'*unitarisme* des langues, d'abord éclose en Allemagne, puis exploitée par les Slaves sous le nom de *panslavisme*. A la faveur de cette liberté que le génie hongrois laisse à tous les habitants du pays, sans distinction d'origine, c'est en Hongrie que le panslavisme eut ses premiers adeptes.

C'est Paul Joseph Shafarick, né à Kobeljarovo, dans la haute Hongrie, qui, en 1826, dans son *Histoire de la langue et de la littérature slave*, posa les premiers principes du *slavisme universel*, dit *panslavisme*, ou fusion de toutes les tribus slaves. Cette pensée nouvelle de réorganisation d'une famille nombreuse trouva, l'année suivante, dans un slave hongrois, Jean Kollár, un fervent apôtre et un fougueux propagateur. Dans son poëme héroïque, *Slavy Dcéra* (la Pucelle slave), Kollár, poëte dont l'enthousiasme franchit les limites de l'extravagance à force de délire, lance un défi aux Magyars, aux Allemands, aux Osmanlis, et même (qui le croirait?) aux Français; il leur dit que « le costume, les mœurs et les chants d'un peuple régneront un jour *sur les bords de l'Elbe et sur les bords de la Seine.* » Quel heureux avenir promis à l'Europe libre par la cruauté slave brûlant l'encens de la servilité aux pieds de son héroïne, dont le nom véritable est la vengeance! Car chaque page, chaque mot de l'ouvrage de Kollár semble aspirer après les représailles d'une haine longtemps comprimée, appelant le jour où les peuples européens deviendront la proie du colosse russe. Qui pourrait dès lors reprocher aux Magyars d'avoir à leur tour, et pour ainsi dire simultanément, aspiré à la consolidation de leur langue?

L'honneur de la politique de bascule mettant les populations aux prises sous le prétexte d'intérêts qu'elle ne satisfera jamais, revient aux hommes d'état de l'Autriche. Afin de contrarier les progrès politiques des Magyars, ils saisirent cet odieux moyen d'équilibre que leur offraient les dispositions jalouses et la haine invétérée des Croates. Au grand journaliste hongrois, ils en opposèrent un autre moins capable, mais plus roué, plus intrigant, Ludjevit Gay, qui fit litière de ses talents à la cause de l'anarchie patronée par la cour. En 1835, il fonda le *Novine Horvatzke*, journal de Croatie, dont le titre s'effaça bientôt devant celui de *Illirske narodne Novine*, journal national de l'Illyrie : métamorphose qui fit sourire tous les hommes intelligents. D'où venait ce mot : *Illyrien?* Personne ne le savait; Gay l'ignorait lui-même sans doute (car les anciens Illyriens étaient d'origine gréco-celtique, en dépit des suppositions hasardées par les auteur sslaves), ou bien il cachait sous cette devise usurpée l'impuissance d'un parti sans cœur et sans conscience. Dès ce moment les germes des discordes civiles avaient été jetés : nous verrons dans la suite quels en furent les fruits.

Sûre de cet appui, l'Autriche continua d'exploiter le perfide système du jésuitisme. Son gouvernement affecta de se ranger tout d'abord aux idées de l'opposition, pour déserter ensuite au milieu du combat. Mais ce système eut le sort des précédents; nous nous trompons, il dura moins encore. Les Chambres affluèrent, malgré la double intrigue austro-croate, de notabilités parlementaires appartenant toutes à l'opposition; une seule place, celle de Deák, à l'élection duquel les conservateurs avaient fait couler le sang, restait inoccupée : elle fut longtemps vide, et personne n'osait substituer l'homme qui ne pouvait être substitué que par lui-même. A défaut de Deák, la cause nationale fut défendue, dans la Chambre des députés, par Klauzál, Szentkirályi, Szemere, Beothi, Bezerédi; à la table des magnats, on distinguait les comtes Étienne Szechényi, Louis Batthyányi, Ladislas Teleki, le baron Eotveos, et d'autres membres de l'aristocratie, remarquables par leurs talents, leur fortune et leur patriotisme désintéressé. Brillant assemblage de toutes les sommités intellectuelles, nobles coryphées de la période progressive, à laquelle ils apportaient un concours d'autant plus efficace, que leurs noms étaient déjà consacrés par la gloire dans les souvenirs du peuple!

L'institution définitive du magyar comme langue diplomatique du royaume tint encore le premier rang dans les débats. On se rappelle avec quelle prudence, quel tact exquis les assemblées précédentes avaient traité cette question délicate. L'assemblée actuelle apporta la même réserve, la même circonspection; mais les Croates, excités par l'Autriche, et impatients de renverser les autres nationalités pour fonder sur leurs ruines la Slavie universelle, se mirent en mesure de rendre vaines les intentions pacifiques de l'opposition. Rien ne fut négligé : cabales, mensonges, sourdes menées, apostasies qui se croisaient et s'entre-choquaient dans tous les sens, à tel point qu'il fallut toute l'éloquence sympathique de Gabriel Klauzál, chef de l'opposition à la Chambre des députés en l'absence de Deák, pour sauver du naufrage parlementaire quelques débris de l'œuvre constituante. La loi votée dans cette circon-

stance renferma les clauses suivantes : « La langue diplomatique de la diète sera, dès ce jour, exclusivement le magyar. Il est cependant permis à ceux des députés *des provinces annexes* qui ne parlent pas cet idiôme, de se servir du latin pendant six années consécutives. Tous les actes publics, émanant du roi ou des tribunaux, seront rédigés en cette langue. Les tribunaux et les administrations supérieures des *pays annexes* adresseront leurs actes en magyar aux tribunaux hongrois, qui leur répondront en latin. Enfin, la langue magyare sera enseignée dans toutes les écoles des provinces dépendantes, et sera seule admise dans celles de l'intérieur des frontières (*határain belül*) de la Hongrie proprement dite[1]. » Telles sont les lois que les Croates qualifièrent de lois barbares, oppressives, révoltantes. Mais, ô Dieu ! que de prétextes, que de sophismes l'esprit inventif des hommes vendus ne sait-il pas formuler pour réveiller des préjugés et allumer d'aveugles passions ! Ces lois ne portaient réellement aucune atteinte à l'administration intérieure de la Croatie, regardée comme un privilége inviolable de cette province ; elles ne tendaient qu'à vulgariser le magyar dans les écoles des pays annexes, où les idiômes slave et latin restaient encore les seules langues adoptées dans l'enseignement public. Était-ce donc une si grande exigence de la part d'un peuple qui avait pour lui la suprématie intellectuelle et guerrière, et qui comptait la Croatie et la Slavie au nombre de ses dépendances? Quant aux rapports entre les tribunaux des deux pays, les Magyars réclamèrent que les actes fussent rédigés en langue hongroise; mais, par un noble sentiment de réciprocité, n'offrirent-ils pas de répondre en latin, même en slave, si on l'eût voulu alors?

Vint ensuite une question grave à discuter. Les mariages mixtes avaient été refusés, depuis la diète précédente, par les prêtres catholiques; la diète déclara qu'ils seraient validés du moment qu'ils auraient la sanction d'un ministre protestant. Les fonctions publiques, jusque-là le partage exclusif des nobles, furent déclarées accessibles à tout le monde. L'article 4 des lois continua l'affranchissement des paysans. La question de l'impôt à établir sur la noblesse fournit au comte Szechényi l'occasion de remplir son devoir d'une manière assez originale. Il parut le 28 octobre 1844 à la Chambre des magnats, vêtu d'un costume magnifique et la poitrine couverte de tous les ordres dont il était décoré. « Il y a trente ans et onze jours, dit-il, que je fus envoyé au camp du maréchal Blücher. J'y arrive à la pointe du jour : je trouve à l'entrée de la tente un soldat occupé, devant un miroir, à poudrer ses cheveux ; je m'étonne, je passe, et je trouve un page qui, lui aussi, se livrait à la même occupation. J'entre enfin chez le vieux guerrier : je le trouve comme les autres rangeant et poudrant sa chevelure. — Mon général, lui dis-je, j'aurais cru que l'on n'usait ici que de la poudre à canon, mais je vois que l'on se sert aussi de poudre à cheveux. — Nous espérons, répondit-il, célébrer aujourd'hui une fête, voilà pourquoi nous préparons pour la bataille notre plus belle tenue. — En effet, ce jour-là les Prussiens portèrent jusqu'à Leipsick leurs armes victorieuses. Il y a des

[1] 1848, Torvényczikkek (*Articles de lois de* 1840); Pesten, 1846.

gens qui s'étonnent que je me montre aujourd'hui en habits de fête; il y en a qui, pour cette raison, me regardent comme un homme bizarre, et j'avoue à ces derniers que je n'aime pas, surtout en Hongrie, marcher sur les routes battues. D'autres prennent leurs habits de parade aux jours de gala, de procession ou d'audience; moi, je les prends quand je vois la nation à la veille de célébrer sa plus belle solennité. » L'orateur fut interrompu par une triple salve d'*Éljen!* vive Szechényi! Malheureusement, cet impromptu, charmant dans sa conception, ne put ébranler complétement la ténacité des conservateurs, surnommés Pecsovics, du nom d'un de leurs héros. Les députés avaient proposé une loi en vertu de laquelle la noblesse devrait payer en impôts, dans l'espace de quatre ans, dix millions de florins : les magnats, repoussant cette mesure transitoire, réduisirent la somme à quatre millions; et les députés, à qui il répugnait d'accepter cette concession dérisoire, retirèrent leur motion. Mais en attendant que la loi forçât le gentilhomme à payer l'impôt, beaucoup de nobles, afin de rejeter la honte du dernier vote sur les monopoliseurs, résolurent de se faire inscrire individuellement sur la liste des contribuables. Étienne Bezerédi, dont le cœur avait toujours été le refuge des pauvres, était à leur tête. Honneur à la mémoire de ce généreux patricien! Deux autres propositions, l'une tendant à abolir *l'activité*, c'est-à-dire le droit féodal accordé à tous les membres d'une famille noble de racheter, longtemps après la vente, et au même prix, les immeubles aliénés; l'autre, destinée à supprimer sans retour les corvées, ne furent pas accueillies plus favorablement par les conservateurs; et cependant l'immobilisation de leurs propriétés les exposait à la merci des usuriers! Mais l'Autriche était opposée à la mesure, et ils lui vinrent en aide, dans cette entrave apportée au développement de la grandeur de la nation magyare. Pareil échec réduisit à néant les propositions relatives à la généralisation d'un jury national, à l'abolition de la peine capitale, à la fondation d'une banque d'État, à l'établissement d'un système de douanes plus équitable entre l'Autriche et la Hongrie (*Voir* Variétés : Commerce et industrie de la Hongrie). Ce dernier acte acheva d'indisposer les États. Maurice Szentkirályi prit sur lui de formuler les plaintes de la nation contre un tarif douanier qui la ruinait, et l'Autriche ne s'aperçut de la faute qu'elle avait commise en s'opposant aux réformes, que lorsque, sur la proposition de Szentkirályi, la chambre l'eut frappée d'un vote de non-confiance.

Sur ces entrefaites, Kossuth, brouillé avec son éditeur, perdit la puissante voix de son journal; il transporta toute son activité sur les projets d'amélioration matérielle du pays; et c'est au milieu de ces occupations que le trouva la convocation de la diète pour le 14 novembre 1847. Dans le vaste comitat de Pest, foyer de la puissance intellectuelle, les noms de Szentkirályi et Kossuth brillèrent au premier rang sur les listes de candidats. Le premier n'éprouvait aucun obstacle; les conservateurs eux-mêmes l'appuyaient, non par sympathie, mais par système, et pour mieux écraser son collègue. Haï et craint par la cour de Vienne pour son magnifique talent et l'énergie de ses attaques, le tribun populaire eut à subir le choc de tous les éléments qu'il avait si souvent froissés, et qui alors conspirèrent contre son triomphe. Intrigues,

zèle actif des fonctionnaires placés sous sa main, argent versé à flots pour gagner des voix à ses créatures, rien ne fut négligé par le gouvernement. Mais le parti libéral s'était mis en garde contre toute surprise : car il ne s'agissait pas seulement de l'élection d'un citoyen qui avait rendu au pays de grands services, mais d'une victoire à remporter sur l'arbitraire, et qui avait son symbole dans l'athlète le plus radical de la liberté. Le comte Louis Batthyányi, quoique opposé de vues à Kossuth sous plusieurs rapports, concourut à l'élection de son ami avec la toute-puissante autorité de son nom et de sa fortune. Les hommes ne furent pas les seuls à s'en mêler; et ce fut un spectacle piquant, et digne de figurer dans les fastes du beau sexe magyar, que de voir avec quel zèle fervent de nobles et grandes dames se transformèrent en solliciteuses pour déterminer le succès de l'homme du peuple. Les comtesses Károlyi, Batthyányi, la baronne Csekonics, étaient partout, dans les salons, dans les réunions publiques, rivalisant de zèle, entraînant, disciplinant les masses par la triple fascination de la beauté, de la grâce et du patriotisme : le parti de la cour fut vaincu.

L'ouverture de l'assemblée à Posonie eut le caractère imposant d'une fête nationale : le roi, la reine, presque tous les membres de la famille royale y assistèrent. On y voyait l'héritier présomptif l'archiduc François, Charles son fils, les archiducs François-Joseph, Albert-Charles, Ferdinand et Léopold. Chacun des membres de la maison impériale répondit en langue magyare aux félicitations qui leur furent adressées; ce fut un sujet de joie pour la nation.

La reine seule, sœur du feu roi de Sardaigne, Charles-Albert, fit usage du latin. François-Charles, digne élève des jésuites et mari de l'archiduchesse Sophie, aussi fameuse par ses aventures que par ses intrigues politiques, répondit en ces termes à la députation : « Soyez convaincus, Messieurs, que la prédilection entretenue par mon père envers les Magyars (prédilection qui s'est accrue depuis que mon fils, François-Joseph, a été témoin, dans son dernier voyage en Hongrie, de l'attachement touchant de la nation hongroise[1]) se perpétue dans mon cœur, et que je ne désire rien plus que la prospérité du pays[2]... »

Ces belles protestations de la famille impériale avaient leur portée : l'attitude fière de la nation commençait à lui inspirer des craintes pour l'avenir, et il y avait l'intérêt du moment à ménager. L'archiduc-palatin Joseph venait de mourir, au regret des Hongrois, dont il avait mérité l'estime par une sage médiation et un respect sincère pour les institutions nationales. Il fallait remplir ce poste important, et la cour désirait vivement qu'il échût à un de ses membres. L'archiduc Étienne, gouverneur de Bohême, où il devait faire ses études administratives, entouré des créatures du grand diplomate Metternich, eut la gloire de se voir élu, d'une voix unanime, palatin de Hongrie, dès le com-

[1] L'archiduc François-Joseph, actuellement empereur d'Autriche, avait parcouru la Hongrie quelques mois auparavant en compagnie du futur palatin.

[2] 1847. Országgyűlés naplója (*Journal officiel de la diète hongroise de* 1847); Posonie, 1848, p. 3.

mencement de la diète. Les services de son père, sa jeunesse, ses talents, l'avaient rendu populaire. Il accepta cette dignité en ajoutant ces paroles d'une haute portée : « Et maintenant je renouvelle la promesse solennelle que l'unique mission de ma vie sera de mériter, en honnête homme, la confiance dont la nation m'a investi avec la sanction de l'autorité royale[1]. »

Après l'élection, vint la discussion de l'adresse au trône. Le parti conservateur et les députés de Croatie, Slavonie et Fiume voulurent s'en tenir à la banalité des compliments officiels. L'opposition, au contraire, indignée d'une nouvelle mesure du chancelier qui annihilait l'indépendance municipale des comitats, en substituant aux comtes suprêmes réguliers des administrateurs (Kreishauptman) placés sous la dépendance directe de la cour, et voulant en outre réparer les échecs de la dernière assemblée, avait hâte d'exposer tous les griefs du peuple dans l'adresse d'ouverture qu'on ne pouvait soustraire aux yeux de l'empereur-roi. Elle fut adoptée dans cet esprit par la seconde Chambre ; mais les magnats refusèrent d'y apposer leurs signatures. Alors les députés prirent la résolution significative de déposer dans les archives de la diète l'acte rédigé et de laisser sans réponse le discours de la couronne. C'étaient les premières lueurs des éclairs précurseurs d'une tempête qui ne devait pas longtemps se faire attendre.

Cette déclaration d'hostilités était en grande partie l'œuvre de Kossuth.

Nous avons caractérisé cette figure remarquable en tant que journaliste : qu'il nous soit permis de parler de ses qualités parlementaires. A peine entré dans la lice, l'ancien rédacteur du *Pesti-Hirlap* avait dépassé toutes les espérances, fait taire toutes les rivalités. Il conquit rapidement une telle influence par l'à-propos de ses motions, la sagesse de ses amendements et la supériorité de sa polémique nerveuse, rapide, étincelante de mots heureux et de mouvements oratoires, qu'il entraîna le suffrage de toute l'opposition, souvent même d'un grand nombre de conservateurs. Kossuth, d'ailleurs, développait dans ses discours, avec une justesse de vues et une clarté merveilleuse, toutes les réformes, parfois trop précipitées, qu'il croyait nécessaires à la Hongrie.

En vain Szechényi qui, malgré sa qualité de magnat, avait accepté sa nomination de député du comitat de Mosony, prétendit lutter contre cette parole magique ; en vain déclara-t-il, dans la séance du 1er décembre, que « lui aussi il désirait aussi vivement que tout autre les progrès du peuple hongrois, mais seulement sur les bases de la constitution et de la nationalité », qu'il croyait sérieusement compromises ; rien ne put résister au courant magnétique répandu autour de l'orateur. Entre les deux chefs de parti qui représentaient les idées modernes en Hongrie, et les hommes qui s'agitaient autour d'eux, les disciples de Szechényi remplissaient les académies et les salons ; ceux de Kossuth rêvaient un meilleur avenir, se passionnaient dans les rangs inférieurs de la société, lui communiquant à la fois l'élan de leurs impatientes colères et la chaleur de leur enthousiasme patriotique. L'un fut l'avocat heureux et élé-

[1] 1847. Országgyűlés naplója (*Journal officiel de la diète hongroise de* 1847) ; Posonie, 1848, p. 8.

gant de l'aristocratie, sans mentir au progrès; l'autre, le consolateur secret de la démocratie active, qui le chérissait comme son plus digne champion.

La question de la langue diplomatique, cette pierre d'achoppement des diètes, prit, grâce aux dissidences fomentées à dessein par le cabinet de Vienne, un caractère plus hostile, plus insidieux, du côté des représentants de l'antimagyarisme; leurs attaques furent si furibondes, si fanatiques, si entachées de perfidie et de mauvaise foi, qu'il devait en jaillir tôt ou tard une affreuse catastrophe. C'était un véritable siége de Troie que les députés croates et esclavons, ceux du littoral hongrois, soutenus principalement par Metelle Osegovics, un des plus actifs parmi les premiers, reprenaient avec plus de fureur que jamais. Antoine Josipovics, comte de Turopolie, et par conséquent Croate lui-même, signala dans des termes pleins d'âpreté les conséquences funestes de l'égarement où se laissaient entraîner ses compatriotes: « Il est douloureux, s'écria-t-il, que la Croatie ne soit pas légalement représentée dans ce moment (on avait expulsé les Magyars-Croates de la salle des élections à Zagabrie); car sans cela on expliquerait qu'il y a deux partis en Croatie: le parti constitutionnel magyar-croate, et celui du gouvernement appelé illyrien-conservateur. Ce dernier se vante de vouloir soutenir la nationalité distincte du peuple; mais cette nationalité n'est pas celle des Croates, car il travaille contre elle, contre la Croatie constitutionnelle [1]. » Malgré leurs intrigues, force fut aux députés croates de céder à la majorité des deux Chambres, et on soumit à la sanction royale les lois suivantes. C'est un devoir de les citer textuellement, puisqu'elles ont été, sinon le motif réel, du moins la cause accidentelle des commotions qui ont désolé plus tard la Hongrie. En voici la traduction littérale: « 1° Les États du royaume, profondément reconnaissants de la condescendance avec laquelle les membres de la famille régnante cherchent à se rendre familiers avec la langue magyare, en prennent acte dans les lois, comme signes certains de garantie; 2° Dans toutes les branches de l'administration civile et ecclésiastique, nulle autre langue ne sera désormais admise que le magyar; tout document conçu dans un autre idiôme reste et demeure sans caractère légal; 3° Dans les écoles scientifiques, la langue d'enseignement sera l'idiôme national; quant aux écoles élémentaires, les tribunaux de localité prendront telles mesures qu'ils jugeront convenables, selon les circonstances, en conservant l'enseignement secondaire du magyar; 4° La capitainerie, les tribunaux et les employés du littoral hongrois se serviront de la langue magyare lorsqu'ils se mettront en communication avec les autorités du royaume de Hongrie; il leur est cependant permis de continuer l'emploi de l'italien dans leur administration intérieure, pour le libre exercice des droits municipaux, l'article 3 de ces lois n'ayant aucune force en ce qui concerne le littoral; 5° Les comitats slaves Possega, Verӧcze et Szerém, et les villes libres de leur dépendance, pourront encore employer le latin pour leurs propres affaires, pendant l'espace de six ans, à partir de la clôture de cette diète; 6° Les monnaies du royaume et les sceaux auront l'exergue

[1] 1847. Urüzággyslés Oaploja (*Journal officiel de la diète hongroise de 1847*); Posonie 1848, p. 8.

magyare, et les navires du littoral hongrois porteront le drapeau tricolore national; 7° Les annexes (Croatie) auront le droit de faire usage de la langue latine dans le plein exercice de leurs libertés municipales, mais elles seront obligées d'employer le magyar dans leurs relations avec les autorités hongroises; 8° Le troisième article concernant l'instruction publique ne sera pas applicable aux pays annexes, mais l'enseignement du magyar sera obligatoire dans toutes les écoles [1]. »

Derrière la multitude des nationalités qui devaient bientôt après se combattre au profit de l'absolutisme, les Magyars se montraient-ils exagérés dans leurs demandes? Leurs exigences allaient-elles au delà de ce que réclame l'impérieuse nécessité de l'unité politique? Nullement. La diète magyare voulait se mettre, hélas! un peu tard, dans les mêmes conditions où le gouvernement central de France s'était mis vis-à-vis des populations basques et bretonnes, pendant cette période de fusion qui commence à l'édit de Villers-Cotterets et se termine en 1793. On sait qu'avant cette dernière époque, le français n'était parlé que dans les départements de l'intérieur; dans le reste du royaume on ne se servait que de patois ou de jargons plus ou moins éloignés de la langue nationale. Les Magyars avaient encore sous les yeux l'exemple de l'Angleterre, de l'Espagne, des États-Unis d'Amérique, où, malgré le mélange hétérogène d'habitants accourus de tous les points du globe, la langue diplomatique n'est autre que celle de la race conquérante, de celle qui par son intelligence et par son énergie à défendre la liberté a su donner des preuves de sa suprématie. D'ailleurs, si les droits d'égalité n'étaient pas complétement établis en Hongrie, c'est qu'il y avait des paysans magyars, aussi bien que des paysans valaques et slaves, qui gémissaient sous l'étreinte de lois iniques que l'Autriche seule s'efforçait d'éterniser. Les membres réellement sérieux de l'assemblée étaient tellement convaincus de la puissance de communauté historique, basée sur l'autorité des traditions séculaires, qui reliait politiquement les autres races à la destinée de la Hongrie, que Louis Batthyányi, chef de l'opposition à la haute Chambre, devait proclamer hautement ce principe à la séance du 3 février 1848: « La grandeur d'une nation ne se fonde pas sur la langue, mais sur les affinités de la liberté, et c'est pour cela que je vote de substituer dans les pays annexes la langue croate au latin [2]. » Chose étrange! c'est un Magyar qui prêtait les mains à la propagation de la langue slave, instrument parricide d'une population poussée par le fanatisme hors de la bonne voie, tant l'autorité des principes est puissante chez les hommes qu'inspire le souffle de la justice et de la liberté!

Revenons aux travaux du corps législatif de Posonie, qu'un grand événement allait bientôt arracher à son rôle pacifique. La question de l'impôt à établir sur la noblesse, qui ferait disparaître à jamais le servage du peuple, était de nouveau l'objet des délibérations de la diète, quand, le 1er mars, on reçut à Vienne la première dépêche annonçant le triomphe du peuple parisien. Toute la Hongrie tressaillit à cette nouvelle, comme un malade surexcité

[1] *Pesti-Hirlap* (Journal de Pest), 27 janvier 1848.
[2] *Pesti-Hirlap*, 8 février 1848.

par un galvanisme soudain; des milliers de cœurs s'ouvrirent aux pensées d'espoir et d'indépendance. Kossuth, l'esprit divinateur par excellence, comprit à l'instant même la portée grandiose de cette révolution. Il s'éleva comme d'un bond à cette hauteur d'où le génie, embrassant l'ensemble des choses humaines, découvre le lien merveilleux qui les unit, et sonde du même regard les mystères du passé et ceux de l'avenir. Jamais parole d'homme n'avait été plus palpitante de convictions, d'aspirations sublimes et d'enthousiasme. Une question financière était à l'ordre du jour; l'orateur trouva moyen de la combiner avec la situation que faisaient à la Hongrie les derniers événements. Nous craindrions d'affaiblir son discours vigoureux, ou plutôt sa magnifique improvisation, en la résumant. Il est des tableaux qu'on ne peut copier, des splendeurs qu'on ne reflète pas. C'était le 3 mars; Kossuth demande la parole au milieu d'une attente solennelle : « J'accepte, dit-il, avec reconnaissance, la motion (financière) du député de Györ; mais les circonstances exceptionnelles nous imposent le devoir de passer outre cette question secondaire, et je prie les États d'élever leur politique à la hauteur que réclament l'immense responsabilité du moment et les événements qui viennent de s'accomplir. Partant de ce point de vue, je ne veux pas entrer dans les détails de la banque de Vienne, certain que les craintes manifestées au sujet de la valeur des billets de banque, jointes à la simple motion du député de Györ, sont plus que suffisantes pour que le gouvernement s'efforce à l'instant même de dissiper la méfiance qu'on pourrait concevoir de la situation d'un établissement qui implique tous les intérêts du peuple. » Ici l'orateur demande la publication du bilan de la banque autrichienne, qui avait inondé la Hongrie de ses billets, puis il poursuit : « Un autre motif qui me force d'analyser notre système de finances, c'est que la banque n'est pas hors de péril, si le gouvernement continue de suivre obstinément la même ligne de conduite qui, tout en augmentant l'énorme déficit de ses finances, le forcerait, par le maintien de l'ancienne routine gouvernementale, à faire de plus grands sacrifices, ce qui doit amener infailliblement une autre banqueroute.

« Si au contraire il change de politique, nous pouvons être parfaitement tranquilles en ce qui concerne la banque, et c'est pour ce motif que je désire appeler l'attention des États sur des questions destinées, pourvu qu'on leur donne la solution désirable, à détourner un danger imminent. Tout le monde connaît la puissante influence que l'Autriche exerce en Hongrie par son système financier, et on ne s'arrêtera sans doute pas devant la publication des comptes-rendus de la banque de Vienne que nous exigeons; car ce n'est là qu'un détail de l'ensemble. Nous avons à demander compte des revenus (exercice) de notre pays, de leur emploi constitutionnel; à obtenir, en un mot, *un ministère de finances magyar et indépendant*, puisque, sans cela, le pouvoir étranger précipitera tôt ou tard nos intérêts monétaires dans une confusion inextricable.

« Quant aux moyens appelés à sauver le crédit de l'état, il est d'une absolue nécessité d'examiner les rapports existants entre la Hongrie et l'empire d'Autriche, par suite de la pragmatique-sanction.

« J'ai déjà énoncé ma conviction tendant à prouver que l'avenir constitutionnel de notre patrie n'est pas assuré tant que le roi ne sera pas entouré partout dans ses États de formes constitutionnelles ; il est évident que notre forme de gouvernement étant en opposition directe avec le système monarchique pratiqué dans les autres provinces, notre position sera toujours un point de mire à de continuelles attaques, à des menées inconstitutionnelles. J'ai dit et je répète encore, que partout où nos intérêts se rencontrent avec ceux de la monarchie, ils peuvent s'équilibrer, en prenant pour base le constitutionalisme commun, sans porter préjudice à notre indépendance. Mais j'ai jeté un regard plein de tristesse sur l'origine et le développement de ce système bureaucratique de Vienne, qui élève les constructions de sa puissance énervée sur les ruines de la liberté de nos voisins, et j'ai dit que celui de la maison régnante qui aura la hardiesse de substituer une nouvelle organisation constitutionnelle à l'ancien mécanisme gouvernemental, sera le second fondateur de la dynastie des Habsbourg.

« Depuis, des trônes soutenus par de grands hommes d'état se sont écroulés, et les peuples sont rentrés dans le plein droit de leur liberté qu'ils osaient à peine considérer comme un rêve il y a quelques jours. Nous, au contraire, nous roulons depuis trois mois la pierre de Sisyphe, et je vois, le cœur navré, l'éparpillement de tant de nobles forces, de tant de talents dévoués, qui s'épuisent dans des travaux sans issue.

« Oui, messieurs, c'est la vapeur suffocante des voûtes de plomb du cabinet de Vienne, qui offusque l'air de notre ciel pur, paralyse nos nerfs et abat l'activité de notre âme. Et, puisque l'expérience nous démontre que la divergence qui se combat dans le système absolutiste de la monarchie avec les tendances constitutionnelles de la nation hongroise n'est pas supprimée, que même elle ne peut être écartée sans sacrifier l'un ou l'autre de ces deux principes, mes inquiétudes sont d'autant plus grandes, que le système d'immobilité dans lequel s'empêtre le conseil aulique doit amener infailliblement la dissolution de la monarchie, et compromettre à la fois, et le sort de la dynastie, et le salut de notre patrie qui lui est inhérente, par les sacrifices et les efforts qu'on ne manquera pas de réclamer d'elle. Il ne nous est pas permis, à nous qui avons reçu la mission de protéger le présent et d'assurer l'avenir de la nation, d'attendre les yeux fermés qu'un torrent de maux vienne submerger notre pays. Prévenir le mal, voilà la vocation qui nous est échue ; et si, par malheur, nous ne profitions pas de la circonstance actuelle, Dieu, notre conscience, le monde entier, nous rendraient responsables de cette négligence.

« Pour ma part, en ma qualité de député, je ne veux pas me charger de ce fardeau. Qu'on se rappelle le temps des guerres de la révolution. Qu'avons-nous gagné à nous immiscer dans les affaires intérieures du peuple français? En 1790, la diète siégeait comme aujourd'hui ; mais elle n'étendit pas sa politique jusqu'à l'étranger. Et quel en a été le résultat? Nous avons dû racheter les fautes de nos devanciers par vingt-cinq annés de sacrifices énormes, au prix du sang versé à flots, au milieu des imprécations du peuple et de la malédiction de deux banqueroutes, etc., etc.

« Je supplie donc les États de se mettre à la hauteur des événements, en puisant des forces dans leur attachement pour la dynastie régnante et dans le sentiment de leur responsabilité. L'avenir de cette dynastie est confondu avec la parenté fraternelle des peuples divers de la monarchie, et cette fraternité n'est réalisable qu'avec le respect des nationalités, ayant pour ciment le constitutionalisme lui-même. Mon point de départ est donc celui des intérêts de la maison royale; car, Dieu merci! ils se lient intimement avec ceux de notre patrie. Je ne veux pas me restreindre à l'énumération de nos griefs; ils trouveront probablement leur solution dans les réformes fondamentales que j'ai l'intention de proposer; et si malheureusement des questions telles que celle de nos différends avec les Croates n'étaient pas vidées, je les aborderais alors avec toute la sympathie de mon âme, dussé-je rouvrir d'anciennes blessures. » L'orateur propose ici de demander au roi un gouvernement constitutionnel pour tout l'empire, et un ministère indépendant pour la Hongrie. Le projet passa dans les deux Chambres à la presque unanimité.

L'impression produite par cette superbe philippique de Kossuth fut immense : elle s'étendit par tout l'empire avec la rapidité de l'éclair.

Rien n'était plus nécessaire en effet, au milieu de ces populations dissemblables et excitées les unes contre les autres, qu'un système uniforme de lois et de principes tel que Kossuth le proposait : le sentiment national, l'unité de l'empire, l'avenir de la monarchie, ne pouvaient découler que d'une pareille forme de gouvernement. Mais le cabinet de Vienne n'en prenait nul souci, et creusait ainsi de sa propre main l'abîme où il devait tomber avec tant de honte. Une discipline machinale qui, dans l'organisation militaire, se bornait à envoyer les Magyars en Italie et les Italiens en Bohême, existait également dans l'administration civile. C'était un mécanisme administratif d'une complication sans exemple et qui fonctionnait dans un seul et unique but : conserver ce qui existe, en étouffant le libre développement de la vie publique sous le joug de mille formalités inextricables, de mille chicanes insidieuses. C'était, dans tout ce qu'il a de plus énervant, le règne de la bureaucratie, vrai fléau qui s'attache comme un vampire aux flancs des nations les plus robustes. Humble, rampante et vénale devant les hautes classes, tranchant du maître et écrasante de morgue et d'impertinence avec les classes inférieures, cette bureaucratie avide, et immobile quand elle n'était pas rétrograde, dévorait la substance de la richesse générale et de l'industrie particulière.

Quels avaient été les résultats de cette prétendue politique de stabilité? A l'intérieur, le gouvernement s'était aliéné les sympathies des peuples; l'état se trouvait obéré d'une masse de dettes toujours croissante; la prospérité matérielle n'avait fait que des progrès très-lents; les intérêts des populations avaient été complétement méconnus; enfin, l'empire se voyait à la veille d'être divisé par suite des tendances de plus en plus divergentes de ses parties. A l'extérieur, l'Autriche avait perdu en force, en influence, en considération; elle ne devait la place qu'elle occupait encore parmi les grandes nations de l'Europe qu'à ce dernier prestige que laisse le souvenir d'une ancienne puissance.

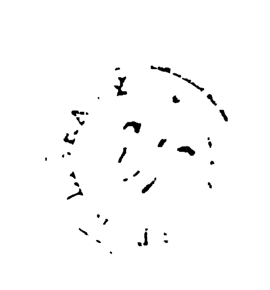
Dans un état soumis à des conditions si radicalement vicieuses, les paroles

de Kossuth devaient être accueillies comme celles d'un rédempteur. Elles touchèrent au cœur le peuple viennois, et quelques efforts lui suffirent pour que cet empire, enveloppé des langes de la décrépitude, tombât à l'instant même en dissolution.

Le 13 mars, anniversaire de la naissance de Joseph II, d'illustre mémoire, l'exécution politique de Metternich s'accomplit avec tous les honneurs et toutes les violences d'une révolution inopinée. La fièvre de Février avait gagné jusqu'à la capitale de l'*immobilisme*, et le peuple de Vienne franchit bravement les limites du vieux monde, et renversa ce système bâtard qui consistait à ne pas avancer et à ne pas laisser faire. Pendant que les Viennois déblayaient ainsi le terrain politique, pendant que Metternich fuyait précipitamment vers le sol libre de l'Angleterre pour y cacher la honte dont l'avait frappé une juste vengeance, l'assemblée de Posonie mandait une députation, composée de Kossuth, des comtes Louis Batthyányi, Étienne Szechényi et Joseph Cziráki, chargée de plaider au pied du trône la cause de la Hongrie, et de réclamer la création d'un ministère national magyar. Après le départ de ces délégués, un grand nombre de jeunes gens, appelés *jurates*, qui faisaient leur droit et assistaient les députés comme secrétaires, résolurent de voler au secours des Viennois qu'ils croyaient encore en lutte avec les soldats de l'absolutisme. Il était minuit (14 au 15 mars); un silence profond régnait dans la capitale victorieuse et heureusement délivrée de ses anciens oppresseurs, lorsqu'un bruit de fanfares bohémiennes vint réveiller en sursaut les habitants de Vienne, pendant qu'ils réparaient par le sommeil les fatigues de la journée. Leur étonnement fut aussi vif que leur joie à la vue de cette jeunesse tumultueuse, brillante d'ardeur martiale, qui leur venait fraternellement en aide. Que faisait pendant ce temps la famille impériale? L'infortune sembla lui avoir enfin porté conseil. Après avoir longtemps balancé, longtemps discuté sur les mesures à prendre, elle fit hypocritement contre fortune bon cœur, et parut octroyer une faveur immense lorsqu'à deux heures du matin elle répondit aux vœux des Magyars par une concession légitime, que tant d'années de souffrances rendaient plus légitime encore.

Kossuth, le héros du jour, était entouré de ses amis, les comtes Batthyányi, Deák, et d'autres gentilshommes, lorsque les *jurates*, arrivés la veille, vinrent lui rendre visite et lui demander s'il comptait sérieusement sur les concessions de la cour. Kossuth, qui avait alors dans ses mains les destinées de l'empire, tant les Viennois l'accueillaient avec enthousiasme, n'était pas sans partager leurs craintes; mais il leur fit entendre qu'ils devaient rester tranquilles puisqu'ils avaient devant leurs yeux le président du ministère magyar, et en même temps il leur indiqua le nouveau dignitaire, le comte Batthyányi. Joyeux de ce triomphe, les jeunes Hongrois et les délégués prirent le bateau à vapeur du Danube, et tandis que les premiers portaient au milieu de leurs concitoyens les ardeurs de leur zèle propagandiste, les autres allèrent rendre compte du succès de leur mission à la diète nationale de Posonie.

Cependant les habitants de Pest, indignés des déceptions que leur patrie avait tant de fois rencontrées et de l'accueil que recevaient à Vienne les vœux





LE PREMIER MINISTÈRE MAGYAR

FRANÇOIS DÉAK.	LOUIS KOSSUTH.	LAZARE MÉSZÁROS.
PRINCE PAUL ESZTERHÁZI.	COMTE LOUIS BATTHYÁNYI.	BARTHÉLEMI SZEMERE.
BARON JOSEPH EOTVEOS.	COMTE ÉTIENNE SZECHÉNYI.	GABRIEL KLAUZÁL.

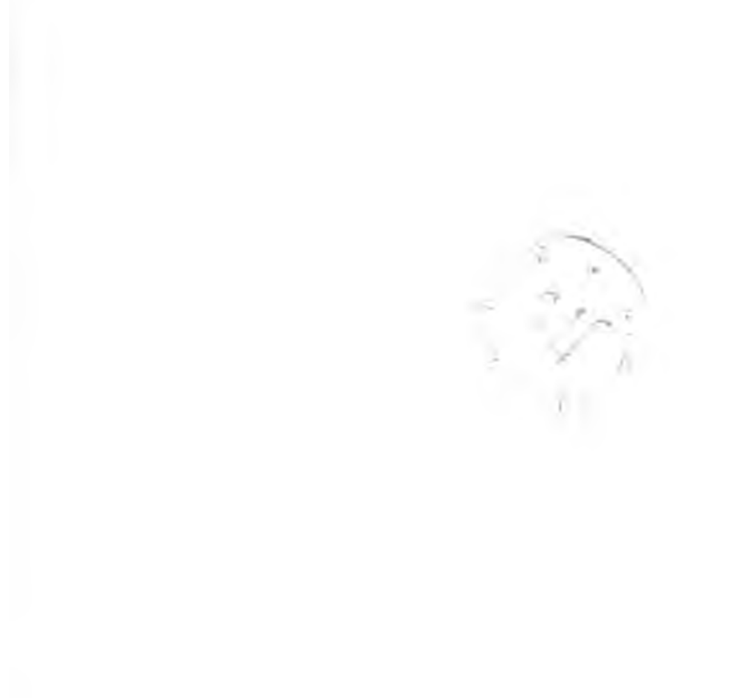
de la nation, se pressaient en foule dans les quartiers les plus populeux, résolus d'appuyer la diète, et au besoin de la forcer à ne céder sur aucun point. En un clin d'œil les maisons sont pavoisées de drapeaux tricolores; sur les places publiques, dans les rues principales affluent des masses imposantes, qui s'informent avec une anxieuse curiosité des nouvelles du jour, discutent les intérêts de la patrie, et se communiquent avec une foi ardente les palpitantes espérances de l'avenir. Des étudiants, des écrivains, et nominalement Vasvári et le poëte Peteofi, touchant à peine à l'âge viril, haranguent le peuple qui, pénétré de la gravité du moment et relevant fièrement la tête, veut traiter avec l'Autriche de puissance à puissance. A ce moment décisif, le peuple magyar fut sur le point de sortir de cette légalité rigoureuse qu'il pratique en toute circonstance, et, sans l'intervention de Klauzál et Nyári, que secondèrent bientôt les autorités commises par la diète pour maintenir l'ordre dans la capitale, l'agitation de la place publique, excitée par les clubs et entretenue par l'attitude indécise de la famille royale, n'eût pas tardé à se traduire en déplorables excès. La force militaire, sous les ordres du général autrichien baron Lederer, se tenait dans la plus molle expectative; déjà un comité de salut public de la ville, organe des clubs, avait formulé en douze articles l'expression de ses vœux, quand des courriers apportèrent la nouvelle que Ferdinand V nommait l'archiduc-palatin Étienne vice-roi de Hongrie, et l'autorisait à former un ministère magyar. Cette mesure était plus efficace pour amener la pacification que ne l'eût été la résistance. Le prince confia le soin de composer le nouveau cabinet au comte Louis Batthyányi, nom cher à la nation, dans lequel se résumaient ses sympathies et ses tendances les plus avancées. Le choix répondit à toutes les espérances. La réunion de Batthyányi, président du conseil, sans portefeuille, de Barthélemy Szemere à l'intérieur, François Deák à la justice, prince Paul Eszterházi aux affaires étrangères, Louis Kossuth aux finances, comte Szechényi aux travaux publics, baron Eotveos à l'instruction publique, colonel Lazare Meszáros à la guerre, et Gabriel Klauzál au commerce, pour l'administration du pays, inaugura une ère nouvelle, et la Hongrie put croire que ses beaux jours allaient revenir.

Les populations de Bude et de Pest saluèrent cet événement d'une acclamation générale : élan de joie passagère qui devait s'altérer bientôt au souffle des déceptions. La cour, en effet, se montra peu disposée à donner sa confiance à un ministère qui, bien que renfermant dans son sein des éléments modérés, portait la menace par le seul rapprochement des noms de Kossuth et de Szemere. Le comité de salut public de Pest dut alors se déclarer en permanence, et, diète et nation, se trouvèrent encore dans une indicible perplexité. La famille royale et ses conseillers, revenus de leur première stupeur, répugnaient à reconnaître que, malgré la centralisation défaillante de Metternich, l'empire d'Autriche n'était qu'un état confédéré, réduit à puiser la vie dans la transformation constitutionnelle à laquelle l'appel de Kossuth avait donné la première impulsion. Ils commençaient à craindre d'avoir trop subi la pression des circonstances dans les concessions accordées, quand la révolution viennoise, qui éclata bientôt après, fit entrer les états héréditaires eux-mêmes

dans une nouvelle phase politique, celle du régime représentatif. Cependant la situation qui résultait de ce changement était peu conciliable peut-être avec les intérêts de la Hongrie, dont la puissance unitaire pouvait disparaître, absorbée dans l'action divergente et les exigences des agents gouvernementaux des états confédérés. Mais l'exemple des États-Unis d'Amérique ne permettait-il pas d'espérer entre eux une transaction juste et équitable? Enfin, le cabinet autrichien Fiquelmont-Pillersdorf, cédant aux inspirations de l'opiniâtre archiduc Louis, détermina Ferdinand à confirmer le nouveau ministère magyar (30 mars), à la condition toutefois que le ministre des affaires étrangères fixerait sa résidence à Vienne.

Dès ce moment la capitale de la Hongrie prit une physionomie plus calme. Une immense activité s'empara des habitants, d'autant plus glorieux d'avoir enfin brisé leurs entraves, que mille obstacles étaient venus irriter leur impatience. La diète elle-même, entraînée par l'opinion, et oubliant qu'au milieu d'un ébranlement universel quelques reflets de soleil ne sont bien souvent que le jeu d'un mirage trompeur, déploya, sous la direction des ministres, un zèle et une énergie dignes des plus belles époques historiques. Les réformes succédèrent aux réformes avec l'inflexible précision de la logique, et à la place de l'ancienne constitution féodale s'éleva un monument d'impérissable mémoire, la constitution moderne, sanctionnée par le peuple, reconnaissant leurs droits primordiaux à tous les membres du corps national, sans distinction, et leur garantissant le libre et plein exercice de la vie politique et sociale. L'empereur-roi lui donna lui-même la sanction la plus éclatante quand, en venant clore la session de l'assemblée nationale (11 avril), il termina son allocution par ces paroles : « C'est avec plaisir que je suis venu au milieu de vous, car je trouve ma chère nation magyare toujours la même. »

Le grand œuvre de la réformation politique était accompli. Les principes étaient posés; mais leur application devait éprouver une vive résistance dans les provinces du midi et du sud-ouest de la Hongrie. Le cataclysme révolutionnaire de 1848 ébranla la monarchie autrichienne de fond en comble, et mit son existence en péril plus que celle d'aucun autre état. C'est que les divers peuples soumis au sceptre des Habsbourg, aigris par les souffrances d'un ordre de choses qui les tenait depuis longtemps entre la vie et la mort, rompirent tous à la fois les étreintes des chaînes absolutistes, et firent tomber le poids de leurs vengeances moins sur l'empire que sur ceux-là mêmes qui avaient été les victimes de sa politique absorbante et perfide. Ainsi les Tchèques aspirèrent à substituer le slavisme à la domination allemande; le royaume lombardo-vénitien réclama son indépendance; et les Serbes du midi de la Hongrie, choqués des anomalies de la constitution hongroise soigneusement maintenues par le cabinet de Vienne, cherchèrent à tirer parti des circonstances, et voulurent prendre le caractère d'une nationalité indépendante de leur ancienne métropole. Le patriarche Rajacsics, poussé par les habitants de la Servie proprement dite, où l'influence russe domine, convoqua une assemblée à Karlovicz, sa propre résidence, et établit des rapports directs avec l'Autriche, comme pour traiter de gouvernement à gouvernement. La cour de



ASSEMBLÉE NATIONALE — SÉANCE DU 5 JUILLET 1848.

Vienne, obligée alors de se tenir sur une prudente réserve envers les Magyars, parut ne pas vouloir accéder aux réclamations du prélat et de ses adhérents; mais bientôt après, quand les Croates eurent fait leur levée de boucliers contre le ministère hongrois, une astucieuse diplomatie attisa de tout son pouvoir le feu de l'insurrection chez les Serbes. Alors s'ouvrit un vaste champ de bataille, au confluent de la Tibisse et du Danube, dans cette plage stratégique où les Romains avaient jadis élevé tant de fortifications contre les Daces; et comme ces localités, occupées par les Serbes, offraient des positions militaires à la révolte, la guerre y eut longtemps le caractère de l'imprévu, et fournit une réciprocité de chances qui épuisèrent les deux partis sans amener un triomphe définitif. Tantôt les Magyars battirent les Serbes; tantôt les Serbes prirent sur les Magyars une terrible revanche; lutte de chaque instant, engagée par des rivalités de races qui tinrent les populations émues, transformèrent toute une contrée en un vaste champ de bataille, et produisirent des scènes de dévastation et de carnage dont l'historien du XIX[e] siècle ne pourra tracer le tableau sans un profond sentiment d'horreur.

Les Croates, calmes au début de la transformation politique, et qui avaient même paru s'y rallier, se montrèrent bientôt inquiets, à mesure que le gouvernement de Vienne perdait du terrain en Hongrie. Les intrigues de l'Autriche, qui ne visait qu'à ressaisir son ancien pouvoir, même au prix du désordre et de la guerre civile, ne tardèrent pas à pousser leur mécontentement jusqu'à la révolte. Une diète, convoquée à Zagabrie par le baron Joseph Jellacsics et présidée par lui, montra les dispositions les plus hostiles; elle refusa d'accepter la nouvelle loi électorale, et, dominant la province par la terreur, elle empêcha qu'aucun député parût à Pest pour représenter la Croatie. Les hostilités devinrent imminentes : « Sauvons l'empereur! » tel fut le cri général du parti antimagyar de la rive droite de la Drave. Mais, pour engager la lutte, les troupes des provinces militaires et les nouvelles recrues qui s'étaient enrôlées volontairement ne suffisaient pas, il fallait une épée capable de les discipliner et de diriger leurs mouvements. Les révoltés la trouvèrent dans le président de l'assemblée de Zagabrie, que le cabinet de Vienne investit du titre de ban. Jusqu'alors officier subalterne, le baron Jellacsics devint, à dater de ce moment, un auxiliaire très-utile aux menées ténébreuses de la cour, ou plutôt à celles de l'archiduchesse Sophie, avec laquelle il avait eu, dit-on, des relations intimes. Couvrant ses projets absolutistes du masque d'un libéralisme simulé, il entraîna les Croates, et ne tarda pas à rompre avec la Hongrie. Dès lors la question ne pouvait être résolue autrement que par les armes.

Cependant, le 5 juillet 1848, la diète hongroise reprit ses travaux, non plus sous l'œil de l'Autriche à Posonie, mais dans l'une des deux capitales du royaume, à Pest. Le palatin Étienne, dont la popularité n'avait pas encore reçu d'atteinte, fut accueilli avec enthousiasme. Placée dans la nécessité de comprimer la rébellion, l'assemblée de Pest n'hésita pas à braver les périls de la guerre civile avec toute l'énergie d'une nation renaissante. La mémorable journée du 11 juillet marquera dans les fastes de la législature hongroise! La

Chambre des députés était nombreuse; Kossuth devait se faire entendre. Accueilli à la tribune par de bruyants applaudissements, l'orateur populaire aborde franchement la question par ces paroles solennelles :

« Messieurs, en montant à cette tribune pour vous sommer de sauver la patrie, je sens l'immense gravité d'un pareil moment. Il me semble que Dieu tient la trompette du jugement pour proclamer que les faibles et les criminels vont être rejetés dans le tombeau, et que les forts vont jouir de la vie éternelle. Oui, Messieurs, Dieu et la nation ont remis entre vos mains la vie ou la mort de la Hongrie : c'est à vous d'en décider. Mais laissons toute figure; le moment est trop grave. Quelque diverses que puissent être nos opinions politiques, l'amour de la patrie, de l'honneur national, de l'indépendance et de la liberté du pays, est un sentiment général auquel tout le monde est prêt à sacrifier jusqu'à la dernière goutte de son sang. Il est donc inutile de faire appel à l'enthousiasme là où le sentiment est universel. Messieurs, la patrie est en danger. Peut-être suffirait-il de prononcer ces mots; car aujourd'hui, depuis la renaissance de la liberté, le voile est tombé, et vous voyez vous-mêmes, de vos propres yeux, la situation affreuse du pays. » L'orateur expose l'état de l'armée et des volontaires, et continue : « Après la dissolution de la dernière diète, le premier ministère hongrois responsable a trouvé le trésor vide et la patrie sans défense; il a mesuré avec effroi l'abîme ouvert sous nos pas. J'étais un de ceux qui depuis longtemps appelaient l'attention du gouvernement autrichien et de la nation sur les vices de notre constitution, un de ceux qui demandaient qu'on fût juste enfin envers le peuple. Peut-être sommes-nous venus trop tard achever les réformes. Puisse le patriotisme et l'enthousiasme général conjurer encore à temps le danger ! La nation et le pouvoir ont différé de faire justice, et, du jour où l'on a voulu être juste, la dissolution des liens nationaux s'est manifestée. C'est dans ces circonstances que nous avons pris les rênes du gouvernement, au milieu d'une révolte ouverte, d'un mouvement et d'un déchaînement réactionnaires et de passions hostiles que la maudite politique de Metternich nous léguait pour héritage. » Ici Kossuth fait le récit du complot tramé parmi les Slaves du nord. Il reprend ensuite : « La Croatie est en état de révolte. Il y a bien des années que nous avons dit maintes fois au pouvoir qu'en tolérant les intrigues illyriennes, il nourrissait un serpent dans son sein, qui s'attaquerait un jour à la maison régnante. Les Croates ont pensé qu'à la faveur de la crise révolutionnaire de l'Europe, ils pourraient impunément en venir à une révolte ouverte contre la nation hongroise. Si nous eussions donné quelque motif à cette détermination funeste, même en ce moment, sans penser à leur crime, je vous conseillerais de donner satisfaction à la Croatie, et d'apaiser la révolte en réparant nos torts au lieu de la réprimer par la force des armes. Mais vous savez tous, Messieurs, que la nation, dans le temps où elle n'obtenait pas pour elle-même toutes les libertés qui lui étaient dues, n'en refusait aucune à la Croatie.

« Depuis le règne d'Arpád, la Hongrie n'a joui d'aucun droit qu'elle n'ait partagé fraternellement avec les Croates, et non contente de partager avec eux, elle leur accorda plus d'une fois, à ses dépens, des priviléges spéciaux. Je vois,

dans l'histoire d'Irlande, que l'Angleterre dépouilla ce pays de certains droits politiques; il n'y a que les Hongrois qui aient accordé à une petite province plus qu'ils ne possédaient eux-mêmes. Où est donc dans le pays le motif d'une révolte? Nous le cherchons en vain. Serait-ce la dernière diète qui aurait changé nos rapports? Bien loin de là; elle nous a ouvert à tous une nouvelle ère. Nous avons conquis des droits nouveaux pour nous et pour les Croates. Ils jouissent de la même liberté que nous, Magyars; la noblesse hongroise s'est engagée même pour la petite Croatie à tenir compte des indemnités qui seraient dues pour le rachat des corvées abolies, etc., etc. En outre, la dernière diète a prononcé que les Croates ont droit entre eux et dans leurs comitats, de faire usage de leur langue; elle a étendu leurs priviléges municipaux. Y a-t-il un droit plus noble, plus élevé que celui de régler les élections dans sa patrie, de nommer les représentants qui votent les lois et qui décident en commun, dans la diète, de la liberté et du salut du pays? Eh bien, la dernière diète a dit à nos frères de Croatie : Organisez vous-mêmes vos élections et nommez vos représentants. Par cela même, la diète a reconnu de nouveau la nationalité croate dans la sphère municipale. Il résulte de là que dans le passé il n'y a pas eu de motifs pour une révolte ; il n'y en a pas davantage dans le moment actuel. Quant au ministère, il a commencé par les moyens conciliatoires, en dépassant peut-être les limites des lois, ce dont il sera responsable. La diète a décrété que les Croates seraient parfaitement libres d'employer leur langue dans les actes officiels, en tout ce qui concerne l'administration intérieure des comitats. Mais qu'ils consentent au moins, qu'ils s'obligent à recevoir désormais du ministère et des comitats hongrois les communications officielles en langue magyare, toujours accompagnées d'ailleurs d'une traduction illyrienne. » M. Kossuth explique alors l'importance que les Croates attachent à la dignité de leur *ban* (gouverneur), et il continue : « Néanmoins, le ministère n'a pas hésité un seul moment à prier le ban *insurgé* de venir occuper sa place au conseil d'état pour y délibérer, de concert avec les ministres, sur les moyens les plus propres à pacifier la Croatie, et faire entendre lui-même les justes exigences des Croates; le ministère étant disposé, s'il était en son pouvoir, à y porter remède aussitôt, et, sinon, à en faire une question de cabinet.

« Le ban n'a pas paru. Il a d'une manière insolente repoussé l'invitation, et, s'appuyant sur la révolte, il s'est mis dans une position qui ne tend à rien moins qu'à détacher la Croatie de la Hongrie. Je ne nie pas que la Croatie n'ait de justes griefs; mais ces griefs sont du fait de l'ancien gouvernement, et non imputables au ministère actuel. Au contraire, la nation hongroise s'est toujours empressée de les accueillir comme s'ils eussent été les siens mêmes, en adressant les représentations nécessaires au gouvernement autrichien. »

Après avoir tracé un tableau fidèle des tentatives du parti rebelle, le ministre reprend : « Nous sommes prêts encore, nous le répétons, à faire droit à toutes les demandes justes de la Croatie; mais nous ne reconnaîtrons jamais que le ban, M. Jellacsics, soit sur la même ligne que le roi de Hongrie. Le roi de Hongrie peut pardonner; le devoir de Jellacsics est

d'obéir. Nous déclarons par conséquent, que le seul moyen de régler les différends entre la couronne hongroise et la Croatie, c'est de prier Sa Majesté de se présenter comme médiateur, en donnant l'ordre aux Croates de tenir immédiatement leur diète provinciale. Là toutes les opinions seront franchement manifestées, l'élection librement organisée; les députés loyalement nommés viendront à la diète centrale hongroise; ils y exposeront les vœux de la Croatie, et si ces vœux sont justes, nous donnons notre parole de ministres que la nation saura y faire droit; sinon, nous prenons l'engagement de nous retirer. »

L'orateur rend compte ensuite des forces disponibles contre les Croates, tout en exprimant la ferme conviction que les rebelles n'oseront pas franchir leurs frontières; et il termine en demandant qu'on mette la patrie en état de défense; que, pour la sauver des périls qui la menacent, il soit fait une levée de deux cent mille hommes, et qu'on décrète, au nom du salut public, une somme de 42,000,000 de florins (100 millions de francs), par voie d'emprunt ou de contribution extraordinaire.

Toute la Chambre se lève et vote solennellement, à l'unanimité, la levée d'hommes et d'argent. Ce fut là un de ces moments magnifiques et glorieux qui reparaissent par intervalles dans l'histoire de la Hongrie. Aussi, en présence de ce concert patriotique, Kossuth s'écria-t-il d'une voix tremblante : « Vous vous êtes levés;... moi, je me prosterne devant la grandeur de notre peuple! » et il descendit de la tribune.

Cependant des paroles prononcées par le palatin Étienne firent entrevoir encore quelques espérances de conciliation : au nom du roi Ferdinand, le jeune archiduc désapprouva et condamna formellement l'agitation et la révolte des Croates. Un instant même on put croire que Jellacsics tombait en disgrâce; car, destitué de toutes ses dignités par l'empereur lui-même, il fut déclaré rebelle et hors la loi. Mais ce n'était qu'un stratagème pour endormir les Magyars et les bercer d'une fausse confiance. Le ban fut sommé d'aller rendre compte de ses actes au souverain lui-même. Il obéit, se présenta devant l'empereur à Inspruck, et, après quelques moments d'un entretien mystérieux, il reçut des témoignages d'estime et la mission de retourner à son poste. Seulement l'empereur ordonna l'ouverture de conférences destinées à ménager entre les Magyars et les Croates une conciliation qui, après les débats qui l'avaient précédée, n'avait aucune chance de succès. Dans les conférences de Vienne, où le comte Batthyányi prit la parole au nom de la Hongrie contre Jellacsics qui plaidait la cause de la rébellion, « Nous nous reverrons bientôt sur les bords de la Drave, » avait dit au ban de Croatie le président du conseil des ministres magyars; — « Non, répliqua Jellacsics, j'irai vous trouver sur le Danube. »

De retour à Zagabrie, Jellacsics prit le commandement de toutes les forces impériales réunies en Croatie et Slavonie, et leur adjoignit des bandes sauvages et belliqueuses qu'il avait appelées aux armes sous prétexte de défendre leur nationalité. En peu de jours, cette armée ne compta pas moins de cinquante-quatre mille hommes, et la cour de Vienne lui fit passer secrètement de l'ar-

gent, des canons et des munitions. La Hongrie ne pouvait opposer à l'invasion des rebelles que des gardes nationales récemment organisées et quelques régiments restés fidèles au serment qu'ils venaient de prêter à la nouvelle constitution. Elle ne devait compter que sur ses propres efforts : car les Serbes étaient déjà en pleine révolte, et les Slaves du nord, sourdement travaillés par les émissaires de l'Autriche, commençaient à se remuer, et la privaient de tout appui international.

Ce fut ce moment que la cour, revenue de sa première frayeur, choisit pour s'opposer ouvertement aux Magyars, et retirer les concessions faites par l'empereur sous la garantie de la foi jurée. En même temps l'armée de Jellacsics, campée sur la rive droite de la Drave, se tenait prête à franchir le fleuve au premier signal. La diète hongroise, toujours animée d'un esprit conciliateur, s'adressa à Ferdinand par une députation prise dans son sein. Un grand nombre de députés ayant à leur tête le président de la diète, Pázmándi, se rendirent au palais de Schœnbrunn pour appeler l'attention du roi sur la situation désespérée de leur patrie : « Sire, dit Pázmándi en lui présentant ses collègues, nous venons aujourd'hui, au nom de la fidélité que nous avons montrée à vos ancêtres, vous demander de maintenir nos droits. Votre Majesté sait que la Hongrie n'est pas une province conquise; c'est une nation libre. Vous avez juré de sauvegarder ses priviléges et son indépendance. » La réplique de l'empereur était toute préparée, la députation n'obtint qu'une réponse évasive. A peine sortis du château, les députés hongrois mirent à leurs kalpaks des panaches d'un rouge éclatant, et quittèrent Vienne immédiatement. Les dernières espérances d'un accommodement honorable venaient de s'effacer : la période révolutionnaire commençait.

Sur ces entrefaites, le ban Jellacsics franchit la Drave (9 septembre) avec son armée, composée plutôt de bandits que de soldats. La nouvelle de sa marche arriva le soir du 15 à Pest. Un formidable cri de guerre jaillit de toutes les poitrines magyares contre cette inique aggression. Le premier ministre Batthyányi, après l'inefficacité de ses démarches auprès de l'empereur, avait déjà donné sa démission avec tous ses collègues. A l'ouverture de la séance du 15 septembre, il annonce la déplorable nouvelle que le comte Adam Teleki, commandant des troupes hongroises, s'est rendu sans coup férir, en déclarant qu'il lui était impossible de livrer bataille à Jellacsics, ayant comme lui prêté serment au même drapeau. Cette trahison excite dans toute l'assemblée la plus vive indignation. Alors Batthyányi fait la motion d'inviter le palatin à se mettre à la tête de l'armée hongroise. La proposition est accueillie avec faveur, et, après quelques moments d'attente générale, Kossuth monte à la tribune. « Ce qu'il y a de certain, s'écrie-t-il, c'est que nous ne trouvons pas dans l'histoire un autre exemple d'une nation qui ait eu tant d'ennemis et dans la dynastie régnante et dans son propre sein! Qui aurait cru que la trahison souillerait le nom de Teleki! Cependant, plus le danger grandit, plus nous devons redoubler d'activité. Je consens pour ma part à la proposition de M. Batthyányi, à la condition toutefois que le palatin parte immédiatement, et, s'il hésite à marcher contre les insurgés, alors... c'est alors que je dirai ce

qu'il y aura à faire; je désire ensuite que la diète déclare qu'elle compte sur l'énergie du palatin *pour ne pas céder un pouce du territoire hongrois sans le disputer jusqu'à la dernière extrémité.* Qu'il se rappelle l'histoire, et les résultats qui peuvent surgir de la position actuelle. Je pense que les insurgés n'oseront pas attaquer une armée à la tête de laquelle se trouvera un prince royal, un membre de la famille impériale. » La députation déléguée à cet effet part, et revient bientôt annonçant que le palatin s'est déclaré « prêt à remplir son devoir envers la patrie; » mais il pose la condition que la Chambre ne prendra aucune mesure illégale, jusqu'à ce qu'une réponse définitive soit arrivée de Vienne. Il donne enfin l'assurance « *qu'il préservera son nom de toute tache, même lorsque tout le monde serait capable de tromper la nation!* » Alors Kossuth reprend la parole : « Si je survivais au danger actuel, ce serait d'après les faits que je rendrais justice aux hommes destinés à sauver la patrie. Quant à la condition posée par le palatin, je n'ai pas le temps d'entrer dans une longue polémique; je me borne à dire que le palatin ne peut pas entendre autre chose par ce mot d'illégalité, sinon que la diète ne déclare pas le trône vacant. En ce qui concerne la sanction royale, si le roi se trouvait parmi nous, nous pourrions éviter même toute irrégularité. Mais pendant qu'il se dit malade, ne pas oser augmenter notre armée sans la sanction royale, ce serait commettre un crime d'infidélité envers la couronne. Fussions-nous près de périr, je ne désespérerais pas encore de notre situation, quand même on viendrait tenir un congrès slave à Pest; les Turcs y ont siégé longtemps; ils étaient autrement puissants que les Croates, et cependant on les en a chassés. Et, je le répète encore une fois, *dans le cas même où la mort nous menacerait, la dynastie ne se soutiendrait pas trois semaines.* Si nous ne conservons pas le trône à Ferdinand, ce n'est point une intrigante camarilla qui réussira jamais à y maintenir le souverain lui-même. Je ne peux donc interpréter le vœu du palatin de s'en tenir aux moyens légaux, autrement que comme l'expression de cette pensée, que nous ne retirerons pas au roi notre fidélité. Je désire que nous ne soyons pas contraints de recourir à cette dernière extrémité. Tout ce que la Chambre a décrété pour armer la patrie est légal, et nous prendrons les mesures qu'exigeront les circonstances pour sauver le trône. » Après ce discours chaleureux et digne, la Chambre nomma trois commissaires chargés d'accompagner le palatin dans le camp.

Étienne accepta sans hésiter : il partit le soir même et alla droit à l'armée croate qui, grâce à l'inactivité de Teleki, était déjà dans les environs de Balaton. Le palatin fit demander une entrevue à Jellacsics. C'est sur un bâtiment à vapeur, au milieu du lac encadré de ces sites magnifiques, chéris des Magyars comme la terre classique de la Hongrie, que l'entrevue devait avoir lieu entre les deux grands dignitaires, l'un et l'autre plus dévoués aux intérêts de la cour qu'aux intérêts de leur patrie. Mais le ban, fort de son alliance avec Vienne, refusa, après quelque hésitation, de se rendre près de l'archiduc. Alors celui-ci n'eut rien de plus pressé que de déserter, au milieu du péril, la cause qu'il avait embrassée avec toutes les apparences *extérieures* d'un zèle sincère, et de

s'enfuir à l'étranger. Il n'avait pas le triste courage de braver longtemps la périlleuse alternative de trahir la Hongrie tout en paraissant la servir.


(Lac Balaton.)

Cependant, il restait encore un moyen d'aplanir à l'amiable toutes les difficultés et de prévenir le mal. La diète magyare prit la résolution de s'adresser, non plus à l'empereur, mais à l'assemblée des États d'Autriche. Malheureusement, les Slaves, qui avaient la prépondérance du nombre dans la Constituante allemande, et qui projetaient de fonder un empire slave universel sur les ruines de la Hongrie, refusèrent, à la majorité de 186 voix contre 108, l'admission des députés hongrois au sein de l'Assemblée.

Lorsque la masse du peuple qui, dans l'attente du résultat de cette mission, couvrait les deux rives du Danube, vit, pour la seconde fois, ses délégués revenir sans avoir rien obtenu, il éclata un sourd murmure, présage certain des tempêtes populaires. Toutes les voies légales étaient épuisées; il ne restait que le recours à la force, et, chez un peuple belliqueux comme les Hongrois, l'épée une fois sortie du fourreau, il serait difficile de l'y faire rentrer.

La Chambre alors ne songea plus qu'à tirer vengeance des insolentes bravades de la cour de Vienne et à rompre avec le parti conciliateur, pour recourir à des mesures extrêmes. Louis Batthyányi se démit de ses pouvoirs,

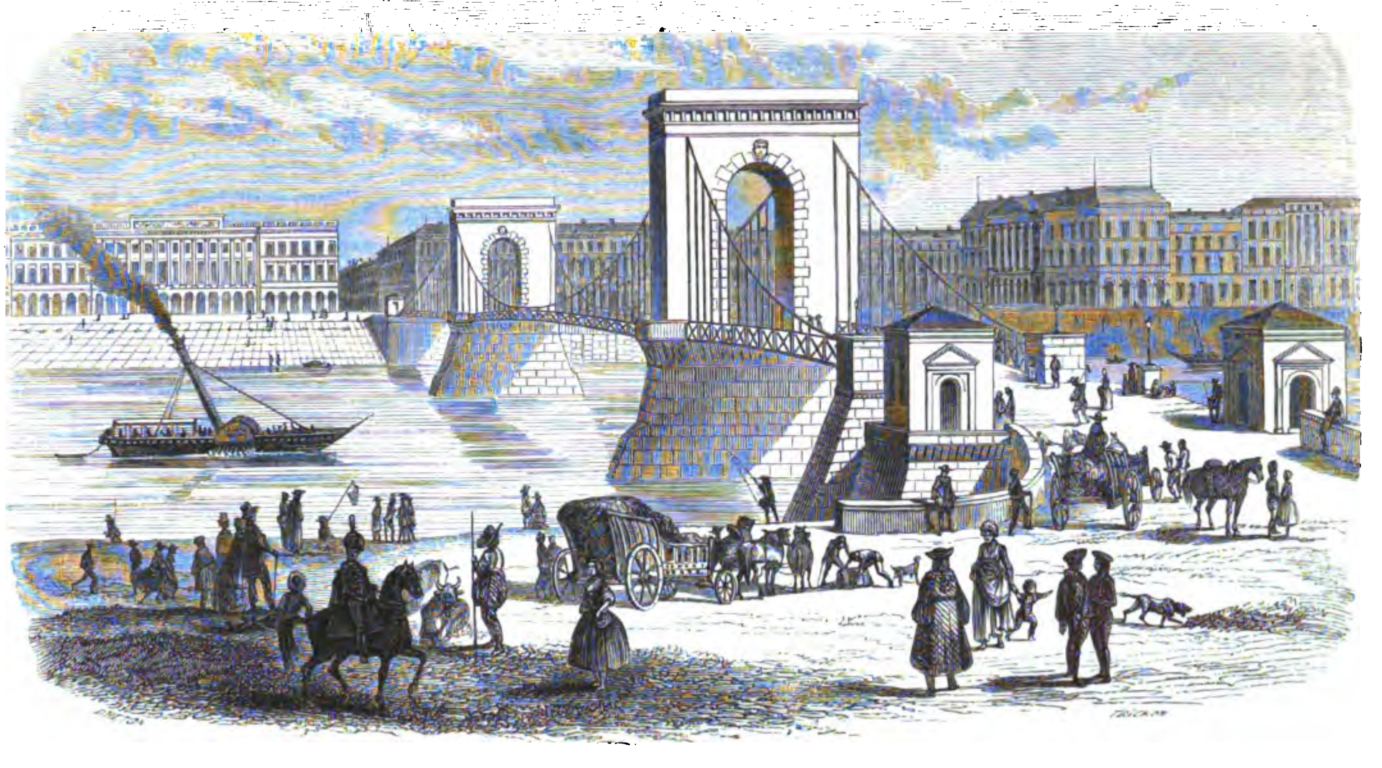
et un comité de défense nationale, ayant pour président le grand agitateur Kossuth, fut nommé par la diète (25 septembre).

De son côté, la cour avait jeté le masque en publiant (22 septembre) deux manifestes adressés, l'un au peuple, l'autre à l'armée. Après avoir blâmé, dans le premier, la conduite tenue par les Hongrois dans les derniers événements, elle les accusait de faire tourner les concessions de leur souverain contre la tranquillité de l'empire. C'était assez dire à la nation qu'il n'y avait pour elle qu'un seul moyen d'éviter les soulèvements des peuples : renoncer à ses légitimes conquêtes de Mars. Le comte François Lamberg, nommé commissaire impérial et commandant en chef des troupes hongroises, était chargé d'exécuter les conditions de ce manifeste. Mais les nouveaux décrets ne furent pas plus tôt connus des habitants de Bude et de Pest, que l'exaltation parvint à son comble. Tous, d'un accord unanime, arrachaient et foulaient aux pieds les proclamations royales avec une fureur qui semblait tenir du délire. Le comte Lamberg survint au milieu de cette effervescence. A peine arrivé à Bude, après quelques instants d'entretien avec le commandant de la forteresse, il monte dans un fiacre et ordonne au cocher de le conduire à Pest. Par malheur, il ne put cacher entièrement son incognito. Sur le pont qui relie les deux villes, reconnu par une bande d'ouvriers et de paysans armés, il est violemment arraché de sa voiture et déchiré à coups de fourches et de faux; son cadavre sanglant n'est soustrait qu'avec peine à cette foule égarée, dont la diète elle-même frappe les violences de sa réprobation.

Un tel échec n'arrêta pas la cour sur la pente où elle s'était engagée : au lieu de proposer des mesures acceptables, elle continua de recourir à mille honteux détours révélant son impuissance, en même temps qu'ils doublaient l'agitation. L'empereur appela à la présidence d'un nouveau ministère hongrois le baron Adam Récsei, ancien capitaine de la garde magyare, accoutumé à ployer sous le joug de la discipline et à y soumettre ses volontés; d'autres ordonnances déclarèrent la diète dissoute, et investirent le baron Jellacsics, commissaire plénipotentiaire en Hongrie, du commandement de toutes les forces du royaume. Ferdinand V, disait-on, avait versé des larmes en signant ces décrets.

Jusqu'à ce moment les Croates avaient eu les apparences d'un beau rôle, un semblant de bon droit. Mais on touchait au terme où devait tomber le masque d'un faux patriotisme : la guerre qu'ils avaient entreprise au nom de leur nationalité était réellement finie; ils n'allaient plus combattre qu'au second rang, derrière l'empire, et leur héros cessait d'être le preux chevalier de l'indépendance croate, pour devenir l'un des soutiens du trône despotique de l'Autriche.

Pendant ce temps, Jellacsics suivait avec son armée la route d'Albe-Royale. Il y trouva les Magyars rangés en bataille, sous les ordres du général Moga. Le combat, engagé de part et d'autre avec toute l'animosité d'une haine implacable, fut long et acharné; enfin les hussards, par leurs rapides manœuvres et leur irrésistible élan, décidèrent la victoire en faveur des Magyars. La cavalerie de Jellacsics fut jetée dans les marais de Velencze, et



PONT DE BUDE-PEST.



le gros de son armée dut abandonner précipitamment le champ de bataille. Dans cette fâcheuse situation, qu'il devait surtout à son incapacité militaire, Jellacsics demanda une trêve de trois jours. Elle lui fut accordée, à condition que les deux armées se tiendraient immobiles jusqu'à l'issue de nouvelles négociations.

Des événements imprévus changèrent tout à coup la face de la guerre. La capitale de l'Autriche fut le théâtre d'une seconde révolution (7 octobre), qui coûta la vie au ministre de la guerre, baron Baillet de Latour. L'empereur fut réduit à quitter encore une fois son ancienne résidence. Soit qu'il eût le pressentiment de ce revirement soudain, soit qu'il jugeât sa position fort compromise, Jellacsics, nonobstant la convention conclue avec les Magyars, prit lâchement la fuite, et après avoir rançonné les habitants de Györ, il apparut tout à coup devant les portes de Vienne, protégées par les barricades populaires.

Alors se forme une étroite alliance entre la Hongrie et le peuple viennois. Leur crime était le même : l'un et l'autre ils étaient devenus puissants par leur résistance à l'arbitraire; l'un et l'autre ils avaient à défendre et revendiquer leurs droits contre un pouvoir qui prétendait les leur ravir encore. Cependant leurs efforts combinés allaient échouer devant les forces militaires dont le prince de Windischgraetz, chargé par la cour de sévir contre la ville insurgée, disposait, conjointement avec le ban Jellacsics. La capitale fut mise en état de siége, et l'attaque générale commença le 28 octobre. Que faisaient en attendant les Magyars venus à la suite des Croates? Les Viennois avaient-ils vainement compté sur leur concours, eux qui, au plus fort de la lutte, s'encourageaient mutuellement à la résistance en se disant : « Les Hongrois viennent ! » Les forces magyares, composées pour la plupart de paysans armés de faux, qui n'avaient jamais vu l'ennemi en rase campagne, formaient tout au plus un corps de vingt mille hommes; Moga, leur général en chef, ancien soldat de l'armée autrichienne, hésitant à rompre définitivement avec ses anciens maîtres, laissa écouler un temps précieux sans prendre aucune résolution énergique. Arrive enfin Kossuth, qui lui intime l'ordre de voler au secours de la ville assiégée; l'armée quitte son quartier général de Bruck, et s'avance sur Schvechet. Mais Vienne, cernée de toutes parts, s'était rendue le 30. L'approche des Magyars est le signal d'une lutte nouvelle, dirigée par l'intrépide Bem; le prince de Windischgraetz fait pleuvoir sur la vaillante cité une grêle de bombes, et pendant qu'une partie de son armée se heurte contre l'insurrection intérieure, l'autre est dirigée contre les Magyars. L'énergie des moyens destructeurs dompte les résistances des assiégés, et la puissance de la discipline et de l'organisation l'emporte sur la bravoure de l'armée hongroise, qui, après un combat acharné, se replie derrière le Lajta. L'honneur hongrois était sauf, mais Vienne subissait la loi du vainqueur.

La nation magyare trouva la consolation de cet insuccès dans les avantages qu'elle avait remportés sur un autre point sur le ban de Croatie. En avançant vers Albe-Royale, celui-ci avait détaché du gros de son armée un corps de dix mille hommes, sous les ordres de Roth et Philippovics, avec mission d'en-

vahir les contrées méridionales de la Hongrie. Casimir Bathyányi, et Maurice Perczel, député de la Chambre, qui s'était improvisé général en se mettant à la tête des gardes mobiles, s'élancèrent à la poursuite des deux chefs autrichiens, et, grâce aux habiles manœuvres du colonel Arthur Goergeï, qui servait sous leurs ordres, les Croates, cernés de toutes parts et réduits à l'impuissance, se rendirent prisonniers à discrétion. La diète, grande et généreuse comme la cause qu'elle soutenait, fit preuve d'humanité : Roth et Philippovics, prisonniers sur parole, purent circuler librement dans la capitale, et les soldats furent renvoyés dans leurs foyers. Mais, tout en faisant grâce aux instruments subalternes des trames ourdies contre la liberté hongroise, on crut devoir faire un éclatant exemple de leur principal instigateur; le comte Eugène Zichy, riche magnat hongrois, pris en flagrant délit de connivence avec Jellacsics, fut traduit devant un conseil de guerre, présidé par le colonel Goergeï, dans l'île de Csepely, et condamné à la pendaison : la sentence fut exécutée à l'instant même.



(Eugène Zichy.)

Vienne soumise, le gouvernement autrichien fit avec ardeur ses préparatifs militaires contre la Hongrie. Néanmoins six semaines s'écoulèrent avant la reprise des hostilités : une cause puissante avait motivé ce retard.

Les fougueux conseillers de l'absolutisme ne se proposaient rien moins que

(Garde nationale à pied.)   (Garde nationale à cheval.)   (Honvéd.)

ARMÉE RÉVOLUTIONNAIRE DE 1849.

la rupture complète du lien fédéral existant depuis Léopold entre l'Autriche et la Hongrie, pacte d'union souvent miné par l'arbitraire, mais toujours relevé par la valeur patriotique des Hongrois. Mais aux sollicitations de la camarilla et de son principal organe, l'archiduchesse Sophie, mère du futur empereur, qui pressait Ferdinand V de consentir à des mesures dans lesquelles seules elle voyait le salut de l'empire, Ferdinand V opposait les scrupules de sa propre conscience. Il prit alors la résolution de descendre du trône impérial, et comme l'archiduc François-Charles, son frère, y renonçait en faveur de son propre fils, l'archiduc François-Joseph prit les rênes de l'État.

Les Magyars, qui avaient saisi le vrai sens de cette abdication, résolurent de la considérer comme non avenue. Se fondant sur ce motif que la mort seule ou un décret du pouvoir législatif peuvent délier le souverain des devoirs que la royauté lui impose envers la nation, la diète déclara nul l'acte d'abdication de Ferdinand, et continua de promulguer en son nom toutes les lois.

Ce fut seulement vers le milieu de décembre que le gouvernement autrichien commença de mettre à exécution ses vastes plans de campagne contre les Magyars. Toutes les provinces de l'empire devaient fournir leur contingent pour une invasion générale et simultanée ; de sorte que la Hongrie se trouverait attaquée à la fois, au nord, par le général Schlick ; au sud, par les Serbes, les Valaques et les Slavons révoltés; dans la Transylvanie, par les généraux Hammerstein et Puchner; enfin le prince de Windischgraetz s'avancerait avec le gros de l'armée austro-croate du côté de l'Autriche.

La diète hongroise ne pouvait opposer à tant d'ennemis que des bataillons rassemblés à la hâte, reliés par un mutuel enthousiasme plus que par la discipline, et nullement aguerris. Mészáros opérait dans le nord; Kiss Perczel et Batthiányi tenaient en échec les populations révoltées et le général allemand Nugent. Le principal corps d'armée, fort d'environ vingt mille hommes, était au centre, sous les ordres d'Arthur Georgeï, qui depuis le désastre de Schvechet avait pris le commandement en chef. Hongrois-Allemand d'origine, il était né dans le comté de Scépuse en 1818 et avait fait ses premières études militaires au service de l'Autriche. Blessé sans doute dans son orgueil par des préférences qui le condamnaient à un rôle secondaire, il embrassa la cause nationale, par ambition plus que par patriotisme, et, dans ces conjonctures où le besoin de talents guerriers se faisait sentir impérieusement, sa dévorante activité saisit comme d'un bond les honneurs dont le rêve l'avait en vain bercé jusque-là : en quelques jours il avait franchi tous les grades pour occuper le premier rang. Hors d'état de résister de front aux masses innombrables des Autrichiens, et suivant un plan stratégique dès longtemps adopté en Hongrie, le général magyar abandonna successivement toutes ses positions, même la capitale, pour se retirer derrière la Tibisse, qui a toujours servi de ligne militaire dans les longues guerres des Hongrois avec l'Autriche. C'était encore le meilleur point d'appui qu'on pût trouver dans les circonstances actuelles.

Avant d'entrer à Pest, le prince de Windisgraetz reçut une députation conduite par l'ancien président du conseil, Louis Batthyányi. Composée d'hommes modérés, elle fit les dernières tentatives pour concilier les intérêts des deux

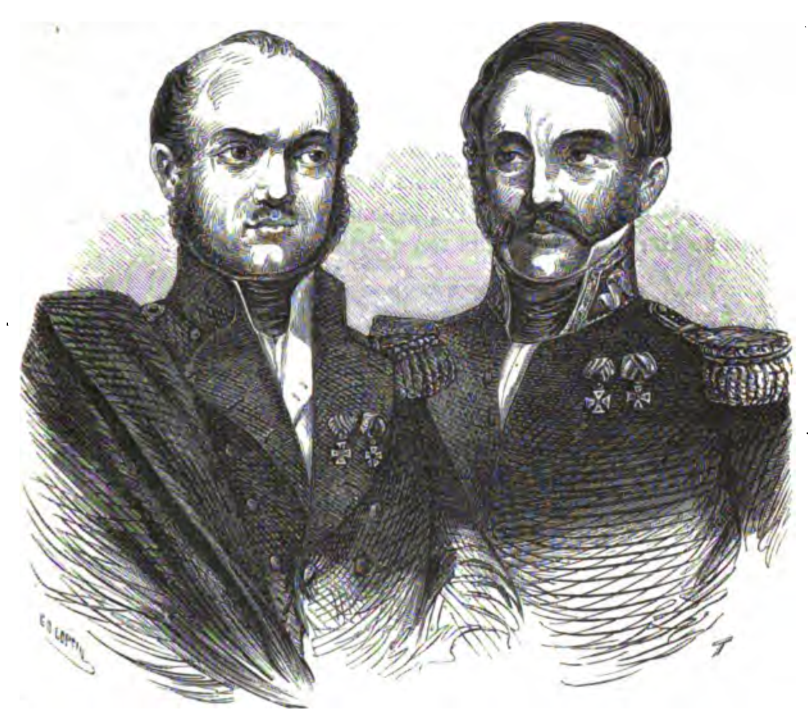
pays. Chimérique espoir ! En usant de ménagements honorables, et avec moins de hauteur et de morgue militaire, Windisgraetz pouvait, seul et sans intervention étrangère, parvenir à ramener les Hongrois à leur souverain. Mais il déclara fièrement qu'il ne voulait pas traiter avec des rebelles, rompit toute négociation, et fit bientôt arrêter Batthyányi. Ce langage, du reste, contrastait singulièrement avec la lenteur du maréchal. Au lieu de marcher sur-le-champ vers la Tibisse, il perdit à Pest les moments les plus précieux, et donna ainsi au gouvernement hongrois, retiré dans la ville de Debrecin, au milieu de la vieille souche magyare, le temps d'organiser ses forces et de déployer une activité dont l'histoire offre peu d'exemples.



(Debrecin.)

Depuis le commencement de la guerre, on manquait de poudre, d'armes, de canons ; aussitôt des citoyens intelligents érigent des fabriques ; le bronze et le fer, le soufre, le salpêtre et le bois calciné se transforment, sous l'action puissante d'un peuple qu'anime et passionne une pensée commune, la défense du sol ; tout est sur pied, chacun se prépare, grandit et s'élève à la hauteur des plus sublimes épreuves. Aux débuts plus impétueux que réfléchis des généraux magyars, vient en aide l'expérience de guerriers polonais, tels que Joseph Bem, Henri Dembinski, surpassés bientôt par leurs propres disciples, rivalisant d'intelligence et de fougueuse rapidité. Le général Dembinski avait été engagé par le comte Ladislas Teleki, envoyé extraordinaire de la Hongrie

près la république française, à prendre un commandement dans l'armée magyare. Fidèle aux traditions séculaires qui consacrent l'appui mutuel des Hongrois et des Polonais, le vieux soldat accepta l'offre et se mit à la disposition du gouvernement de Debrecin, tandis que son compatriote, le vaillant et intrépide Bem, après avoir échappé par miracle aux vengeances de la soldatesque maîtresse de Vienne, faisait des prodiges dans la Transylvanie, où il avait pris le commandement des troupes fidèles à la cause nationale.



(Joseph Bem.) (Henri Dembinski.)

Au bruit de la révolution viennoise, toute la Transylvanie s'était levée; des quatre peuples qui l'habitent, les Magyars et les Sicules, entraînés par l'exemple de leurs frères de Hongrie, firent proclamer par la diète transylvanienne, où ils avaient la majorité, l'union immédiate de leur province avec l'état magyar. Les Saxons, qu'une origine commune rattachait à l'empire, se déclarèrent pour l'Autriche. Quant aux Valaques, ils crurent que l'heure de leur affranchissement avait sonné, et ils pensèrent à former un pays distinct sous le protectorat de l'Autriche. Ces deux derniers peuples, travaillés par les agents autrichiens, repoussèrent l'égalité de droits qui leur était offerte par la nouvelle constitution hongroise, et ils se livraient à de sauvages atrocités envers la population magyare. En peu de temps le génie créateur de Bem improvisa une petite armée d'environ dix mille hommes, et par, ses habiles calculs et ses expédients, frappant presque toujours des coups énergiques et

inattendus, il réussit à purger le pays des Autrichiens et des Russes auxiliaires commandés par Engelhart, et soumit les Valaques révoltés. Ses rapides succès, qui assurèrent l'occupation complète de la Transylvanie, firent l'étonnement de la Hongrie et de l'Europe entière.

Après l'évacuation de la capitale par le gouvernement magyar, le prince de Windischgraetz prit des mesures empreintes d'une sévérité qui allait jusqu'à la barbarie ; pendant qu'il faisait retomber sur des innocents le poids de sa dictature, l'armée hongroise put régulariser ses mouvements de retraite. Goergeï, tirant le plus habile parti des lenteurs de son adversaire, se dirigea vers les comitats du nord qu'il connaissait à fond, et fatiguant ses adversaires par la brusque alternative de ses manœuvres, il fondait avec la rapidité de l'aigle sur leurs corps détachés. Vingt fois Schlick et Goëtz se crurent sur le point de l'anéantir ; vingt fois Goergeï leur glissa, pour ainsi dire, entre les doigts. Par une série de marches savantes et d'engagements heureux, et après avoir repoussé l'ennemi au pied des monts Carpathes, le jeune chef réoccupa Cassovie, capitale de la haute Hongrie, et y établit son quartier général.



(Cathédrale de Cassovie.)

Cependant des revers étaient venus frapper la cause magyare. Les deux forteresses de Léopoldbourg et d'Eszék étaient tombées au pouvoir des Impériaux, et Simonich venait de mettre le siége devant la redoutable Comarom, pendant que sur un autre point les Autrichiens menaçaient la forteresse presque





GÉNERAUX DE L'ARMÉE MAGYARE

ANTOINE VETTER. ARTHUR GOERGEI. GEORGES KLAPKA.

LOUIS AULICH. COMTE CASIMIR BATTHYÁNYI. RICHARD GUYON.

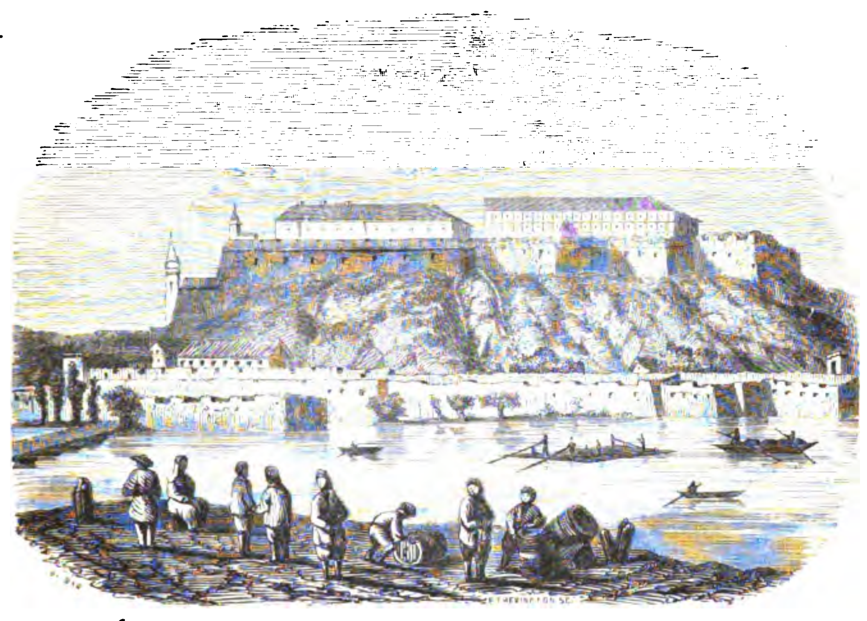


GÉNÉRAUX DE L'ARMÉE MAGYARE

ANTOINE VETTER. — ARTHUR GOERGEI. — GEORGES KLAPKA.

LOUIS AULICH. — COMTE CASIMIR BATTHYÁNYI. — RICHARD GUYON.

imprenable de Pétervaradin; mais au midi, les généraux hongrois contenaient avec succès l'armée de Nugent et les Serbes, et les Magyars bloquaient Arad et Temesvár.



(Forteresse de Pétervaradin.)

Sur ces entrefaites, Windischgraetz résolut de reprendre l'offensive et de marcher sur Debrecin avec toutes les forces dont il pouvait disposer. Jellasics devait aller prendre position à Szolnok, pendant que le maréchal avancerait lui-même vers Agria pour opérer sa jonction avec le général Schlick et pousser une pointe sur la nouvelle capitale de la Hongrie. L'origine de ce plan remontait vers la mi-février, c'est-à-dire au moment où Dembinski, chargé du commandement supérieur de l'armée du centre, arrêtait de son côté ses lignes d'opérations. Selon les vues de ce dernier, Damianics et Klapka devaient, s'appuyant sur le général Vetter, prendre Szolnok et menacer de ce côté l'aile droite de l'ennemi. Goergeï, qui campait avec une forte division dans le voisinage de Cassovie, avait ordre de seconder l'attaque que Dembinski, placé à Kápolna, dirigerait lui-même contre l'armée impériale, qui se trouverait ainsi entièrement enveloppée. Rien ne s'opposait à l'exécution de ce hardi projet, dont le résultat probable était l'anéantissement de l'armée rivale, compromise par la tactique inhabile de ses chefs; rien, si ce n'est l'ambition et le mauvais vouloir de Goergeï. Le combat, engagé à Kápolna, fut soutenu de part et d'autre avec la plus vive opiniâtreté; le village fut pris et repris, mais sans que le corps d'armée de Goergeï eût fait le moindre mouvement. L'amour-propre du jeune Magyar avait été vivement blessé du choix que le gouvernement de Debrecin venait de faire dans la personne du vieux général polonais, et une grave mésintelligence s'était élevée entre les deux

généraux, le jour où l'union devenait une impérieuse nécessité. D'un autre côté, Dembinski, caractère véhément et taciturne, ne sut pas se faire pardonner par des égards et des formes bienveillantes, une élévation que justifiaient ses talents militaires et son expérience ; oubliant trop facilement que la verge de fer n'est pas l'instrument propre à régir les Magyars, au lieu de chercher à gagner la confiance de volontaires sur lesquels l'enthousiasme exerçait plus d'empire que des ordres absolus, le général en chef voulut être obéi sans contrôle. Au contraire, son dangereux rival, plus fait à l'intrigue, s'entoura, par son adresse et la douceur de ses manières, d'une coterie de généraux tous dévoués à ses passions : tristes victimes qu'un attachement fatal devait bientôt pousser à leur perte !

Quand Dembinski, abordant Goergeï, après l'action, lui demanda « quelle serait la peine d'un général qui n'obéirait pas aux ordres de son commandant supérieur? — La mort! » répondit Goergeï d'un ton plein de hauteur. Mais Dembinski, qui voyait derrière ce chef indocile un groupe d'amis chaleureux fascinés par ses flatteries et prêts à le couvrir de leur protection, ne se sentit pas assez fort sans doute pour frapper un coup d'autorité. Alors la coterie de Goergeï, enhardie par cette faiblesse qui jetait le plus grand discrédit sur le général en chef, réclama hautement sa destitution, et s'agita si bien qu'elle obtint l'élévation de son favori au commandement suprême.

Au même instant, le camp autrichien donnait l'exemple d'une pareille division entre Windischgraetz et Jellacsics, qui eut de graves résultats. Déjà l'intempérie de la saison, les difficultés d'un terrain marécageux, avaien préparé la déroute des envahisseurs, qui avaient perdu un temps précieux. Au nord, l'habile tactique de Goergeï et une victoire de Klapka près de Tokai, avaient porté leurs fruits. Schlick abandonnait successivement le territoire où il manœuvrait depuis deux mois. L'armée autrichienne, forcée d'abord de suspendre sa marche, s'était arrêtée à Gyöngyös, puis à Jsaszeg. C'est près de ce village qu'elle accepta la bataille qui allait réveiller les fastes séculaires de la valeur magyare. Huit carrés entiers enlevés par les hussards, sept drapeaux, trois mille deux cents prisonniers, six mille Autrichiens restés sur le terrain, tels furent les immenses avantages d'une journée qui ne coûta aux vainqueurs que deux mille hommes mis hors de combat. La réputation militaire des Hongrois, si injustement mise en doute depuis leur retraite précipitée derrière la Tibisse, était dignement reconquise à Jsaszeg. A partir de ce jour, une série non interrompue de désastres jetant la démoralisation parmi les Autrichiens harcelés dans leur retraite par les redoutables Csikós, pasteurs armés de lacets, ils sont bientôt chassés de la capitale, de Comarom, et enfin complétement battus à Nagy-Sarló, malgré l'arrivée du général Welden, qui était venu remplacer le faible Windischgraetz. Jellacsics, désespéré de ses revers, abandonna le gros de l'armée au sortir de Pest, pour reprendre à la tête de ses Croates le chemin de son pays.

La faiblesse de l'Autriche était démontrée; pour prolonger sa précaire existence, elle dut recourir à l'intervention de la Russie. Ainsi, le triste héritier de ce Charles-Quint qui avait rêvé l'empire universel se vit réduit à signer

l'arrêt de sa déchéance morale en acceptant le protectorat d'une puissance longtemps rivale, et le monde entier fut convié au spectacle de la lutte d'un petit peuple contre les deux plus grandes nations de l'Europe orientale; lutte digne, à tous égards, du nom de guerre de géants.



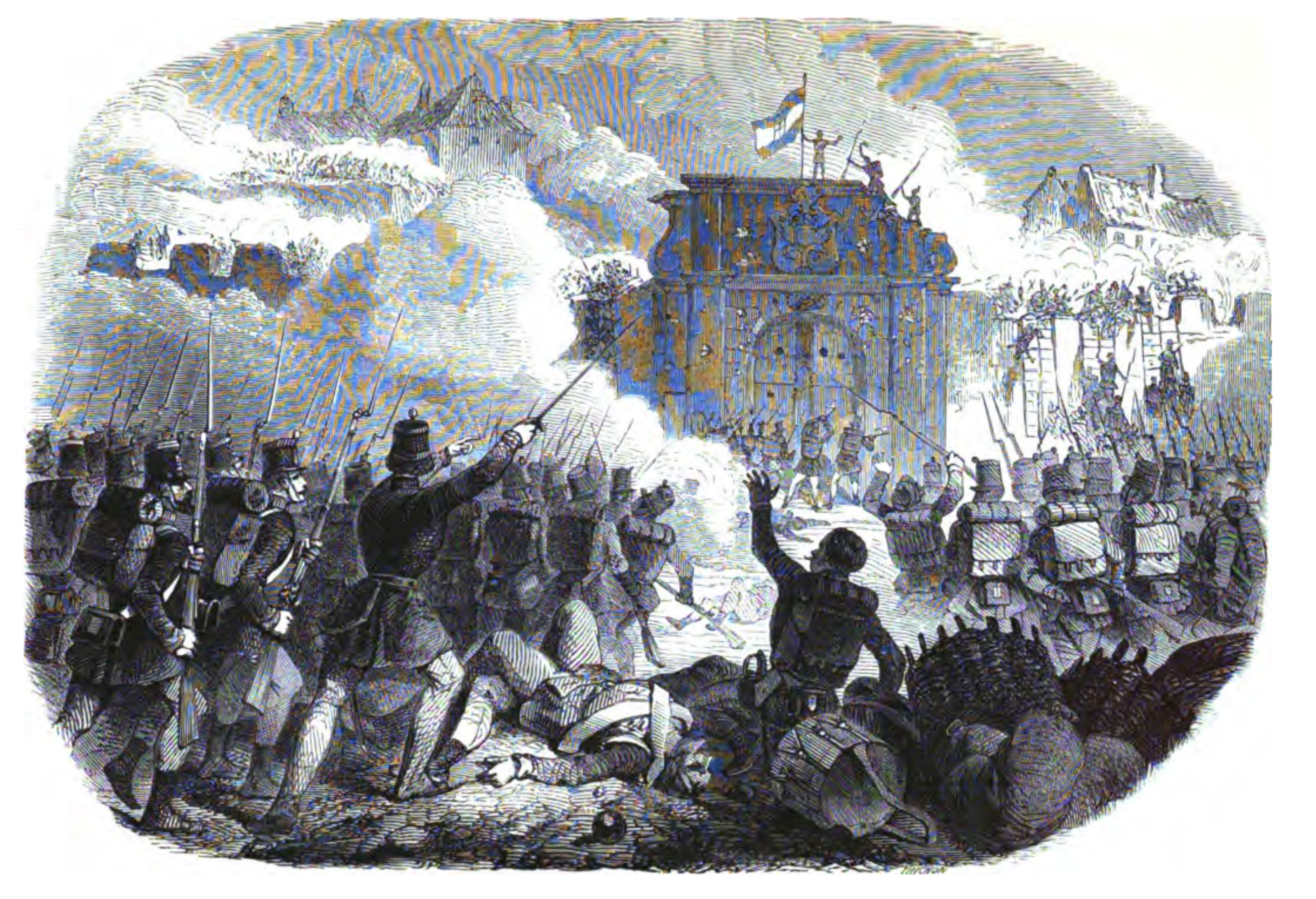
(Csikó.)

Pendant les négociations austro-russes, la diète, qui tenait ses séances à Debrecin, dans l'église des réformés, avait prononcé, le 14 avril 1848, sur la proposition de Kossuth, la déchéance de la maison impériale d'Autriche, et, comme complément de cette mesure, nommé gouverneur général du royaume, jusqu'à nouvel ordre, Louis Kossuth lui-même. Le premier soin du chef du pouvoir exécutif fut de constituer un ministère. Barthélemi Szemere devint président du conseil, le comte Casimir Batthyányi fut rappelé de l'armée pour prendre en mains le portefeuille des affaires étrangères, Sébastien Vukovics fut nommé à la justice, François Duschek aux finances, Michel Horváth aux cultes; enfin Goergeï, tout en conservant le commandement de l'armée, reçut le portefeuille de la guerre. Aussitôt après l'installation du nouveau pouvoir, une question surgit, qui renfermait en elle toute la destinée de la Hongrie. Fallait-il prendre d'abord Bude, la capitale jumelle, encore au pouvoir d'un corps d'Autrichiens, sous les ordres du général Henzi, ou poursuivre les vaincus jusqu'aux portes de Vienne, pour y dicter en vainqueurs les conditions de la paix? Au lieu de trancher résolument la

question, on s'en remit à Goergeï sur l'alternative d'anéantir l'armée ennemie ou de chasser la garnison de Bude. Lorsqu'il importait de recueillir les fruits de la dernière victoire en exterminant les masses autrichiennes, dont les tronçons épars fuyaient dans le plus grand désordre, la prise de Bude n'était qu'une affaire secondaire; cependant elle attira toute l'attention du général en chef. Pendant que Welden profitait de cette faute pour s'échapper, Georgeï se hâta d'investir la ville de Bude, et fit sommation à Henzi de se rendre. Celui-ci répondit par le bombardement de Pest. Il fallut alors se décider à former un siége en règle, pour lequel on manquait de grosse artillerie; on dut la faire venir de Comarom, opération lente d'où résulta une irréparable perte de temps. Quand on put battre en brèche la citadelle, les intrépides honvéds s'y précipitèrent avec l'entrain de vieux soldats; bravant les feux croisés de la mitraille, qui les frappaient à découvert, ils escaladèrent les remparts, et, après avoir planté l'étendard tricolore sur la porte principale, leurs colonnes d'attaque entrèrent dans la place, glorieuses et frémissantes. Elles trouvèrent dans la ville une résistance aussi acharnée que sur les remparts. Le général Henzi, avec ses Croates fanatisés, défendit le terrain pied à pied. Chaque maison était devenue un fort d'où les balles pleuvaient sur les assaillants et semaient dans leurs rangs une mort certaine. Cependant ils triomphèrent de tous les obstacles. Dans la chaleur de l'action, le commandant lui-même, blessé à mort, allait succomber sous l'exaspération de leur vengeance, quand Goergeï vint arrêter la fureur de ses soldats. Après ce glorieux fait d'armes, le gouvernement décerna au général en chef le bâton de maréchal, qu'il refusa obstinément. Peut-être regardait-il comme inutile de devoir cet honneur à des hommes dont il tramait déjà la perte.

L'ennemi chassé de toute la Hongrie, les pouvoirs législatif et exécutif transférèrent leur résidence dans la métropole. C'est là qu'ils reçurent la nouvelle de l'intervention russe, d'abord révoquée en doute. Au premier moment de stupeur qui en fut la suite, succéda bientôt un cri général de guerre. Le gouvernement se montra dans cette circonstance le digne interprète des sentiments nationaux. Rien de plus noble que sa protestation contre l'intervention des Russes. Toutefois ce fut en vain que les ambassadeurs hongrois s'épuisèrent en efforts surhumains pour pénétrer l'âme des autres gouvernements des dangers que pouvait couvrir dans l'avenir une telle alliance : l'Occident resta sourd à toutes les représentations qui partaient des bords du Danube. Aussi toute la Hongrie se prépara-t-elle à une résistance désespérée, résignée à s'engloutir sous ses propres ruines plutôt que de renoncer à son indépendance, que de récentes victoires venaient de sanctionner.

Déjà retentissait de toutes parts le bruit des bataillons en marche et d'une artillerie formidable. Il fallait à tout prix subjuguer la Hongrie rebelle. Au nord, du côté de la Gallicie, le gros de l'armée russe était placé sous le commandement en chef du prince Paskievics; au nord-ouest, le général Grabbé, avec plusieurs divisions russes, était prêt à aborder le théâtre de la guerre par la frontière de Moravie; à l'ouest, l'armée autrichienne, retranchée dans Posonie, sous les ordres du général Haynau, le féroce vain-



PRISE DE BUDE.

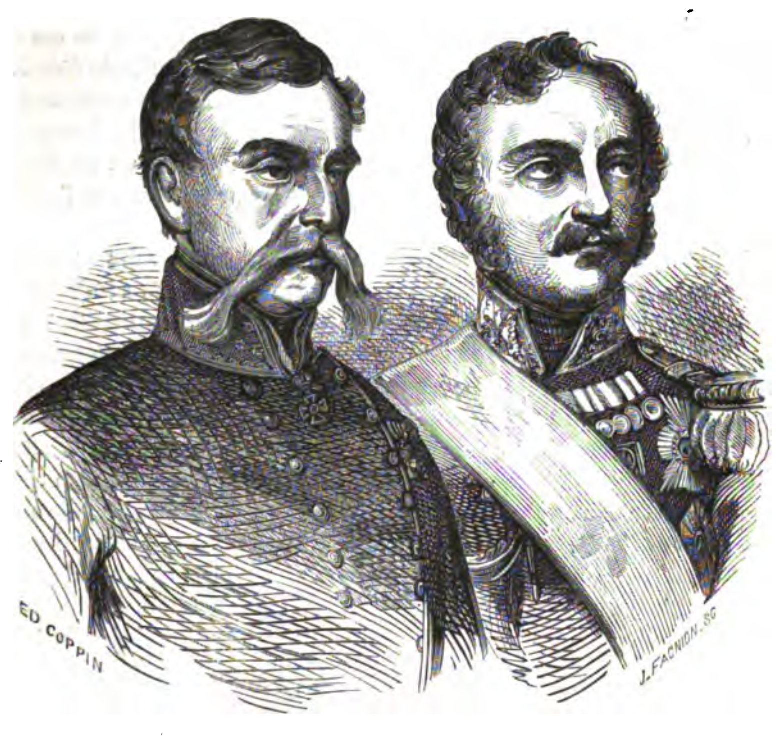






MORT DU GÉNÉRAL HENZI.

queur de Brescia, qui avait remplacé Welden dans le commandement en chef, fit ses premiers mouvements agressifs, secondée par la division russe du général Paniutine; Nugent rouvrit la campagne au sud-ouest; enfin, la Transylvanie était menacée à la fois par deux corps d'armée russe et par les Autrichiens qui, depuis les succès de Bem, s'étaient réfugiés sur la terre valaque. Il était facile de voir, par la position de ces divers corps, que le plan des coalisés était d'enfermer la Hongrie dans un cercle de fer.



(Haynau.) (Paskievics.)

Le maréchal Paskievics franchit les monts Carpathes aux premiers jours du mois de mai, sans que le général Dembinski, inférieur en forces, pût lui barrer le passage. En même temps, l'armée austro-russe de Haynau reprenait l'offensive et poussait les Magyars jusqu'à Györ. Là, Goergeï voulut livrer une grande bataille; mais assailli sur tous les points, et craignant de se voir débordé, il abandonna ses retranchements, et même la ville de Györ, pour se retirer sur Comarom. Cette forteresse lui offrait tous les avantages d'une position inexpugnable; il y trouvait un point d'appui assuré, un pivot d'où il pouvait rayonner sur ses ennemis et tenter de les anéantir en les attirant par d'habiles manœuvres entre ses feux et ceux de la place. Cependant une bataille, engagée le 2 mai, dont les Magyars eurent toute la gloire, ne leur procura aucun avantage. En face d'ennemis nombreux qui menaçaient le sol tout entier, il n'y avait qu'une chance de salut: c'était dans la concentration des forces pour

arriver à frapper un grand coup. Tel était l'avis du gouvernement, qui pressa vainement Goergeï d'opérer sa jonction avec les autres corps d'armée, tenus en échec au fond de la Hongrie. Mais à l'ordre des dispensateurs de la volonté nationale, l'arrogant général répondit par un refus altier, signe précurseur de sa trahison. Vaincre seul pour dominer, ou transiger en cas de défaite, telle semble avoir été la pensée secrète de cet ambitieux qui faisait de sa patrie le triste enjeu de ses criminels projets. Ses espérances de victoire s'évanouirent bientôt, et à mesure que Paskievics s'avançait, l'immensité des périls à vaincre ne lui laissait ouvert que le recours au dernier de ces deux partis, le parti de la honte. Néanmoins, il conservait encore l'attitude d'un énergique défenseur de la Hongrie, car il y avait péril à tenir une conduite différente. A Vácz, il soutint bravement avec son armée le choc des forces combinées de l'ennemi; et ce ne fut qu'après une lutte inégale, où les Magyars firent des prodiges de valeur, qu'il céda le terrain, pour se jeter vers la Tibisse et combiner enfin ses efforts avec ceux des autres généraux.

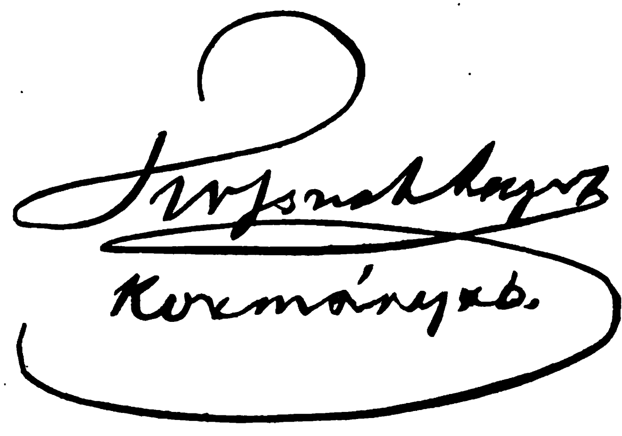
Il était trop tard pour saisir cette dernière planche de salut et conjurer l'arrêt fatal qui pesait sur la Hongrie. Pendant que Goergeï, admirablement servi par sa connaissance des lieux, et plus encore par la bravoure de ses soldats, échappait aux poursuites de ses nombreux adversaires, et faisait au milieu de mille périls une retraite qu'on a peut-être trop vantée, Dembinski, chargé de couvrir le siége du gouvernement qui avait été transféré à Szeguedin, fut battu, près de Szöreg, par Haynau moins que par les Russes; car sans l'attaque résolue de Paniutine, la journée fût restée sans résultats pour l'ennemi.

Dans le même temps, Bem était réduit à fuir, en Transylvanie, devant les grandes masses des Russes, commandés par Grottenhelm et Luders. Le gouvernement le rappela, espérant trouver en lui un chef capable de relever l'honneur des armes magyares, et de donner une direction intelligente et ferme aux derniers efforts qu'allait tenter la patrie. L'esprit militaire de Bem, le prestige de cette popularité qui lui gagnait les cœurs, pouvaient ramener l'union entre les chefs militaires et changer la fortune. Mais, hélas! les événements se pressaient, marchaient à pas de géant, et la bataille de Temesvár, qui présenta le spectacle d'un sauve-qui-peut général, fut la dernière péripétie de ce drame, dont le dénouement devait être l'asservissement de la Hongrie et l'abaissement graduel de l'Autriche.

Bientôt Goergeï arrive du nord, poursuivi de près par les Russes de Paskievics et par le corps autrichien de Schlick qui s'était séparé, à la sortie de Pest, du gros de l'armée de Haynau. Debrecin, défendu par Nagy-Sándor, tombe au pouvoir des Russes; Grand-Varadin éprouve peu de jours après le même sort. Cependant Goergeï, étant parvenu à tourner ces deux villes, vint prendre position dans les environs de Világos, bourg situé près d'Arad. Le gouvernement magyar, quoique pressé de toutes parts, tenait encore dans cette place. Les corps de Dembinski et de Bem dispersés à Szöreg et à Temesvár, il ne restait plus que cette poignée de braves pour disputer le terrain aux envahisseurs. La jalousie que Goergeï portait à Kossuth ne laissa pas même cette dernière chance. Depuis longtemps Goergeï et Kossuth ne s'entendaient

REDDITION DU GÉNÉRAL GOERGEI.

plus. Tandis que le premier représentait le parti de la transaction, le second, au contraire, d'accord avec les généraux polonais, s'était posé en libérateur et presque en maître futur de la Hongrie. En outre, le général, en méconnaissant les ordres du pouvoir exécutif, s'était trop compromis envers la nation pour ne pas prêter l'oreille aux flatteries et aux éloges que les Russes ne cessaient de lui prodiguer. Dans un moment si critique, et après une entrevue qui eut lieu à Arad entre les deux rivaux, Kossuth, désespéré de ces dissidences funestes, première source des revers de la cause nationale, prit le parti de se démettre du pouvoir. En même temps, sans consulter ses ministres, il remit à Goergeï ses pouvoirs dictatoriaux; résolution tardive qui, prise deux



(Signature de Kossuth.)

mois auparavant, eût peut-être sauvé la patrie, et qui alors ne pouvait avoir son excuse ou sa justification que dans une absolue nécessité. Mais Goergeï s'était déjà trop avancé dans ses intelligences avec les Russes : il était convaincu d'ailleurs de l'impossibilité de résister à tant d'ennemis avec vingt-quatre mille hommes exténués par des marches rapides. La condescendance de Kossuth le servit à merveille pour l'exécution d'une pensée dès longtemps mûrie. Après avoir annoncé au peuple son avénement à la dictature, il rejoignit son armée, et envoya sur-le-champ au général russe Rudiger un courrier pour lui signifier sa reddition, à la condition expresse toutefois qu'il ne déposerait les armes qu'entre les mains des Russes. Protestation puérile qui pouvait garantir sa vie, à lui, mais qui en définitive ne pouvait avoir d'autre résultat que de redoubler les passions vindicatives des Autrichiens, qui laveraient l'opprobre d'une capitulation honteuse pour eux, dans le sang de tant de glorieux amis que leur général en chef abandonnait lâchement. Concentrant alors son armée sur Világos, Goergeï lui déclara qu'il n'y avait plus de lutte possible, qu'il ferait de vains efforts pour la sauver, et qu'il ne restait d'autre ressource que de se rendre à l'armée russe. Tout le camp hongrois ne lui répondit que par un immense cri de désespoir. Rien ne saurait décrire la douleur poignante des hussards, dont le dévouement à Kossuth égalait le patriotisme. Peu s'en fallut que le traître n'expiât de leurs mains l'abus



MAGYARS DE IÁSZBERÉNY.



(Les Jazyges).

LA HONGRIE

VARIÉTÉS

LES JAZYGES (JASZOK)

Dans les plaines de la Hongrie, entre le Danube et la Tibisse, était un un petit peuple qui se mêla aux Magyars, et produisit le plus beau type d'hommes de la vieille Europe. Cette peuplade fut nommée anciennement Jazyges-Sarmates; dans les temps plus récents, *Jassones Jászok*. Elle tirait son origine de la grande famille slave, et fut la première qui fixa sa demeure définitive dans la Hongrie.

Déjà, au temps d'Alexandre le Grand [1], on voit les Jazyges habitant les mêmes lieux où ils se trouvent actuellement. Mais, sans doute, leur appari-

[1] Arriani Nicom. *Exped. Alexand.* I, c. 3.

tion, à cette époque, ne fut que temporaire, car Strabon [1], écrivain très-accrédité, atteste que le peuple jazyge ne vint occuper une partie de l'ancienne Dacie que sous le règne de Claude, empereur romain. Lorsque Trajan marcha contre les Daces, les Jazyges leur prêtèrent assistance contre les Romains. Ils se distinguaient par la rapidité de leur course, par leur courage et par leurs armures L'homme et le cheval étaient couverts d'une espèce de cuirasse en écailles métalliques, qui les rendait presque invulnérables. Les Jazyges se servaient avec une dextérité extraordinaire de l'arc et des flèches. Ils lançaient les javelots à la fois en avant et en arrière.

C'est au milieu du pays des Jazyges, à Jászberény, petite ville et chef-lieu d'un district presque indépendant aujourd'hui de l'administration générale du pays, qu'Attila, le roi des rois, maître souverain de toute la Scythie et de la Germanie, établit sa fastueuse résidence; c'est là qu'il reçut l'ambassade grecque dont Priscus faisait partie, c'est de là qu'il porta la guerre dans les Gaules, en Grèce et en Italie, etc. Aussi ce lieu a-t-il longtemps porté le nom d'*Etelvára :* en français, fort d'Attila. On dit même que le fameux chef des Huns y mourut et y fut enterré, bien que plusieurs historiens placent sa tombe à Bude. A défaut de la sépulture d'Attila, d'autres croient y trouver celle d'un des chefs de cette seconde armée hunnique qui, sous le nom d'Avars, précéda les Hongrois modernes. Jászberény, en effet, fut occupé par toutes les bandes hongroises qui, tour à tour, s'emparèrent du pays, et les Magyars, à leur arrivée, établirent dans cette ville un de leurs premiers camps, comme l'indique le nom qu'elle porta dans l'origine, *Belén-Szállás ;* car, en hongrois, *szállás* signifie halte.

Ce n'est pas sans fondement que l'histoire et la tradition s'accordent à placer dans la contrée de Jászberény le premier campement des Huns, des Avars et des Hongrois. Non loin de cette ville, on distingue encore les restes de ces fameux retranchements que les Avars élevèrent dans la Pannonie. Cette seconde armée envahissante, qui occupa l'empire d'Attila de concert avec les Lombards, ses alliés, apprit d'eux l'art de creuser les remparts circulaires, les anneaux, *ring*, comme disaient les Germains. Les Avars, donnant au mot tudesque une terminaison nationale, les appelèrent *ringos.* Ces remparts consistaient en des fossés profonds, qui entouraient un vaste territoire. Un fossé de ce genre fut creusé par eux du Danube à la Tibisse; il est encore parfaitement reconnaissable dans une étendue de vingt lieues; quoiqu'en bien des endroits l'herbe et des constructions le recouvrent, l'on peut en suivre la trace d'une extrémité à l'autre. A *Arokszállás* (littéralement, halte du fossé), on aperçoit un semblable fossé qui se dirige vers le levant, de façon à former un triangle. Il y en a un autre nommé *Aroktó*, qui, joint au précédent, a reçu le nom de *Csorsz árka*, fossé de Csorsz, du nom d'un chef avar.

Plusieurs historiens prétendent qu'il y eut, dans les premiers âges, une tribu magyare nommée Petchenègues ou Jassii [2], qui se fixa dans le voisinage

[1] Strabon. L VII, 306.

[2] On a voulu, à cause d'une certaine analogie de noms, leur attribuer la fondation de la ville de Jassy en Moldavie.

des Jazyges-Sarmates. Ces deux peuplades, très-habiles à manier l'arc, formèrent, sous Béla IV, un corps distinct portant le nom de *Sagittarii jassones*.

Une autre bande de la famille hunnique vint s'unir à elles. C'étaient les Cumans, dont une partie était déjà entrée en Europe avec les Magyars; mais la plus grande colonne, composée de quarante mille familles, n'y parut que vers l'an 1238. Béla IV, roi de Hongrie, les reçut avec empressement, et, dès cette époque, il porta le titre de roi des Cumans. La fierté naturelle de ce peuple amena des conflits sérieux avec les Magyars, leurs frères. Il paraît que les femmes cumanes étaient très-belles et voluptueuses, car deux rois de Hongrie, Etienne IV et Ladislas surnommé *Kunlászló* (le Cuman) à cause de sa prédilection pour les femmes de cette tribu, excitèrent le mécontentement des Hongrois. Enfin, pour mettre fin à ces dissensions continuelles, on les plaça, avec les Jazyges, sous une juridiction particulière ayant pour juge suprême le palatin de Hongrie, avec le titre de capitaine général des Jazyges et des Cumans.

Après l'extinction de la dynastie d'Arpád, ces deux tribus conservèrent leurs droits exceptionnels; mais Léopold Ier, épuisé de ressources, vendit ce territoire, en dépit de l'opposition du palatin, aux chevaliers de l'ordre teutonique. Ce n'est qu'en 1725 que les Jazyges et les Cumans se rachetèrent au prix de grands sacrifices, et, dès lors, les anciens pactes furent de nouveau reconnus. Enfin, l'article 29 de la loi de 1791 leur accorda le droit d'envoyer deux députés aux diètes nationales.

Les Cumans d'aujourd'hui ont emprunté aux Jazyges quelques traits de la physionomie des Slaves; même couleur brune, même regard fier et passionné. Ils sont robustes, d'une taille moyenne, très-courageux, excellents cavaliers, et capables de dompter les chevaux les plus farouches. Tandis que le coursier sauvage, que le frein n'a jamais gouverné, dort au milieu des steppes, le Cuman, qui s'est approché sans bruit, s'élance sur son dos. Alors commence entre l'homme et l'animal une lutte terrible: le cheval, effrayé, saute, se dresse d'un seul bond; il se cabre, se jette à terre, se relève, court, s'arrête; mais le cavalier se prête à tous ses mouvements sans se déconcerter; presque épuisé d'efforts, l'animal, toujours ardent, précipite sa course impétueuse à travers l'espace; mais tout est inutile, il ne peut jeter loin de lui cet homme immobile qui, au milieu de ces secousses et de cette fougue désordonnée, n'a pas perdu un instant l'équilibre. Enfin l'animal, à bout de forces, tombe couvert de sueur et d'écume; son ennemi profite de cet instant pour l'assujettir au frein, et, dès lors, il en fait le compagnon de ses fatigues et de ses combats. En hongrois, on appelle ces cavaliers *csikós*, pasteurs de poulains ou chevaux.

Il y a en Hongrie des paysans aisés, même riches, qui possèdent des haras. Presque toute l'année, les chevaux sont aux pâturages avec leur *csikós*. Celui-ci, couvert d'une chemise et d'un large caleçon flottant, avec un chapeau à grands bords, la main armée d'un fouet et d'un énorme bâton entouré d'anneaux de fer dont le cliquetis est le signe de sa colère, conduit le troupeau soumis à son empire. Lorsque le propriétaire se dispose à vendre un

des chevaux, le *csikós* est chargé de donner la première leçon à un élève jusqu'alors sauvage et indocile. Ces pasteurs sont aussi très-habiles à voler les chevaux; ils le font avec tant d'adresse que le propriétaire peut rarement les retrouver, car ils savent en changer la couleur et les allures. Du reste, pleins d'un généreux patriotisme, ces écuyers sont toujours les premiers en armes quand il faut défendre la patrie. Leur vie errante à travers les plaines, et sans autre toit que le ciel qui les couvre, leur fait apprécier plus vivement qu'à tous les autres la liberté et l'indépendance nationale. Dans la dernière grande guerre de la Hongrie contre l'Autriche, les pasteurs de chevaux, couverts seulement de la chemise et du caleçon de leur costume ordinaire, armés d'un lacet, comme les Mexicains, avec leur *lazzo*, formaient un corps de l'armée. Malheur à ceux sur qui tombaient leurs terribles lacs; car, en un instant, ils étaient entraînés à terre et massacrés.

Les anciens Jazyges, confondus avec les tribus hongroises, parlent aujourd'hui, eux aussi, la langue magyare pure avec un accent oriental, et sont devenus les premiers défenseurs de la liberté nationale.

LES SICULES (SZÉKHELYEK).

Un poëte magyar a dit que la Hongrie est une terre sacrée où sont assis, dans un étroit espace, les débris des grands peuples qui remplissent l'histoire du monde. Il y a du vrai dans cette pensée. On retrouve en Hongrie bien des races historiques venues de pays lointains, à diverses époques, et qui là se sont rencontrées sans se mêler. Non-seulement *Daces*, *Pannoniens*, *la fière Germanie*, ont ici leurs représentants; mais les Romains, qui dominent le passé, figurent à côté des Slaves, auxquels peut-être appartient l'avenir. L'étude de ces divers peuples est pleine d'intérêt. Il est curieux d'observer les mœurs, le caractère de chacun d'eux, et les nuances en sont d'autant plus tranchées qu'elles sont multipliées : le contraste fait ressortir les différences.

Les Sicules descendent des soldats d'Attila. Reste de ces guerriers redoutables qui avaient parcouru l'Europe sous le nom de Huns, ils furent l'avant-garde des Hongrois modernes. Retirés depuis treize siècles dans des montagnes éloignées, à l'extrémité orientale de la Transylvanie, ils ont gardé pieusement leurs souvenirs, et le nom du fameux roi des Huns est encore vivant parmi eux. Un puissant intérêt historique conduit donc le voyageur au milieu de cette tribu sans mélange, dont le sol ne porte pas d'hommes de race étrangère à eux, et qui a nécessairement conservé intacte sa physionomie originaire.

Nous avons déjà essayé de combattre l'opinion depuis longtemps admise sur la laideur et la férocité des Huns. L'épouvante ressentie par les Occidentaux en face de ces terribles ennemis qui venaient les subjuguer, explique suffisamment les descriptions exagérées des historiens. Au lieu donc d'étudier

dans tel ou tel annaliste passionné les traits et les mœurs du peuple d'Attila, recherchons quelles institutions se développèrent parmi eux lorsqu'ils demandèrent un refuge aux montagnes de la Dacie.

Nous remarquons dans l'administration établie en Hongrie par saint Étienne, l'influence d'un souverain qui tend à concentrer le pouvoir dans ses mains. Pour retrouver dans toute leur pureté les institutions hunniques, il faut les chercher parmi les Sicules. Il s'agit de quelques milliers d'hommes qui se retirèrent, lors de la défaite du fils d'Attila, dans les montagnes reculées de la Dacie, pour échapper à la vengeance des nations qu'ils avaient autrefois vaincues. Comment donc s'administre cette tribu isolée?

Séparés en diverses bandes, dont chacune compte trois ou quatre mille individus, hommes, femmes et enfants, les Sicules divisent leur territoire en plusieurs districts qu'ils nomment siéges, en hongrois *szék*. De là leur nom magyar *Székhelyek*. Le dernier fils d'Attila, Dengezich, qui régnait sur les Huns, n'eut pas de successeur. La petite tribu s'organisa donc de nouveau en république. Le chef de chaque bande est placé à la tête de chaque district. Il est choisi par le peuple, ainsi que les magistrats, qui, sous lui, administrent les cercles ou subdivisions du siége. Chaque citoyen est soldat, et doit être toujours prêt à marcher à la défense du pays. Les suffrages des guerriers déterminent l'élection des chefs. Plusieurs fois dans l'année, les hommes de chaque siége se réunissent pour examiner la conduite des administrateurs. Ils désignent alors les citoyens qui, d'une assemblée à l'autre, sont chargés de rendre la justice. Quand s'élève une question qui intéresse la tribu entière, les vieillards seuls discutent et donnent leur vote, tandis que les jeunes gens les entourent et les écoutent, debout, le sabre nu. On montre encore à Eresztvény les pierres, rangées avec une certaine symétrie, sur lesquelles, assure la tradition, s'asseyaient les sénateurs des Huns.

Voilà, en résumé comment s'administrèrent les Sicules dès le ve siècle. Il ne faut pas douter que ces institutions n'existassent déjà sous les tentes des Huns, et qu'elles n'aient été apportées de l'Asie. Ceci explique l'ordre, jusque-là inconnu aux grandes armées envahissantes, qui régna dans le vaste empire d'Attila. Plus que jamais nous nous croyons en droit de dire, malgré tout ce que l'on a écrit jusqu'ici, que les Huns avaient une civilisation assez avancée.

On a cru que le jury était né chez les Anglo-Saxons. Nous venons de voir qu'il était pratiqué chez les Huns. Il faut admettre qu'il se trouve à l'origine de presque tous les peuples. L'administration « par siéges » des Sicules était depuis longtemps établie quand saint Étienne fonda le royaume. Il la laissa subsister; mais pour la concilier avec le cadre général, il regarda leur territoire comme un seul comitat (département). De là vient que les rois de Hongrie, aujourd'hui encore, portent le titre de comte des Sicules.

N'est-il pas étonnant que de semblables institutions comptent bientôt treize siècles d'existence? On est forcé d'admettre le développement précoce d'un peuple, chez lequel s'établit de si bonne heure cet équilibre du pouvoir auquel aspirent les sociétés modernes. Notez en outre que la plus parfaite, la plus rai-

sonnable égalité, régnait entre tous. Parmi les Huns et les Magyars, le chef commande dans la marche et dans la bataille, mais il n'a aucune autre supériorité sur les guerriers; le dernier soldat peut appeler le *vezér*, le *dux*, devant les magistrats chargés de rendre la justice. Au moment de la conquête, les nations vaincues sont soumises au servage; chaque homme de l'armée victorieuse est et reste noble, c'est-à-dire libre. Voilà, dans l'origine, ce qu'est la noblesse hongroise. Elle se modifie en Hongrie, où les rois, en obtenant le pouvoir de créer des nobles, à la façon moderne, constituent un ordre aristocratique, comme dans le reste de l'Europe; mais elle conserve son caractère primitif chez les Sicules. Là existe une noblesse qui ne se confère pas, qui se transmet par le sang. Le noble, c'est simplement le Sicule qui s'est rendu maître du sol qu'il cultive; et comme la population des siéges est exclusivement composée de Sicules, il s'ensuit que chaque habitant est noble. C'est une aristocratie démocratique, je dirais républicaine, si cette alliance des mots se pouvait permettre, ici comme à Venise, car le noble Sicule ne doit porter ni titre ni armoiries. Des distinctions naissent avec le temps parmi cette nation de gentilshommes; mais aucun d'eux n'obtient jamais de prérogatives particulières.

Tous les Sicules naissent soldats. Ils sont tenus de garder la frontière pendant la paix, et de fournir dans la guerre un nombre fixé de combattants. C'est là leur seule obligation. Pour prix du service militaire, les rois de Hongrie accordent aux Sicules de nombreux priviléges, celui, entre autres, de ne payer aucun impôt. Cependant, depuis la chute de la monarchie hongroise, la constitution politique de ce peuple a reçu de graves atteintes.

Le Sicule est avant tout batailleur; il porte sur sa physionomie l'indice de sa bravoure; il a l'expression du courage, comme d'autres ont celle de la vertu. Entrez dans sa chaumière, il vous montrera avec orgueil de bonnes armes bien fourbies qui lui servent de temps à autre à tuer les ours de ses montagnes, mais qui, à la première occasion, enverraient des balles aux grenadiers de l'empereur. Cette humeur belliqueuse des Sicules éclate à chaque pas dans l'histoire du pays. Il ne se livre pas de bonnes batailles sans eux. Dans leur révolte de 1562, ils avaient quarante mille hommes sous les armes, c'est-à-dire le quart de toute leur population.

Les régiments sicules se sont signalés durant les guerres napoléoniennes. Malgré leur séjour en Allemagne, et leurs relations continuelles avec les troupes autrichiennes, les soldats ne s'attachaient nullement à la cause de l'empereur. Ils se battaient par devoir; mais il ne s'établit pas entre eux et les Allemands cette fraternité d'armes qui naît entre des gens réunis sous les mêmes étendards. Ils n'oubliaient pas que le même prince qui exploitait leur valeur à son profit, violait à son gré leur constitution; ils se considéraient comme étrangers dans le camp impérial. Cette répugnance des Sicules pour les Autrichiens a toujours subsisté.

Dans ces montagnes sauvages, où peu de Français seulement ont pénétré, on parle souvent du « grand empereur français. » Un riche cultivateur de vignes, afin d'exprimer son respect pour le précieux liquide, a donné à deux énormes tonneaux qui remplissaient sa cave, les noms d'Attila et de Napo-

léon. Combien de fois, en Hongrie et en Transylvanie, n'entend-on pas parler des soldats français? Les vieux militaires disent qu'ils combattirent sans animosité; ils rendent justice à la bravoure et à l'humanité de leurs adversaires. « Les Français sont des lions dans la bataille, et des moutons après la victoire! » telles sont les paroles des anciens hussards.

Le Sicule, comme son frère de Hongrie, est grave, réservé. Il parle peu, avec dignité, et ne crie jamais. Par un mouvement d'esprit réfléchi, il médite toujours avant de faire sa demande; mais il ne se contentera pas d'une demi-réponse, et vous serez frappé de l'ordre et de l'intelligence qu'il met à vous interroger. Il vous racontera avec la même franchise ce qui le préoccupe, et s'informera de votre avis. Pour ce qui est de leur extérieur, les Sicules sont grands, bien faits, vigoureux. Leurs moustaches sont noires et leurs traits réguliers. L'expression qui domine dans leur physionomie, c'est la fermeté, le courage calme, uni à un air de bienveillance qui plaît chez des hommes taillés en Hercule. Ils parlent un magyar plus pur que les habitants de la Hongrie occidentale. Ils portent toujours des habits d'une couleur sombre. Les hussards sicules ont fait des merveilles dans la dernière guerre contre l'Autriche.

LES INSIGNES ROYAUX DE LA HONGRIE.

La couronne de la Hongrie a toujours excité une vive curiosité dans l'âme des personnes qui se sont occupées de l'histoire de la Hongrie. Dès son origine et en vertu même de son origine, elle a exercé une espèce d'influence presque religieuse sur le peuple magyar. Tant que la couronne n'a pas ceint le front de celui qui prend les rênes du gouvernement, quel qu'il soit, il est considéré comme usurpateur. C'est à cause de cela que le nom de l'empereur Joseph est rayé du nombre des rois hongrois. Aussi, pour l'Autriche, c'est une question de souveraineté que de retrouver ce talisman; elle eût mieux fait d'échanger la vie de tant de héros qu'elle a fait pendre, contre cette amulette merveilleuse. C'était un moyen de se concilier des esprits irrités.

L'effet immense de la possession de cette couronne est facile à expliquer. Elle se rattache au règne du plus grand roi de Hongrie, ainsi qu'à la conversion des Magyars au christianisme : c'est un symbole religieux et politique à la fois.

En Hongrie, il y a plusieurs insignes royaux, qui sont : la couronne, le globe, le sceptre, l'épée et le manteau royal, puis les gants, les bas et les sandales.

La couronne est double : celle envoyée par le pape Sylvestre II au roi Étienne II, appelée pour cette raison la sainte couronne, forme la partie intérieure et touche la tête de celui qui la porte. Elle est de la forme d'une demi-boule, sur laquelle se croisent deux demi-cercles ornés d'une croix latine. En haut, par-devant, on remarque dans un carré bordé de perles et de

Marie, petite-fille de Charles-Robert, ne dut son élévation au trône de Hongrie qu'aux grands mérites de son père, Louis le Grand, prince issu de la famille d'Anjou; car les Magyars n'aimaient pas le gouvernement des femmes. Il est encore digne de remarque qu'à cette époque une nouvelle formalité s'introduisit dans la cérémonie du couronnement. On arrêta que toutes les fois qu'une reine exercerait seule l'autorité suprême dans le pays, elle recevrait la couronne sur la tête, tandis que les reines, épouses des rois, ne seraient couronnées que sur l'épaule droite. La première fonction appartenait au primat archevêque de Strigonie; la seconde était dévolue à l'évêque de Vesprim.

Albert étant mort après un règne très-court, sa veuve Élisabeth lui succéda (1439) comme souveraine légitime, et se fit conférer les insignes de la royauté. Pendant qu'une grande partie de la nation, toujours hostile au gouvernement des femmes, se disposait à appeler sur le trône Wladislas, roi de Pologne, Élisabeth donna naissance à un autre héritier, Ladislas le Posthume, qu'elle fit couronner sans retard; et il arriva à cette occasion, qu'on remit à Gara, gouverneur de la forteresse de Visegrád, fermée à clef et sans la couronne, la boîte qui devait contenir celle-ci. La soustraction de la parure royale resta ignorée pendant quelque temps; ce ne fut qu'au moment où Wladislas réussit à se rendre maître de Visegrád, qu'on en eut connaissance. Tout le monde accusait Gara de complicité, lorsqueaprès les recherches les plus minutieuses, on découvrit enfin la vérité. C'était la reine qui, à l'aide d'une femme nommée Hélène Cottaner, avait soustrait la couronne d'une manière assez artificieuse, et l'avait remplacée dans sa boîte par une espèce de résille du même poids. Dans la perplexité générale causée par cet événement, des moyens extrêmes furent adoptés. Le couronnement de Wladislas eut lieu avec une autre couronne qui couvrait les reliques de saint Étienne à Albe-Royale, et qui fut, à cette occasion, déclarée sacrée par les évêques. C'est ainsi que la valeur fictive se transféra souvent d'un objet à l'autre; mais, chose étrange! jamais la contrefaçon ne put donner la tranquillité au pays.

Élisabeth, voulant maintenir les droits de son fils contre les prétentions du roi de Pologne, et se trouvant dépourvue de toutes ressources, mit la couronne en gage chez un de ses parents, Frédéric III, empereur d'Allemagne, homme avare et bas, pour la somme de 2,800 ducats de Hongrie. D'après l'acte passé à cet effet, elle était alors ornée de 53 saphirs, 80 rubis pâles, 1 émeraude et 328 perles, et le tout, y compris un bonnet de soie, pesait 9 marcs et 6 onces.

Vingt-trois ans s'écoulèrent sans que Frédéric consentît à restituer la couronne. Par suite de ses refus, une guerre acharnée s'engagea entre lui et le roi Mathias Corvin, l'illustre descendant de Hunyadi; enfin, en vertu d'un traité conclu à Nouvelle-Vienne, le palladium de la Hongrie fut rendu à la nation. Inutile de parler de la satisfaction générale qu'excita le succès complet des efforts du roi.

Pour obvier à l'avenir à de semblables accidents, on rendit une loi en vertu de laquelle la couronne devait être enfermée dans la forteresse de Visegrád, et

gardée par deux grands dignitaires choisis parmi les prélats et les barons du royaume. Mais bientôt, en 1526, arriva une grande catastrophe. Louis II perdit contre les Turcs la bataille de Mohács, où il périt, laissant la nation plongée dans le désespoir. Le jour tant souhaité par la race des Habsbourgs, par ces agioteurs qui spéculaient depuis tant d'années sur les infortunes de la Hongrie, ce jour était enfin arrivé. Les gardes de la couronne étaient à cette époque Jean Szapolyai et Pierre Perényi. Tandis que le premier s'efforçait de faire élire un roi national, et employait tous les moyens pour que le choix du pays tombât sur lui-même, Perényi s'empara de la couronne et consentit au couronnement de Szapolyai. Les archevêques de Strigonie et de Kalocsa ayant succombé à Mohács, force fut à Szapolyai d'imposer à Podmaniczki, doyen évêque de Nitra, le devoir de lui mettre la couronne sur la tête.

Néanmoins Ferdinand, appuyé sur une armée étrangère, et soutenu dans le pays même par quelques factions mécontentes de l'avénement du roi magyar, marchait sur Bude. Perényi était toujours en possession des insignes royaux, mais peu à peu son attachement à la fortune de Szapolyai s'ébranla, et, malgré les vives instances du fameux Verbeoczi, homme puissant et entièrement dévoué aux intérêts du pays, le garde de la couronne se montra disposé à la remettre à Ferdinand. A ce moment l'évêque de Nitra, celui même qui avait couronné Szapolyai, était déjà arrivé à la cour de l'Autrichien, à Albe-Royale. On n'attendait plus que Perényi avec les joyaux : il arriva. Que pourraient les usurpateurs et les conquérants, s'il n'y avait toujours des hommes, des monstres prêts à trahir la cause de leur patrie? La cérémonie s'accomplit de la manière suivante. A neuf heures du matin, on vint chercher Ferdinand à son palais, pour le conduire à l'église. En tête de la colonne se trouvait le comte de Bazin, tenant l'épée royale; après lui, venaient Thurzó et Perényi, portant l'un le globe et l'autre le sceptre, et enfin le palatin Báthori chargé de la couronne et qui précédait le roi de quelques pas. Podmaniczki célébra la messe. Dès le commencement, Ferdinand se revêtit du manteau (pallium) de saint Étienne, s'assit sur le trône préparé exprès pour cette solennité, et, les cérémonies religieuses terminées, il fut conduit à l'autel, où il prêta le serment d'usage. L'évêque de Nitra lui donna ensuite l'onction, après quoi, prenant la couronne, il la tint au-dessus de la tête du nouveau roi. A ce moment, le palatin demanda par trois fois aux prélats magnats, ainsi qu'aux nobles, s'ils voulaient avoir pour roi le prince Ferdinand, et sur leur réponse affirmative, l'évêque lui posa enfin la couronne sur la tête, et lui présenta l'épée. Ainsi paré, et tenant le sceptre dans la main droite, le globe dans la main gauche, Ferdinand prit de nouveau place sur le trône. Cela fait, on procéda à d'autres cérémonies religieuses. Les rois avaient l'habitude de communier et de prendre le saint sacrement avant de prêter serment, ce qui, trop souvent, ne les a pas empêchés de devenir parjures. Après l'office, on se rendit au milieu du peuple, et là, le roi jura encore de maintenir la constitution, serment que suivirent quelques paroles bienveillantes à l'adresse de la nation. Il y avait à Albe-Royale, comme aujourd'hui à Posonie, un petit monticule où devait s'accomplir la dernière formalité. Le roi, monté sur un cheval,

s'y dirigea au galop pour se faire voir, en quelque sorte, du peuple entier, et là, tirant l'épée, il porta quatre coups croisés dans quatre directions différentes, manifestant par là sa volonté de défendre le pays contre tous ses ennemis, de quelque part qu'ils vinssent. Plus anciennement, les rois montaient au haut d'une tour pour la même cérémonie. Au couronnement succédait, pour l'ordinaire, la convocation de la diète nationale.

Lorsque Soliman envahit pour la seconde fois la Hongrie, en 1529, Ferdinand voulut enlever les insignes royaux de Visegrád pour empêcher qu'ils ne tombassent entre les mains de l'ennemi; mais comme les gardiens ne pouvaient consentir à les transporter ailleurs sans la permission de la diète, les Turcs, qui avançaient toujours, se rendirent maîtres de Visegrád, et par conséquent des joyaux nationaux, dont ils firent cadeau à Szapolyai, leur protégé. Ce ne fut qu'après la paix conclue entre Isabelle, veuve de Szapolyai, et Ferdinand, que celui-ci parvint à se les faire remettre de nouveau. Pendant ces voyages continuels, il arriva, un jour d'alerte, que cette parure, objet d'une vive sollicitude, fut placée précipitamment dans un coffre trop étroit, où la croix qui la surmonte se courba. Depuis ce temps la couronne fut gardée à Posonie.

Les grands faits d'armes de Gabriel Bethlen sont aussi bien connus en France qu'en Hongrie. Homme d'État supérieur, plein de patriotisme et de talents militaires, et fervent défenseur de la liberté des cultes, il arracha à l'empereur-roi Ferdinand II presque toute la Hongrie. En 1619, il arriva devant Posonie, et toute résistance fut inutile. Les partisans de l'Autriche se soumirent à ce grand capitaine, et la citadelle tomba en son pouvoir ainsi que la couronne.

L'immense renommée de Bethlen lui attira tous les cœurs; la diète l'élut, à une grande majorité, roi de Hongrie. On lui proposa de le couronner; il refusa formellement, voulant d'abord vaincre et non profaner des emblèmes sacrés par une cérémonie précipitée. Son chapelain, Pierre Alvinczi, lui adressant un jour des reproches à ce sujet, Bethlen répliqua de la sorte : « Ton cerveau, mon père, est malade; néanmoins, si je me décidais à faire ce que tu me conseilles, quel serait l'homme qui poserait la couronne sur ma tête ?—Toujours disposé à vous servir, dit l'ambitieux prêtre, vos ordres me seraient sacrés.—Mais vous n'êtes pas l'archevêque de Strigonie, et vous savez bien que lui seul a le droit de présider à cette cérémonie solennelle. — Mon roi et maître, élevez-moi à la dignité d'archevêque, s'empressa d'ajouter Alvinczi, charmé de cette occasion favorable à ses projets, et toutes les difficultés disparaîtront sur-le-champ. » Bethlen, indigné de tant de bassesse, mit fin aux instances de son chapelain par ces mots : « La nomination des évêques est un privilége des rois *couronnés*, et je ne le suis pas; quant à toi, mon père, entends ce proverbe latin : *Nec sutor ultra crepidam.* » Le refus de ce prince mécontenta beaucoup ses partisans. A force de négociations, Ferdinand obtint un traité de paix, par lequel Bethlen s'engageait à restituer (1622) les insignes royaux.

Lors de la révolution de François Rákóczi (1703), la couronne changea encore de lieu de dépôt : elle fut transportée à Vienne, où elle resta neuf ans. Par le traité de Szathmár, conclu entre Charles III et son puissant rival,

le prince François Rákóczi, traité qui devait pacifier un pays bouleversé de fond en comble, l'empereur-roi alla au-devant des vœux de la nation hongroise en remettant tous les insignes aux gardes de la couronne, Nicolas Pálffi et Adam Kollonics. Les Magyars, simples dans leurs mœurs, et ne possédant pas cet esprit éclairé et froid qui refuse toute pompe à la majesté royale, les saluèrent avec une joie au-dessus de toute expression. On eût dit une ovation faite à un illustre captif rentrant dans sa patrie. Le roi fut couronné peu après, en signe de reconnaissance. Quant à la couronne, elle devait bientôt essuyer de nouvelles vicissitudes.

Joseph II, fils de Marie-Thérèse, dont les Hongrois avaient sauvé le trône impérial, succéda à sa mère. Au lieu d'agir en réformateur calme et juste, de consulter avant tout les vœux et les besoins du peuple, il se conduisit, dès son avénement, en vrai despote, et si éclairé, si bienveillant qu'il fut, il n'en foulait pas moins aux pieds des droits sacrés, froissant le plus respectable des sentiments, celui de la nationalité. Son caractère fougueux et altier lui aliéna toute la nation, et le repentir qu'il éprouva de ses fautes vint trop tard.

Afin d'être entièrement libre, il songea avant tout à s'emparer de la couronne, et sous le prétexte qu'il destinait le château de Posonie à l'établissement d'une faculté de théologie, il enjoignit à ceux qui en avaient la garde de l'envoyer à Vienne. Vainement protesta-t-on contre cet acte arbitraire, un second ordre plus sévère brisa toute résistance. Accompagné des deux grands dignitaires et de quatre gardes du corps, l'emblème national fut enlevé et transporté dans la capitale de l'Autriche, l'an 1783. Ce fut un jour de deuil général en Hongrie. On croyait déjà perdues et la sainte couronne et la liberté nationale; mais cette mesure fut fatale à Joseph. La nation hongroise, ferme dans son opposition aux innovations intempestives de l'empereur-roi, le contraignit à la fin à révoquer tous ses décrets. S'apercevant alors que la volonté d'un peuple courageux est au-dessus de la puissance des rois, l'empereur consentit à rendre les insignes royaux et à se laisser couronner. En effet, la couronne fut rapportée en 1790 au château de Bude, nouvellement bâti par la mère de Joseph; et les Hongrois célébrèrent par une salve de cinq cents coups de canon cette victoire importante, remportée sur l'arbitraire. Et pendant que les canons tonnaient, le grand monarque rendit le dernier soupir. Faute de s'être fait couronner, Joseph n'est pas compté au nombre des rois légitimes de la Hongrie. Le même sort est de nos jours réservé peut-être à son homonyme.

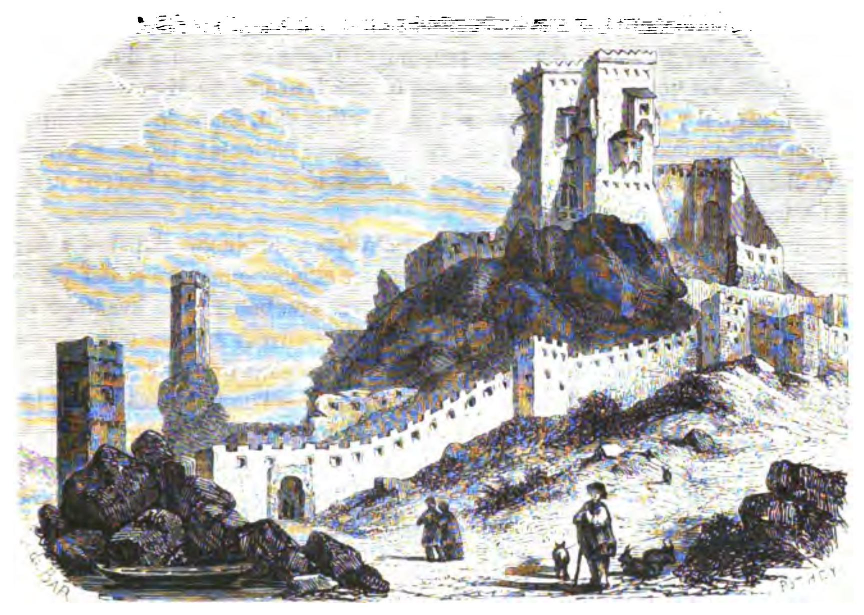
L'épée royale date aussi de l'époque de saint Étienne. Le globe porte les armes des princes de la maison d'Anjou; les lignes transversales jointes aux lys représentent les quatre principaux fleuves de la Hongrie. Le manteau est d'une étoffe de soie bleue de ciel brodée en or. Ce furent saint Etienne et son épouse qui le commandèrent pour en faire présent à l'église d'Albe-Royale. Après la couronne, ce manteau était l'insigne le plus important de la royauté, et l'on en fit aussi des contrefaçons. Tous les rois le portaient à l'occasion de leur couronnement.

Il y avait encore d'autres emblèmes qui servaient les jours de grandes cérémonies, par exemple : la croix apostolique, une ceinture et une coupe. Tous

ces objets disparurent les uns après les autres, et le hasard voulut qu'un malheur arrivât au roi chaque fois que l'un d'eux était perdu. Toutes ces coïncidences accidentelles contribuèrent à établir l'espèce de culte qu'on rend, dans les campagnes de la Hongrie, à la couronne de saint Étienne.

Après tant d'aventures diverses, la couronne trouva enfin le repos à Bude. Elle ne fut déplacée que pour les couronnements de François Ier et de Ferdinand V, célébrés à Posonie. On sait qu'après les événements de février 1848, Ferdinand V abdiqua en faveur de son neveu François-Joseph; mais ce qu'on ignore généralement, c'est que l'abdication n'était valable que pour l'empire autrichien. En Hongrie, les rois n'avaient la faculté de remettre ainsi leur pouvoir entre les mains d'un autre qu'après avoir obtenu l'assentiment de la diète nationale. Aussi les Magyars, supposant avec raison que l'éloignement volontaire ou forcé du légitime souverain du pays cachait quelques mauvais desseins contre leur liberté, contre leur constitution, élargie depuis 1848, refusèrent-ils de reconnaître le prétendu nouveau roi. En effet, cette substitution de personnes n'avait d'autre but que d'épargner au faible Ferdinand la honte et les remords d'une violation manifeste de ses serments. Les hommes d'État autrichiens croyaient qu'en remplaçant le vieillard à la conscience maladive et timorée, par un enfant ambitieux et sans scrupules, on pourrait escamoter les engagements synallagmatiques de la loi de succession. Cette abdication, sous des formes en apparence consacrées dans la plupart des monarchies, n'était en réalité qu'un honteux expédient qui, dévoilant dans toute sa nudité l'esprit cauteleux et perfide de la cour de Vienne, détruisait le peu de confiance et de sympathie que la Hongrie conservait encore pour l'Autriche. Il était impossible que le peuple magyar, déjà tant de fois trompé et à bout de patience, se laissât ravir ou plutôt dérober subtilement ce que l'ébranlement universel avait pu seul arracher à l'Autriche, mais ce qu'enfin elle avait positivement accordé. On courut aux armes, et l'Autriche, vaincue, ne fut sauvée que par l'intervention russe. La nation hongroise, ne pouvant résister aux masses énormes sorties de l'officine de Moscou, chercha du moins à préserver la couronne de saint Étienne de toute profanation. Lorsque le gouvernement hongrois transféra son siége à Debrecin, MM. Bonis et Takács furent chargés de faire transporter aussi dans cette ville les insignes royaux. Ils y restèrent quelque temps, et furent cachés ensuite par ordre du gouvernement. Quelques personnes prétendent qu'ils ont été enfouis au fond d'un marais, d'où nul ne pourra les retirer, hormis celui qui les y a déposés. Peut-être un jour la nationalité magyare célébrera-t-elle sa résurrection en exhumant la vieille relique, symbole et talisman de sa grandeur passée.

LES RUINES DE DÉVÉN (THÈBES).



(Les ruines de Dévén).

Lorsqu'on descend le Danube de Vienne à Posonie (Presbourg), on arrive, vers les confins de l'Autriche et de la Hongrie, à des contrées si pittoresques, que tout voyageur se hâte de monter sur le pont du bateau à vapeur pour contempler les bords riants du grand fleuve.

Mais ce qui frappe surtout l'attention, c'est un énorme rocher au sommet duquel les ruines éparses d'un château apprennent au spectateur que jadis habitait là un grand seigneur, un des habitants primitifs de ce pays.

Dévén défend le nord-ouest de la Hongrie, comme la Porte-de-Fer en défend le sud. A Dévén, comme à la Porte-de-Fer, le Danube est tellement resserré entre les montagnes, qu'on dirait que la nature a voulu barrer elle-même le passage aux ennemis. Aussi, dès qu'on approche de cet endroit, le capitaine du bateau fait hisser le pavillon tricolore de la Hongrie, à la place du drapeau jaune et noir, qui disparaît jusqu'au retour en Autriche.

Ce château est cher à la nation magyare; car ses ruines lui rappellent la première occupation de sa patrie bien-aimée. C'est au pied de ce rocher, sentinelle de l'ancien empire de la Grande-Moravie, que se brisa la puissance des Carlovingiens. Arnoulf, empereur d'Allemagne, ne pouvant soutenir seul la lutte contre les Moraves, appelle à son secours les Magyars dont il connaissait les exploits militaires en Bulgarie. Aussitôt, ce peuple belliqueux s'avance sur le Danube, accompagné de Brazlaw, prince franco-slave, et du premier choc, Arpád, duc des Magyars, culbute tout ce qui se trouve sur son chemin,

et s'empare du pays (894-900) dont les Hongrois n'ont jamais perdu la possession.

Le nom de Dévén, anciennement Dewina, est d'origine slave et signifie « château d'une vierge. » Les uns pensent qu'il a été bâti en l'honneur d'une déesse, appelée Dewina; d'autres prétendent que c'est le nom d'une princesse slave. Ce qui est certain, c'est que le duc Ratislaw de Moravie régna à Dévén, et qu'il y défit, depuis l'an 842 jusqu'à l'an 869, Louis le Germanique et son fils Carloman. Pour résister à des attaques ultérieures, Ratislaw s'allia aux Bulgares et à la cour byzantine. Louis mit le siége devant Dévén; mais il fut forcé de se retirer.

Une nouvelle campagne de l'empereur d'Allemagne obligea Ratislaw à demander la paix, qu'il employa à contracter une alliance offensive et défensive avec les Bohêmes et les Serbes. Dès lors il put combattre avec avantage et repousser l'ennemi pendant trois années consécutives; mais la trahison de son neveu, Swatopluk, assura le triomphe de son adversaire. Fait prisonnier, il fut envoyé sous bonne escorte à Ratisbonne et condamné à mort. Louis lui fit grâce du dernier supplice, mais ordonna qu'on lui crevât les yeux.

Swatopluk, qui succéda à Ratislaw, fut encore plus redoutable que ce dernier pour l'empire d'Allemagne. D'abord allié de Louis le Germanique, il se tourna bientôt contre lui, et dispersa, avec l'aide des Moraves, toute l'armée franconienne. Au bout de douze ans, Swatopluk, par ses victoires, avait fondé le puissant empire de la Grande-Moravie, qui s'étendait depuis l'Elbe jusqu'à l'Hémus. Comme duc des Moraves, il menaçait la Pannonie, en 888, lorsque Arnoulf parvint à l'empire. Les Magyars, déjà en migration vers l'occident, vinrent au secours des Allemands, et la valeur impétueuse de ce peuple l'emporta sur la résistance opiniâtre des Moraves. L'empire de la Grande-Moravie, ébranlé dans ses fondements, s'écroula tout à coup, et les Magyars prirent possession de tout le pays jusqu'au fleuve Morava.

Au temps de Mathias Corvin, roi de Hongrie, le château de Dévén appartenait aux comtes Jean et Sigismond de Saint-Gyeorgy et Bazin. Après avoir été possédé tour à tour par Szapolyai, Báthori, Bai et Keglevich, Dévén passa en dernier lieu à la famille Pálffi, illustrée par de brillants exploits militaires. En 1809, les Français, avant leur départ, ont détruit les fortifications; et depuis, le château ne présente plus qu'un monceau de décombres.

Voici un conte intéressant qui se rattache à la tour grêle et coquette de ce château. Un jeune chevalier s'étant épris d'amour pour une religieuse d'un couvent voisin, la séduisit et l'épousa. Afin de protéger sa bien-aimée contre les persécutions de l'Église révoltée de cet acte sacrilége, il se renferma dans ce château, et résolut de s'y défendre jusqu'à la dernière extrémité. Les troupes ecclésiastiques, impuissantes à prendre d'assaut l'asile fortifié, se disposèrent à le réduire par la famine. Ce fut alors que les jeunes époux prirent la détermination, ne pouvant fuir, de mourir ensemble. Ils montèrent au sommet de la tour, et de là, entrelacés dans les bras l'un de l'autre, ils se précipitèrent dans les flots du Danube.

ANTIQUITÉS MAGYARES



(Lehel et son cor).

Presque tous les peuples de l'antiquité se servaient du cor pour s'appeler au milieu du tumulte de la chasse et de la guerre. Le cor de Lehel, un des chefs magyars, exerçait une influence magique sur ses troupes. Ce fut surtout durant les campagnes d'Allemagne que Lehel fit usage de ce redoutable instrument.

Après avoir secouru Bérenger Ier, roi d'Italie, contre Rodolphe II, roi de Bourgogne, les Hongrois allèrent attaquer Henri Ier, empereur d'Allemagne. Près de Würzen, petite ville de la Saxe moderne, les Allemands essuyèrent (925) une défaite complète et les Magyars, victorieux, dictèrent les conditions de la paix.

Lorsque Ludolphe, fils d'Othon le Grand, et son allié Conrad, duc de Lorraine, prirent les armes contre leur parent au sujet des affaires d'Italie, ils appelèrent les Magyars à leur aide. Ceux-ci, au nombre de cent mille à peu

près, envahirent les environs d'Augsbourg, où l'évêque Ulric exhorta la population à la résistance. La ville, consternée de l'approche des Magyars, était sur le point de se rendre; mais l'arrivée d'Othon, réconcilié avec ses deux adversaires, lui rendit le courage et jeta la terreur dans les rangs ennemis. Au milieu de cette épouvante, Lehel fit résonner son cor, qui, rappelant aux Magyars et leur valeur et leurs anciennes victoires, les arrêta dans leur fuite et les ramena à une nouvelle lutte plus acharnée; ils durent cependant céder au nombre (955), et beaucoup d'entre eux périrent dans le fleuve du Lech, alors débordé; d'autres se rendirent à discrétion.

Parmi les prisonniers se trouvèrent les deux chefs Lehel et Vérbuls. Une tradition populaire prétend qu'amenés devant Conrad, on leur laissa le choix du supplice. Lehel demanda, avant de répondre, à voir son cor une dernière fois. A peine en possession de cet instrument, il en appliqua un coup si violent sur la tête de son perfide allié, qu'il l'étendit raide mort; puis, se livrant à ses bourreaux, le captif s'écria en apostrophant le cadavre de Conrad : « Tu es mort avant moi, tu me serviras dans l'autre vie. » La religion des anciens Magyars leur faisait croire que les ennemis tués devaient servir leurs vainqueurs dans l'autre monde. Lehel fut pendu à Ratisbonne avec Vérbulcs et Ursur, ses complices. Sept hommes seulement échappèrent à la mort parmi les prisonniers : on leur laissa la vie pour qu'ils pussent aller annoncer ce désastre à la nation hongroise. Les Magyars, plus sévères que les Spartiates et les Romains, condamnèrent les malheureux qui avaient accepté leur pardon, à vivre séparés de leurs femmes et de leurs enfants; privés de leurs biens, obligés de mendier leur pain, ils reçurent encore, pour surcroît de châtiment, la qualification ignominieuse de *Magyarkák* (les petits Magyars). Après avoir longtemps erré sans demeure, ils se réfugièrent dans un couvent où la mort ne tarda pas à mettre un terme à leur honte.

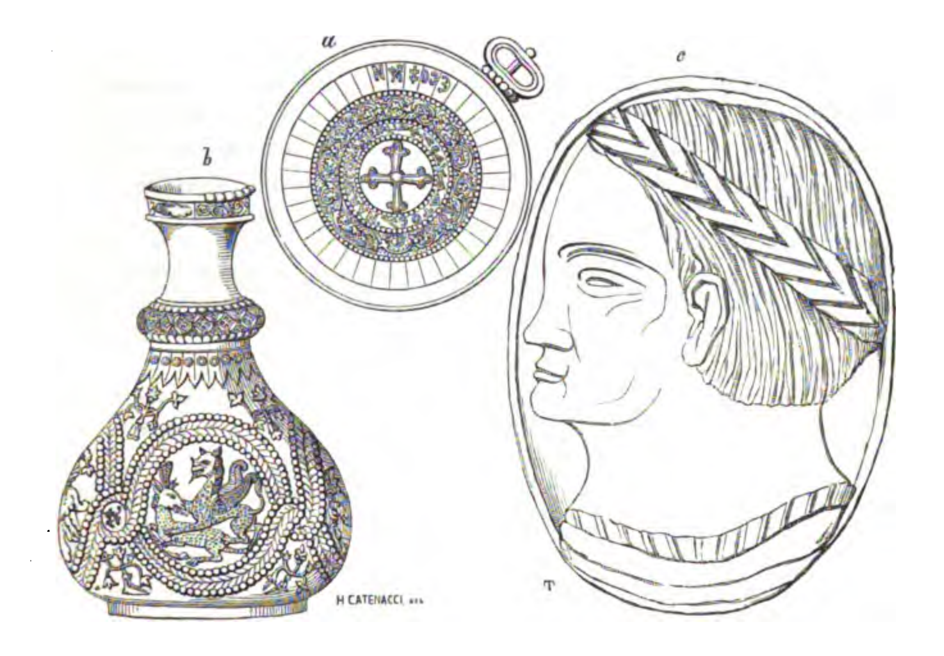
Le cor de Lehel est fait d'une défense d'éléphant enrichie de sculptures. On y a vu longtemps, dit-on, des gouttes de sang. Nous n'entrerons pas dans les détails archéologiques de la description de cette relique nationale. L'ensemble des dessins rappelle les fêtes guerrières et religieuses des anciens Magyars. D'autres y veulent lire l'histoire de la conquête de la Pannonie par Attila. Le *buzogány* (espèce de bâton servant à la guerre), et les griffons ailés (*tátos*), donnant lieu à mille contes populaires répétés encore de nos jours, sont autant de preuves de l'authenticité de cet instrument. L'exécution artistique de ce cor se rapproche du style byzantin; les figures et les ornements semblent être d'origine asiatique. Le paysan hongrois, qui, malgré les revers de sa patrie, ne s'éloigne jamais de ses mœurs traditionnelles, fait aujourd'hui encore des incisions semblables sur le bâton dont il se sert.

A l'installation de chaque capitaine-général des Jazyges et des Cumans, honneur qui appartient au palatin de Hongrie, ce cor est un des ornements dont il se couvre; il sert aussi, à la table du festin, à porter les toasts aux gloires de la Hongrie.

La coupe d'or (*a*) date de l'époque où les Magyars reçurent le baptême; elle porte à l'extérieur une inscription en lettres grecques et latines entremê-

lées. Au côté est fixé un anneau dont il est facile de deviner l'utilité; Mac-Neil, ancien ambassadeur anglais à la cour de Perse, nous apprend que les Persans ont encore l'habitude d'attacher leurs coupes à la selle de leurs chevaux.

Le flacon d'or (*b*) est d'un travail très-remarquable. Tout autour se déroulent les mythes des anciens Magyars. Le griffon ailé, si connu des Magyars, n'y manque pas; il dévore un cerf: l'autre côté représente un aigle enlevant une femme qui tient des lys dans ses mains. N'y aurait-il là pas quelque analogie avec le mythe perse-hellénique de Ganymède? On distingue encore sur ce flacon des guerriers couverts d'armures d'écailles. Les Hongrois se servirent d'un tissu de fils de fer semblable dans une de leurs premieres incursions en Europe. Tout ce que nous venons de rapporter prouve évidemment que ce peuple connaissait l'art de la sculpture, et qu'il ne pouvait ignorer celui de l'écriture.



L'origine du camée (*c*), en la possession de M. Pierquin de Gembloux, doit remonter, selon toute apparence, à la nation hunnique. M. Pierquin dit, dans son rapport iconographique[1] : « En 1810 ou 1811, on démolit une chapelle, byzantine, dit-on, et attenant à l'ancien château d'Orchimont, ou mieux, auprès de ce village, situé dans l'arrondissement de Dinant, non loin de Saint-Hubert de Marche en Famène, ainsi que de la verrerie de Vonèche. On raconte encore que sur l'une des parois intérieures de ce monument religieux, était un quartz, agate bleue, appartenant à la couche de craie, et sur lequel un glyptographe inconnu avait tracé le portrait d'un roi étranger. Ce camée était, à ce qu'il

[1] *Attila, sous le rapport iconographique.* Paris 1843.

paraît, incrusté tout simplement et de temps immémorial dans le mortier pariétaire. A l'époque récente dont nous venons de parler, il fut recueilli par un chasseur qui le donna à M. Baillio, fonctionnaire supérieur de l'administration des droits-réunis, à Issoudun (Indre), et qui voulut bien s'en dessaisir en ma faveur. » Après avoir épuisé les arguments de nature à prouver que le portrait représente fidèlement la tête d'Attila, et que l'exécution en est due à un artiste hun, M. Pierquin continue ainsi : « Tout cela (les objections) permet-il bien de supposer que dans la nation hunnique il n'y eut jamais un artiste qui pût faire le portrait d'un illustre monarque? Non certes; et il y a bien mieux encore, c'est que hors des camps, la vie d'Attila n'était plus du tout la même; ainsi, pendant son séjour en Hongrie, il avait réuni une cour brillante, nombreuse, et surtout somptueuse, dans une immense forteresse, située sur l'emplacement actuel de la ville de Jászberény, et c'est précisément là que fut découvert le Ryton dont nous avons déjà parlé. Concluons donc, sans qu'il nous soit possible d'hésiter, qu'Attila fut pour les Huns le point culminant de leur gloire et de leur prospérité : que ce fut le César, le Charlemagne, le Louis XIV, le Napoléon de ces peuples, et nul doute qu'il n'ait pu trouver aussi parmi ses sujets un artiste qui sût graver avec quelque habileté et d'après nature, les traits hardis et prononcés de sa physionomie, et la preuve en est dans l'existence du monument d'Orchimont. »

Le camée est de la couleur d'une agate belge et soigneusement poli, de sorte que tant que l'opinion de M. Pierquin de Gembloux ne sera pas détruite par d'autres investigations, cette relique servira d'un appui bien solide aux assertions d'un Bailly, d'un Buffon, d'un Mathias Bélius, qui prétendent que la nation hunnique ou mogole était fort avancée pour son époque.

Ajoutons encore quelques mots au sujet de Jászberény, car c'est dans cette ville, située à une journée de Pest, que l'on rencontre le plus de souvenirs de la première époque historique de la Hongrie.

Comme tous les grands villages des steppes, Jászberény est formé de maisons basses, alignées le long de rues larges et couvertes de sable. Les maisons sont séparées les unes des autres par des arbres ou des haies vives, ce qui offre l'aspect le plus riant pendant la belle saison. Dans la rue principale se font remarquer plusieurs grands édifices, entre autres l'hôtel de ville, où sont gardées de précieuses archives.

Un des plus riches monuments qu'on y rencontre, est un couvent, fondé lors de la conversion des Hongrois au christianisme et qui a été ruiné par les Turcs. Toutefois une chose frappe encore les regards quand on s'approche de ses murs. On trouva à Jászberény, en 1840, dans un endroit où l'on creusait le sol, un caveau en maçonnerie muré et rempli d'ossements. C'étaient ceux des Jazyges qui furent massacrés par les Turcs lors du siége de la ville. On retira ces ossements, qui remplirent quatorze chariots, et on les porta dans le monastère. Une inscription, tracée sur une dalle, rappelle au passant que les hommes enterrés en ce lieu sont tombés dans les grandes guerres : « Triste souvenir, ajoute l'épitaphe, d'une triste époque. »

FONDATION DE LA VILLE DE BUDE



(Ancienne Bude).

Bien avant l'occupation romaine, il existait, au nord des Carpathes, un peuple appelé Budini. Plusieurs écrivains prétendent que c'est cette nation teutonique qui a jeté les premiers fondements de la ville de Bude [1]. Lorsque les Romains, ces géants du monde ancien, pénétrèrent dans la Pannonie (Hongrie), sous le règne d'Auguste et de Tibère, ils y établirent aussi une colonie qu'on nomma *Aquincum*, c'est-à-dire *aquæ quinquæ*, les cinq eaux, à cause de cinq sources d'eaux minérales qui s'y trouvaient. Cette colonie fut fondée sur la colline même où est encore assise aujourd'hui la ville de Vieille-Bude (Ó-Buda). On y a découvert les traces d'un amphithéâtre capable de contenir dix mille personnes, et d'où l'on a extrait un grand nombre d'urnes, de mosaïques, de bustes, ainsi que divers autres débris d'origine romaine.

Au IVe siècle, si fatal à la puissance des vainqueurs de l'univers, alors que les grandes migrations des peuples commencèrent, les Huns prirent possession de la Pannonie, les armes à la main. Attila qui, au dire des chroniqueurs, résida quelque temps dans les environs de Bude, avait un frère du

[1] P. Ranzani, *Epitome Rerum Hung.*, *ap. Scriptores varii*; Francofurti. p. 206.

nom de Buda ou Bléda. Il est donc vraisemblable que ce fut le nom de ce dernier qui servit à désigner la ville; c'est celui que les Magyars lui ont conservé jusqu'à nos jours, comme un souvenir de leurs aïeux. Les Allemands l'appelèrent *Ofen* (poêle), peut-être à cause des eaux thermales qui coulent dans cette ville.

Ce n'est cependant que sous le règne de Béla IV, roi de Hongrie, qu'une forteresse y fut bâtie, au sommet d'un rocher. Depuis, la ville prit des proportions plus vastes, et elle devint entièrement libre et royale en l'an 1244. Louis le Grand, de la maison d'Anjou, y fit élever un palais magnifique, dont on voit encore les traces, bien qu'il habitât de préférence Visegrád, autre palais-forteresse sur les bords du Danube. La construction d'une autre résidence royale, plus vaste et plus splendide que celle de Louis, fut commencée par Sigismond. C'était dans les jardins et les cours immenses de ce palais qu'avaient lieu ces fameux tournois auxquels toute l'Europe chevaleresque assistait. Sigismond jeta aussi les fondements d'une tour-forteresse, sorte de Bastille appelée *Csonka-Torony*, tour mutilée. On raconte qu'elle renfermait six autres tours dans son énorme circonférence. Elle servait de prison d'État pour les grands du pays qui se révoltaient; l'intrigue, la haine y firent souvent aussi jeter des innocents. Ladislas Hunyadi, fils de Jean Hunyadi, la terreur des Turcs, fut détenu dans cette tour avant son exécution.

Lors de son avénement au trône, Mathias Hunyadi, surnommé le Corvin, fit encore agrandir et embellir l'ancien palais de Sigismond. Peu de châteaux pouvaient rivaliser avec cette splendide demeure élevée durant l'âge d'or de la grandeur magyare. L'édifice avait pris de telles proportions que les deux grandes portes actuelles, celles d'Albe-Royale et de la Rivière (vizikapu), formaient l'entrée de la résidence royale. Les jardins s'étendaient jusqu'aux montagnes environnantes.

Du côté de l'eau, une terrasse en porphyre bordait le fleuve, présentant un amphithéâtre d'une rare magnificence. Des statues de bronze, entre autres le groupe des Centaures, enrichissaient cette somptueuse demeure. Dans la salle principale, trois figures colossales se faisaient remarquer : celle du roi appuyé sur sa lance; celle de son père, et enfin celle de son frère décapité. Les bains du roi, aujourd'hui *Ráczfürdeo*, entourés de jardins, ne le cédaient en rien aux établissements du même genre connus en Orient.

La cathédrale, commencée par Béla IV et terminée par Mathias, était un chef-d'œuvre d'architecture gothique. Aussi, la ville de Bude était-elle rangée parmi les plus brillantes capitales. Les arts, le luxe, la grandeur, tout s'y trouvait réuni.

Mais, hélas! ces beaux jours de la splendeur nationale des Hongrois ne furent pas de longue durée : les calamités de Mohács approchaient à grands pas. La bataille livrée près de cette ville contre les Turcs (1526) décida du sort de la Hongrie. On raconte qu'avant le départ du dernier souverain national, Louis, un être difforme, moitié homme et moitié démon, se présenta au château royal, demandant à grands cris à parler au prince. Plus les gardes du palais le repoussaient, plus il insistait pour avoir une audience de Louis.

Enfin le roi, informé du désir et de l'opiniâtreté de cet être hideux, envoya un de ses aides de camp pour le remplacer à cette entrevue; mais l'étranger, reconnaissant aussitôt la supercherie, s'abandonna à de bruyants éclats de rire, après quoi il dit à l'officier stupéfait : « Va rapporter à ton orgueilleux maître que j'aurais voulu lui donner de bons conseils, et que je me borne maintenant à une simple prophétie : d'ici à un mois, le roi Louis sera bien aise d'échanger son palais contre une petite chaumière. »

Cette anecdote excita la verve railleuse des courtisans; cependant, quatre semaines après, Louis perdit la grande bataille de Mohács, et périt dans un marais.

Depuis lors, la Hongrie fut gouvernée par les princes de la maison d'Habsbourg, et les Turcs ne cessèrent d'infester le pays. Bude, en proie à des dévastations continuelles, resta pendant cent cinquante ans aux mains des Ottomans qui en firent un second Stamboul. En 1686, cette ville fut enfin reprise, grâce aux efforts inouïs de l'armée hongroise, mais une bombe tombée dans la poudrière détruisit entièrement le palais de Corvin, et il ne resta même de toute la ville, devenue un amas de décombres, que deux églises et la tour du couvent dominicain, que les *ciceroni* montrent aux étrangers comme étant la fameuse *csonkatorony*, la Bastille de la Hongrie.

L'empereur Charles II fit faire quelques réparations aux fortifications, qui furent ensuite restaurées sous le règne de Marie-Thérèse. Au-dessus de la grande porte d'Albe-Royale, on remarque la trace des boulets de canon que l'Hercule hongrois, Nicolas Toldy, avait lancés à travers le Danube. La même princesse ordonna de rebâtir, dans un style assez simple, l'ancien palais de Corvin, tel que nous le voyons dans la gravure. Le château est la résidence du palatin. Dans la chapelle sont la couronne de Hongrie et les insignes royaux, emblèmes nationaux, dans une pièce munie d'une épaisse et solide porte. Les gardiens s'assurent, à chaque instant, par une ouverture carrée garnie d'une grille de fer, si la triple caisse dans laquelle la couronne est soigneusement enfermée n'est pas disparue. Il y a, pour veiller sur elle, une garnison composée d'un capitaine et de soixante grenadiers vétérans, et placés sous les ordres de deux gardes suprêmes (koronaör), qui sont comptés au nombre des premiers dignitaires du pays. Choisis parmi la noblesse et proposés par le roi, leur nomination définitive appartient à la diète nationale.

Une autre relique est aussi religieusement conservée dans l'église de Saint-Jean, à Bude. C'est le bras du saint roi Étienne. Le 20 août, jour de fête nationale, toutes les autorités militaires et civiles se rendent à l'église pour assister à une cérémonie solennelle, en l'honneur de ce grand homme. Tous ces souvenirs de l'ancienne gloire magyare excitent le courage du peuple, qui s'écrie bien souvent :

Él Magyar, áll Buda még.
(Le Magyar vit encore, la ville de Bude est debout.)

La forteresse de Bude est la résidence centrale de la haute bureaucratie, ce

qui rend un peu triste l'aspect de cette ville célèbre. Outre le château palatinal, il y a d'autres palais et des édifices publics bâtis avec élégance. La population, de 34,893 habitants, est composée en grande partie d'Allemands, descendants de cette armée hongro-autrichienne qui jadis arracha Bude des mains des infidèles : quant aux Magyars, ils étaient tous morts en combattant.

DÉLIBABA

LÉGENDE AVARO-MAGYARE.

Aucun peuple n'a plus que le peuple Hongrois le culte de la patrie. L'amour national est chez lui un sentiment général et profond ; c'est celui qui le domine. Les souvenirs de son histoire, à quelque date qu'ils se rattachent, sont vivants dans l'imagination de tous, et ce n'est pas sans étonnement que, dans les montagnes reculées de la Transylvanie, on entend les bergers sicules raconter, sur la vie d'Attila, la plus grande figure des légendes nationales, des détails aussi précis que ceux des historiens.

Les traditions populaires roulent principalement sur deux sujets. Elles perpétuent le souvenir des immortelles guerres que la Hongrie a soutenues contre les Turcs, ou elles retracent l'histoire du peuple magyar dans ses pérégrinations de nation nomade, remontant ainsi au delà de la conquête. Les premières sont précises, rarement poétisées, et elles ne frappent la pensée que par l'intérêt du récit. C'est dans les légendes des temps les plus reculés que fleurit l'imagination orientale du peuple hongrois. Autour d'une donnée historique (car il y a toujours un fait réel au fond de la fable), se groupent des détails dictés à la fantaisie populaire par tel ou tel sentiment énergique, ou simplement, comme on le verra tout à l'heure, par l'aspect du sol.

Les bergers semblent être particulièrement chargés du dépôt de ces traditions. C'est à eux qu'il faut s'adresser, quand on veut savoir ce que les livres ne disent pas ou disent mal. Les brigands sont aussi fort instruits, et, puisque ce mot vient sous notre plume, hâtons-nous de rappeler que le métier de bandit se fait là noblement ; il a conservé le caractère héroïque qui a inspiré à Schiller un de ses plus célèbres drames. De nos conversations avec les conteurs de professions diverses que nous avons rencontrés, de leurs chaumières hospitalières où nous prenions plaisir à nous asseoir, nous avons apporté plus d'une poétique légende, plus d'une histoire saisissante.

En voici une du temps de l'invasion des Avars.

Il y a longtemps, bien longtemps, il y a des océans d'années, avant que le peuple magyar habitât sa belle patrie, le roi des Lombards était Rad qui devint maître de la Pannonie par la force de son bras. Les flots du Danube arrosaient

son royaume ; il éleva son camp sur les bords fertiles du fleuve. Rad était un vaillant héros, d'une taille gigantesque. Trois hommes ne pouvaient porter sa hache. Sa figure sauvage était couverte jusqu'aux yeux d'une barbe rouge, et il parlait plus des yeux que des lèvres. Lui et ses hommes ne vivaient que pour la guerre. Ils sortaient du camp pareils à des guêpes, et cherchaient la bataille. Celui que son mauvais destin conduisait contre Rad ne racontait pas aux siens ce qui s'était passé dans le combat.

Un jour que Rad livrait une grande bataille, il appela à son aide Csorsz, le beau roi des Avars. Là où roulent les flots de la Tibisse, Csorsz et les Avars montèrent à cheval avec une ardeur farouche, et quand les deux rois se furent joints, tout ce qui était devant eux fut balayé comme par une tempête. La bataille fut courte mais sanglante. Après que Rad eut porté le coup mortel à son ennemi, il fit avec Csorsz les libations du vainqueur. On partagea le butin, et tous les guerriers furent contents de leur part. Mais Csorsz n'avait nulle envie de prendre la sienne, car son cœur allait plus loin. C'était la fille de Rad, la belle Délibaba, qu'il désirait uniquement comme prix de son alliance.

Ses rêves s'étaient arrêtés sur la rose sauvage des steppes. Les charmes de la jeune fille subjuguaient son cœur de guerrier. Il jura qu'elle serait à lui, « dût la terre s'écrouler sous ses pas, dût le ciel tomber sur sa tête. » Quand Rad eut ramené dans leur camp ses troupes qui ne respiraient que la guerre, Csorsz lui parla ainsi : « Rad, bon voisin et bon allié, maître de la belle Pannonie ! Csorsz, que les rivages poissonneux de la Tibisse reconnaissent pour seigneur, a combattu pour toi dans la guerre, et ses Avars courageux vivent et meurent pour toi. Sa puissance est grande, mais, tu verras, elle deviendra plus grande encore ; pour prix de la bataille, il te demande la belle Délibaba. »

Le jeune cœur de la belle Délibaba battit bien fort à cette parole ; elle éprouva une douce sensation, et ce sentiment était un amour secret, qui brûlait comme une flamme éternelle, pour le beau Csorsz. Mais la tête de Rad brûlait aussi. Il redoutait de blesser Csorsz ; et comme il se préparait à lui ravir son royaume, il ne voulait pas lui donner sa fille. Rad réfléchit, et sa figure farouche lança des éclairs. A la fin, son esprit rusé lui fit répondre ainsi : « Je ne m'oppose pas, Csorsz, à ce que ma fille soit ta fiancée ; mais tu ne la posséderas, écoute bien, maître en fait de batailles, que si tu la ramènes par eau aux bords de la Tibisse, d'où tu es venu par terre. Prouve-moi cette puissance dont tu parles, et Rad met sa fille dans tes bras. »

A peine Csorsz a-t-il entendu cette grande décision, qu'il part avec les siens pour son camp. Un étalon blanc comme la neige vole sous lui, et, prompt comme la pensée, il arrive aux bords de la Tibisse. Pendant le trajet, tombaient sur son visage de doux flots de soupirs, qui étaient les soupirs enflammés de Délibaba. Près de la Tibisse qui mine ses rives, près des bois de saules verts, mille et mille bras creusent le gazon qui couvre le sol. Tout le peuple de Csorsz est debout : grands et petits, jeunes et vieux, s'épuisent de fatigue. Les hommes de cette contrée populeuse s'agitaient comme une fourmilière quand on l'a troublée. Le travail brûlait, et la nuit et le jour, et de bonne heure et tard ; et un fossé profond se formait derrière cette armée de tra-

vailleurs. Il allait de la Tibisse vers le Danube, et s'étendait tous les jours. Csorsz était présent partout. Quand sa troupe commençait à faiblir, ses paroles lui donnaient de nouvelles forces.

La belle Délibaba regardait en soupirant vers l'orient. L'espoir, la crainte, l'amour l'agitaient sans cesse. Après une nuit que la flèche de sa douleur poignante avait troublé entièrement son sommeil, l'aurore envoya un rêve sur ses cils humides. Dans ce rêve elle voyait un monde merveilleux, où cent tableaux enchantés se montraient et disparaissaient. Elle voyait l'amoureux roi Csorsz et son fossé; et son fiancé triomphant la transportait sur les flots. Elle s'éveilla et fut heureuse de son doux rêve. Elle attendit, attendit son bien-aimé sur les flots rapides. Mais elle espérait et se consumait en vain, la vierge fidèle; car du haut de son coursier fougueux, courant le long du fossé, le feu du ciel avait précipité le roi Csorsz. Celui qui ne trouvait pas son pareil dans les combats, reçut la mort de la main puissante de Dieu.

Et l'amoureuse Délibaba! ah! quelle ne fut pas sa douleur! Elle expira comme le zéphir du matin..... Mais quand le soleil darde ses traits sur l'horizon immense, Délibaba revient; elle arrive en tremblant. Elle voltige avec ses ailes aériennes au-dessus des steppes. Elle cherche la tombe de Csorsz et ne la trouve pas; et encore aujourd'hui, elle pleure celui qu'elle a attendu dans les pleurs. Elle inonde d'une mer de larmes l'horizon tout entier, et elle vient contempler de nouveau le rêve qu'elle a fait il y a bien longtemps, car les flots remplissent les fossés de Csorsz.

[D'après la tradition, le paysan hongrois donne le nom de Délibaba (fée du midi) au mirage qui se produit très-souvent dans les plaines de la Hongrie.]

LE COUVENT DE SAINT-MARTIN.

La ville d'Arabone (Gyœr, en allemand Raab), située au confluent du Danube, de l'Arabone et du Rápcza, était appelée par les Romains la ville sur trois rivières. Entourée par ces remparts naturels, elle fut une forteresse de première classe jusqu'au jour où se livra la fameuse bataille dans laquelle les troupes, commandées par l'archiduc Jean, furent complétement mises en déroute par le corps d'armée français aux ordres d'Eugène Beauharnais (1805). Des nombreux pays qui composaient ses États, il ne restait plus à l'empereur-roi que la Hongrie; et ses généraux, tous incapables et honteux des échecs multipliés qu'ils avaient subis, se rejetaient les uns sur les autres la responsabilité de leurs propres fautes. Bien que le puissant génie de Napoléon pût servir à expliquer cette défaite, les hommes d'État de l'Autriche ne craignirent pas de l'attribuer aux Magyars (à cette noblesse qui prend les armes à ses frais chaque fois que la patrie est en danger), les accusant d'avoir lâché pied les premiers à la vue de l'attaque impétueuse des Français. Le poëte Alexandre

Kisfaludy, le Pétrarque de la Hongrie, qui fit partie de la noblesse levée en masse, a réfuté victorieusement cette calomnie et vengé l'honneur de sa nation dans un écrit remarquable, mais que la censure et la police autrichiennes ont jugé à propos de prohiber.

C'est à la lisière même de la plaine, théâtre du combat que nous venons de mentionner, et à l'endroit où viennent mourir les dernières pentes d'une chaîne de montagnes qui se détache du massif de la forêt de Bakony, que s'élève Arabone, gracieuse ville de 16,000 âmes, ornée d'un grand nombre de tours qui lui donnent un aspect des plus pittoresques. De ce point le voyageur est émerveillé de la perspective qui se déroule sous ses yeux. On ne saurait en effet imaginer une ceinture de sites plus charmants, un panorama plus verdoyant et plus varié. Ici ce sont des champs de blé s'étendant à perte de vue dans la plaine; là des collines couvertes d'abondants vignobles; plus loin des villages bâtis en amphithéâtre sur le flanc des montagnes ou couronnant leurs sommets; partout enfin une végétation vigoureuse et splendide. Ajoutons que ce pays, si favorisé de la nature, est également riche en souvenirs historiques. Dans le lointain, à quatre lieues environ d'Arabone, on voit le dôme d'une église s'élever majestueusement jusqu'aux nues : c'est le couvent de Saint-Martin.

Cette église est bâtie sur l'ancien mont Pannonien, bien connu des Romains, et très-vénéré des païens de cette contrée qui en avaient fait le rival de l'Olympe. Aussi le prestige qui entourait alors cette montagne sacrée s'est-il conservé jusqu'à nos jours, malgré la déchéance de Jupiter et de ses collègues. On comprend toutefois que le maintien de cet antique prestige n'est dû qu'au souffle régénérateur et vivifiant des croyances nouvelles.

Un des premiers apôtres du christianisme, saint Martin, naquit vers l'an 316, à *Sabaria Sicca*, colonie voisine du mont Pannonien. Ses parents étant païens, il fut d'abord, comme eux, voué à l'idolâtrie, et bien souvent, dans sa jeunesse, il alla sur ce mont porter des offrandes à ses dieux. Plus tard, au dire de la légende, une inspiration du ciel le poussa vers l'Italie, où il se convertit et entra chez les bénédictins du Mont-Cassin. Revenu enfin dans sa patrie, il y contribua de toutes ses forces, comme évêque de Turon, à la propagation de la nouvelle religion qu'il avait embrassée. Il s'ensuivit que le pieux Charlemagne, si zélé lui-même pour les intérêts et la gloire du christianisme, plaça sous l'invocation de saint Martin une église qu'il fit construire sur l'Olympe de la Pannonie, après avoir expulsé les Avars de cette contrée.

Plus tard encore Arpád, un des chefs des Magyars, attiré lui aussi par la renommée du mont Pannonien, alla y planter son étendard victorieux. Le résultat de ces migrations continuelles fut la ruine définitive d'une faible colonie romaine qui s'y était établie; mais sur son emplacement s'éleva par la suite le joli village de Saint-Martin. Un des successeurs d'Arpád, Geyze, frappé de la beauté de ce lieu, de la vue magnifique dont on y jouit, voulut le doter d'un couvent, mais il mourut avant d'avoir pu le terminer, et la construction de cet édifice fut achevée par saint Étienne, qui y plaça des bénédictins, ayant à leur tête Anastase Astricus. Spécialement favorisés,

bientôt ces moines, par leur zèle religieux, acquirent, ainsi que le clergé séculier, une prépondérance marquée dans le gouvernement de l'État; et saint Étienne choisit l'abbé de Saint-Martin pour son conseiller. Astricus contribua de la sorte, plus que tout autre, à la réforme de l'ancienne constitution magyare, un peu trop républicaine pour cette époque, et partant trop en désaccord avec les institutions féodales des États voisins. Ce fut lui qui fit assurer à l'ordre des prélats le premier rang dans la nouvelle organisation politique et sociale du pays. Ce fut lui encore qui alla chercher à Rome la couronne royale que le pape accordait à saint Étienne en récompense de son zèle religieux. Le christianisme dut donc en grande partie à Astricus, et aux moines placés sous son autorité, ses rapides progrès en Hongrie. Le roi apostolique, voulant reconnaître à son tour les services rendus par ces religieux, dota l'ordre de Saint-Benoît de vastes et riches domaines, et lui concéda d'importants priviléges. Il l'affranchit de la dépendance des évêques, constituant ainsi un ordre ecclésiastique à part dont le premier fonctionnaire, abbé mitré (*apát*), jouissait de droits exceptionnels. Placés également en dehors de l'administration civile du pays, les bénédictins rendirent la justice dans leurs domaines et élurent leur abbé, bien que la nomination des évêques fût déjà un droit du roi. Saint Étienne allait visiter fréquemment le couvent de Saint-Martin, près duquel il fit construire une église, ainsi qu'un palais, dont il reste à peine aujourd'hui quelques vestiges. Quant aux Bénédictins, pour se montrer dignes des bienfaits dont le saint roi les avait comblés, ils ne cessèrent de *fatiguer* le ciel de leurs prières, s'il faut s'en rapporter aux chroniques du temps [1], et ils se vouèrent à l'enseignement de la langue latine, fondant dans ce but à Saint-Martin une école qui acquit une grande réputation.

Les abbés de Saint-Martin prirent le titre d'archi-abbés en 1514. Le premier qui le porta fut Mathias Tolnay.

On sait que pendant les guerres contre les Turcs, la plupart des grands édifices religieux de la Hongrie furent détruits par la sape ou par le feu. Ceux de Saint-Martin éprouvèrent ce sort, et les bénédictins dispersés ne se rétablirent au milieu des ruines de leur ancien monastère que sous le règne de Ferdinand III (1637-1657). Ce couvent fut de nouveau bouleversé de fond en comble lors des troubles de Rákóczi. L'archi-abbé Rumer commença à le reconstruire en 1690, laissant à ses successeurs la tâche d'achever cet édifice. Conçu d'après un plan incomplet, mais modifié par les vastes projets de Karner, c'est celui que représente la gravure. Joseph II, poussé par sa manie de tout réformer, abolit l'ordre des Bénédictins en Hongrie, mais François I l'installa de nouveau avec tous ses anciens priviléges. Novák, nommé à cette époque archi-abbé de Saint-Martin, enrichit, à l'exemple de ses prédécesseurs, la bibliothèque du monastère. Les revenus peu considérables de l'ordre ne permettant pas de continuer sans interruption les travaux coûteux, nécessaires pour l'achèvement complet de ce bel et imposant édifice, chaque archi-

[1] Schematismus ordinis sancti Benedicti archi-abbatiæ sancti Martini de monte sacro Pannoniæ.

abbé était obligé de les reprendre et y contribuait pour sa part en proportion des ressources et du temps dont il pouvait disposer. C'est ainsi que la grande tour du frontispice, construction remarquable qui élargit les salles de la bibliothèque, n'a été élevée que depuis peu d'années par les soins de l'archi-abbé Kovács, qui succéda à Novák en 1829.



Couvent de Saint-Martin.

Le monastère de Saint-Martin, bâti sur la plus haute des trois cimes qu'offre le mont Pannonien, a deux étages au-dessus du rez-de-chaussée. La tour, ornée d'un dôme soutenu par seize colonnes corinthiennes, a 138 pieds d'élévation, et est considérée comme un chef-d'œuvre d'architecture. De son sommet on découvre un immense horizon : la terre classique de la Hongrie; le lac de Balaton avec ses sites pittoresques; la vaste forêt de Bakony où le bandit magyar (*szegény légény*, *le pauvre garçon*, comme il s'appelle lui-même) exerce son empire avec autant de fierté que de hardiesse, et enfin les rives du Danube bordées de villes et de villages. L'étranger monté sur ce belvéder est comme fasciné par la perspective merveilleuse qui se déroule sous ses yeux; et alors seulement il peut se faire une idée juste de la beauté, de la variété et de la richesse du pays au milieu duquel il se trouve.

Au-dessus de la grande porte du monastère, un bas-relief en métal représente en quelques traits l'histoire abrégée de cet édifice. Au milieu est la Religion assise sur un trône; à droite, Astricus reçoit des mains de saint Étienne le diplôme de fondation sur lequel on lit : *Prædicate* 1001; à droite, c'est François I donnant à l'archi-abbé Novák l'acte de rénovation qui porte cette

inscription : *Docete* 1802. Le palatin Joseph, l'archevêque de Kolocsa, et d'autres personnages qui assistèrent à la dernière inauguration, également représentés sur ce bas-relief, sont très-ressemblants.

La bibliothèque a la forme d'un T. Tout autour de la grande salle règne une galerie supportée par trente-six colonnes, et par laquelle on communique avec les étages supérieurs, dont les pièces renferment tous les classiques grecs et latins, tous les chefs-d'œuvre littéraires des nations modernes, et les manuscrits des écrivains hongrois les plus célèbres, tels que Guzmics, Dajka, Virágh, etc. Cette bibliothèque possède environ 70,000 volumes. Les officiers français qui commandaient un détachement envoyé à Saint-Martin lors de l'occupation d'Arabone, voulaient s'emparer de quelques-uns de ses livres les plus précieux, mais l'archi-abbé s'opposa énergiquement à cet acte de spoliation, et les visiteurs, sinon par un sentiment religieux, du moins par déférence pour le caractère de cet homme vénérable, renoncèrent à leur projet.

La grande salle, dont nous venons de parler, est éclairée par le haut et par le bas à l'aide de glaces paraboliques, et enrichie des statues de saint Étienne et de François I, tous les deux en costume national. De cette pièce on pénètre dans plusieurs cabinets remplis de tableaux, de gravures, de monnaies, de médailles, et de collections d'histoire naturelle.

Les objets les plus remarquables que contient l'église sont : un autel en ivoire sculpté; un magnifique tableau représentant sainte Marie, *patrona Hungariæ*, à qui les Magyars ont voué une vénération particulière ; les habits que saint Étienne portait le jour de ses noces, et une série de portraits des archi-abbés de saint Martin, parmi lesquels celui du célèbre archevêque Pierre Pázmány. La chapelle de saint Étienne se trouve dans une crypte au-dessous du maître-autel. On y montre, dans une niche, un fauteuil de pierre sculpté, sur lequel, s'il faut en croire la tradition, saint Étienne s'asseyait lorsqu'il assistait à la célébration de la messe. Le peuple, animé par une foi vive et inébranlable, croit qu'il suffit de s'asseoir dans ce fauteuil pour être subitement guéri des maux de reins. Aussi aux fêtes du village, où l'accès de ce siége béni est permis à tout le monde, voit-on une foule de malades envahir la chapelle, ou s'y faire porter dans l'espérance d'obtenir leur guérison. Tout ce qui souffre dans les environs s'y donne rendez-vous; on y accourt même de points assez éloignés, et toujours de nombreuses bandes de mendiants se mettent de la partie. Nous sommes forcé d'avouer que si beaucoup s'y reconfortent par l'aumône, fort peu s'en retournent guéris. Le temps des miracles serait-il tout à fait passé? On conçoit cependant que, la foi aidant, dans certains cas le malade puisse, placé sur un siége froid et dans un lieu humide et frais, éprouver quelque soulagement. C'est de la médecine homœopathique. Il va sans dire que lorsque le remède reste inefficace, la faute en est toujours au malade, qui n'était pas en état de grâce ou purifié de tous ses péchés. Les jours de grandes fêtes, il y a au monastère une table de deux à trois cents couverts constamment servie, et où chacun peut aller boire et manger selon ses besoins.

Les maisons du petit village de Saint-Martin sont groupées au pied du monastère et de l'église. Ce village, pourvu d'eau au moyen d'une machine

hydraulique, est peuplé de 2,860 habitants spécialement adonnés à la culture de la vigne.

L'ordre des Bénédictins n'a pas seulement donné à la Hongrie des écrivains célèbres comme Szeder, Sárkány, Ballay, et, en dernier lieu, l'incomparable Czuczor, mais il a fourni et fournit encore d'excellents professeurs pour l'enseignement général dans les académies et les gymnases (écoles primaires) des comitats. Aussi ces religieux, dont le patriotisme et le dévouement égalent la science, exercent-ils une grande influence sur l'esprit de la jeunesse.

L'archi-abbé de Saint-Martin siége à la chambre des magnats, nomme les abbés des autres monastères de saint Benoît, à Tihany, à Bakonybél, à Dœmœlk, et il est investi d'un pouvoir suprême sur tout ce qui dépend de son ordre.

Voilà environ mille ans que les dieux du paganisme ont été chassés du mont Pannonien, et, comme nous l'avons dit, sous l'influence du nouveau culte, cette montagne sacrée, but de pieux pèlerinages, est toujours entourée de la même vénération : c'est que son histoire est intimement liée à l'histoire du pays. L'un et l'autre ont eu les mêmes alternatives de gloire et de revers, les mêmes jours de triomphe et de deuil. La nation hongroise succombait-elle sous les coups de l'étranger ; aussitôt le couvent et l'église de Saint-Martin étaient renversés. Les armes des Magyars étaient-elles au contraire victorieuses ; ces édifices religieux ne tardaient pas à renaître de leurs ruines. Le mont Pannonien est le Sion de la Hongrie.

ORIGINE DE LA LANGUE MAGYARE.

La Genèse établissant l'unité de l'espèce humaine, base principale de notre édifice moral et religieux, il est impossible de ne pas accepter le même principe pour ce qui concerne les langues. Si quelqu'un élevait des doutes contre cette vérité, la philologie serait là pour la lui démontrer. Des savants de l'académie de Saint-Pétersbourg, à qui la science est redevable de précieuses découvertes, affirment que les langues ne sont toutes que des dialectes d'une langue primitive perdue, ce qui contredit ceux qui croient à une origine multiple de l'espèce humaine. M. de Humboldt va même jusqu'à soutenir l'opinion d'un langage révélé. En effet, si les langues étaient d'invention humaine, chaque couple, ou tout au moins chaque famille, aurait imaginé la sienne, et il n'y aurait pas plus d'affinité entre elles qu'on n'en voit entre les œuvres du caprice. Or, nier que cette affinité existe, ce serait nier l'évidence. Pour ce qui est de notre sujet, puisque le langage est une des bases de l'histoire de l'humanité, et particulièrement de l'histoire du peuple magyar, dont l'origine est contestée, il importe que nous nous arrêtions quelque peu sur ce point.

Les langues sont le lieu le plus solide des nations, lien qui résiste au temps et à l'épée des conquérants. On ne doit donc pas faire de leur étude un simple objet de curiosité ou d'utilité personnelle, mais s'en servir comme d'un flambeau pour dissiper les ténèbres du passé et y puiser de féconds enseignements. Tout le monde sait combien la philologie a reculé les bornes de l'histoire : elle seule peut révéler les migrations des peuples lorsque les monuments se taisent. Combien d'efforts faits en vain par quelques esprits téméraires ou quelques cerveaux malades pour inventer une langue universelle ! Et qui ne voit que si le succès pouvait jamais couronner de pareilles tentatives, on aurait tué toute émulation entre les nations, et abandonné aux mains d'un peuple uniforme la science qui ne peut grandir qu'à la condition d'être variée. Mais l'homme ne saurait créer une langue, et tous ses soins se bornent à fixer la sienne, à la conserver, sinon dans ses accidents, du moins dans sa nature, et à la polir de son mieux.

Nous ne rechercherons pas quel fut le langage primitif. Les données manquent pour résoudre cette question, question de vanité pour les anciens peuples. Peut-être a-t-il péri, peut-être s'altéra-t-il quand Dieu arrêta ses regards sur cette tour de Babel qu'élevaient les descendants de Noé, lesquels ne formaient qu'un seul peuple et n'avaient qu'une manière de parler[1], et qu'il confondit tellement le langage de ces mortels orgueilleux qu'ils ne s'entendirent plus les uns les autres. A cette époque commence l'histoire des langues, dont les variétés peuvent être considérées comme les gradins d'une pyramide.

Nous avons parlé dans notre partie historique de l'ancienneté du peuple hunnique qui habitait l'Asie centrale, vers les frontières de la Chine. Sans partager complétement les idées peut-être exagérées de quelques écrivains qui nous content des choses merveilleuses d'un peuple demeurant autrefois dans les contrées connues aujourd'hui sous les noms de Mogolie et Tatarie, tout porte à croire qu'il y avait là, à une époque très-reculée, une grande nation dont sont sortis de nombreux rameaux, et dont l'idiome est devenu la souche d'une foule de dialectes. D'un autre côté, les premières notions historiques qui ont en vue ce même territoire, nous le montrent occupé par les Huns. Il est dès lors permis d'attribuer à ceux-ci l'invention d'un genre d'écriture qui se sera répandu plus tard chez d'autres populations asiatiques. « Le mogol, dit César Cantù, est parlé par les tribus qui occupent la Mogolie ; sa littérature est riche, et l'on peut espérer y trouver des indices relatifs à l'histoire obscure de toutes ces hordes qui ont eu tant d'influence sur les révolutions de l'Europe par leurs invasions successives. L'alphabet des Mogols est presque le même que celui des Mandchoux : il s'écrit en colonnes verticales de gauche à droite[2] ». On sait que la plupart des historiens font sortir les Huns des Mogols. A notre avis le contraire est la vérité : ce sont les Mogols qui descendent des Huns. « Le mandchou, poursuit l'auteur déjà cité, est impor-

[1] Ecce unus est populus et unum labium omnibus. *Genèse*, ch. XI.

[2] Cesare Cantù : *Storia universale*, t. I, p. 177.

tant à cause du grand nombre de traductions qu'il possède des livres chinois, sanscrits et mogols. Il est parlé dans l'empire chinois, par les tribus toungouses qui y ont établi leur domination, et dans la partie la plus orientale de l'Asie. » On sait aussi que c'est de ce pays que les Huns furent chassés à une époque très-reculée par les Chinois.

Qu'on ne s'étonne pas de nous voir embrasser dans nos investigations une foule de nations que nous croyons appartenir, par leur langue et par leur histoire empreinte des signes des âges différents, à une seule et même famille. C'est à l'aide de cette vaste échelle que Bopp, dans sa *Grammaire comparative*, et Pott, dans ses *Recherches étymologiques*, sont parvenus à répandre une si vive lumière sur les langues indo-européennes. La question ainsi posée, on comprend facilement la parenté des langues finnoise et magyare. Différentes populations, éparses en Asie, en Boukovine, en Moldavie, et même en Suisse et en France, et qui ont plus ou moins d'affinité avec la nation magyare, viennent encore étayer ce principe corroboré par les écrits de MM. Jernei, Gegeo, Pierquin de Gembloux, Kapitány et autres. Si l'on perd quelquefois dans l'histoire la filiation d'un peuple, les rapports qui existent entre les langues, dans les cinq parties du monde, peuvent rétablir presque toujours ce que le temps ou les conquêtes ont détruit.

Gyarmathi et Sajnovics, Hongrois d'origine, furent les premiers qui soutinrent la parenté des langues magyare et finnoise. Rudbeck, Eccard, Jhre, Hell, Gatterer et Schleozer apportèrent ensuite à cette opinion le tribut de leur érudition. C'était s'engager dans la bonne voie. Bientôt d'autres écrivains, Beregszászi, Versegi, Kalmár, Otrokóczi, tous Hongrois, et l'Allemand Ortel, ne se contentant plus des résultats obtenus par leurs prédécesseurs et contemporains, s'adonnèrent assidument à l'étude des langues orientales, et c'est d'après leurs indications que des philologues modernes ont fixé les principes propres à expliquer la parenté d'un grand nombre des langues de l'Europe et de l'Asie.

C'est ainsi que les ouvrages de MM. W. Schott, Othon Roehrig, Kellgren, Strahlenberg et Muller, renferment des documents précieux pour l'histoire des Magyars, surtout ceux des deux premiers [1]. MM. Schott et Roehrig n'ont pas seulement mis en lumière les découvertes faites par leurs devanciers; ils ont en outre créé un système complet, à l'aide duquel il est facile de recomposer théoriquement une nation asiatique dont on ne connaît aujourd'hui que les débris. M. Schott appelle son système d'idiomes : *Les langages de la Haute Asie;* et M. Roehrig intitule le sien : *Les langues de l'Asie centrale.* Le premier s'exprime ainsi sur ce sujet dans son remarquable ouvrage : « Le nom de *Tatar*, usité en Europe, n'a qu'une signification très-vague en Asie; les tribus tatares du Volga, de la Crimée, etc., soumises à la Russie, le portent spécialement. Généralement parlant on appelle Tatars tous les habitants de l'immense territoire de la Haute Asie. La plupart de ces peuples, savoir : les Mogols, les

[1] W. Schott : *Versuch ueber die Tatarischen Sprachen.* Berlin 1836. Othon Roehrig : *Researches on Philology*, etc. etc. 1847, manuscrit couronné par l'Institut.

Thibétains et les Toungouses, sont considérés, à cause de leurs signes physionomiques, comme appartenant à la race mogole; les branches turques, au contraire, représentent une race caucasienne dont les traits ont plus d'analogie avec ce qu'on appelle type du Caucase. Mais toute valeur ethnologique et historique manque à cette distinction des races mogole et caucasienne. Il y a dans l'intérieur de l'Asie des peuples qui échappent à cette classification. Le nom de Tatar, pour désigner les Turcs, les Mogols, les Toungouses, etc., se perd aujourd'hui dans le vague, et ne sert qu'à distinguer une horde courageuse de la nation mogole, formant l'avant-garde de l'armée de Dchinghiz-chan. Le mot *tatar* ne peut donc être employé que pour désigner les langages des habitants de la Haute Asie, sous un point de vue collectif. En tout cas, il serait plus convenable d'adopter le titre de *langues de la Haute Asie*, rappelant ainsi la patrie commune de ces idiomes. »

M. Roehrig résout cette question d'une manière à peu près semblable. Il dit : « Par les *langues de l'Asie centrale* nous n'entendons pas seulement celles qui sont parlées en Tatarie, en Mogolie, et dans une grande partie de la Turquie; nous comprenons dans ce nombre tous les idiomes des tribus finnoises qui se trouvent dispersées dans la Sibérie ou l'Asie septentrionale; car, bien qu'il soit difficile de prouver d'une manière claire et précise qu'elles dérivent toutes de la même souche, il existe incontestablement entre les langues de ces contrées une analogie frappante qui doit les faire considérer d'un point de vue général, sous le nom collectif de langues de l'Asie centrale. »

Ce n'est pas ici le lieu d'entrer dans une analyse minutieuse de ces affinités. Il doit nous suffire d'en citer quelques exemples, et de dire que les comparaisons ne sont pas établies d'après quelques mots plus ou moins ressemblants, mais bien d'après la nature même de ces langues, d'après les radicaux, les élisions, les transpositions de lettres, et enfin l'homogénéité de la construction grammaticale, conditions essentielles dans les recherches de ce genre. Le mot *mer* se rend, chez les Turcs, par *dengiz* et *deñiz*, et chez les Magyars par *tenger*. En mogol *tenggisz* et en mandchou *tenggin* signifient *lac*. *Montagne* se traduit en mandchou par *alin*, en mogol par *aghola*, et en magyar le mot *alom* ou *halom* a la signification de *colline*. Les Finnois appellent la *glace jeg*, *iegna*, et les Magyars *jég*, mots qui sont en parfaite concordance avec les radicaux mogol et mandchou *jik-ekün*, *froid*, *gelée*, et *dschuche* (au lieu de *juche*) *gelée*, et auxquels le turc se rattache par les mots *szug* et *szoug*, *froid*. Le soleil est appelé en mogol *nar-an*, radical qu'on retrouve encore chez les Magyars et les Turcs dans les mots *nyár* et *jáz*, *été*. Il paraîtrait que les mots allemands *sommer*, *été*, et *sonne*, *soleil*, ont aussi une origine commune. Le mogol exprime par *ra* (*re*) la disposition à entreprendre quelque chose. En magyar et en turc c'est une terminaison des adverbes et des postpositifs indiquant le mouvement dans une certaine direction. Ainsi *szoñ-ra* en turc signifie *arrière*, et en magyar *eleo-re*, *hát-ra*, veulent dire *en arrière*, *en avant*. Les nombres cardinaux n'offrent pas moins de ressemblance. Le mot turc *on*, dix, se retrouve dans le *van*, *ven*, du magyar qui rend soixante

par *hat-van*, soixante-dix par *het-ven*. Nous pourrions multiplier ces exemples à l'infini.

Keoreosi Csoma, l'infatigable philologue hongrois dont la mort prématurée a fortement impressionné le monde savant, avait donc raison de chercher le berceau de la langue magyare dans les environs du Thibet. Son dictionnaire thibétain lui a valu une pension de la compagnie anglaise des Indes Orientales. Nous ne savons pas jusqu'à quel point les opinions de M. Reguli et d'autres linguistes nationaux s'accordent avec les études de MM. Schott, Roehrig et Müller; mais ce qu'il y a de certain, c'est que la science des races est à peine créée, et qu'à la suite de l'examen des physionomies et d'une infinité de crânes fait par Blumenbach, si elle a beaucoup marché, elle ne saurait encore avoir dit son dernier mot. Les Germains de Tacite, en se civilisant, cessèrent de constituer une race exceptionnelle, telle que les anciens l'ont connue; ils perdirent leur stature colossale, tandis que les Portugais, au centre des colonies du Cap, devenaient des géants. Ce qui prouve surtout que des nations entières ont passé d'une famille à une autre, c'est que des hommes de couleurs différentes parlent ou parlèrent la même langue, indice certain d'une origine commune. Les langues finnoise, laponne, esthonienne, ont entre elles la même affinité que celles des Tchermesses, des Votiagues, des Ostiagues, des Permiens et autres peuples de la Sibérie; et cependant les Lapons, les Tchermesses, les Vogoules ont les cheveux noirs et les yeux bruns, tandis que les Finnois, les Ostiagues et les Permiens ont les yeux bleus et les cheveux rouges.

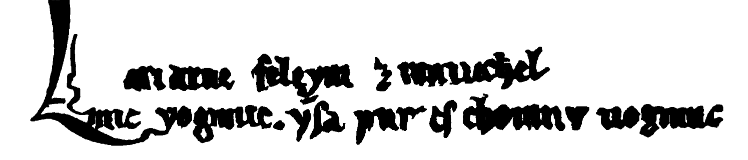
Il est inutile de demander à un homme de se rappeler le moment de sa naissance; il ne saurait même rien de ses premiers jours. Toutefois, si des personnes élevées ensemble, puis dispersées, racontaient dans un âge avancé les événements de leur enfance, quelque altéré que pût être le souvenir de chacune d'elles par son caractère particulier ou par des circonstances exceptionnelles, si toutes s'accordaient sur certains points, ce serait sans doute une forte preuve de leur commune éducation dans leur premier âge et de la vérité des faits rapportés par elles : c'est là précisément ce que nous acquérons par l'analyse des langues.

On est étonné de ce que les Magyars et les Turcs, qui ont entre eux tant de ressemblance par leurs traits et leurs allures, offrent dans leurs langues si peu de points de comparaison; on est étonné également de ce que les Mogols, affreux encore aujourd'hui de figure, et les Finnois si petits de taille, ne présentent pas des signes extérieurs plus frappants de leur commune origine. C'est que chacun de ces peuples, séparé depuis longtemps des autres par de larges espaces, par des monts, des fleuves et des mers, modifiait et complétait sa langue sous des influences diverses, souvent opposées. Voilà pourquoi le langage est sourd et bref sous des cieux embrasés, abondant et mélodieux dans les pays tempérés, âpre et rude au milieu des régions glaciales. La vie contemplative du pasteur, le hurlement menaçant du guerrier y retentissent tour à tour; la conquête et la civilisation y apposent ensuite leur cachet. Partout où les peuples sont tombés dans la barbarie, les idiomes, vagues, mobiles, bizarres, révèlent des guerres intestines et la rareté des communications;

partout où ils se sont élevés à la vie agricole, à la civilisation, les langues s'étendent uniformes et constantes. C'est pourquoi les langues ont pris chez les nations de l'Europe une physionomie commune, tandis qu'elles varient de village à village parmi la plupart des habitants de l'Asie. Ainsi la conformité des langues finnoise et magyare a été découverte bien avant qu'on connût leur parenté avec les langues de la Haute Asie.

La langue de la famille turque a subi, par le fait de l'acceptation d'une religion fataliste, peu éclairée, une altération considérable augmentée encore par des influences atmosphériques et territoriales. De là les ténèbres qui planent sur ses filiations. Elle se subdivise en une infinité de dialectes dont les différences dépendent des migrations et des positions primitives des tribus qui les parlent. L'*ounigoure*, le plus ancien dialecte turc fixé par l'écriture, est parlé dans le Turkestan oriental. L'*osmanli*, ou *turc* proprement dit, est la langue politique et commerciale commune de tout l'empire ottoman; mais la plupart des tribus tatares ou turques se servent, depuis l'adoption de l'islamisme, de l'alphabet arabe avec quelques légères modifications, et leur langage n'est plus ce qu'il était autrefois. Les Mogols se trouvent dans un cas semblable pour avoir embrassé le bouddhisme. Les Finnois durent renoncer à leur écriture primitive lorsqu'ils tombèrent sous la domination allemande et slave; et les Magyars perdirent, eux aussi, leur alphabet asiatique lorsqu'ils acceptèrent la foi chrétienne, indépendamment des changements qu'a subis leur langue par suite de cette transformation religieuse. Cependant, nous le répétons, les idiomes de tous ces peuples offrent, sinon une conformité parfaite, du moins beaucoup de similitude ou de nombreux points de comparaison. Maintenant, à quelle époque les Finnois furent-ils refoulés de l'Asie centrale vers le nord de l'Europe? C'est là une question historique à résoudre. Toujours est-il que les Tchermesses, les Vogouls, les Ostiagues, etc., rameaux de la même souche, se trouvent encore dans les régions de la Haute Asie que les Finnois ont dû habiter anciennement.

Tout ce que nous venons de dire est fortement appuyé par un vieux manuscrit magyar de l'an 1171, conservé religieusement au musée national de Pest; car l'académie hongroise s'est imposé la tâche « de découvrir les traces de tous les anciens mots de la langue magyare, des époques les plus reculées, afin de perfectionner l'idiome national et de le mettre en rapport avec ceux des autres pays. » M. Gabriel Dœbrentei, le secrétaire distingué de ce corps savant, a publié, en quatre gros volumes, une série d'anciens écrits magyars, parmi lesquels nous trouvons un document précieux dont nous reproduirons le passage suivant [1] :



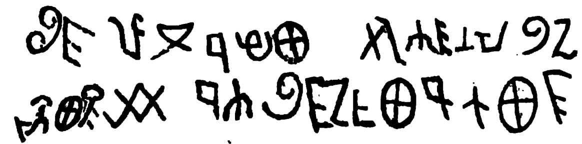
[1] Gabriel Dœbrentei : *Magyar nyelvemlékek* (monuments de la langue magyare). T. 1, p. 3.

Le choix des lettres gothiques prouve déjà en quelque sorte que les Magyars, à peine arrivés en Europe, s'habituaient plus facilement à ces caractères qu'à ceux des Romains, sans doute parce qu'ils différaient moins de ceux de leur alphabet asiatique. Les lettres anguleuses de l'écriture gothique ont encore aujourd'hui une certaine ressemblance avec celles dont se servent les Mogols.

Le passage transcrit ci-dessus se lirait aujourd'hui ainsi :

« *Latiatuc feleym zumtechel mic vogmuc. Ysa pur es chomuc uogmuc.* » Ou : « *Látjátuk feleim szœmtœkkel mik vagymük. Isa por es homu vagymük.* » Le philologue y reconnaîtra du premier coup d'œil la finale mogole *ük*. En magyar moderne on écrirait la même chose de cette manière : « *Látjátok, feleim! szemetekkel, mik vagyunk. Bizony por és hamu vagyunk.* » C'est-à-dire : « Voyez, mes frères! ce que nous sommes. Assurément nous ne sommes que cendre et poussière. » Tout nous porte à croire que c'est dans le vieux magyar, non encore modifié par l'influence du christianisme et de la civilisation européenne, qu'on doit chercher l'idiome des Huns.

Quant aux lettres primitives des Huns ou Hongrois, il a été question, dans le monde savant, de quelques tablettes de cire trouvées en Transylvanie à la fin du dernier siècle. Les unes ont été reconnues sans peine d'origine latine; mais les autres donnèrent lieu à une discussion très-vive parmi les archéologues. Ayant aperçu, au-dessus de huit lignes présentant des caractères particuliers, une inscription grecque, on en conclut d'abord que la tablette, dont voici un extrait, avait passé par les mains des Grecs :



Mais cette inscription paraît être d'une date postérieure à la tablette. M. Letronne exprime cet avis dans le *Journal des Savants* (septembre 1841); et l'académie magyare n'a pas hésité à adopter la même opinion développée dans le *journal de l'Académie hongroise* (novembre 1842 et août 1843). Les huit lignes d'écriture qui se trouvent au-dessous des lettres grecques, formées de caractères bien connus en Hongrie, ne purent être expliquées ni à Paris ni à Munich. Ces caractères étaient en usage chez les Huns, et chez les Magyars qui les conservèrent jusqu'à l'époque où saint Étienne leur substitua l'alphabet des Romains. Les lignes reproduites ici l'ont été d'après un parchemin qui existe en Hongrie. Selon le dire d'un professeur du collége de Kolosvár, M. Alexandre Székeli, qui s'est familiarisé avec l'alphabet hunnique, elles contiendraient un appel aux armes adressé aux Magyars et aux Sicules par Gyula, prince de Transylvanie, lorsque saint Étienne voulut réunir cette principauté au royaume apostolique de Hongrie en 1001. Espérons que de nouvelles découvertes démontreront bientôt plus complétement ce fait, que les Huns connaissaient l'art d'écrire. La tablette en question trouvée par un négociant, M. Samuel Nemes, près de Toroszkó (Transylvanie), est devenue la propriété de M. Jankovics de Pest, archéologue distingué de la Hongrie.

NUMISMATIQUE HONGROISE.



Le monnayage, qui fournit un si vaste champ d'étude à la numismatique, est ordinairement l'expression la plus fidèle de la marche politique des États, des progrès des peuples dans la civilisation : il reflète et la prospérité et les revers d'un pays. Aussi voyons-nous en Hongrie le numéraire, très-abondant aux époques de grandeur, diminuer toujours et disparaître presque dans la période de décadence.

L'exploitation des mines de la Hongrie, et surtout de celles de la Transylvanie, si renommées chez les Romains, ne fut reprise que sous le règne de saint Étienne. On y employa des sujets de Brazlaw, duc de Moravie, qui les avait vendues aux Magyars après une victoire éclatante qu'il avait remportée sur les Polonais. Avant cette époque, il ne circulait d'autres monnaies en Hongrie que celles de la Bohême, de l'Italie et de Byzance. Boleslaw I, prince bohême, mécontent de voir passer à l'étranger les métaux précieux de son pays, en interdit l'exportation et chassa du cercle de Czaslau les ouvriers qui y étaient à la solde de la Hongrie, ce qui mit les Magyars dans la nécessité de tirer parti des contrées métallifères qu'ils possédaient. Saint Étienne fit frapper le premier des monnaies hongroises, des deniers (*denár*) et des oboles (*fillér*) d'argent pur, du poids de six à quatorze grains. Le denier d'argent équivalait, à peu près, à quatre kraiczár et demi, dont soixante font un florin

de convention. Il portait d'un côté (voir 1) une croix dans un cercle de perles, avec un petit triangle dans chacun des angles de la croix, et autour le nom du roi en écriture monacale. Les mêmes signes étaient répétés de l'autre côté, qui avait pour légende le nom de Stephanus, ainsi que ces mots : *Regia civitas*, qui indiquaient probablement la ville d'Albe-Royale. Cette inscription fut remplacée plus tard par celle-ci : *Pannonia* ou *Pannoneia*, qui aurait dû désigner plutôt le mont pannonien que le pays lui-même [1]. Salomon, qui régna vers l'an 1063-1074, voulant se conformer aux usages des autres peuples, ordonna qu'on y gravât d'un côté le portrait du roi, levant les mains comme pour prier ou donner sa bénédiction. Inutile de dire que ce travail fut très-grossièrement exécuté. Dans le commerce, la livre d'or hongroise avait douze onces, et l'once pesait six byzantins, dont vingt faisaient une obole, mesure parfaitement conforme à celle des Francs de l'Allemagne. Les pièces d'or, étrangères, sans doute, qui circulaient sous le nom de *pondus*, avaient la valeur de trois florins et trois quarts d'argent, c'est-à-dire de deux onces ou un quart de marc d'argent pur, lequel était à l'or dans le rapport d'un à dix. Mais malgré ces nouvelles mesures, l'exécution artistique des coins, même sous Coloman, successeur de Salomon, resta très-imparfaite (voir 2) [2].

Quoique la Hongrie, accessible à tout progrès, à toute sage innovation, marchât d'un pas égal avec le reste de l'Europe, même en ce qui concernait le système monétaire, l'esprit chevaleresque et peu mercantile des Magyars ne trouvait pas assez d'attraits dans l'exploitation des mines et la fabrication du numéraire pour s'y livrer avec ardeur. Aussi les hôtels des monnaies d'Albe-Royale, de Bude, de Szeben furent-ils longtemps négligés, ce dont les étrangers employés aux mines profitèrent en exportant l'or pur de la Hongrie pour l'inonder ensuite de monnaies étrangères d'un titre inférieur. C'est ainsi que les deniers de Friesach eurent cours partout en Hongrie, bien que les impôts et les droits d'octroi ne pussent être acquittés qu'en marcs de Bude. Pour obvier aux inconvénients qui résultaient d'un pareil état de choses, il fut établi une contribution pour la refonte des espèces ; et Béla III, en adoptant ce système, sous le nom de *lucrum cameræ*, y soumit même les Saxons de Transylvanie, exempts jusque-là de toutes sortes d'impôts. Les Magyars, généreux au plus haut degré, ne comprirent jamais autrement l'hospitalité ; ils ont toujours considéré comme des hôtes qu'il fallait combler de bienfaits des étrangers qui devaient leur disputer un jour leur propriété. Un écrivain, qui s'occupe ardemment de numismatique, attribue au même Béla, lorsqu'il était encore héritier présomptif de la couronne de Byzance, une pièce de monnaie dont l'origine a été fort diversement interprétée [3]. En 1172, l'empereur Manuel, qui voulait avoir un allié plutôt qu'un rival dans le roi de Hongrie, fiança Béla, le plus jeune des fils de Geyze, à Marie, sa fille unique, afin de

[1] Scheonwisner : *Not. Hung. Rei Numar.* Budœ 1801.
[2] J. Rupp : *Numis. Hungarici.* Budœ 1841.
[3] Victor Langlois : *Monnaie inédite de Béla.*

réunir sous un même sceptre l'empire d'Orient et la Hongrie. Mais deux ans après, le prince Béla perdit cet espoir, l'impératrice ayant donné un successeur à Manuel. C'est pendant ces deux années que dut être frappée la monnaie de cuivre dont s'est occupé M. Langlois. Son exécution artistique ne surpassait pas celle des pièces de la Hongrie. La science des médailles, si riche aujourd'hui en monuments anciens, laisse encore bien des mystères à dévoiler aux générations futures, et il est utile que l'historien soit éclairé dans sa marche par les inscriptions numismatiques.



André II, celui-là même qui ne put résister à l'influence de l'aristocratie au sujet des priviléges exceptionnels, frappa, au mépris des promesses qu'il avait faites, des monnaies inférieures, par leur valeur intrinsèque, à celles que le gouvernement de Béla III avait mises en circulation. En vain insistait-on pour l'éloignement des Juifs et des Bulgares musulmans, attachés à l'administration financière du pays, et qui exploitaient les campagnes sous prétexte de recueillir l'impôt de la refonte, le roi s'y refusa constamment, laissant par là son peuple exposé à une infinité de vexations odieuses, que ces agioteurs inventaient pour s'enrichir. A cette même époque, parurent aussi les premières pièces provinciales, connues sous les noms de deniers du Banat et de Zágráb, pour faciliter les transactions commerciales avec la Slavonie et la Croatie. Cinq *pondus* avaient alors la valeur de deux cents deniers ou d'un marc d'argent; mais l'invasion mogole, sous Béla IV (1242), fit disparaître presque tout le numéraire du pays; de sorte que ce roi, pour soulager la misère du peuple, fut forcé de jeter dans la circulation une grande quantité de pièces de cuivre, dont l'imitation fit surgir une foule de faux monnayeurs. Les lois punissaient à la vérité cette criminelle industrie par la confiscation des biens meubles et immeubles des individus convaincus de l'avoir exercée; mais cette disposition,

si rigoureuse qu'elle fût, était impuissante à empêcher une fraude aussi lucrative. Les pièces du temps de Béla IV (voir 3) et d'André III (voir 4), en font foi.

Charles Robert, ce prince du sang français, à qui la Hongrie dut de jouer un rôle important vis-à-vis de l'étranger, comme tous les monarques à grandes idées s'occupait plutôt d'acquérir que d'économiser. Ami du faste et généreux jusqu'à la prodigalité, il n'était jamais arrêté par les difficultés financières alors que l'occasion s'offrait à lui d'agir en roi, ou en homme d'État supérieur. Un jour qu'il lui était arrivé, dans une joûte, de casser trois dents à un seigneur, à Étienne Pázmány, il l'en dédommagea en lui faisant cadeau des trois villages de Posa, Somogy et Som. Son génie, du reste, ne manquait pas de lui fournir les moyens de faire face à ses prodigalités, et lorsqu'il rendait des décrets pour organiser telle ou telle partie de l'administration du pays, ce n'était pas seulement dans un but fiscal, mais en vue de réformes suggérées par de profondes études dans la science du gouvernement, science qu'il avait apprise en France, où la civilisation avait déjà fait alors de notables progrès. Ce roi fut le premier en Hongrie qui fit frapper des pièces d'or (voir 5); ses ducats, de l'or le plus pur, pesaient deux grains de plus que les ducats de Kremnitz d'aujourd'hui. La tête en était marquée au coin de Florence : elle portait dans son champ un saint Jean-Baptiste en manteau, tenant dans la main gauche un globe surmonté d'une croix, et dans la main droite une espèce de hallebarde; sur le revers, on voyait également le lys florentin, mais avec cette inscription : *Karolus rex*, etc. Toutes les monnaies qui avaient cours en Hongrie, celles de l'étranger aussi bien que celles du pays, reçurent à cette époque une valeur fixe, réglée, d'après le marc, comme poids, ou d'après la valeur du florin d'or hongrois (ducat), le marc d'argent pur valant, au poids de Bude, quatre ducats. Les prédécesseurs de Charles-Robert avaient accordé à plusieurs villes, même sans importance, le droit de battre monnaie, en sorte qu'il circulait çà et là, dans un rayon plus ou moins étendu, un grand nombre de pièces fort diverses. Charles-Robert, pour introduire l'unité dans le système monétaire, obligea tous les habitants à livrer à la refonte les pièces étrangères qu'ils possédaient, et prohiba l'exportation des lingots. Ce fut en 1338 qu'il rendit la loi qui établissait des règles générales et uniformes pour fixer la valeur des monnaies. Le pays était divisé en autant de chambres de finances qu'il y avait de villes ou de districts possédant des terrains métallifères; des employés supérieurs, appelés comtes de chambre, prirent les mines à bail, s'occupant tout à la fois et de leur exploitation et de la levée des impôts, institution qui a été conservée sous la maison d'Autriche, mais avec des modifications contraires à l'intérêt du pays.

Louis, surnommé le Grand, fils de Charles, confirma les dispositions de son père qu'il surpassa en magnificence, connaissant mieux que lui le secret d'imposer, par le déploiement du faste extérieur; mais il unissait à cela l'esprit d'économie, qualité rare chez les princes destinés à porter au comble la gloire de leurs peuples. Louis remplaça sur les monnaies la figure de Jean-Baptiste, d'abord par celle d'un de ses plus illustres prédécesseurs, le roi

Ladislas (voir 6), puis par la sienne propre, et, pour donner satisfaction à l'esprit national, il y ajouta aussi, à côté des cinq lys de la maison d'Anjou, les quatre barres transversales de la Hongrie représentant : le Danube, la Tibisse, la Drave et la Save. Rien ne saurait donner une idée plus exacte de la richesse de la Hongrie et de son administration sage et progressive que les actes mêmes de Louis le Grand, aussi habile diplomate que vaillant homme de guerre. Après avoir acheté à Avignon le titre de roi de Naples pour André, que sa femme, la cruelle Jeanne, fit assassiner, il alla venger à Naples la mort de ce prince, et il y fit remise à la reine de trois cent mille ducats qu'elle devait lui payer à titre de frais de guerre.

La richesse des mines d'or se manifesta plus que jamais l'an 1453, où, pour fondre le métal précieux, on ne trouva pas assez de plomb et de vif argent dans le pays. A cette époque, deux gentilshommes, Dacós et Kaina, durent payer, en vertu d'une expertise judiciaire, quarante florins d'or pour un cheval qu'ils avaient dérobé. Si une forte dépréciation de l'argent se produisit, sous le gouverneur Hunyadi (voir 7), et vers l'an 1464, sous le règne de Mathias Corvin, la plus grande figure historique de la Hongrie (voir 8), il faut en accuser les empereurs d'Allemagne, et notamment Frédéric III, qui, trop avare pour laisser sortir de ses coffres ce qui y était entré, inonda l'empire de *schinderling*, pièces mesquines sans valeur intrinsèque. Mathias, qu'on surnommait le Juste, se vit dans la nécessité de suivre cet exemple pour éviter que les bonnes monnaies sortissent du pays en échange des mauvaises. Il fallait soixante-neuf de ces deniers impériaux pour acheter une main de papier, tandis qu'un seul gros de Bohême suffisait pour payer le meilleur repas. Ce ne fut qu'au déclin de ses jours que Mathias parvint à relever un peu le cours des espèces; il put faire recevoir le ducat pour cent deniers d'argent, alors que quelques années auparavant le même ducat valait le double, c'est-à-dire deux cents deniers.

A cette époque, le peuple magyar était arrivé à l'apogée de sa puissance et de sa grandeur. Jusqu'ici des monarques intelligents et fermes, appelés par le vœu national à régner sur le pays, avaient dignement continué la série des rois de la dynastie d'Arpád, placés sur le trône pour ainsi dire par droit de succession; mais la royauté élective, qui remplaça la prétendue hérédité des Arpádiens, rassurante pour le droit de la nation, bonne en principe ou théoriquement, féconde en excellents résultats lorsqu'elle échéait à un homme habile, devenait, dans le cas contraire, un véritable danger au milieu d'un peuple d'un tempérament fougueux, plein d'ambition, avide de gloire. L'élection d'un roi à vie dans les pays où existe une nombreuse aristocratie, et l'élection du magistrat suprême dans les républiques démocratiques, sont choses essentiellement différentes. La Hongrie, livrée aux intrigues des barons qui rivalisaient entre eux pour le luxe et la puissance, marcha dès ce moment vers sa décadence. Le pouvoir royal s'affaiblissait aussi à mesure que l'aristocratie accroissait ses forces par des concessions arrachées successivement. Il suffit de l'arrivée de quelques princes faibles ou incapables pour précipiter le pays dans l'abîme. Déjà Uladislas, dénué de toute ressource, était dans l'obli-

gation humiliante de demander à l'évêque de Kalocsa, Ladislas Geréb, un nouveau délai pour le paiement d'une dette ancienne. Sur le point de se marier, ce roi n'avait pas même l'argent nécessaire pour subvenir aux frais de ses noces; et, plus tard, il dut s'abaisser jusqu'à demander à dîner chez des magnats. L'oligarchie, qui grandissait toujours, ne mettait plus de bornes à son ambition; d'un autre côté, les rois, jaloux de leurs prérogatives, faisaient de continuels efforts pour empêcher l'amoindrissement, pour retarder le déclin de leur autorité. De là, des luttes sourdes, des tiraillements sans nombre qui étaient pour l'État une cause de faiblesse et de ruine. Les diètes firent en vain de bonnes lois pour remédier à cette situation déplorable : personne ne s'y soumettait. Le peuple seul conservait du calme et de la dignité; lui seul soutenait l'honneur national.

Lorsque Louis II, le héros infortuné de Mohács, qui devait clore la liste des princes nationaux, monta sur le trône, la Hongrie ne pouvait plus échapper à la crise financière dont elle était depuis longtemps menacée. Une foule de faux-monnayeurs et d'usuriers accélérèrent ce fatal dénouement. Louis II en était réduit à émettre des deniers qui ne contenaient que quatre seizièmes d'argent, et la diète intervint encore vainement pour leur donner cours forcé : tout le monde s'obstina à les refuser. Une autre assemblée, la dernière qui se soit tenue dans la plaine de Rákos, décida qu'on retirerait de la circulation les pièces dépréciées pour en faire de bonnes (voir 9, page 40). — Telle était la situation financière de la Hongrie, situation désastreuse, et en apparence sans remède, lorsque les armes des Turcs, à Mohács, vinrent y mettre un terme, mais pour inaugurer une ère de calamités bien autrement grandes. A dater de ce jour, les monnaies hongroises disparurent peu à peu de la circulation.

ARCHÉOLOGIE PANNO-ROMAINE.

« Carthage vaincue, aucune nation ne devait rougir de l'être, » dit Florus, l'élégant et concis narrateur de l'histoire romaine [1]. Puissante au dehors par sa marine, forte à l'intérieur par ses institutions, elle avait lutté pour l'empire avec tous les moyens que lui fournissaient ses immenses richesses, le nombre et la discipline de ses armées, et la tactique habile de ses généraux, qu'une oligarchie jalouse mettait dans l'alternative de la victoire ou du crucifiement. Elle succomba, mais de guerre lasse, et après avoir atteint les dernières limites de l'héroïsme et du désespoir. Les peuples qui, après sa chute, voulurent arracher leur indépendance nationale aux étreintes de la cité dominatrice, ne furent pas plus heureux. Pour accomplir cette grande tâche ils répandirent des flots de sang et firent des prodiges de courage : mais le courage ne suffit pas : il leur manquait le levier moral des principes, héritage

[1] Florus. Liv. II. 133.

traditionnel de la République, dont les générations romaines gardèrent le dépôt, avec un soin qui semble tenir du fanatisme, jusqu'au jour de la conquête universelle. La cité, qui aimait mieux élever l'esclave à la dignité de soldat, que reconquérir à prix d'or des compatriotes devenus par faiblesse la proie de l'ennemi, gravait profondément dans tous les cœurs la loi inviolable du devoir : il fallait vaincre ou mourir. Tel est le secret de la puissance romaine; elle grandit et traversa sans s'écarter du but d'immenses périls, des catastrophes inouïes qui ne purent ni abattre son courage ni lasser sa ténacité. Cette foi permanente que la ville éternelle eut dans sa destinée fut le mobile des grandes choses qu'elle voulait accomplir. Avant elle, quelques hommes de génie avaient médité l'unité du monde : la gloire de Rome est d'avoir su pendant des siècles pousser toute une collectivité de citoyens à la réalisation de cette œuvre immense. Ainsi s'explique l'étendue de ses conquêtes et la durée de sa domination. Rome sillonna les trois parties du vieux monde portant le glaive d'une main et le flambeau de la civilisation de l'autre; elle châtia les vieilles races et sembla prendre comme en tutelle les peuplades nouvelles, qu'elle traitait de barbares; et cette tutelle leur servit.

La Pannonie et la Dacie (Hongrie et Transylvanie) formaient l'extrême frontière de l'empire romain au nord-est de l'Europe. Exposées aux premiers coups des migrations de peuples divers qui devaient fondre sur l'empire romain par les grandes vallées de la Tibisse et du Danube, ces contrées offrirent longtemps le spectacle d'invasions continuelles et de luttes acharnées.

Avant la conquête romaine, les premiers habitants de cette région étaient connus par les Grecs sous le nom de Péones. L'antiquité vante la simplicité de leurs mœurs, leur attachement à la vie pastorale, leur haine pour le joug étranger. Inhabiles à conquérir, ils tenaient au sol comme à un patrimoine sacré qu'ils défendaient avec la plus grande énergie.

Les Celtes ou Gaulois pénétrèrent dans ces pays après leurs premières migrations, vers l'an 587 avant notre ère[1], sous la conduite de leurs brenns Sigovèse et Bellovèse. Le premier de ces chefs alla s'établir avec ses tribus guerrières dans la Hongrie occidentale; l'autre, se tenant plus au midi, fonda l'empire gallo-illyrien dans la Dalmatie actuelle, ravagea la Macédoine, envahit la Grèce et pilla le temple de Delphes.

Parmi ces tribus belliqueuses de Gaulois qui s'imposèrent à la race péono-grecque, celle des Scordisques se distinguait par son caractère plein d'audace, de vigueur et d'impétuosité. Ils s'étaient fixés au sud de la Hongrie actuelle. Bien des fois ils firent essuyer de graves échecs aux Romains et retardèrent par leurs efforts la chute de l'empire d'Illyrie. Au temps de la guerre de Jugurtha, glorieusement terminée par Marius, les Scordisques firent prisonniers tout un corps d'armée commandé par Caton.

A la fin, Auguste mettant les meilleures légions de l'empire à la disposition de Drusus, de Germanicus et de Tibère, son gendre, put vaincre les Dalmates. Il était sur le point de les subjuguer quand, des rives du Danube et de

[1] Amédée Thierry : *Histoire des Gaulois*. I. 39.

la Tibisse, fondit une avalanche d'hommes qui menaça d'engloutir l'empire romain. Tous les peuples de l'Illyrie, de la Dalmatie et de la Pannonie, se levèrent à la fois comme pour hâter le dénouement du drame qui allait clore les prospérités de Rome, ou consommer leur ruine. Ce ne fut qu'après une lutte gigantesque, suivie de l'égorgement systématique d'une bonne moitié de la population, que le farouche Tibère put réduire ces contrées en provinces romaines. Cette guerre fut, selon les écrivains du temps (Velleïus et Suétone), la plus périlleuse et la plus coûteuse après celle de Carthage. Il ne fallut pas moins de quinze légions romaines et autant de troupes auxiliaires, à peu près cent mille hommes, pour en finir.

Mais Rome, quoique touchant déjà au déclin de sa puissance, dut en subir la nécessité. Malgré l'étendue de ses pertes, elle persévéra dans ses projets. Elle comprenait que la Pannonie était à l'orient de l'Europe ce que la Gaule était à l'occident. Les Celtes occidentaux avaient troublé la jeunesse de Rome; les Celto-Grecs pouvaient lui porter des coups capables de hâter sa caducité. A tout prix il fallait les réduire, et opposer une digue puissante à l'orage que déjà l'empire voyait poindre au nord-est de l'Europe.

De Tibère jusqu'à Trajan la conquête devait grandir en proportion; et les empereurs n'épargnèrent aucun sacrifice pour améliorer le sort de ces provinces et y créer des établissements militaires qui devaient être le bouclier de l'empire contre les attaques des prétendus barbares; ils prévoyaient instinctivement le rôle que ces pays étaient appelés à jouer jusqu'à notre époque.

Dès les premiers temps de la République, Rome avait un esprit de colonisation admirable. Quand la fin de la guerre la laissait maîtresse d'une ville, d'une contrée, elle y envoyait des Romains. Par là elle se débarrassait du superflu d'une population remuante et propageait ses institutions dans les régions lointaines. Ces colonies, ainsi parsemées, florissant à l'ombre de la mère-patrie, dont elles réfléchissaient l'image, devenaient à la longue des villes considérables qui servaient de points d'appui et comme de jalons conducteurs à la puissance romaine. Ce système se maintint sous l'empire, et nous le voyons mis en pratique après la réduction de la Pannonie et de la Dacie. Il devait servir de modèle aux établissements des Magyars modernes.

Au premier coup d'œil les empereurs avaient saisi toute l'importance de cette possession. Aussi les lieutenants de l'empire, quelquefois même les empereurs, y venaient en personne combattre les peuples envahissants qui se précipitaient comme à l'envi sur les bords du Danube. Ils y apportèrent avec eux les arts utiles et jetèrent les premiers germes de la civilisation en y établissant des colonies chargées de défendre les frontières contre les agressions incessantes des étrangers. Ces colonies, en rapport continuel avec les anciens habitants du pays, leur inspirèrent leurs goûts et leurs usages, et finirent par faire circuler au milieu d'eux les idées progressives et la législation de l'empire, héritier de la République malgré le despotisme des empereurs. En peu de temps le pays fut transformé. Des champs de culture, de vastes prairies remplacèrent les roseaux du marécage et les chétives bruyères de la steppe. La hache éclaircit les massifs des forêts séculaires; et le sol conquis par la

charrue offrit bientôt aux regards des vieux habitants le spectacle d'une campagne riche et fertile qui leur apportait du bien-être et les réconciliait avec leurs conquérants. De belles voies romaines sillonnèrent la contrée qui voyait s'élever le long de ces artères de la conquête de vastes hôtelleries, des relais de poste, des métairies, de magnifiques villas; et sur les pentes des coteaux voisins, la vigne, présent de Probus, cet empereur barbare qui n'avait de barbare que le nom, étala la verte couronne de ses pampres. La navigation et le commerce, protégés par les camps établis en permanence le long du Danube, vivifièrent les rives de ce fleuve. A côté des places de guerre on vit surgir des villes somptueuses modelées sur celles de l'Italie : Salone, Epidaurus (Raguse), Tersaticum (Fiume), en Dalmatie; Carnuntum (Petronell), Comorre, Bregetio (Szeony), Aquincum (Bude), Sciscia (Sziszek), en Pannonie; Ulpia Trajana (Várhely), Apulum (Gyulafejérvár), Praetoria Augusta, etc., en Dacie, durent leur naissance ou leur développement aux Romains. Ces cités prirent des noms latins et reçurent de Rome des magistrats et des pontifes. Bientôt s'élevèrent des temples magnifiques, et de belles statues de l'art græco-latin remplacèrent les informes simulacres des divinités peono-celtiques. Le polythéisme romain se substitua au panthéisme gaulois, et cette transformation fut d'autant plus rapide, d'autant plus facile, qu'il y avait à peine une légère différence entre Phoran et Jupiter, Hésus et Mars, Theodat et Mercure, Belen et Apollon. Ainsi le spectacle qu'offre la Pannonie sous le règne des douze premiers césars est, comme on le voit, intéressant à plus d'un titre. Mais ces grands travaux ne devaient presque laisser pour témoins de leur existence et de leur nom que des ruines. Tout un monde de races jusqu'alors inconnues franchit comme à la course les régions du Danube (395-800) pour se ruer sur l'empire et le désola. Longtemps la Pannonie, la Dacie et la Dalmatie, furent un vaste champ de carnage et de ruines amoncelées; et de tous les peuples qui les ont occupées temporairement jusqu'à l'invasion magyare, la race gothique est la seule qui sut jeter dans ces contrées les fondements d'un empire qui devait fortement ébranler la puissance romaine. Les Goths ont disparu, mais ils ont laissé dans la Hongrie et la Transylvanie des traces encore vivantes de leur domination. Convertis au christianisme dès le premier temps de leur conquête par les soins de l'évêque Ulphilas, ils dotèrent ces contrées de monuments religieux qui attestent leur foi primitive et les progrès rapides qu'ils avaient faits dans les arts au contact des peuples vaincus. L'église de Zsámbék, dont nous offrons à nos lecteurs la description, date probablement de cette époque mémorable. C'est un de ces restes précieux, échappés au choc des révolutions, qui offrent à la science des archéologues le sujet d'études tout à la fois sérieuses et intéressantes. Puissions-nous appeler leur attention sur ces beaux pays! Nous leur y promettons une mine féconde de trésors inconnus.

Sur le chemin de Bude à Albe-Royale, accidenté de pentes montueuses et de vallons, qui offrent aux regards du voyageur des sites riants et pittoresques, le village de Zsámbék se développe sur le penchant d'une colline adossée et comme suspendue au flanc d'une montagne qui domine tous les alentours. L'aspect modeste du lieu ne laisserait guère supposer que là fut jadis une

grande cité, si un antique monument ne révélait son existence. C'est une église gothique en ruines bâtie probablement par les Wisigoths, alors que, dominant la Hongrie, la Transylvanie, la Gallicie et les régions environnantes, cette nation envoyait ses guerriers à la conquête de l'Italie, de la Sicile, de la Gaule et de l'Espagne. L'édifice devait être de 225 pieds de longueur sur 150 pieds de largeur. L'harmonie qui règne entre les parties qui subsistent encore, la pureté des lignes, annoncent les premières hardiesses d'un art qui devait, en se combinant avec l'architecture mauresque, produire des merveilles d'élégance, de flexibilité, de grâce, imprimant un air vaporeux et presque aérien à des monuments solides et massifs par leur charpente réelle. L'observateur n'a point ici sous les yeux un de ces types qui rappellent les périodes brillantes du moyen âge : c'est de l'art rudimentaire où se révèle la simplicité majestueuse et calme du génie oriental.



(Eglise gothique de Zámbék)

Comme tous les temples de ce genre, l'église de Zsámbék avait deux tours basses avec de larges ouvertures à leur partie supérieure par où la lumière pénétrait dans l'enceinte. Les murailles sont de pierres massives, polies et

posées avec symétrie, à l'imitation de l'art mosaïque. Une série de colonnes supportaient la triple nef du bâtiment; d'où l'on peut induire que les architectes wisigoths n'y ont pas employé la moindre pièce de bois, comme s'ils avaient prétendu mettre leur œuvre à l'abri des outrages du temps qui dévore tout, même les ruines, et des fureurs inévitables de la guerre, dans un pays qui semblait fatalement destiné à en subir le fléau. L'église de Zsámbék présentait donc, sans nul doute, une masse assez forte de proportions, comme tout essai d'un art qui débute, et cependant ses arcs sont d'une finesse extrême.

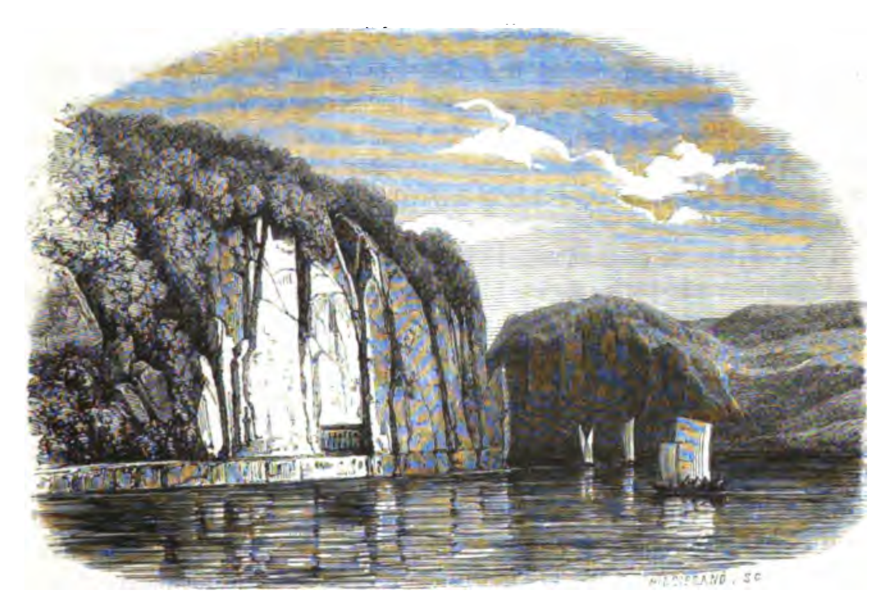
L'étymologie du mot Zsámbék ne jette aucune lumière sur l'origine de ce monument gothique. Quelques auteurs semblent l'attribuer à un pacha turc nommé Zsan, qui l'occupait militairement (l'année 1581). Dominant les habitations voisines et entourée de murailles très-fortes, l'église de Zsámbék offre le double caractère d'un édifice religieux et d'une forteresse. D'autres, et avec plus de raison sans doute, voient dans ce nom de Zsámbék l'altération du mot romain *Sambucum*, que le village semble tirer naturellement des nombreux massifs de sureaux que les premiers colons trouvèrent sur ce parage. L'histoire de Hongrie ne nous donne quelques détails sur Zsámbék que vers l'année 1258, sous le règne de Béla IV, qui en fit l'apanage d'une famille illustre. C'est vers cette époque qu'on y fonda un monastère, qui, au temps du grand roi Mathias Corvin, fut possédé par les ermites de l'ordre de Saint-Paul.

Situé dans le voisinage de la capitale de Hongrie, Zsámbék dut subir les dévastations continuelles des Turcs. Les pachas y établirent leur résidence, et de cette position formidable ils tenaient la menace toujours suspendue sur les populations voisines. Mais lorsque, après une série de désastres, ils furent contraints d'abandonner cette conquête précieuse, ils n'y laissèrent qu'un amas de décombres et firent de ses alentours un vaste désert arrosé par le Danube.

Pour tout homme qui, ne se bornant pas à la seule étude de l'art humain, se complaît dans la contemplation des merveilles de la nature, il n'est aucun fleuve dans la partie occidentale du vieux monde qui puisse, à un si haut point, satisfaire sa curiosité et charmer ses regards par l'infinie variété de ses sites que le Danube, surtout vers la partie inférieure de son cours. Ce roi de nos fleuves partage l'Europe en deux moitiés; longtemps il fut la limite qui séparait la civilisation de la barbarie, et il servit aux Romains comme d'un rempart naturel contre le débordement des populations étrangères. C'est là que leurs légions prodiguèrent leurs travaux les plus gigantesques : camps retranchés, voies romaines, châteaux forts placés comme des aires d'aigle au sommet des roches escarpées, dont les flots du Danube ont décharné les bases, tout vous rappelle à chaque pas, avec de vastes ruines pour légende, cette lutte de géants soutenue par les martyrs des temps antiques contre les jeunes et impétueux essaims que le plateau central de l'Asie jetait comme en coupes réglées sur les rives de l'Ister.

Entre Moldova et Orsova, lieu où les glorieux débris de la révolution ma-

gyare de 1848-49 gagnèrent le territoire hospitalier de la Turquie, l'archéologue, le peintre, le touriste, trouvent à butiner une ample moisson d'études sérieuses ou d'émotions diverses qu'excitent à chaque pas les monuments historiques et les scènes pittoresques qui se déroulent sur les rives du Danube. Ici c'est Babakai, rocher auquel se rattache le souvenir d'une légende ottomane; là c'est Columbacz, dérivé de *Columba* (le château des Colombes), qui, de sa riante colline où il étale ses galeries aériennes, fait revivre dans notre imagination ses hôtes primitifs, joyeux épicuriens, qui, trompant les ennuis du sol natal dans le doux parfum des libations orientales qu'autorise la reine de Cythère, consacrèrent sans doute leur demeure à l'oiseau gracieux qui traînait son char. Séjour marqué par avance aux plaisirs, aux danses et aux ris, Columbacz devait cependant être le témoin de l'infortune et des larmes de l'impératrice grecque Hélène.



(Tablette de Trajan).

Plus loin la scène change. Le fleuve, qui jusque-là s'avançait majestueux à travers de vastes steppes ou de larges vallées qu'il sillonne de ses nappes d'azur et de ses îles de verdure, se rétrécit tout à coup, et ses flots pressés entre deux murailles colossales de granit, s'entre-choquent avec tumulte et font au loin bruire les échos qui se répercutent dans les gorges voisines. Il est difficile de définir les impressions qui viennent assaillir la pensée à ce spectacle imposant. Les rivages du Rhin plaisent à l'œil par les douces teintes de leurs ramiers et par la verdure des riches vignobles qui couvrent les coteaux voisins; ceux du Danube élèvent l'âme et l'étonnent par leur magnificence agreste. Ici surtout la scène est grandiose; on est tenté de demander à la

légende dacique si le Nord a eu ses Titans pour renouveler, en faveur de la Thrace et de la Pannonie, le prodige herculéen de Calpé et d'Abila, ou bien si le vieux Ister, en lutte avec la nature, lui a déchiré les flancs dans un suprême effort pour porter librement à l'Euxin le tribut de ses ondes?

Dès qu'on atteint Drenkova, les vestiges des antiques constructions romaines se font remarquer; mais, à mesure qu'on s'avance, ils se multiplient. Un de ces monuments excite le plus vif intérêt : c'est la grande tablette, dite de Trajan, qu'on rencontre après avoir passé Rogács. C'est le plus parfait et le plus conservé de tous ceux qu'on trouve sur les rives du Danube, du côté de la Servie. Il est sculpté dans la roche vive, et, par l'élégance de ses formes, il rappelle le goût encore pur du siècle des Antonins. On y remarque l'inscription suivante :

IMP. CÆSAR. DIVI NERVÆ F. NERVA TRAJANUS. AUG. GERM. PONTIFEX. MAXIMUS. TRIB. P. O. XXX.

Deux génies ailés supportent la tablette oblongue, surmontée d'une aigle romaine. Il est très-difficile de déchiffrer les lettres de l'inscription; car les pêcheurs serbes, zélés compatriotes des hommes qui rêvent de plier l'Europe au joug du panslavisme, ont endommagé comme à plaisir ce précieux objet d'archéologie : l'impuissance réduite à respecter les hommes va s'attaquer aux choses.

Par l'érection de ce monument, Rome voulut immortaliser le souvenir de cette grande route que les légions percèrent dans les rochers, sous les auspices du conquérant de la Dacie, qui lui donna son nom : *Via Trajana.* Entrepris d'abord au seul point de vue de la conquête, ces travaux devaient tourner au profit de la civilisation, et Trajan qui porta la terreur de ses armes jusqu'au fond de la Dacie, Trajan, de qui Pline le jeune dit « *qu'il était bon, grand, admirable, mais qu'il devint tous les jours meilleur, plus grand, plus admirable* », peut être considéré comme le premier bienfaiteur de cette contrée. S'avançant de deux côtés contre Décébale, roi des Daces, dont les malheurs ont été décrits d'une manière si touchante par le romancier magyar, M. de Jósika, les Romains percèrent, sur les bords d'une longue chaîne de montagnes granitiques, un chemin, soutenu, sur sa face extérieure, par une forte digue de pilotis. Uniquement destiné à donner passage aux légions, ce chemin devint par la suite un lieu de communication entre des peuples que séparaient ces obstacles naturels, et le véhicule d'un commerce actif.

Près de la ville d'Orsova (Valachie), une autre création de cet empereur, si justement vanté par ses contemporains, mérite d'attirer l'attention de l'observateur : c'est le fameux pont de Trajan voisin de la Porte de Fer. Le mugissement d'une cataracte annonce de loin l'existence d'une passe dangereuse où bien souvent les navigateurs viennent échouer; à mesure qu'on avance le tumulte grandit, le fleuve devient plus rapide, et on le voit bientôt se précipiter avec fracas de la pente d'une roche qui traverse son lit d'une rive à l'autre. Cet obstacle presque insurmontable nuit beaucoup au développement du commerce danubien.

C'est aux talents pratiques du comte Étienne Szechenyi, patriote magyar d'un grand mérite et fondateur de la navigation à la vapeur sur le Danube, que revient l'honneur d'avoir déblayé le lit du fleuve de ces roches dangereuses qu'il a fallu attaquer avec la mine. Malheureusement tout péril n'a pas disparu; l'œuvre est incomplète, et il reste encore tant de difficultés à vaincre, que, pour joindre la mer Noire à la partie navigable du Danube, on se rattache généralement à la pensée de reconstruire un canal qui a dû exister sous les Romains.

De Scala Kladova à Severin et Csernetz, les bords du fleuve sont plats et n'offrent aucun intérêt; c'est près de ces deux villages qu'on voit les ruines de ce pont de Trajan, qui valut à ses auteurs le juste tribut des éloges contemporains. Sur les deux rives opposées s'élèvent deux murailles énormes d'environ vingt pieds de hauteur; elles servaient apparemment de point d'appui aux premières arches. On a découvert les restes de vingt piles d'arches cachées sous les eaux ou dans une île formée artificiellement sans doute autour de ces obstacles naturels qui, depuis leur écroulement, gênent le cours du fleuve. La distance de l'une à l'autre des deux grandes piles est de 562 klafter de Vienne, environ 800 toises de longueur.

Dion Cassius, qui fut gouverneur d'une partie de la Pannonie sous le règne d'Adrien, successeur de Trajan, a écrit une histoire romaine qui contenait une description détaillée de ce monument. Par malheur, une grande partie de cet ouvrage a disparu, et il ne nous reste que son épitome, où l'on peut puiser quelques informations. Le plan et l'exécution de cet immense travail sont dus au célèbre Appollodore, qui fut et l'architecte du Forum et l'auteur de la colonne Trajane à Rome. Selon l'écrivain, chaque pile avait 150 pieds de hauteur, 60 pieds de circonférence, et la distance d'une pile à l'autre était de 170 pieds. Des tours fortifiées défendaient les deux têtes du pont, construit tout entier en marbre massif[1]. Le Danube offre ici une largeur extraordinaire, circonstance qui détermina sans doute le choix de l'architecte : en s'étendant, la masse des eaux avait moins de poids et de profondeur, et les glaces d'hiver se brisaient plus facilement contre les nombreuses substructions des arches.

Ce monument colossal devait avoir une existence bien éphémère. Construit l'an 103 de notre ère, il fut démoli dix-sept ans après par le successeur de ce grand homme. Soit par jalousie de la gloire de Trajan, soit par esprit de vengeance contre Apollodore, qui, sur l'examen des plans encore à l'état de projet, eut la hardiesse de prouver au futur empereur son ignorance sur la matière, Adrien, dès qu'il fut parvenu au trône, bannit cet artiste éminent et fit abattre le pont, sous le prétexte de mieux garantir les frontières de l'Empire. Triste sacrifice, qui faisait couvrir d'une raison d'état et d'utilité générale la satisfaction d'une basse envie, qu'excitaient chez Adrien la gloire militaire et la supériorité morale de son bienfaiteur!

[1] Marsigli, Fabretti et Montfaucon prétendent néanmoins que la partie supérieure du pont ne pouvait être qu'en charpente, allégation qui s'appuie sur les résultats d'un minutieux examen de la route Trajane.

Beaucoup de voyageurs qui pénètrent en Transylvanie, comme pour chercher des sites variés et pittoresques aux teintes plus douces, plus calmes, plus unies que celles du paysage danubien, choisissent avec prédilection les bords riants du Temes. En effet, d'après l'aveu de M. John Paget, touriste anglais[1], marié en Transylvanie, on y trouve non-seulement d'aussi bonnes routes qu'en Angleterre, mais encore de beaux paysages que des souvenirs antiques animent et semblent revêtir d'un charme particulier.

A deux lieues de Karansebes, sur une colline qui surgit au pied de la montagne Mika, s'élève un petit bâtiment carré auquel nous pourrions prêter l'incription suivante :


« *Non domus apta satis.* »



(La tour d'Ovide).

En dépit des savants et de leurs dissertations plus ou moins fondées, il a plu à la légende populaire de voir dans ce paysage vaporeux et romantique le lieu d'exil d'un génie malheureux dont elle a consacré le souvenir en donnant à cette espèce de castellum le nom de Tour d'Ovide. Pour peu que le visiteur ait dans le souvenir quelques réminiscences classiques, et dans l'âme cette pitié naturelle qu'excite une grande infortune, fût-elle méritée, il éprouve je ne sais quel charme à partager la foi naïve du peuple, cette source éternelle de la vraie poésie, et un attrait irrésistible l'entraîne vers ces lieux qui lui rappellent les douces lamentations de l'auteur des *Tristes*, des *Métamorphoses* et de l'*Art d'aimer*. M. John Paget a éprouvé ce sentiment, et il ne s'en cache

[1] *Hungary and Transylvania.* London 1839. P. 122

pas, dût-il se voir retrancher du livre de vie par les hommes de la science. Cependant, comme il veut prouver que sa raison n'est pas dupe de son cœur, il fournit ses preuves à l'appui du conte traditionnel dont le paysan roumain de Transylvanie charme ses veillées depuis tantôt dix-neuf siècles. « Je sais, dit-il, que les savants ont assigné Tomi, près de la mer Noire, comme lieu d'exil au poëte. Mais je suis persuadé qu'une partie des souffrances d'Ovide peuvent être placées ici; car où aurait-il pu s'écrier avec plus de vérité que dans cette contrée :

Lassus in extremis jaceo populisque, locisque :
Heu! quam vicina est ultima terra mihi!

Nous ne déciderons pas entre M. John Paget et les rigides scrutateurs de la science exacte en histoire. Il nous suffira de dire que le souvenir de Trajan et d'Ovide est encore vivant parmi les populations valaques; et, d'après la tradition locale, lorsque ce grand empereur marchait contre les Daces, il passa par la vallée de Temes, et les soldats romains s'empressèrent d'aller visiter la prison de leur poëte illustre.

Ovide (Publius Ovidius Naso), chevalier romain, né à Sulmone, ville de l'Abruzze, l'an 83 avant notre ère, fut envoyé à Rome de bonne heure. Il avait déjà manifesté de précoces dispositions pour la poésie. Le séjour de cette capitale, où le génie de la Grèce vaincue avait inspiré le goût de la science et des arts, développa rapidement cette propension naturelle : donc il était déjà poëte lorsque, suivant la coutume de la jeunesse romaine, il fut envoyé par son père à Athènes afin d'y puiser les secrets de l'éloquence dans les gymnases des rhéteurs les plus en renom, et de plier son style aux délicatesses de la littérature grecque. Suivant l'opinion du temps, le voyage d'Athènes était le complément nécessaire de toute bonne éducation. Poëte facile à son départ, il revint de la Grèce amant passionné de la poésie; en vain son père voulut-il combattre ce penchant et le destiner à l'éloquence, où ses talents devaient lui assurer tout à la fois les honneurs et la fortune : tout fut inutile.

Quidquid tentabam scribere versus erat,

dit le poëte. Ovide resta poëte, et il le fut malgré son père, aux dépens de ses propres intérêts et même de son repos. Ses débuts furent heureux et brillants, et Auguste, qui favorisait les écrivains, sans doute pour faire diviniser sa personne et peindre sous des couleurs séduisantes le despotisme qu'il introduisait à Rome, l'admit à sa cour, applaudit à ses succès et le combla de largesses. Dominé par le démon de la poésie et de l'amour, Ovide subit les atteintes du malheur que ces deux passions entraînent trop souvent après elles; non content de chanter l'objet de sa flamme, par trop légère et vagabonde, et de dévoiler au public les mystères d'une vie licencieuse et frivole, il voulut réduire en système l'*art d'aimer*; il publia un poëme sous ce titre. Auguste,

irrité d'ailleurs contre l'auteur, le relégua à Tomi, dans la Thrace, sous le prétexte de flétrir une œuvre immorale. Ovide avait alors cinquante ans.

On ignore le véritable crime d'Ovide. Ce n'était pas sans doute pour avoir écrit ce malheureux poëme qu'il était puni avec tant de rigueur. A ce prix Auguste aurait dû frapper des coups terribles dans sa propre famille; la turpitude et la débauche infâme s'étalaient avec la plus insolente audace dans son propre palais. Faut-il présumer que le poëte, heureux peut-être auprès de Julie, ne se montra pas discret? Quelques auteurs font pressentir même que son seul crime fut d'avoir été le témoin de quelque action scandaleuse dont l'empereur lui-même avait à rougir. Aussi, malgré les plaintes et les supplications du proscrit, Auguste se montra inflexible. Une preuve qu'Ovide était seulement coupable d'avoir vu ce que ses yeux ne devaient pas voir, c'est que Tibère, ce monstre de lascivité et de dissimulation, qui se plongeait dans les plus viles orgies en les dérobant soigneusement à tout regard indiscret, ne le rappela pas de son exil. Le poëte eut beau demander grâce à l'auteur des proscriptions, à l'empoisonneur de Germanicus: il passa le reste de ses tristes jours sur les bords du Danube, soupirant sans cesse après les délices de Rome, dont la perte lui devenait chaque jour plus poignante dans sa solitude forcée. Ovide mourut accablé d'ennuis et de regrets, l'an 17 de notre ère, à l'âge de cinquante-sept ans, après en avoir passé sept en exil.

Ce qui semble corroborer l'opinion de M. John Paget sur le séjour de ce poëte célèbre en Hongrie, c'est qu'on montre son tombeau à Sabaria (Szombathely). Serait-il mort dans cette contrée durant une excursion qu'il y aurait faite? ou bien ses restes y auraient-ils été transportés par quelqu'un de ses amis?

Dans les poésies qu'il envoyait à Rome du fond de son exil, Ovide comble d'éloges le tyran dont la main l'avait frappé; il en fait un Dieu, croyant sans doute fléchir par l'exagération de ses louanges ce caractère vain, froid et vindicatif. L'empereur mort, il en fait l'apothéose et redouble de supplications auprès de Tibère. Se jugeait-il capable de rappeler au sentiment de la justice et de la pitié ce prince impitoyable et dépravé qui acheva la liberté romaine, déjà si compromise par son prédécesseur? Triste illusion du poëte! cette illusion seule est son excuse. Les *Métamorphoses*, vaste compilation d'histoires mythologiques, sont le chef-d'œuvre d'Ovide. Ses *Tristes* et ses *Élégies*, qu'il a écrites pendant l'exil, sont pleines de mélancolie et respirent parfois des grâces touchantes. Quelquefois cependant la plainte y devient monotone à force de se répéter; elles se ressentent de l'infortune de l'auteur et accusent le déclin de son génie. Rome qui lui manque, et dont il est une des gloires, était la source de ses insprations.

Comme partout ailleurs, Ovide a trouvé son interprète en Hongrie. La traduction magyare de ses ouvrages, due à la plume de MM. Szabó et Kiss, est peut-être une des meilleures qu'offre la littérature étrangère.

LE GÉNIE DE LA LANGUE MAGYARE.

Partout où les Magyars se sont établis, malgré la diversité des climats, leur génie spécial s'est conservé sans altération. En Asie, sur les rivages du Pont-Euxin, ainsi qu'aux bords du Danube, on reconnaît tout d'abord chez eux, comme traits dominants, une simplicité toute patriarcale, en même temps qu'une flexibilité naturelle des plus grandes; et, chose étrange! l'une et l'autre de ces qualités se sont prêtées aux modifications des temps et des lieux sans rien perdre de leur force primitive. Toujours belliqueux, qu'ils fussent primitifs ou civilisés, les Magyars, bien qu'en contact depuis des siècles avec les Germains et les Slaves, sont aujourd'hui, sous le rapport du caractère, des aptitudes et des goûts caractéristiques, ce qu'ils étaient autrefois; toujours le même cachet les distingue des autres peuples. Leur génie national cédait aux impressions sans y être asservi. C'était le roseau se courbant au moindre souffle, mais résistant aux fureurs de la tempête.

Dans leurs chants populaires, ils se montrent sensibles aux beautés de la nature; ardents à les saisir et prompts à les animer, à les personnifier; amoureux de la terre conquise par leurs ancêtres, toujours fortement émus par la peinture des jouissances simples de la vie agreste, leur coloris est plus doux que vif, et même, en décrivant des scènes de terreur, ils se complaisent à jeter un voile sur les tableaux de sang et de violence. On dirait qu'une étincelle du génie des anciens Hellènes est venue se mêler à leurs inspirations, rayons pâles et mélancoliques éclairant de grands revers. La Muse magyare, moins riante, mais parfois aussi passionnée que celle de la France, rappelle en quelque sorte, par des traits animés, par un style pompeux, les nuits tropicales où l'air, embrasé et alourdi le soir, s'imprègne, le matin, d'une fraîcheur si agréable. Les poëtes magyars, ceux du moins qui n'ont pas sacrifié leur originalité à l'imitation de l'étranger, décrivent avec talent, rendent avec chaleur le mouvement des objets, le choc des armées, l'impétuosité du torrent qui bondit, se précipite et s'échappe en bouillonnant des flancs d'une montagne, l'élan subit du coursier qui s'emporte, le sillage rapide du navire qui fend les flots, la fuite du temps dans sa durée et celle de l'oiseau dans l'espace. Le caractère de l'idiome magyar, aussi remarquable par sa souplesse que par son allure originale, se refuse à la lourdeur condensée de l'allemand, bien que les conceptions et les formes orientales des Magyars, leur style brillant et fleuri, plein de sentences et de proverbes, rendent quelquefois leurs récits longs et boursouflés.

L'alphabet magyar, composé de trente-huit sons, manque pourtant du *c* et du *q*. Il offre à l'œil une collection admirable de voyelles accentuées, et l'apparente confusion des consonnes disparaît à la prononciation. Rien de guttural, de heurté, de rauque, dans les sons qui le composent : beaucoup d'inflexions étrangères à l'idiome français, et une accentuation douce et mélodieuse

qui étonne par sa nouveauté, tels sont ses caractères principaux. Les lettres romaines, si pauvres d'ailleurs, sont insuffisantes pour reproduire les nuances délicates de cette prononciation; quelques-unes ne sont guère que des gazouillements ou des murmures dont nos organes ont de la peine à saisir ou à imiter la légèreté. Ainsi *cz* a le son du *z* de l'allemand, et *cs* celui du *tsch* de la même langue. *Gy* se prononce comme en français *di* dans *Dieu*, et *ly* a absolument le même son que la lettre *ll* des Espagnols ou les deux *l* mouillées des Français. Le Magyar distingue, comme tous les Orientaux, les voyelles brèves a, e, i, o, ö, u, ü, des voyelles longues ou ouvertes á, é, í, ó, ú, ü, sur lesquelles il faut appuyer deux fois plus fort. Les accents jouent donc un rôle très-important, et rendent des nuances presque imperceptibles dans la prononciation. Par exemple, *kar* se traduit en français par *bras*, et *kár* par *dommage; kerek* signifie *rond*, *kerék*, *roue*, et *kérek*, *je prie*. Ce sont ces modulations singulièrement flexibles et passagères que l'ouïe saisit avec plaisir, mais qu'il est difficile de fixer sur le papier. La langue magyare ne tolère pas plus d'une consonne au commencement d'une syllabe, en sorte que les mots étrangers naturalisés chez elle ont dû recevoir des voyelles pour être appropriés à son caractère. C'est ainsi que *schola* a été transformé en *iskola*, de même que *král*, mot emprunté aux Slaves, est devenu *király*, roi. Les anciens Magyars, organisés en république, ne connaissaient qu'un *fejedelem*, chef.

L'admirable rapport qui existe dans le magyar entre les voyelles et les consonnes, fait que cette langue est aussi favorable aux compositions musicales que l'italien. Lorsqu'il assiste, au théâtre de Pest, à l'exécution d'un opéra italien traduit en magyar, l'étranger est émerveillé de la suavité, de l'euphonie des paroles, et surtout de l'accord parfait qui existe entre celles-ci et la musique. L'abondance vive et expressive de la formation et de la composition de ses mots donne au magyar une grande énergie; la régularité de ses inflexions produit sa précision et sa clarté; les particularités de ses radicaux le rendent original, et sa richesse, ainsi que sa souplesse, susceptibles d'accroissement et de perfectibilité, sont étonnantes; si bien qu'il suffirait de l'exploiter pour en faire une langue rivale des plus belles de l'occident de l'Europe. En tout cas, si la concision contribue à la beauté d'une langue, le magyar, par sa brièveté extraordinaire dans les mots comme dans les phrases, doit déjà être placé au premier rang parmi les idiomes connus.

« Les radicaux, dit John Bowring dans son excellent ouvrage sur la poésie magyare (*Poetry of the Magyars*), sont très-simples et monosyllabiques. Cependant leurs dérivés sont nombreux et beaux. Je ne connais aucune langue qui ait tant de ressources élémentaires se prêtant mutuellement avec plus de grâce et de facilité aux modifications cohérentes avec la nature de ses principes si simples. » Ces modifications, presque toujours à la fin des mots (*postfixed*), sont en parfaite harmonie avec les syllabes qui les précèdent. C'est toujours par des finales ou des syllabes postpositives que le Magyar amplifie les mots et leur sens. Du radical *lát* (il voit), il fait *láthat* (il peut voir), *látás* (la vue), *látó* (celui qui voit), *látni* (voir), *látatlan* (sans avoir vu), *látható* (visible), *láthatóság* (visibilité), *láthatatlan* (invisible), *láthattalak*

(j'avais pu te voir), *láthatatlanság* (invisibilité), *láthatatlanoknak* (aux invisibles). Les verbes, les substantifs, les adjectifs, etc., se forment des radicaux en y ajoutant *asz*, *esz*, *ság*, *ség*, *ás*, *és*, etc., etc. Exemples : *juh* (mouton), *juhász* (berger); *olvas* (il lit), *olvasás* (l'action de lire); *jó* (bon), *jóság* (bonté). Le postpositif sert à exprimer les divers rapports qui existent entre les mots, et il n'a pas de valeur, pas de signification, si on le détache du mot auquel il est ajouté. *Ba, be* (dans), *bél, ból* (du ou de), *hoz, hez* (chez), ainsi de suite, simplifient beaucoup les phrases. *Hova megyen?* (où allez-vous?) *A kerbe* (au jardin). *Talan, telen* exprime la négation, et *hat, het* ce qui est facultatif : *hontalan* (sans patrie, exilé), *hallható* (ce qu'on peut entendre). Le magyar n'a que l'article *az* (le, la) pour tous les genres. Il est indéclinable et sert en même temps de pronom démonstratif. Le *z* se supprime devant une voyelle. L'adjectif placé devant un mot est aussi indéclinable, et il n'admet aucune distinction de genre. La déclinaison se fait en joignant des terminaisons à chaque mot : *az ur* (le monsieur), *az urnak* (de monsieur). La même règle est suivie pour les verbes, les pronoms, etc. On n'en excepte que les adverbes, les conjonctions et les interjections. Pour représenter d'une manière plus particulière la personne ou la chose dont on parle, le comparatif est terminé par *bb*, et le superlatif commence par la préposition *leg*. Le magyar met au singulier les mots qui sont précédés de nombres cardinaux : *husz lovat vettem* (j'ai acheté vingt *cheval*), au lieu de *lovakat* (chevaux). Les noms de baptême se placent, au contraire, après les noms de famille, et sont considérés comme adjectifs : *Szemere Bertalan* (Barthélemi Szemere). En abordant quelqu'un, on se sert toujours du mot *ön* (il), le *sie* des Allemands, ou de celui de *kegyed* (vous). Avec la domination étrangère, une foule de qualificatifs se sont introduits dans la langue magyare. Les titres pompeux de *tekintetes ur* (monsieur distingué), *urasúgod* (votre seigneurie), sont des produits exotiques. Il y a dans la langue magyare différentes sortes de verbes; mais ses verbes actifs et passifs fournissent surtout de nouvelles preuves de sa concision. Le verbe *vágni* (couper) fait à l'actif *vágatok* (je fais couper), et au passif *vágatom* (je suis coupé). Cette brièveté des mots rend naturellement les phrases très-courtes; il est impossible d'exprimer plus laconiquement le sens de : *nekem adatott* (il m'a été donné). La richesse de la langue magyare, qui rend d'une manière presque imperceptible les nuances les plus délicates et les plus variées de la pensée, se remarque principalement dans les différentes formes de la conjugaison des verbes. Par exemple : *irok* (j'écris), sans indication de sujet, *irom* (je l'écris). Le simple changement des lettres *k* et *m* tient lieu du pronom. Cette langue n'a pas de règles, quant à l'ordre dans lequel les mots doivent se suivre dans les phrases, avantage dont on ne saurait assez apprécier l'importance, sous le rapport de la simplicité. Tout ce que nous pouvons dire à cet égard, c'est que les mots auxquels on veut donner une plus grande énergie précèdent les autres. C'est ce que les grammairiens chinois appellent valeur de position. Dans aucune autre langue on n'a formé des mots avec plus de facilité en interprétant les nuances les plus fines, les plus légères de la pensée. Trente années ont suffi pour remplir les dictionnaires magyars d'une infinité de mots nou-

veaux, portant tous le cachet du génie de l'idiome national. Si vous parcourez, au contraire, les livres allemands, vous y trouverez une foule d'expressions françaises qu'on s'efforce vainement de déguiser ou de remplacer. Encore un siècle, et la langue magyare sera un vrai trésor de termes les plus variés.

Il n'y a donc pas lieu de s'étonner si les classiques grecs et latins sont traduits en Hongrie avec une fidélité et une perfection sans égales. Les chefs-d'œuvre des anciens, traduits en magyar, conservent leur concision, leur régularité, leur mouvement, leurs allures caractéristiques, et jusqu'à leurs détails les plus minutieux. Mais c'est surtout dans la traduction des poëmes que les Magyars excellent. Il est vrai de dire aussi que les anciens littérateurs de la Hongrie se servaient de la langue latine, qu'ils ont dotée de plusieurs ouvrages de mérite, comme de la leur, et qu'aujourd'hui encore les Magyars sont très-familiarisés avec les langues mortes; mais l'exactitude rigoureuse de leurs traductions dépend moins de leur savoir que de la souplesse et du génie de la langue magyare.

Cette langue sonore, pompeuse, et énergique sans sauvagerie, prend toutes les formes, tous les accents, et se prête avec la même facilité à tous les genres, à la poésie et à l'éloquence de la tribune, comme aux sciences et aux arts. Elle n'a pas de patois, et est toujours la même, qu'elle soit parlée par les grands, les paysans, les bergers ou les femmes de toutes les conditions; qu'elle soupire les plaintes d'un cœur amoureux, murmure les doux accents de l'idylle, s'égare dans les hauteurs de la philosophie, ou se précipite et s'élance en sons entrecoupés et bruyants pour exprimer le tumulte de la guerre. Il faut entendre parler une dame magyare pour se faire une idée de la douceur, de la puissance de fascination de son langage. Les mots *édes* (mon doux), *kedves* (mon cher), *lelkem* (mon âme), s'échappent de sa bouche comme des flots de notes harmonieuses. Lorsque, au contraire, c'est un orateur qui foudroie ses adversaires au milieu du *forum* orageux, ou un chef qui appelle ses guerriers au combat, on ne peut rien concevoir de plus entraînant, de plus imposant, de plus majestueux.

Aujourd'hui que les relations entre les différents peuples de l'Europe sont plus multipliées que jamais, aujourd'hui que les Magyars se sont montrés encore une fois dignes de leurs ancêtres, ne serait-il pas à désirer qu'à côté des chaires de turc et de slave qui y existent, on instituât aussi à l'étranger des chaires de magyar? L'opinion suivante du célèbre M. Schott, à qui nous devons tant d'éclaircissements philologiques, légitimerait au besoin ce vœu : « La langue turque, dit-il, et la langue magyare, prouvent seules jusqu'à quel point l'harmonie merveilleuse d'une langue peut s'élever sans la vraie fusion des grammaires. » Et plus loin, il ajoute : « Toute variété formelle qui ne représente pas une idée fixe, une distinction quelconque de la conception, n'a qu'une valeur euphonique; cette variété formelle, cette tapisserie magnifique que nous admirons dans les langues magyare et turque, perd sa signification dans la langue slave [1]. »

[1] W. Schott. *Versuch ueber die Tatar. Sprachen.* p. 20-21.

Assurément, la langue magyare, qui est la plus avancée de toutes les langues orientales, offrirait aux savants pour le moins autant de ressources que celles sorties de la même souche qu'elle.

Les Huns et les Magyars n'ont pas sauvé, dans leurs longues et souvent désastreuses migrations, des monuments, des écrits, qui puissent attester chez eux, d'une manière positive, l'existence d'une ancienne littérature asiatique. Cependant leur voisinage des Chinois, les rapports qu'ils avaient entretenus avec ce peuple, dit M. Wallaszki[1], doivent nous faire supposer qu'ils n'étaient pas privés des caractères graphiques, et qu'ils se faisaient même remarquer par leur aptitude au progrès. Ce qui est fâcheux et ce qui rend peu intelligibles les auteurs hongrois qui traitent de la littérature hunnique, c'est qu'ils ne font pas une distinction nette et précise entre les Huns et les Scythes, peuples pourtant essentiellement différents.

Quoi qu'il en soit, après leur conversion au christianisme, les Magyars adoptèrent non-seulement l'alphabet romain, mais encore la langue latine, qui servit presque exclusivement aux communications entre les membres du clergé, les fonctionnaires et les savants. L'oubli dans lequel tombait l'idiome national provoqua, au XIVe siècle, une opposition assez vive que les rois de la maison d'Anjou s'efforcèrent de calmer. Le latin, défendu particulièrement par les prêtres, tout-puissants alors, eut gain de cause et conserva, par conséquent, sa prépondérance usurpée. Délaissé partout ailleurs, il semblait s'être réfugié en Hongrie. Toutefois, le latin ne pénétra jamais dans les masses, et resta inabordable pour la plus grande partie de la population. Les Magyars manquèrent donc longtemps d'une littérature nationale en harmonie avec leur caractère, et capable d'enrichir ou de faire progresser leur langue. Ce fut une des causes de leur dernière révolution.

LES VALAQUES.

Les Gètes ou les Daces étaient une nation originaire de la Thrace, et qui appartenait à la grande famille hellénique. Comme ils furent connus des plus anciens historiens et géographes, notamment d'Hérodote, on pourrait en conclure qu'ils constituèrent la première population de la Dacie. Quant à ce pays, il avait une étendue immense ; il se composait de tout le territoire compris entre la Tibisse, le Danube et le Dniester, c'est-à-dire de la partie orientale de la Hongrie, de la Transylvanie, de la Valachie, de la Moldavie et de la Bucovine; et les Daces n'étaient pas moins redoutables par les progrès qu'ils avaient accomplis que par leur esprit belliqueux. Alexandre le Grand eut beaucoup de peine à les vaincre lorsqu'il s'avança vers eux après avoir porté ses armes contre les Scythes du voisinage. Le prêtre Zamolxis, disciple

[1] *Conspectus reipublicæ litterariæ in Hungaria*. Budæ, 1808. p. 46.

de Pythagore, leur enseignait déjà à cette époque l'immortalité de l'âme. Leurs rois Sarmis, Dromichontas, Boerebiste et Cotyso furent pour les Romains des ennemis très-redoutables; ils leur firent essuyer plusieurs défaites, les rendirent tributaires de leur nation et forcèrent même les empereurs à envoyer en Dacie des savants et des artisans habiles qui y portèrent les instruments de la civilisation romaine. Aussi, dès le premier siècle de l'ère chrétienne, voyons-nous les Daces habiter des villes bâties à l'instar des cités romaines, et frapper une monnaie remarquable sous le rapport de l'exécution artistique.



(Anciens Daces.)

Le dernier roi des Daces, Décébale, célèbre par ses exploits militaires, par le lustre qu'il répandit sur son règne, et enfin par ses revers, inspira plus encore que ses prédécesseurs des craintes sérieuses à l'empire romain. Trajan, « le meilleur des princes, » comme on l'appelait, possédait cette fermeté de caractère qui fait braver les dangers, et l'habileté nécessaire pour en triompher. Dès qu'il eut répondu à l'attente générale par les actes d'une administration vigoureuse et éclairée, il entreprit de relever Rome de l'abaissement où le lâche Domitien l'avait laissée tomber en la rendant tributaire des Daces. La fierté du roi Décébale lui fournit de justes prétextes pour rompre une paix

humiliante. En conséquence, après avoir rétabli dans l'armée l'ancienne discipline, Trajan la conduisit contre les Daces (101-106) qu'il battit dans plusieurs rencontres et auxquels il livra une grande bataille où la victoire fut vivement disputée. Cette lutte fut longue, acharnée et terrible; mais malgré leur opiniâtre résistance, les Daces essuyèrent une défaite complète, et leur capitale, Sarmisegéthuse (Várhely), tomba au pouvoir des Romains. Néanmoins il fallut encore plusieurs campagnes pour venir à bout de ce peuple vaillant et nombreux, plus difficile encore à soumettre qu'à vaincre. Pour accomplir ce dessein plus promptement, sans être arrêté par les obstacles qu'opposait toujours le Danube, Trajan construisit sur ce fleuve un pont supporté par vingt piles, et dont la longueur était de près de huit stades (1,693 mètres). Décébale, attaqué de nouveau, vaincu sur tous les points, et ne voulant pas survivre à sa puissance et à sa gloire, se tua; son trésor fut découvert dans le lit d'une rivière dont il avait fait détourner momentanément le cours afin de l'y cacher. Les Daces, consternés et presque anéantis par cette longue guerre, abandonnèrent pour la plupart les contrées qu'ils habitaient, et Trajan profita de sa conquête pour se débarrasser des prolétaires de Rome, qu'il y établit comme colonies romaines, donnant à la capitale le nom d'*Ulpia-Trajana*[1]. Le pays fut divisé en *Dacia mediterranea* (Transylvanie), *Dacia transalpina* (Valachie et Moldavie), et *Dacia ripensis* (le Banat actuel), et ce sont ces colons envoyés de Rome qui, mêlés aux habitants du pays et aux Slaves (les Scythes proprement dits) du voisinage, ont donné naissance à la nationalité croisée des Valaques ou Roumains. Les Slaves appelèrent *Voloch* ou *Vloch* tous les habitants originaires de l'Italie, et les Magyars distinguent encore ces descendants des anciens Romains par le nom de *Oláh*, mot dérivé de *Olasz* (Italien), ou de celui de *Ulán*, qui a la signification de serf en langue turque[2].

Durant les migrations des peuples, le pays des Valaques, envahi tour à tour par les Goths, les Gépides, les Huns, les Bulgares, les Avars, les Slaves, etc., n'eut pas un moment de tranquillité; mais sa population alla toujours augmentant; car chacun de ces peuples envahisseurs y déposait en passant des colonies. C'était comme une série de débordements exhaussant et agrandissant un terrain d'alluvion. Il s'ensuivit aussi que les Valaques, dominés par tous ces étrangers, vécurent dans un état de servitude complète qui ne cessa qu'à l'arrivée des Magyars. Chaque effort qu'ils faisaient pour recouvrer leur liberté avait pour résultat de rendre plus lourd le joug qui pesait sur eux. Ce ne fut que lorsque les Magyars eurent pris possession de la Dacie et de la Pannonie, que les Valaques commencèrent à être gouvernés par un prince de leur nation qui porta le titre de *knäz* ou *ban*[3], — mot dont nous avons déjà expliqué la signification magyare. — Le secrétaire anonyme de Béla I, écrivain d'un mérite incontestable, fait mention du règne de Gélu (Blacus), prince valaque dont l'autorité s'étendait dans tout le pays qui forme la Transylvanie actuelle. Deux autres princes valaques, également souverains, existaient encore à cette époque;

[1] Eutrope *in Adriano*, l. 8.
[2] André Huzsti : *O és uj Dacia* (ancienne et nouvelle Dacie), p. 187.
[3] J. F. Neigebaur : *Moldau et Valachei*. Leipsick, 1848, p. 52.

l'un, appelé Menomorut, dans le pays de Bihar, compris entre la Tibisse et le Maros, et l'autre, du nom de Glad, dans le Banat, près de Temesvár. Ne voulant pas souffrir la suprématie de la nation magyare, ces princes se révoltèrent tour à tour, perdirent par ce fait leurs titres à l'indépendance et retombèrent avec leurs sujets dans l'état de servage. Voilà pourquoi les Valaques restèrent privés quelque temps des bienfaits de la constitution hongroise. D'autres tribus des anciens colons daco-romains qui se trouvaient du côté de Marmaros (Hongrie) et Fogaras, et qui, pour s'être soumis volontairement, partageaient les droits des Magyars, servirent de tige à la noblesse valaque-hongroise de nos jours. « Les Valaques de Transylvanie, dit M. Niegebaur, l'auteur du livre précité, se distinguent surtout par la pureté de leur type primitif; car les autres, placés plus vers le sud ou vers l'est, se sont croisés avec une foule de populations différentes. » Dans celles-ci entraient même des Magyars; car deux savants hongrois, Gegő et Jerney, rencontrèrent, lors de leurs excursions scientifiques en Moldavie, des villages entiers habités par des hommes qui se nomment *Csangó-Magyars* et à la race desquels appartenait probablement Jean Stourdza, le premier hospodar moldave après la chute des princes phanariotes. Ce sont les restes de la première migration de cette nation.

Les Valaques furent convertis au christianisme par des Magyars de la secte d'Arius, vers le XIIe siècle. Les chroniques du temps rapportent qu'un archevêque de Strigonie tint un prince valaque sur les fonts baptismaux en 1220. Des années s'écoulèrent encore sans que ce peuple donnât signe de vie. Enfin, lorsque l'invasion mogole eut bouleversé toute l'Europe orientale et rendu presque désertes les contrées arrosées par l'Aluta et le Bas-Danube, de nombreux Valaques quittèrent le Marmaros pour aller, sous la conduite de leurs chefs Radul Negru et Dragoch Bogdan, prendre possession des pays dévastés, justement fiers de rendre pour patrie à leur nationalité les domaines de leurs ancêtres. M. T. Laureanu, ce digne collaborateur de M. N. Baltchescu, et le major Kogalnïtcheano nous racontent, l'un dans son *Coup d'œil sur l'histoire des Roumains*, l'autre dans son *Histoire de la Moldavie*, les détails et l'issue de cette double expédition. Dragoch et les siens se fixèrent à l'orient des Carpathes, sur les bords fertiles de la Moldava, en 1359, et ils appelèrent ce pays *Moldavie*. Les autres s'établirent dès l'an 1290, avec Radul, entre le Danube et la Transylvanie, dans la contrée qui prit d'eux le nom de *Valachie*, et ils y formèrent, à l'imitation des Magyars, mais sur une échelle beaucoup plus réduite, la caste privilégiée des conquérants, les boyards, caste qui ne compta que quelques milliers d'individus, et qui tient encore de nos jours le reste de la nation dans un état de servage plus dur que ne l'était la position des Valaques hongrois[1]. Ce fut ainsi que les Valaques, descendants des habitants primitifs de la Dacie, après bien des vicissitudes, se fixèrent définitivement sur les frontières de l'ancienne patrie de leur race, restant pendant plusieurs siècles sous la dépendance alternative des Magyars et des Slaves.

Nous ne devons plus nous occuper maintenant que des Valaques qui, sépa-

[1] J. F. Nigebaur : *Mold. et Valachie*, p. 6.

rés du foyer principal de leur race, se trouvent dans le sud et le nord-est de la Hongrie, et dans le sud-ouest de la Transylvanie.

Il a été dit plus haut que les Valaques formaient dans ces pays la race vaincue, c'est-à-dire la classe des serfs. Mais sous le gouvernement des princes transylvains (1527-1713) un certain nombre d'entre eux furent anoblis pour des services militaires, et participèrent dès lors à tous les droits des nobles magyars. Assez longtemps des haines traditionnelles avaient divisé les deux races : l'union, commencée sur les champs de bataille, devait se cimenter dans la paix. Mais si les idées de fusion gagnaient du terrain, on doit en faire honneur aux Magyars, qui en prirent l'initiative. Les Valaques, loin de se voir opprimés en Hongrie, y acquirent de jour en jour plus de droits et furent élevés au niveau du noble et du paysan magyar. Dans un seul comitat, celui de Marmaros, le personnel de la noblesse comptait, il y a quelques années, d'après les documents officiels, 3,750 Valaques, 717 Slaves, et 483 Magyars[1].

Deux évêques transylvains, Jean Babb et Gerasim Adamovics, le premier grec-uni, l'autre non-uni, adressèrent en 1791 une pétition à l'empereur-roi pour le supplier de déterminer la position des Valaques en Transylvanie. Ce placet fut renvoyé à la diète, qui déclara qu'aux termes de l'article 6 de la loi de 1744, les Valaques ne formaient pas dans le pays un peuple à part, mais faisaient partie de la nation sur le territoire de laquelle ils habitent. Il fut convenu que le Valaque anobli avait les mêmes priviléges que le magyar noble, et que le paysan valaque devait être traité à l'égal du paysan magyar ou saxon. En 1843, MM. Lemény, évêque de Balásfalva, et Moga, évêque de Szeben, appelèrent de nouveau sur cette question l'attention de la diète, qui rendit pleine justice aux Valaques habitant les contrées où la race saxonne est en majorité ; car tandis que les Magyars s'efforçaient eux-mêmes de faire disparaître les résultats de la conquête, les colons saxons, accueillis fraternellement dans le pays et régis par des lois qui proclament l'égalité, persistaient à traiter les Valaques comme une race vaincue, asservie, conséquemment inférieure en droits. S'appuyant sur le décret de 1791, également voté par les Saxons, les deux évêques demandaient que les Valaques jouissent des mêmes droits que les Saxons ; qu'ils pussent être membres des corporations, avoir dans les villages leur part du sol, etc. ; et l'un des plus éminents orateurs magyars, le baron Denis Kemény, fit entendre à ce propos, aux applaudissements de l'assemblée entière, des paroles que les Valaques n'oublieront jamais. Enfin, la révolution de 1848, qui renversa tant de digues et redressa tant de griefs, fut aussi l'heure de la justice pour les Valaques : la diète leur reconnut de nouveau les mêmes droits qu'à la nation magyare ; mais malheureusement cette noble attitude ne fut pas assez appréciée par les fiers descendants des Romains.

Les princes transylvains n'ont pas seulement mérité l'estime de la nation valaque à cause des droits politiques qui lui furent accordés sous leur gouvernement ; ils ont encore acquis d'autres titres bien plus sacrés à la reconnaissance des Daco-Romains en créant une littérature valaque. Cette littérature ne

[1] Aug. de Gérando : *De l'esprit public en Hongrie*, p. 319.

date que du XVIIe siècle, et elle fut la conséquence d'un édit de 1643, par lequel Georges Rákoczi abolissait la langue slave, pour les matières de liturgie, en faveur de l'idiome roumain[1]. Voici comment s'exprime à ce sujet un autre écrivain digne de foi : « Une partie de la nation valaque, celle qui habitait la Hongrie et la Transylvanie, se réjouit la première d'un gouvernement régulier et d'un ordre de choses rassurant ; aussi est-ce là que la littérature valaque prit naissance[2]. » Et notez bien que c'est un anti-magyar, un partisan des Slaves qui parle ainsi. Il est donc naturel que les premières productions littéraires valaques se retrouvent en Transylvanie. Un évangile en langue valaque parut à Brassó (Corona), sous le règne de Christophe Báthori (1576), et en l'an 1696 il sortit des presses roumaines de Szászváros (Sasopolis), Szászsebes (Sabesium), Szeben (Cibinium), et Balásfalva (Blasium) un grand nombre d'ouvrages de théologie, indépendamment des autres écrits valaques publiés en Hongrie à Bude, à Tyrnavie et à Temesvár. Les Valaques se servirent longtemps des lettres romaines qui, selon l'historien Démétrius Kantemir, furent remplacées au XVe siècle par l'alphabet cyrillien ou slave, également usité en Russie et en Serbie.

La littérature valaque actuelle est représentée par trois partis plus ou moins puristes et absolus. On peut appeler *doctrinaires* les écrivains de la Transylvanie et de la Hongrie qui s'appuient principalement sur le latin. Le nom de *jeune roumain* est donné au style de ceux de la Moldavie et de la Valachie qui cherchent de nouvelles ressources dans la langue française, parente de la langue latine. Le troisième parti est celui des *conservateurs*, qui s'en tiennent strictement à l'ancien idiome daco-roumain. Pour rendre ces paroles : Je me suis engagé, le jeune roumain dit : *M'am engaserissit;* le conservateur : *M'am indatorit;* et le doctrinaire, toujours fidèle au latin, *M'am obligarissit*. C'est vraiment une époque d'érudition philologique que la nôtre, où toutes les nationalités tendent au perfectionnement de leur langue.

Les Valaques appellent avec raison leur idiome *limba romanésca;* car la plupart de ses mots sont d'origine latine, comme on peut le voir par l'exemple suivant :

Latin.	*Moldo-Valaque.*	*Français.*
Aqua.	Appa.	Eau.
Dominus.	Domno.	Monsieur.
Mensa.	Massa.	Table.
Caput.	Cappo.	Tête
Venatio.	Venat.	Chasse.
Verbum.	Verba.	Parole.

Un grand nombre de mots slaves s'étant introduits dans le roumain, sa construction grammaticale s'est altérée dans la même proportion et elle est déjà à moitié slave. L'influence du magyar s'y fait remarquer aussi quelque peu

[1] Paul Koernbach : *Studien ueber Daco-romanische Sprache und Litteratur*, p. 108.
[2] J. F. Niegebaur : *Mold. und Valachei*, p. 325

par suite de l'emprunt qui lui a été fait de plusieurs de ses mots; en voici la preuve :

Magyar.	*Moldo-Valaque.*	*Français.*
Panasz.	Ponoss.	Plainte.
Munka.	Munke.	Travail.
Parancsolom.	Porunke.	Commander.
Aczél.	Ozel.	Acier.
Vendég.	Vindik.	Hôte.

Nous renvoyons à la Grammaire valaque de M. A. Vaillant, œuvre du plus haut intérêt, ceux de nos lecteurs qui désireraient avoir de plus longs détails sur cette fille de la langue latine.

Le journalisme valaque en Transylvanie, sur la terre dite étrangère, sous l'oppression prétendue des étrangers, est pour ainsi dire plus avancé que dans la véritable patrie des Valaques. La *Gazetta de Transilvania*, ainsi que le *Foaie pentru minte*, rédigé par M. George Baritz à Brassó, et d'autres publications périodiques ne peuvent être lus en Moldavie et en Valachie sans une permission spéciale de la censure. Jean Schinkai, Samuel Klain, George Lazar, et d'autres écrivains d'origine transylvaine, qui enrichissent la littérature valaque d'ouvrages du plus grand mérite, sont encore là pour prouver que dans aucun pays les races soumises à une race dominante n'ont eu autant de liberté d'action qu'en Hongrie et en Transylvanie.

La totalité du peuple roumain est répartie dans les pays suivants : Moldavie 1,500,000 ; Valachie, 2,000,000 ; Bulgarie , 100,000 ; Bessarabie , 1,000,000 ; Bucovine, 300,000 ; Transylvanie et Hongrie, 2,500,000.

Les trois quarts des Valaques de Hongrie professent la religion grecque non-unie soumise au patriarche ou pontife de Moscou ; les autres, appelés Grecs unis, reconnaissent la puissance spirituelle du pape ; mais il est digne de remarque qu'il y a à Bulcs et à Szlatina même des Valaques catholiques. Le mouvement panslave, tendant à un empire universel slave, s'est propagé jusque chez les Valaques, qui se montrent assez disposés à accepter la suprématie de Saint-Pétersbourg, par suite de la double puissance politique et religieuse que l'autocrate russe exerce sur eux, puissance dangereuse pour la paix et la liberté européennes. Dès que Rome plaçait ses empereurs *divins* dans les temples, le peuple romain cessait d'être libre. Le panromanisme, distinct jusqu'ici du panslavisme dans ses principes, menace de tomber dans des accès d'épilepsie qui serviraient de prétexte à l'intervention du grand magnétiseur du Nord. D'ailleurs les Roumains, déjà à moitié Slaves par l'altération de leur langue, laisseraient, sans trop de répugnance, exploiter au préjudice de leur nationalité les rapports qu'ils ont avec leurs voisins, puisqu'ils subissent si tranquillement le protectorat politique de cet habile docteur. Dans ce cas les Valaques Hongrois, qui se sont signalés déjà par leur initiative dans la littérature, et qui sont habitués à l'air de la liberté, seraient appelés à se mettre à la tête d'une résistance opiniâtre.

La nature a bien doué les Valaques. Robustes, sans être en général de

grande taille, ils ont des cheveux noirs, et leur teint méridional ainsi que leurs yeux pleins de feu frappent particulièrement l'attention de l'observateur. Leur origine est empreinte sur leur figure, mais leur paresse rappelle aussi celle des *lazzaroni*. Les seigneurs valaques passent leur vie dans l'oisiveté la plus complète, imitant les mœurs et portant les costumes de l'Europe occidentale. Toutefois, les paysans, dont le costume est si pittoresque, présentent une physionomie particulière. Leurs gibecières et leurs vestes de peau blanche sont ornées de fleurs et de dessins faits avec des morceaux de cuir de différentes couleurs. Qu'ils aient le large caleçon de toile ou le pantalon étroit de drap blanc, ils portent invariablement leurs sandales, *opinci*, chaussure qui n'est autre chose qu'un morceau de peau de cheval coupé suivant la forme du pied, et fixé à l'aide de courroies. Ils s'entourent les reins d'une large ceinture de cuir qui leur tient lieu de poche, se coiffent d'un chapeau à larges bords et d'un bonnet de peau de mouton, et jettent négligemment sur leurs épaules, soit la *guba*, ample pardessus de laine à longs poils, soit une grosse veste de drap gris bordée et ornée sur les coutures avec des bandelettes de drap de couleur. Ils sont passionnés pour ce genre d'ornement, dont ils rehaussent tous les objets à leur usage, et leurs chemises mêmes sont toujours brodées. Aussi les haies des villages sont-elles ordinairement couvertes de chemises, de serviettes, aux broderies rouges et bleues, qu'on fait sécher au soleil. Les jeunes gens sont recherchés dans leur mise parfois très-élégante. Il en est qui se frisent les cheveux en en roulant les longues mèches sur un fuseau chauffé. Ils s'assujétissent même aux lois capricieuses de la mode, cette reine qui exerce tant d'empire sur l'occident de l'Europe, et particulièrement sur la France. Un berger refusa un jour une *guba* noire que lui offrait son maître, sous prétexte que dans ce moment-là tout le monde en achetait de blanches. Il voulait, lui aussi, obéir au goût nouveau. Un paysan valaque entre-t-il chez un chapelier de la ville, il débute par dire le nom de son village, et aussitôt le marchand lui apporte un chapeau de la forme préférée dans sa localité.

Pendant que le Valaque insouciant s'abandonne aux séductions de la paresse, sa femme fait au contraire preuve de la plus grande activité. Outre qu'elle ensemence les champs avec lui et prend la plus grande part dans toutes les occupations rurales, elle prépare la nourriture, tisse les étoffes, et file même sa quenouille en marchant. Dans les rares moments où elle n'est réclamée ni par les travaux de la campagne ni par les soins de son ménage, elle confectionne et brode des chemises ou fait tout autre ouvrage d'aiguille. Mais ce labeur incessant la flétrit rapidement et lui fait perdre trop vite cette beauté qu'elle doit à son origine. Les paysannes valaques ont souvent ce type particulier qui caractérise les femmes de Rome. A les voir gravir les coteaux en portant avec une grâce sévère leurs vases à formes étrusques, on se rappelle involontairement les statues antiques de l'Italie. Seulement la chemise brodée, la pelisse et les bottines rouges donnent à ces modernes Romaines quelque chose d'oriental.

Le costume des femmes valaques varie aussi suivant les contrées. Il est généralement d'usage que les jeunes filles se tressent les cheveux en une seule

natte, au bout de laquelle elles attachent un ruban ou une pièce d'argent : elles y mêlent des fleurs, des pièces de monnaie, des plumes de paon, et quelquefois elles se placent sur le front un diadème de verroterie ou de fausses perles. Le mouchoir dont les femmes mariées se couvrent la tête a, dans le Midi, la forme d'un turban, et il figure ailleurs un voile, mais partout il est très-gracieusement placé. Toutes les femmes valaques portent une chemise de toile très-courte, ornée sur la poitrine de broderies en laine rouge et bleue, qui leur sied à merveille, et une longue jupe blanche : une ceinture rouge leur serre la taille. Pour se garantir du froid elles endossent une petite pelisse, ou simplement un corsage de peau garni de fourrures. Elles portent encore communément le *catrinza*, coquet tablier de laine orné de raies de couleur. Au lieu de bottines rouges ou jaunes, qui sont une chaussure un peu lourde, elles n'ont, dans beaucoup de villages, que des sandales de cuir maintenues par des attaches de drap blanc. Ces femmes sont aussi vives et enjouées que laborieuses, et la moindre distraction agréable paraît les délasser de leurs fatigues. Un rien suffit aussi pour les rendre d'une gaieté d'enfant et les faire rire à gorge déployée, ce qui ajoute encore au charme de leur société.



(Valaques).

Le paysan valaque se marie de bonne heure ; il a hâte de se procurer une compagne active qui le dispense de l'obligation de travailler pour laquelle il a

tant d'antipathie, ce qui ne veut pas dire toutefois que l'amour soit étranger à sa démarche et à son choix. Dès qu'il possède deux ou trois porcs, un bœuf, quelque chose, enfin, il s'empresse d'aller offrir sa fortune et sa main à une beauté de son village. Une noble dame donna un jour cinquante francs de récompense à un jeune garçon qui lui rapportait sa montre perdue. Celui-ci ne les eut pas plus tôt reçus qu'il courut acheter une vache et chercher une femme. Une autre fois, un paysan accourait chez le seigneur du village, implorant sa pitié et demandant des secours. « Ma femme est malade, disait-il en sanglotant; si je la perds, je ne suis pas assez riche pour en rechercher une autre. »

La dot de la femme ne se compose, le plus souvent que de deux ou trois chemises brodées par elle et d'un coffre de bois, d'un mètre de longueur, dans lequel elle serre son avoir, ce qui, joint à ses attraits et à son aptitude au travail, compense largement la fortune du mari. Le nombre des chemises n'est pas indifférent, car ce sont toujours les femmes les plus riches et les plus laborieuses qui en possèdent le plus. Quand un jeune homme a l'intention d'épouser une jeune fille, il va donc droit à son coffre et en examine le contenu. Quelquefois on simplifie et facilite de la manière suivante ces préliminaires de demandes en mariage. Durant le carnaval, les mères placent à l'intérieur de leur maison, appendus à des perches, les chemises, les coussins et les essuie-mains brodés qui composent le trousseau de leurs filles. Les garçons désireux de prendre femme poussent la porte, regardent du seuil ces richesses étalées, et, suivant leur inspiration, ils entrent ou rebroussent chemin. Les mariages s'accomplissent toujours au milieu des fêtes. Les parents du fiancé vont chercher la promise dans une voiture attelée de quatre buffles aux cornes ornées de fleurs. Les Bohémiens ou les ménétriers du village précèdent le cortége en exécutant sur leur violon leurs airs les plus joyeux, et des paysans, prodigues de poudre, tirent d'assourdissants coups de fusil. Le coffre de la mariée est placé dans la voiture, et l'un de ses parents porte la dot au bout d'une gaule.

Les habitations des paysans valaques sont entourées de haies parfois faites très-artistement. Près de l'entrée se trouve un billot enfoncé dans le sol, qui leur sert de marchepied pour enjamber la haie : cela leur paraît moins pénible que d'ouvrir la porte. Aux angles de ces habitations, dont le toit de chaume est très-élevé, on voit saillir l'extrémité des poutres arrondies qui soutiennent la charpente. A l'intérieur se trouve un foyer exhaussé qui occupe le quart de la superficie du sol; et souvent, en hiver, on voit se chauffer tout nus à sa flamme des enfants qui iront quelques instants après glisser sur la glace du ruisseau voisin. Des portraits de saints, auxquels sont accrochés des cierges bénits, ornent les murs, alternant avec des assiettes de faïence et des serviettes brodées disposées en draperies. Un lit, très-élevé et garni de coussins couverts de broderies, constitue, avec une table et quelques siéges, tout l'ameublement de ces chaumières. Le bois de lit est couvert de peintures de différentes couleurs; les fleurs les plus éclatantes, les oiseaux les plus brillants y sont représentés. L'indispensable coffre que la femme apporte en se mariant est également enjolivé de peintures. Les Valaques aiment si passionément ce genre de

décoration, qu'ils peignent même le bois de leur selle et jusqu'au joug de leurs buffles. Ils emploient de préférence les couleurs vives, tranchées, et ils les assemblent sans harmonie. Aussi le Magyar parle-t-il d'une manière peu révérencieuse de ce qu'il appelle « le goût valaque. »

Les Valaques ne sont pas naturellement belliqueux; cependant, une fois enrôlés, ils se comportent en vaillants soldats. S'ils n'ont ni la furie des Français, ni l'élan des Magyars, ils ont plus que ces peuples l'opiniâtreté de la résistance. « *Dá pe mourte* : Combats jusqu'à la mort » est une maxime usitée parmi eux. Enfin, il leur est resté quelque chose de la valeur romaine, et, en se comparant aux Saxons, dont l'ardeur pacifique ne brille guère que dans le commerce, ils ont coutume de dire : « *La un Román dece Sassi* : Un Valaque vaut dix Saxons. »

Cette bonne opinion qu'ils ont d'eux-mêmes n'empêche pas les Valaques d'être encore esclaves de toutes les superstitions qui sont le partage des peuples à demi civilisés. Les hommes dont les sourcils se joignent leur sont étrangement suspects, par la raison, disent-ils, qu'ils jettent le mauvais œil, acte de sorcellerie qui cause tant de terreur aux Turcs et aux Arabes. Ils sont persuadés que, le mardi et le vendredi, des fées malfaisantes ont un pouvoir surnaturel, que tel individu cause la sécheresse, que tel autre peut amener la pluie, etc. Un savant botaniste, qui herborisait sur une montagne, courut un jour les plus grands dangers, par le fait de quelques paysans qui l'avaient aperçu d'une route voisine. Ceux-ci, ne distinguant pas d'abord la forme de l'objet qui frappait leur attention, et songeant aux contes qui couraient dans le village, s'imaginèrent avoir découvert un loup. Les voilà aussitôt à la poursuite de l'animal supposé; mais quelle ne fut pas leur surprise, lorsqu'ils virent le prétendu loup se lever au bruit de leurs pas, prendre un visage humain et les regarder comme un homme pourrait le faire! Évidemment, il n'y avait qu'un sorcier qui pût ainsi changer de forme à volonté. Aussi le pauvre botaniste, précipité des hauteurs de la science dans les misères de la vie positive, fut-il fort maltraité par ces forcenés, malgré ses explications, et peut-être aurait-il perdu la vie, si le hasard n'eût fait passer près de là une voiture chargée de voyageurs qui le délivrèrent.

Les paysans valaques apportent dans leur religion les mêmes idées superstitieuses. Ils sonnent les cloches lorsque le tonnerre gronde, persuadés qu'on écarte la foudre par ce moyen. C'est au pope à repousser les nuages chargés de grêle : s'il n'y parvient pas, on se hâte de l'accuser, comme font les Napolitains à l'égard de saint Janvier. La dévotion des Valaques se manifeste partout et en toute occasion. Ils vont aux champs bannière et pope en tête pour bénir le blé nouveau. Comme en France, ils plantent sur les chemins de grandes croix rouges où sont représentés tous les instruments de la passion.

Leurs églises, construites en bois, sont fort basses, mais en revanche le toit, formé de planchettes découpées auxquelles la pluie donne des reflets argentés, en est très-élevé. Un clocher, également de bois, terminé par une aiguille déliée, surmonte invariablement cet édifice primitif. La porte de l'église, qui s'ouvre sur l'un des côtés, est toujours si basse qu'on ne peut entrer sans se

courber. Peut-être, dans la pensée des architectes, y a-t-il là une intention particulière. Quelques fenêtres fort étroites ne laissent pénétrer dans l'intérieur qu'une clarté douteuse, mais ce demi-jour mystérieux n'empêche pas d'apercevoir de tous les côtés d'éclatantes peintures. Ce sont des scènes allégoriques, des portraits de saints avec le nom des personnages et l'explication des sujets en lettres cyrilliennes. On y voit parfois assez ingénieusement représentés les sept péchés capitaux, et le diable entraînant les pécheurs avec un rire effroyable qui ne peut appartenir qu'aux esprits infernaux. Ailleurs, c'est la mort emportant ensemble un roi, un prêtre et un paysan : cette dernière scène se retrouve fréquemment dans les églises valaques. Le sanctuaire est, comme partout, au fond de l'église. La balustrade qui sépare le prêtre de la foule, est dorée et surchargée de bannières et de tableaux bénits que souvent, faute d'espace, on entasse sans ordre les uns sur les autres, si bien qu'il arrivera, par exemple, qu'une tête colossale de saint Nicolas reposera sur le corps d'un saint Pierre lilliputien placé au-dessous. Lorsque, jetant un coup d'œil rapide autour de soi, on voit cette quantité de figures étranges qui vous regardent avec toutes sortes de rires, de grimaces et de contorsions, ce pêle-mêle incroyable de bienheureux et de damnés, de monstres allégoriques et d'êtres naturels, d'anges et d'esprits des ténèbres, on se croirait transporté dans un monde fantastique. L'obscurité augmente encore l'effet de cette fantasmagorie, car l'œil n'aperçoit pas ou ne distingue pas du premier coup toutes ces scènes bizarres et merveilleuses; elles n'apparaissent que progressivement et semblent se multiplier, comme par magie, pour charmer, narguer ou effrayer le spectateur étonné.

Quelque naïves et grossières que soient ces peintures, elles n'en attestent pas moins chez les Valaques un certain goût pour les beaux arts, car, après tout, ce sont de simples paysans qui les exécutent. Tel garçon qui jusque-là n'avait été occupé qu'aux travaux de la campagne, se met quelque beau jour dans la tête qu'il est apte à peindre, « *anch' io son pittore* », et le voilà qui barbouille, suivant sa fantaisie, le premier morceau de toile ou de planche qui lui tombe sous la main. Un autre, également sans maître et sans études, se mettra à façonner de l'argile ou à donner une forme quelconque à un bloc de bois, et, encouragé par ses premiers essais, il deviendra sculpteur. Cette disposition des Valaques tient évidemment à leur origine romaine. Ce peuple est intelligent et spirituel; il aime également la poésie et la musique, et il n'est pas rare d'entendre des villageois déclamer, ou chanter des vers, et quelquefois même en improviser. Au printemps ils confectionnent des flûtes avec des baguettes de saule, et de tous les côtés on entend des sons harmonieux, les airs les plus variés. C'est une églogue de Virgile en action.

Les airs valaques n'allient pas, comme les mélodies des Magyars, l'énergie à la mélancolie : ils respirent la tristesse, ils expriment l'abattement d'un peuple longtemps asservi. En traversant les campagnes on est souvent arrêté par des chants lents et monotones qui partent de la prairie ou de la maison voisine, et laissent dans l'âme de celui qui écoute une impression pénible. Certains airs, ceux, par exemple, qui accompagnent les danses ont, au contraire,

une allure vive, gaie, précipitée, entraînante, qui rappelle le caractère des populations du Midi. Ces airs ont même quelque chose de désordonné et de sauvage. Au temps des vendanges, les paysans chargés d'écraser le raisin dans d'énormes cuves, s'acquittent de ce travail, comme de tous les autres, avec une nonchalance extrême ; mais qu'un Bohémien arrive avec son méchant violon, ils piétinent pendant des heures entières au son de la musique sans s'apercevoir de leur fatigue.

C'est encore chez les anciens Romains qu'il faut chercher l'origine des danses valaques. Certaines figures et souvent la pose des acteurs rappellent les descriptions des danses de l'antiquité. Les danses valaques expriment toujours une idée, un fait ; elles ont un sens déterminé. La hätzeguienne, qui est la plus répandue, paraît représenter l'enlèvement des Sabines. Une autre danse frappe encore davantage l'attention de l'étranger. Après avoir fait quelques pas deux à deux, en décrivant un cercle, danseurs et danseuses se séparent. Celles-ci marchent isolées autour des hommes, et semblent chercher avec inquiétude un objet chéri. Les cavaliers se groupent, piétinent en cadence comme des soldats qui marchent, puis, s'appuyant sur leur long bâton, ils font des sauts irréguliers, en poussant des cris, de manière à représenter une mêlée. Les femmes circulent toujours, silencieuses et graves, semblables à des ombres. A la fin, les hommes s'élancent vers elles avec des signes de joie, comme s'ils les retrouvaient après un danger, les ramènent dans le cercle, où tous dansent avec la plus vive gaiété. Combien la tradition n'est-elle pas puissante ! C'est tout un poëme que cette danse-là.

SAINTE ÉLISABETH DE HONGRIE.

La vie de cette femme remarquable a fourni à M. Charles de Montalembert le sujet d'un livre très-intéressant, quoique un peu mystique pour notre époque. Cet auteur, plein d'originalité dans ses conceptions, et si brillant par les qualités de son style, nous permettra de le suivre dans ses récits, autant du moins que le cadre de notre publication le comporte. Pour les détails purement historiques, nous renvoyons nos lecteurs à la première partie de cet ouvrage ; ils pourront s'assurer par là que souvent la vertu et le vice se trouvent placés l'un à côté de l'autre.

« Parmi les princes allemands qui régnaient en Allemagne au commencement du XIIIe siècle, dit M. de Montalembert [1], il n'y en avait point de plus puissant, ni de plus renommé que Hermann, landgrave de Thuringe et de Hesse et comte-palatin de Saxe. Ce n'était pas seulement sa puissance qui lui attirait le respect de l'Allemagne : il se distinguait encore par sa générosité sans bornes, son instruction et sa piété. Or, il arriva en l'an 1206, que le duc

[1] Ch. de Montalembert : *Histoire de sainte Élisabeth de Hongrie*. Paris, 1841, p. 182.

Hermann se trouvant à son château à Marbourg, au-dessus de la ville d'Eisenach, réunit à sa cour six des poëtes les plus célèbres de l'Allemagne, savoir : Henri Schreiber, Walther von der Vogelweide, Wolfram d'Eschenbach, Reinhart de Zwetzen, qui étaient tous quatre des cavaliers d'ancienne lignée; Bitterolf, officier de sa maison, et enfin Henri d'Ofterdingen, simple bourgeois d'une famille pieuse d'Eisenah. Ils se mirent à chanter tour à tour et sous les formes les plus variées, l'éloge de leurs premiers favoris, les grands mystères de la religion; mais il fut impossible de décider du mérite des ménestrels rivaux, et il fut convenu que Henri d'Ofterdingen irait chercher en Transylvanie le célèbre maître Klingsohr, tellement expert dans les sept arts libéraux et surtout en astronomie et en nécromancie, que les esprits même étaient obligés, disait-on, d'obéir à sa science, et que le roi de Hongrie lui faisait une pension de trois mille marcs d'argent pour prix de ses services. Un délai d'un an fut accordé à Henri pour faire ce voyage, et au jour marqué il se trouva aux portes d'Eisenach avec le grand savant. Klingsohr s'étant logé à Eisenach chez l'aubergiste Henri Hellgref, à gauche de la porte Saint-George, descendit le soir même de son arrivée dans le jardin de son hôte, où se trouvaient plusieurs seigneurs de Hesse et de Thuringe, venus exprès pour le voir, ainsi que des officiers de la cour du prince, et beaucoup d'honnêtes bourgeois de la ville, qui, selon la coutume encore existante de la bonne Allemagne, y buvaient le coup du soir. Ces braves gens l'entourèrent et lui demandèrent de leur apprendre quelque chose de nouveau; sur quoi il se leva et se mit à contempler les astres avec attention pendant longtemps. Puis il leur dit : Je vous apprendrai quelque chose de nouveau et de joyeux aussi; je vois une belle étoile qui se lève en Hongrie, et qui rayonne de la Hongrie à Marbourg, et de Marbourg dans le monde entier. Sachez que cette nuit même il est né à monseigneur le roi de Hongrie une fille qui sera nommée Élisabeth, qui sera donnée en mariage au fils du prince d'ici, qui sera sainte; et dont la sainteté réjouira et consolera toute la chrétienté. »

Le prince en apprenant ce fait le lendemain, en fut fort surpris ainsi que toute sa cour, et ayant demandé aussitôt un cheval, il alla lui-même, avec une nombreuse suite, chercher maître Klingsohr, pour l'emmener avec lui à Marbourg. Là on rendit les plus grands honneurs au savant; le landgrave le fit dîner à sa table, et après le repas, eut un long entretien avec lui.

« La Hongrie était alors gouvernée, poursuit l'indulgent auteur, par le roi André II, dont le règne était aussi agréable à Dieu qu'à ses peuples. Illustré par ses guerres contre les nations infidèles qui entouraient les frontières de son royaume, il l'était plus encore par sa profonde piété, et par sa générosité envers l'église et les pauvres. Quelques-unes de ces vastes mines d'or qui enrichissent encore aujourd'hui la Hongrie, furent découvertes sous son règne, et le peuple fidèle ne manqua pas d'y voir une récompense accordée par Dieu à ses vertus. Le roi se réjouit grandement de la faveur divine, et profita de sa nouvelle richesse pour fonder des églises et des couvents, et pour augmenter les aumônes [1]. »

[1] *Ibidem*, p. 184.

André avait pour épouse Gertrude de Méranie (Tyrol), qui descendait en droite ligne de Charlemagne, et possédait les plus belles provinces du midi de l'Allemagne. « Gertrude ne le cédait pas à son époux en piété. Les historiens vantent son courage et son âme virile [1]. »

« En l'an 1207, au jour et à l'heure annoncés par Klingsohr à Eisenach, la reine Gertrude donna le jour à une fille, qui reçut sur les fonts le nom d'Élisabeth. La cérémonie de son baptême se fit avec une très-grande magnificence : on la porta à l'église sous un dais qui était ce qu'on avait pu trouver de plus beau à Bude, où était alors un des principaux entrepôts du luxe oriental. Dès le berceau, cette enfant prédestinée donna des gages de la mission sublime que Dieu lui réservait. Elle prêtait une attention surprenante aux premiers enseignements de la foi qu'on lui donnait, bien qu'assurément une lumière intérieure éclairât déjà pour elle ces saintes vérités. A l'âge de trois ans, à ce qu'assurent les historiens, elle exprimait sa compassion pour les pauvres et



(Sainte Élisabeth.)

[1] *Histoire de sainte Élisabeth*, p. 184.

s'efforçait de subvenir à leur misère par des dons. Toute sa vie était ainsi déjà en germe dans cette vie du berceau, dont le premier acte était une aumône, et la première parole une prière. A peine eut-elle vu le jour, que les guerres où était engagée la Hongrie cessèrent : les dissensions intérieures même se calmèrent[1].

« Cependant le duc Hermann n'avait rien négligé pour savoir si la prédiction de Klingsohr s'était accomplie, et si une princesse était née en Hongrie au jour qu'il avait indiqué. Et lorsqu'il eut appris non-seulement sa naissance, mais encore les marques de dévotion qu'elle donnait déjà, et le bonheur qu'elle semblait avoir apporté du ciel à son pays, il conçut le plus vif désir de voir la prédiction s'accomplir tout entière, et son jeune fils devenir l'époux d'Élisabeth. Les voyageurs qui arrivaient de temps à autre de cette contrée, qui n'était guère plus isolée qu'aujourd'hui du reste de l'Europe, lui apportaient souvent des détails sur la fille du roi André. Un jour surtout, un moine, qui venait de Hongrie, lui raconta qu'étant aveugle depuis quatre ans, il avait été subitement guéri par l'attouchement de la jeune princesse. Toute la Hongrie, dit-il au duc, se réjouit de cette enfant, car elle a apporté la paix avec elle[2]. »

C'en fut assez pour décider Hermann à demander la main d'Élisabeth pour son fils. La reine Gertrude se prononça en faveur de la demande du duc, et le roi, cédant à son influence, consentit à se séparer de sa fille chérie. On apporta la petite Élisabeth, qui n'avait que quatre ans, enveloppée d'une robe de soie, d'or et d'argent : on la coucha dans un berceau d'or massif, et on la remit ainsi aux Thuringiens. A dater de cette époque, Élisabeth ne quitta plus celui qui devait être par la suite son époux, et qu'elle nomma dès lors son frère.

« Deux ans après qu'elle eut été transportée de Hongrie en Thuringe, sa mère, la reine Gertrude, périt de la mort la plus cruelle, assassinée à la fleur de l'âge par les sujets de son époux. La cause de sa mort fut diversement racontée : selon quelques-uns, elle fut immolée par le banus de Croatie et de Dalmatie, qui voulut venger ainsi l'honneur de sa femme outragée par le patriarche Berchtold, frère de la reine ; mais sur une version beaucoup plus authentique, elle fut victime d'une conspiration dirigée contre les jours de son mari, et pour lui donner le temps de fuir, elle se livra aux coups des conjurés[3]. »

Nous passons sous silence la manière dont sainte Élisabeth mortifiait son corps à Eisenach, les événements qui lui ont fait perdre, et son mari en route

[1] *Histoire*, etc., pag. 186. — [2] *Ibid.*, p. 187.

[3] *Ibid.*, p. 194 Un autre homme pieux, à la façon de Gertrude, l'archevêque de Strigonie, consulté par le ban Bank, l'époux outragé, rendit cette réponse équivoque : « *Reginam occidere nolite ; — timere bonum est. Si omnes consentiunt, ego non. — Contradico.* Il suffit de déplacer la ponctuation, pour que le sens devienne atroce ; par exemple, les phrases suivantes, composées des mêmes mots : « *Reginam occidere, nolite timere ; bonum est. — Si omnes consentiunt, ego non contradico.* » L'écrivain national, Joseph Katona, a fait sur cet attentat un drame émouvant, où il s'est élevé, dans la peinture des mœurs et des personnages, à la hauteur de Corneille et de Shakspeare.

pour la Terre-Sainte, et son trône ducal. Contentons-nous de dire que, malgré les nombreux revers qu'elle éprouva, elle consacra toute sa vie à Dieu et aux bonnes œuvres, et qu'elle fut conviée aux noces éternelles à l'âge de vingt-quatre ans, au couvent de Saint-François à Marbourg, où elle s'était retirée. Elle fut canonisée par le pape Grégoire IX, et l'on construisit à Marbourg, en l'honneur de cette chère sainte Élisabeth, comme l'appelle M. de Montalembert, une belle église qu'on voit encore aujourd'hui.

Il y a aussi un couvent à Bude, celui des sœurs de charité, dont la chapelle possède le bâton de sainte Élisabeth, religieusement conservé et qu'on n'expose aux regards du public qu'une seule fois dans l'année, à la fête de la sainte. C'est un solide bâton de pèlerin, orné de turquoises, et terminé par une large cassolette argentée et qu'on renferme dans un fort étui de chêne recouvert de velours. La sainte s'appuyait sur ce bâton lorsqu'elle visitait les malades, dont elle est encore aujourd'hui la patrone particulière, car on appelle toutes les nonnes des hôpitaux des *Élisabethistes*. Un village qui fut également bâti en son honneur près de Bude a changé de nom depuis.

M. de Montalembert a rempli une mission généalogique en écrivant l'histoire de la fille d'André II, car il fait remonter la tige de la famille de Mme de Montalembert, née comtesse de Mérode, jusqu'à sainte Élisabeth, et nous sommes heureux de pouvoir saluer en elle une arrière petite-fille des premiers rois de Hongrie, de la dynastie nationale des Arpáds, comme nous aimons à reconnaître en M. le marquis de Crouy-Chanel le dernier rejeton du fameux Attila, roi des Huns[1].

LE CHATEAU DE HUNYAD ET LES CORVINS

Les Magyars se sont immortalisés par leurs guerres contre les Turcs, et ils ont bien des fois préservé l'Europe des invasions musulmanes. Pour comprendre tout ce qu'avaient de terrible ces luttes gigantesques, il faut parcourir la Hongrie, voir ses ruines, interroger ses traditions toujours vivantes. Des églises mutilées et noircies, des forteresses rasées, de grands villages où s'aggloméraient les populations menacées, tout cela rappelle l'époque héroïque des Corvins.

Tandis que les Magyars s'établissaient en Pannonie et se faisaient chrétiens, les Ottomans, issus de la même race qu'eux, refoulés de l'Asie par d'autres peuples, embrassaient dans leur migration l'islamisme et s'emparaient du Bosphore; en sorte que ces deux nations, du même sang, nées aux mêmes lieux, se retrouvaient ennemies en Europe. Tous combattaient à cheval, en vrais fils de l'Asie. C'était une effroyable mêlée, cent mille duels à armes égales; car les Magyars, qui endossaient l'armure dans les guerres d'Allemagne, reprenaient leur costume et le sabre recourbé quand ils marchaient

[1] *Chronologie historique des ducs de Crouy*. Grenoble, 1790.

contre les Ottomans. Ils se couvraient seulement la poitrine d'une cuirasse légère ou d'une cotte de mailles; sur le reste du corps brillait l'habit national qui, pour la magnificence, ne le cédait pas aux riches vêtements des Turcs.

Les Magyars se précipitaient intrépidement sur leurs ennemis, et jamais ils n'ont failli à la mission qu'ils s'étaient imposée, comme défenseurs de la chrétienté. En vain les Turcs, leur rappelant leur commune origine, les conviaient-ils au partage de l'Europe : ils restèrent inébranlables et usèrent leurs forces dans ces luttes héroïques, pendant que les autres nations de l'Europe, épouvantées, semblaient perdre toute énergie en face dû péril.

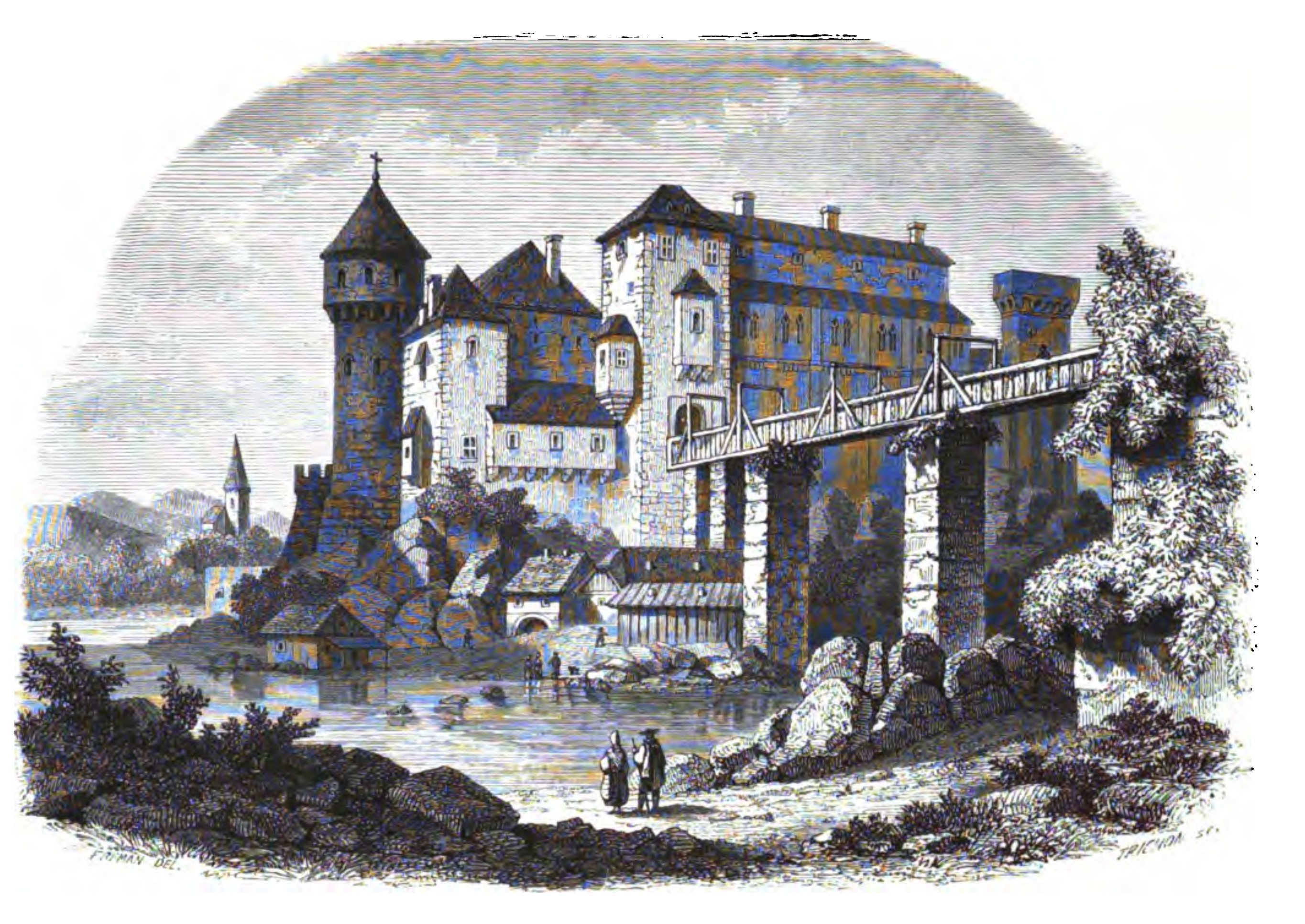
Les Magyars, au xve siècle, avaient réellement brisé la puissance ottomane, puisque les Turcs cessaient de menacer l'Europe, lorsque la maison de Habsbourg étendit sa domination sur la Hongrie. Dès ce moment la lutte change de caractère. La nation hongroise, maltraitée par l'Autriche, cherche et trouve très-souvent appui auprès des Ottomans; car l'Europe, dans son ingratitude, ne tenta jamais rien en faveur de ceux qui l'avaient tant de fois sauvée. Et aujourd'hui encore, les Turcs seuls ont le courage de défendre et d'abriter ces illustres et malheureux Hongrois, abandonnés par les autres nations à la basse vengeance de leurs cruels dominateurs. Sont-ce donc là les fruits de notre civilisation! Quelle leçon, quel exemple donne ici à la chrétienté la prétendue barbarie ottomane!

Pour se faire une idée juste des saintes luttes soutenues par la Hongrie, il faut remonter à la grande époque des Hunyadi, dits Corvin. Hunyadi est le Marius hongrois de cette longue lutte qui aurait dû finir par l'extermination des ennemis de la croix.

C'est dans le château de Hunyad que Jean Hunyadi a grandi pour le désespoir des Turcs et le salut de la chrétienté. La résidence de l'illustre guerrier ne peut manquer d'exciter l'intérêt. Le château est bâti dans la fertile et riante vallée de Hátszeg, non loin d'un autre et célèbre monument appelé Déva. Hunyad présente l'aspect d'une forteresse du moyen âge.

Le lieu de naissance de Jean Hunyadi, le premier gouverneur de Hongrie, est inconnu; son origine même est incertaine; mais la tradition nationale n'a pu souffrir ces ténèbres, et elle a imaginé sur la naissance du héros le récit suivant :

En 1392, le roi Sigismond de Hongrie, conduisant son armée en Valachie, rencontra, sur les bords du Sztrigy où il était campé, la fille d'un boyard, nommée Élisabeth Morsiani, et dont la beauté captiva son cœur. Ce fut pour le monarque, volage comme sa femme, l'occasion d'un facile triomphe après lequel il passa en Valachie, où ses armes furent victorieuses. A son retour, la belle Morsiani parut devant sa tente, et lui demanda ce qu'il ferait pour son enfant. Sigismond, charmé du résultat de son amour, promit de combler cet enfant d'honneurs, et, remettant à la future mère une bague d'or : « Présentez-vous devant moi, lui dit-il, montrez-moi cet anneau, et je vous reconnaîtrai. » Quelques mois après le départ du roi, Élisabeth épousa un boyard nommé Voik Buthi, qui l'emmena en Valachie, où elle ne tarda pas à accoucher d'un



CHATEAU DE VAJDA-HUNYAD.

fils qu'elle appela Jean. Sigismond ayant paru une seconde fois à la tête d'une armée hongroise, Élisabeth se rendit auprès de lui avec l'anneau qu'elle en avait reçu. Sigismond caressa l'enfant, renouvela les promesses qu'il avait faites à la mère et l'engagea à venir à Bude. Devenue veuve, Élisabeth se préparait à aller trouver le roi, quand un corbeau, venant s'abattre près de l'enfant, qui jouait avec l'anneau royal, saisit cette bague dans son bec et s'envola sur un arbre; mais le frère d'Élisabeth, accouru aux cris de l'enfant, tua l'oiseau d'un coup de flèche et reprit le bijou.

Élisabeth et son fils parurent enfin devant le roi, qui, reconnaissant sa bague, les combla de faveurs. Puis, quand l'enfant fut devenu grand, il le dota du domaine de Hunyad, avec soixante villages, et lui donna pour armoiries un corbeau portant dans le bec un anneau d'or. Le fils de Sigismond prit son nom de la ville qu'il avait reçue en apanage, et il fut appelé Hunyadi János, c'est-à-dire Jean de Hunyad. D'autres lui donnent pour mère Élisabeth, princesse de la maison des Paléologues, qui s'était éprise d'amour pour le gentilhomme valaque. Quant au nom Székelyi, il n'appartenait qu'au beau-frère de Hunyadi, ce dernier étant appelé primitivement Hollós.

Lorsqu'il fut revêtu de la dignité de vayvode (prince-gouverneur de Transylvanie), et dans un de ces moments de repos que lui laissèrent les Turcs, Jean Hunyadi fit bâtir un château près de la ville, dont il portait le nom, et l'appela Vajda-Hunyad, ou château du vayvode Hunyadi. Vajda-Hunyad est bâti sur un rocher qui domine la ville et qu'entourent deux torrents qui se réunissent au pied des murs. On y arrive par deux ponts de bois que soutiennent de vieux et longs piliers couverts de mousse. Si l'on s'arrête au moment de franchir le pont du nord, et qu'on regarde la façade de l'édifice, l'œil, embrassant un espace peu étendu, n'est plus choqué par un ensemble lourd et confus de constructions diverses : le château se montre fier et imposant. A l'ouest, une galerie gothique, formée de quatre tourelles délicatement sculptées et réunies par de gracieuses ogives, donne à l'édifice quelque chose de svelte et d'élégant. Plus loin, au midi, on voit une grande tour carrée, placée au delà du fossé d'enceinte, et qui servait d'ouvrage avancé : elle se rattache au château par une galerie que termine un pont-levis. Le nom de la tour du sud se traduirait par ces mots : *Ne crains pas.*

La cour intérieure est irrégulière et montueuse. Le roc sert de pavé. Au-dessus des portes sont sculptés divers écussons, parmi lesquels on distingue le corbeau portant dans son bec un anneau d'or. La chapelle est petite et sans autre ornement qu'un balcon sculpté. L'âme de Jean Hunyadi semble respirer dans cette petite église, simple et modeste à l'intérieur, formidable au dehors comme une redoute. Au niveau de la cour est une grande salle voûtée, divisée dans toute sa longueur par un rang de colonnes qui soutiennent le plafond. Sur l'une d'elles on lit cette inscription, sculptée dans la pierre en lettres du xve siècle : *Hoc opus fecit fieri magnificus Joannes Hunyades, regni Hungariæ Gubernator. A° D^i 1452.*

Après l'extinction de la famille Hunyadi, le château passa de main en main jusqu'aux empereurs d'Autriche, qui, ne s'inquiétant guère des gloires de la

Hongrie, ont laissé le fisc détruire les salles antiques où tonna la voix de l'illustre guerrier, et installer une administration de mines dans les fiers bastions du roi Mathias et du prince Bethlen. On ne peut parcourir ce château sans maudire la parcimonie du gouvernement autrichien, qui n'a pas su trouver quelques milliers de florins pour placer ses bureaux ailleurs. Encore n'a-t-il pas retiré un grand avantage de cet acte de vandalisme : les chambres modernes, distribuées d'après une combinaison très-bizarre, pour la plupart obscures et incommodes, n'ont pas même la misérable régularité des bâtisses administratives. C'était bien la peine d'insulter pour si peu un monument national !

Les dépouilles mortelles d'Hunyadi avaient été déposées dans la cathédrale de Charlebourg (Károly-Fejérvár), qui servit de sépulture aux vayvodes et aux princes de Transylvanie. A l'occasion d'une insurrection d'Impériaux et de Valaques, durant les guerres religieuses suscitées par l'Autriche, on donna un assaut sacrilége au tombeau du grand Hunyadi, et ses cendres furent jetées au vent. Cette sépulture n'est plus aujourd'hui qu'un humble cercueil de pierre sur les côtés duquel sont sculptés des bas-reliefs. La pierre qui le recouvre porte une statue dans la position horizontale et dont les jambes sont brisées. Le héros est couché, enveloppé d'un manteau qui laisse entrevoir l'*attila* (habit national) boutonné sur la poitrine, et descendant jusqu'aux genoux. On ne distingue plus rien du visage, si ce n'est de longues moustaches. La main gauche est sur le fourreau; la droite, qui est brisée, tenait l'épée appuyée contre l'épaule.

Lorsque Michel, vayvode de Valachie, et George Basta, général des Impériaux, eurent remporté sur les Transylvains, en 1601, la victoire de Goroszló, ils envoyèrent leurs troupes piller le pays en détail. Les Valaques pénétrèrent dans Charlebourg, suivis d'une troupe d'Allemands et de Haïduques révoltés, massacrèrent ceux des habitants qui n'avaient pas pris la fuite, et dévastèrent les églises. En pillant la cathédrale, ces brigands ouvrirent les tombeaux des princes, comme on l'a dit plus haut. L'un d'eux, dès qu'on eut brisé le monument de Jean Hunyadi, se saisit du sceptre déposé dans le cercueil du gouverneur, s'enfuit à toute bride, quitta la Transylvanie, et, se présentant devant Pierre Orsi, capitaine de Strigonie : « Voici, lui dit-il, le sceptre que porta jadis le héros de la Hongrie, Jean Hunyadi, des mains duquel je l'ai arraché. J'ai cherché un homme qui méritât de le recevoir, et je n'en ai pas trouvé de plus digne que toi, dont le courage m'est connu. » — « Peux-tu me prouver, repartit le capitaine hongrois, que c'est là le sceptre du grand Hunyadi ? » Le soldat invoqua le témoignage de ses compagnons, qui assurèrent qu'il disait vrai. « Je te remercie, camarade, continua Pierre Orsi en se faisant remettre le sceptre, de m'avoir apporté d'aussi loin un tel présent; mais comme tu as violé la tombe d'un grand homme, comme tu as troublé de tes mains sacriléges des mânes sacrés, tu es indigne de vivre. » Puis, le faisant garrotter, il ordonna qu'on le portât sur le pont du Danube. S'adressant alors au sceptre, il prononça ces paroles : « Dans la main de ton illustre maître Jean Hunyadi, tu sauvas le Danube et le sol hongrois du joug des infidèles. Personne aujourd'hui n'est digne de te

porter, mais le fleuve que tu as défendu à une époque de calamités, te protégera à son tour contre toute profanation. » A ces mots, il jeta le sceptre dans le Danube, et y faisant précipiter ensuite le soldat : « Reçois maintenant, s'écria-t-il, la récompense que tu mérites. »

LES MAGYARS.

C'est bien au peuple magyar que s'applique avec justice cette définition de Léon le Philosophe, « un peuple noble et fier; » car sauvegardant toujours sa valeur individuelle, il ne s'assimila que par fractions à d'autres éléments dont la prépondérance l'a forcément absorbé à certaines époques. La grande nation hunnique qui menait à sa suite une foule de tribus arrachées au vaste plateau de l'Asie centrale, en fit comme les noyaux divers de ses immenses conquêtes, en les déposant aux frontières opposées de l'Europe, en Pannonie, en Germanie, et jusque dans l'Helvétie et la Gaule. Aussi les hommes de science trouvent-ils, encore aujourd'hui, des villes en Belgique dont les noms indiquent l'origine hunnique (par exemple d'Hun-les-Places, d'Hun-sur-grand-Ry); ils signalent aussi des populations résidant à de grandes distances dans les contrées de l'Europe et de l'Asie, qui offrent des preuves assez frappantes de leur consanguinité avec les Magyars. Ces derniers, de même que les Avars, étaient une des grandes branches qui se détachèrent de la souche primitive, quand succomba l'empire des Huns au nord de la Chine. Pendant leurs migrations ils durent abandonner çà et là quelques bandes qui ne pouvaient suivre la grande masse; les moins puissantes par le nombre et par l'énergie, durent se résigner à vivre sans liens avec leurs anciens frères d'armes, et mêlées à des populations différentes; d'autres se frayèrent un passage à travers mille obstacles, et vinrent se joindre à la famille-mère qui s'était fixée en Hongrie, centre primitif de l'empire des Huns en Europe [1].

Pour embrasser la filiation de la nation magyare dans toute sa plénitude, nous devons procéder à l'énumération des tribus qui, de nos jours, forment la totalité de cette race. Avant tout, nous revenons sur les Jazyges, auxquels plusieurs historiens hongrois attribuent, par erreur, une origine magyare, en s'appuyant sur l'antiquité de ce peuple. Mais c'est un argument contradictoire avec leurs conclusions : car au temps d'Alexandre le Grand, de Pline et d'Ovide, les Jazyges étaient dans les régions daciques, et aucun document de l'époque ne nous prouve que les Huns, les Magyars, ou toute autre branche de cette famille, eût encore pénétré en Europe : au reste, nul détail consta-

[1] En Moldavie, on compte à peu près 50,000 Magyars appelés *Csangò-Magyars* parce qu'ils parlent une espèce d'accent modulé; en Boucovine, trois villages sont occupés par le même peuple; sans compter les différentes bandes qui se trouvent plus loin et dans l'Asie. M. Pierquin de-Gembloux prétend que d'anciens Huns se retrouvent dans le Morvaud en France, et Alex. Kapitány croit qu'on en distingue même parmi la population suisse.

tant l'immigration des Jazyges de l'Asie. Ce qu'il y a de plus probable, c'est que ces peuplades issues de la race Slave, se trouvant placées, plus tard, au milieu des Magyars conquérants, furent absorbées dans leur nationalité, tandis que les autres tribus slaves, refoulées à la frontière du pays, restèrent par cela même étrangères à la nation prédominante. Aujourd'hui, ces anciens Jazyges, complétement magyarisés, ont depuis longtemps oublié leurs véritables ancêtres et tiennent à honneur d'être un des anneaux de la chaîne nationale.

Après les Jazyges, viennent les Sicules (Székelyek), du tronc hunnique, dont nous avons déjà fait la description dans un article. Ils peuvent revendiquer la gloire d'une occupation très-ancienne des terres orientales de la Transylvanie.

Au temps de la conquête de la Pannonie et de la Dacie par les Magyars, et immédiatement après, les Cumans, autre branche hunnique ou magyare, constamment ballottés par les derniers flots de la grande invasion des peuples au VIII[e] siècle, s'empressèrent de se relier à leurs anciens frères d'Asie. On les voit depuis, à plusieurs reprises, s'unir intimement aux Magyars, d'abord à Kiew, puis sous les règnes de saint Ladislas (1089), d'Étienne II (1124), de Bela IV (1239), et enfin, pendant l'époque glorieuse de Mathias Corvin, vers l'an 1470. Ils reçurent des terres aux environs des comitats de Csongrád, Pest, Bács et Solt, ce qui fait donner à cette contrée le nom de Petite-Cumanie. Ceux qui habitaient jadis la Cumanie aux bords du Volga, demandèrent aussi un refuge, quand les Mogols se ruèrent comme une avalanche sur les peuples de ces régions, obtinrent des concessions dans le voisinage des comitats magyars de Szabolcs, Bihar, Békes, et leur district fut appelé Grande-Cumanie. Peuple plein de vigueur et de fougue, mais plus féroce que les Magyars, les Cumans, nonobstant leur origine, reçurent une juridiction à part : diversité administrative que le gouvernement maintenait vis à vis des populations étrangères soumises, mais non complétement assimilées. Ainsi, ils avaient leur privilége autonomique sous l'administration particulière d'un chef, nommé juge des Cumans, charge dévolue, pour la première fois, à Laurent Ujlaki, palatin de Hongrie (1269), et qui s'est perpétuée dans ses successeurs. Charles-Robert déplaça, en 1323, dix-neuf bandes cumanes, et les joignit aux Jazyges, fixés entre les comitats de Heves, Szolnok et Pest, dans un district séparé. Dès ce moment, une certaine analogie s'établit dans leurs affaires administratives : le palatin les présidait comme capitaine général, et dépendant de la lieutenance royale. Les nobles de ces tribus jouissent des mêmes droits que les nobles magyars, qui, depuis le règne de Louis le Grand, ne connaissent aucune distinction entre eux, pauvres et riches, paysans ou grands seigneurs, et l'organisation de leurs districts a des rapports intimes avec celle des comitats hongrois. Attaqués plusieurs fois dans leurs droits exceptionnels, notamment par l'empereur Joseph II, qui, plein d'une folle présomption, voulut les incorporer aux cercles de sa création, les Cumans, et la nation avec eux, opposèrent une si vive résistance, que la pensée autocratique dut céder, et l'ancien ordre des choses fut rétabli.

Ce n'est pas sans but que nous retraçons la situation politique de la Hongrie telle qu'elle existait avant le régime militaire actuel. Comme ce régime est anormal, nous espérons qu'il aura une existence aussi éphémère que les tentatives despotiques de Léopold Ier et de Joseph II. Eux aussi suspendirent assez longtemps la constitution nationale; mais ce ne fut pas pour leur triomphe. Les libertés d'un peuple sont l'éternel granit qui use sa chaîne, et émousse les glaives qui l'ont imposée.

Telles sont les différentes tribus de la nationalité magyare dont nous projetons d'offrir à nos lecteurs un tableau caractéristique, propre à leur faire saisir tant de qualités brillantes qui, tout récemment encore, ont mérité les sympathies et l'admiration des peuples européens. Nous suppléerons ainsi aux détails incomplets fournis déjà par un grand nombre de voyageurs français et anglais, allemands et russes, tels que Beaujeu, Marmont, Marmier, Thuvenel, Cartwell, Pardoe, Kohl, Schutte, Demidoff.

C'est dans les *puszta*, steppes, qu'habitent les vrais fils des compagnons d'Arpád : ils n'ont pas changé depuis dix siècles. Les voilà tels qu'étaient leurs pères, avec la longue moustache et la botte armée d'éperons. Reconnaissez-vous le paisible laboureur dans cet homme au mâle visage, à l'allure décidée? Le Magyar est resté soldat sur le sol qu'il a conquis. Ses chevaux paissent près de lui; ils se reposent maintenant après les travaux du jour, comme hier après la bataille. L'aspect seul du village indique l'origine de ceux qui l'habitent. On sent qu'un peuple nomade, plus nomade que les autres peuples qui menèrent primitivement la même vie, s'est fixé là; c'est une rue longue et large, aux flancs de laquelle surgissent des maisons séparées par un égal espace, et présentant de profil leurs toits uniformément élevés : on dirait un camp à la double rangée de tentes qu'on va plier au premier signal, pour monter en selle et chercher plus loin la terre où l'on campera demain. Au centre du village s'élève l'église; là, dans les premiers temps, était dressée la tente du chef. Quelquefois une double rangée d'acacias s'épanouit dans cette large voie, où cent chevaux placés de front galopent à l'aise. Les villages actuels ne furent d'abord que des lieux de halte où s'arrêtaient, à l'époque de la conquête, les divers détachements de l'armée envahissante. C'est pourquoi ils sont séparés par de grandes distances et renferment souvent une population nombreuse. Outre que les invasions des Turcs empêchèrent les habitants de se répandre dans la campagne, les paysans semblent s'être fait un devoir traditionel de ne pas abandonner les premiers établissements de leurs pères, qu'ils ont laissé même subsister avec leur aspect original. Ainsi, Debrecin, la ville magyare par excellence, qui compte soixante mille âmes, se compose en majeure partie de petites maisons, bâties en forme de tentes, et blanchies sur toutes leurs faces. Cependant, la vie sédentaire, devenue une condition nécessaire de la nation hongroise, que sa destinée fait la sentinelle de l'Orient en Europe, a introduit de notables embellissements dans ces villages, qu'on pourrait aisément nommer des villes, vu leur ampleur et leur population. On y aperçoit déjà de vastes maisons avec leurs élégants magasins pour le commerce, des palais et des établissements publics, qui joignent les agréments du luxe aux avantages de la durée.

Les Magyars offrent au regard de l'observateur l'un des plus beaux types de l'Europe; ils sont remarquables par la régularité des traits du visage et la mâle beauté des formes. Bien que leur taille ne dépasse guère la moyenne, leurs membres bien proportionnés annoncent la vigueur et la force. Parmi eux les infirmités sont rares, et le nombre des hommes difformes est presque imperceptible. Courageux, robuste, agile, dur à la fatigue et aux intempéries des saisons, le vrai Magyar a généralement les traits accentués, le nez long, régulier, le front haut, l'œil étincelant, les cheveux longs et noirs, la moustache épaisse, longue et frisée. Quelques écrivains allemands, de ce nombre Herlessohn, dans son roman *le Hongrois*, et même des Anglaises, comme Mme Porter, dans un autre ouvrage d'imagination, *les Frères hongrois*, ont assez bien saisi la figure énergique et franche, le caractère grave, loyal et valeureux de ce peuple, tandis que chez les auteurs français la Hongrie n'a guère donné lieu qu'à de noires et lugubres peintures, où les fils d'Arpád défilent, sous les yeux du lecteur, comme autant d'êtres diaboliques et mystérieux. Triste résultat de cette plaie générale qui, décomposant les esprits blasés, leur a fait chercher de fausses émotions dans le fantastique et le paradoxe!

Au point de vue moral, le Magyar est plein de franchise et de bienveillance; il réunit le singulier contraste d'un cœur placide, bon, facile, et d'une irritabilité que la moindre cause excite; libéral et généreux envers ses adversaires, il abuse bien rarement des avantages qu'il peut avoir sur eux; fidèlement voué à sa croyance, il en remplit les devoirs sans faiblesse, comme sans ostentation, et toute réforme religieuse a pris chez lui sa raison d'être dans son caractère progressif et dans son amour ardent pour la nationalité, jamais dans les inspirations d'un fanatisme aveugle. Ainsi, l'adoption du protestantisme accuse avant tout la tendance de la Hongrie à se séparer de l'Autriche, puissance absorbante et catholique. C'est pour cela qu'on l'a nommé *magyar vallás*, la croyance magyare, et les hommes qui le professent sont d'une tolérance exemplaire pour leurs voisins d'une communion différente.

Si la civilisation moderne a fait d'assez grandes conquêtes parmi la population des villes, en revanche le paysan reste fidèle aux anciens usages, moins raffinés sans doute que ceux de l'Occident, mais plus purs, et il se méfie des innovations hâtives qui lui viennent du dehors : pour lui, sa patrie est le résumé de toute perfection et de tout bonheur. Intimement lié au sol que ses pères adoptèrent jadis, il séjourne peu à l'étranger, où, comme le Français, il ne tarde pas à gagner la nostalgie. Alors il n'a d'autre voie de salut, que de rentrer dans sa patrie. De là ces mots passés en proverbe :

Extra Hungariam non est vita;
Et si est vita, non est ità[1].

L'homme du peuple, enclin à la vie méditative et immobile des Orientaux, semble considérer comme le premier des biens, le repos que l'exubérante

[1] Hors de la Hongrie, point de vie; et si la vie s'y trouve, elle est tout autre.



UN HONGROIS EN GRANDE TENUE.

fertilité du pays lui assure, et il en use largement. La pipe à la bouche, sa bourse de tabac en broderies omnicolores pendue à sa ceinture, le *csutora*, flacon de bois, qui contient sa consommation de vin, attaché à ses flancs, il quitte le seuil de sa chaumière, et l'œil tantôt élevé vers le ciel, tantôt baissé vers la terre, on dirait, à son air grave et à son silence, que ce muet colloque avec la nature et avec lui-même lui suffit. Quelquefois il engage des conversations amicales avec son voisin : car il est avide de nouvelles; il est sociable, causeur, et quelque vif que soit le sujet qui se traite, il s'emporte rarement. Les petits gentilshommes de village, plus opiniâtres et plus jaloux que les autres de leurs privilèges et de cette aisance tranquille, qu'un insatiable ennemi cherche à leur ravir, exagèrent encore cette dignité contemplative et fastueuse qu'on rencontre chez le paysan. Silencieux et calmes, on les voit bien souvent des heures entières, avec leur énorme pipe d'ambre, suivre de l'œil la fumée qui s'en échappe en flocons d'azur pour s'évaporer dans les airs. La manie de fumer a pris en Hongrie le caractère d'une coutume nationale, comme l'opium est un besoin chez les Chinois : la qualité supérieure du tabac indigène y contribue sans doute. A quelque heure du jour qu'un hôte arrive dans une maison de campagne, le maître du logis le mène dans un appartement réservé, où s'étale une précieuse collection de pipes en écume : c'est le cérémonial inévitable, comme lorsque l'Italien vous mène à sa loge de l'Opéra. Là on devise, on renoue amitié, on traite des plus hauts intérêts avec une majesté placide, au milieu des nuages, comme les dieux dans l'Olympe. Déesses ailleurs par leur pudeur et leurs charmes, les femmes s'abstiennent de trôner dans ce cénacle, bien différentes sur ce point de certaines lionnes parisiennes dont les doigts effilés et coquets tiennent si gracieusement la cigarette, le manille ou le panatellas.

Le costume des Magyars est très-varié, quoiqu'il ne diffère jamais dans la coupe. Plus ou moins de richesse, d'ornements, voilà en quoi le grand seigneur se distingue du pauvre : seulement, par une sorte de respect pour la haute noblesse, passé en usage, et qu'on voit observer aussi avec tant de rigueur en Angleterre, le petit gentilhomme n'oserait imiter la pompe que déploie l'orgueilleux magnat, à moins que la fortune ou son mérite ne lui aient fait atteindre les plus hautes charges.

Les premiers Magyars (voir Histoire, page 22) portaient déjà le dolman et une espèce de surtout nommé *subu*, garni de fourrures et de passementeries. Ils faisaient usage des bottes, et leur bonnet, type original du shako moderne, était orné de plumes et d'aigrettes. Les Allemands tinrent en grande estime ces vêtements, puisqu'ils portaient le *schaube*, à l'imitation du *suba*, et en Pologne la mode hongroise trouva beaucoup d'imitateurs au commencement du XIV[e] siècle. Le dessin qui représente, en regard, un magnat hongrois est la fidèle reproduction de ce costume, qui n'a pas subi de grandes altérations et qui est de même forme que celui de la garde magyare instituée par Marie-Thérèse, avec la différence que l'habit et la culotte de ce corps étaient écarlate, couleur chère aux anciens Magyars. Rien de plus magnifique, de plus imposant que ces gardes d'élite, composées de nobles, remarquables par leur taille et par la

mâle beauté de leurs traits, dont le contraste avec les visages pâles, étiolés des seigneurs autrichiens, appelait les attentions délicates et les prédilections des grandes dames allemandes. Combien de fois, au retour du grand lever de l'empereur, ne leur resta-t-il d'autre souvenir que celui du beau soldat qui veillait à la porte du salon! Les nobles d'aujourd'hui portent la calotte hongroise collante, galonnée sur les coutures et sur le devant; ils ont aussi la veste brodée et le dolman, que certains remplacent par la pelisse nationale ou *mente*, galonnée et bordée de riches fourrures : c'est sur ce type que s'est fait l'élégant uniforme des hussards. En temps ordinaire, ils endossent l'*attila* ou tunique hongroise, noire, galonnée en soie et à brandebourgs; leurs pieds sont chaussés, soit de bottes demi-asiatiques, nommées *czizma*, bordées de franges de soie ou d'or, garnies de glands et d'éperons, soit de bottines, *topánka*, également frangées. En grande tenue, on porte des toques de velours brodées en or, ou des bonnets de fourrures.

Tout ce que nous avons dit jusqu'ici n'a trait, ni aux nobles de la ville qui, en temps ordinaire, portent l'habit bourgeois, dit à la française, ni aux magnats, qui n'étalent leurs costumes nationaux que dans les grandes solennités; mais c'est à la campagne que le simple gentilhomme, *nemesember*, l'humble paysan du village, restent plus fidèles à leur primitive origine, et semblent se considérer comme les vrais représentants et les champions de la race magyare, pure de tout mélange. Les uns, comme les habitants des environs de Jászberény, portent la culotte de drap collante, et emprisonnée dans des bottes frangées de cordouan noir ou de cuir ordinaire; le dolman, bordé de fourrures et garni de grands boutons d'argent ou de tout autre métal, la cravate de crêpe noir ou de soie frangée d'or et à bouts flottants, en forme de châle, le chapeau à calotte ronde et à larges bords, parfois retroussé comme ceux des montagnards de l'Auvergne; d'autres, et particulièrement sur les bords de la Tibisse, ne mettent d'ordinaire qu'une chemise à manches flottantes, qui s'arrête au bas de la poitrine, et, en se soulevant, met à découvert le dos hâlé par le soleil. A partir des reins, ils ont un large pantalon de toile nommé *gatya*, frangé à l'extrémité et flottant sur la botte. Le *gatya*, sans ouverture et à coulisse, est très-resserré à la taille, si bien que le ventre s'efface et la poitrine ressort fortement bombée. Il en est qui se chaussent de bottines ou de sandales, ce qui leur a fait donner le nom de *bocskoros nemesember*, ou gentilshommes chaussés de bottines : c'est la classe la plus pauvre de la noblesse, celle qu'on pourrait comparer aux hidalgos d'Espagne. Pour se prémunir contre le froid, on endosse une longue capote, *szür* ou *guba*, ou une pelisse, *bunda*, garnie à l'intérieur d'une peau de mouton, et, à l'extérieur, de cuir orné de fleurs en broderie. Le paysan couche à terre avec cette *bunda*, et il en détache un rebord de quelques pouces de long pour se couvrir les pieds. Quelquefois la *bunda* est remplacée par un épais manteau en gros drap blanc qui est généralement préféré. En Hongrie, l'homme du commun n'a, pour tout luxe de toilette, que ce manteau, ou la *bunda* qui traînent presque jusqu'à terre : c'est l'absolu nécessaire, et quiconque, parmi les aspirants à l'hymen, ne le possède pas, est un sans-cœur, un être inutile que les

belles regardent en pitié. Aux jours de fête, le jeune homme pare son chapeau d'un amas de rubans, de fleurs naturelles ou artificielles, et d'autres oripeaux adonisés avec plus ou moins de goût; les plus aisés garnissent leur habit de parade de boutons en argent dont le nombre, la grandeur et l'éclat donnent la mesure de leur fortune et rehaussent leur importance. Un grand manteau, paré à l'extérieur de dessins et de fleurs en cuir de diverses couleurs et parmi lesquelles domine la tulipe, est encore un vêtement de luxe pour les hommes. Les élégants laissent flotter les bouts d'un long mouchoir rouge s'enfilant dans la courroie qui leur sert de ceinture, retient la culotte, en guise de bretelles, autour des reins, et emprisonne la taille comme dans un corset. Quelques-uns étalent leur chevelure noire, riche de sève, ondoyante, sur leurs épaules; d'autres la font couper en rond à la naissance du cou. Les vieillards n'y portent pas le ciseau, quand la nature l'a respectée : ils la laissent tomber sur les côtés en deux nattes, ou la ramènent avec un peigne vers la partie postérieure de la tête. A les voir ainsi, avec leur front haut, leurs traits vénérables et leur maintien grave, on dirait ces figures plastiques de l'ancienne Grèce. Si l'on en croit les historiens, les premiers Magyars portaient ces nattes, ornées de bandelettes; les hussards, institués en France par Louis XIV, les conservaient encore quand elles avaient presque disparu en Hongrie, et elles n'étaient restées que sur les têtes de la vieillesse, mausolées vivants et vénérés de la tradition. Aussi, quand on demande aux vieillards pourquoi ils laissent intacte leur longue chevelure : « Dieu l'a donnée, disent-ils, pourquoi la couper? » L'habitude, sarmate et turque, de se faire raser la tête, fut aussi usitée, dans le temps, chez les Magyars; mais elle a complétement disparu avec la domination autrichienne.

L'habillement de toile a été apporté de l'Orient, et les Huns l'avaient adopté dès le ve siècle. Les paysans le tiennent en grande estime, et le dernier d'entre eux serait profondément humilié s'il l'endossait en calicot; c'est, du reste, un excellent costume pour les laboureurs, surtout pendant les chaleurs de l'été, qui sont excessives en Hongrie. La pelisse, sans laquelle le Magyar de la campagne sort très-rarement, le garantit de la fraîcheur pernicieuse des soirées, et des rigueurs du froid en hiver. Pendant la chaude saison, il la porte à l'envers, et alors le cuir de ce vêtement le protége contre la chaleur, comme, en hiver, la fourrure de l'intérieur contre le froid. Ce vêtement est large, et annonce les goûts de ceux qui le portent : il faut au cavalier magyar la liberté de ses mouvements, comme aux rues de son village l'espace et le grand air.

Les femmes sont peut-être moins remarquables que les hommes par la beauté de leurs traits; mais elles sont jolies, de formes agréables par la rondeur et l'embonpoint naturel plutôt que par l'élégance, faciles aux transports de la gaîté, et piquantes par ce spirituel enjouement qui donne au plaisir des attraits infinis. Surtout les jeunes filles, au vif incarnat, aux grands yeux bruns, pétillants, bien ouverts, et dont les paupières, frangées de longs cils, trahissent une espèce de volupté secrète, se distinguent par cette fraîcheur orientale, auréole de charmes natifs qu'on trouve si rarement chez les femmes des Occidentaux. Accessibles aux sensations délicates, comme à tout ce qui

est grand et généreux, elles sont hospitalières et magnifiques par ostentation, graves et sérieuses par habitude, avides de richesses, moins par esprit mercantile que pour satisfaire leur goût inné pour la parure. En fait de patriotisme et de dévouement, elles ne le cèdent point aux hommes : ce qui a fait dire à l'historien de Sacy, que « nulle contrée de la terre n'a été plus fertile en Amazones que la Hongrie. On a vu, dans ce royaume, l'amante, sans autre parure qu'un casque, guider son amant dans le chemin de la gloire, l'épouse marcher au péril d'un pas égal avec son époux, la mère envoyer son fils à la mort, et mourir comme lui après l'avoir vengé. » La Hongrie a donc eu ses Jeanne d'Arc aussi bien que ses Roland; mais la piété religieuse des femmes magyares les a préservées du sublime égarement d'une Charlotte Corday, comme de la honte fastueuse d'une Pompadour et d'une Dubarry. Attentives aux soins du ménage, menant une vie retirée, plutôt par goût que par contrainte, car il n'y a plus vestige des harems asiatiques, elles font consister leur mérite et leur vertu (sans en faire parade, néanmoins,) à réjouir leurs familles par le doux essor de leurs affections, à entourer leurs époux de bienveillants égards. Sans doute les vices commencent à exercer leur influence délétère parmi les classes exclusives; mais, en général, les mœurs patriarcales sont encore en grand honneur, et tel ne les pratique pas qui les estime tout haut, par déférence pour l'opinion.

Le costume des femmes n'est pas moins varié que celui des hommes. Le beau sexe aristocratique avait presque abandonné la mise orientale, resserrée à la taille, ample dans ses autres parties comme celle des cavaliers; mais, dans les derniers temps, on semblait s'être fait un devoir patriotique d'exhumer et rajeunir l'ancienne mode des dames magyares qui vécurent du temps de Mathias Corvin, l'âge des prodiges pour le luxe et la pompe des costumes. Aux bals, au théâtre, dans les grandes solennités, on voyait parfois se produire un corset, une coiffure à la hongroise, le reste, français ou viennois; car on prétendait que la parure nationale, toute riche et pompeuse qu'elle est, avait quelque chose de gênant et de lourd.

Les femmes des gentilshommes campagnards et des paysans, suivant l'exemple de leurs maris, se sont gardées de ce mélange incohérent de l'ancien et du moderne. Elles ont jugé, non sans raison, que pour avoir des vêtements légers, gracieux et commodes tout à la fois, il n'est pas besoin de faire divorce avec le goût de leurs aïeules; aussi leur mise réunit-elle les deux conditions essentielles : l'élégance et l'originalité. Les jeunes filles surtout y apportent une grande recherche, et savent tirer un admirable parti des moindres détails capables de donner du relief à leur beauté naturelle et à leurs formes voluptueuses. Leur costume se compose d'une jupe, *szoknya*, à courtes manches, de couleur foncée, le plus souvent bleue, à laquelle se rattache un corsage uni ou de couleur différente; un tablier large, noir, gommé au fer chaud, presque raide, repose, sans en détruire l'harmonie, sur les mille plis de la robe; un grand fichu carré, de couleur voyante, plié en triangle et noué par les deux extrémités derrière les reins, couvre la gorge et les épaules. La partie supérieure du corps a, pour complément de toilette, une veste nommée

vulgairement *ködmön* ou *rékli*, doublée en hiver de peau de mouton, très-élégamment garnie en été de velours de soie et de boutons d'argent. Ajoutez à tout cela des bas blancs mouchetés de nuances diverses, des bottes rouges ou noires, ou des souliers fermés, aux hauts talons qui retentissent en cadence, quand un joyeux essaim de jeunes filles, rivalisant de grâce et de beauté, se rend le dimanche à l'église. La coiffure diffère à raison de l'âge ou de la condition : les femmes mariées adoptent, suivant la contrée, un grand fichu en forme de voile, presque toujours blanc, ou des bonnets de tulle ou de percale, ordinairement noirs, qui cachent leurs cheveux reliés par un peigne, à l'exemple des femmes de Jászberény. Les jeunes filles ont leur chevelure verticalement divisée en raie lisse, et réunie au chignon en une magnifique natte entourée de rubans, de chaînettes d'or ou d'argent, qui tombe sur le dos et s'enroule sous le fichu. Quelques filets de perles grenat rehaussent la blancheur du col à l'éclat du lys, et reposent sur la gorge arrondie et potelée de ces femmes, qui n'ont rien perdu de leur première sève asiatique. Les nouvelles mariées se parent d'un bonnet blanc ou noir brodé en paillettes d'or ou d'argent, laissant entrevoir deux petites nattes qui adhèrent aux tempes, et vont se perdre sous un vaste nœud qui orne le derrière de la coiffure; ces bonnets sont quelquefois garnis de dentelles et de broderies de peu de valeur, et leur principal mérite consiste dans leur élégance naturelle et les charmes de celles qui les portent. Dans la saison d'été, le *rékli* est très-souvent relégué parmi les vêtements inutiles, et cède la place aux chemises de toile à courtes manches brodées, qui laissent les bras nus et déguisent à peine des formes exquises, dégagées et voluptueuses, qu'on dirait échappées au ciseau des grands maîtres de l'Italie. Le caractère distinctif de la richesse et du bon goût parmi les femmes magyares, c'est d'avoir beaucoup de jupons et de robes inondées de plis; ils forment, pour ainsi dire, la mesure de la considération dont on jouit parmi ses pareilles : aussi les voit-on rivaliser entre elles d'étalage et de profusion vraiment orientale. Quoique généralement elles aiment les couleurs sombres, souvent elles adoptent, pour certaines parties du vêtement, des dessins tranchés et vifs qui ajoutent à l'éclat de leur toilette. Une singularité de mœurs assez bizarre, pour ce qui regarde la coiffure, c'est que la nuit, les femmes n'oseraient sortir sans bonnet, car autrement, dit le proverbe, *l'honneur serait perdu*. Est-ce préjugé, ou sage prévoyance de l'hygiène, que les anciens savaient si bien revêtir du voile des allégories morales? Dans les grandes solennités, les jeunes filles portent une espèce de coiffure nommée *párta*, bande de velours noir garni de fausses perles et affermi à la natte, formant couronne, de laquelle retombe une grande quantité de rubans de soie de diverses couleurs.

Le paysan magyare exerce chez lui une autorité sans contrôle : il y trône comme un souverain absolu dans sa cour. Sa chaumière, et l'espace de terre qui l'entoure, constituent ce qu'il nomme *jószágom*, mon bien, l'enclos n'eût-il que dix pieds de circonférence. Il appelle sa femme *asszony*, femme, et sa famille *cselédem*, mes gens; de son côté, la femme dit, en parlant de lui, monsieur, et ne le tutoie jamais. Toutefois, cette suprématie, dernier vestige des traditions asiatiques dans ce qu'elles ont de plus vénérable, se

révèle plutôt par la forme extérieure que par des actes : les gens du peuple, en Hongrie, vivent dans une tranquillité parfaite, et les joies, tout à la fois naïves et graves du foyer, sont bien rarement troublées par l'abus de la force brutale sur les êtres que protége leur faiblesse. On sent que le christianisme et l'esprit chevaleresque ont opéré là une longue transformation, qui garde encore de vives empreintes. Il arrive même bien souvent que c'est la femme qui mène en souveraine les affaires de la maison, et réalise le vieux dicton magyare : « *a konty parancsol*, le chignon commande. » A côté de la profession de son mari, elle exerce fréquemment un petit négoce, comme la vente du mil, des fruits, du pain : les *kásás kofa*, marchandes de mil, sont renommées pour leur désinvolture hardie, et les chalands redoutent la pittoresque volubilité de leurs mordantes épigrammes; elles excellent dans le langage vulgaire des halles. Dans les villes, au contraire, où la civilisation moderne s'est introduite avec quelques avantages que dépare un cortége d'abus, on est souvent témoin de querelles de ménage qui dégénèrent en actes de brutalité, et ce n'est pas seulement parmi les classes déshéritées que ce scandale se produit.

Le Magyar ne se marie pas de bonne heure; pendant trois, quatre et cinq ans, il fait à l'objet de ses préférences une cour assidue et constante, qui aurait lieu d'étonner si à la fougue d'un sang méridional il ne joignait la nonchalance et la gravité orientales; mais, à peine a-t-il acquis le précieux *bunda*, bien orné, bien mirobolant par la richesse plus ou moins exagérée de ses passementeries, qu'il cherche une fiancée. Celle-ci, à son tour, doit avoir (et, sans cela, pas d'amant!) une veste, *kődmőn* ou *rékli*, et les objets dont se compose un lit. Une fois ces conditions obtenues, commence un cérémonial de formalités infinies, toujours les mêmes, et qui, pourtant, mettent en émoi tout un village. L'échange des anneaux se fait régulièrement par les soins d'un procureur fondé, choisi par le prétendant. Cet heureux mortel se met en route d'un air grave et mystérieux, et s'abouche avec les parents de la jeune fille. Après le salut d'usage, il débite, avec un aplomb imperturbable, toute une kyrielle de lieux communs sur la sainteté de l'hymen, et s'enfonce dans de longues discussions matrimoniales, où son éloquence fait souvent naufrage, pour arriver enfin à cette formule obligatoire, qui est le but de la mission : « *komám uram és komám asszony*, monsieur le parrain et madame la marraine (car il noue la parenté *à priori*), voulez-vous remettre votre fille entre les mains de mon protégé? » Ce procureur fondé, *kérő*, est ordinairement la plus forte tête du lieu par le savoir, ou l'homme le plus en crédit pour sa probité. Il s'acquitte, du reste, avec grand plaisir de cette mission qui lui donne une position exceptionnelle parmi ses concitoyens, et lui promet une place d'honneur à une table joyeuse et bien fournie. Avant de se retirer, il prononce, d'un ton solennel, une espèce de péroraison poétique, vraie reproduction des coutumes patriarcales ou des naïves épopées de la Grèce primitive :

« *Eladó rubentet gondoltunk itt lenni*
. . . *számára jöttünk azt kereszni.* »

Nous avons cru trouver en ce lieu femme à vendre,
Et nous sommes venus, disposés à la prendre.

Suivent le nom et les mérites du prétendant qui, tout impatient du résultat, épie à la porte, et attend la réponse de son ambassadeur.

Alors même que l'offre est acceptée, le père dissimule la joie que lui cause le bonheur prochain de sa fille ; il fronce le sourcil, débite solennellement quelques phrases banales sur l'importance de l'acte pour lequel on réclame son consentement, et demande trois jours pour réfléchir. Ce sont trois grands siècles pour les deux amants. Enfin le moment décisif arrive, car le père n'a pris ce délai que pour ne pas enfreindre le cérémonial d'usage; alors, en présence de sa famille assemblée, du futur et de son chargé de pouvoirs, prenant une attitude solennelle, rajustant ses moustaches et poussant un profond soupir : « Puisque Dieu approuve le mariage, dit-il; puisque mon enfant touche à l'âge nubile et que des personnes respectables, venues dans cette maison pour chercher une fiancée, l'ont trouvée, je n'hésite pas à marier ma fille avec ***, et je leur donne à tous deux ma bénédiction paternelle. » Aussitôt s'ouvre une série de préparatifs, assommants pour tout homme blasé par l'exacte répétition des mêmes scènes, où se mêlent tout à la fois le burlesque, la simplicité naïve et la folle gaieté, mais très-réjouissants pour l'observateur des mœurs populaires. La belle, fondant en larmes (c'est de toute rigueur!), prend congé de sa famille, depuis l'aïeul jusqu'au dernier poupard, se met au bras du fiancé, qu'attend à la porte une nuée de collatéraux, et le suit à sa nouvelle demeure, où beau-père et belle-mère lui font subir une réception dont l'étiquette est plus sévère que cordiale. Un dîner clôt ces préliminaires fastidieux, suivis de la noce elle-même : acte brûlant, où les deux principaux intéressés trahissent, par une anxieuse impatience, leur désir secret de s'arracher à ce méticuleux cérémonial des traditions orientales, pour se prodiguer, loin de tout œil indiscret, leurs douces et mystérieuses étreintes. Il y a des contrées où, la veille même du mariage, le substitut et le fiancé se présentent avec une voiture chez le beau-père pour emporter la dot, qui se compose ordinairement d'un coffre peint, d'une collection d'habits et de tout l'attirail que comporte un lit. Souvent il arrive que le jeune homme se met en frais de ruses et de supercheries pour dérober quelque objet insignifiant du trône conjugal : la réussite est regardée comme un bon présage. Ils partent enfin, chargés de leur précieux butin, et c'est un spectacle à mettre tout un village en émoi, que le passage de ce char triomphal, dont les jeunes filles énumèrent les richesses avec un œil d'envie, tandis que le magister et son protégé se prélassent sur leur siége, font gravement claquer leur fouet et semblent donner le ton au bruyant cortége de leurs amis, qui les suivent, avec leurs équipages rustiques, tout endimanchés. A la sortie du village, les chevaux sont lancés à fond de train au milieu des chants, des cris joyeux, des hennissements furibonds : épanouissement de gaieté folle, vraie course au clocher, qui laisse parfois en route quelque voiture versée et ses fougueux conducteurs. Ce ne sont encore là que les préliminaires de la joie qu'on se promet : le

comble du bonheur, *hadd el hadd*, est réservé pour la fin. Le lendemain, vers dix heures, les amis du jeune homme vont, en grand cortége, et au milieu des cris d'allégresse, prendre la fiancée dans la maison paternelle, et la conduisent à l'église ainsi que le nouveau mari. Après la bénédiction, la nouvelle épouse, les yeux baissés, comme si elle voulait se soustraire aux regards indiscrets, est solennellement escortée jusqu'à son nouveau logis par la cohorte des ascendants et descendants des deux familles et de leurs nombreux amis : c'est un défilé qui n'en finit pas, et l'on dirait que le village va subir un assaut, tant cette foule bruyante manifeste sa joie par ses acclamations qu'accompagnent les détonations de l'artillerie villageoise : pistolets, fusils, pétards, tout est en jeu. Devant la maison nuptiale, qui est ordinairement fermée, nouvelle scène : on lance contre la porte d'énormes pierres, qui annoncent avec fracas l'acte qui vient de s'accomplir, et l'entrée en possession quasi-guerrière qui l'inaugure. Le futur chef de famille se présente en maître dans son domaine, où tout est prêt pour le fêter, lui, sa compagne et leurs amis : ses vieux parents ont tout prévu. Dans une chambre de parade, qui donne ordinairement sur la rue et dont l'exiguité ne répond guère à la foule qui l'envahit, est dressée une table somptueuse, couverte de mets, resplendissante de nappes blanches du plus beau lin que la maison possède, et de vaisselle à ramages. La table peut à peine donner place à dix personnes, et l'on est quatre-vingts, cent convives!.. N'importe! On n'en dîne pas plus mal pour n'avoir pas ses coudées franches; d'ailleurs, en pareille occasion, jeunesse, gaieté et bon vin suppléent à tout. Les héros de la fête et les plus proches parents prennent la place d'honneur; le reste s'agite, va et vient, se place comme il peut : qui se ressemble s'assemble. Arrive enfin l'heure des ébats gastronomiques : alors s'avance gravement le substitut du fiancé ; en ses mains repose une immense soupière de potage gras qu'il semble humer dans un recueillement profond; il s'arrête près de la table, s'incline d'un air solennel, et rompt enfin le silence pour prononcer ces vers sacramentels :

« Szerencsés jó reggelt szép compánia,
Szép ujságot hoztam tessek meglátnia,
Ujság ez; még öt senki igy nem látta,
Nem terheli már fejét a hitvány párta. »

L'heureux et le bon jour! Réunion si belle,
Écoutez! car j'apporte une bonne nouvelle :
Oui, bonne. Regardez cette jeune beauté;
Personne d'entre vous, jamais ne la vit telle :
Car la *párta* n'est plus sur son front attristé.

Viennent ensuite, et avec profusion, les légumes, la choucroute au lard, le mil, les volailles rôties, et les bouteilles qui circulent pour d'abondantes libations. C'est alors à qui mieux s'en acquittera, jusqu'au moment où, l'appétit satisfait, quelques plaisants se mettent à improviser des chants et des récits en l'honneur des époux : thêmes dits et redits, sans doute, qui laisseraient froids



LES DANSEURS MAGYARS DANS UN CABARET.

nos humbles villageois, s'ils n'avaient d'autre aliment excitateur que ce plat classique, sans lequel néanmoins la fête serait terne et incomplète, car le Magyar aime, avant tout, la mise en scène et la représentation.

A la chute du jour, variété dans les plaisirs : le bal s'ouvre. En un clin d'œil l'appartement est débarrassé de tout son appareil ordinaire, et les Bohémiens, nécessaire complément de toute fête hongroise, arrivent. Perchés sur un tonneau renversé, avec un mauvais violon, une flûte, une basse et des cimbales, ils dominent la cohue par leurs symphonies bruyantes, et tandis que les disciples de Bacchus, assis à l'écart, font les yeux doux aux belles ou chantent quelques stances grivoises, les jeunes aspirants à l'hymen courent à des succès plus sûrs en se livrant aux ébats de la danse. Comme entassés dans cet étroit espace, ils se coudoient, se pressent, trépignent sur les pieds les uns des autres, et, malgré la sueur qui ruisselle sur leur visage, ils gardent leur chef majestueusement couvert de son chapeau. Peut-on renoncer à cet ornement si bien adonisé, panaché, fleuri, enrubanné? On périrait plutôt à la peine, et Dieu sait si la danse populaire, chez les Hongrois, fournit aux jeunes lions du village l'occasion de s'essouffler et d'abattre leurs forces jusqu'à un état voisin de l'halali. D'abord elle commence par un adagio, dit *lassu*, plein de dignité et de mélancolie, et finit par un allegro, *friss*, dont les vives intonations poussent les danseurs à des mouvements précipités et violents. Au début, les cavaliers exécutent des pas lents en faisant claquer leurs deux talons l'un contre l'autre, et la danseuse imite leur pas; puis ils la saisissent, tournent avec elle, et quand la mesure se précipite, ils la font tourbillonner avec une énergie croissante, la quittent tout à coup pour la ressaisir encore, la soulèvent avec des poses hardies, burlesques, audacieuses, et la laissent échapper cent et cent fois pour la rejoindre toujours. Pendant ces diverses passes, à des points marqués, ils poussent un cri guttural et strident, se frappent la nuque de la main droite, et leurs jambes, se battant comme par crispations convulsives, font résonner les éperons. C'est alors que la danse a tout son entrain, alors qu'elle atteint jusqu'au paroxisme d'une gaieté naïve et pittoresque par ses ébats désordonnés. Au reste, le paysan hongrois ne veut d'autre orchestre que ceux des *czigány* ou bohémiens, ménétriers de village, qui seuls, à leur avis, savent bien rendre l'expression des airs nationaux, aux noces aussi bien que dans les cabarets.

Toute joie cependant a sa fin, même à la noce, et quoiqu'elle doive s'interrompre à heure fixe, jeunes filles et jeunes gens font éclater hautement leur surprise et leur désappointement lorsque, minuit sonnant, le substitut prend deux bougies, prononce encore quelques stances fastueuses d'un ton sibyllin, donne congé aux hôtes et accompagne l'heureux couple vers ce qu'il nomme, dans son allégorique phraséologie, *meny asszonyialtatás*, le sommeil de la fiancée. C'est un véritable *ite missa est*, dont le magister s'acquitte d'un air pontifical, et l'assemblée fait subitement grâce de sa présence à deux jeunes cœurs qui, depuis longtemps, ne réclament que le mystère et l'épreuve d'un bonheur à deux. Cependant les invités viennent le lendemain se présenter à la maison nuptiale; ils s'enquièrent de la santé des époux, de la jeune femme

surtout, qui, à cette occasion, reçoit de nombreux cadeaux, tels que pigeons, volailles, bonbons et autres friandises.

Autres contrées, autres coutumes, avec peu de variations; partout les mêmes figures graves au début, le même entrain joyeux, les mêmes jouissances à la fin. Les Magyars nomment cette fête *lakodalom*. Il en est une foule d'autres qualifiées d'*aldamás*, de *lakoma*, preuves concluantes des goûts épicuriens de ce peuple, dont le roi Ladislas avait inauguré, par ses prodigalités de table, la cuisine abondante et variée, dite *laczikonyha*.

La naissance d'un enfant, la mort d'un parent, donnent encore lieu à des cérémonies solennelles, expressions de joie ou de douleur, et dont l'usage se reproduit dans presque toute l'Asie. Ainsi, après le baptême, parents et amis sont invités à un splendide repas, où le Magyar, amateur avant tout de la pompe et de l'officiel, a recours aux inspirations poétiques. La fête serait sans prix si toutes ces réjouissances et ces épanchements de cœurs amis n'étaient assaisonnés de quelques chants, de quelques strophes à la teinte homérique; pour être complète, il lui faut, pour ainsi dire, sa préface, son introduction littéraire, son *sicelides Musæ*, improvisé au milieu d'un religieux silence. Quand une famille perd un de ses membres, pendant la nuit suivante on entonne des chants lugubres autour du défunt. Le lendemain, les parents et les amis intimes assistent aux funérailles. Le cimetière est près du village, et le cadavre, suivant la coutume asiatique, est placé la figure tournée vers l'orient. Ce devoir accompli, le cortége revient à la maison mortuaire, où l'attend un copieux déjeuner nommé *tor*, dernier vestige de ce que chez les gens civilisés on qualifie de mœurs barbares. Ce repas, néanmoins, a un caractère grave et solennel : car la mémoire du décédé s'y mêle, et si quelque chose vient parfois en troubler l'austère harmonie, c'est que les veillants pauvres, appelés à remplacer les parents désolés et accablés de fatigue, cèdent trop facilement aux conseils de l'intempérance, faiblesse qu'accusent et leur démarche vacillante et le murmure confus, mal articulé, de leurs pieuses oraisons.

Au point de vue général, la propreté chez les paysans magyars est satisfaisante. La veille de chaque jour de fête, la maison entière est blanchie à la chaux, restaurée et mise à neuf. On ne voit pas, comme en Pologne, en Russie et en Valachie, les hommes habiter une même et unique pièce avec les animaux. Les bancs, les tables, la vaisselle symétriquement adossée au mur, sont frottés avec soin et annoncent l'ordre et l'arrangement, sinon le luxe. L'intérieur est balayé tous les jours; et les soins du corps, sans s'élever jusqu'aux délicatesses qui deviennent un besoin pour les hautes classes, accusent des habitudes en rapport avec les conditions essentielles de l'hygiène : le moindre Magyar renouvelle son linge blanc toutes les semaines; il tient sa chevelure propre, et à défaut de ces cosmétiques dont la vie civilisée a généralisé l'usage, ils la frottent avec de la graisse fondue, quelquefois avec du lard. Ce n'est pas odoriférant comme nos pommades et nos régénérateurs, mais non moins sain. La barbe est aussi l'objet des soins les plus minutieux à cause des moustaches, et dans chaque village deux ou trois barbiers suppléent à l'incurie ou à l'incapacité de leurs compatriotes.

L'ameublement indispensable d'une chambre villageoise consiste en quelques lits, une table, plusieurs siéges ou bancs, une grande armoire, des coffres tenus en bon état et quelquefois peints. Des vastes étagères sont garnies d'assiettes, de plats, de cruches coloriées. Les murs sont ornés de tableaux représentant des saints, et surtout la Vierge. Cet ordre, cette batterie de cuisine si bien tenue par la ménagère magyare, milite en faveur de son goût, et certains mets qu'elle excelle à préparer ne sont pas dédaignés, même dans les salons aristocratiques. Au reste, les éléments ne lui font point défaut : l'usage de la viande est tellement répandu, qu'elle paraît tous les jours à la table du paysan. Il en fait trois ou quatre repas, et emploie souvent la choucroute, le lait et d'autres aliments apprêtés avec de la farine et de la caillebotte. Le lard cru avec du pain est un aliment favori du peuple hongrois: il fait grand usage de graisse et de *paprika*, espèce de poivre turc qui prévient les effets d'une maladie appelée *csömör*, ou manque d'appétit.

Nous aurions encore une longue route à parcourir, s'il nous était permis de donner en détail les caractères distinctifs de cette race vigoureuse, que M. Auguste de Gérando réussit à décrire avec tant d'intérêt dans ses ouvrages intitulés *la Transylvanie* et *les Steppes*. Nous conduirions le lecteur dans ces chaumières patriarcales, où la noblesse réelle n'a pas besoin de l'étalage d'un luxe délicat et vain pour imposer le respect; dans ces vastes plaines où le Magyar, toujours en rapport avec les grandes scènes de la nature, garde le cachet des temps antiques, et prend en pitié les *maisons de pierre* qu'il dédaigne d'habiter. L'air libre et la vie contemplative parmi ses troupeaux qu'il mène en souverain, la pelisse au dos, le fouet à la main, chaussé de la botte armée d'éperons aux fortes mollettes, tout cela lui sourit bien plus que l'esclavage forcé des villes, et ces perpétuelles angoisses où l'amour du luxe plonge leurs habitants : car il est à la fois pâtre et soldat. Que la patrie pousse le cri de guerre, et le redoutable *czikós* ne laissera pas périmer la part de gloire et de dévouement qui lui revient dans l'héritage de ses ancêtres : ce mot *becsület*, l'honneur, est à chaque instant dans sa bouche; il prend au sérieux les devoirs qu'il lui impose, et au premier appel, on le verra marcher à l'ennemi avec cette dignité calme qui ne l'abandonne jamais parmi ses occupations pastorales. Dans les villages, et même dans les villes magyares, ce type n'a guère subi d'altérations. Pénétrez au foyer d'une famille hongroise : vous y verrez le père gravement assis au milieu de quelques enfants bottés et éperonnés, comme faisant partie d'une tribu toujours disposée à entrer en campagne. Un des exercices les plus favoris pour le chef de la maison, est de les exposer seuls, dès l'âge le plus tendre, sur un cheval. « L'enfant se cramponne de ses petites mains à la crinière de l'animal, et dès qu'il se sent bien assis, il n'hésite pas à l'exciter de la voix. Le jour où il galope sans tomber, son père lui dit avec une grave fierté : *Ember vagy*, tu es un homme. A ces mots l'enfant grandit d'une coudée : il est homme, c'est-à-dire hongrois et cavalier [1]. Ces habitudes contractées de bonne heure, ne contribuent pas peu à donner à ces hommes

[1] De Gérando : *La Transylvanie*; Paris, t. I, p. 18.

le sentiment de leur dignité personnelle, que dénotent tout à la fois leur maintien calme et les formes polies, respectueuses même, d'un langage qui



(Csikós, pasteur.)

invite naturellement à la réciprocité des égards. Ainsi [1], des hommes d'âges différents s'appellent, même s'ils sont inconnus, *bátyám*, mon frère aîné, et *öcsém*, mon frère cadet. » S'ils sont du même âge, ils se disent : « Votre Grâce. » Mais ces rapports de politesse prennent une tournure plus mystique, plus exquise, lorsqu'ils s'établissent de sexe à sexe. Ainsi, un amant, un époux même, emploient à l'infini des comparaisons délicates pour s'adresser aux objets de leur tendresse. L'heureuse mortelle est pour son adorateur le sujet d'appellations qui répondent à l'étendue de son amour, ou aux qualités particulières de celle qu'il aime. Ce sont tour à tour les douces épithètes de *rózsám*, ma rose, *csillagom*, mon étoile, *gyöngyöm*, ma perle. Ces formes symboliques relèvent même les choses les plus vulgaires, et donnent au sentiment des teintes hardies, pathétiques, tendres ou fortes, suivant le motif qui l'inspire; et, à ce sujet, nous ne pouvons résister au plaisir de citer l'élégant auteur des *Steppes de la Hongrie*, sur deux traits, dans un desquels il figure comme acteur. « Je traversai une nuit une forêt peu sûre; le postillon, entendant au

[1] De Gérando : *Steppes de la Hongrie*. *National*. Juin 1849.

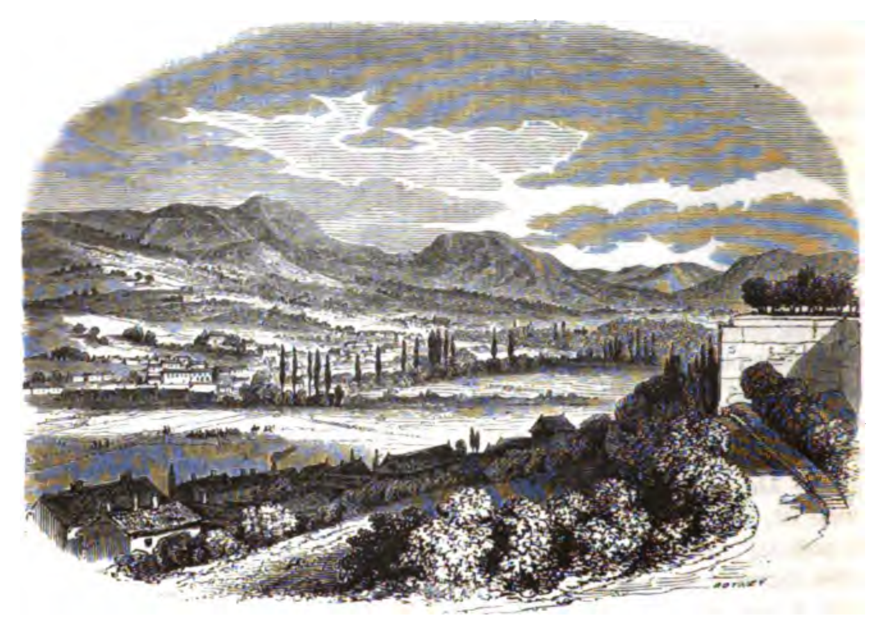
bord de la route un bruit de feuilles sèches foulées sous les pas d'un homme, héla ainsi le voyageur : — Sur quel chemin marche Votre Grâce? — Sur un chemin inoffensif, répondit un bûcheron en se montrant. Un vieux mendiant habitué à recevoir l'aumône des mains d'une petite fille, voyant se promener seule la personne qui d'ordinaire accompagnait l'enfant, lui demanda : — Où est votre ange béni du ciel? serait-il malade? — Non, mais ses parents l'ont emmenée. — Hélas! la lumière de mes yeux a disparu. »

Dans l'intérieur des maisons, cette dignité de caractère dont le Magyar ne se départ jamais, semble appeler autour de lui le respect. Toutefois cette gravité digne, et souvent cérémonieuse jusqu'à l'excès, n'exclut pas une certaine franchise, une rondeur d'allures, comme dans la réponse que fit à Tœplitz un juge hongrois au roi de Prusse. Ce dernier voyageait incognito, et s'adressant au juge, il lui dit d'une façon cavalière : « Qui sommes-nous? » Cette manière d'interroger était quelque peu familière, car on sait qu'en allemand, la formule polie consiste dans l'emploi de la troisième personne. En se servant du « nous, » le questionneur témoignait peu de déférence pour celui auquel il s'adressait. En sa qualité de Hongrois le juge devait s'en offenser; il lui sembla en outre que son devoir, comme magistrat élu d'un pays constitutionnel, était de soutenir sa dignité devant un inconnu qui pouvait bien être quelque majesté allemande déguisée. Aussi répondit-il avec noblesse : « J'ai l'honneur d'être juge du comitat de ***. — Fort bien, lui répondit-on. — Et qui sommes nous? demanda-t-il à son tour. — Mais..... je suis le roi de Prusse, répliqua l'interlocuteur, attendant l'effet de ce mot magique. — Ah! repartit négligemment le Hongrois, qui pensa que Frédéric-Guillaume III, à défaut de vertus, pouvait au moins donner à ses sujets des leçons de politesse, je vous en félicite. » Et ils se séparèrent. C'est là ce que les belles dames des salons aristocratiques de Vienne traitent de rusticité grossière. A leur avis, le magistrat hongrois eût dû relever sa méprise par quelque allusion fine, quelque fade compliment bariolé d'antithèses fastueuses. Quant à nous, cette noble simplicité nous sourit davantage. Nous y voyons l'homme revendiquant sa dignité personnelle, avec une paisible fierté, mais sans arrogance.

LES ENVIRONS DE BUDE.

Il est peu de villes au monde qui puissent offrir une série plus variée de contrastes frappants et agréables sous le rapport de la situation topographique, que les deux villes jumelles Bude-Pest. Tous les caprices de la nature qui s'y présentent à chaque pas, sous des nuances infinies, sont rehaussés par l'éclat d'une végétation luxuriante et par le pittoresque des sites auxquels se rattachent des souvenirs historiques, des contes populaires, des légendes qui pourraient longtemps défrayer la verve et l'imagination des chroniqueurs.

Figurez-vous d'abord deux villes séparées par un fleuve large et imposant, l'une, dans une plaine sablonneuse reculant ses limites jusqu'aux vagues profondeurs d'un immense horizon; l'autre, s'élevant en amphithéâtre du pied à la cime d'une roche ardue, dernier anneau d'une chaîne de montagnes, antiques boulevards de liberté, terre classique des Magyars. Ces montagnes, en effet, embrassent tout le pays qui fut le centre et le pivot de la grandeur nationale.



(Environs de Bude.)

Du haut de la citadelle de Bude et de l'observatoire de Saint-Gérard (dit *Kelembércz* d'après la nouvelle nomenclature du Magistrat de Bude), que Révay, l'ancien écrivain magyar, a célébrés dans ces vers :

« Arpád juta magyar néppel
Kelemföldén a Dunán elkelének »

Arpád pénétra jusqu'ici avec son peuple
Et franchit le Danube près de Kelemfœld.

on voit, d'un côté, se dérouler une plaine immense, unie comme un tapis, vraie marqueterie qu'accidente une infinie variété de tons et de couleurs; de l'autre côté, se développent les groupes de la chaîne montagneuse dont les cimes inégales trompent la vue, et reflètent dans le lointain l'image d'une mer houleuse. Vers l'ouest, l'œil s'égare à travers les forêts de Bakony, et plonge jusqu'aux rives riantes du lac Balaton, où les bardes hongrois, à

l'exemple de leurs grands maîtres Ossian et Arioste, aimaient à promener leurs vagabondes rêveries.

Mais il n'est pas besoin de porter ses regards vers le lointain pour trouver ample matière d'observations curieuses et de souvenirs. Bude et sa banlieue suffisent pour charmer longtemps les loisirs des amants des vues délicieuses, des gloires historiques, et même des simples traditions populaires. Montons d'abord au sommet du mont Saint-Gérard. A nos pieds, nous voyons Bude se développant en gradins qui penchent inégaux vers sa sœur jumelle, longtemps florissante sous la tutelle de ses remparts; vient ensuite Pest, avec ses plaines jaunes de sable, et, enfin, le majestueux Danube, avec ses îles de verdure pareilles à des émeraudes enchâssées sur un champ d'argent et d'or, suivant les effets de la lumière qui se réfléchit sur la surface des eaux. A ce spectacle féerique, un cri d'admiration, un vrai cri de l'âme, s'échappe de votre poitrine, et bientôt, comme saisi d'une extase muette, vous contemplez longtemps ce roi des fleuves européens, le vieil Ister, aussi grandiose, mais moins dangereux que le Mississipi d'Amérique. Sur ce point, on le voit calme et tranquille, et couvert d'une forêt de navires qui peuvent flotter librement et sans péril par-dessous un magnifique pont de fer nouvellement construit.

C'est ici que le Magyar vient retremper son âme au souvenir de ses glorieux ancêtres, qui furent autant de boucliers vivants pour l'Europe contre le débordement de l'islamisme; il y gémit en silence sur les infortunes présentes de la patrie; il y rêve l'avenir un moment échappé, mais dont son courage ne désespère pas encore. Il réfléchit avec un noble orgueil qu'il a fallu toute la pression du colosse moscovite pour le lui arracher un moment; il sait qu'il reste encore de grandes ressources aux enfants de ceux qui virent le croissant à Bude, et qui l'en ont chassé : le courage et le patriotisme n'ont point dégénéré sur la terre héroïque des Hunyadi et des Kinizsi. Aussi, le Magyar est-il encore fier de sa patrie. Ni lui, ni elle, n'ont abdiqué; et si, au milieu du tumulte de la foule indifférente, il aperçoit un de ces amis de la science et de l'humanité, venu des bords de la Tamise, ou de Paris, la métropole du monde, il éprouve une joie secrète à lui montrer les lieux témoins de la valeur de ses ancêtres, et des derniers efforts de ceux qui, à l'époque présente, ont mieux aimé périr que renoncer à l'héritage traditionnel de l'indépendance hongroise.

La ville de Bude, résidence d'Attila, et l'objet des soins particuliers des premiers rois de Hongrie, ne fut élevée au rang des premières capitales de l'Europe que par son plus grand bienfaiteur, l'illustre Mathias Corvin, prince aussi fastueux que le fut plus tard Louis XIV à Versailles. Le faste néanmoins est relatif; et comme, à cette époque, il n'entraînait pas à sa suite ces délicatesses qui énervent et hâtent la décadence des caractères, Corvin resta valeureux et grand, tout en affectant ces dehors de magnificence et de haute courtoisie, qui étaient alors le propre de la chevalerie française. Mais le soin de ses plaisirs n'excluait pas celui des grands devoirs; et il savait dignement s'en acquitter : aussi, sa mémoire est-elle restée chère parmi les Magyars, et les traditions populaires, amplifiant sur l'histoire, racontent de sa vie des traits où le roma-

nesque est parfois terrible comme le drame, parfois gracieux comme l'idylle antique. Deux surtout se distinguent par ces caractères, et nous les raconterons; — c'est-à-dire, nous laisserons parler un de nos amis, M. Richard Reinhardt, tout en l'accompagnant au milieu de ses curieuses investigations autour de cette capitale :

« A peine sort-on de Bude, qu'on découvre le fragment d'une antique et massive muraille, qui, d'un angle de la forteresse, s'avance vers la partie de la ville appelée Christineville. Ce débris est curieux par la tradition qui s'y rattache. Mathias Corvin, disent les archives du temps, désirait établir un viaduc menant de son palais à une hauteur au delà de la belle vallée qui abonde maintenant en cabanes et en vignobles. Son but était de gagner plus promptement, par cette route, les montagnes voisines, où il avait coutume de chasser. Comme ce monarque, énergique dans ses volontés, ne croyait jamais impossible ce qu'il lui plaisait d'accomplir, l'œuvre gigantesque fut commencée. Mais, pour exécuter l'entreprise, il fallait acquérir de divers propriétaires tout le terrain à traverser par ce chemin élevé. Or, de ce nombre était une vieille femme, connue dans le voisinage sous le nom de *Vasfogùbába*, sage-femme aux dents d'airain, que ni les menaces ni la séduction ne purent engager à céder son petit jardin. C'est qu'il y croissait l'herbe d'airain (verveine), dont l'étrange vertu lui donnait la faculté d'ouvrir toutes les serrures, et d'ôter et ceps et menottes.

En vain le monarque irrité la fit venir devant son trône, et lui jura sur sa parole royale qu'il l'enfermerait pour toute sa vie dans le *csonka-torony* (bastille), si elle ne consentait pas à recevoir le prix de son lambeau de terre, qu'elle semblait avoir tant à cœur. La vieille rit des menaces de Corvin, et lui répondit avec sang-froid : « Demandez-vous mon jardin, fier monarque, pour « le bien du peuple ou pour la gloire de votre royaume? Est-ce pour éviter « l'effusion du sang, ou pour remplir de joie les cœurs attristés, que vous vou- « lez déposséder la pauvresse de son petit héritage? Non, non : c'est pour faire « une guerre plus prompte à d'innocents animaux, et dissiper à la chasse les « heures que les manants passent au travail. Continuez, continuez, monsei- « gneur. Ah! la perte de votre couronne serait un prix bien minime en « comparaison de ce que vous coûtera la fantaisie qui occupe à présent votre « cerveau malade. »

Le roi, mis en fureur par la hardiesse de ce discours, donna ordre de la jeter pour la vie dans les tours dont il l'avait menacée; et elle se laissa entraîner par les gardes en lançant au monarque un sourire moqueur. On l'enferma, et on lui mit les fers; mais le lendemain, Mathias la vit d'une des fenêtres du palais occupée à soigner son petit jardin. Sa colère ne connut plus de bornes. Il essaya pour la vieille d'un donjon plus profond et d'une surveillance plus sévère; mais sans succès. A la fin le monarque, de plus en plus courroucé de ces évasions inexplicables, déclara que si ce mépris de son autorité se renouvelait encore, la mort serait le prix de la négligence du geôlier. La menace fut exécutée plus d'une fois; mais il n'en fut pas mieux obéi. Alors, ne voulant pas être plus longtemps un objet de dérision pour son enne-

mie, il ferma lui-même la tour sur elle, et scella la porte avec son anneau royal.

Cette porte était fortement garnie de fer, et le donjon n'avait pas d'autre issue. Toutefois, pour rendre la fuite de *Vasfogùbába* tout à fait impossible, Mathias résolut de mettre encore un second scellé sur la serrure même, et d'abandonner ensuite la vieille à son sort. Mais, ô surprise! il n'a plus son anneau; et la sorcière recluse, avançant sa main osseuse par les barreaux de l'étroite ouverture qui servait de fenêtre à sa cellule, le lui présenta en ricanant, et, le faisant tournoyer au bout d'un de ses doigts minces comme un fil d'archal, — Scellez, scellez! dit-elle avec ironie; mais chaque fois qu'il me faudra soigner mon petit jardin, je vous l'emprunterai de nouveau. Le roi portait d'habitude l'anneau à son petit doigt ; alors il le fixa non sans quelque difficulté à l'annulaire : — Vile sorcière, s'écria-t-il, tu seras trompée dans ton espoir : car c'est à nous deux maintenant, et je ne te céderai pas, dussé-je perdre ma couronne! Il dit, appose le second scellé, et s'éloigne rapidement.—Ouvrez la porte toute grande! cria la sorcière en le voyant partir; rejetez les barres de fer, et faites-moi sortir d'ici, ou vous maudirez le point du jour de demain! Mais Corvin ne fit pas attention à ses paroles; et, après le souper, il se retira dans son appartement, le cœur content d'être enfin délivré de toute vexation de la part de *Vasfogùbába*.

Le jour commençait à poindre, et la grande ombre du Saint-Gérard et des montagnes environnantes se projetait sur un courant d'or liquide que le soleil levant versait sur le large sein du Danube, quand des messagers de malheur arrivèrent au seuil de la chambre du roi. Sa bien-aimée Béatrice était devenue mère d'un enfant mort, et Corvin voyait s'évanouir et tourner en amertume la plus chère de ses espérances, si longtemps attendue. Il accourt tout éploré vers la reine; mais à peine est-il près de son lit, qu'il s'arrête tout à coup, poussant un gémissement étrange, mêlé de terreur et de désespoir; c'est qu'il avait face à face la hideuse *Vasfogùbába*. Enveloppée à demi dans les larges plis des rideaux, elle était là, accroupie, pareille à un gnome, murmurant des paroles inconnues et lançant, tantôt sur le roi, tantôt sur la reine, l'infernal sourire de son œil vitreux et clignotant. Corvin ne se précipita pas sur elle..... Après un moment de silence solennel, qu'il passe à contempler la reine évanouie, il voit la sorcière se retirer calme et indifférente, comme venant de vaquer à une œuvre ordinaire, et il ne se venge pas : un sentiment trop profond, en traversant son cœur comme d'une épée, y avait détrôné la vengeance. Corvin épargna les jours de la sorcière et renonça à son projet, mais la reine resta désormais sans enfants.

Passons dans un lieu retiré, entre les montagnes qui entourent Bude, et situé à une distance d'à peu près une lieue et demie de la ville. Les Magyars l'appellent *szép-juhàszné*, ou la belle bergère, en souvenir d'une aventure qui arriva là au roi Mathias Corvin, dont chaque légende a encore pour eux autant d'intérêt que si c'était le récit d'un événement du jour.

Le chemin nous conduit à travers des coteaux couverts de vignes, où, chaque

automne, les fruits mûrs s'étalent dans leur souriant coloris d'or et d'améthiste, comme pour inviter le vendangeur à venir les cueillir. Bientôt nous voyons se déployer une gorge ravissante, tapissée de gazon et d'arbrisseaux, et enclavée entre des hauteurs sur lesquelles le soleil répand sa lumière bronzée, augmentant l'éclat des myriades de fleurs sauvages que secoue la brise. Ce beau paysage enchâssait jadis de vastes jardins appartenant au roi Mathias, qui y fit établir un pavillon pour ses rendez-vous de chasse. Quoiqu'il ne reste plus qu'un vestige de leur ancienne culture, ce lieu est toujours si ombragé et si charmant dans son état actuel, qu'il est impossible de ne pas regretter l'époque où ses anciens hôtes l'animaient de leur présence. Tout en continuant à marcher dans la gorge qui monte en pente douce vers la hauteur voisine, on arrive sur une énorme roche grise de granit rude, dominant la verdure qui l'entoure, comme un autel de pierre d'une architecture cyclopéenne. Ce roc massif est connu sous le nom de Rocher de saint Antoine; et il est permis de s'imaginer que si de saints ermites avaient subi là une des nombreuses tentations de leur austère modèle, ce fut sous la forme d'une coupe de vin, car c'est ici le centre de mille vignobles.

La gorge débouche dans un beau vallon parsemé de maisons, de restaurants à un seul étage, pareils à ceux des bois de Boulogne et de Meudon. Elles offrent le contraste de la richesse et de l'élégante simplicité, et tous les visiteurs, suivant leur position, peuvent y trouver de quoi satisfaire leurs goûts, sans déroger à leurs habitudes de luxe ou d'épargne. Tout près, se trouve une source qui jouit d'une grande réputation pour ses qualités salutaires contre les maux d'yeux : la source est claire et limpide, et ses gouttes, en s'épanchant dans le creux d'une roche foncée, représentent des groupes de diamants, et nous rappellent tout naturellement cette simple mais belle description de M. de Lamartine :

« Source limpide et murmurante
Qui, de la fente du rocher,
Jaillis, en nappe transparente,
Sur l'herbe que tu vas coucher. »

L'ascension de la colline est assez pénible; mais le voyageur oublie bientôt sa fatigue à l'aspect des sites incomparables qui s'offrent à lui de toutes parts. De là, les regards plongent au loin sur une contrée immense, que sillonne le majestueux Danube avec ses rives ornées de villes et de forêts, et avec ses ondes rapides resplendissant au soleil. Après avoir longtemps erré sur ce panorama sans limites, ils se reposent enfin sur les sites détaillés et plus riants de la montagne de *Szép-juhászné*. La vallée de ce nom est resserrée de toutes parts entre des hauteurs escarpées, et n'est ouverte que d'un côté dans la direction de Bude. Au bout d'une longue perspective étroite, on voit cette ville sur ses collines, se mirant dans le fleuve qui en baigne les pieds. On ne saurait imaginer rien de plus imposant que ce long tableau, qui n'a pour limites que les montagnes de porphyre, voisines de Strigonie. A la place d'où l'on contemple ces splendeurs, le pied repose sur des ruines rongées par le temps et à

moitié couvertes de mousse et de plantes grimpantes : ce sont les restes d'un ancien et riche monastère qui couronnait ce plateau. On n'y voit plus maintenant qu'un amas confus de pierres aussi grosses que difformes.

Ce monastère, consacré à saint Paul, fut fondé en 1304 par un moine nommé Laurent, natif de Strigonie, et qui parvint au généralat de l'ordre. Les dimensions en étaient immenses. Quoique l'édifice soit à l'état de ruine complète, et sans aucun vestige de l'art qui présidait à sa structure, on peut encore suivre ses murs extérieurs, si l'on est assez persévérant pour braver les broussailles épineuses qui les entrelacent, ou qui serpentent dans leurs fissures. Au reste, parmi ces décombres noircis par le temps, nulle trace de l'invention humaine, nul détail d'architecture vraiment appréciable; seulement, on découvre la base d'un pilier cannelé de marbre blanc, enlacée par les racines des sureaux et des noisetiers, sous une couche de terrain avancé, où le sol s'était éboulé; mais c'est tout. Et cependant, les vieux chroniqueurs vantent les splendeurs de cette retraite monastique : les toits en étaient revêtus d'or et soutenus par des colonnes sculptées; les rois y donnaient des fêtes somptueuses, et longtemps les prélats magyars vinrent dans ses cloîtres chercher l'oubli du monde et de ses fatigues.

Mathias Corvin, qui était très-passionné pour la chasse (distraction que favorisaient pleinement les montagnes voisines de Bude), faisait de fréquentes visites au monastère de Saint-Paul (de 1464 à 1490); il y passait même de longues heures avec un des pères nommé Grégoire, et qui, de chanoine à Strigonie, était devenu général de l'ordre. Bien différent de Charles-Robert et de son fils Louis le Grand, qui honorèrent la sobriété de ces moines, le roi Mathias était trop homme du monde pour accorder une foi implicite à leur abnégation absolue. Il avait goûté les pompes de la vie, ses plaisirs et même ses folies; et, en dépit de toutes les homélies du saint supérieur, il resta incrédule au sujet de l'ascétisme de ses pieux hôtes, et peu convertible sous le rapport de ses goûts fastueux et mondains. On rapporte de lui qu'en 1472, plaisantant un jour quelque peu librement avec le père Grégoire, il vit dans un des corridors du monastère ornés de sculptures, le produit des vendanges de l'année qu'on était en train de mettre en cave. Il fit alors la remarque que Tristien, le rigide général de l'ordre en 1363, en restreignant à deux plats les repas des moines, aurait bien fait d'ajouter aussi une clause sur le compte de leurs libations.

Dans une autre occasion, le roi, accompagné de son train de chasse, arriva au couvent précisément à l'heure du souper. Une des règles monastiques prescrivait que tous les étrangers devaient sonner à la porte et attendre au dehors, jusqu'à ce que le portier eût obtenu du général la permission de les admettre. Le frère qui tenait les clefs alors reconnut à l'instant l'hôte royal; mais au lieu d'ouvrir les portes à deux battants pour lui donner accès, il déposa son souper sur un banc voisin, et se rendit en toute hâte au réfectoire, pour annoncer au supérieur le visiteur inattendu. Grégoire se lève aussitôt de table et accourt à la rencontre du roi pour le recevoir. Il se prosterne devant lui, le suppliant de ne pas faire encourir sa disgrâce à la communauté pour un

manque de respect, dû seulement à l'ignorance du portier. « Ne craignez rien, mon bon père, dit gaiement le monarque; votre gardien n'a fait que son devoir, et nous le louons de son zèle et de sa ponctualité. Quant à vous, seigneurs et nobles, dit-il en se tournant vers son brillant et nombreux cortége, puissiez-vous tirer parti d'un si bel exemple! Je serais trop heureux si je voyais mes ordres s'exécuter avec autant de respect et de fidélité. »

Nous avons déjà fait allusion au peu de croyance que Corvin ajoutait aux actes extérieurs de discipline et d'austérité qu'affichaient les pieux cénobites. Il lui prit fantaisie de se convaincre par lui-même de leur dissimulation, ne doutant pas d'en trouver l'occasion, en les prenant à l'improviste. Un soir donc, soigneusement caché dans son manteau, il se glissa par la chapelle du couvent et parvint ainsi jusqu'au corps principal de l'édifice; mais à peine avait-il fait quelques pas, qu'il fut aperçu par un moine qui le saisit et l'entraîna jusqu'à l'infirmerie. Le frère alors le reconnut, et, alarmé de son indiscrétion, il se confondit en excuses, en supplications, offrant au roi d'informer le supérieur de sa présence; mais Mathias, employant tour à tour la menace et la prière, l'en empêcha, non sans quelque difficulté. Bientôt le beffroi sonna minuit, et les frères du cloître s'assemblèrent pour vaquer à leurs dévotions. Mathias, avec son guide officieux, se tenait caché derrière un pilier du chœur. Quand la messe fut finie, tous les religieux, jetant à bas leurs vêtements, présentèrent leur dos nu au fouet du vicaire. Ce fonctionnaire accomplit ses devoirs de flagellation avec une sainte ardeur, en n'épargnant, ni les courroies de son escourgée, ni les sensations des pénitents. Le roi, souriant, chuchotta alors à son compagnon : « Comment? Est-ce là de la justice monacale? Est-ce que le vicaire seul distribue des coups sans en recevoir? — Sire, répliqua le moine, si Votre Majesté daigne prendre un peu de patience, elle verra que le vicaire aura sa part. — Je l'espère bien, dit Mathias; car l'exemple est généralement plus efficace que le précepte. » En effet, un peu plus tard, le vicaire présenta humblement son propre dos nu aux coups modérés d'un de ses subordonnés. « A la bonne heure! murmura le roi; si chacun a son tour, c'est l'égalité pour tous. Je n'ai pas été trompé. »

Vers l'an 1512, un fameux sculpteur, connu dans la communauté sous le nom de frère Vincent, entra dans les ordres, et employa tout le temps qui n'était pas absorbé par la prière à embellir par son art le sanctuaire de la chapelle. Il existe encore des rapports sur les magnifiques productions de son infatigable ciseau; mais il ne reste pas un seul fragment qui puisse attester l'exactitude de ces récits. Plusieurs de ses confrères se rendirent également illustres par des travaux littéraires, lors des premiers débuts de la muse magyare. Dans ses jours de prospérité, la communauté comptait cinq cents membres; mais lorsqu'en 1541 Soliman eut pris possession de Bude, après une lutte sanglante couronnée par le meurtre, le pillage et la dévastation, l'édifice fut démoli de fond en comble; la précieuse et curieuse collection de manuscrits qui y existait, dispersée ou entièrement détruite, et les trésors de la communauté jetés aux quatre vents. L'ordre de Saint-Paul (quelquefois aussi nommé celui des Ermites de saint Paul) fut aboli, en 1784, par

Joseph II; mais le produit de ses biens est consacré, aujourd'hui encore, à la dotation du clergé hongrois.

N'oublions pas de mentionner cette vallée dont le nom a pour origine un vieux conte d'amour, gracieuse légende qui franchit les siècles sans perdre de sa fraîcheur. C'est un fait digne de remarque, combien peu le temps a de force pour changer les sentiments et les passions des hommes, quelques modifications qu'il apporte sans cesse à l'aspect des choses qui les environnent. Mais nous ferons bien mieux de raconter que de moraliser. — Voici donc cette petite histoire galante dont le héros est toujours le roi Mathias.

Dans l'âge d'or de la nation hongroise, les montagnes, au nord de Bude, n'étaient qu'une seule et immense forêt, où le chêne vigoureux et le tilleul odoriférant s'élevaient dans toute leur force et dans toute leur beauté. La pente qui descend doucement vers les villages de Kovácsi et de Budakeszi était couverte de belles prairies émaillées de fleurs. C'est dans cette vaste forêt que se faisaient les chasses royales, délices de Mathias, et ces prés étaient les paturâges des troupeaux de la reine.

Un jour le roi quitta ses compagnons de chasse dans le voisinage de *Virányos* (*Aauwinkl*), vallée située au sud de la montagne de Saint-Joseph et tirant son nom du grand nombre de sangliers qui la parcouraient. En sortant des forêts, Corvin se trouva juste en face des pâturages royaux, et s'arrêta saisi d'admiration à la vue des beautés naturelles qui l'environnaient. Il vit au loin sa capitale avec la grande plaine de Rákos, et à ses pieds le Danube qui roulait ses flots lumineux. Partout des villages épars, des montagnes grandioses, des forêts sans bornes et des vallées fertiles; et tout cela était inondé des rayons du soleil d'été, et brillant de joie.

Mais bientôt un objet plus attrayant encore que le paysage attira ses regards. Les ayant portés par hasard dans la direction de l'étroit sentier qui conduisait vers les parcs des brebis de la reine, il aperçut, à quelques pas, la jeune et charmante compagne du principal berger Sándor, qui remontait vers sa cabane après avoir porté à son mari le repas du matin. En passant devant le roi, la gentille pastourelle salua gracieusement le beau chasseur, sans se douter le moins du monde qui il était. Le monarque la suit jusqu'à sa demeure, et prétextant que l'air de la montagne et l'exercice de la chasse lui ont causé un grand appétit, il fait un appel à son hospitalité. Elle lui répond d'attendre un peu sous le grand chêne, près de la cabane, où elle viendra bientôt partager avec lui une excellente terrine de *tarhó* (du lait caillé), qu'elle avait préparée pour son propre déjeuner. L'offre est acceptée; la jeune femme disparaît un moment dans la cabane et revient, au bout d'un instant, avec le *tarhó* et deux cuillères de bois : une pour elle, l'autre pour son convive. Puis, s'asseyant sur l'herbe et invitant son hôte à l'imiter, elle prend le vase de terre sur ses genoux, et tous les deux commencent leur simple repas.

Avant que le déjeuner champêtre fût fini, Mathias connut à fond la petite histoire de la vie de son hôtesse; et elle avait appris à son tour, de son beau convive, qu'il était un des chasseurs du roi; que son nom était Nicolas; et qu'elle était la plus jolie femme qu'il eût jamais connue, quoiqu'il eût vu la

reine elle-même. Il avait vu la reine ! L'heureuse Thérèse fut à l'instant toute oreille, et elle insista auprès de son hôte pour qu'il satisfît sa curiosité en lui décrivant la reine. Elle se montra même si avide d'entendre un récit véridique sur la première dame du royaume, qu'elle consentit à récompenser la confidence par un baiser.

Le prix venait justement d'être payé, quand le son du cor annonça l'approche de la chasse royale. Mathias baissa les yeux, assura à Thérèse que si on le découvrait il serait sévèrement grondé pour sa paresse, s'empressa d'échanger avec elle, contre un second baiser, une grosse perdrix qu'elle tira de son sac de chasseur, et il disparut.

Quand le berger Sándor, revenant de parquer ses moutons, regagna son logis, sa compagne lui servit le gibier savoureux, accompagné d'un long récit au sujet du beau chasseur. Le front du berger s'assombrit à cette narration naïve, et quoiqu'il semblât goûter fort la perdrix, il la trouvait payée bien cher.

Cependant les visites du roi devinrent plus longues et plus fréquentes; et, comme Thérèse rendait toujours compte à son mari de tout ce qui se passait en son absence, le couple ingénu crut urgent d'invoquer la protection de la reine. Comme Nicolas était au service de la chasse royale, ils pensaient que toute intervention d'un personnage subalterne serait probablement inutile, et ils craignaient de faire un appel au roi pour une cause qu'il pourrait traiter de futile. Ils se mirent donc en route pour Bude, le matin de bonne heure, parés de leurs plus beaux habits, et lorsqu'on eut averti la reine que son berger en chef demandait à être admis auprès d'elle, il fut introduit sans délai.

Mais ce n'était pas un danger imminent pour ses brebis que Sándor était venu apprendre à Sa Majesté. Aussi, à peine eut-il la faculté de parler, qu'il exprima hautement le regret de voir qu'une femme est moins facile à garder que tous les troupeaux qui paissent en deçà du Danube. Ce début amusa tant la reine qu'elle engagea le berger à lui expliquer librement ses mésaventures.

Alors Thérèse tire Sándor d'embarras, et fait elle-même le récit qui pèse tant à son mari; elle s'en acquitte même avec une si naïve simplicité, que la reine prend intérêt à l'aventure, avant qu'il lui fût venu à l'esprit un seul soupçon sur le caractère du personnage qui jouait le rôle principal dans cette intrigue rustique. Quand la belle bergère eut terminé son discours par une profonde révérence, la reine la pria de lui donner une description du beau chasseur : l'esquisse qu'elle en fit fut parfaitement exacte. C'était un beau jeune homme, au teint frais, au nez aquilin, aux grands yeux noirs, aux cheveux couleur de noisette qui se déroulaient en longues tresses autour de son cou; il est bien fait, il a les épaules larges et sa stature est moyenne. La reine reconnut sans peine l'original du portrait. Elle dit au bon couple qu'elle allait se trouver à leur cabane au déclin du jour, à l'heure où Nicolas avait promis de faire visite à Thérèse; qu'elle voulait parler elle-même au brave chasseur. Sur cette promesse, Sándor et sa femme se retirèrent pleins d'une calme espérance.

Avant le coucher du soleil, la reine Béatrice se trouvait déjà à la hutte du

berger, vêtue comme une jeune paysanne. Elle recommanda à Thérèse étonnée de se tenir prête, avec une lampe, pour le moment où elle l'appellerait, mais de ne point se montrer auparavant. Puis elle s'assit tranquillement dans la cabane, attendant l'arrivée du volage roi-chasseur.

A la nuit tombante, Mathias arrive sans grande escorte; et quand le pas de son cheval se fait entendre sur le sentier rocailleux, chacun se retire dans sa position. Le monarque saute à bas de sa monture, attache la bride à une branche de chêne, et s'avance à pas comptés vers la hutte. La fortune lui sourit plus qu'il n'avait osé l'espérer; car lorsqu'il eut trouvé, en tâtonnant, le chemin qui le conduisait à l'intérieur, il se sentit serré tendrement dans les bras d'une femme. Il proféra maints serments d'amour, fit mille folles caresses à la personne adorée qui l'étreignait, et lorsque à un signal donné, la lampe de la belle bergère répandit sa lumière dans la chambre, il découvrit qu'en contravention flagrante aux lois du bon ton, il venait de faire la cour à sa propre femme pendant tout un quart d'heure.

L'on assure qu'heureusement pour Mathias, la reine prit gaiement cette aventure et se garda bien de l'en gronder. Toutefois, l'histoire en courut bientôt de bouche en bouche, et aux riches présents que la reine fit à la belle bergère se joignirent ceux des nombreux courtisans, qui se rendirent de temps en temps à *Virányos*, curieux d'admirer la beauté rustique au giron de laquelle le roi avait mangé son plat de *tarhó*. Toutes ces petites aventures, et la gloire qu'il répandit sur le pays, rendirent ce monarque très-populaire et cher à la nation.

RICHARD REINHARDT.

SCÈNES DE LA VIE POLITIQUE EN HONGRIE.

ÉLECTIONS.

La constitution nationale de la Hongrie, dit avec raison M. Auguste de Gérando, a préservé ce pays de l'influence pernicieuse de l'Autriche. Elle était l'écueil devant lequel devaient se briser toutes les tendances autocratiques de la maison de Habsbourg, si bien caractérisées, dans les derniers temps, par la machiavélique diplomatie du vieux Metternich; et c'est à l'attachement passionné du Magyar pour ses institutions séculaires, d'origine républicaine, qu'il doit, avant tout, la conservation de son puissant individualisme et les progrès sociaux et politiques qu'il a réalisés malgré le mauvais vouloir des fonctionnaires impériaux, presque toujours en lutte avec le vœu du pays; mais leur action trouvait un large correctif dans les décisions de la diète, qui partageait le pouvoir avec l'empereur-roi, et dans les résistances légales d'une administration librement élue et représentant, tout à la fois, les intérêts et les sympathies de la nation. Aussi, la personne de l'empereur mise à part

comme un élément qui, un jour ou l'autre, pouvait, avec des appuis extérieurs, attenter aux libertés du pays, la Hongrie se trouvait en pleine république, avec la constitution la plus démocratique de l'Europe. Qu'était-ce, en comparaison, que ces deux cent mille citoyens que la Charte de 1830 investissait, en France, du droit électoral?

En Hongrie, l'électorat était assis sur de larges bases avant que la révolution de 1848 eût fait battre les cœurs magyars à l'unisson du progrès qui se faisait en France. Tandis que, dans ce dernier pays, le suffrage universel se posait en contradicteur de puissants intérêts qui allaient s'insurger contre lui, sur les rives du Danube, il coulait comme de source, et il ne fit qu'agrandir un cercle bien vaste, puisque l'électorat se composait déjà de plus de huit cent mille individus, à peu près le quinzième de la population. Sans doute il était alors le privilége de ce qu'on était convenu d'appeler la noblesse; mais son essence même était démocratique, parce qu'on ne dérogeait pas chez les Magyars en professant un art manuel, en cultivant la terre, ou en menant la vie pastorale dans la steppe. Ainsi, à travers les vicissitudes qu'avait subies cette forte race, contre laquelle se sont brisées les invasions mogoles et l'ardent fanatisme des milices turques, l'héritage traditionnel du droit national et de la liberté s'était concentré dans les nombreuses familles, qui, sans distinction de rang ou de fortune, avaient fait acte de vie et de dévouement dans les moments où la gloire ou le salut de la patrie leur avait fait appel. Avec une telle origine, il n'est pas étonnant que le jour où la nation se régénérait dans un commun enthousiasme, l'égalité parût chose naturelle à ceux qui, jusqu'alors, avaient eu la possession exclusive des droits politiques.

Cette conduite généreuse était le digne complément de l'œuvre de cette phalange héroïque, plus compacte encore par l'unité de sentiments que par son nombre, qui, à l'instar de la noblesse démocratique de l'Espagne, s'était engagée dans une croisade perpétuelle. Après avoir serré ses rangs contre le flot des envahisseurs, elle devait, la paix venue, les serrer encore contre les empiétements du pouvoir impérial, et ne les ouvrir que pour compléter l'unité nationale avec l'appoint de la démocratie.

C'est cette masse d'électeurs qui, avant la révolution de 1848, avait le droit d'élire les députés de la diète, les vice-comtes des comitats ou départements, les juges et tous les autres fonctionnaires d'un rang inférieur. Par là, les Magyars conservaient leur indépendance en face des prétentions impériales, qui se révélaient à peine par la nomination des comtes suprêmes et par l'initiative dans le choix des palatins, dont les fonctions correspondaient à celles de lieutenant-général du royaume; et encore, le roi n'avait pas dans ses attributions, quant à ces derniers, le droit d'investiture directe. A la mort du palatin, il était tenu de présenter à la diète quatre candidats, dont deux appartenaient à la religion catholique, les autres à une des religions réformées. La diète nommait.

Ainsi, pour l'administration générale, la diète restait souveraine, puisqu'à elle seule appartenait le droit de faire des lois dont le palatin, avec le conseil de lieutenance qu'il présidait, n'était que l'exécuteur; dans la direction des comi-

tats, les vice-comtes, vrais élus de la nation dans l'ordre administratif, balançaient l'autorité des comtes suprêmes, et quoiqu'ils parussent occuper un rang inférieur dans la hiérarchie, ils les débordaient par une influence réelle, qui prenait sa source de leur origine même, et dans la confiance de leurs mandants. C'étaient eux qui présidaient, en l'absence du comte suprême, les assemblées trimestrielles des comitats. Là se discutaient, tout à la fois, les affaires d'intérêt local, et celles d'un ordre supérieur réglées ou à régler par la diète; là s'élaboraient des plans de réformes, des projets de loi en rapport avec les nécessités des temps, et des instructions que les électeurs des comitats envoyaient à leurs députés, liés par des mandats impératifs dont ils ne pouvaient se départir sans s'exposer à encourir leur disgrâce. Ces réunions étaient autant de foyers où la jeunesse hongroise se formait à la vie politique, autant de voix de l'opinion publique exprimant à l'unisson leurs vœux sympathiques pour la diète, qui, dans ses lois graduellement progressives, en était, pour ainsi dire, l'expression synthétique.

Avec de telles conditions, il n'y a pas lieu de s'étonner que le pouvoir de l'empereur-roi tendît à décroître pas à pas, malgré l'appui plus ou moins intéressé de quelques anciens grands feudataires, toujours séduits par l'appât des honneurs que le caprice monarchique donne à la naissance, à l'exclusion du mérite et des vrais services, et malgré l'influence qu'il exerçait sur les villes libres ou royales, habitées en grande partie par des colons d'origine germanique, exerçant le négoce, et plus jaloux de voir prospérer leurs affaires, que de se mettre en garde contre les usurpations des agents impériaux. Mais la constitution magyare s'était précautionnée à l'avance contre les mauvais résultats que pouvait amener cet élément à peu près étranger : les villes libres, quelle que fût l'importance numérique de leur population, ne représentaient toutes ensemble qu'un noble, c'est-à-dire une seule voix.

La diète ne formait, dès l'origine, qu'une seule assemblée présidée par le palatin, ou, en son absence, par un autre dignitaire qui le suivait immédiatement dans la hiérarchie des pouvoirs. Ce n'est que plus tard, pour faciliter les débats, qu'elle s'est fractionnée en deux corps législatifs. A la première chambre siégeaient, le palatin à leur tête, les hommes qui tenaient ce droit des prérogatives spéciales de leur rang, et qui s'y représentaient eux-mêmes, en personne ou par procuration : tels étaient les évêques, les barons (*zászlósurak*), les gardes de la couronne, le gouverneur de Fiume, les princes, les comtes civils et judiciaires; à la seconde, siégeaient les députés, beaucoup plus nombreux, élus par l'universalité des nobles et des villes, qui eurent pour président le *personalis*, représentant la personne du roi. Chaque comitat et chaque ville y envoyait deux représentants; mais, dans les villes, un nombre restreint de la bourgeoisie prenait part à l'élection. L'initiative appartenait au roi et à la chambre. Le rôle de la table des magnats (première chambre) était d'accéder aux lois, après examen, ou de les rejeter, et le roi, de son côté, avait le droit d'opposer son véto. Les séances étaient publiques, et tout le monde pouvait même entrer dans l'enceinte : il suffisait de porter le costume national, avec le sabre au côté.

Outre les représentants des villes et des comitats, la seconde chambre se composait encore d'un ou deux députés pour chaque district, comme ceux des Jazyges, des Cumans et des Hayduques; un député de Fiume, un de Buccari; et enfin, de trois députés seulement de la Croatie (dont un siégeant à la chambre des magnats), l'attachement exclusif de cette province à ses droits municipaux ne lui permettant pas d'en envoyer un plus grand nombre. Les villes de Scépuse, les frontières militaires, et les districts dépendant des domaines royaux, restaient, jusqu'à la révolution de 1848, sans représentation.

Les deux chambres se communiquaient leurs arrêtés et leurs avis par des messages, et, dans les circonstances graves, elles se réunissaient, tenant alors des séances qu'on nommait sessions mixtes (*sessiones mixtæ*). Les décrets émanants de ces sessions mixtes avaient un caractère essentiellement démocratique, les votes se comptant par tête, et la chambre des représentants des comitats dépassant en nombre celle des magnats. Ajoutons, pour être juste, que, parmi ces derniers, une fraction considérable prêtait appui aux propositions les plus libérales; et c'étaient, bien souvent, les plus illustres par la naissance, les plus favorisés sous le rapport de la fortune. A leur conduite, on voyait clairement qu'ils aimaient mieux faire table rase de leurs priviléges, que d'aliéner entre les mains du despotisme les droits primordiaux de la nation et son bien le plus cher : la liberté.

Ainsi, depuis longtemps, il y avait, en bas et en haut de l'échelle politique et sociale, tendance visible, essor unanime vers un but préconçu : l'autonomie complète de la Hongrie, parfois compromise à des époques désastreuses, jamais abdiquée. C'est ce qui explique les rudes combats que la diète livrait à la cour de Vienne. Les représentations (*gravamina*) qu'elle faisait aux propositions royales étaient chose sérieuse : derrière elles, se dressait toute une nation revendiquant fièrement ses droits, et disposée à tous les sacrifices pour les faire prévaloir. Or, c'est chose périlleuse que de se mettre à la dérive d'un courant national : le génie de Metternich y a sombré.

Il suffisait d'assister à une des élections des vice-comtes, des députés ou des autres fonctionnaires, pour comprendre jusqu'à quel point le Magyar portait le double sentiment du droit et du devoir électoral. C'était là une circonstance solennelle où tout intérêt individuel s'effaçait pour s'absorber dans l'intérêt de la patrie commune, et où les masses, mises en contact par un antagonisme qui avait pour but les améliorations, le bien public et la défense d'institutions conquises ou conservées au prix d'un sang généreux, se communiquaient un mutuel enthousiasme. Dès la veille de l'élection, le chef-lieu du comitat prenait un air de fête : presque toute affaire cessait, et il ne se manifestait d'autre mouvement, dans les avenues principales de la ville, que celui d'une immense foule, attendant, avec une anxieuse curiosité, le moment qui allait mettre en présence les candidats et leurs partisans. Électeur ou non, là, chacun a son choix fait d'avance, chacun exalte avec chaleur le personnage qui est l'objet de ses sympathies. C'est un va-et-vient continuel, un bruit confus de discussions passionnées, jusqu'à l'heure où l'on voit arriver les électeurs de la campagne. Ils s'avancent en longues files, montés sur des voitures rustiques atte-



KORTES, OU CHEF DES ÉLECTEURS CAMPAGNARDS.

lées de quatre ou cinq chevaux. Ces files sont composées par groupes, suivant le nombre des villages, et chaque peloton est précédé d'une bannière aux couleurs nationales, portant les noms des candidats préférés, et accompagné d'un chef nommé *Kortes*. Autour de lui chevauchent les notables de chaque localité, le sabre au côté, leur plus beau dolman flottant sur l'épaule. Alors enfin, s'établissait, comme de lui-même, un ordre factice; la foule se rangeait, et le cortége s'avançait d'un pas assez rapide à travers cette forêt mobile de têtes d'hommes, de femmes et d'enfants, mêlant leurs voix confuses aux acclamations diverses des électeurs, que précédaient, de distance en distance, des orchestres, plus bruyants qu'harmonieux, composés de bohémiens qui faisaient vibrer l'air de leurs fanfares, capables d'effrayer les oreilles difficiles, et qui observaient cependant la mesure, malgré le trot rapide des chevaux et les soubresauts des charrettes.

Tous les véhicules allaient successivement défiler devant l'hôtel comital, et alors chaque groupe poussait des cris enthousiastes, proclamant le nom de son candidat, agitant en l'air ses chapeaux ornés de plumes d'une même couleur, d'un feuillage vert, ou de fleurs semblables, signes de ralliement pour des hommes qu'animaient les mêmes sympathies.

C'était un spectacle pittoresque et piquant par sa singularité de voir cette espèce de caravane franchissant, comme à l'improviste, une étape de la civilisation. Assis, avec leur air magistral, sur des bottes de foin destinées à leurs chevaux, ces hommes, hâlés par le soleil, avaient derrière eux ample provision de pain, de lard, de viandes cuites et de bouteilles de vin. Il faut tout prévoir : l'élection peut se prolonger, et la vie du corps n'est pas à dédaigner pour qui va prodiguer son âme et les éclats de sa voix ardente dans une lutte qu'il prend au sérieux. Voyez-les, en effet, ces braves campagnards avec leurs longues moustaches, leurs plus beaux éperons, leurs dolmans qui se drapent sur leurs épaules robustes ou flottent au vent, sans nuire à l'harmonie de leur pose orientale! Ce calme imposant qui succède à leurs cris énergiques, la noble majesté de leur attitude révèlent le sentiment profond qu'ils ont de leur valeur : ils savent qu'entre leurs mains reposent les destinées de la patrie.

Après le défilé, chaque peloton conduit ses équipages sur des terrains vagues qui lui servent de campement. En reportant ses souvenirs à quelques siècles en arrière, on croirait voir encore quelques détachements du valeureux essaim d'Arpád, venant prendre possession du territoire et commander aux paisibles habitants des villes dont ils semblent encore redouter le contact.

Ce défilé finit à peine qu'une nouvelle scène commence. A travers les flots compactes du torrent populaire, qui a suivi le mouvement jusque sur la place de l'hôtel, on voit s'avancer un nouveau cortége, moins original peut-être que le premier, mais plus imposant. Ce sont les électeurs du chef-lieu qui viennent, en grand appareil, assister aux réunions préparatoires. A leur tête se distinguent les chefs de la noblesse urbaine, avec leurs plus riches costumes, leurs attila aux torsades d'or, leurs sabres recourbés, à la poignée frangée de ciselures et de pierreries, leurs pantalons collants à la hussarde, ornés de fines mailles aux dessins capricieux, leurs bottes rouges brillamment éperonnées, et

leurs bonnets ou colbacs aux précieuses fourrures, dont les aigrettes scintillantes se marient avec le signe distinctif du candidat de leur choix. Ils sont précédés d'un groupe nombreux de musiciens qui font résonner, au milieu des vivats, l'air national de Rákócsi, et de brillants cavaliers, le sabre au poing, leur servent d'escorte, au front et sur les deux ailes, et tiennent en respect la foule tumultueuse. Quand ils sont arrivés sur la place où les électeurs forains n'ont pas tardé à revenir de leur campement, les divers partis se massent, s'observent, semblent calculer leurs forces respectives, et discutent avec chaleur le mérite de l'homme qu'ils patronent. Au milieu du choc bruyant de tant de voix qui se heurtent et se provoquent, des orateurs connus prononcent des discours où l'éloge de leur héros, présenté sous des formes allégoriques tout empreintes du génie oriental, produit l'effet de l'étincelle électrique sur leurs tenants qui acclament, tandis que le parti adverse étouffe leurs voix sous ses murmures désapprobateurs. La dispute s'échauffe, les têtes s'exaltent, on se menace, on se défie, et dans ces luttes passionnées, où chacun identifie à sa cause celle de la patrie, bien souvent les sabres se dégaînent comme pour joindre le fait à la menace. Mais bientôt l'orage cesse : un mot heureux de quelque Nestor suffit pour l'apaiser, et l'on dirait une de ces scènes épiques où le chantre de Smyrne nous décrit ses guerriers primitifs s'injuriant et reprenant leur calme majestueux à la voix d'Ulysse ou du roi de Pylos. Quelquefois la poésie vient aussi, parmi ces masses patriotiques, apporter le tribut de ses métaphores et de ses allusions, tantôt pittoresques, tantôt bizarres par leur hardiesse. Des rhapsodes en plein air improvisent des couplets à la louange de l'objet de leurs préférences : il est lion par le courage, miel de la steppe par la douceur, tulipe du printemps (c'est la fleur chérie du Magyar) par sa magnifique courtoisie.

Virágozik a tulipam;
Nyári lesz a vice-ispán.

« La tulipe est en fleur; Nyári sera vice-comte.

Quelquefois, le chant est simple, énergique, et accuse la résolution d'une volonté immuable, comme celui d'un électeur campagnard appuyant la candidature d'Eugène Beothi :

« *Egy halálom, egy életem*
Beöthi odön a követem
Akár élek, akár halok
Beöthi odön mellett állok. »

C'est une fois qu'on vit, c'est une fois qu'on meure,
Mais que je vive encore, ou que la mort me prenne,
C'est Beothi qu'il me faut; pour Beothi, sur l'honneur,
Je voterai toujours : c'est ma loi souveraine.

Enfin les candidats se présentaient; un vaste cercle de leurs partisans se formait autour d'eux, et, leur allocution terminée, des hommes au bras fort les élevaient au-dessus de la foule, les promenaient en triomphe, au milieu des applaudissements frénétiques, et les portaient sur le balcon de l'hôtel, où les

nouveaux discours qu'ils prononçaient mettaient au comble l'enthousiasme de leurs affidés. Puis, sur l'avis d'un des cavaliers du cortége annonçant que l'élection se ferait le lendemain à six heures, cette masse, naguère si bruyante, se retirait avec ordre et dignité : on eût dit un de ces calmes sereins qui, parfois, suivent la tempête; car, par une antithèse qui le caractérise, le Magyar est un mélange d'activité rapide et de tranquille énergie.

Le jour suivant, à l'heure indiquée, même affluence autour de l'hôtel comital, mêmes scènes. Un seul fait nouveau se produit : on se presse, on cherche à se devancer; c'est à qui arrivera des premiers autour du balcon où va se résoudre la question qui met tant de cœurs en émoi. A voir ce pêle-mêle confus de jeunes gens, d'hommes faits, de vieillards et de femmes [1], faire preuve d'une si vive émulation, on croirait que le scrutin est une citadelle qu'ils vont prendre d'assaut; et c'en est une en effet; c'est le boulevard des libertés hongroises.

Bientôt arrive l'administrateur palatin, qui doit présider avec quelques notables pour assesseurs. Leur entrée dans la salle est accueillie par un tonnerre d'applaudissements, auquel succède un religieux silence. Après le discours d'usage, le président annonce officiellement que, trois ans s'étant écoulés depuis les dernières élections, les fonctionnaires se sont démis de leurs charges. Puis il termine par cette formule sacramentelle : « Qui voulez-vous pour vice-comte? » Les groupes font retentir le nom de leur candidat avec une formidable discipline. Si, sur une manifestation formelle, qui accuse hautement son insuccès, un candidat se désiste, son compétiteur est nommé par acclamation. A défaut, on procède par voie de scrutin, et l'élu du comitat est proclamé au milieu des applaudissements et des vivats qui se mêlent au cri national : *Éljen a magyar szabadság*, « Vive la liberté hongroise ! » Vient ensuite l'élection du second vice-comte, du premier juge et des autres fonctionnaires, qui se fait avec le même cérémonial et donne lieu aux mêmes scènes. L'élection de députés s'accomplit d'une manière analogue.

Tous ces souvenirs, que nous évoquons avec un double sentiment, d'estime pour un peuple si digne de liberté, et de tristesse pour les infortunes qui l'accablent, ne se rapportent point à des époques lointaines. Ils palpitent encore d'actualité; ils ne sont pas d'hier, mais d'aujourd'hui : ils se rattachent à une série de mesures progressives, qui ont eu pour conclusion logique la démocratisation de la Hongrie, le retour d'une race entière à ses droits primordiaux, qu'elle a revendiqués et soutenus avec un héroïsme qui méritait de vaincre.

RECRUTEMENT.

Hors des temps de grandes guerres, où se faisaient des levées en masse peu difficiles à réaliser, surtout quand il s'agissait de venger la cause nationale,

[1] Ce sont les veuves nobles qui vont exercer leurs droits électoraux pour leurs enfants mineurs; elles se font représenter même à la diète par procuration. Ainsi, aux deux extrêmes latitudes de l'Europe, les femmes sont l'objet d'un respect mérité. Mais en France il est moins réel, puisqu'on y pallie leur servage sous les chaînes d'or de la galanterie.

le recrutement était l'objet d'un acte tout spontané et volontaire. Chez un peuple organisé, pour ainsi dire, en république, et guerrier par essence comme le Magyar, le spectacle des scènes militaires est un assez vif stimulant pour compléter les cadres des régiments avec des hommes de bonne volonté, qui prennent au sérieux le métier des armes, et en acceptent l'esprit d'ordre et de discipline, qui est un des types distinctifs de la nation.

Le recrutement, pour l'armée régulière, s'opère, dans les comitats, par des détachements des corps qui ne sont pas au complet. Ordinairement il a lieu pendant les foires, ou à l'occasion de quelque solennité, qui attirent de nombreuses populations dans la capitale du district ou du comitat.

C'est au milieu de la foule surexcitée depuis le matin par un appareil tout militaire, par des allocutions patriotiques, que les hussards viennent procéder au recrutement; c'est à eux qu'est confié le soin de séduire leurs semblables



(Le recrutement).

par l'attrait de leurs costumes et l'entrain de leurs allures fières, joviales et guerrières. Et ils s'en acquittent, Dieu sait! Précédés de quelques Bohémiens en costume tout oriental, — c'est-à-dire bonnet et gilets écarlates, chemise courte à larges manches, caleçons flottants, bottes rouges, et dont les ins-

truments font retentir aux oreilles des passants les airs de danse nationale les plus aimés, — ils font des haltes nombreuses; on se presse autour d'eux, et là, revêtus de leur élégant costume, rangés en cercle autour de l'étendard azur et argent du district, ils exécutent une ronde guerrière, entre-choquant leurs éperons, dont le cliquetis se ralentit ou redouble en cadence et avec précision, suivant le mode gradué de la musique, tantôt vive, tantôt grave et majestueuse, parfois rapide et tumultueuse comme un combat. A ce spectacle, la foule applaudit, suit la danse avec tout l'intérêt qu'inspire un poëme ou un drame nouveau; elle accompagne même du geste, de la voix et du mouvement, tandis que de nombreux jeunes gens, comme subissant une irrésistible fascination, se mêlent au groupe des danseurs, saisissent un sabre, un schako, et se font soldats. Bien souvent on se voit obligé de faire un triage, parce que, dans le nombre, pas mal d'enfants sont venus s'offrir avec un naïf enthousiasme. Le brigadier les caresse amicalement, leur promettant de les admettre quand la moustache leur aura poussé, et conduit les autres à l'hôtel du commandant, où, dans ce moment de ferveur militaire, ils contractent un engagement, suivi de libations joyeuses et de danses nouvelles.

Mais le zèle des hussards prend surtout un caractère de coquetterie particulière lorsqu'ils aperçoivent autour de leur cercle quelques jeunes hommes bien taillés, à la désinvolture élégante et leste, capables, enfin, de faire honneur à leur corps. C'est alors que, sur un signe, la musique exécute les passes les plus vives, les plus entraînantes; les cavaliers prennent les poses les plus variées et les plus guerrières, qui souvent achèvent de déterminer une résolution longtemps indécise, malgré l'attrait naturel des armes, devant l'attrait supérieur de la liberté. Parfois, il en est cependant qui résistent à la tentation jusqu'au bout, comme ce jeune homme de Jaszberény, dont parle M. de Gérando. « Il était, dit l'écrivain, parfaitement taillé pour faire un hussard. La danse des cavaliers paraissait l'intéresser vivement; son visage s'animait, et le brigadier, qui remarquait son attention, s'arrêtait régulièrement devant lui comme pour le fasciner. Je m'approchai involontairement du jeune homme, dans la vague intention de combattre ce séducteur-là : « Est-ce que Votre Grâce voudrait se faire hussard? » lui demandai-je d'un air dubitatif. Il hocha la tête, et me regarda fixement : « Ah! dit-il tout à coup, j'aurais un beau cheval; mais le mien me suffit, car je le monte quand je veux. » Et, sans se douter que sa réponse valait de l'or, il disparut vivement, comme pour se soustraire à la tentation. » Mais de pareils échecs ne découragent pas les hussards, qui ne peuvent manquer de faire ample moisson de prosélytes dans ces groupes, qui s'associent à leurs danses avec une joie vive, et sentent bouillonner dans leurs veines le sang belliqueux et chaud de leurs ancêtres.

On sait que les premiers hussards qui parurent en France, sous Louis XIV, étaient Hongrois. Les régiments créés par les comtes exilés Eszterházi et Bercsényi, compagnons d'armes de Rákóczi, ne perdirent le nom de leurs fondateurs qu'en 1792; et encore, à cette époque, on vit les hussards français porter des tresses, c'est-à-dire la coiffure adoptée par les paysans magyars jusqu'au dernier siècle. Le nom de *huszár* vient de *husz* vingt, et *ár* prix, litté-

ralement, prix de vingt, qui vaut vingt. Les Magyars prononcent *houssar*. Aux époques éloignées, quand la guerre était proclamée, le petit noble s'armait et accourait, à cheval, sous les bannières royales. Le Magnat amenait au camp vingt fantassins pour un cavalier; celui-ci, dont l'équipement coûtait autant que celui de vingt hommes de pied, était appelé *huszár*. Dans la suite, quand le mode de recruter par vingt eut disparu, on continua à appeler ainsi les cavaliers levés en Hongrie. Qui ne connaît les prodiges qu'ils ont enfantés pendant la dernière révolution? Aujourd'hui, les régiments de hussards au service de l'Autriche sont exclusivement formés de Hongrois désignés pour l'arme de la cavalerie. Leur uniforme, qui n'est autre que le costume national, fut imité chez les nations voisines. Le mot hussard n'a pas de sens en français. Les mots *colback*, *dolman*, *shako*, *soutache*, qui désignent différentes parties de l'uniforme, sont encore des termes hongrois plus ou moins altérés.

Gustave Boué.

LES BORDS DU VAG.

Le Vag (Vagus) prend sa source dans les monts Carpathes, arrose les comitats de Liptó, de Turócs, de Trencin, de Nitra, et se jette dans le Danube, à deux lieues au-dessous de Comarom, après un parcours d'environ quatre-vingts lieues. Sur la plus grande étendue de son cours supérieur, il baigne une vallée étroite; dans son cours inférieur, il traverse des plaines basses où sa navigation est facile. Ses rives offrent une multitude de sites, remarquables par leur aspect pittoresque et par les souvenirs qu'ils réveillent : tantôt la vue embrasse la longue chaîne des Alpes, couronnées de neiges éternelles; ici, elle plane sur de fraîches prairies parfumées, pareilles à des corbeilles de fleurs; là, ce sont d'affreux rochers, décharnés et arides, surmontés de ruines féodales; ailleurs, de jolies vallées verdoyantes, parsemées de villages. Le voyage commence dans les gorges des Carpathes, vrais laboratoires alpestres de la nature; il se poursuit entre deux rangées de montagnes qui se transforment en collines à mesure qu'on avance, et auxquelles succèdent des plaines unies, couvertes de pâturages ou de moissons, dont la douce et monotone tranquillité contraste singulièrement avec les scènes sauvages qu'on vient de fuir.

Dans les temps ordinaires, exempts d'inondations, le Vag est l'ami, le père nourricier des populations qui bordent ses rives; ses eaux servent de voie de communication entre les enfants des Carpathes et les habitants de la plaine. C'est un grand chemin liquide, au moyen duquel les montagnards transportent à Comarom, à Pest et ailleurs, le bois de leurs forêts. Des radeaux sont le seul véhicule dont on puisse se servir sur cette rivière : ils sont formés de dix ou quinze troncs d'arbre, assujettis aux deux extrémités par des poutres

transversales, fixées par de grosses chevilles de bois. Ordinairement on en réunit deux ensemble ; on construit, au milieu, une case contenant la chambre à coucher, la salle à manger et la cuisine, et deux hommes gouvernent cette maison flottante, à l'aide de larges avirons.

L'attention se porte d'abord, dans le voisinage des sources du Vag, sur Hradek, Lehota, bourgs industrieux ; puis, sur une forteresse, construite, sous le règne de Bela IV, contre les Mogols. Au sortir d'une gorge profonde, près de la rive, est le joli village de Szent-Ivány. L'église est bâtie sur un terrain qui a la singulière propriété de conserver intacts les corps qu'on y dépose ; on voit, dans ses caveaux, plusieurs cadavres d'une conservation parfaite. Au milieu de la vallée voisine, on remarque un rocher percé d'une vingtaine de trous de chacun desquels jaillit une nappe d'eau d'une température différente : l'eau de ces sources est chaude, tiède, ou tout à fait froide. L'église du village présente un phénomène curieux : en prononçant quelques sons dans la direction du clocher, on les entend répéter de la manière la plus distincte par l'écho de la montagne. Cet écho reproduit très-intelligiblement jusqu'à huit syllabes de suite.

Avant de quitter ces parages il faut visiter les grottes de Deménfalva, situées dans une des vallées environnantes. La plus célèbre, nommée *Csicrna* ou *la Noire*, se trouve à mi-hauteur d'une montagne couverte de cailloux roulés. L'ouverture est étroite et basse : il faut courber la tête pour entrer dans ce sombre séjour; les guides précèdent les visiteurs une torche à la main. D'abord le terrain va en pente, et il semble qu'on va descendre dans les entrailles de la terre ; mais bientôt on se trouve en présence de plusieurs monticules, qu'il faut franchir, et qui sont séparés les uns des autres par des ravines profondes ; à droite et à gauche, s'ouvrent d'autres grottes, dans les flancs du rocher. D'énormes masses de pétrifications se dressent en colonnes et semblent supporter la voûte ; çà et là les stalactites affectent des formes d'hommes ou d'animaux : on dirait des lions, des rhinocéros, des crocodiles, des géants, des diables ailés, au rire hideux, à l'attitude menaçante. Tout à coup des étincelles se détachent du fond noir de la caverne ; de vifs reflets d'arc-en-ciel frappent les yeux éblouis ; la lumière des torches se réfracte en mille couleurs contre des prismes étincelants. La cause de ce phénomène est un bloc de glace éternelle, qui occupe le milieu d'une des salles souterraines de la caverne. C'est de cette glacière naturelle que les habitants du pays tirent toute la glace dont ils font usage pendant l'été. Le retour s'opère rapidement. Une faible lueur, provenant de l'entrée de la grotte et qui ressemble de loin à une blanche étoile, sert de flambeau et de fil d'Ariane dans ce noir labyrinthe. En sortant, on se rappelle involontairement ces vers du Dante à sa sortie du sombre abîme :

Dolce color d'oriental zaffiro
. . . .
Agli occhi miei ricominciò diletto
Tosto ch' io usci fuor dell' aura morta,
Che m' avea contristati gli occhi e il petto.

« Une douce couleur de saphir oriental.... vint enchanter mes regards dès que je sortis de cette atmosphère morte, qui m'avait attristé le cœur et la vue. »

A Sainte-Marie, les deux rangées de collines se rapprochent tellement, qu'il semble qu'elles ne veuillent pas laisser passage à la rivière. L'église du village, surmontée de flèches et d'ogives gothiques, couronne le sommet d'une hauteur escarpée; à l'entour, une guirlande de maisons blanches et de verts jardins; au bas, les flots écumants du Vag; au fond, dans le lointain, les crêtes neigées des Alpes complètent le délicieux panorama qu'offre Sainte-Marie. Le couvent qui se trouve au pied du mont Muich, a appartenu à l'ordre des Templiers, comme l'atteste un document du XIIIe siècle, portant que le grand visiteur de l'ordre du Temple y mourut en 1230.

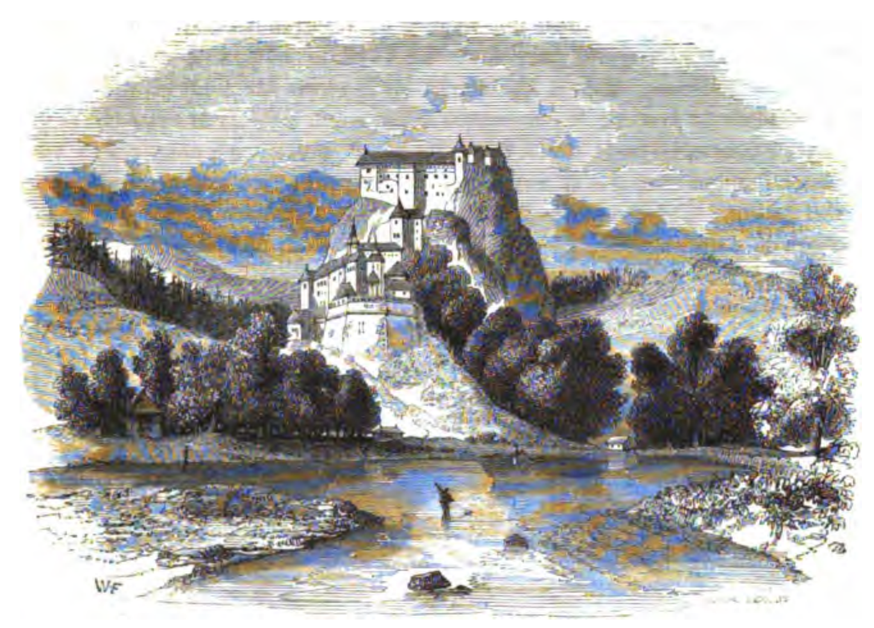
Bientôt on gagne Rosenberg, jolie petite ville fondée par des Allemands, qui s'y établirent pour exploiter la poudre d'or que charriait la petite rivière de Revutza. Aujourd'hui, l'or a cessé de couler, et c'est le commerce du sel de Pologne qui fait la richesse de la petite colonie.

Après avoir doublé le mont Mnich, dont la base s'avance dans le Vag en forme de promontoire, on aperçoit, à droite, au fond d'une gorge, les ruines du château de Likava. La tradition populaire attribue la construction de ce château à Jean Corvin, fils du grand roi, bien qu'il date certainement d'une époque beaucoup plus reculée. Il a joué un grand rôle dans l'histoire de Hongrie, et, maintes fois, il fut pris et repris. Le seul objet intéressant qu'il renferme, c'est un puits dont le fond est de niveau avec les eaux du Vag, qui l'alimentent.

De Lubochna, petite ville neuve, propre, coquette comme Hradek, pour se rendre à Thurócz, chef-lieu du comitat de ce nom, le voyageur chemine entre d'énormes rochers à pic qui surplombent et pendent au dessus de la route, resserrée entre deux montagnes. Un spectacle merveilleux attend l'étranger au sortir de ce défilé : à droite, un torrent furieux, l'Arva, bondissant à travers des blocs immenses, court se marier au Vag, qui coule majestueusement à gauche, puis les deux rivières réunies forment un lac charmant où leurs eaux semblent se reposer de leur marche précipitée; des hameaux, des bocages, couronnent les bords du lac, et dans le fond se dressent des montagnes inaccessibles.

Le château d'Arva, jadis propriété de la famille Thurzó, est dans le comitat voisin de Thurócz. Dès qu'on a passé le seuil de cette féodale demeure, on n'est plus au XIXe siècle; on est en l'an de grâce 1650. L'intérieur du château est encore tel qu'il était il y a deux cents ans. Voici la chapelle gothique, le prie-Dieu où tant de fois la noble châtelaine vint s'agenouiller pour appeler la protection du ciel sur son vaillant époux guerroyant contre les Turcs. Voici la grande salle où se donnaient les joyeux banquets pour célébrer le retour du châtelain victorieux. Le mur est encore couvert d'armures, de lances, d'épées qui ont servi à expulser de la Hongrie le farouche envahisseur. Ici, c'est le cabinet de travail où la mère brodait avec ses filles, en attendant des nouvelles de l'armée; là, c'est la chambre du seigneur, ornée des portraits de

tous les grands personnages de la famille Thurzó, qui a rempli de son nom, pendant de longues années, l'histoire de la Hongrie.



(Château d'Arva)

Devant le château de Szlabina les montagnes se rapprochent; les eaux du Vag resserrées entre deux parois à pic qui les repoussent, refluent sur elles-mêmes en tourbillons irrésistibles. Suivant la tradition, un homme doit tous les ans perdre la vie dans ce terrible passage. Ce qui le rend surtout redoutable, ce sont des écueils, les uns cachés sous les flots comme des piéges, les autres se dressant au-dessus de leur surface comme des monstres dévorants qui attendent leur proie. Il faut connaître parfaitement la topographie du passage pour le franchir sans accident. Malheur au pilote inhabile qui ne sait pas éviter ce nouveau Charybde! Sa perte est certaine. Une fois à l'abri de tout danger, les flotteurs se mettent à conter l'histoire touchante de la jeune Margitta, victime d'une marâtre implacable, qui l'avait précipitée, par jalousie, dans ce gouffre horrible, appelé depuis rocher de Margitta.

Il y a, sur les bords du Rhin, deux châteaux qui s'élèvent presque vis à vis l'un de l'autre, sur deux hauteurs opposées et qu'on appelle *Katze und Maus*, chat et souris, parce que les seigneurs de ces antiques manoirs se faisaient continuellement la guerre. Les bords du Vag présentent deux châteaux analogues, et d'un aspect non moins pittoresque. Celui de la rive droite s'appelle simplement Ó-Vár (vieux château), car on n'en connaît pas l'origine. L'autre, situé sur la rive gauche, porte le nom de Sztrecsén. Ó-Vár occupe le sommet d'un monticule calcaire qui descend perpendiculairement sur le Vag, et n'est acces-

sible que par derrière. Le corps principal du bâtiment est encore debout avec ses deux grandes tours latérales. Tout ce que l'on sait de l'histoire de ce fort, c'est qu'il servait de repaire à ces honnêtes chevaliers du moyen âge, qui s'établissaient dans le voisinage des rivières et des grandes routes pour rançonner les voyageurs et les marchands. En 1444, le château de Sztrecsén fut pris par les Bohêmes, mais il fut bientôt après repris par Ladislas Hunyadi. Vers le milieu du xviie siècle, Sztrecsén appartenait au palatin François Vesselényi, l'heureux époux de la belle Sophie Bosnyák, qui consacra sa vie entière à l'amour conjugal et aux bonnes œuvres. Le tombeau de Sophie fut ouvert lors de la destruction d'une chapelle pendant l'insurrection de Teokeoli, et on y trouva son corps si parfaitement conservé, que le peuple, amant du merveilleux, attribua ce phénomène à une cause miraculeuse, et fit de Sophie une sainte.


Château de Sztrecsén.)

Entre Sztrecsén et Teplitz, ce ne sont que des villages charmants, proprement bâtis, entourés de jardins, de fermes et de maisons de campagne, où tout présente l'aspect de l'activité, de l'industrie et du bien-être. Après avoir visité l'église de Teplitz, où se trouvent aujourd'hui les restes mortels de la tendre épouse de Vesselényi, on peut se rendre à Zsolna, ville célèbre pour avoir été, au xviie siècle, le centre et le foyer du protestantisme en Hongrie. C'est là que le palatin George Thurzó, grand promoteur de la réformation, assembla en 1610, un synode, auquel prirent part un grand nombre de pasteurs nationaux et étrangers. Les vieux murs qui couronnent le sommet d'une haute montagne qu'on voit au couchant, sont les restes du château de Lictava, première rési-

dence et berceau de la famille Thurzó. Il fut construit vers l'an 1360, pendant l'invasion des Mogols, pour servir de refuge, comme l'indique son nom (*lietava* en slave : refuge), aux habitants du village voisin.

Le voyage qu'on continue pendant la nuit, a quelque chose de féerique et de sentimental. La lune se lève derrière les créneaux des montagnes; elle verse à flots sa lumière, blanche comme du lait, sur le paysage endormi; ses rayons roulent comme des perles défilées sur les flots bleus du Vag, où le radeau glisse majestueusement; le bruit de l'aviron, qui fend l'onde écumante, est le seul bruit qui se fasse entendre, à cette heure solennelle où la nature semble plongée dans un pieux recueillement. Les cimes bizarrement découpées des montagnes de la rive droite ressemblent à des tours, à des châteaux en ruines. Mais ces fantômes disparaissent avec la nuit, et les rochers qui causent cette erreur reprennent avec le jour leurs formes naturelles. Cependant un château véritable, et nullement fantastique, s'offre bientôt aux regards des voyageurs, et les dédommage de leurs déceptions nocturnes; c'est le vieux manoir de Hricsó, ancienne résidence de la famille Lahar, qu'il a vue s'élever et s'éteindre dans ses murs.

Le dernier chevalier de Lahár, n'ayant point d'enfants, avait laissé tous ses biens à sa femme. Un chevalier voisin, François Thurzó, seigneur de Lictava, convoitant ce riche domaine, offrit sa main à la veuve. Mais celle-ci, craignant sans doute les suites d'un hymen mal assorti, car elle était vieille, jalouse, peut-être, de sa liberté, refusa, et préféra laisser à Thurzó l'espoir des mêmes avantages, en l'adoptant comme son fils, ce qui fut accepté avec bonheur. Mais la châtelaine vécut trop longtemps au gré de son héritier cupide, qui, pressé de jouir, jeta sa bienfaitrice dans un cachot, disant hautement qu'elle était folle, et se fit acclamer par ses vassaux comme leur maître légitime. Le châtiment suivit de près le crime : Thurzó devint morose et soucieux; il fuyait la compagnie des hommes, et cette solitude où le remords le poussait était sans cesse troublée par l'image de cette bienfaitrice si lâchement sacrifiée. Un jour, un moine se présente au château, et demande le seigneur : il lui reproche son crime, et l'engage à le réparer sous la menace des plus durs châtiments. On le chasse : inutile peine! Le moine reste nuit et jour à la porte du château, faisant entendre sa voix accusatrice, et appelant Thurzó au jugement de Dieu.

Le seigneur irrité fait jeter le moine dans un cachot; le lendemain, un moine de pierre de grandeur colossale, le remplace à la porte du manoir : Thurzó le fait abattre et détruire, mais en vain : le signe accusateur reparaît encore : vingt fois il est détruit, vingt fois il revient, et plus grand que la veille! L'épouvante est générale : tout le monde s'éloigne de ce château maudit, amis, parents, serviteurs même, et Thurzó vaincu croit devoir apaiser le ciel en rendant la liberté à sa victime; mais il était trop tard : quand on ouvrit le cachot, la châtelaine venait d'expirer.

Peu de jours après, le château est dévoré par un incendie; l'ambitieux Thurzó veut le rebâtir; mais il n'est pas à moitié construit, qu'il s'écroule avec fracas sur ses constructeurs et les écrase.

Depuis ce moment, le château de Hricsó est resté une ruine; il fut longtemps un objet de réprobation et de terreur; il ne se relèvera plus sans doute,



(La prisonnière de Hricsó.)

tant l'homme a horreur de tout ce qui réveille de sinistres pensées; et son aspect désolé fera vivre des siècles encore le souvenir du châtiment exemplaire de l'ingratitude et de l'avarice.

Non loin de là est le château de Bitcse, qui fut remis à neuf en 1581, par François Thurzó, et où résidait habituellement son fils George, palatin de Hongrie. C'est là que celui-ci célébra le mariage de sa fille Judith avec une pompe tout à fait orientale. Le souvenir des fêtes qui eurent lieu à cette occasion vit encore dans la mémoire des habitants, et l'histoire locale nous a conservé les comptes de ce qu'elles coûtèrent : on y consomma 10 bœufs, 43 veaux, 144 moutons, 341 oies, 691 poules, 1,600 œufs, etc.

La vallée de Szulyò offre un spectacle unique au monde : ce sont les ruines d'une cité antédiluvienne, d'une Babel, à laquelle il ne manque que le peuple de géants qui l'habitait; tous les édifices et les monuments sont encore debout. Voici des temples druidiques, ayant pour colonnes des rochers; à côté, des palais dont les portes et les fenêtres sont de profondes cavernes; là, des tours démantelées, au sommet desquelles pendent, en guise d'herbe et de mousse, des chênes et des saules; tout près, des obélisques destinés à éterniser le souvenir de

quelque grand événement; sur un autre point, des colosses présentant l'image effrayante des rois ou des héros de cette race grandiose. Plus loin, c'est un amphithéâtre à moitié enseveli sous ses propres décombres; des bas-reliefs, sculptés dans le roc vif, retracent des combats d'éléphants, de lions, ou de gladiateurs armés de massues. On ne peut faire un pas, parmi ces blocs énormes, sans rencontrer quelque figure bizarre, quelque ruine pittoresque.

En revenant sur les bords du Vag, on trouve, comme par enchantement, au pied d'une montagne horriblement escarpée, un joli village nommé Vág-Besztercze. La roche, qui surplombe, porte sur sa cime, semblable à un casque avec son panache, un château hérissé de tourelles. L'église du village renferme plusieurs monuments curieux; ce sont des tombeaux décorés de statues de grandeur naturelle, représentant Raphael Podmaniczki, mort en 1558, Sigismond Balassa et son épouse. Sigismond Balassa fut le fondateur d'un charmant château situé sur une colline voisine, et dont les salles sont ornées des portraits des membres de cette noble famille, depuis trois siècles. Il est intéressant de remonter cette série de types divers jusqu'à sa source et de la redescendre ensuite jusqu'à nos jours; à mesure qu'on se rapproche de notre époque, les physionomies s'efféminent, l'expression s'efface; il semble que l'énergie et l'intelligence disparaissent.

La maison de campagne de Rovnye est d'une beauté remarquable. Elle es l'ouvrage de l'ancien comte d'Aspremont, qui s'est plu à en faire un des séjours champêtres les plus délicieux de la Hongrie. Bosquets, avenues, étangs, cascades, temples grecs, chaumières rustiques, ruines pittoresques, grottes fraîches, laiterie hollandaise, kiosques turcs, pagodes indiennes, on y trouve tout ce qui peut charmer la vue, séduire l'imagination.

Après Lednitz, propriété de la famille Rákóczi, les chaînes des montagnes entre lesquelles on a voyagé se morcellent peu à peu, et leurs anneaux épars n'apparaissent plus qu'à d'assez rares intervalles. Le domaine de Kossa renfermait un château dont il ne reste plus même les ruines, mais l'histoire a conservé le souvenir des événements qui s'y sont passés, et qui motivèrent sa démolition au XVII[e] siècle. C'est au château de Kossa que Vesselényi, Teokeoli et Petreoczy s'unirent pour forcer Léopold à respecter les franchises de la Hongrie. Vesselényi étant mort, l'esprit dirigeant manqua à ce mouvement libérateur, et la conjuration, vigoureusement attaquée déjà dès son début, se trouva compromise. Une armée vint mettre le siége devant Kossa où s'étaient réfugiés les deux Teokeoly avec un grand nombre de partisans. La reddition de la place devenant inévitable, les deux Teokeoli se sauvèrent à Likava, où le père mourut en arrivant. Petreoczy parvint également à s'enfuir et finit ses jours dans l'exil. Le château fut brûlé et détruit de fond en comble par les bourreaux de la nation magyare.

Le château d'Arszlánykeo, ou du Rocher du Lion, qui s'offre aux regards du haut d'un monticule conique, peu après Rossa, est peut-être l'édifice le plus hardi qui soit en Hongrie. Un balcon, construit sur le bord de ce rocher à pic, sert de belvédère pour contempler la vallée, sur laquelle il semble suspendu par l'effet de quelque enchantement. Ce château, qui d'ailleurs n'est

plus qu'une ruine, doit son nom à un lion, qui, selon la tradition, avait son repaire sur ces hauteurs.

La seigneurie d'Illava, située le long des rives du Vag, a appartenu successivement à Blaise Magyar, l'un des plus braves généraux de Mathias Corvin, et à Paul Kinisi, surnommé l'Ajax hongrois, qui combattait avec une épée dans chaque main, et qui prit une part active à quarante grandes batailles, sans être jamais blessé ni fait prisonnier.

Le château de Dubnicz a perdu aussi tous les vestiges de son ancienne grandeur et de son importance, depuis la récente extinction de la famille Illyésházi, dont il était la propriété patrimoniale. On y admirait une bibliothèque nombreuse et choisie, une collection de manuscrits, de gravures, de tableaux, d'antiquités et d'instruments de musique, un jardin orné d'arbres et de plantes rares, un parc immense offrant les points de vue les plus pittoresques : tout cela a disparu depuis la mort du dernier propriétaire.



(Les Bains.)

Une forte odeur de soufre, qui se répand au loin, annonce l'approche des eaux thermales de Teplitz, mot slave qui signifie *bains chauds*, et qui est commun à plusieurs établissements de ce genre. L'abondance des sources minérales est telle, qu'il suffit de trois heures pour remplir, deux fois par jour, la grande salle de bain qui peut contenir 5,000 seaux d'eau, et où les dames et les hommes se réunissent en commun. Cette espèce de bains, qui

choquerait peut-être la délicatesse française, est très-usitée en Hongrie et en Suisse. La température de l'eau est de 33 à 35 degrés Réaumur.

Au sortir de Teplitz, on remonte sur le radeau, et l'on arrive en peu d'instants devant la forteresse de Trencsin. Elle est bâtie sur une montagne à trois pointes, et se divise en trois corps de bâtiments; celui du milieu, qui est le plus élevé, consiste en une tour carrée qui passe pour une construction romaine, et qu'on attribue à un général Terentius, dont le nom altéré par le temps a pris la forme de Trencsin, dans la bouche du peuple. Le fort renferme un puits de 76 toises de profondeur : on le nomme le Puits des Amants : voici à quel sujet. A la suite d'une incursion contre les Turcs, le comte Szapolyai revint avec un riche butin et de nombreux prisonniers, parmi lesquels se distinguait la jeune et belle musulmane Fatmé. S'attendant à des représailles, il cherchait activement à rendre sa forteresse inexpugnable : la position était forte, mais on manquait d'eau.

Pendant qu'il se consumait en vains efforts pour trouver une source, on lui annonce l'arrivée d'une caravane turque, dont le chef vient traiter du rachat des prisonniers. C'est le riche Omar, qui fait au comte les plus belles offres pour les délivrer. « Je vous les rendrai tous, dit Szapolyai, sauf toutefois la jeune fille que j'ai attachée au service de la comtesse. — Son nom? — Fatmé! » Ce nom produit sur l'Osmanli l'effet d'une étincelle électrique. « Fatmé! s'écrie-t-il, c'est ma fiancée... » Et il offre tout son or, ses pierreries, tous ses biens, pour la rançon de la belle captive. Mais Szapolyai reste inflexible; Omar se jette à ses pieds, il le prie, il le conjure : « Fais jaillir l'eau de ces roches, s'écrie le comte, et je te la rends! — Ta parole! — Voici ma main; le ciel m'est témoin que je n'ai de ma vie trahi ma foi. » Omar se met à l'œuvre avec ses compagnons et d'autres travailleurs qu'il gagne par l'appât des récompenses. Peines, veilles, trésors, rien ne lui coûte. Trois ans se passent à fouiller les profondeurs de la montagne; mais l'élément désiré ne paraît pas. Ses richesses et son courage allaient être épuisés, il ne lui restait plus que le désespoir, lorsque, tout à coup, il apprend, ô surprise! ô bonheur! qu'on a découvert au fond du puits un filet d'eau. Alors lui et ses compagnons redoublent d'ardeur; le filet grossit d'un moment à l'autre; c'est une source abondante. Fatmé lui est rendue : Omar, au comble de la joie, retourne dans sa patrie avec sa bien-aimée. La forteresse, pourvue d'un puits que rien ne peut tarir, devient inexpugnable.

A peu de distance de Trencin, s'élève, sur les bords du Vag, un rocher à pic de sept à huit cents pieds de hauteur, au sommet duquel est un autre château, Beczkó, qui doit son origine et son nom au fou d'un seigneur polonais nommé Stibor, célèbre sous le règne du roi Sigismond. Ce seigneur étant venu en partie de chasse dans ces parages, choisit pour se reposer et dîner le pied de ce rocher, couvert d'un frais gazon et ombragé d'arbres. A la suite d'un joyeux repas, chacun des convives exprime un vœu. Vient le tour du fou. « Je veux, dit-il, qu'un château s'élève à la pointe de ce rocher qui nous abrite si bien des ardeurs du soleil. » Tous les chasseurs partent d'un éclat de rire : « Impossible! s'écrient-ils de concert. — Rien n'est impossible, dit Stibor : dans un an, à pareil jour, je vous donne rendez-vous dans mon

château, sur la pointe du rocher. » Stibor tint parole, et des fêtes splendides inaugurèrent l'édifice, fruit du caprice seigneurial.

Mais Stibor ne jouit pas longtemps de sa nouvelle propriété. Homme dur et bizarre, il avait pour favori un chien cruel et hargneux qu'il mettait au-dessus de tout, de sa famille même. Un jour le méchant animal rentre au château, boitant, hurlant, la jambe traînante. Stibor courroucé veut connaître le coupable : c'est un serf, qui après en avoir été mordu, lui a lancé une pierre pour se défendre. Vainement le malheureux, tombant à genoux, implore son pardon. L'impitoyable seigneur le fait précipiter du haut du rocher. Mais ce crime ne resta pas longtemps impuni. Par un jour d'été, Stibor s'étant endormi à l'ombre d'un arbre, un serpent lui dévore un œil et lui pénètre bien avant dans le cerveau. En proie à des douleurs atroces, Stibor s'élance comme un furieux; il court à l'aventure, et dans sa frénésie, il va tomber en aveugle dans le précipice où avait péri sa victime.

Le château de Czeithe rappelle des cruautés féodales plus grandes encore. Il appartint à Élisabeth Báthori, méchante femme, dont les vices ne firent que grandir avec l'âge. Pour se venger du temps qui la ridait, et du monde qui ne la voyait plus qu'avec indifférence, elle s'épuisait en raffinements de cruauté contre ses malheureuses servantes. Un jour le sang d'une de ses victimes rejaillit sur sa main : elle croit remarquer que ce sang rajeunit sa peau flétrie. Dès lors il lui faut des bains de sang humain pour rendre sa première fraîcheur à son corps décrépit. Aidée de deux vieilles servantes et de son nain, elle immola secrètement un grand nombre de victimes pour les employer à cet horrible usage; leur nombre s'élevait déjà à trois cents, lorsqu'un jeune homme dont elle avait fait périr la fiancée découvrit, après de longues recherches, la cause de cette mort, et alla dénoncer les coupables au palatin Georges Thurzó, siégeant à Posonie (1611). Élisabeth Báthori fut arrêtée avec ses servantes; condamnée à une prison perpétuelle, elle mourut en 1614. Ses complices périrent par la main du bourreau. Il y a quelques années on montrait encore les souterrains où ces furies infernales égorgeaient les jeunes filles, et le bassin impie qui recevait le sang à mesure qu'il coulait des veines de la victime.

Vient ensuite Luka, puis Temetvény, qui appartenait au célèbre comte Bercsényi, l'un des généraux les plus distingués de Rákóczi. Après la bataille de Rombay (22 juin 1710) qui décida du sort de l'insurrection, Bercsényi se retira à Temetvény, mais les troupes impériales se mirent à sa poursuite, et un jour il reçut d'une main amie un billet ainsi conçu : « Fuyez au plus vite; les Impériaux seront aujourd'hui même devant votre château, toutes les routes sont gardées; le chemin de la montagne est le seul qui vous soit ouvert. » La corpulence du comte et une blessure qu'il avait à la tête ne lui permettant pas de marcher vite, il fallut trouver un moyen de retarder l'ennemi devant le château pour l'empêcher de poursuivre le fugitif. Un domestique français que le général avait à son service se chargea de ce soin.

Il donna des ordres pour la défense du château; il annonça aux soldats que leur maître ne se rendrait qu'à la dernière extrémité, puis, quand la nuit fut

venue, le général sortit par une porte dérobée, et prit, accompagné d'un serviteur fidèle, le chemin de la montagne. Les Impériaux se présentèrent devant le château et sommèrent la petite garnison de se rendre. Le Français qui commandait la troupe prit la parole au nom du comte, et demanda un délai de trois jours passé lequel, s'il ne venait point de secours, il promettait de se rendre. Les Impériaux acceptèrent ces conditions. Le délai expiré, ils entrèrent dans le château, arrêtèrent le Français généreux qu'ils prirent pour le comte Bercsényi lui-même, et l'amenèrent à Posonie. Pendant ce temps, le véritable comte était parvenu, après des efforts inouïs, à gagner la frontière de Pologne; il allait entrer sur cette terre bénie, lorsqu'une voix qui sortait d'entre les broussailles, lui cria : « Arrêtez, n'êtes-vous pas le comte Bercsényi? » Il ne chercha pas à déguiser la vérité; il dit son nom et se crut perdu. En un instant, il se vit environné d'hommes armés, qui tous le reconnurent; l'un deux s'approcha de lui respectueusement, et lui dit : « Mon général, ne craignez rien, nous sommes des débris de votre armée, exerçant depuis notre défaite le métier de brigands honnêtes. Venez vous reposer dans notre asile; nous vous accompagnerons ensuite jusqu'à la frontière. » Le comte accepta cette offre obligeante, il passa la nuit dans la demeure mystérieuse des brigands, et le lendemain il foulait le sol de la Pologne. Il se rendit à Varsovie, et de là à Paris, où Louis XIV, qui était le principal instigateur des troubles de la Hongrie, lui fit une petite pension.

Nous voici au terme de notre voyage, marqué par le village de Guta, où le Vag se jette dans le Danube, qui est partagé près de là en deux branches par l'île de Csalóköz à l'extrémité de laquelle s'élève la fameuse forteresse de Comarom. Notre pèlerinage sur ces bords délicieux, riches de monuments, de légendes, de souvenirs historiques, a été précipité. Nous avons dû passer sous silence une foule de châteaux pittoresques, de traditions intéressantes et de merveilles de la nature. Au reste, notre but n'était pas de tout dire, mais de cueillir la fleur de notre sujet afin d'inspirer au lecteur le désir d'aller voir par lui-même les beaux lieux dont nous lui avons tracé l'itinéraire.

L. Delatre.

SCÈNES DE LA VIE PASTORALE EN HONGRIE.

RELAIS DE VILLAGE.

Les Magyars, si l'on en excepte les classes riches, ont l'humeur peu voyageuse; il leur suffit de l'agitation d'une existence qui se consume entre les travaux de la vie rustique et l'élève des chevaux, ces fidèles compagnons d'un peuple né, pour ainsi dire, cavalier. Leur horizon de voyage se borne à la ville du comitat, où, souvent, les appellent les réunions politiques surtout, les opérations électorales, les foires, les marchés, où les masses affluent, moins pour traiter des affaires commerciales (car elles ont des penchants peu mercantiles) que pour satisfaire un vague désir de curiosité, et maintenir les relations entre

vieilles connaissances. Ces foires servent à l'écoulement naturel des produits agricoles qui se vendent, et le plus souvent s'échangent contre des objets indispensables aux besoins de la famille. De chaque côté de la rue, s'échelonnent des monceaux de grains, de tabac en feuilles, de pipes au fourneau de terre rouge, de dolmans et de pelisses, de chemises aux larges manches, de bottes au talon de cuivre, de bottines, de meubles et de vaisselle. Quoique, par un usage traditionnel, chaque famiille soit pourvue d'instruments de fabrication, et ait assez d'aptitude pour la confection de ces divers objets, elle trouve là un complément de luxe et de confort provenant de mains plus exercées.

Ces foires, qui se tiennent aussi dans quelques villages moins importants, mais d'une heureuse situation, sont autant de grandes réunions où des groupes se forment, s'assimilent, font un échange mutuel de nouvelles, et se concertent pour les mesures à prendre dans l'intérêt des localités et du pays en général. A quoi se réduiraient-elles, si ces nombreux campagnards, que vous voyez aller et venir, le fouet à la main, battant gravement le pavé de leurs talons éperonnés, se bornaient à l'achat de quelques ustensiles? Ce n'est là que le fait accessoire. Comme ils lisent peu, le rassemblement des foires, c'est leur gazette à eux, c'est leur liberté de la presse, qui, se transmettant par des milliers de voix, n'est pas moins puissante que l'autre : car elle se répercute en nombreux échos de paroles humaines accompagnées de regards animés, de serrements de mains, et qu'anime le feu sacré du patriotisme. Cela explique la connaissance précise qu'a le paysan magyar de l'état de son pays et les détails qu'il possède sur l'étranger. L'importance qu'il attache à ces petits congrès, dont le soin des affaires domestiques est le prétexte, est parfaitement caractérisée par la réponse que fit un simple cocher à M. de Gérando. « Causant un jour de la France avec un cocher, dit cet écrivain, je lui demandai ce qu'il savait de mon pays. — Je sais, répondit-il, que votre nation est plus instruite, plus puissante et plus heureuse que la mienne (et il y avait dans son accent quelque chose de touchant); je sais aussi qu'elle est brave comme la mienne, car Napoléon disait : Si, avec mes grenadiers, j'avais les hussards hongrois, je conquerrais le monde. — Ah! Napoléon disait cela, m'écriai-je; et comment le savez-vous, vous autres? — Eh quoi! répliqua-t-il en faisant de la tête un mouvement plein de désinvolture, n'allons-nous pas aux foires? »

Les voyages en Hongrie se feraient avec une plus grande rapidité s'ils n'étaient ralentis par de nombreux incidents qui, toutefois, leur donnent le mérite de l'imprévu. Les moyens de transport ne manquent pas : l'étranger peut disposer de la poste, dite fastueusement impériale, royale et apostolique; mais il n'en use guère, vu sa lenteur et ses prix exagérés. On a plutôt recours à des compagnies de marchands qui ont des relais sur les principales routes, et cheminent jour et nuit. Les riches du pays tiennent à honneur de voyager avec leurs propres chevaux, qu'ils échelonnent sur la route; généralement on en attèle quatre à la calèche. Ils brûlent l'espace au commandement d'un cocher-hussard qui redouble surtout de cris et de claquements de fouet, lorsqu'il croise un autre équipage. Ces chevaux, de sang oriental, ont de nombreux rapports avec les arabes navarrais de la race tarbaise : ils ne

sont pas de haute taille, mais vifs, lestes, musculeux, et très-propres au service de la cavalerie légère.

Un autre système de locomotion, l'*elöfogó* (*vorspann*), reposait sur l'obligation imposée aux paysans de fournir un équipage complet en échange de l'impôt. Ils recevaient, pour prix de la course, la modique somme d'un florin, qu'ils versaient à la caisse municipale. Cette espèce de corvée fut abolie dans les derniers temps par les comitats; cependant, sur plusieurs points, elle s'était rétablie comme d'elle-même, et sur la réclamation des paysans, qui, bien souvent ne sachant que faire de leurs loisirs, préfèrent monter à cheval et gagner leur florin, que le voyageur, pour peu qu'il soit généreux, accompagne d'un pourboire.

Ce dernier mode, assez expéditif et restreint au parcours d'une station à une autre, n'était pas sans inconvénient. Une fois les chevaux attelés, on était sûr d'un transport rapide, si des obstacles inattendus, ou les caprices du touriste, auxquels le cocher villageois se prêtait avec une rare complaisance, ne venaient ralentir la marche : faire cas de lui, parler son langage favori, le consulter comme un cicérone sérieux sur les ruines et les sites pittoresques dont il vous racontait la légende, c'étaient là autant de titres pour obtenir qu'il s'écartât de la route et vînt faire halte sur les lieux désirés, laissant ainsi quelques instants le voyageur à ses rêveries et à ses investigations curieuses. Mais, une fois au relai, on ne savait plus l'heure du départ suivant. Quand le guide arrêtait ses chevaux devant la porte du *kisbiró*, petit juge chargé spécialement de l'*elöfogó*, bien souvent le service était en défaut : le villageois de tour était quelquefois dans les champs, ou bien ses chevaux paissaient dans la prairie voisine. Dans ce cas, le seigneur *kisbiró*, après le salut d'usage, s'excusait avec une gravité toute magistrale, et se mettait en devoir d'aller prévenir l'homme de service; mais il se hâtait lentement, à la manière des Orientaux : il fallait, au préalable, qu'il rajustât sa pelisse, qu'il coiffât en mesure son chapeau à larges bords, qu'il prît son bâton noueux, aux bizarres ciselures, et ce n'était qu'après ces préliminaires accomplis, qu'emboîtant le pas avec un bruit régulier d'éperons, il accomplissait les devoirs de son ministère.

Ces retards, qui faisaient dire à un voyageur peu épris d'aventures : « Avec un tel système, on va vite et l'on n'arrive jamais, » offraient cependant quelque compensation pour l'observateur. Pendant qu'il maugrée intérieurement contre l'insouciance du magistrat, son attirail, sa personne, sont le but d'une vive curiosité de la part des enfants et des jeunes gens qui arrivent en foule, furètent de l'œil, observent, admirent, et semblent se demander l'usage de tout objet nouveau pour eux. Pendant ce temps, les hommes faits restent groupés devant leur porte, assis comme des sénateurs : venir fatiguer l'étranger de leurs regards ou de leurs questions, ce serait une chose indigne de leur caractère; ils ne viendront qu'appelés à rendre service, ou pour prêter, au besoin, le secours de leurs bras : ce qu'ils feront avec une politesse grave et pleine de réserve. Silencieux et calmes, la pipe à la bouche, ils échangent d'un moment à l'autre quelques monosyllabes : expression laconique de la pensée qu'ils semblent ruminer en commun. Ainsi, la voiture qui fait halte a-t-elle frappé

leurs regards, quoiqu'ils n'aient jeté sur elle qu'un œil à peu près indifférent, un d'entre eux dira tout à coup, après un long silence : *Nagy szekér,* « c'est une grande voiture; » et les autres de répondre : *Nagy ám*, « oui, elle est bien grande. » Le Magyar est ennemi du verbiage inutile; et, s'il n'a pas à traiter un sujet sérieux, capable d'intéresser ou de communiquer à ses semblables la passion qui l'anime, il se tait et rêve.



(Relais de village.)

Enfin le *kisbiró* revient, souvent après une longue absence, et bientôt on voit accourir quatre ou cinq petits chevaux tatars, cornus, maigres en apparence, mais alertes et vigoureux. Le cocher est, le plus souvent, un brave campagnard aux fortes moustaches, botté, éperonné (des mollettes du diamètre d'un écu!) armé d'un fouet que parent des rosettes de cuir blanc ou rouge. Ce sont des ornements obligés, même pour les plus pauvres d'entre les paysans. Il faut, à tout prix, que l'extérieur brille : aussi, broderies à la pelisse ou au manteau, incrustations au pommeau de la selle, lanières ondoyantes sur les flancs des chevaux, quand, bien souvent, au lieu de mors, une simple corde est passée dans leur bouche. Hâtons-nous pourtant de dire que ce meuble essentiel ne fait défaut qu'aux plus indigents.

Quelquefois le paysan envoie, pour conduire l'équipage, un domestique ou son propre fils. Celui-ci, quel que soit son âge, prend alors une allure d'homme, peu compatible avec le frivole éclat de son costume, signe caractéristique de

ses goûts : son chapeau est orné d'une belle plume, de fleurs naturelles ou d'une touffe de rubans; la grandeur des molettes de ses éperons est exagérée; son fouet est tout bariolé de clous de laiton et de rosettes; il étale avec coquetterie les lanières, découpées à jour, qu'il va bientôt agiter au gré du vent, les étoiles et les croissants de cuivre qui ornent ses harnais. La voiture n'a-t-elle pas de siége, ou a-t-il oublié de prendre une selle, qu'importe! il monte à poil. En vain son père ou quelque vieux compagnon qui l'aide à atteler, lui donne-t-il les conseils de la prudence : « Prends garde, il faut ménager les chevaux au début, pour qu'ils ne s'essoufflent pas; » le joyeux garçon fait un signe d'assentiment et rit sous cape, songeant que le conseiller a, dans son temps, suivi les mêmes conseils..... comme il les suivra lui-même tout à l'heure. Il n'est pas plus tôt parti qu'il donne un démenti formel à sa promesse : il fait bravement claquer son fouet, donne l'élan à son petit attelage, qu'il excite et encourage de la voix, et dépose enfin le voyageur à sa destination, en lui souhaitant mille prospérités, sans lui réclamer la moindre gratification. *Becsület*, l'honneur, est là qui lui interdit de tendre la main, comme un mendiant, ou comme les Allemands qui se pressent autour des voyageurs à la porte des auberges.

Souvent le trajet se trouve mêlé d'incidents qui égaient le voyage ou servent à défrayer la curiosité de l'observateur, attentif aux moindres détails. Quelquefois les routes, traversant des terrains marécageux détrempés par une pluie soudaine, arrêtent la marche du petit équipage. Alors, pour ne pas rester en chemin, le cocher invoque le secours des chevaux de la ferme la plus voisine : on double, on triple les forces, et à voir ce groupe de quadrupèdes qui font voler derrière eux des flots de boue, au milieu des ébats de quelques poulains qui suivent leurs mères, une clochette au cou, on dirait d'un haras complet allant chercher fortune en de meilleurs pâturages. En toute circonstance, que le parcours soit lent ou rapide, l'automédon fait halte à mi-chemin, caresse ses compagnons tatars en leur tirant le toupet à la manière turque, sort de sa vannette leur pitance d'avoine ou d'autre grain, et leur distribue ce reconfort pour le reste du voyage. En vain serait-on pressé, en vain ferait-on luire à ses yeux quelques pièces d'argent pour l'engager à négliger ce soin, il ne se croirait pas un vrai Magyar s'il y manquait : lui faire de telles propositions, c'est l'insulter. Il vaut mieux alors abonder dans son sens. Si c'est un jeune homme, on peut bientôt causer avec lui comme avec une vieille connaissance. Il se fera une joie de vous étaler le détail naïf de ses amours, l'épopée généalogique du petit équipage, principale base de sa fortune; il vous chantera avec une rare complaisance les joyeuses chansons qui égaient les fêtes de la jeunesse villageoise, ou les stances de quelques pieuses légendes, auxquelles se mêlent de patriotiques souvenirs. Mais si c'est un homme fait, on doit se garder soigneusement de le provoquer à ces manifestations bruyantes, faites tout au plus pour un autre âge; il sera plein de réserve et d'égards. Parlez-lui de ses ancêtres, de leur gloire, des intérêts présents du pays, de son avenir, que le patriotisme de ses enfants doit conquérir un jour ou l'autre, et il s'établira entre vous un lien sympathique; mais tenter de le

faire sortir de sa gravité habituelle par des questions indiscrètes ou frivoles, ou en lui demandant quelque acte qui répugne à sa manière d'être, c'est s'exposer à cette réponse que fit un cocher magyar à un voyageur français : « Est-ce que je suis ivre ? »

La route offre quelquefois un aspect animé, soit qu'on passe dans le voisinage de quelque grand pâturage, d'où l'on voit accourir des centaines de quadrupèdes hennissants, qui s'ébattent et viennent, la crinière au vent, flairer à distance leurs compagnons attelés, momentanément esclaves, pour s'enfuir bientôt à toutes jambes et comme saisis d'une panique soudaine. Si c'est le lendemain d'un jour de foire, on éprouve je ne sais quelle douce émotion à voir ce renouvellement continuel de chariots, de cavaliers, d'hommes à pied, vous honorant d'un salut amical et respectueux comme si vous leur étiez connu.

Cette politesse, ces égards, la vie privée des Magyars en offre de fréquents exemples : Un jour, un de ces gentilshommes campagnards vint adresser une réclamation à un magnat, son voisin. Il ôta son chapeau, qu'il garda à la main pendant que le seigneur l'écoutait. Celui-ci engagea le gentilhomme à se couvrir, car le froid était vif : « Je n'en ferai rien, dit l'autre, je sais le respect que je vous dois. — Comment ! reprit en souriant le magnat, ne sommes-nous pas égaux, nobles tous deux ? — Sans doute, mais je suis un simple gentilhomme, et vous êtes un puissant seigneur. — Je ne puis être plus puissant que toi, nous avons les mêmes priviléges. Je ne suis que riche. — Cela est vrai. — C'est donc devant ma bourse que tu t'inclines ? — Au fait, vous avez raison ; vous êtes riche, et je ne le suis pas ; il n'y a pas d'autre différence. » Et il remit fièrement son chapeau sur sa tête.

G. Boué.

LES PASTEURS.

Montons encore une fois dans cette voiture basse, mais rapide, que quatre petits chevaux ardents emporteront tout à l'heure. Voyez, le sol fuit devant vous. Le pays que vous parcourez n'a rien encore qui vous frappe. Allons plus loin. Laissons ces chevaux fougueux traverser, comme ceux de la ballade, les villes et les villages ; ils s'arrêteront d'eux-mêmes, quand ils toucheront du sabot la steppe d'où ils sont sortis.

Regardez maintenant autour de vous. Aussi loin que porte la vue, s'étend une plaine sans bornes, immense. Rien ne trouble la majestueuse solitude de cette nature sauvage, si ce n'est la grave et silencieuse cigogne. Pas de route tracée sur le sable ardent, ou sur l'herbe touffue que vous foulez. On douterait que ce sol étrange fût habité, si quelquefois un cavalier aux vêtements flottants n'apparaissait à l'horizon, si l'on n'apercevait sur quelques points de vastes champs de blé dont les myriades d'épis ondulent par grandes vagues, si encore l'oreille n'était frappée du son de la trompette d'un berger ou des tintements d'une cloche lointaine. Un nouveau monde s'ouvre devant vous. Ce sont les déserts de la Hongrie, les steppes infinies qui se déroulent sous un soleil brûlant ; où brillent, le jour, le mirage, la nuit, les feux des caravanes ; où

d'innombrables troupeaux de chevaux, de bœufs, de brebis, errent dans des pâturages sans limites.

Les plaines de Hortobágy, objet des prédilections magyares, et que dès l'abord on semble accuser de monotonie, ont cependant fourni un thème abondant d'illustrations et de belles scènes à deux romanciers hongrois; l'un, M. Nicolas Jósika, les a célébrées dans son magnifique roman intitulé *Zrinyi, le poëte;* l'autre, M. Louis Kuthy, dans ses *Mystères nationaux*. M. Jósika est ravi d'enthousiasme à l'aspect de ce désert immense, au tapis de verdure : « Cette puszta est grandiose, dit-il, il y a dans son caractère quelque chose de particulier, d'étonnant, surtout à certaines heures, lorsque les bords frangés de l'horizon sont enveloppés des brumes de l'aurore, et que les regards avides errent dans les espaces infinis. Les fonds lointains adoptent les mille couleurs en fusion du vert-émeraude et du jaune d'or brillant, tandis que les limites *sommeillants se confondent avec le bleu céleste qui baise le ciel et penche mollement vers la terre*. C'est là la patrie des pasteurs, types impérissables d'une race qui l'habite avec amour: les montagnes font horreur au Magyar. « Le beau pays! dit-il en agitant horizontalement la main de gauche à droite pour en peindre la surface; le beau pays! J'y suis libre. » Et il l'est en effet.

Sur cette nature indomptée planent des souvenirs encore récents d'invasions effroyables, de combats sans fin, comme sans merci, de populations chassées ou exterminées. Aussi, les habitants y conservent-ils l'attitude que leurs pères y ont tenue pendant dix siècles de guerre. Ne demandez pas à ces campagnes presque désertes le spectacle animé des contrées de la France, ce bruit qui part des ruches du travail qu'alimente l'industrie. Vous trouverez là le silence d'un camp qui repose au lendemain d'une grande bataille. Pur enfant de la nature, le Magyar préfère la vie pastorale au tumulte des villes. Que les lois de la civilisation ne lui en fassent pas un crime!... Français, Anglais, Allemands surtout, que sa *barbarie* trouve grâce devant vous! Et toi, lecteur, aie pour lui justice indulgente; le Magyar a les mêmes droits que ceux-là à ton intérêt et à ton estime.

Laissons d'ailleurs parler notre collaborateur, M. Havez-Montlaville, à qui le public français est redevable de plusieurs communications importantes sur la belle et pittoresque Hongrie.

« Parmi les types qu'offre le peuple magyar, il n'en est pas de plus caractérisés que ceux des pâtres nomades connus sous les noms de *gulyás* (bouvier), *juhász, bojtár* (berger), *kanász* (porcher), *csikós* (gardeur de chevaux). Ce sont de vrais Hongrois aux traits basanés, réguliers, et fortement accentués, aux yeux étincelants, à la moustache épaisse et toujours retroussée, aux cheveux longs et noirs, luisants, souvent tressés en deux nattes qui viennent se placer le long des oreilles. Ils ont pour costume un large caleçon de toile (*gatya*), frangé au bas, des bottes montantes, une jaquette courte, en peau de mouton, un chapeau à longs bords, couronné quelquefois de rubans et de bouquets de fleurs artificielles dans les circonstances solennelles, un manteau de grosse laine blanche (*szűr*), orné de coutures et de pièces de

drap rouge figurant des festons et des fleurs, parmi lesquelles la plus en vogue est la tulipe. Ils portent encore ordinairement une large ceinture de cuir, garnie d'anneaux et de compartiments où s'adaptent les ustensiles les plus nécessaires, et sont enfin armés d'une petite hache qui s'emmanche dans un bâton plus ou moins long, et qui leur sert à repousser les attaques des loups et des autres bêtes fauves.

Ils ne savent point lire, si ce n'est dans la physionomie de leurs fidèles compagnons, les animaux commis à leur garde, et dans le ciel, où se trouvent indiquées pour eux, d'une manière certaine, les vicissitudes du temps et des saisons. Il est impossible que leurs pères, les anciens nomades d'Asie, aient mené une vie plus simple, plus agreste. Entre eux et les populations allemandes assez voisines, il y a tout un monde.

Le voyageur en Hongrie aperçoit, à de longues distances, dans d'immenses plaines désertes, des troupeaux de gros bétail, au pelage uniformément blanc, qui, pendant toute l'année, y séjournent sans abri; ils sont à l'état sauvage, n'ont jamais respiré l'air des étables, et leurs cornes ont toujours été libres du lien. Les vaches vèlent en plein air, au mois de février, et les jeunes animaux s'élancent joyeux, du sein de leurs mères, dans la neige glacée. Les Hongrois appellent ces troupeaux *gulya*, et leur gardien *gulyás*. Ces vachers ou bouviers, en hiver, se rapprochent des bois, des villages et des métairies isolées (*scárda*), et les bestiaux hivernent dans des enclos découverts. Les cabanes où les *gulyás* s'abritent pendant la nuit et dans les grands froids, sont ordinairement de forme conique et construites en roseaux. Ces hommes, malgré une existence si rude, sont frais, sains et robustes. Leur nourriture est le *gulyás-hús*, mets national : c'est du bœuf coupé en petits morceaux et apprêté avec des ognons et du *paprika*, piment rouge des Arabes et des Turcs, qui en forme le principal assaisonnement; il s'y trouve en telle quantité, qu'un étranger qui goûte ce mets a le feu dans la bouche, et pourtant c'est un plat recherché, même sur la table des grands. — Les troupeaux habitués à la solitude des steppes ne connaissent que les *gulyás*, et ne se laissent approcher que d'eux seuls. A la vue d'un étranger, ils sont effarouchés, cessent de paître, se pressent épouvantés les uns contre les autres, et prennent la fuite en désordre; les gardiens et leurs chiens blancs au pelage frisé ont alors beaucoup de peine à les arrêter; ce n'est que lorsqu'ils ont vu les visiteurs s'approcher familièrement des *gulyás* et leur parler, que ces animaux se remettent de leur frayeur, et reviennent paître paisiblement autour d'eux : dans l'étranger ils ont comme reconnu un ami.

Le nourrissage des brebis, par les grands avantages qu'il procure, forme en Hongrie une des branches les plus importantes de l'agriculture; les propriétaires de domaines de quelque étendue entretiennent donc tous des troupeaux qui comptent ensemble de quinze à vingt mille têtes. Les gardeurs de ces troupeaux (*juhász*, *bojtár*) sont d'une nature plus paisible et de mœurs moins sauvages que les autres pâtres que nous décrivons, bien qu'eux aussi ils n'aient aucune communication avec la société; mais les habitudes et la nature calme des animaux dont ils ont la garde, y contribuent sans doute pour une

bonne part. Leur costume est le même, à peu près, que celui des gulyás; les seules distractions qu'ils aient pour tromper la longueur du jour consistent principalement dans la pipe, qui ne les quitte jamais, les récits qu'ils font entre eux d'épisodes historiques et de légendes populaires rappelant les hauts faits de quelque illustre guerrier de leur nation, ou d'un brigand célèbre; ou bien encore dans des chants dont les sujets sont relatifs à leur profession, et qui portent, en général, un cachet de poésie antique comme dans ces vers :

Nos gras troupeaux dans la prairie
Broutent gaîment l'herbe fleurie.
. . . .
Si des bois je pouvais percer l'épais ombrage,
Ma Rose, mon trésor, je verrais ton visage.
. . . .

D'autres fois, c'est l'élan du patriotisme qui en est le sujet :

Rákos! Rákos! qu'es-tu donc devenue?
De ton brillant renom comment es-tu déchue?
Je souffre, hélas! en voyant ta misère;
Le chagrin dans le cœur, je laboure la terre.

(CHARLES KISFALUDI.)

Leur existence, qui s'écoule au milieu de ces plaines isolées, toujours en face du ciel et des astres, leur fait acquérir des notions pratiques d'astronomie; aussi, savent-ils ponctuellement, et à tous les moments du jour, l'heure qu'il est, et connaissent-ils exactement la marche des astres, les mouvements atmosphériques, la position des principales constellations. Cette vie contemplative les dispose assez généralement à la mélancolie et à la méditation; leurs traits portent l'empreinte de la gravité et de la préoccupation.

La Hongrie a beaucoup de forêts de chênes qui favorisent l'engraissement des porcs. Les porchers (*kanász*) mènent une vie irrégulière, ne quittent jamais les forêts, et sont, en général, d'une nature plus rude et plus sauvage que les autres gardeurs de troupeaux. On ne saurait dire si, dans quelques endroits, et notamment dans la forêt de *Bakony*, où il en existe un grand nombre, ils ne sont pas tout aussi bien brigands que pasteurs. Ils ne font point de mal aux pauvres, les ménagent au contraire, les aident généreusement dans leur misère, témoin les mendiants des grands chemins et les compagnons-ouvriers allemands qui parcourent le pays pour chercher du travail. Lorsque les *kanász* voient passer ces gens-là, ils ne manquent pas de leur offrir l'hospitalité dans leurs cabanes, et souvent la part d'un excellent cochon qu'ils grillent tout entier, après toutefois l'avoir pris sans scrupule dans le troupeau. Ils n'en veulent ordinairement qu'aux Juifs et aux moines, dont l'aisance leur paraît trop grande en face de la misère des paysans; ils rançonnent surtout les premiers sans merci, quand d'aventure il en tombe quelqu'un en leur pouvoir.

Les *kanász* ont pour arme principale une petite hache (*csákány*) qu'ils emploient tantôt comme bâton, tantôt comme houlette, tantôt comme instru-

ment à couper le bois. Quand ils se rencontrent au milieu des forêts, ils s'amusent à la lancer vers un but marqué, et atteignent à coup sûr un objet quelconque à cinquante et soixante pas. A force d'exercice, ces hommes acquièrent une adresse fatale, que souvent ils ne se contentent pas d'essayer contre les arbres et les buffles; ils en font un usage terrible contre leurs semblables; et lorsque des différends s'élèvent entre eux, le jet de la *csákány* joue un rôle aussi grand que le coup de poignard dans les mésintelligences espagnoles. Souvent, après les invectives ils en viennent aux violences: on les voit alors se séparer soudain, s'éloigner à une certaine distance, afin de gagner du champ, et lancer l'arme meurtrière après l'avoir agitée au-dessus de leur tête avec une effrayante rapidité. Lorsqu'ils veulent attaquer quelqu'un à l'improviste, ils la lancent du fond des broussailles, et elle va frapper la victime à coup sûr, comme d'autres bandits en embuscade envoient la balle d'un pistolet ou d'une carabine. Cette hache est encore pour eux un ornement, et ils l'agitent avec une rapidité étonnante lorsque, dans une cabane solitaire, ils se mettent à danser au son de la cornemuse; ils en sont aussi fiers que le Turc et l'Arabe de leur yatagan, et on les voit encore s'en servir à la danse comme l'Espagnol de ses castagnettes.

Les *kanász* ont l'imagination active; des histoires de brigands font souvent le sujet de leurs entretiens quand ils sont réunis en certain nombre. Le brigand dont on raconte les hauts faits est mis au rang des héros. Perdus dans leurs *puszta* désertes, ces pasteurs ont gardé des idées primitives qui contrastent avec les lois de notre société européenne. A leur point de vue, ce qui vient et croît seul sur la terre, n'a pas de maître, et ils ne se feront pas scrupule de braconner, de s'emparer d'un bœuf, d'un cheval. A leurs yeux, le voleur est celui qui prend à autrui ce qui est en sa légitime possession, les objets fabriqués, par exemple, qui ne se trouvent pas sur la route et qu'il faut acheter. Mais il est des choses que Dieu a créées pour tous et qui appartiennent à tous. Voici une forêt pleine de gibier. Vous voulez faire entendre au *csikós*, au *kanász*, qu'un seul homme a des droits sur les cerfs qui la parcourent librement, sur les arbres que la main de la nature a plantés? Vous êtes un mauvais plaisant. Le *csikós* a le droit d'abattre cet arbre, comme il a le droit de s'asseoir à l'ombre. Passe-t-il près d'un haras renommé, il n'hésite pas à faire son choix sans façon. Ces chevaux, en effet, ne paissent-ils pas, depuis leur naissance, dans des prairies ouvertes à tous, sur le grand chemin du monde? Défendra qui voudra cette théorie; mais est-ce une raison d'en vouloir à des gens qui, si vous êtes leur hôte, iront voler pour vous bien recevoir, et qui, sans vous connaître, risqueront demain leur vie pour sauver la vôtre? Aussi les habitants ne leur donnent pas même le nom de voleurs. Le terme *szegény legény*, pauvre garçon, est l'expression consacrée. Un postillon montra un jour à un voyageur un champ de maïs où il avait vu la veille se cacher quelques pauvres garçons. « Où crois-tu qu'ils soient aujourd'hui? » lui demanda l'étranger. « Pensez-vous, répliqua-t-il, que je veuille les trahir? » Aussi les pasteurs racontent-ils avec une sorte de prédilection l'histoire d'un de leurs anciens compagnons, le fameux Sóbri, dont le souvenir est pour eux comme un culte. Cette histoire

est essentiellement populaire dans toutes les parties de la Hongrie. — Sóbri, beau jeune homme de dix-huit ans, né de pauvres paysans, s'était fait *kanász* comme son père, brave homme estimé de tous, qui existe encore. Ses faibles ressources pécuniaires ne lui permettaient pas de réaliser le rêve qui le poursuivait sans cesse, celui d'avoir de beaux habits, un manteau aux broderies éclatantes, un chapeau orné de rubans et de galons d'or, un beau dolman à fourrures, et un fin *gatya* à longues franges. En un mot, il était vaniteux, et l'on pouvait jusqu'à un certain point le lui pardonner, car il était beau, nous l'avons dit, et les jeunes filles de la contrée le lui faisaient bien comprendre. Comment résister au désir de leur plaire? Il avait déjà passé quelque temps dans la forêt en compagnie de jeunes *kanász* qui lui avaient donné l'exemple de plus d'un méfait. Il fit comme eux, il vola plusieurs porcs du troupeau qui lui était confié, et se procura quelque argent. Encore inexpérimenté dans l'art de ces vols, il se laissa prendre et fut enfermé pour deux ans dans les prisons du comitat. Là, au milieu de voleurs et d'assassins, il ne put que trouver des encouragements pour persister dans la voie du mal. Cependant les beaux yeux de la femme d'un gardien de la prison de Szombathely lui inspirèrent un amour violent qui fut partagé. Cette circonstance vint adoucir les rigueurs de sa captivité, dont il oubliait les longues heures dans les plus doux entretiens, pendant que l'époux vaquait à son service. Mais un jeune berger, son co-détenu, ayant voulu le supplanter dans ses amours, le fier Sóbri le tua. Pour se soustraire au châtiment capital qui l'attendait, il prit la fuite avec l'aide de son amante. Dénué tout à la fois de ressources pour échapper à la justice et pourvoir à son existence, il alla retrouver ses anciens compagnons, les bandits de la forêt de Bakony, composés en grande partie de *kanász* et de déserteurs. Ceux-ci, séduits par sa fierté et son audace, le prirent pour chef et jurèrent de lui obéir en toutes choses. Sóbri, dans sa carrière de brigand, fit preuve de sentiments nobles et généreux, en n'attaquant jamais les pauvres gens, en les secourant, au contraire, du produit de ses parts dans les captures. C'était là une règle qu'il faisait rigoureusement observer dans sa troupe. Un jour, une pauvre femme traversant une forêt pour aller vendre quelques objets à un marché voisin, un bandit l'avait dépouillée de tout ce qu'elle possédait. Sóbri le sut, fit venir le coupable, et, devant toute la troupe rassemblée, il lui brûla la cervelle. Les propriétaires des environs ne lui voulaient pas de mal; ils le savaient franc, loyal, généreux; aussi s'empressaient-ils de lui fournir les vivres et le vin que, de temps à autre, il leur faisait demander. Sóbri lui-même, s'il y avait quelque fête chez eux, se présentait souvent à l'improviste dans la cour, vêtu de ses plus beaux habits, égayant la société par ses danses et ses chants nationaux; et lorsque la garde arrivait, le Fra Diavolo de Bakony était déjà disparu. Inaccessible à la cupidité, il n'avait jamais d'argent que tout juste ce qu'il lui en fallait pour se vêtir et vivre fraternellement avec ses compagnons; il était même si pauvre, dans un moment où on le traquait, que son père, qu'il n'avait pas cessé de visiter de temps en temps, dut lui faire passer quelques florins. On a fait longtemps de Sóbri un épouvantail; et on lui a attribué des crimes dont il était innocent; il suffisait alors qu'un

méfait fût commis quelquefois à une distance de plus de cinquante lieues de sa résidence, pour qu'on s'écriât à l'instant : « C'est Sóbri ! »

Sóbri fut pendant trois ans la terreur des contrées situées autour de Bakony, et l'on eut de la peine à s'emparer de ses lieutenants et des hommes de sa bande. On dut enfin mettre sur pied beaucoup de troupes et réunir tous les pandours ou gendarmes; les brigands furent cernés et vaincus, après une lutte longue et sanglante. On n'est pas d'accord sur le sort qu'éprouva Sóbri ; les uns disent qu'il a passé en Amérique, emportant de grands trésors (c'est l'opinion la moins vraisemblable), d'autres prétendent qu'il a trouvé la mort dans un combat contre les pandours. Son histoire a été traitée, et rendue très-heureusement, dans une pièce, jouée au théâtre hongrois de Pest, de M. Szigligeti. Ce drame, intitulé *Két pisloly*, eut une grande vogue, et les chants populaires qu'il renferme sont dans toutes les bouches.

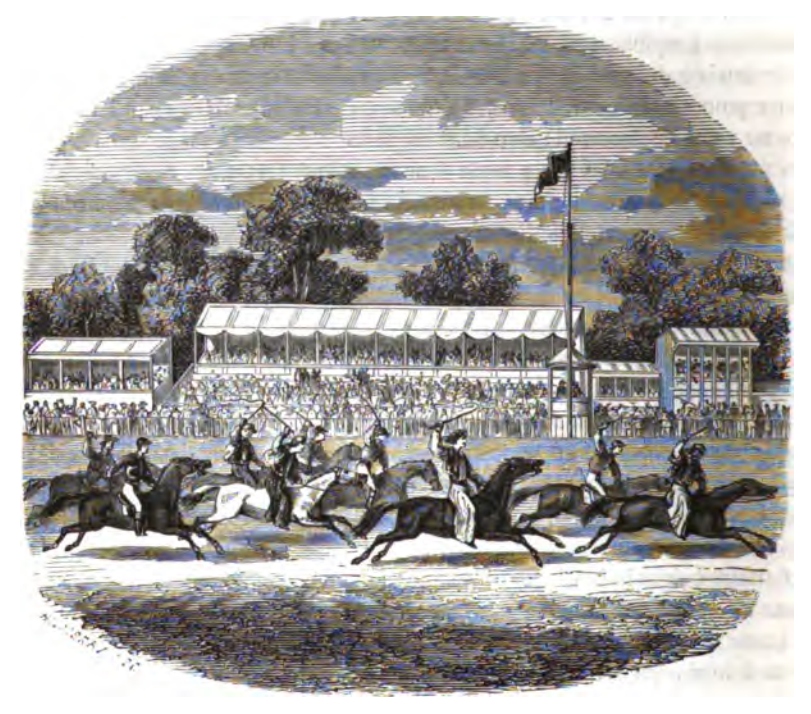
Il est encore un épisode que les *kanász* sont fiers de raconter; c'est celui d'un bandit qui, pris par un pandour, se vit servir par lui, à son dernier repas, du rôti et du meilleur vin. Ces deux hommes avaient bu ensemble pendant une partie de la nuit; quand, le matin venu, le pandour alla chercher le bandit pour le conduire au supplice, il ne le trouva plus; celui-ci s'était évadé. Quelque temps après, le brigand se saisit à son tour du pandour, et se souvenant du repas, il le régala et lui rendit la liberté. On voit que le bandit hongrois ne le cède en rien à ces héros que l'excellent poëte allemand, Schiller, fit monter tant de fois sur les scènes européennes. Au reste, c'est plutôt la soif des aventures, l'attrait de brillants faits d'armes, qui les jettent dans cette vie errante, que les instincts pervers du meurtre et de la cupidité. Il y a quelques années, on découvrit les traces d'une bande nombreuse aux environs du lac Balaton, et on mit à sa poursuite les trente-six pandours du comitat de Veszprim. Ceux-ci trouvèrent une partie de la troupe dans une verrerie où ils s'étaient retranchés au nombre de douze. Ils les assiégèrent vivement et en tuèrent ou blessèrent plusieurs. Le feu continua longtemps encore entre les assaillants et les survivants, qui multipliaient leurs décharges, lorsque enfin, épuisés de fatigue, on proposa de part et d'autre une trêve de quelques heures. « *Atyafi* (littéralement fils de père, ou compère), dit l'un des brigands, suspendons le feu pour un moment, reposons-nous, et venez boire de mon *kulacs.* » Les pandours acceptèrent la proposition, et après avoir bu à la gloire de la Hongrie, on recommença le combat, qui devint désastreux pour les pauvres *kanász*. N'y a-t-il pas là un mélange touchant de l'esprit chevaleresque du moyen âge, et de cette largesse orientale des guerriers d'Homère, qui se faisaient des présents au milieu du combat? Abandonnés à eux-mêmes au milieu des forêts, menant une vie à demi sauvage, ces hommes ne sauraient être meilleurs; et lorsqu'on les visite dans leurs cabanes, qu'on s'asseoit à leur foyer et qu'on sait gagner leur confiance, on est certain de les trouver francs, loyaux, hospitaliers.

Les pâtres chargés de la garde (*csikós*) des troupeaux de chevaux qui sont répandus dans les plaines de la Hongrie, sont les hommes les plus robustes et les plus intrépides qu'on puisse rencontrer. Ils passent presque toute l'année

sans aucune communication avec les village' 'la métairie de la steppe (*csárda*) est l'unique lien de leurs relations sociales. C'est là que, les dimanches, ils se livrent à une danse vive, animée, ou bien encore qu'ils viennent écouter les douces mélodies de la cornemuse. Par leur belle conformation physique, ils offrent un des types des anciens fils d'Attila conservé à l'état natif. Leurs traits, brunis par le soleil et la brise, sont très-réguliers, dénotent une grande énergie, et sont généralement beaux. Habitués à une existence presque sauvage, exposés à toutes les intempéries des saisons, ils sont fortement membrés, souples, agiles, et exempts de toute infirmité. Au moral ils sont, par leur vie indépendante, naturellement rudes et d'une grande fierté, dédaigneux pour ainsi dire de tout ce qui n'est pas eux; car ils portent le sentiment de leur valeur personnelle vivement empreint sur leur physionomie, et les autres positions sociales du peuple leur semblent fort inférieures. Aussi, sur les places publiques, les jours de grande fête, et dans les grands marchés des villes, est-il facile de les distinguer à la dignité, à la majesté de leur marche et de leur maintien, à leur tête fièrement levée, à leur moustache bien cirée et retroussée, et surtout aux regards dédaigneux et méprisants qu'ils jettent sur la foule. Cette dernière particularité se remarque bien mieux encore lorsqu'ils sont à cheval. Rien de plus pittoresque que leur costume d'apparat, dont l'élégance est pour eux l'objet des soins les plus minutieux. Un chapeau à larges bords, enrubanné ou orné d'un bouquet de fleurs artificielles, un large et long *gatya*, dont les franges viennent tomber sur leurs bottes armées d'éperons à larges mollettes et dont l'ampleur permet d'y placer leur pipe ou leur bourse, un dolman à broderies et à boutons de métal poli, jeté sur l'épaule à la manière des hussards, une chemise blanche aux manches larges et flottantes dont la bordure est festonnée, grâce souvent aux soins de quelque jeune fille aimée, forment cet élégant costume, en harmonie avec leurs traits et leurs formes robustes et déliées. Ils portent encore, même à cheval, la petite hache, qui est exclusivement l'arme de tous les pâtres de Hongrie, et un fouet, dont le manche est fort court et la lanière d'une longueur démesurée.

Les *csikós* sont braves et intrépides dans l'exercice de leur profession, qui les expose à beaucoup de dangers. Ils domptent aussi les chevaux sauvages des steppes, et font preuve, dans ces opérations, d'une adresse et d'un sang-froid extraordinaires. Ils s'approchent traîtreusement du cheval dont ils veulent s'emparer; arrivés à deux pas de lui, ils s'élancent d'un seul bond sur le dos de l'animal, et, sans selle, sans bride, se laissent emporter, souvent pendant des heures entières, jusqu'à ce qu'il tombe épuisé de fatigue; alors ils mettent pied à terre, le saisissent à la crinière et lui passent un licol : le cheval est dompté. Souvent cette opération dangereuse ne leur fait pas même abandonner la pipe qu'ils ont presque toujours à la bouche; ils paraissent complétement indifférents aux efforts furieux et aux élans désordonnés du cheval, et aussi calmes que s'il s'agissait de la chose du monde la plus ordinaire. Dans les grands haras de remonte, ce sont eux aussi qui procèdent au triage des chevaux; là encore, ils doivent déployer une grande énergie, car ils sont exposés, dans un étroit espace, à toute la colère d'animaux qui se

trouvent tout à coup privés de leur liberté : ils prennent ceux qui leur sont désignés et les terrassent. Toutefois, il est rare qu'un malheur arrive, tant leur adresse égale leur courageuse fermeté. Le cheval est leur élément favori, leur monde de prédilection, et ils le connaissent beaucoup mieux que bien des savants hippologues. Ils sont naturellement d'excellents cavaliers. Souvent, aux courses de chevaux qui ont lieu en Hongrie, ils l'emportent sur les



(Course de chevaux.)

meilleurs jockeys anglais : on les admire encore sur la plaine de Rakós, ou à la foire de Pest, quand, pour faire valoir les chevaux qu'ils sont chargés de vendre, ils traversent dans tous les sens une foule de plus de trente mille personnes. Ils les plient à toutes sortes de manœuvres et de tours de force. Un jour, des amateurs faisaient observer à un *csikós* que son cheval ne paraissait point faire la volte avec agilité; celui-ci, frisant sa moustache d'un air insouciant et dédaigneux, se raidit fièrement sur l'animal, et lui donne de l'éperon : au même instant, le cheval s'élance, se dresse, et exécute trois voltes. Le *csikós* est expert dans l'art de mettre en relief les bonnes qualités de ses chevaux et de pallier ses vices; il sait même l'art de changer totalement la couleur de leur robe, s'il le faut, quand, par exemple, il s'agit de se défaire du fruit d'un vol dont on veut détourner la piste.

Les chants que ces pâtres font entendre dans les steppes et dans les *csárda*,

roulent d'ordinaire sur leur animal favori, ou bien encore, sur le vin qui a pour eux trop d'attraits :

« Apporte ici, apporte ici du meilleur de la cave,
Pour étancher, pour étancher la soif du jeune brave.
Sur le bois de ma lance intrépide
Tu marqueras les verres que je vide. »



(Le pasteur et le joueur de cimbale.)

Comme soldats, les *csikós* servent dans la cavalerie, où ils offrent l'un des plus beaux types militaires qu'on puisse trouver. Leur taille moyenne, leurs formes bien proportionnées, leurs traits fiers et énergiques, la grande souplesse de leurs mouvements, tout en eux dénote leur aptitude pour l'exercice du cheval; ce sont bien les *guachos* de l'Europe, capables d'éterniser les guérillas. Un peu tapageurs, mauvais sujets, mais courageux et surtout attachés inébranlablement au pays, ils forment l'élite des régiments de cavalerie hongrois; et, si une guerre patriotique les appelle, on les voit presque tous quitter les steppes et les troupeaux, et accourir se ranger sous le drapeau de la nation, où ils forment un corps de cavalerie légère, redoutable pour l'ennmi, qui se voit sans cesse harcelé, attaqué par les *csikós* sans pouvoir les atteindre, tant ils manient bien leurs chevaux et connaissent la nature du terrain. Ainsi, dans la dernière guerre de l'indépendance, ils composaient un corps particu-

lier, armé de longs lacets terminés par des boules de plomb, dont ils se servent pour s'emparer des chevaux sauvages. Avec cette arme, qu'ils lançaient sur les soldats autrichiens et russes, sans jamais manquer leur but, ils firent de grands ravages dans les rangs ennemis. »

HAVEZ-MONTLAVILLE.

COMMERCE ET INDUSTRIE.

Le sol hongrois est, par sa fécondité, par la variété de ses produits, en harmonie parfaite avec une population mélangée; parcourez ce vaste royaume qui de la Pologne s'étend jusqu'à l'Adriatique, et des portes de Vienne jusqu'à la Valachie turque, partout vous trouverez ce même caractère d'abondance et de diversité : Au nord, les monts Carpathes, avec leurs défilés menaçants, où s'entr'ouvrent des mines d'or et d'argent, les plus riches de l'Europe; sur leurs pentes méridionales, ces vignobles de Tokai « dont le vin généreux, disent les chansons hongroises, a la couleur et le prix de l'or; » puis les lacs Balaton et Fertö, grands comme des mers intérieures; la Tibisse et le Danube, ce roi des fleuves européens, roulant ses flots à travers les vastes *pusztas*, pâturages sans limites, couverts d'innombrables troupeaux, et entrecoupés par des champs de blé, de froment, de graines et de plantes de toute espèce. Ce spectacle est plein de magnificence, c'est la grandeur du désert, moins son aridité. Au sud règne la température et la végétation de l'Italie avec sa puissance de séve et sa splendeur méridionale; là, se déploie l'immense laboratoire de produits agricoles susceptibles de faire une redoutable concurrence aux exportations d'Odessa et d'approvisionner la moitié de l'Europe, si un gouvernement étranger n'entravait, par l'égoïsme de ses mesures prohibitives, l'élan des cultivateurs et les ressorts du commerce. Bref, tous les géographes vantent de concert l'admirable fécondité de ce sol, qui, dans ses diverses latitudes, produit, sans exception, tout ce qui alimente la vie de l'homme, toutes les matières premières, base des travaux industriels, et principalement quatre choses : le fer, l'or, le vin et le blé, éléments essentiels sans lesquels, disent les nationaux, le courage d'un peuple est frappé d'impuissance. Voilà pourquoi le Magyar tient avec tant d'amour au sol natal : tel est le secret de la jalousie et des convoitises des autres peuples qui voudraient régner seuls dans cette contrée bénie du ciel.

Pour faire ressortir les avantages réels et réciproques que la Hongrie présente à ses habitants et aux nations étrangères qui voudraient nouer une alliance avec les Magyars, nous allons résumer l'état industriel et commercial de ce pays, ainsi que le système de douanes qui a rendu vaines jusqu'à ce jour ses ressources immenses, on pourrait dire inépuisables.

Malgré les obstacles qu'elle avait à surmonter, la Hongrie était arrivée au

point de pouvoir franchir les limites d'une condition purement agricole, pour créer un commerce extérieur propre à la fondation d'une industrie manufacturière et nationale. Mais le système douanier établi entre elle et tous les États héréditaires était ainsi combiné, qu'il rendait impossible, non-seulement le libre échange, mais encore un échange équitable, entre les produits des deux pays. Le gouvernement de Vienne savait que l'expansion de la richesse nationale est un pas énergique vers l'affranchissement. L'industrie a fait et fera toujours, en tous pays, la partie complémentaire de la civilisation et de la liberté. Or, d'après le tarif impérial, l'importation en Autriche des produits agricoles de la Hongrie n'était permise qu'autant qu'elle ne pouvait nuire aux produits similaires autrichiens : en revanche, toute production rurale de la Hongrie qui alimentait quelque industrie en Autriche était admise sans difficulté. Cette tolérance même avait sa limite dans les besoins d'un commerce peu étendu. Les frontières de l'empire autrichien (la Hongrie y comprise), étant entourées d'une ligne de douanes prohibitives, les Magyars se voyaient très-souvent encombrés de produits, qu'ils ne pouvaient écouler en Autriche, ni à l'étranger, parce que l'Autriche, pour empêcher les hausses qu'aurait pu amener la concurrence de l'extérieur, et pour acheter ainsi toujours à vil prix les matières premières des provinces hongroises, en interdisait à peu près l'exportation. Cette disposition économique révèle la politique la plus odieuse, la plus rapace, dont l'histoire offre l'exemple. Les principes qui réglaient l'importation étaient plus durs encore. L'entrée en Hongrie des objets d'art et d'industrie d'origine autrichienne était presque libre, tandis que les produits analogues manufacturés en Hongrie supportaient des droits de sortie si exagérés, qu'ils équivalaient à une prohibition. Qu'il nous soit permis de citer un exemple dans ces recherches arides peut-être pour quelques-uns de nos lecteurs. Les droits de douane pour les draps importés d'Autriche en Hongrie n'excédaient pas 5 florins, et ceux de Hongrie, pour franchir la frontière autrichienne, payaient jusqu'à 60 florins par quintal. « Voilà, s'écriait Kossuth à la séance d'une assemblée industrielle, voilà un des impôts indirects les plus terribles qu'on ait jamais vus, car il pèse avant tout sur la classe la plus pauvre. » Or, à qui était dû ce système de spoliation? à Marie-Thérèse, de glorieuse mémoire, à celle qui ne dut le salut de son trône impérial qu'aux Magyars : ses successeurs n'avaient fait que renchérir sur son œuvre. De cette manière, les Hongrois achetaient de l'Autriche, au prix de 200 florins, des étoffes, le drap par exemple, inférieures en qualité à celles qu'elle eût obtenues de la France pour 75 florins. Quel débouché la Hongrie régénérée n'ouvrait-elle pas aux manufactures françaises, puisqu'en 1845, la seule importation des cotonnades autrichiennes s'élevait à la somme de 35 millions de florins (87 millions de francs).

C'est ce système d'iniquité qui provoqua, dès 1844, la réprobation générale de la nation, et fit surgir un mouvement industriel destiné à regagner le temps perdu. Depuis longtemps les plaintes de la diète et des comitats expiraient aux portes du cabinet de Vienne où elles allaient s'ensevelir dans l'apathie et l'indifférence calculée d'un gouvernement stationnaire. Cette fois, on résolut de mettre les faits à la place des représentations, afin d'arrêter, par l'exploitation

des forces industrielles, l'épuisement total de la nation. Parmi les mesures d'initiative à prendre, les relations commerciales avec l'étranger occupaient alors le premier rang, et toute la Hongrie, d'un commun accord, tourna les yeux vers le littoral hongrois, et principalement du côté de Fiume, un des meilleurs ports de l'Adriatique, appelée à servir de nœud politique et industriel avec l'Occident. La ville de Fiume, déjà connue sous les Romains, avait été conquise par les Magyars sous le règne de Ladislas (voir : Histoire, page 26). Perdue pendant les guerres contre les Turcs, elle fut réintégrée à l'État magyar par Marie-Thérèse, et dès ce moment Fiume, déclarée port franc de la Hongrie, alla tous les jours grandissant, et menaça de ravir le sceptre commercial à Trieste, à qui la faveur du gouvernement ne suffisait pas pour la racheter de la privation de toute exportation assurée et indépendante. La position topographique de Fiume est excellente et supérieure à celle de sa rivale. Placée en amphithéâtre sur les pentes inférieures d'une montagne escarpée, elle pourrait, dans son vaste bassin à trois ouvertures, servir d'abri à plusieurs flottes, et les mettre sous la protection de points stratégiques les plus solides, si l'Autriche eût permis de les fortifier. Les armateurs de Fiume possèdent à peu près cent navires de long cours, et ses marins sont renommés pour leur hardiesse et leur prudence. En général les côtes hongroises de la Dalmatie sont très-favorables aux instincts navigateurs : les Vénitiens, et dans les derniers temps l'Autriche, y ont toujours recruté la majeure partie de leurs matelots. Le chantier de Port-Royal est un des plus magnifiques établissements de ce genre, et comme les bois abondent dans l'intérieur, on y construit de beaux et forts navires qui sillonnent avec facilité les mers les plus lointaines. Le registre du port de Fiume donne, en 1844, une entrée de 562 vaisseaux, et une sortie de 570, parmi lesquels 13 bâtiments français. La somme de ses exportations dans la même année atteignit les chiffres suivants : sel, 95,000 quintaux; céréales, 463,000; colza, 67,000; tabac, 49,000; chanvre, 8,600; chiffons, 6,900; et enfin 285,000 douves, achetées principalement pour le compte de Marseille et de Bordeaux. L'exportation de la Hongrie, vers la même époque, donnait une somme de 71,735,913 florins contre une importation de 68,514,437 florins, dans laquelle l'étranger n'était compris que pour une valeur de 13,780,913 florins : tout le reste venait de l'Autriche. Les Magyars ont tenté récemment de parer à un état de choses si désastreux en poussant à la navigation par la voie de Fiume. Cette tendance ne reposait-elle que sur une illusion? Nous nous garderions de l'affirmer. Il y avait là comme l'ébauche primitive des prospérités auxquelles la Hongrie pouvait aspirer, en dirigeant ses produits sur cette voie attractive. Le temps et les hommes devaient faire le reste. Jacques Cœur, le fils d'un pauvre artisan, créa la marine française en 1440. Il sillonna de ses vaisseaux les mers de l'Orient, et les trésors qu'il sut conquérir aidèrent plus que l'épée de la noblesse à l'expulsion des Anglais. Les Magyars ne pouvaient-ils trouver à leur tour dans un autre Jacques Cœur, le génie de ce précurseur du commerce moderne? L'ombrageuse Autriche l'a pensé sans doute; aussi a-t-elle redoublé de précautions à la suite des événements de 1849, et fait subir à Fiume la punition de ses sym-



PORT DE FIUME.





ÉCRIVAINS MAGYARS.

ALEXANDRE KISFALUDI.	FRANÇOIS KEOLCSEI.	MICHEL VEOREOZMARTI.
SIGISMOND CZAKÓ.	ALEXIS FÉNYES.	ALEXANDRE PETEOFI.

pathies hongroises, en incorporant son territoire à celui de la ville de Trieste, dont Fiume est devenue ainsi tributaire.

LITTÉRATURE MAGYARE.

Un singulier phénomène s'est présenté chez les diverses populations de l'Europe orientale qui cherchent à reconstituer leur nationalité; c'est que la première arme dont elles ont fait usage, c'est l'érudition. Magyars, Bohêmes, Roumains, tous ont préludé à l'insurrection en fouillant dans leurs archives et dans leurs traditions, en évoquant les fastes de leur vieille histoire, en remettant en lumière les beautés de leur langue nationale, qu'on croyait frappée de désuétude, et que l'étranger s'efforçait d'anéantir.

Jusqu'au XVIe siècle, la littérature hongroise n'offrit que des ouvrages historiques rédigés en latin, inaccessibles au peuple, et par cela même dépourvus de tout caractère national. Comme ces ouvrages n'avaient pour lecteurs qu'une partie très-restreinte du clergé et quelques grands dignitaires, qui employaient la langue latine dans la direction des affaires du pays, il en résulta qu'elle fut stérile et que son action demeura presque inaperçue dans les phases du développement intellectuel. Ce ne fut que vers 1527 et 1576, lorsque les mouvements à la fois religieux et politiques vinrent imprimer une vie nouvelle à l'esprit national, que l'ancienne séve magyare se régénéra sous la plume d'écrivains hardis, novateurs, et dès ce moment les efforts de Heltai, Zrinyi, Temesvári, Lisznai, se virent payés de succès qu'on pouvait appeler autant de conquêtes. Mais l'aurore qui jetait ses reflets sur cette belle époque devait bientôt faire place aux nuages qui vinrent, du côté de l'Autriche, obscurcir le ciel magyar. Par la lecture de la partie historique, on a pu remarquer la tendance invariable des princes de Habsbourg à supprimer la force vitale du lien national, la langue, en lui substituant l'idiôme allemand. En présence de cette politique, constamment aux aguets pour le battre en brèche, le génie des Magyars, comme pour venger les affronts qu'on prétendait lui faire subir, se réveilla plus vigoureux que jamais, surtout après la grande révolution française, ce signal de la résurrection pour les nationalités.

Le premier journal politique hongrois fut fondé à Posonie, l'an 1781, par le docte M. Ráth, et, à son exemple, un assez grand nombre de publications populaires furent lancées pour répandre l'instruction parmi les habitants à moitié dégénérés des villes. Des savants s'appliquèrent à la traduction des classiques grecs et latins, dont l'heureuse reproduction en magyar fut accueillie avec une vive sympathie par la nation, et la confiance que ces premiers essais inspirèrent à leurs auteurs les poussa à entrer graduellement dans la voie des conceptions originales. Plus tard, les débats de la diète et des assemblées comitales, les agitations politiques, aidèrent puissamment à relever dans tout son

éclat l'ancien idiôme d'Arpád, réduit depuis longtemps à l'état de suspicion; revirement d'où naquit bientôt un mouvement littéraire presque sans exemple dans les fastes d'un peuple. Une ardeur dévorante, c'est le mot. s'empara de la jeunesse, fougueuse de patriotisme, entraînée vers la gloire et les beaux arts, qui se pressait en foule aux imprimeries, chez les libraires, offrant les produits de ses travaux, moins par intérêt que pour conquérir un beau nom. C'est à l'émulation entretenue parmi cette nombreuse phalange de jeunes auteurs qu'on doit en grande partie la traduction des chefs-d'œuvre français, anglais, allemands. Comme si elle avait eu hâte d'atteindre le niveau des nations les plus avancées, en peu de jours elle absorba tout, et les produits des grands siècles littéraires, et ceux des réputations contemporaines; et les mêmes plumes qui se faisaient les interprètes de Shakspeare, de Corneille, de Dante, de Goëthe, ou de Schiller, vulgarisaient encore les pièces de théâtre et les romans dus à l'imagination d'un Dumas, d'un Balzac, d'un Eugène Sue. C'est ainsi que, sous l'âpre climat des Carpathes, une littérature forte, énergique, splendide, s'est développée rapidement: elle a pour coryphées des poëtes, des historiens, des philosophes. Dans la poésie, on retrouve, avec la teinte mélancolique d'une nature tant de fois attristée par la fortune, toute la vivacité d'imagination des Orientaux. Les travaux historiques portent un cachet d'érudition, de profondeur méthodique, qui les rapproche de ce que la science moderne a produit de plus grand et de plus considérable. La philosophie est empreinte d'une sorte de mysticisme guerrier qui ravit l'âme et qui, s'alliant au sentiment profond du christianisme, en fait comme un monde à part, où l'esprit aime à se recueillir.

Mais, avant tout, c'est dans la poésie qu'il faut rechercher le vrai génie magyar, génie multicolore, tour à tour riant et sombre, qui jette le lecteur dans la gaieté la plus folle, ou le plonge tout à coup dans la plus profonde tristesse. Ces retours brusques et inattendus sont une de ses faces les plus caractéristiques. Nos lecteurs pourront en acquérir la preuve dans la citation du petit nombre de morceaux que peut admettre le cadre restreint de notre publication.

Parmi les auteurs modernes, Kölcsei a tenu un rang honorable. Élève de l'école classique, il est toujours vigoureux, clair et concis dans ses expressions. Du fond de l'habitation champêtre où il termina sa vie, il charma les amis des lettres par ses compositions lyriques, qu'on a souvent comparées aux odes d'Horace. Il est impossible d'allier plus de douceur romanesque à l'énergie du sentiment que dans ces vers qui ont pour titre l'*Orage :*

Le vent du nord mugit, l'air est noir, l'éclair brille.
Près de mon seuil désert passe une jeune fille
    Au front d'albâtre, aux yeux d'azur!
Sous mon toit, belle enfant, aux coups de la tempête
    Viens dérober ta blonde tête...
Viens! mon humble réduit t'offre un asile sûr!

Elle entre! La voici! De gouttes arrosée,
Elle semble un beau lis humide de rosée
Qui se penche un instant sur le flot cristallin

Pour laisser égoutter son calice trop plein.
Le vent rompt des forêts la cime aérienne...
Je prends sa douce main qui frémit dans la mienne;
L'éclair en traits de feu serpente autour de nous...
Je l'enlève et la fais asseoir sur mes genoux.
Le tonnerre grondant roule au loin dans l'espace.
Dans mes bras amoureux, tremblante, je l'enlace.
La foudre, en éclatant, semble nous embraser...
Sur ses lèvres de miel je cueille un long baiser.
. . . .
. . . .

Alexandre Kisfaludi, au contraire, est un des coryphées de ces époques sentimentales, où toute une vie, comme celle de Pétrarque, se concentre dans les épanchements de l'amour, ne voyant autour d'elle d'autre image que celle de l'objet qui lui est cher. Nulle œuvre poétique n'avait encore produit chez les Magyars une aussi vive sensation que l'*Himfi*, volumineux recueil de sujets lyriques, publié en 1801 par Kisfaludi, alors soldat dans l'armée autrichienne. Luxe de sentiments délicats, tendres effusions de l'amour, vocabulaire de flammes mystérieuses, la muse de l'auteur réunit au plus haut point les qualités qui constituent le poëte érotique. Le beau sexe lui fit l'accueil le plus enthousiaste; son nom, aussi bien que son œuvre, jouirent longtemps d'une vogue qui tenait de l'engouement. Nous reproduisons une strophe de cet esprit de fantaisie, bien superficiel sans doute, mais qui, presque toujours, est plein de chaleur, et resplendissant d'images.

Quand le soir déroule ses voiles,
Aux feux argentés des étoiles,
Près du ruisseau, dans la forêt,
Un doux fantôme m'apparaît...
C'est elle! Je baise sa trace!
Elle me sourit avec grâce;
Je lui jette au gré des zéphyrs
Mille baisers, mille soupirs...
Ma tendre souffrance la touche:
Un aveu frémit dans sa bouche...
Mais, ô douleur! ô vain espoir!
L'haleine perfide du soir
Emporte l'image si belle
Et tout mon bonheur avec elle.

Michel Vörösmarty, né en 1810 dans le comitat de Fejérvár, doit occuper une place glorieuse, désormais incontestée, dans la poésie magyare, à deux grands poëmes: *le roi Salomon* et *la Fuite de Zalán*, épopées magnifiques, où l'auteur résout, avec éclat, le difficile problème d'atteindre au merveilleux sans tomber dans le bizarre, et de soutenir l'intérêt jusqu'au bout par l'énergique vérité des caractères et les magnificences du style. En parcourant ces vers métriques, pleins, harmonieux, qui ne le cèdent ni pour la force, ni pour le brillant à aucun des meilleurs produits de la muse contemporaine, on se fait secrètement l'aveu que les Occidentaux, dans leurs concep-

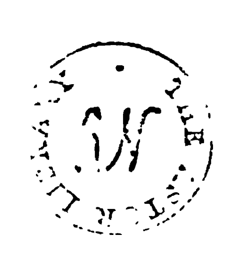
Chansons! ma voix audacieuse
Sonne le tocsin dans les airs;
Et de mon âme furieuse
Vous êtes les brûlants éclairs!...

La littérature magyare est assez riche en poésies modernes. La Hongrie, avec ses traditions, ses légendes, ses glorieux souvenirs, ses catastrophes et ses types originaux, a été pour les romanciers une mine abondante de récits pleins d'intérêt, et les ouvrages de Nicolas Jósika, de Joseph Eotveos, de Louis Kuthy, de Richard Szabó, ont mérité d'être traduits en allemand. Le drame n'a produit encore que des essais modestes : cela tient sans doute à ce que le caractère fier et indépendant des Magyars, et une tendance naturelle à l'ampleur de la poésie lyrique, ne se prêtent pas facilement aux caprices de la scène théâtrale. Sigismond Czakó aurait peut-être été une exception à cette règle, si une mort prématurée ne l'eût frappé au milieu d'une carrière qui donnait les plus belles espérances aux amis de l'art dramatique. Espérons que des ruines qui couvrent maintenant la Hongrie sortira le représentant de ce rameau de la littérature. Du sein des grandes émotions, il jaillit des âmes fortes, qui les revêtent d'une forme palpitante, et consolent et instruisent l'humanité par le tableau parlant de ses erreurs, de ses ridicules, de ses crimes et de ses vertus.

PEUPLES DIVERS.

Il n'est pas de pays qui ait donné asile à plus de nations, qui ait subi le mélange d'autant de langues diverses, que la Hongrie. Si nous remontons aux temps reculés de l'histoire, vers le IVe siècle, nous voyons les hordes barbares qui marchaient à la destruction de l'empire romain s'y donner rendez-vous, tandis que déjà de nombreuses peuplades slaves sont établies sur une partie du territoire qui sera connu, dans la suite, sous le nom de Hongrie proprement dite. Plus tard, elle sert de refuge à des tribus nomades, refoulées par des tribus plus puissantes. Les pèlerins et les croisés militaires la choisissent ensuite comme point de passage de leur route vers l'Orient. Enfin, c'est sur le sol magyar, boulevard extrême de la chrétienté, que les bandes valeureuses des nationalités du centre de l'Europe se rassemblent, pour repousser en Asie les Mogols et les Turcs, derniers représentants des invasions barbares.

Parmi cet assemblage hétérogène de nations et de langues différentes, aucune d'elles n'eut jamais sur les autres une prépondérance bien marquée de civilisation ou de culture. La nation dominante, quoique plus avancée et plus apte à défendre ses libertés politiques, se montra toujours peu jalouse de faire prévaloir son idiome maternel. D'ailleurs, comme ses anciens rois ont toujours paru faire de la différence des nationalités la base principale de leur pouvoir et de sa consolidation, il a dû en résulter qu'à peu près de tout







HONGRIE

SERBE. CROATE ALLEMAND.

temps la Hongrie a été le pays de la diversité des langues. C'est ce caractère qu'elle conserve encore aujourd'hui. Le respect des Magyars pour une telle séparation internationale mérite tout éloge au point de vue du cosmopolitisme; mais il a été désastreux dans ses conséquences, surtout dans les derniers temps, où les querelles des races ont fourni aux trônes chancelants les moyens de maintenir et de prolonger leur existence. Cette séparation enlevait à la Hongrie ce nerf puissant de l'unité qui renferme tout le secret des grandes destinées auxquelles la France a pu atteindre. C'est donc avec raison que M. de Langsdorff disait, il y a peu de temps : « Dans l'esprit français, conquérir ce n'est pas seulement occuper le pays par les armes et recevoir des tributs; nous portons partout avec nous la passion de l'unité: nous imposons nos lois, nos mœurs et notre langue; nous ne voulons pas tant l'obéissance que la ressemblance, et nous ne nous croirons pas solidement établis à Alger tant qu'on y portera des turbans et qu'on y parlera l'arabe[1]. » La Hongrie moderne n'eut jamais l'intention d'aller aussi loin dans ses réformes, et pourtant l'organe même où M. de Lansdorff enregistrait ces lignes a condamné la tendance magyare!

Pour mieux faire connaître les populations dont les hostilités, fomentées par une puissance étrangère, ont contribué à la ruine du seul royaume d'Orient où florissait encore la liberté constitutionnelle, nous les passerons en revue, en donnant une esquisse rapide de leurs traits caractéristiques, de leurs mœurs et de leurs coutumes.

Les Valaques ou Roumains, comme les plus anciens habitants du pays, ont déjà trouvé place dans cet ouvrage; nos études doivent embrasser dès lors les nationalités slaves.

Croates. – Nous avons indiqué ailleurs (Voir : Hist., page 17) l'époque de l'immigration des *Croates* et le rôle qu'ils ont rempli jusqu'à ce jour dans l'état magyar. Leurs relations continuelles avec le peuple conquérant, leur annexion à la Hongrie, changèrent bientôt leur nom originaire en celui de Horvates, tiré du nom d'une grande propriété ou d'un seigneur hongrois nommé Horváth [2]. Aujourd'hui le parti antimagyare de la Croatie usurpe à son profit, en contradiction flagrante avec l'histoire, l'ancienne dénomination d'Illyriens, peuple d'origine gréco-celtique, dont les modernes *Panslaves* tentent de revendiquer la puissance avérée, au détriment des autres nations. La Croatie n'a pas plus de cent soixante-douze milles carrés, avec une population de quatre cent quatre-vingt-dix mille deux cent soixante-sept âmes. Divisée en trois petits comitats, dont une partie appartenait, avant la bataille de Mohács, à la Slavonie supérieure, elle ne fut agrandie que depuis l'avénement du premier prince de la maison de Habsbourg, Ferdinand, qui, par là, voulut rémunérer les services que les habitants de ce pays avaient rendus à sa cause.

En général le Croate est, comme les Serbes, ignorant et grossier. La nature

[1] E. de Langsdorff, *Revue des Deux Mondes*, 15 juin 1849.
[2] De Jordan. *De Origin. Slavicis*, t. II, p. 103.

seule fait son éducation physique ; son entrée dans la vie a ce caractère de rudesse qu'on ne rencontre que parmi les tribus à peu près sauvages. Quand la femme croate sent les premières douleurs de l'enfantement, elle se dérobe à tous les yeux, se retire dans un lieu écarté, donne le jour à l'enfant, l'enveloppe dans quelques lambeaux d'étoffe grossière, et ne cesse, après comme avant cette épreuve laborieuse, de vaquer aux soins de son ménage. Sous un régime si dur, tout être d'un tempérament délicat s'éteint : ce qui survit est robuste et bien conformé. Aussi les Croates sont en général d'une belle taille ; ils ont l'air mâle, le corps vigoureux, le teint hâlé, le regard farouche. Ce dernier trait a sans doute donné lieu à une vieille tradition qui leur attribue deux prunelles à chaque œil. Dans le plat pays, ils sont moins forts et plus petits. Ce peuple est vaillant et courageux ; les femmes elles-mêmes tiennent à honneur d'égaler les hommes en audace et en fermeté. Ceux qui habitent les frontières se distinguent par leur humeur belliqueuse ; tous les hommes valides y sont tenus à un service temporaire, dans lequel ils se remplacent tour à tour pour retourner à la charrue, au nourrissage des bestiaux, ou au charroi, leur occupation favorite. En temps de guerre ou d'insurrection (c'est le terme usité pour définir la levée en masse), tout Croate prend les armes et va rejoindre le poste que son classement lui indique. C'est à la faveur d'un tel système que Jellacsics a pu faire des levées considérables ; elles ont pesé fatalement dans les affaires d'Italie, et si, dans la lutte hongroise, la Croatie avait fait cause commune avec les Magyars, l'Autriche eût été réduite à capituler.

Le Croate est surtout solide au feu ; il se distingue moins par l'élan rapide dans l'attaque que par son aplomb imperturbable, sa féroce énergie dans la résistance ou dans les mouvements que nécessite le combat. L'infanterie des Croates constitue depuis longtemps une des principales forces de l'armée autrichienne, et pendant les guerres de la succession, sous Marie-Thérèse, pendant celles de la République et de l'Empire, ses sauvages bataillons ont conquis un grand renom militaire. Leur cavalerie est peu nombreuse ; elle se compose de hulans, de séressanes, et de gardes irréguliers du ban. Outre les services que les Croates sont appelés à rendre dans les armées régulières de l'Autriche, on leur confie la garde des côtes dalmates et des frontières avoisinant la Turquie. Cette tâche incombe à quelques détachements d'infanterie, aux cavaliers séressanes de la garde irrégulière du ban. Le costume de ces derniers diffère complétement de celui des autres gardes frontières. Une veste étroite, richement brodée, ornée de quatre rangs de boutons, serre leur taille, et bombe leur poitrine en forme de cuirasse ; sur leurs épaules flotte un surtout à capuchon, qu'ils relèvent sur leur tête dans les mauvais temps ; leur pantalon bleu clair, collant, à la mode hongroise, bariolé de dessins de diverses nuances, est recouvert jusqu'aux genoux de bas parsemés de bandes rouges ; un bonnet de fourrure haut et pointu laisse ressortir deux grosses nattes de cheveux tressés. Ajoutez à cela tout un arsenal, que ces farouches soldats semblent attacher à leur corps comme pour multiplier leur courage et leur puissance destructive : à leur ceinture, deux pistolets, l'yatagan turc et une giberne ; sur leurs épaules, la longue arquebuse à la riche marqueterie. Tout

cela contribue à leur donner un air aussi martial que pittoresque, tranchant agréablement parmi les lourds costumes de l'armée autrichienne. Un fait particulier, et qui dénote l'estime que ces fiers soldats ont appris longtemps à faire de leurs plus vaillants adversaires, c'est qu'ils ont emprunté à la langue turque les noms de leurs chefs : ainsi leur chef suprême est appelé *bassi*, leur colonel *harambassi*, et les autres chefs inférieurs *vice-bassi*.

Le costume des Croates en général diffère peu de celui des Magyars; ils font usage du pantalon collant, et en été du *gatya*, qu'ils portent plus court et font rentrer dans leurs bottes montantes; leur taille est serrée d'une large ceinture de cuir à divers compartiments où ils appendent les ustensiles dont ils ont besoin pour leurs diverses fonctions; car, à l'exemple des Magyars, c'est dans la famille même qu'ils fabriquent les objets les plus indispensables. Ils portent le chapeau rond à larges bords, ou des kalpacks de fourrures, la chemise sans col, la chevelure et les moustaches longues. Le costume des femmes varie d'un district à l'autre. Les unes, notamment celles qui avoisinent la frontière de Hongrie, ont le corset hongrois, serrant une robe qui ne dépasse pas le genou ; une pièce de toile blanche leur ceint la tête, et des bottes montantes revêtent leurs jambes jusqu'à la hauteur de la robe. D'autres recouvrent leurs robes courtes d'un tapis à raies que retient une ceinture bouffante; le tapis se drape admirablement sur la jupe, et le *bocskor*, ou sandales à pointes recourbées, qui constitue leur chaussure, achève de leur donner une physionomie orientale.

Les habitants de la Croatie construisent eux-mêmes leurs maisons. Ce ne sont que de misérables cabanes, divisées en deux parties, l'une servant d'habitation à la famille, l'autre, aux animaux domestiques. Les meubles ne consistent qu'en une marmite, un ou deux pots de terre cuite, et des couteaux que chacun porte sur soi. Les Croates mènent une vie rude et grossière, mais ils sont sujets à l'intempérance et jouissent avec prodigalité du peu qu'ils possèdent. Il semble que pour eux il n'est point de lendemain. Ils ont peu d'égards pour leurs femmes, qui, de leur côté, n'ont pas grand souci de la fidélité conjugale. Mais leurs filles sont vertueuses et sages. Chez eux le catholicisme, la religion dominante, n'est qu'un mélange de croyances avouables et de superstitions absurdes combiné avec un attachement au sol, défiant et jaloux, qui les rend exclusifs jusqu'au fanatisme. Quant à une littérature nationale, ils n'en ont pas même l'élément le plus indispensable. A défaut d'une grande circulation de la langue croate, on avait conçu l'idée d'en former une autre, dite illyrienne, en fusionnant les différents dialectes slaves : inutile de dire que cette combinaison, éclose dans la tête de quelques savants, est sans portée, car les masses ne la comprennent pas.

SERBES. — Les *Serbes*, autre tribu de la famille slave, habitent le midi central de la Hongrie et une partie des confins militaires. Ils sont originaires des provinces turques, de la Servie proprement dite. C'est vers l'an 1690, sous le règne de Léopold Ier, qu'accrus d'une foule de fugitifs accourus de la rive droite de la Save et du Danube, ils vinrent demander asile à leurs voisins. En récompense de leurs services militaires dans les guerres contre la Porte, ils reçurent

des droits civils assez étendus. Mais, abusant bientôt de l'hospitalité que les Hongrois leur avaient offerte contre la persécution ottomane, ils voulurent former une province à part, et le gouvernement autrichien, qui de tout temps a fait reposer sa domination sur l'antagonisme des races, sembla d'abord vouloir donner gain de cause à cette prétention, en instituant à Vienne une chancellerie serbe. Mais les remontrances de la diète hongroise eurent pour effet d'arrêter ce peuple et le gouvernement dans leur œuvre illégitime. Les pays dont les Serbes ont voulu encore, dans ces derniers temps, former une vayvodie distincte, c'est-à-dire les comitats de Bács, Veröcze, Temes, Torontal, Posega, et les frontières militaires, comprennent 385,742 Magyars, 391,262 Allemands, 357,198 Valaques, 1,985 Grecs, 14,549 Juifs et 5,691 Français, soit 1,116,427 habitants, contre 1,295,095 Serbes, et 500,000 Croates ou Slavons. D'où il résulte que ces émigrants fugitifs, accueillis avec bienveillance par la Hongrie, n'avaient tendu à rien moins qu'à imposer leur suprématie aux peuples étrangers à leur nationalité fixés au milieu d'eux. Encore si ces derniers avaient eu quelque chose à y gagner! Mais, loin de là; sous le joug d'une race dépourvue de tout mérite intellectuel, ils ne pouvaient s'attendre qu'à être replongés dans la barbarie et la confusion des pays orientaux.

Les Serbes sont en général d'une taille haute et élancée; leur corps est d'une constitution saine et robuste, endurci dès l'enfance à supporter les fatigues et les privations. Les enfants sont baignés, en été comme en hiver, dans l'eau vive des rivières; ils courent toute la journée sur la neige et sur la glace, nu-pieds, et sans autre vêtement qu'une chemise. Quand ils rentrent, la mère leur donne pour les réchauffer une goutte de *sligovicza* (eau-de-vie de prunes). Le costume des hommes diffère peu de celui des Magyars; mais dans certains cantons, il est à moitié turc. Pendant l'été, le vêtement est de toile. La chemise, serrée par une ceinture, descend jusqu'aux genoux. Pour rendre la mise plus décente, on passe quelquefois sur cette chemise un habit de toile brune, avec des liserés bleus. Les Serbes ont conservé quelques usages turcs, comme de s'asseoir à terre les jambes croisées, et de laisser croître leur barbe. Cependant, dans le comitat de Posega, on commence depuis quelques années à ne porter que des moustaches.

L'habillement des femmes est aussi de toile; elles portent sur la chemise, devant et derrière, deux tabliers en étoffe de laine rayée, de diverses couleurs. Elles s'enveloppent la tête d'un fichu de toile qui reçoit presque la forme du turban. Aux jours de fête, elles passent sur leur jupe un corset noir à manches, et chaussent des bas de laine bigarrés. La coiffure est l'objet principal de leur toilette. Les filles ont, au lieu de voile, un bonnet de laine rouge. Les bijoux dont les femmes slaves aiment le plus à se parer sont des dents d'animaux, fouillées d'incrustations et de petites plaques de métal de toutes les couleurs; elles en ornent leurs cheveux, leur cou et leurs oreilles. Pendant l'hiver, hommes et femmes portent des pelisses.

Les Serbes sont très-hospitaliers; c'est une joie pour eux d'accueillir un voyageur. A peine arrivé, on lui prépare un repas auquel assiste ordinairement le chef de la famille. Avant le coucher, une femme de la maison vient

lui laver les pieds. Leur nourriture se compose de légumes et de laitage pendant l'été, et de viande, pendant l'hiver; celle de porc est la plus ordinaire; mais le mets principal de leur table est le chou préparé à l'allemande. Ils font aussi une espèce de bouillie de farine qu'ils assaisonnent avec du lait et du lard. Ils font usage de vin et plus encore de *sligovicza*. Les Serbes sont ignorants, faux et rusés; leur littérature est à peu près nulle. En musique, ils se contentent de deux instruments, et d'une espèce de vielle à quatre ou à six cordes.

SLOVAQUES ET RUTHÈNES. — Les autres populations slaves, telles que les *Slovaques* et les *Ruthènes*, au nord de la Hongrie, plus en contact avec les Magyars, ont un type moins original que les Croates et les Serbes. Ils subirent l'influence de la race conquérante, dont ils adoptèrent en grande partie les habitudes et le costume. Une circonstance bien remarquable, c'est qu'à mesure qu'on s'éloigne des districts et comitats où la masse des Hongrois a la prépondérance, les Slaves ont une tenue plus négligée, sans caractère, on pourrait même dire misérable. Les plus incultes sont surtout les *Drótostót*, race vagabonde, dont les occupations consistent à raccommoder la vais-



(Slovaques vagabonds).

selle dans les campagnes à l'aide de fils de fer. D'autres portent, au lieu de pelisse, un manteau court, de drap blanc très-grossier; ils ont encore l'an-

cienne chaussure sarmate, une semelle grossière, qui se relie à la jambe au moyen de courroies; ils remplacent le chapeau par un bonnet de forme conique, au bout duquel s'accroche leur pipe en guise de plumet. Chez eux la noblesse revêt aux jours de fête le même habit que les Magyars de la même classe; en temps ordinaire, elle fait généralement usage du costume allemand, avec les grandes bottes et le pantalon hongrois. Le Slave des classes inférieures porte le chapeau rond, pointu et à petits bords, une camisole blanche de gros drap, le pantalon de drap bleu ou le *gatya*, avec les bottes montantes. En été, il remplace la camisole par une chemise qui s'arrête à la ceinture, et fait rentrer dans les bottes sa longue culotte de toile. En général, cependant, le costume des Slaves est moins distingué que celui des Magyars, leur intérieur moins propre et moins confortable. Faut-il en chercher les causes dans l'apathie naturelle de cette race, ou bien est-ce le cachet de la dégradation qui s'imprime sur les nations depuis longtemps vaincues? Leurs femmes ceignent leur tête d'une toile qui s'enroule de diverses manières, suivant les contrées, si bien qu'il est facile de déterminer, d'après leur coiffure, le lieu qu'elles habitent. Lorsqu'elles travaillent, elles portent un petit bonnet, ou plutôt une calote, qui cache à peine la moitié de la tête. Les jeunes filles vont toujours nu-tête, excepté en hiver, et réunissent en forme de couronne leurs cheveux tressés. Leur taille est serrée dans un corset aux agrafes de cuivre poli, et leur ceinture de laine rouge tranche sur une robe courte, de drap vert ou bleu, qui tombe à mi-jambe, juste à la naissance de leurs bottes demimontantes.

Les Ruthènes ou Rusniaques ont seuls une physionomie particulière. Leurs pantalons de drap bleu foncé ou rouge-brun, aussi larges du bas que du haut, diffèrent peu du même vêtement turc dit *à la mameluk;* le reste du costume est d'une lourdeur peu commune. Les Ruthènes ont les mœurs dissolues; hommes et femmes usent avec excès des spiritueux, qui jouent un grand rôle dans toutes leurs solennités, soit joyeuses, soit funèbres. Noces, baptêmes ou funérailles, sont toujours des occasions où leurs goûts immodérés se donnent libre carrière. Leur danse est grossière, désordonnée, presque sauvage; c'est une série non interrompue de moulinets qu'accompagnent des cris stridents et féroces. En somme, les Ruthènes sont le type le plus agreste de la race slave en Hongrie, et, sous l'enveloppe des vieux Sarmates qu'ils n'ont pas encore déposée, ils conservent les âpres instincts de leurs aïeux. Ils ont changé de religion, puisqu'ils suivent le rit grec; mais ils l'entremêlent de pratiques bizarres et y ajoutent les légendes les plus extravagantes, si bien qu'on peut les accuser, sans trop leur faire injure, de n'avoir guère changé que de superstition.

Allemands. — Nous avons rapporté dans la partie historique l'origine des *Allemands* (Voir: Hist., p. 28) qui s'étaient fixés successivement dans la Transylvanie et la Hongrie. Dans ce dernier pays, ils forment une colonie moins compacte et moins reliée, et ils se trouvent dispersés, au nord, dans le comté de Scépuse, à l'est et au midi, dans le voisinage et même au milieu des Serbes.

En Transylvanie surtout, la race germanique a gardé dans ses mœurs, et

même dans sa physionomie, un type qui la caractérise entre toutes les autres. Elle se distingue par son activité dans les travaux des champs et la pratique de quelques industries, et justifie complétement le bon mot de Joseph II rendant compte à Marie-Thérèse de ses observations sur les habitants de cette province. « J'ai vu, dit-il, un Saxon laborieux et cent Valaques paresseux. » Cette spirituelle synthèse, malgré l'injure qu'elle faisait aux règles de la statistique, n'en était pas moins la définition fort originale des deux types les plus opposés. Les Valaques, en effet, ont de grands rapports avec les habitants de l'Espagne et de l'Italie; le *far niente* fait leurs délices, et s'ils travaillent, c'est tout au plus pour ne pas mourir de faim. Mais, entre ces deux caractères tranchés, les Magyars et les Sicules tiennent un milieu des plus honorables : le travail ne répugne pas à ceux-ci, seulement ils ne le pratiquent que pour assurer à leurs familles une existence honnête, et ils ne font nul effort pour s'enrichir. Qu'autour d'eux personne ne souffre du froid, qu'ils aient leur abondante provision de mil, de lard, de bœuf saupoudré de *paprika*, un nombre suffisant de vaches ou de brebis, dont le lait se transforme souvent en délicieux *tarkó*, cela leur suffit. Les Saxons, au contraire, sont âpres au gain; ils ne se contentent pas du nécessaire, et pour peu qu'il se présente des occasions d'acquérir le superflu, rien ne les arrête : ils ne s'épargnent ni veilles ni fatigues pour arriver au terme désiré.

Attachés à leurs habitudes traditionnelles, les Allemands ont gardé leur physionomie distinctive; ils ne se sont guère rapprochés de leurs hôtes que par le costume, peu différent de celui des Hongrois, quoique plus sévère. Les hommes portent en général de grandes bottes, la culotte de drap, la veste de peau, et leur longue redingote blanche, brodée de soutaches noires, a des rapports avec la *guba* et la *bunda*. Le vêtement des femmes se compose d'une ample jupe de laine, d'une veste noire, peu différente du dolman, et leur tête est couverte d'un voile blanc; les jeunes filles y substituent un petit shako de velours noir. Cependant, sur certains points où ils sont moins compacts qu'en Transylvanie, ils ont des tendances visibles à la fusion. La race germanique, on le sait bien, est assez malléable, témoin les anciens Francs, qui depuis longtemps se sont absorbés dans l'élément gaulois, et les Alsaciens, qu'aujourd'hui on n'arracherait pas facilement à l'unité française. Le jeu des institutions si brusquement interrompues en 1849 aurait rapidement achevé l'œuvre unitaire, dont l'action secrète se trahit dans la double apostrophe de ces deux portefaix de Presbourg, dont l'accent accusait une origine tudesque : « Prends donc garde, Allemand! » dit l'un. — « Allemand toi-même! » répliqua l'autre. Ces deux hommes du peuple, comme tant d'autres de leurs compatriotes, étaient déjà Magyars de cœur et d'âme, sinon de langage[1].

Si les colons transylvains ont conservé l'individualité de leur caractère, il faut l'attribuer avant tout aux mesures imprévoyantes qui ont présidé à leur installation dans le pays. Les rois de Hongrie leur donnèrent un territoire séparé,

[1] Le recensement que l'Autriche fait opérer en ce moment relève une population de huit millions de Magyars; et bon nombre d'habitants d'origine étrangère, qui commencent à peine à balbutier l'idiôme local, se font inscrire comme appartenant à cette nationalité.

avec permission de se régir dans leurs circonscriptions d'après leurs coutumes, qui ont de grands rapports avec les institutions dont jouissaient à cette époque, dans les états occidentaux, de nombreuses communes. Aussi les lois saxonnes abondent-elles en précautions de tout genre, preuves aussi claires qu'incontestables de cette jalousie à courtes vues qui tendait à éloigner tout autre peuple de leur vie domestique. Pendant que les Allemands avaient droit de cité partout où ils fixaient leur domicile, nul Hongrois ne pouvait acheter des maisons dans l'intérieur des villes saxonnes; les Valaques étaient soumis à des règles de proscription plus sévères encore. Par là, on avait créé une petite Allemagne au sein même de la Hongrie. Une autre circonstance, la réforme, vint encore donner un certain stimulant à ces anciennes causes de séparation : tandis que le reste de la Transylvanie restait catholique ou se faisait calviniste, les Saxons, à l'exemple des états de l'Allemagne, embrassaient le luthéranisme. La dissidence religieuse les rattacha ainsi de plus près au mouvement germanique dont ils représentaient alors le parti progressif dans la Transylvanie, qui leur dut la création de sa première imprimerie et de ses fabriques les plus importantes.

La politique astucieuse du cabinet de Vienne a largement pourvu d'ailleurs à entretenir ces divisions antinationales. Son machiavélisme séculaire s'est escrimé constamment à raviver les préjugés et les antipathies de race; si bien qu'à la longue, les populations germaniques sont devenues un élément, sinon hostile, du moins peu actif, peu énergique dans l'intérêt de la nationalité. Dans plus d'une circonstance elles en fournirent la preuve. Ainsi, quand leurs députés vinrent à la cour, avec leurs collègues de Transylvanie, présenter leurs remontrances à l'empereur François, pour échapper aux embarras de l'audience impériale ils prétextèrent d'une indisposition subite. François se contenta d'en rire, et dit avec affectation : « Maladie d'écoliers; mes braves Saxons n'ont pas voulu me faire de la peine. » Ces bonnes gens méritaient bien la qualification de *prudentes et circumspecti* que les magistrats saxons prennent dans les actes publics.

Quant aux Allemands de la Hongrie, quoique privilégiés dès leur immigration, ils durent céder plus tard à l'influence des Magyars; aussi ont-ils conservé à un moindre degré leur caractère primitif. Les colons germaniques de Scépuse, par exemple, malgré leur attachement aux traditions de la mère patrie, ont adopté, sans trop d'effort, les lois, les mœurs, les usages de leur patrie adoptive; et leur district séparé constitue aujourd'hui un comitat à l'instar de ceux que nous voyons fonctionner chez les Magyars, avec lesquels d'ailleurs les Allemands de Scépuse ont de nombreux points de contact sous le rapport du vêtement et de la vie domestique.

A ces Allemands il faut joindre encore des colonies sorties du Palatinat, de la Souabe, de la Franconie et de la Bavière, attirées en Hongrie, soit au temps de Charlemagne, soit vers le XVIIIe siècle, à la suite de l'expulsion des Turcs. Répandus sur les territoires hongrois voisins des frontières de l'Autriche, de la Styrie et dans la partie méridionale, ces Allemands sont désignés par les Magyars sous le nom de Souabes.

Français. — Lorsque sous le règne de Marie-Thérèse, après la guerre de Sept Ans, l'établissement des colonies fut poussé avec autant de succès que de persévérance, particulièrement dans le Banat (midi de la Hongrie), où la population magyare avait été exterminée par les Turcs, un assez grand nombre de *Français*, de Lorrains, de Belges et de Luxembourgeois, vint s'établir sur les bords de la Tibisse et de Temes, à Charleville et à Saint-Hubert. Mais comme ces nouveaux émigrants n'ont pas tardé à se mêler avec les colons allemands, plus nombreux qu'eux, la langue française a disparu, absorbée par la langue allemande. Indépendamment de ces familles établies en colonies régulières, la Révolution française a amené dans le pays quelques émigrés, des instituteurs, des maîtres de langues, qui ont gardé les traits distinctifs de la mère patrie; mais leur action individuelle ne sera pas assez puissante pour arrêter l'assimilation de leurs compatriotes à l'élément germanique.

Les Czigany ou Bohémiens. — Les *Czigány* on *Bohémiens* forment une race à part. Si l'on s'en rapporte à l'ancien historien magyar Pray, les Bohémiens, chassés de l'Asie par Tamerlan, vinrent en Hongrie, après avoir traversé la Thrace et la Macédoine. Outre la musique, ils pratiquaient l'art de la divination, et prétendaient être originaires d'Égypte. Évidemment, ce sont bien là les frères de ces tribus vagabondes qui sillonnent encore de nos jours l'Espagne et le midi de la France sous le nom de *gitanos* (altération du nom d'Égyptien). Comme leurs compatriotes des divers pays européens, ils persistent dans la vie nomade, et supportent avec un sans-gêne parfait une existence d'êtres, à peu de chose près, *sans feu ni lieu*, et dont le caractère et les habitudes pourraient se résumer en ces trois mots : orgueil, misère et vanité. Quoique peu consistant, car il est en voie de décroissance comme dans toutes les contrées de l'Europe, ce peuple a la prétention d'être le premier de tous; il ne se mêle pas, et s'il parle, uniquement par nécessité, un mauvais baragouin mêlé de valaque, d'allemand et de magyar, ne croyez pas qu'il renonce, dans le commerce intime, à sa langue maternelle, espèce d'argot qui, des confins de l'Asie, a franchi les espaces et les siècles. Le *Czigány* aime aussi le faste et la représentation. Dans ses jours ordinaires, et alors qu'il ne quitte pas son campement voisin de la steppe, du cours des fleuves ou de la lisière des bois, on le voit nonchalamment aller et venir parmi les siens, la poitrine nue, exposée aux ardeurs du soleil pendant l'été, aux rigueurs du froid en hiver; car il se couvre à peine d'une sale chemise couleur bistre, et d'un mauvais manteau percé, déchiqueté, vrai tissu de haillons digne du burin de Callot, ou d'un habit taillé à l'allemande qu'il a su escamoter quelque part. Mais les dimanches, c'est une autre affaire, il ne paraîtrait pas dans les villes et les villages, où il exploite les plaisirs des populations, sans étaler une mise bien différente : il lui faut alors le costume hongrois; et plus il est somptueux, plus le Bohémien affecte des poses raides et majestueuses. Peu susceptible quant aux autres détails de son existence, il travaille avec ardeur jusqu'à ce qu'il possède le précieux ornement, qui n'est pas toujours irréprochable sous le rapport de l'harmonie; car il le compose souvent, pour quelques parties, de la défroque d'un gentilhomme qui, ne trouvant plus de mise un haut de chausses ou une

pelisse, lui en a fait cadeau. Le *Czigány* s'en accommode avec bonheur et les approprie à son usage, en les surchargeant encore de galons de tresses d'or, de boutons d'argent et de fourrures. Alors il chemine à travers les populations urbaines, ou trône à son bruyant orchestre, avec une dignité de prince mage. Les femmes de cette tribu nomade sont hideuses et repoussantes, moins par les traits de leur visage qu'à cause de leur mise sale et négligée. Elles ne quittent guère les campements, où on les voit, les cheveux hérissés et en désordre, couvertes de haillons qui tombent en lambeaux ; quelquefois même elles ont à peine une mauvaise chemise percée en mille endroits. Autour d'elles folâtrent des enfants à peu près nus.



(Czigány.)

Les *Czigány* (on l'a déjà dit) sont pour les Hongrois les musiciens de prédilection. Cette observation néanmoins se rapporte au rôle qu'ils jouent dans les fêtes populaires. Ils excellent à rendre dans leur expression, tour à tour énergique et triste, quelquefois grandiose et sauvage, comme les péripéties d'un drame, les fameux *csárdás* de Hongrie. Les csárdás sont des airs nationaux, dont les intonations variées et pleines de passion excitent les Magyars à la danse : elles leur sont d'autant plus chères d'ailleurs, qu'ils les tiennent pour

la musique primitive de leur nation. Aussi font-ils grand cas des *Czigány*, qui en sont comme les dépositaires. Quoique le jeu de ces artistes ambulants soit le plus souvent rude, bruyant et agreste, plusieurs d'entre eux ont joui d'une certaine réputation ; et le fameux Liszt, dans ses nombreux voyages à Pest, n'a pas dédaigné de s'entourer de bon nombre de Bohémiens pour faire exécuter ses compositions hongroises. La musique vraiment nationale pour les Magyars et même pour les *Czigány* (car ces simples enfants de l'Asie aiment avec passion leur patrie nouvelle), c'est la marche guerrière de Rákóczi, la *Marseillaise* de la Hongrie. Ces derniers la jouent avec une verve pleine de chaleur et d'originalité, aux applaudissements de la foule, dont les cœurs bondissent, et dont les mille voix accompagnent les bruyants accords des instruments.

Pour les autres peuples moins nombreux et moins caractéristiques, nous renvoyons nos lecteurs à la carte ethnographique.

G. Boué.

FIN DE LA PARTIE DES VARIÉTÉS.

TABLE DES MATIÈRES

PARTIE VARIÉTÉS

FIN.

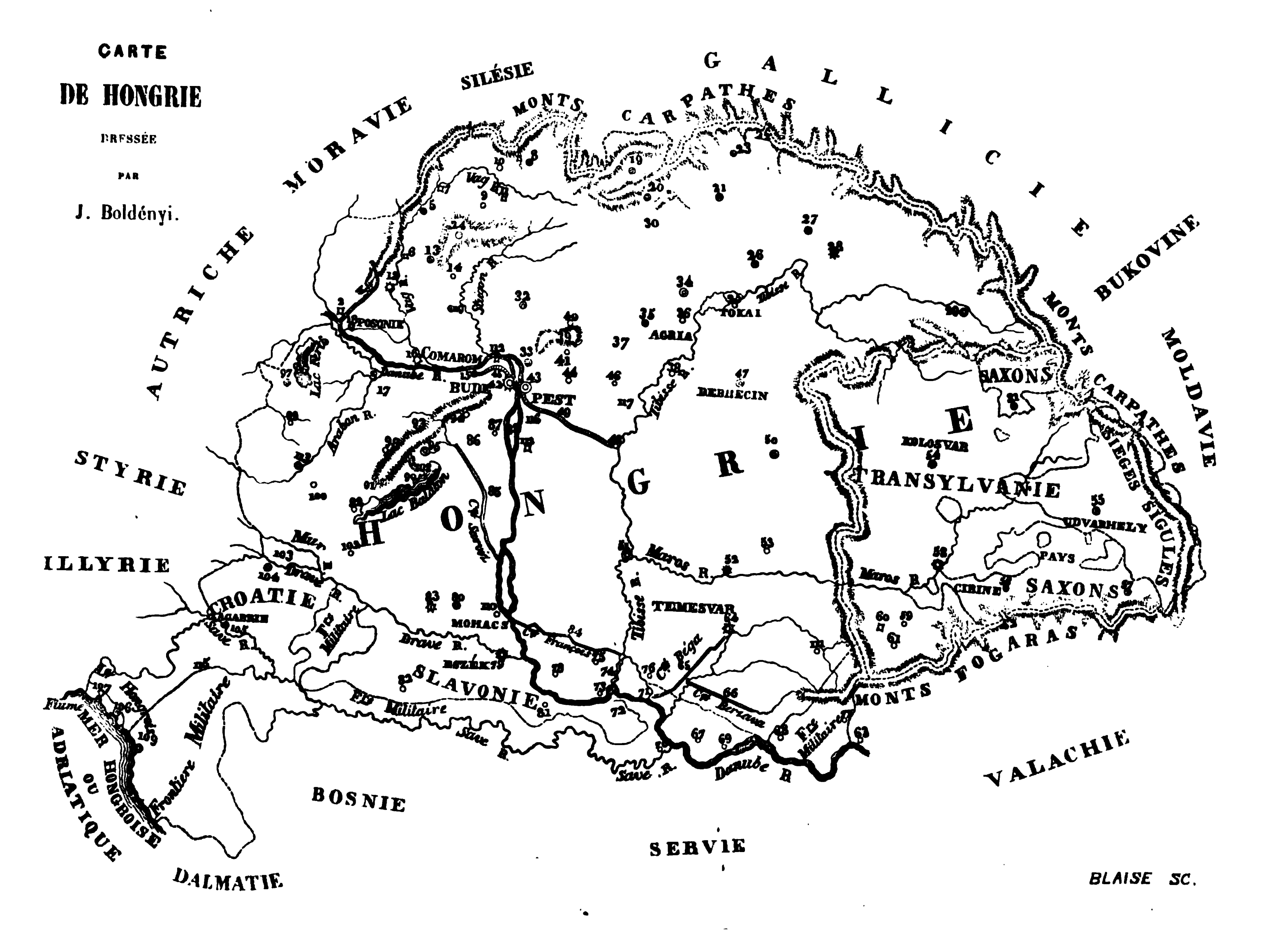

CARTE
DE HONGRIE
DRESSÉE
PAR
J. Boldényi.
SILÉSIE
MORAVIE
AUTRICHE
STYRIE
ILLYRIE
GALLICIE
BUKOVINE
MOLDAVIE
MONTS CARPATHES
MONTS CARPATHES
HONGRIE
TRANSYLVANIE
SAXONS
KOLOSVAR
UDVARHELY
SIEGES SIGULES
PAYS SAXONS
CIBINE
MONTS FOGARAS
VALACHIE
SERVIE
BOSNIE
DALMATIE
CROATIE
SLAVONIE
MOHACS
TEMESVAR
DEBRECIN
TOKAI
AGRIA
PEST
BUDE
COMAROM
PRESBOURG
Lac Balaton
Maros R.
Danube R.
Save R.
Drave R.
Tibisc R.
Frontière Militaire
MER HONGROISE OU ADRIATIQUE
Fiume
BLAISE SC.

TABLEAU INDICATIF

DE

LA CARTE DE HONGRIE.

1. DÉFILÉ DE JABLUNKA (passage de Russes).
2. DÉVEN.
3. TYRNAVIE.
4. CHEMIN DE FER de Posonie à Tyrnavie.
5. TRINCIN.
6. BECZKO.
7. ILLAVA.
8. ARVA.
9. KOSSUTH (patrimoine de la famille Kossuth).
10. TEPLITZ.
11. STRCSÉN.
12. LÉOPOLBOURG
13. NITRA.
14 SARLO (Bataille).
15. STRIGONIE.
16. COMAROM.
17. ARABON.
18. POSONIE.
19. KÉSMARK.
20. LEOCSE.
21. EPÉRIES.
22. DÉFILÉ DE DUKLA (passage des Russes).
23. BARTFA.
24. KREMNITZ (mines d'or).
25. TOKAI (contrée vinicole).
26. ZEMPLIN.
27. UNGHVAR (fondation des Huns).
28. MUNKACS.
29. SZIGETH.
30. MONT TATRA.
31. BISZTRICZ.
32. GYARMATH.
33 VACZ.
34. MISKOLCZ.
35. AGRIA.
36. ONOD.
37. KAPOLNA (Bataille).
38. TISZAFURED.
39. MONT MATRA
40. PARAD.
41. GYEONGEOS.
42. BUDE } (capitale-jumelle de la
43. PEST } Hongrie).
44. GOEDOELLOE (Bataille).
45. CHEMIN DE FER de Pest à Vienne.
46. JASZBERÉNY.
47. DEBRÉCIN.
48. SZOLNOK.
49. CHEMIN DE FER de Pest à Debrecin.
50. GRAND VARAD.
51. SZÉGUEDIN.
52. ARAD.
53. VILAGOS (Reddition de Gœrgei).
54. KOLOSVAR (capitale de la Transylvanie).
55. UDVARHELY (capitale des Sicules).
56. CILINE (capitale des Saxons).
57. CORONA.
58. CHARLEBOURG.
59 PISKE (Bataille).
60. DÉVA.
61. VAJDA-HUNYAD.
62. DÉFILÉ DE LA TOUR-ROUGE (passage des Russes).
63. ORSOVA (passage des réfugiés).
64. TEMESVAR.
65. CANAL BEGA.
66. CANAL BERZAVA.
67. PANCSOVA.
68. FEHERTEMPLOM (Weiskirchen).
69: KEVI (Kubin).
70. SEMLIM.
71. TÉTEL.
72. PÉTERVARADIN.
73. UJVIDEK.
74. REMPARTS ROMAINS.
75. SAINT-THOMAS.
76. GRAND BECSKEREK
77. MEHADIE.
78. BACS.
79. ESZÉK.
80. CINQ-EGLISES.
81. VUKOVAR.
82. POSEGA
83. SZIGETHVAR.
84. CANAL FRANÇOIS.
85 CANAL SARVIZ.
86, ALBE-ROYALE.
87. VELENCZC (Bataille).
88. ILE RACZKEVI ou CSEPELY.
89. LAC BALATON,
90. TIHANY.
91. SZIGLIGETH.
92. KESZTHELY.
93. MONTS ET FORÊTS BAKONY.
94. MOR.
95. VESZPRIM.
96. LAC FERTEO (Neusidlesee).
97. SOPRONY.
98. PAPA.
99. KEOSZEG (Guns).
100 SZALA.
102. GRAND KANISA.
103. ILE DE MUR.
104. VARASDIN.
105. ZACAGRIE (Agram), capitale de la Croatie.
106. PORT ROYAL.
107. FIUME.
108. FURED.
109 SEGNA.
110. MOHACS
111. LUGOS.
112. VISEGRAD.
113. IKERVAR (lieu natal du comte Louis Batthyanyi).
116. PLAINE DE RAKOS.
117. STEPPE DE HORTOBAGY.

Imp. Bénard et Cie, succ. de Lacrampe, 2, rue Damiette.